

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1909

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Le témoignage de notre Seigneur	7
Méditations sur le second livre des Rois (Rossier H.)	12
Introduction.....	12
Chapitre 1 : Elie et Achazia	14
Chapitre 2 : Elie et Elisée.....	17
<i>Chapitre 2: 1-12 : Ascension d'Elie</i>	<i>17</i>
<i>Chapitre 2: 13-25 : Elisée ou Christ en Esprit</i>	<i>24</i>
Chapitres 3 à 8: 16 : Elisee	29
<i>Chapitre 3 : Joram et la guerre contre Moab</i>	<i>29</i>
<i>Chapitre 4: 1-7 : La veuve du prophète.....</i>	<i>33</i>
<i>Chapitre 4: 8-37 : La Sunamite</i>	<i>35</i>
<i>Chapitre 4: 38-41: La mort dans la marmite.....</i>	<i>40</i>
<i>Chapitre 4: 42-44 : L'homme de Baal-Shalisha</i>	<i>41</i>
<i>Chapitre 5 : Naaman</i>	<i>42</i>
<i>Chapitre 6: 1-7 : Les fils des prophètes et le Jourdain</i>	<i>49</i>
<i>Chapitre 6: 8-23 : Dothan</i>	<i>51</i>
<i>Chapitres 6: 24-33; 7: 1-20 : Le siège de Samarie</i>	<i>56</i>
<i>Chapitre 8: 1-6 : Encore la Sunamite</i>	<i>61</i>
<i>Chapitre 8: 7-15 : Ben-Hadad et Hazaël.....</i>	<i>63</i>
Chapitres 8: 16 à 17: 41 : Rois d'Israel et de Juda	65
<i>Chapitre 8: 16-29 : Joram, roi de Juda, et son fils Achazia</i>	<i>65</i>
<i>Chapitre 9 : Jéhu, roi d'Israël.....</i>	<i>67</i>
<i>Chapitre 10 : Jéhu (suite).....</i>	<i>70</i>
<i>Chapitre 11 : Athalie.....</i>	<i>74</i>
<i>Chapitre 12 : Joas, roi de Juda.....</i>	<i>78</i>
<i>Chapitre 13: 1-9 : Joakhaz, fils de Jéhu, roi d'Israël</i>	<i>81</i>
<i>Chapitre 13: 10-25 : Joas, roi d'Israël, et Elisée</i>	<i>82</i>
<i>Chapitre 14: 1-22 : Joas, roi d'Israël, Amatsia, roi de Juda</i>	<i>85</i>
<i>Chapitre 14: 23-29 : Jéroboam II, roi d'Israël.....</i>	<i>88</i>
<i>Chapitre 15: 1-7 : Azaria ou Ozias, roi de Juda</i>	<i>90</i>

<i>Chapitre 15: 8-12 : Zacharie, roi d'Israël</i>	91
<i>Chapitre 15: 13-22 : Shallum et Menahem, rois d'Israël</i>	92
<i>Chapitre 15: 23-31 : Pekakhia et Pékakh, rois d'Israël</i>	93
<i>Chapitre 15: 32-38 : Jotham, roi de Juda</i>	94
<i>Chapitre 16 : Achaz, roi de Juda</i>	95
<i>Chapitre 17: 1-6 : Osée, roi d'Israël</i>	98
<i>Chapitre 17: 7-41 : Récapitulation divine de l'histoire d'Israël</i>	100
Chapitres 18 à 25 : Les derniers rois de Juda	102
<i>Chapitres 18 à 20 : Ezéchias roi de Juda</i>	102
<i>Chapitre 21: 1-18 : Manassé</i>	119
<i>Chapitre 21: 19-21 : Amon</i>	120
<i>Chapitres 22 à 23: 30 : Josias</i>	121
<i>Chapitres 23: 31 à 25 : La ruine finale</i>	128
Le don du Saint Esprit	138
Préface.....	138
1. La personne du Saint Esprit	139
2. Le baptême du Saint Esprit et de feu	143
3. L'autre Consolateur	148
4. La venue de l'autre Consolateur	160
5. Des différents modes de communication du Saint Esprit	167
6. Le Saint Esprit, comme sceau et gage	172
7. Le temple du Saint Esprit	179
8. Un seul corps et un seul Esprit	189
9. Le Saint Esprit dans le livre de l'Apocalypse	199
Fragments	202
ME 1909 page 40 : Dieu manifeste sa gloire en grâce	202
ME 1909 page 80 - Koechlin M.	202
ME 1909 page 120 - Rossier H.	202
ME 1909 page 140	203
ME 1909 page 380	203
ME 1909 page 440	203
ME 1909 page 460 - Rossier H.	204
La sollicitude de l'amour divin	205

Lettres de Darby J.N.	212
Lettre de J.N.D. n° 360 page 58.....	212
Lettre de J.N.D. n° 361 page 59.....	212
Lettre de J.N.D. n° 362 page 79.....	213
Lettre de J.N.D. n° 363 page 116.....	213
Lettre de J.N.D. n° 364 page 399.....	215
L'unité du corps base du rassemblement des saints	217
Trois grands maux	228
Epître aux Romains	230
Chapitre 1: 1-17	230
Chapitre 1: 18-32	234
Chapitre 2	235
Chapitre 3	237
Chapitre 4	241
Chapitre 5	243
Chapitre 6	249
Chapitre 7	253
Chapitre 8	257
Chapitre 9	266
Chapitre 10	270
Chapitre 11	273
Chapitre 12	276
Chapitre 13	280
Chapitre 14	282
Chapitre 15	285
Chapitre 16	288
Fragment d'une lettre inédite - Bellett J.G.	292
Court exposé des évènements à venir d'après l'Ecriture	294
La venue de Christ.....	295
La période entre la venue du Seigneur pour ses saints, et son apparition manifestée en puissance et en gloire.....	299
La venue du Fils de l'homme en puissance et en gloire.....	308

Le Millénium.....	309
Eternité.....	310
<i>Le Jugement des morts — Le grand Trône blanc</i>	310
<i>Les nouveaux Cieux et la nouvelle Terre</i>	311
Le sérieux du temps	312
Pensées	315
ME 1909 page 200.....	315
ME 1909 page 240.....	315
ME 1909 page 260.....	315
ME 1909 page 280.....	315
ME 1909 page 299.....	315
ME 1909 page 320.....	316
ME 1909 page 325.....	316
ME 1909 page 360.....	317
ME 1909 page 420.....	317
Prière et adoration	318
Aux pieds de Jésus	322
Christ et son oeuvre	326
La relation du croyant avec Dieu et sa position en Christ.....	331
Des bonnes oeuvres.....	333
La place qui appartient à la loi.....	337
De l'usage de la loi.....	339
Méditations de Darby J.N.	341
Méditation de J.N.D. n° 170 - ME 1909 page 369 : Jean 1: 29-34.....	341
Méditation de J.N.D. n° 171 - ME 1909 page 469 : Hébreux 11: 24-27.....	343
Méditation de J.N.D. n° 172 - ME 1909 page 472 : Lévitique 23: 1-4.....	344
Lettres et fragments sur la cène et la table du Seigneur	348
1. Darby J.N.....	348
2. Darby J.N.....	349
3. Darby J.N.....	350
4. Darby J.N.....	350
5. Prod'hom F.....	351

Comment dois-je envisager le péché de mon frère?	353
«L'amour n'impute pas le mal»	353
la position d'accusateur	354
la place d'un juge	355
comme sacrificateurs	355
Le cinquantenaire du messager évangélique.....	358
Le ciel ouvert	359

Le témoignage de notre Seigneur

2 Timothée 1: 8

Prod'hom F.

ME 1909 page 3

«Le témoignage de notre Seigneur» est une chose qui existe sur la terre, même en un temps de ruine comme le nôtre. En 2 Timothée 1: 8, l'apôtre dit à son «cher enfant dans la foi»: «N'aie donc pas honte du témoignage de notre Seigneur». Il ne lui dit pas de ne pas avoir honte d'être un témoin de Christ, ou bien du témoignage que le Seigneur, témoin fidèle, a rendu, bien que cela soit vrai et précieux à sa place; mais l'apôtre veut parler ici du témoignage *collectif* rendu au Seigneur sur la terre. Si notre témoignage individuel est important et apprécié de Christ, le témoignage collectif a tout autant de valeur et est d'un grand prix à ses yeux. Ce qui donne une importance toute particulière à cette exhortation de l'apôtre, c'est qu'elle se trouve dans la seconde épître à Timothée qui contient les directions nécessaires pour un temps de ruine.

Considérons maintenant l'exhortation contenue dans le chapitre 2, versets 19-22. Nous y trouvons trois choses:

1. Se retirer de l'iniquité, de toute injustice faite à Christ.
2. Se purifier des vases à déshonneur, introduits dans la maison de Dieu sur la terre, devenue ainsi comme une grande maison, dans laquelle on rencontre toute sorte de mal.
3. Poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur.

Remarquons bien ce troisième point. L'apôtre ne dit pas: «Poursuis ces choses individuellement, en marchant dans la piété et en étant personnellement fidèle au Seigneur, car, dans l'état de choses actuel, un témoignage collectif n'est plus possible». Bien loin de là, il nous présente une compagnie de fidèles qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur.

Le coeur ne peut être pur, et c'est le sens de ce mot, que s'il est purifié. Or nous sommes purifiés par l'obéissance à la vérité, c'est-à-dire à la parole de Dieu (1 Pierre 1: 22, 23); en sorte qu'un coeur pur est en tout premier lieu un coeur soumis à la parole de Dieu, à la vérité. L'apôtre dit à Timothée: Marche avec ceux-là!

C'est une ruse de l'ennemi de faire valoir la ruine pour insinuer aux enfants de Dieu qu'un témoignage collectif n'est plus possible. La parole de Dieu est étrangère à une telle pensée. Jamais elle ne présente la piété individuelle, les progrès individuels, comme devant conduire le fidèle à s'isoler de l'ensemble des saints. En 1 Pierre 2: 1-5, nous trouvons qu'il faut rejeter tout mal intérieur et extérieur, afin que le pur lait intellectuel de la Parole puisse opérer une croissance à salut, «si toutefois», dit l'apôtre, «vous avez goûté que le Seigneur est bon». Un

tel état d'âme est excellent, mais conduit-il le chrétien à s'individualiser en restant éloigné de l'ensemble des saints? Tout au contraire, il conduit le croyant à s'approcher de Lui, la pierre vivante, avec tous les saints, pierres vivantes, édifiés ensemble comme une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ.

En revenant au titre de ces lignes: «Le témoignage de notre Seigneur», remarquons que *le témoignage* est une chose, et les *témoins qui le rendent*, une autre. *Le témoignage* subsiste, à travers les siècles, jusqu'à la venue du Seigneur; quant aux témoins, ils se succèdent avec les générations des saints. Il en est d'eux comme des sacrificateurs, en Hébreux 7, que la mort empêchait d'être permanents; on rencontre malheureusement aussi des chrétiens qui, après avoir professé être des témoins, se sont retirés du témoignage. Mais ce dernier demeure, et le Seigneur saura susciter des témoins, de nouveaux convertis qui remplacent les anciens.

En Matthieu 10, nous trouvons un exemple de la différence entre un témoignage traversant les siècles, et les témoins qui se succèdent pour le rendre, Le Seigneur envoie les douze, avec autorité, pour accomplir une mission au milieu du peuple juif et pour dire aux brebis perdues de la maison d'Israël, que le royaume des cieux s'était approché. Ensuite, il parle des persécutions que subiront les témoins après son départ; enfin, versets 21-23, il leur dit ce qui arrivera aux derniers temps, avant sa venue comme Fils de l'homme. Ici, le Seigneur passe par-dessus le long intervalle où Israël est dispersé parmi les nations, et porte sa pensée sur le témoignage déjà commencé alors, mais qui ne se terminera qu'avant sa venue en gloire. Il dit aux douze qui étaient devant lui: «*Vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu*» (verset 23). Le Seigneur savait fort bien que les douze n'achèveraient pas cette mission et avait devant ses yeux tous les témoins qui se succéderaient pour l'accomplir; mais les témoins de la fin étaient représentés dans sa pensée par les disciples qu'il envoyait à ce moment-là. Nous avons donc ici un exemple remarquable d'un témoignage qui traverse tout et de témoins qui disparaissent pour faire place à d'autres.

La pensée erronée qu'un témoignage collectif n'est plus possible à cause de la ruine, devrait amener les chrétiens, s'ils étaient conséquents, à discontinuer de célébrer collectivement la cène, car elle ne peut être, selon la Parole, célébrée qu'ainsi, c'est-à-dire dans l'assemblée où la table du Seigneur est dressée. Or, l'Écriture ne prévoit nulle part un temps où la cène ne pourra plus être célébrée dans l'Assemblée de Dieu. En 1 Corinthiens 12: 26, l'apôtre, ayant montré comment le Seigneur a institué ce repas, ajoute: «*Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne*». Il ne dit pas: Aussi longtemps que ce sera possible, mais «*jusqu'à ce qu'il vienne*». Oui, ce témoignage collectif rendu au Seigneur, se rejoint à sa venue et ne se termine que là; et jusqu'à ce moment le Seigneur aura, malgré la ruine, des témoins assis à sa table, selon sa pensée, pour annoncer sa mort.

Il est de toute importance de remarquer ici le prix que le Seigneur attache à l'Assemblée de Dieu sur la terre. Le besoin de ce rassemblement date du jour de la résurrection de Christ (Jean 20: 19). Le Seigneur le sanctionne par sa présence personnelle *au milieu d'eux*. Huit jours après, le même fait se répète. Au livre des Actes (1: 13-25), les disciples sont réunis ensemble,

aussitôt après l'ascension du Seigneur. Au chapitre 2, comme ils étaient tous ensemble réunis en un même lieu, le Saint Esprit descendit sur eux. A la fin de ce même chapitre, trois mille personnes sont ajoutées, après la prédication de Pierre (verset 41). Au verset 42, ces milliers rassemblés, persévèrent dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières. Le verset 47 nous dit que le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. Le résidu d'alors était ajouté à cette chose nouvelle, établie sur la terre, l'Assemblée chrétienne, et échappait ainsi au jugement prêt à tomber sur la nation juive. Cette assemblée devint bientôt une multitude (chapitre 6). Après, la persécution qui suivit le martyr d'Etienne, l'oeuvre s'étendit à toute la Palestine, aussi nous est-il dit (chapitre 9: 31): «Les assemblées, par toute la Judée, la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées et marchant dans la crainte du Seigneur; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit».

L'oeuvre s'étendit ensuite aux nations; l'assemblée d'Antioche fut formée (chapitre 11), et devint un centre parmi les gentils. Au chapitre 13, Paul et Barnabas sont envoyés d'Antioche par le Saint Esprit, pour évangéliser les nations, et, chose importante à remarquer, quoique passant de ville en ville et obligés souvent de changer de place à cause de la persécution, il y eut non seulement beaucoup d'âmes qui furent converties, mais partout les assemblées se formèrent. Au retour, les apôtres repassent dans chaque ville, fortifiant les disciples et choisissant des anciens dans *chaque assemblée*. Ils ne pensent pas qu'il y ait lieu d'examiner comment ces nouveaux convertis marcheront avant d'être constitués en assemblées; car ils sont rassemblés aussitôt convertis; et il en fut de même dans la suite.

Au chapitre 20: 7, lors du dernier voyage qui précéda la captivité de l'apôtre, étant avec ses compagnons dans la Troade, il est dit: «Le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés *pour rompre le pain*». Les disciples se rassemblaient donc, le jour du Seigneur, jour de sa résurrection, dans le but exprès de rompre le pain en souvenir de Lui.

En ce temps-là, les rachetés *étaient rassemblés* dans toutes les localités mentionnées dans la Parole et en tout lieu. Partout où était une assemblée, on ne trouvait pas une seule âme convertie qui n'en fût pas. Etre converti et faire partie de l'assemblée était une seule et même chose. Quand, par exemple, l'apôtre écrit aux Corinthiens, il n'adresse pas sa lettre aux enfants de Dieu qui sont à Corinthe, mais à *l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe*. Tous les saints de cette ville s'y trouvaient, abstraction faite, naturellement, des cas de discipline, et c'était la réalisation de la pensée du Seigneur quant au rassemblement des saints sur la terre. Cette pensée a-t-elle changé pour nous aujourd'hui? Nullement; elle reste la même pour tous les temps, jusqu'à la venue du Seigneur. La Parole qui renferme cette pensée est vivante et permanente, et demeure éternellement (1 Pierre 1: 23, 25).

Nous avons dit qu'au temps apostolique, on n'aurait pas trouvé une âme convertie qui ne fût pas dans l'assemblée de sa localité. Si, par suite de la ruine, on trouve tout autre chose aujourd'hui, la pensée du Seigneur n'a pas changé. Tous les enfants de Dieu d'une localité devraient être réunis ensemble et y former l'assemblée de Dieu. Il n'en est malheureusement pas ainsi; cependant, si quelques-uns, dans cette localité, se réunissent *sur le principe de*

l'unité du corps, au nom du Seigneur Jésus, ils *représentent* l'assemblée de Dieu, avec les privilèges et la responsabilité qui s'y rattachent et sont alors *une* assemblée de Dieu. Jusqu'à sa venue, le Seigneur maintiendra ces petits rassemblements, en témoignage pour Lui; jusqu'à sa venue, sa déclaration demeure infaillible: «Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20).

Notre sauvegarde, en ces temps de ruine, est de nous tenir fermement attachés à la Parole, à *toute la Parole*. C'est une ruse subtile de l'ennemi, d'insinuer que certains écrits n'ont pas aujourd'hui la même actualité qu'autrefois. Il n'en est rien; tous les écrits des apôtres ont pour nous la même autorité permanente.

Comme nous l'avons vu en Actes 2, les milliers rassemblés persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et dans les prières. Les apôtres, étant les dépositaires de la vérité, il s'agissait de les écouter; leur enseignement était oral, mais depuis qu'ils ont disparu, ils nous demeurent par leurs écrits, et nous pouvons encore les entendre et persévérer dans leur doctrine. Prétendre, comme on le fait aujourd'hui, se rassembler pour la fraction du pain et les prières, en mettant de côté ce qui en est la base, les écrits des apôtres sur le rassemblement, n'est qu'une contrefaçon de la vérité. Il est très important pour nous de maintenir, dans le jour actuel, toute la vérité de ces écrits, sans donner la préférence à l'un sur l'autre, car la Parole est un tout qui demeurera tel quel jusqu'au bout.

Un passage, en 1 Jean 4, est digne de toute notre attention. Jean, le dernier apôtre survivant, est resté pour veiller sur l'Eglise en un temps de ruine, et, quant à l'objet de son ministère révélé dans ses écrits, il demeure jusqu'à la venue du Seigneur, comme il est dit en Jean 21: 22. Au chapitre 4 de sa 1^{re} épître, cet apôtre commence donc par indiquer la pierre de touche pour éprouver les esprits, dans le sens de principes et de doctrines, afin de savoir s'ils sont de Dieu. Au verset 6, il ajoute: «Nous, nous sommes de Dieu; celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas: à cela nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur». Tous les chrétiens intelligents sont d'accord pour comprendre que le mot «nous», ne signifie pas ici l'ensemble des chrétiens, mais les apôtres. Il en est de même du «nous», au chapitre 2: 28, de cette épître. Il en résulte que celui qui connaît Dieu écoute les apôtres et que c'est là l'esprit de vérité, tandis que celui qui n'est pas de Dieu ne les écoute pas et que c'est là l'esprit d'erreur. Nous avons rappelé qu'aujourd'hui nous pouvons écouter les apôtres en retenant leurs écrits et c'est là l'esprit de vérité; ne pas obéir à leurs écrits est l'esprit d'erreur.

Une autre chose nous frappe encore dans le passage de 1 Jean 4: 6. Il est probable que, lorsque Jean écrivait cette épître, les autres apôtres n'étaient plus sur la terre. Cependant Jean ne dit pas: «Moi, apôtre, je suis de Dieu etc.», mais il associe par le mot «nous» les autres apôtres avec lui, reconnaissant, comme chose actuelle, leurs enseignements et leur autorité. Souvenons-nous donc que nous possédons aujourd'hui les apôtres par leurs écrits inspirés et que, les écoutant et persévérant dans leur doctrine, nous pouvons être estimés comme connaissant Dieu et dirigés par un esprit de vérité.

Écoutons ce que l'apôtre dit à son enfant Timothée: «Aie un modèle des saines paroles que tu as entendues de moi, dans la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus» (2 Timothée 1: 13). Et plus loin: «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute écriture est divinement inspirée de Dieu, etc.» (2 Timothée 3: 14-17). Timothée savait ainsi que la doctrine de l'apôtre, ajoutée à ces «saintes lettres», qu'il avait connues dès son enfance, faisait partie de «toute écriture divinement inspirée de Dieu».

L'apôtre Pierre, après avoir dit que nous sommes régénérés par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu qui, selon Esaïe 40, demeure éternellement, ajoute: «Or c'est cette Parole qui vous a été annoncée» (1 Pierre 1: 23-25). Ce que Pierre, et d'autres avec lui, leur avait annoncé, faisait partie de la Parole qui demeure éternellement.

Pierre, après avoir mis les lettres de Paul au nombre des Ecritures, termine sa seconde épître par ces mots: «Vous donc, bien-aimés, sachant ces choses à l'avance, prenez garde, de peur qu'étant entraînés par l'erreur des méchants, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté; mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ» (2 Pierre 3: 17, 18).

Jean termine sa première épître par ces mots: «Or nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable; et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: lui est le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5: 20).

Jude termine son importante petite épître par cette exclamation: «Or, à Celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie, — au seul Dieu, notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus Christ, soient gloire, majesté, force et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles. Amen!» (Jude 24, 25).

Répétons encore que notre sauvegarde est de retenir ferme la Parole, rien que la Parole, toute la Parole.

Méditations sur le second livre des Rois (Rossier H.)

ME 1908 page 3 – ME 1909 page 7

Introduction

Le second livre des Rois fait suite au premier, sans aucune interruption. Il peut être utile de remarquer, afin d'éviter au lecteur une conclusion erronée, que cette division en deux livres ne fait pas partie du texte inspiré, qui ne formait à l'origine qu'un livre dans le canon hébraïque. Puisque nous touchons, en passant à ce sujet, nous ajouterons, pour nos lecteurs, que l'une des grandes divisions de l'Ancien Testament, «les Prophètes», comprenait, outre les livres des prophètes proprement dits, *sauf Daniel et les Lamentations*, tous les livres historiques, depuis Josué jusqu'aux livres des Rois inclusivement, le livre de Ruth excepté (*).

(*) L'Ancien Testament comprenait trois grandes divisions: *La loi*, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse. *Les Prophètes* dont nous venons de parler; enfin les *Hagiographes* ou «écrits sacrés», connus aussi sous le titre de Psaumes (Luc 24: 44), et contenant les Psaumes, les Proverbes, Job, le Cantique des Cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, les deux livres des Chroniques.

Ce titre seul, «les Prophètes», nous éclaire sur les auteurs des livres historiques qui nous occupent. Ils étaient dus aux prophètes et portaient leur marque. La soi-disant critique théologique moderne ne doit en rien influencer les convictions du chrétien sur ce point. La parole de Dieu seule suffit pour s'expliquer elle-même, et nous apporter l'assurance de son contenu.

C'est ainsi que les actes de David sont écrits dans les paroles de Samuel le voyant, et dans les paroles de Nathan le prophète, et dans celles de Gad le voyant (comparez 1 Chroniques 29: 29, avec 1 et 2 Samuel); les actes de Salomon, dans les paroles de Nathan le prophète, dans la prophétie d'Akhija, et dans la vision de Jehdo le voyant, touchant Jéroboam, fils de Nébeth (comparez 2 Chroniques 9: 29, avec 1 Rois); les actes de Roboam, dans les paroles de Shemahia le prophète, et d'Iddo, le voyant, dans les registres généalogiques (2 Chroniques 12: 15); les actes d'Abija, dans les commentaires d'Iddo le prophète (2 Chroniques 13: 22); ceux de Josaphat, dans les paroles de Jéhu, fils de Hanani, lesquelles sont insérées dans le livre des rois d'Israël (2 Chroniques 20: 34). Les actes d'Ozias ont été écrits par Esaïe, fils d'Amots (2 Chroniques 26: 22); ceux d'Ezéchias, dans la vision d'Esaïe le prophète (Comparez 2 Chroniques 32: 32, avec 2 Rois 18 à 20, et Esaïe 36 à 39). Enfin 2 Rois 24: 18 au chapitre 25, correspond à Jérémie 52.

N'est-il pas remarquable que ce soient précisément les livres des Chroniques, si contestés, si attaqués par les rationalistes, qui affirment l'autorité prophétique de nos livres historiques? Or, s'il est vrai que les livres des Rois sont l'oeuvre des prophètes, et cela nous suffit, puisque la parole de Dieu ne nous en dit pas davantage sur *la manière* dont ils ont été composés, nous pouvons nous attendre à y trouver, non pas le simple récit de faits historiques, et une relation parfaitement exacte de ces faits, puisqu'elle est d'origine divine, mais aussi les

caractères qui forment la substance de tout écrit prophétique, des exemples des souffrances passées, et des gloires futures de Christ.

C'est ce que nous ont montré surabondamment les livres de Samuel et le premier livre des Rois, dans les personnes de David et de Salomon. Mais cela nous explique aussi pourquoi les prophètes eux-mêmes jouent un rôle prépondérant dans ces livres. Ce fait, comme nous l'avons déjà mentionné autre part, nous frappe dès que nous les abordons. Rien que l'activité d'Elie et d'Elisée, s'étend sur dix-neuf chapitres des Rois, qui en contiennent quarante-sept.

En manière de Préface, il est utile d'ajouter encore ici, quelques remarques qui n'ont pas trouvé place dans l'introduction du premier livre des Rois. Elles portent sur le caractère des prophètes d'Israël, en contraste avec ceux de Juda. En étudiant le premier livre des Rois, nous avons pu constater le caractère du ministère d'Elie, qui était avant tout un ministère de miracles. Nous aurons l'occasion de le remarquer, plus amplement encore, dans la carrière d'Elisée, le second grand prophète d'Israël. L'activité de ces hommes de Dieu consistait beaucoup plus en actes qu'en paroles. Au contraire, celle des prophètes de Juda en diffère du tout au tout. Ils parlent, et ne font que bien rarement un miracle, tel que celui du cadran d'Achaz (Esaïe 38: 8). Ce contraste provient de ce que la profession publique du culte de l'Eternel était encore reconnue en Juda, et subsistait malgré les mélanges idolâtres; il n'était donc pas besoin de miracles pour l'accréditer.

Cela nous conduit à répondre à la question, souvent posée, pourquoi l'on ne voit plus aujourd'hui de miracles dans la chrétienté. La raison est la même. Tant qu'elle n'aura pas été vomie de la bouche du Seigneur, les miracles destinés à affermir le coeur des fidèles, aux prises avec l'apostasie, n'auront pas lieu, ni ceux destinés à revendiquer le caractère du vrai Dieu, devant les hommes qui l'ont abandonné.

Il en était autrement, au commencement de l'histoire de l'Eglise. De nombreux miracles avaient lieu, soit au milieu des Juifs qui avaient rejeté leur Messie, afin de leur prouver la divinité du Sauveur, soit au milieu des nations idolâtres, pour les amener à la connaissance du Dieu qui leur était inconnu. Dieu rendait témoignage avec ses serviteurs, «par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté» (Hébreux 2: 4).

Le catholicisme prétend aux miracles, comme, dans une mesure aussi, le protestantisme de nos jours, aux dons miraculeux. De fait, ce que le premier nous présente, ce sont de faux miracles, destinés à aveugler les simples, tandis que le second cherche à s'accréditer, par l'apparence d'une puissance divine, quand déjà l'apostasie se fait reconnaître partout dans son sein.

Après l'enlèvement des saints, les miracles du siècle à venir se manifesteront largement, soit parmi les Juifs, soit devant les nations, par le moyen du résidu, comme nous le voyons en Apocalypse 11. L'histoire d'Elisée nous fournira l'occasion de considérer ce sujet en type. Mais, dans le même temps, le pays d'Israël, du peuple apostat sous l'Antichrist, et le monde entier,

seront le théâtre de miracles de mensonges opérés par le faux prophète, dernier instrument de Satan, pour séduire les hommes qui habitent sur la terre (Apocalypse 13: 13-15).

Nous nous bornerons à ces quelques remarques préliminaires, qui trouveront une ample confirmation dans la partie des Ecritures que nous désirons étudier sous le regard du Seigneur, et avec le secours de son Saint Esprit.

Chapitre 1 : Elie et Achazia

La rébellion de Moab contre Israël est la première conséquence de l'infidélité d'Achazia (Voyez 1 Rois 22: 52-54). C'est un jugement sur le roi qui, par son idolâtrie, avait provoqué Dieu à la colère. Le changement de règne fournit à Moab une occasion propice pour secouer ce joug abhorré. N'avait-il pas, d'ancienneté, haï et voulu maudire le peuple de Dieu? (Nombres 22). En ce temps-là, les nations asservies étaient coutumières de ces révoltes, et n'attendaient que la mort de leurs tyrans pour secouer leur joug et s'affranchir des lourds impôts qu'ils faisaient peser sur elles. L'histoire des rois d'Assyrie, autrement puissants que ceux d'Israël, est remplie de révoltes semblables. Moab, châtié par Saül (1 Samuel 14: 47), puis subjugué par David (2 Samuel 8: 2, 12; 1 Chroniques 18: 2), avait été assujéti sous le règne glorieux de Salomon, comme tous les autres royaumes qui apportaient leur tribut au roi trônant à Jérusalem (1 Rois 4: 21; 10: 25). Depuis la division des douze tribus, Moab, par sa position géographique, était devenu tributaire d'Israël et non de Juda (3: 5). Son tribut, énorme pour un pays restreint (100.000 agneaux et 100.000 béliers, avec leur laine), devait peser lourdement sur lui, outre l'humiliation, impatientement subie par cette nation orgueilleuse et hautaine. Aussi, n'est-il pas étonnant que Moab saisît la première occasion pour s'en affranchir. Mais, au-dessus du fait extérieur qui frappe les regards de l'homme, le croyant voit la chose invisible, la seule importante pour lui, la main de Dieu, étendue pour juger le peuple et son impie conducteur.

Un second jugement atteint le roi lui-même «Achazia tomba par le treillis de sa chambre haute qui était à Samarie, et en fut malade». Mais la repentance était étrangère au coeur du roi d'Israël, et l'Eternel n'avait place ni dans ses pensées, ni dans sa vie. Le jugement de Dieu le laissait indifférent; il voyait un accident vulgaire dans le coup qui le frappait. «Il envoya des messagers, et leur dit: Allez, consultez Baal-Zebub, dieu d'Ekron, pour savoir si je relèverai de cette maladie». *Son* Baal, devant lequel il se prosternait (1 Rois 22: 54), ne lui suffisait pas; il envoie vers le Baal des Philistins pour connaître son sort. Le dieu qui avait, à ses yeux, beaucoup plus de valeur que l'Eternel, était Baal-Zebub, le seigneur des mouches, invoqué, sans doute, par cette nation idolâtre pour se garantir de ce fléau des pays d'Orient, un dieu puissant pour ses sectateurs, car en se prosternant devant lui, ils adoraient, ou suppliaient, dans leur aveuglement, Satan lui-même, le Beel-Zebub, souvent mentionné dans le Nouveau Testament.

Ce qui arrivait à Achazia, arrive encore aujourd'hui à tout sectateur d'une fausse religion. Elle ne peut pas plus satisfaire le coeur, calmer les frayeurs de l'âme, faire connaître l'avenir, que le Baal de Jézabel et d'Achab, adoré par Achazia, ne pouvait le satisfaire. Alors, toute

superstition nouvelle est bienvenue, pourvu qu'elle nous fasse espérer d'échapper au sort dont nous nous sentons menacés.

Sur l'ordre de l'ange de l'Eternel, Elie le Thisbite paraît de nouveau sur la scène, et nous le retrouvons avec toute la hardiesse et l'énergie de la foi qu'il avait montrée depuis le torrent du Kerith jusqu'à la destruction des prophètes de Baal. Le genêt du désert et la leçon d'Horeb avaient porté leurs fruits pour le prophète. Ils avaient formé comme une parenthèse d'expériences de lui-même, après laquelle sa carrière de foi avait recommencé, lorsque, dans la vigne de Naboth, il s'était hardiment présenté devant Achab pour prononcer sur lui et sur Jézabel le terrible jugement de Dieu (1 Rois 21: 17). Notre chapitre n'est que la suite de ce courageux témoignage. Elie monte à la rencontre des messagers du roi, et leur dit: «Est-ce parce qu'il n'y a point de Dieu en Israël, que vous allez consulter Baal-Zebub, dieu d'Ekron? Et c'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel: Tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es monté, car tu mourras certainement».

N'avait-il pas été prouvé, en effet, devant Achab et Jézabel, qu'il y avait un Dieu en Israël? Où l'homme de Dieu se trouvait, l'on trouvait Dieu, témoignage bien important pour les jours périlleux que nous traversons. Pourquoi, trouvait-on Dieu? Parce que la *parole de Dieu* était confiée à Elie et que l'on pouvait venir à lui pour la consulter.

De plus, le caractère du prophète correspondait à sa mission et l'accréditait devant le monde, en sorte que ce dernier pouvait reconnaître en lui une autorité donnée de Dieu. Achazia, contre lequel la Parole était dirigée, ne peut s'y méprendre. «C'est Elie le Thisbite», s'écrie-t-il, quand ses serviteurs lui disent: «Un homme vêtu de poil et ceint sur ses reins d'une ceinture de cuir». Son vêtement et sa ceinture suffisaient à le faire connaître. Son vêtement, comme la couverture de l'arche, représentait la sainteté qui repousse la corruption, en même temps que la simplicité qui se plaît avec les humbles; sa ceinture empêchait, d'une part, le contact de ses vêtements avec la souillure, mais était aussi l'emblème de son dévouement absolu au service de l'Eternel, de la concentration de ses pensées sur ce seul objet. A ces signes, le méchant est obligé de reconnaître l'homme de Dieu; il dit: «C'est Elie! (*)»

Ne doit-il pas en être de même pour nous aujourd'hui? La parole de Dieu est confiée au fidèle au milieu d'une chrétienté qui l'abandonne. Mais il ne peut avoir d'autorité pour accréditer le témoignage de Dieu devant le monde, qu'en montrant par sa conduite, une vraie séparation du monde, l'humilité dans la marche, un dévouement réel de toute sa vie pour le Seigneur. Et c'est ainsi que nous avons le droit de parler de la part de Dieu. S'il en est ainsi, le monde sera obligé, bon gré, mal gré, de nous entendre; au cas contraire, il se détournera et prendra occasion de notre conduite, pour mépriser la parole de Dieu.

(*) Et, de fait, il est seul à le reconnaître. Personne autour de lui ne connaît le grand prophète d'Israël; mais combien cela aggrave la culpabilité du roi! En un temps où la parole de Dieu est ignorée par un peuple qui devait en avoir connaissance, le seul qui ne l'ignore pas, est celui qui la combat!

Le prophète prononce un troisième jugement sur Achazia. Le premier, Moab, le frappait dans la gloire de son royaume; le second (sa chute), dans sa santé; le troisième, dans sa vie. «Tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es monté, car tu mourras certainement».

Mais ce n'est pas tout. Le roi se prépare à lui-même un quatrième jugement. Il ne craint pas d'envoyer contre le prophète un chef de cinquantaine avec ses hommes. Elie était «assis au sommet d'une montagne», dans un endroit inaccessible. Le capitaine s'adresse à lui: «Homme de Dieu, le roi dit: Descends». Quelle témérité de la part du roi! A son manque de foi en ses propres idoles, à la superstition grossière, il ajoute l'orgueil qui s'élève contre Dieu, et prétend l'abaisser jusqu'à lui. Comme le premier Adam, il estime comme un objet à ravir d'être égal à Dieu!

Elie, homme de Dieu, est ici un représentant de Christ. Aura-t-il une moindre puissance, maintenant qu'il est assis dans les hauts lieux, que lorsqu'il marchait sur la terre, méprisé et haï de tous? Aujourd'hui, le péché de l'homme est encore aggravé par sa haine contre le Christ, assis en haut à la droite de Dieu. Si le monde est jugé pour avoir rejeté Jésus humilié, que lui adviendra-t-il, quand il fera la guerre à Celui qui est assis sur le trône? «Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux», est-il dit au Psaume 2. Quand Elie marchait encore au milieu d'Israël, le feu du ciel, le jugement de Dieu, était à sa disposition, non pour détruire les pécheurs, mais pour consumer l'holocauste. Un sacrifice avait alors répondu pour le peuple, et le jugement de Dieu était tombé sur la victime pour opérer la délivrance d'Israël. Désormais, cette heure de grâce était passée. Elie, assis en haut, fait tomber le feu du ciel sur ses ennemis, sur ce roi qui, oubliant toute crainte, avait l'audace de donner des ordres à Dieu!

La différence entre les deux positions de Christ, sur la terre en grâce, ou assis, glorieux, dans le ciel, attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds, ressort des paroles du Seigneur à ses disciples. Ils auraient voulu, comme Elie, faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, parce qu'ils ne recevaient pas leur Maître. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés», leur dit-il, en les censurant fortement (Luc 9: 51-56). En effet, il était à ce moment le Christ rejeté, dressant sa face résolument pour aller, à Jérusalem, être offert en holocauste. Etait-ce le moment de juger, quand, en grâce, il allait être immolé lui-même, et subir, pour notre salut, le feu du jugement de Dieu?

Mais, dans ce passage, Elie n'est pas seulement une figure de Christ; il est aussi une image du résidu fidèle et souffrant de la fin. Elie «doit venir» dans la personne de ces témoins de l'Apocalypse, dont il est dit: «Si quelqu'un veut leur nuire, le feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis; et si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il soit ainsi mis à mort» (Apocalypse 11: 5). Ils viendront, dans la puissance d'Elie et de Moïse, car alors les jugements de Dieu feront leur oeuvre terrible sur la terre. Il faut que la mort et le jugement glorifient Dieu, quand toutes les ressources de la grâce sont épuisées et que l'apostasie est complète.

«Si je suis un homme de Dieu, que le feu descende», dit le prophète. Toute sa mission en Israël est concentrée dans ce seul mot: «Un homme de Dieu». «N'y a-t-il point de Dieu en Israël?» avait-il dit à Achazia. Dieu revendiquait son caractère en présence de l'apostasie et avait choisi son prophète pour en être le puissant témoin.

Aveuglé de colère et d'orgueil, Achazia renouvelle sa sommation en l'aggravant encore: «Descends *promptement!*» Il s'obstine à commander à Dieu. Le jugement tombe sur les

serviteurs de ce roi qui s'en va mourir. Hélas! ce qui l'attend encore, c'est, après la mort, le jugement final du Dieu vivant qu'il a offensé!

Le troisième capitaine (versets 13, 14) craint Dieu et prend l'attitude qui convient à un homme pécheur devant Lui. Il s'approche en suppliant, s'agenouille, reconnaît Dieu dans Elie, en lui disant: «Homme de Dieu», dans un tout autre esprit que les deux premiers. Il sait que Dieu peut faire grâce: «Je te prie, que ma vie et les vies de ces cinquante hommes, tes serviteurs, soient précieuses à tes yeux». Il n'a pas encore reçu l'assurance que ce que Dieu peut faire, il *veut* le faire, mais il est convaincu que le Dieu de jugement peut être un Dieu de grâce pour quiconque se soumet à lui, qu'il ne désire pas la mort du pécheur, que sa vie peut lui être précieuse. Ces pensées trouvent leur expression dans les paroles de cet homme : «Voici le feu est descendu des cieux et a dévoré les deux premiers... mais maintenant que ma vie soit précieuse à tes yeux». Une telle foi est agréable au Seigneur. Ce troisième «croit que Dieu est», selon l'expression de l'épître aux Hébreux; il reconnaît tous ses caractères de majesté, de sainteté, de justice et de bonté, conviction nécessaire pour s'approcher de Lui, mais il croit aussi que Dieu est «le rémunérateur de ceux qui le recherchent» (Hébreux 11: 6). Aussi, trouve-t-il la récompense de sa foi.

«Descends avec lui; ne le crains pas». Elie peut avoir confiance en un tel homme, et Dieu compte sur ce dernier en lui confiant son serviteur, car il peut toujours se reposer sur la foi que lui-même a donnée. Le prophète n'avait rien à craindre; il n'était, du reste, pas plus en danger à la visite du premier capitaine qu'à celle du troisième; il était tout aussi en sûreté devant le roi qui avait soif de son sang, qu'au sommet de la montagne, mais Dieu prend soin de le rassurer, car il connaît nos faibles coeurs. Elie reçoit cet encouragement; n'avait-il pas autrefois, sous le genêt, éprouvé combien sa faiblesse en avait besoin? Il se présente hardiment devant Achazia, avec la force que Dieu fournit, comme si souvent autrefois devant Achab. Cette hardiesse est une des qualités éminentes d'Elie.

Arrivé devant le roi, le prophète lui répète, mot pour mot, les paroles qu'il avait dites à ses messagers. Il y a un temps, dans les voies de Dieu envers les hommes, où de nouvelles explications sont inutiles, parce qu'ils ont endurci leurs coeurs. Il en fut ainsi des apôtres devant le sanhédrin (Comparez Actes des Apôtres 4: 19 avec 5: 29). Le prophète insiste toutefois sur une chose: «Est-ce parce qu'il n'y avait point de Dieu en Israël, *pour consulter sa Parole?*» Ainsi les hommes, en présence de questions où s'agite leur avenir, ne doivent avoir de recours qu'à la parole de Dieu et le mépris qu'ils en font portera pour eux ses terribles conséquences. Un jour, cette même Parole les jugera. «Il mourut, selon la parole de l'Eternel, qu'Elie avait prononcée» (verset 17).

Chapitre 2 : Elie et Elisée

Chapitre 2: 1-12 : Ascension d'Elie

L'histoire d'Elie, prophète de jugement, se termine au chapitre 1^{er}. Le chapitre 2 nous présente la fin de sa carrière et les faits mystérieux qui accompagnèrent ce grand événement.

Nous rencontrons dans la Parole beaucoup de *mystères*, des secrets cachés de toute éternité dans le coeur de Dieu, des choses que l'oeil n'avait pas vues, ni l'oreille entendues et qui n'étaient pas montées au coeur de l'homme. Ces mystères restaient inconnus dans l'ancienne alliance, mais il n'en est pas un seul qui ne nous soit révélé par l'Esprit de Dieu dans le Nouveau Testament. Et cependant, malgré cette révélation, la Parole est pleine de choses mystérieuses que l'intelligence spirituelle seule découvre. Le Seigneur pourrait, en peu de mots, nous les rendre claires, mais il nous en laisse faire la découverte pour le plus grand profit et la plus grande joie de nos âmes. Ce n'est que par une étude faite sous la dépendance du Saint Esprit, avec prière, et par une application sérieuse aux choses de Dieu, que nous trouvons la clef de ces énigmes. C'est ainsi que nous apprenons à connaître, sous un fait simple en apparence, un sens caché, semblable au diamant que l'ignorant tient pour une pierre ordinaire, mais qui éblouira par son éclat celui qui s'applique à le tailler. La seconde partie du chapitre 1^{er} de l'évangile de Jean, le chapitre 21 du même évangile, sont remplis de ces trésors cachés. Il en est de même de notre chapitre; nul autre ne peut guère le surpasser en intérêt, en expériences intimes, en révélations prophétiques, en majestueuse grandeur. C'est qu'en nous présentant Elie et Elisée, il nous parle de Christ et de son Esprit, c'est qu'il est avant tout un chapitre *typique*.

A plus d'une reprise, comme, par exemple, dans l'histoire de la veuve de Sarepta (comparez Luc 4: 26), Dieu honora le prophète Elie, en se servant de lui pour nous représenter certains caractères isolés de son Bien-aimé, mais le dernier jour de sa carrière prophétique est employé à illustrer la vie, la mort, l'ascension du Messie, et les bénédictions qui devaient en découler pour son peuple. Ce privilège d'Elie est, dans une mesure, celui de tout croyant, car chacun de nous est appelé à reproduire les caractères de Christ dans le monde. S'il est vrai que nous sommes «en Lui» devant Dieu, il est aussi vrai qu'il est «en nous» devant le monde, et que nous sommes appelés à le manifester aux yeux de tous. Si le chrétien est fidèle, il sera une copie qui fera d'emblée reconnaître son modèle. Celui qui ne voit pas dans ce chapitre la vérité dont nous parlons, n'y a, de fait, rien vu. Seulement, nous l'avons dit, tout nous y est présenté sous un jour mystérieux. Ce qui ajoute au mystère, c'est qu'Elie n'y est pas seul. Elisée, son compagnon prophète et son serviteur, ne l'abandonne pas un seul instant, et le voit monter au ciel, puis revient visiter les «fils des prophètes», dont les circonstances remplissent toute la suite de notre histoire.

[Elie, type de Christ](#)

«Et il arriva que, lorsque l'Eternel fit monter Elie aux cieux dans un tourbillon, Elie et Elisée partirent de Guilgal». Le prophète a quatre étapes à faire avant d'être enlevé au ciel: Guilgal, Béthel, Jérico et le Jourdain. Au commencement de sa carrière, il avait été envoyé pour ramener à l'Eternel le coeur du peuple. Sa mission, accomplie fidèlement, avait, en fin de compte, totalement échoué. Israël, après un retour momentané, lors de la destruction des prêtres de Baal, ne s'était pas réellement repenti, et les rois avaient persisté dans leur idolâtrie. Jésus, dans sa mission, échoua de la même manière auprès du peuple remonté de la captivité. Le prophète est maintenant *envoyé de Dieu*, comme Christ dans les évangiles, pour

retracer, par la puissance du Saint Esprit, le chemin qu'Israël aurait dû suivre, mais qu'il avait semé d'infidélités et de ruines, en manquant à sa responsabilité. «L'Eternel m'envoie», telles sont, à chaque étape, les paroles d'Elie à son fidèle compagnon (versets 2, 4, 6). Telles sont aussi les paroles du Seigneur dans les évangiles, et surtout dans celui de Jean où il se présente constamment comme envoyé du Père.

Mais, examinons d'abord quel avait été ce chemin pour Israël.

L'Eternel, après avoir fait traverser le Jourdain à son peuple, avait roulé de dessus lui l'opprobre d'Egypte par la circoncision de Guilgal, car aucun des fils de ceux qui étaient sortis d'Egypte n'avait été circoncis dans le désert (Josué 5: 5-9). Puis il avait fait tomber devant Israël, Jéricho, forteresse de l'ennemi, condamnant cette ville à l'interdit et à la malédiction, pour introduire à la fin son peuple dans la jouissance des bénédictions promises autrefois à Jacob en Béthel (Genèse 35: 9). Israël s'était-il maintenu dans ces bénédictions? En aucune manière. «Toute leur méchanceté», lui dit plus tard le prophète Osée, «est à Guilgal, car là, je les ai haïs à cause de leur méchanceté de leurs actions, je les chasserai de ma maison (Béthel), je ne les aimerai plus» (Osée 9: 15). Et encore: «Venez à Béthel, et péchez! A Guilgal, multipliez vos transgressions!» (Amos 4: 4). Jéricho, lieu de la malédiction, avait été rebâtie contre l'ordre exprès de l'Eternel, par Hiel de Béthel (1 Rois 16: 34). Béthel, lui-même, était devenu, sous Jéroboam, le premier centre de l'idolâtrie (1 Rois 12: 29), où les péchés d'Israël s'étaient accumulés.

Elie est appelé à refaire ce chemin, semé de tant de souillures; seulement, sa foi, tout en constatant, à chaque pas, la ruine du peuple, revoit, retrouve les bénédictions premières, instituées de Dieu, et dont il n'a pas abandonné la réalisation. Elie reconnaît Guilgal et Béthel, selon les pensées de Dieu, dans le même esprit qui lui avait fait construire son autel de douze pierres, en face des prophètes de Baal Il s'y rend comme *envoyé*, dans la puissance du Saint Esprit, sans être aucunement contaminé par leurs souillures. Il suit fidèlement le chemin qu'Israël aurait dû suivre, et dans lequel il avait misérablement failli, car, s'il avait répondu au dessein de Dieu par un vrai jugement de la chair à Guilgal, il aurait habité avec l'Eternel à Béthel, jouissant de toutes ses promesses. Elie, conduit par la volonté de Dieu, marche seul dans ce chemin, où il n'est que le type d'un plus grand que lui.

En effet, ce que le prophète ne pouvait accomplir qu'en figure, s'est réalisé à la venue du Seigneur. Lorsqu'il entra en scène, une occasion était encore offerte au peuple juif de retrouver sous Emmanuel les bénédictions perdues. Le baptême de repentance, administré par Jean-Baptiste, cet Elie qui devait venir, devenait alors le Guilgal d'Israël. Il fallait y venir repentant, reconnaissant ses péchés, pour retrouver les bénédictions sous le règne du Messie. Jésus, assimilant, dans son baptême, le Jourdain à Guilgal, vint s'associer aux quelques excellents de la terre qui, par la repentance, devenaient enfants du royaume et héritiers des promesses dont ils avaient perdu l'accès. De cette manière, l'opprobre d'Egypte était comme de nouveau roulée de dessus eux; la chair devait subir la mort, car il était prouvé qu'elle n'avait pu entrer en possession des promesses. L'histoire du peuple dans la chair était terminée, mais un nouvel Israël, le vrai, commençait en Christ. Lui, personnellement, n'avait nul besoin de ce

chemin. Il était le Saint, et l'a toujours été, mais il manifestait publiquement au Jourdain, dès le début de son ministère, aussi bien qu'à sa naissance, ou lorsque, comme le vrai Israël, il fut «appelé hors d'Égypte», que la séparation du mal, la sainteté, la justice, étaient son caractère; seulement il s'associait au premier mouvement de l'Esprit, en ceux qui venaient à Jean-Baptiste, reconnaissant leurs péchés.

Mais la nation, dans son ensemble, l'a rejeté.

Elie monte de Guilgal à Béthel. Ce fut aussi la chemin de Christ. Ayant, pour point de départ, une entière consécration à Dieu, il aboutissait, nécessairement, à la possession des promesses que le Dieu de Jacob avait faites à Israël (Genèse 28: 13-15). Lui seul, Christ, en vertu de sa perfection était digne d'acquiescer toutes les promesses de Dieu. Pendant toute sa vie, il a choisi Béthel, la maison de Dieu, il a pris l'Eternel lui-même, qui cachait sa face au peuple rebelle, pour refuge et pour demeure (Psaumes 92). Israël n'aurait jamais dû quitter cet asile. Christ, seul, y est resté. Comme nous l'avons vu, Béthel était devenu, pour Israël, la maison des idoles. Que devait sentir Elie, mais, surtout, qu'a dû sentir le Seigneur en voyant cette demeure sainte, avec les bénédictions qu'elle promettait, souillée par le péché de son peuple?

A Christ seul, à l'homme obéissant, appartenaient donc désormais les promesses. Mais allait-il en jouir? Non. Interrogeons Elie; il n'est pas appelé à rester à Béthel; l'Eternel l'envoie plus loin. Il lui faut abandonner le lieu des promesses pour descendre à Jéricho. C'est là que l'Eternel l'*envoie*. Israël avait jadis rencontré cet obstacle en montant de Guilgal. Il y avait éprouvé la puissance divine, renversant les murailles dressées par l'ennemi. Dieu avait alors prononcé l'anathème sur cette ville; elle ne devait jamais être rebâtie (Josué 6: 26). Mais, qu'est-ce qu'Israël avait fait de Jéricho? Un homme de *Béthel* avait réédifié la ville maudite!

Elie y descend sur l'ordre de Dieu. Il faut qu'il suive le chemin d'Israël infidèle et qu'il le constate. Le peuple n'était-il pas comme cet homme de la parabole qui était descendu de Jérusalem à Jéricho pour tomber entre les mains de ces voleurs, les nations, qui le réduisaient au pillage? Christ y descend aussi, mais ce n'est pas, comme Elie, pour en prendre simplement connaissance; c'est pour éprouver, dans son âme, la malédiction prononcée sur le peuple, pour prendre et porter, à sa place, la colère du gouvernement de Dieu contre cette nation infidèle.

De Jéricho, Elie est envoyé au Jourdain; il abandonne Israël et Canaan en traversant ce fleuve, type si précieux de la mort. Cette mort, Elie la traverse à pied sec, en vertu de son manteau de prophète et dans la puissance de l'Esprit qu'il possède. Il en fut de même de Christ; mais, ce qu'Elie ne fit pas, Christ goûta la réalité terrible de la mort avant de la vaincre et de sortir en résurrection à l'autre bord. Elie ne la traversait qu'en figure, et sans qu'elle pût l'atteindre; le Seigneur, seul, l'a *réalisée*, comme terme de sa carrière; il s'est anéanti jusque dans la mort, mais elle n'a pu le retenir. Elle s'est divisée devant la puissance de la vie éternelle qui y était descendue. Ayant vaincu la mort, il a été déclaré Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts (Romains 1: 4).

Elie sort de Canaan, terre de la promesse et héritage d'Israël, sans autre chose que son manteau de prophète. S'il a visité Béthel, il ne s'y est pas arrêté; il n'emporte rien de ce qui pourrait lui appartenir comme homme de Dieu. Il en est de même de Christ, car il fut dit de lui: «Il n'aura rien» (Daniel 9: 26). Mais c'est là que commence pour lui une ère nouvelle. Dieu l'avait envoyé à la mort. Pouvait-il ne pas obéir? Bien au contraire, il dresse résolument sa face pour s'y rendre. Il abandonne Canaan, son héritage et ses droits, mais il sait d'avarice que c'est pour monter au ciel, après avoir passé par la mort. Elie le sait aussi, mais il y monte vivant, n'ayant passé que par le simulacre du sépulcre.

La pensée de l'Eternel, qui envoyait son serviteur d'étape en étape, était de l'introduire dans un autre monde. Elie recevait ainsi la récompense d'une vie de dévouement — mêlée, sans doute, de quelque faiblesse humaine — à Celui qui l'avait envoyé; mais Christ reçoit celle d'un dévouement ininterrompu jusqu'au sacrifice de lui-même. C'était aussi, comme nous le verrons en parlant d'Elisée, le point de départ d'une double puissance spirituelle pour le compagnon du prophète.

Hâtons-nous de le faire remarquer. Il ne s'agit pas de trouver, dans toute cette histoire, un type du Sauveur et de son oeuvre rédemptrice accomplie à la croix. Le récit typique ne l'a pas en vue; cela deviendra plus clair quand, à l'histoire d'Elie, nous aurons ajouté celle d'Elisée. Notre sujet ici, c'est Christ homme de Dieu (quoiqu'il fût bien plus que cela), envoyé de Dieu, prophète, venant à Israël pour rendre témoignage à sa ruine et au jugement qui en est la conséquence (témoignage qui avait commencé par Jean le Baptiseur, cet Elie qui devait venir), mais en même temps aux promesses immuables de Dieu, qui ne pouvaient être acquises que par Christ, un homme sans péché, pour en faire part à son peuple d'Israël restauré.

Il ressort de tout cela que, comme du reste dans tout l'Ancien Testament, il ne faut pas chercher ici la bénédiction proprement dite de l'Eglise. L'histoire d'Elie et d'Elisée se rapporte uniquement à Israël. Et cependant, l'*enlèvement* d'Elie, comme celui d'Enoch, nous parlent en type de l'enlèvement des saints, dont l'Eglise fait partie. On pourrait dire que cet enlèvement est caché mystérieusement dans l'ascension d'Elie (*), tandis qu'il est représenté dans celle d'Enoch. Dans le premier cas, Christ est en vue; dans le second, ceux «qui sont de Christ».

(*) Apocalypse 12: 5 nous présente un exemple analogue.

Faisons remarquer, à ce propos, que deux hommes, Enoch et Elie, sont montés au ciel sans passer par la mort, tandis qu'un seul, Christ, est ressuscité d'entre les morts pour monter au ciel (*); c'est pourquoi il est appelé «le premier-né d'entre les morts», précédant les saints dont il est les prémices en résurrection. D'autres morts furent ressuscités avant Christ, mais pour la terre, jamais pour le ciel. Ils étaient sujets à mourir de nouveau, tandis que Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort ne domine plus sur lui.

(*) Enoch a plus d'un trait de ressemblance avec Elie. Tous deux sont des prophètes de jugement. Enoch marche avec Dieu; Elie se tient devant l'Eternel. Tous deux sont enlevés avant le jugement final dont ils ont rendu témoignage.

Elisée serviteur

Nous avons vu, précédemment, que le personnage d'Elie pouvait être considéré sous plus d'un aspect: comme prophète, comme type du précurseur, comme type de Christ. Pour Elisée, il en est de même. Il est d'abord l'image du parfait serviteur.

Dès le jour où, rencontrant Elisée, Elie jeta sur lui son manteau de prophète, le nouveau venu avait suivi et servi fidèlement son maître; aussi, n'était-il connu que pour avoir «versé l'eau sur les mains d'Elie» (1 Rois 19: 21; 2 Rois 3: 11). Comme il convient au vrai serviteur, jusqu'à son entrée dans le ministère public, il s'efface, et l'on n'entend plus parler de lui. Il possède, cependant, le manteau prophétique qui lui avait été conféré par Elie pour exercer à sa place le jugement sur la terre d'Israël, mais il n'en fera usage qu'après l'enlèvement de son maître, quand il aura reçu, avec une double mesure de l'esprit d'Elie, un second manteau prophétique tombé du ciel, qui le rendra capable d'exercer un ministère de grâce.

Elisée est un bel exemple du chrétien, serviteur de Christ. Là où est son maître, là il sera (Jean 12: 26). A Béthel, à Jéricho, les fils des prophètes lui disent: «Sais-tu qu'aujourd'hui l'Eternel va enlever ton maître d'au-dessus de ta tête?» Il répond: «Je le sais, moi aussi, taisez-vous». Sa connaissance ne peut lui être communiquée par les fils des prophètes, car il est prophète lui-même, mais en vertu d'un ordre divin spécial. Mais ce qui le distingue avant tout, c'est qu'il a tout quitté pour suivre son maître, son seul objet, la seule source de bénédiction pour son âme. Sans Elie, Elisée n'est rien, ne veut rien être; Elie est avant tout celui sur lequel ses affections se concentrent: «L'Eternel est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point». Elie lui avait dit: «Reste ici, je te prie, car l'Eternel m'envoie à Béthel», puis «à Jéricho», puis «au Jourdain». «L'Eternel *m'envoie*»; c'est l'obéissance d'Elie; mais si Elie obéit, Elisée ne doit-il pas le suivre?

Il en est de même pour nous; nous pouvons être certains de suivre le chemin de Dieu en suivant celui de Christ. Elisée n'avait pas reçu d'ordre spécial quant à sa conduite, mais il s'attache à Elie qui l'avait reçu, et qui est pour lui l'homme de Dieu, son représentant.

La *foi* d'Elisée est éprouvée tout du long. «Reste ici, je te prie», lui dit le prophète. Reste à Guilgal, au lieu du jugement de toi-même, de la chair, au lieu où l'opprobre d'Egypte a été roulé de dessus le peuple. Recommence une fois encore l'histoire d'Israël. Non, ce serait recommencer une épreuve irréalisable. Seul, l'envoyé de Dieu peut suivre ce chemin; l'Eternel est vivant, que je m'attacherai à lui. Elisée traverse Guilgal avec Elie, comme nous avec Christ. «Je ne te laisserai point». Le recommencer pour moi-même? Jamais! Mon Guilgal, c'est la croix, la circoncision du Christ. Elisée a trouvé auprès d'Elie tout ce que Guilgal peut lui offrir et, de fait, quand, plus tard, il repasse le Jourdain, Guilgal ne fait plus partie de son itinéraire.

A Béthel, lieu des promesses assurées faites aux pères... reste ici, dit Elie. Tu ne manqueras pas de les obtenir d'un Dieu qui ne peut mentir, puisque tu as passé à Guilgal avec moi. Non, je ne te laisserai point. Si tu ne les reçois pas maintenant, comment les atteindrais-je sans toi? Quand tu les auras obtenues, il sera temps que je demeure à Béthel.

Voici, maintenant, que les fils des prophètes éprouvent sa foi. Irais-tu plus loin, puisque ton maître va t'être enlevé? «Je le sais aussi, taisez-vous». Vous ne pouvez comprendre le ressort qui me fait agir. C'est lui, lui-même. Sa personne est ce qui m'attire et résume tout pour moi. Me séparer un instant de lui, ce serait perdre une bénédiction que je connais faiblement encore, que je pressens avec mon coeur, plus qu'avec mon intelligence, mais que j'aurai sûrement, si je ne l'abandonne pas, car je sais que lui l'atteindra.

Reste à Jéricho, Elisée; moi, je suis envoyé plus loin. Non; pourrai-je jamais ressentir, plus que toi, la malédiction qui plane sur cette cité? Puisque toi, mon seigneur et mon maître, tu n'y remédies pas en ce jour, pourrai-je y remédier moi-même? Il me faudrait, pour cela, une puissance personnelle, et je ne la possède qu'en toi. Tant que je ne l'aurai pas, pourquoi m'arrêteraient-je? Taisez-vous, prophètes!

«L'Eternel m'envoie au Jourdain». Ici, plus de mise en demeure de rester, Elie prend Elisée avec lui, le conduit à travers le fleuve de la mort, dans la puissance de l'Esprit auquel elle ne peut résister, dans la puissance triomphante d'une vie qu'elle ne peut englober. Un manteau qui appartient à Elie est capable de faire ces choses. Oh! quelle association bénie pour Elisée! «Ils s'en allèrent *tous deux*». «*Eux deux* se tinrent auprès du Jourdain». «Ils passèrent *eux deux* à sec». Elie n'y passe pas pour lui seul, mais pour y faire passer Elisée avec lui. Cet autre moi d'Elie va sortir de la mort avec lui puis il reviendra en délivrance pour Israël!

Les fils des prophètes qui avaient annoncé l'enlèvement d'Elie ne jouent pas ici un rôle inutile. En eux, la prophétie est le témoin à *distance* de la victoire sur la mort, comme elle est aussi, peu après, celui du retour, en grâce pour Israël, d'une double mesure de l'esprit d'Elie qu'Elisée va recevoir. Ils disent: «L'esprit d'Elie repose sur Elisée» (verset 15).

Maintenant, quand eux deux ont passé le Jourdain, Elie dit à Elisée: «Demande ce que je ferai pour toi, avant d'être enlevé d'avec toi». Elisée répond: «Qu'il y ait, je te prie, une double mesure de ton esprit sur moi. Et il dit: Tu as demandé une chose difficile; si tu me vois, quand je serai enlevé d'avec toi, il en sera ainsi pour toi: sinon, cela ne sera pas» (versets 9, 10).

Pour qu'Elisée obtînt cette double mesure, il ne suffisait pas que sa foi et son affection pour son maître eussent été mises à l'épreuve; il fallait encore de la *vigilance*, afin de ne pas perdre de vue le prophète au moment de son départ. «Ils allaient marchant et parlant» (verset 11), en apparence occupés de divers sujets, mais l'oeil d'Elisée ne gardait qu'un seul objet dans le champ de sa vision. Il pouvait s'intéresser à toutes les choses que lui communiquait le riche coeur de son maître, mais son oeil était simple. Il ne voulait point manquer l'instant solennel. Nous ne sommes pas appelés, comme Elisée, ou comme les premiers disciples, à voir Jésus montant au ciel dans la nuée, mais ne devons-nous pas avoir la même attitude au sujet de sa venue, qu'eux au sujet de son départ? Ne devons-nous pas, si nous l'aimons véritablement, marchant et parlant, dans l'accomplissement de nos devoirs journaliers, l'attendre sans distraction? Car il s'agit de le voir «en un clin d'oeil». Oh! que notre attente soit continue et vigilante comme celle du serviteur d'Elie!

«Et comme ils allaient, marchant et parlant, voici un char de feu et des chevaux de feu; et ils les séparèrent l'un de l'autre; et Elie monta aux cieux dans un tourbillon. Et Elisée le vit et s'écria: Mon père! mon père! Char d'Israël et sa cavalerie! Et il ne le vit plus».

Ce char et ces chevaux de feu, ce sont des anges (2 Rois 6: 17), répondant, par leur apparence, au caractère d'Elie qui, prophète de la loi, avait agi par le feu du jugement au milieu d'Israël. Il n'en fut point ainsi lors de l'ascension du Sauveur. Un cortège angélique, envoyé pour le servir ou le convoyer dans le ciel, ne lui était point nécessaire. Il y est monté par le pouvoir qui lui était propre, ayant été déclaré Fils de Dieu en puissance par la résurrection. Une nuée, habitation de la gloire divine, le reçut immédiatement et l'emporta de devant les yeux des disciples (Actes des Apôtres 1: 9), et notre ascension sera semblable à la sienne (1 Thessaloniens 4: 17); mais quand il reviendra, comme Fils de l'homme, pour juger le monde, il sera révélé du ciel «avec les anges de sa puissance en flammes de feu» (2 Thessaloniens 1: 7), et, nous-mêmes et tous les saints, les armées du ciel, nous serons accompagnés de myriades d'anges (Apocalypse 19: 14; Hébreux 12: 22; Jude 14; Deutéronome 33: 2; Zacharie 14: 5). Et lorsqu'il reviendra comme Messie, l'Eternel commandera à ses anges qui le porteront sur leurs mains, de peur que son pied ne heurte contre une pierre (Psaumes 91: 11, 12).

Elisée s'écrie: «Mon père!» marquant ainsi qu'il a vu, selon la parole d'Elie, son protecteur monter au ciel, mais il reconnaît aussi en lui le vrai Israël: «Char d'Israël!» Cette exclamation prouve encore une fois combien toute cette scène nous présente en type le Christ, le grand prophète d'Israël et non pas le Sauveur en rapport avec l'Eglise. C'est comme prophète, vrai Envoyé, vrai Messie, vrai Israël, qu'il est envoyé dans les cieux ici; c'est comme Fils de l'homme et Fils de Dieu, comme Seigneur et Sauveur, qu'il y a été transporté et qu'il en reviendra pour nous.

Le manteau d'Elie tombe de dessus lui, parce que son serviteur l'a vu montant au ciel. Ce manteau appartient maintenant à Elisée. De même, nous aurons toujours avec nous la puissance de l'Esprit, si nous sommes attachés à Christ et si nos yeux le suivent là-haut.

Elisée déchire ses vêtements en deux pièces. Ils ne lui serviront plus désormais, car il possède le manteau d'Elie, la double mesure de son esprit. C'est dans cette puissance qu'il va marcher au milieu d'Israël. Puisse-t-il en être de même pour nous! Pussions-nous déchirer notre ancien vêtement après avoir revêtu Christ pour le présenter, Lui, au monde en témoignage!

Chapitre 2: 13-25 : Elisée ou Christ en Esprit

C'est ici que nous voyons se dessiner, d'une manière bien nette, la figure, comme type, du prophète Elisée, car nous avons déjà mentionné, au commencement de ce chapitre, son caractère essentiellement typique. Si Elie, au dernier jour de sa carrière ici-bas, représente Christ comme témoin prophétique en Israël, que représente donc cet Elisée qui lui est si intimement associé, accompagnant son témoignage, passant le fleuve de la mort avec lui, recevant, lors de son ascension, une double mesure de son esprit? Pour être bien compris, commençons par un petit aperçu prophétique.

Pendant la carrière du Messie ici-bas, quelques disciples, constituant un faible *résidu* juif fidèle, séparé moralement de la nation, persévérèrent jusqu'au bout à suivre Jésus, l'Oint de l'Eternel et l'Envoyé de Dieu, le grand prophète d'Israël. Celui-ci, rejeté par la nation, les associa avec Lui dans les résultats de sa mort et de sa résurrection. Nous ne parlons pas de la place qu'ils occupèrent dans l'Eglise. Cette dernière n'entre pas en scène dans les récits de l'Ancien Testament, et pourrait, tout au plus, comme nous l'avons dit plus haut, être considérée ici comme cachée mystérieusement dans la personne d'Elie-Christ, montant au ciel. Nous parlons, ici, des disciples juifs, à la tête desquels étaient les douze, constituant alors le vrai résidu d'Israël. Comme tels, ils reçurent de Lui une double mesure de son Esprit, sous forme de miracles et d'actes de puissance, et furent capables d'accomplir, au milieu du peuple, «de plus grandes oeuvres» que lui. On vit, à la Pentecôte, se réaliser, au point de vue juif, les choses annoncées par le prophète Joël: «Je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront... Vos fils et vos filles prophétiseront...» Sans doute, même à ce moment-là, la puissance d'en haut n'était pas limitée, selon Joël, aux enfants d'Israël, car Dieu dit: «Je répandrai de mon Esprit sur toute chair» (Actes des Apôtres 2: 17-19). Quand la prophétie de Joël sera accomplie dans l'avenir, les nations auront part à ce don. Seulement, cette prophétie, indiquant la participation des nations au don du Saint Esprit, permettait, le jour de la Pentecôte, d'ouvrir la porte à l'Eglise de Christ, à l'Eglise, parenthèse merveilleuse dans l'histoire des voies de Dieu, intervalle pendant lequel une Assemblée céleste se forme ici-bas, corps composé de Juifs et de gentils, et uni avec son Chef ressuscité dans la gloire. Il n'en était pas moins vrai qu'un résidu juif, puissamment doté de l'Esprit prophétique, était révélé à la Pentecôte aux yeux de tout le peuple. Pour en faire partie, il fallait avoir suivi le Messie pendant toute sa carrière sur la terre et l'avoir vu monter au ciel (Actes des Apôtres 1: 21, 22). «Si tu vois», dit Elie, «quand je serai enlevé d'avec toi...» Ce résidu, selon la prophétie de Joël, citée en Actes 2, n'avait pas, à ce moment-là, atteint ses destinées finales et son plein développement. Il était, au sens le plus strict du mot, représenté par les douze apôtres. Les Juifs ont rejeté leur témoignage, se privant ainsi des temps de rafraîchissement prédits par le prophète, et Dieu s'est servi de l'incrédulité de la nation et de sa révolte contre le Saint Esprit, pour former l'Eglise, épouse du second Adam, os de ses os, et chair de sa chair.

Mais la parenthèse de l'Eglise se fermera, et les temps prophétiques se rouvriront. Le résidu d'Israël, dont les prophètes et les Psaumes nous entretiennent constamment, rentrera sur la scène avec le double de l'esprit prophétique d'Elie, se soudant pour ainsi dire aux disciples juifs qui avaient accompagné le Seigneur dans sa carrière. Notez bien qu'il ne s'agira, pour eux, comme pour Elisée, que de l'esprit d'Elie *sur* eux, soit en puissance miraculeuse, soit en intelligence prophétique, et non pas *en* eux, comme pour le chrétien.

Par ce court exposé, nous ne prétendons nullement présenter Elisée le prophète comme un type du résidu. Ce serait comprendre bien imparfaitement l'importance de son rôle. Sans doute, l'Esprit peut se servir de vases, appropriés à son usage comme il se servait d'Elisée après l'ascension d'Elie, mais quel que puisse être le vase, la chose importante est ce qu'il contient. Elisée, c'est l'esprit d'Elie, revenant en double puissance et en grâce pour bénir les

fidèles du résidu et pour les rassembler. C'est *Christ en Esprit*, l'Esprit prophétique de Christ se servant d'instruments, sans doute, mais revenant à la fin des temps vers les fils des prophètes d'abord, c'est-à-dire vers le résidu proprement dit, puis vers ce qui a la foi en Israël quand l'apostasie est à son comble. C'est en faveur de ce résidu qu'Elisée fait des miracles, mais au milieu du peuple, aveuglé par la révolte finale. C'est ainsi que les enfants du royaume que Christ établira sur la terre seront séparés par Lui. Quant aux instruments humains dont l'Esprit prophétique se servira à cet effet, nous ne sommes pas en mesure de les désigner spécialement. Qu'il suffise de dire que si Jean-Baptiste avait été reçu, il aurait été l'Elie qui devait venir; que, dans l'avenir, Elie reviendra et rétablira toutes choses, qu'il y aura deux témoins (symboles de deux corps de témoins) à Jérusalem, agissant dans l'esprit prophétique et dans la puissance d'Elie et de Moïse.

Le témoignage confié à Elisée a, comme nous l'avons déjà fait pressentir, un double caractère, correspondant au double don du manteau d'Elie, un caractère de jugement, semblable à celui que son maître, prophète de la loi, avait exercé ici-bas, jugement que Christ lui-même n'exécutera qu'à l'issue des temps de la grâce de l'Évangile — un caractère de grâce à l'égard de tout ce qui sera fidèle en Israël, pour ramener à eux ceux que touchera leur témoignage, et pour la conversion des gentils.

Elisée avait, une première fois, passé le Jourdain à pied sec, en compagnie de son maître, quand celui-ci, frappant les eaux de son manteau, obligea le fleuve de la mort à céder devant sa puissance. Resté seul, Elisée fait de même. «Il se tint sur le bord du Jourdain; et il prit le manteau d'Elie qui était tombé de dessus lui et frappa les eaux et dit, Où est l'Éternel, le Dieu d'Elie? — Lui aussi frappa les eaux, et elles se divisèrent deçà et delà; et Elisée passa» (versets 13-17). C'est toujours à Christ que l'Esprit rend témoignage. Elisée fait l'expérience du pouvoir du nom d'Elie sur la mort; non pas du sien propre. Il recommence l'histoire d'Israël au lieu où Elie avait passé, non pas au commencement (Guilgal), mais à la fin de sa carrière. Israël avait traversé autrefois le Jourdain dans la chair, pour aller au devant d'une ruine certaine. Elie l'a traversé pour monter au ciel, et renvoyer ensuite Elisée dans le pays de la promesse avec son manteau de prophète et une double mesure de son esprit Elisée traverse le fleuve en vertu du passage d'Elie, au nom d'Elie, avec le manteau d'Elie. «Lui aussi», son représentant par l'Esprit, «frappa les eaux». La mort est impuissante devant la puissance de l'Esprit de vie en Elisée. Par l'Esprit, vainqueur de la mort, ce dernier recommence l'histoire du nouvel Israël. Ce n'est plus un peuple dans la chair qui entre en Canaan pour être finalement rejeté; c'est un homme nouveau, revenant au peuple dans la puissance de l'Esprit de Christ vainqueur de la mort, un homme nouveau venant apporter aux fils des prophètes, puis à la nation, et plus tard aux gentils (Naaman), les fruits de cette victoire en délivrance. Les fils des prophètes reconnaissent ce pouvoir.

Il en sera de même à la fin des temps. L'esprit prophétique reviendra à Israël avec une force toute nouvelle. Il exécutera, sans doute dans la puissance d'Elie, la vengeance contre les ennemis du peuple, comme les deux témoins de l'Apocalypse. Mais il s'agit ici de grâce bien

plus que de jugement; le témoignage sera en grâce pour la bénédiction des fidèles et le rassemblement du résidu tout entier. Les fils des prophètes, éclairés graduellement, reconnaîtront cette puissance et se rassembleront autour d'elle. L'histoire du vrai Israël, ayant son point de départ en Christ, pourra recommencer à la gloire de Dieu.

Les fils des prophètes voient Elisée (verset 15). Ils étaient à Jéricho, le lieu de la malédiction. Ils ne connaissent pas encore l'ascension d'Elie, comme le résidu prophétique de la fin ne connaîtra pas, tout d'abord, la résurrection et l'ascension de Christ. Thomas, dans l'évangile de Jean, représente, en figure, ce résidu. Il a besoin de se convaincre, par la vue, de la résurrection de son Seigneur. Ainsi, les fils des prophètes, d'abord incrédules comme Thomas, font chercher Elie. Ils voudraient trouver sur la terre celui qui a été enlevé au ciel. C'était peut-être un bon sentiment; en tout cas, cette recherche prouve à la fois leur attachement à Elie et leur ignorance. Le Christ reviendra pour son peuple, mais c'est le diable qui dit: «Voici, il est ici, ou voici, il est là», quand il est encore dans le ciel. Aussi, Elisée, l'esprit prophétique envoyé par Christ, dit: «N'y allez pas», mais il a beaucoup de condescendance pour leur ignorance, car, une seconde fois, Elisée dit: «Envoyez» (versets 16, 17). Il faut qu'ils soient convaincus que leurs espérances, en tant que liées à l'ancien ordre de choses en Israël, sont vaines. Les cinquante hommes cherchent trois jours et ne trouvent rien. On ne peut plus trouver le Messie ici-bas. Il est vivant, après avoir, à l'encontre d'Elie, passé en réalité par la mort, pour être le premier-né des morts, ce qu'Elie ne pouvait être. Ces hommes reviennent vers Elisée. Ce n'était pas aux anciens prophètes, ni au résidu prophétique de la fin, mais aux premiers disciples de voir Christ monter au ciel. Il y avait un témoignage différent du leur, mais ayant reçu la double mesure de son Esprit. Eux, malgré les bonnes intentions de leur coeur, n'agissent pas selon l'Esprit.

Pendant ce temps de recherches, où la conviction se fait dans l'esprit des fils des prophètes, Elisée *habite à Jéricho*, dans le lieu de la malédiction (verset 18), mais il est en bénédiction aux *hommes de la ville*, car il n'a pas uniquement les prophètes en vue. Tandis que le travail a lieu dans le coeur de ces derniers, il y a place pour la bénédiction sur une plus vaste échelle. Le peuple s'adresse à Elisée. Jéricho rebâti sur le lieu du jugement et contre les pensées de Dieu, était bon par son *emplacement*. Ce n'était pas le choix de Jéricho qui était mauvais, car, à l'entrée du peuple en Canaan, cette cité de l'ennemi était devenue le lieu de la puissance divine et de la victoire. Ce qui était mauvais, c'était ce que les hommes en avaient fait, une cité contraire aux pensées de Dieu, vraie offense à sa volonté. Aussi, le résultat de la désobéissance d'Hiel était que la source alimentant la ville était corrompue et qu'on devait y *mourir*. En outre, la terre était stérile; aucun fruit n'en pouvait sortir.

Pour qu'une source de vie pût y jaillir, il fallait du sel dans un vase neuf; une vraie mise à part pour Dieu, contenue dans une nouvelle nature. Elle seule pouvait remédier aux conséquences de la corruption amenée par le péché et par la désobéissance du peuple, car la Parole ne parle de ces eaux corrompues qu'après la désobéissance d'Hiel, (1 Rois 16: 34) Le résidu prophétique seul (le sel dans le vase neuf) pourra remplir cet office, car, comme les

douze qui entouraient le Seigneur, il portera, à la fin des temps, ce vrai caractère des enfants du royaume (Matthieu 5: 13).

Tels sont donc les deux premiers fruits du retour d'une double mesure de l'Esprit prophétique: ceux du peuple qui étaient prophètes deviennent les témoins du fait que le Messie n'est pas dans ce monde et qu'il a été enlevé au ciel. Le peuple s'adresse au représentant de Christ ici-bas, et retrouve la bénédiction par un vrai esprit de sainteté caractérisant le nouvel homme (voyez le caractère du résidu de la fin, dans les Psaumes) et versé où était auparavant une source de mort et de stérilité.

La *Parole* aura son rôle dans cette oeuvre, car la bénédiction est répandue par la parole prophétique: «la parole qu'Elisée avait prononcée» (verset 22). Elisée dit, et quelle grâce pour ces hommes accablés sous les conséquences de la malédiction divine: «J'ai assaini ces eaux; il ne proviendra plus d'ici ni mort ni stérilité» (verset 21). Tel est le résultat définitif du témoignage du Saint Esprit en Israël à la fin des temps. La bénédiction spirituelle remplace toute la misère sous le poids de laquelle une partie de ce pauvre peuple, livré à l'Apostat, était courbée. C'est le grand fait capital représenté en type par l'habitation d'Elisée à Jéricho.

Mais un autre fait ne doit pas être passé sous silence (versets 23, 24). Elisée monte à Béthel. De petits garçons, représentant le peuple inintelligent, moqueur et incrédule, sortent de Béthel au moment où le prophète va rencontrer Dieu dans sa maison, dans le lieu de ses immuables promesses. Quelle anomalie! des enfants, créés pour la louange, se moquent de l'homme de Dieu; un âge, caractérisé selon les pensées de Dieu, par la confiance et le respect pour ce qui est au-dessus de lui, outrage le prophète! Au lieu de reconnaître le Dieu des promesses, ils se moquent de son serviteur et le méprisent. «Monte, chauve!» lui crient-ils, parce qu'il porte sur lui les signes de la décrépitude et de la vieillesse (tel le résidu dans les Psaumes) et de l'opprobre. Et cependant la loi déclare un tel homme pur et non souillé (Lévitique 13: 40, 41). Ceux dont Dieu devait attendre la simplicité de foi, rejettent le représentant et le témoin du Messie, identifié avec le résidu faible et courbé, et plaisantent sur son apparence. Il semblerait aussi qu'ils se moquent d'Elie, son maître. «*Monte, chauve!*» disent-ils. Ils ne croient pas à l'enlèvement d'Elie. Une pareille folie n'est pas même bonne pour des enfants! Où est la promesse de son avènement? Le monde n'est-il pas le même, dès aujourd'hui? Ces outrages sont d'autant plus odieux qu'ils s'adressent à l'Esprit de Christ, revenant en grâce, et non pas en jugement comme Elie. Elisée *se tourne en arrière*, car il a devant lui les promesses et non le jugement, «et il les maudit au nom de l'Eternel». Ils deviennent la proie d'une puissance inexorable et cruelle qui les saisit et les déchire.

«Et, de là, il se rendit à la montagne de Carmel, d'où il s'en retourna à Samarie» (verset 25). Le peuple apostat n'a pas voulu de Béthel, mais le résidu prophétique, après avoir recouvré les promesses faites à Christ, se retire au Carmel. Il arrive dans «un champ fertile» pour y jouir de la paix et de la communion avec son Dieu. C'est là qu'Elie était monté après le jugement des prêtres de Baal, là qu'Elisée monte après la malédiction des moqueurs. Carmel était pour Elie le lieu de l'intercession; de là, une pluie bienfaisante de bénédictions était descendue sur Israël. «L'Esprit», dit Esaïe, «sera répandu d'en haut sur nous, et le désert

deviendra un champ fertile (un Carmel)... et la justice habitera le champ fertile, et l'oeuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours. Et mon peuple habitera une demeure de paix et des habitations sûres, et des lieux de repos tranquilles» (Esaïe 32: 15-19). Nous arrivons donc ici à la fin du cycle typique, à la bénédiction millénaire.

Le retour d'Elisée à Samarie ramène, dans une mesure, le prophète au milieu des événements de l'histoire.

En terminant ce chapitre important, résumons en quelques mots la carrière, close maintenant, d'Elie, et celle d'Elisée dans ce passage.

Elie, le grand prophète de la loi, a rapporté à Dieu cette loi violée, en Horeb. Il juge les prophètes de Baal, il juge Achab et Jézabel, Il juge Achazia et ses satellites par le feu du ciel; il désigne Hazaël et Jéhu comme exécuteurs du jugement. Il n'est en cela type de Christ que parce que ce dernier exécutera le jugement, mais *après* le temps de la grâce. Il est, par contre, le type du précurseur Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes de l'ancienne alliance (Malachie 4: 5; Matthieu 11: 14; Luc 1: 17; Matthieu 17: 10-12).

Elie, prophète rejeté, se tourne vers les nations (veuve de Sarepta), ressuscite leurs morts, envoie la pluie de bénédictions sur Israël. Il représente, en cette qualité, le ministère de grâce apporté par le Seigneur.

Elie refait le chemin d'Israël, comme étant lui-même le vrai Israël, acquiert les promesses, prend en grâce la place que le peuple s'est attirée par son infidélité (Jéricho), passe victorieusement le fleuve de la mort, est enlevé au ciel. C'est le chemin de Christ, serviteur et prophète en Israël.

Elisée, d'abord type du résidu, serviteur de Christ prophète, tel qu'il a marché sur la terre, le suit jusqu'au bout, dans toute sa marche de sainteté et le voit monter au ciel.

Elisée, l'Esprit prophétique de Christ avec le résidu, reçoit la double mesure de l'Esprit de Christ monté au ciel, retrace le chemin de Christ, sauf Guilgal, la circoncision du Christ ayant eu lieu au Jourdain, dans la mort. Son chemin est avant tout un chemin de grâce et de restauration pour les habitants de la cité maudite, sauf le jugement sur les moqueurs de la fin qui font partie du peuple apostat. Les fils des prophètes sont le résidu prophétique, l'élément sain, mais ignorant, du peuple, avant qu'Elisée revienne à eux avec le double de l'esprit d'Elie. Enfin, Elisée habite en paix dans le champ fertile des bénédictions millénaires.

Chapitres 3 à 8: 16 : Elisee

Chapitre 3 : Joram et la guerre contre Moab

«Et Joram, fils d'Achab, commença de régner sur Israël à Samarie, la dix-huitième année de Josaphat, roi de Juda, et il régna douze ans» (verset 1).

Notre but n'est pas d'expliquer toutes les difficultés chronologiques soulevées par le règne de Joram, fils de Josaphat, roi de Juda (Comparez 1: 17; 3: 1; 8: 16; 1 Rois 22: 52; 2 Chroniques 20: 31). Nous reviendrons, au chapitre 8, sur les plus importantes. L'incrédulité, prompte à trouver la parole de Dieu en défaut, n'a pas manqué de relever ici d'apparentes erreurs. Admettre une faute de copiste (chose toujours possible) au chapitre 1: 17, ne lèverait la difficulté qu'à demi. Le croyant, sans vouloir tout expliquer, s'attend à Dieu et reçoit de la lumière en temps et lieu, comme prix de sa confiance.

Dans ce chapitre, nous trouvons le prophète aux prises avec les circonstances du monde qui l'entoure. Quels troubles va rencontrer celui qui descend du mont Carmel pour visiter Samarie! Moab s'était rebellé contre Israël; c'était la suite de l'infidélité d'Achab (1: 1), mais elle pesait, comme jugement de Dieu, sur Achazia, son indigne successeur. La coutume des rois asservis, dès qu'il y avait un changement de règne, était de secouer le joug de leurs oppresseurs (versets 4, 5). L'homme politique ne voit pas autre chose dans cette révolte de Moab, tandis que le croyant y reconnaît la main de Dieu en châtement ou en jugement.

Joram, fils d'Achab, s'était montré en un sens moins irréligieux que son père. Il avait enlevé l'idole de Baal érigée par Achab, toutefois sans en détruire les prophètes, comme on peut l'inférer de la réponse d'Elisée, au verset 13. Il abandonnait extérieurement ce culte abominable, mais se préoccupait bien peu d'en laisser subsister l'esprit. Ce qu'il n'abandonnait nullement, c'était le culte national institué par Jéroboam, fils de Nébath, et qui cachait une grossière idolâtrie sous les apparences de la religion du vrai Dieu.

Elisée est témoin de l'alliance entre Joram d'Israël et Josaphat contre Moab. Joram suit ici la tradition du règne de son père qui s'était allié avec ce même Josaphat contre les Syriens, mais il va plus loin que lui dans le mal. Comme il a besoin de passer par le territoire d'Edom pour atteindre Moab (verset 8), il comprend dans son alliance cette nation idolâtre, bien connue par son inimitié acharnée contre le peuple de l'Eternel. Quel tableau du monde, dont la politique ne tient aucun compte de Dieu!

Selon l'homme, tout est calculé pour une réussite certaine; la petite nation guerrière de Moab ne pourra, malgré sa vaillance, résister à cette puissante confédération; mais Dieu est là, le seul dont Joram aurait dû tenir compte et qu'il laissait outrageusement de côté.

Et que penser de l'intègre Josaphat, déjà instruit des pensées de Dieu par une expérience précédente (1 Rois 22), et retombant, peu d'années après, dans les errements qui l'avaient amené à deux doigts de sa perte? «J'y monterai», dit-il, «moi, je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux»; exactement les mêmes paroles qu'il avait dites autrefois à Achab. La bienveillance et l'amabilité selon le monde, le désir de lui plaire, l'alliance avec lui pour la promotion d'intérêts communs, sont de terribles obstacles à une marche fidèle, et lorsque ces sentiments ne sont pas appelés par le chrétien de leur vrai nom, qui est *le péché*, ils ruinent son témoignage, contribuent à maintenir le monde dans une fausse sécurité, puisqu'il s'illusionne et croit marcher dans le chemin chrétien, parce que des enfants de Dieu y marchent avec lui, tandis que c'est, de fait, le chrétien qui marche dans le

chemin du monde. Cette marche, enfin, si elle n'entraîne pas un jugement immédiat sur le croyant, est du moins stérile pour lui, comme le montre l'histoire de Josaphat et, si elle profite à quelqu'un, c'est au roi apostat, Joram, dont cette alliance accroîtra la puissance et la prospérité. Josaphat était ce qu'on appelle un esprit large, tolérant. La division d'Israël était pour lui un fait accompli qu'il ne ressentait plus, s'il l'avait jamais senti. Il ne heurtait pas les opinions ni la religion de Joram. Il s'associait volontiers avec lui, sous prétexte de lui être utile, mais il oubliait une chose autrement importante, c'est qu'il se solidarisait avec un homme qui déshonorait Dieu, outrageait sa sainteté et ne tenait aucun compte de sa Parole. Naturellement, le monde approuve bien haut une telle alliance, et donne de tels croyants en exemple à ceux qui se séparent du mal pour être de vrais témoins de Christ. «Moi je suis comme toi, mon peuple comme ton peuple, mes chevaux comme tes chevaux». Et pourquoi pas? dit le monde. Parce que j'abandonne mon témoignage, si ce n'est Dieu lui-même, du moment que j'accepte une alliance avec le monde ennemi de Dieu.

Cette marche a encore un autre inconvénient, et des plus graves. On peut, comme Josaphat, s'allier avec un Joram, représentant le monde qui garde encore l'apparence *extérieure* de la religion divine. Aux yeux de Josaphat, cela semblait, sans doute valoir mieux que son alliance avec Achab. Il caressait peut-être l'illusion que Joram, ayant jeté bas la stèle de Baal, l'alliance avec lui était permise. De fait, elle était pire que la première, car elle conduisait à une alliance avec Edom, chose que le pauvre Josaphat n'avait guère soupçonnée, ou dont peut-être il ne s'estimait pas solidaire.

Achab, avant d'aller à la guerre, avait rassemblé les prophètes pour s'enquérir s'il devait l'entreprendre (1 Rois 22: 6). Joram ne semble pas même y songer; Josaphat, hélas! pas davantage. Il avait été plus fidèle vis-à-vis d'Achab (1 Rois 22: 5). Quand le croyant récidive dans le mal, au lieu de s'en abstenir, sa conscience s'émousse, et il finit par ne plus éprouver le besoin des directions de la Parole dont il avait auparavant senti la nécessité.

Ces trois rois, si tristement associés, partent donc et, au lieu de rencontrer l'ennemi, ont affaire à des circonstances qui leur prouvent qu'on ne peut pas oublier Dieu sans danger. L'eau manque; le roi d'Israël dit: «Hélas! l'Eternel a appelé ces trois rois pour les livrer en la main de Moab!» Il n'avait suivi jusqu'ici que sa propre volonté; quand il se souvient de l'Eternel, il l'accuse de l'avoir conduit à la ruine avec ses deux compagnons. L'homme se révolte contre son sort, c'est-à-dire contre Dieu qui le dirige, au lieu de reconnaître que c'est lui qui se l'est attiré. Le pieux Josaphat, quoique manquant de discernement pour apprécier le mal et lui-même, a toutefois cette pensée juste quoique tardive, qu'on ne peut sortir de difficulté qu'en consultant l'Eternel. Joram, lui, ignorait l'existence d'Elisée, prophète en Israël, et ne sentait pas plus le besoin, en présence du désastre, d'interroger un porteur de la parole de Dieu, que lorsqu'il se mettait en campagne. Heureusement que l'un de ses serviteurs connaît Elisée. Les petits sont au fait des ressources divines, alors que les grands de la terre ne s'en enquêtent pas. Ils sont aussi plus à même d'apprécier le caractère du prophète qui, dans l'oubli de lui-même, avait été un si parfait serviteur d'Elie, que son nom, comme nous l'avons vu, n'avait pas été prononcé depuis son premier appel, jusqu'au jour où il fut appelé à remplacer son

maître dans sa mission. Souvenir odieux, sans doute, à Joram, car il lui rappelle Elie et ses jugements sur son père, sa mère et son frère.

Josaphat, au nom d'Elisée, retrouve une juste appréciation de la parole de Dieu: «La parole de l'Eternel est avec lui» (verset 12). Les trois rois descendent vers le prophète qui ne prend pas même garde au roi d'Edom, renvoie le roi d'Israël aux prophètes de Baal et ne tient compte que du faible Josaphat, représentant unique, quoique en si mauvaise compagnie, du témoignage de Dieu en Israël. Quelque pauvres et inconséquents qu'ils soient, le Seigneur n'oublie pas les siens et tient compte de la plus faible marque de fidélité à son égard. Quant aux dix tribus, elles sont définitivement rejetées dans la personne de leur roi responsable. Comme toujours, la patience inépuisable de Dieu suspend encore le coup qui va le frapper et tiendra compte jusqu'au bout du moindre retour vers Lui, mais cette parole terrible retentit: «Qu'y a-t-il entre moi et toi?» N'est-ce pas le: «En vérité, je vous dis: je ne vous connais pas», de Matthieu 25: 12, pire encore que la sentence prononcée sur Achazia: «Tu mourras certainement».

Cependant, Elisée est un prophète de grâce. Il n'ignore pas le mal, mais, au lieu de prononcer le jugement, il indique une ressource miraculeuse pour ces trois rois dans leur calamité. Il a besoin, pour parler de délivrance, de s'abstraire de ce qu'il a sous les yeux et qui pourrait l'exciter à prononcer un jugement sans merci. «Amenez-moi», dit-il «un joueur de harpe». Comment s'abstraire mieux qu'en élevant son âme vers Dieu, car c'était avec des instruments à cordes que le coeur des fidèles exhalait vers l'Eternel sa louange, ses désirs, ses besoins ou ses plaintes. Le remède agit: «La main de l'Eternel fut sur Elisée». Alors il peut révéler par quelle intervention miraculeuse (versets 16-19) l'Eternel opérera la délivrance. Il faut préparer les fosses destinées à recevoir l'eau, et le Seigneur les remplira. Il ne fait pas de miracle de grâce qui n'ait en même temps pour but de mettre la foi en jeu. Nous en verrons plus d'un exemple dans l'histoire du prophète Elisée. Ici, l'Eternel n'intervient pas, ce qu'il fit en d'autres occasions, par des moyens naturels, vent ou pluie. Il coupe court à tous les raisonnements incrédules des rois confédérés.

La délivrance a lieu le matin, à l'heure même où l'on offre le sacrifice sur l'autel. Le culte national idolâtre de Jéroboam n'a rien à faire avec cette heure, et Dieu ne le reconnaît en aucune manière; son intervention est en rapport avec l'autel du temple de Jérusalem. C'est ce dernier qui, pour ainsi dire ouvre les écluses miraculeuses par lesquelles toute une armée va être abreuvée. Il en est de même de la croix de Christ. Quelque éloignée qu'elle soit en apparence, c'est à l'heure de cette offrande que Dieu regarde pour sauver tous ceux qui se confient en sa Parole. L'eau de la vie a pour origine la mort de la victime. Mais ce qui est vie pour les uns est mort pour les autres. Moab, trompé par l'apparence, se précipite, tête baissée, dans son propre jugement, au moment même où l'Eternel délivre ceux qui ont accepté son message. Pour n'avoir pas distingué et reconnu la délivrance envoyée de Dieu, Moab est détruit et la victoire est du côté de ceux qui ont bu les eaux préparées par la grâce. N'était-ce pas comme un accomplissement partiel de la prophétie de Balaam: «L'eau coulera de ses seaux... et son roi sera élevé au-dessus d'Agag»? (Nombres 24: 7).

Israël seul est mentionné comme frappant l'ennemi et accomplissant sa destruction, selon la prédiction d'Elisée. Le roi de Moab essaie de pénétrer avec sept cents hommes jusqu'au roi d'Edom, sans doute pour se réfugier auprès de lui, mais il n'y peut réussir. Alors il offre son premier-né en holocauste sur la muraille. Cela ne rappelle-t-il pas ce que plus tard dira l'Eternel, à propos de ce même Moab: «Donnerai-je mon premier-né pour ma transgression, le fruit de mon ventre pour le péché de mon âme?» (Michée 6: 7).

Cet horrible sacrifice provoque l'indignation des alliés d'Israël, dont la vengeance a poussé Moab à cette extrémité (*); ils se retirèrent du vainqueur pour rentrer chez eux. Victoire inutile. Moab peut se croire délivré par cette épouvantable offrande à son dieu et reste vaincu au milieu de ses ruines, prêt aux pires représailles. Tel sera toujours le résultat, quand ce n'est pas Dieu qui conduit son peuple à la victoire. Edom, allié d'un jour, sur lequel Israël avait compté, l'abandonne et s'indigne contre lui, du moment qu'il livre combat avec le nom de l'Eternel pour bannière. Josaphat le quitte aussi et retourne dans son pays avec les mêmes sentiments, quoique provenant d'autres motifs. Joram doit apprendre qu'une religion n'ayant que l'apparence de la vraie, ne trouve un appui durable, ni chez les incrédules avoués, ni chez ceux qui gardent le témoignage de Dieu.

(*) C'est du moins le sens que je crois devoir attribuer à cette parole.

Chapitre 4: 1-7 : La veuve du prophète

A mesure que ces chapitres se déroulent devant nos yeux, nous pouvons y remarquer le contraste entre les jours d'Elie et ceux d'Elisée. Elie reconnaît encore Israël et son roi, bien que ce soit pour prononcer le jugement sur eux. Pour Elisée, le roi n'existe plus: «Je ne te regarderais pas et je ne te verrais pas» (3: 14); le peuple est rejeté, et Juda seul compte encore pour quelque chose aux yeux du prophète. Mais, tandis qu'aux jours d'Elie, le résidu fidèle était caché et que l'Eternel seul pouvait distinguer les 7000 hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, aux jours d'Elisée ce résidu vient en pleine lumière. C'est à lui que le prophète s'adresse; les fils des prophètes sont l'objet particulier de sa mission. Ce ministère s'étend sans doute, comme nous le verrons, au delà d'eux, mais leur rôle est tout à fait prépondérant, et cela donne un cachet particulier au caractère typique de cet homme de Dieu.

Quel milieu que celui dans lequel il exerce son action! Les fils des prophètes sont sans ressources en Israël; ils ont faim, ils ont soif; leur dénuement est absolu. Les sept premiers versets de notre chapitre font ressortir cette condition d'une manière particulière. La femme du prophète est sans aucun soutien extérieur; le chef de famille lui a été enlevé par la mort; un créancier sans cœur veut s'emparer de ses fils pour en faire ses esclaves. La veuve n'a rien pour les racheter de sa main, rien qu'un peu d'huile à la maison et l'huile, emblème de la puissance spirituelle, est bien près de manquer. Cette faible ressource peut-elle suffire? Il en sera de même aux derniers jours avant la délivrance du résidu. Un peuple apostat l'entoure; l'antichrist lui fait sentir son joug cruel et prétend l'asservir, mais l'Eternel a pour lui des ressources divines; il apprend à crier à lui: «Tu sais que ton serviteur craignait l'Eternel». N'entend-on pas ici le langage de l'intégrité si souvent exprimé dans les Psaumes? Le Christ

est absent; Jéhovah ne demeure plus au milieu du peuple, mais son Esprit est présent dans une double mesure avec le prophète. Elisée dit à la veuve: «Que ferai-je pour toi?» Cette pauvre femme, dont le cri est arrivé à son adresse, devient l'objet d'une tendre sollicitude. Mais il faut d'abord qu'elle avoue au prophète les ressources dont elle dispose: «Ta servante n'a rien du tout dans la maison qu'un pot d'huile». Le mot signifie: Juste la quantité d'huile nécessaire pour s'oindre. Rien pour s'acquitter, rien pour se libérer, rien qu'une toute petite mesure de puissance spirituelle. «Va», dit le prophète, «demande pour toi, du dehors, des vases à tous tes voisins, des vases vides (n'en demande pas peu); et rentre, et ferme la porte sur toi et sur tes fils, et verse dans tous ces vases, et ôte ceux qui seront remplis». La plénitude des ressources spirituelles est en Elisée, mais il lui faut des vases vides; la pauvre veuve n'en peut trop rassembler. Elle doit en demander à tous ses voisins, en apporter du dehors dans la maison, puis, les ayant réunis, fermer la porte sur soi. C'est une scène intime, à laquelle la nation apostate n'est nullement appelée à participer. Trois fois dans ce chapitre (versets 4, 21, 33), la porte est fermée, indiquant clairement que ces scènes n'ont rien à faire avec un témoignage public, comme celui du grand prédécesseur d'Elisée. Il faut des vases vides; pour être rempli de l'huile de l'onction, il faut être vidé de soi-même. Les gens de Jéricho avaient besoin d'un vase neuf et de sel; il leur fallait une nouvelle nature, sanctifiée pour Dieu, afin que la malédiction pût être détournée de leur ville; la fille des prophètes et ses enfants, déjà en possession d'un peu d'huile, n'avaient pas à procurer des vases neufs pour obtenir une pleine mesure. Dieu se sert des ressources spirituelles qu'il trouve chez les siens, quelque petites qu'elles soient. Il en fut de même des disciples, lors de la multiplication des pains. Ils disent au Seigneur: «Nous n'avons que cinq pains et deux poissons». Jésus leur dit: «Apportez-les-moi»; puis, ayant béni et rompu les pains, il les donne aux disciples qui les distribuent aux foules, se servant ainsi de ce qu'ils avaient pour bénir les 5000 hommes par leur moyen.

Ici, la bénédiction ne s'arrête que lorsqu'il n'y a plus de vases à remplir. Un nombre déterminé de vases la reçoit, comme plus tard, à la fin des temps, 144.000 seront scellés en Israël, mais pour chacun la mesure est comble. Comme les premiers disciples, à la Pentecôte, «furent tous remplis de l'Esprit Saint» (Actes des Apôtres 2: 4), ainsi en sera-t-il pour le résidu, lors de la pluie de la dernière saison, selon la prophétie de Joël.

Les vases remplis, il faut vendre l'huile; la bénédiction communiquée circule. Tel sera le témoignage du résidu aux derniers jours. Plusieurs participeront aux bienfaits spirituels et deviendront eux-mêmes possesseurs de ces bénédictions. Les sages du peuple, porteurs de la Parole, ces fils des prophètes, enseigneront la justice à la multitude (Daniel 11: 33; 12: 3). Ainsi la famille prophétique vit et s'entretient avec l'onction spirituelle qui lui est multipliée et qui remplit son coeur de joie, et la provision est abondante pour d'autres.

Ce miracle nous rappelle celui de la veuve de Sarepta; seulement, dans ce dernier cas, c'est la bénédiction apportée aux nations par le Messie; ici, au résidu d'Israël par l'effusion de l'Esprit du Christ.

Ne manquons pas de répéter ici que tous ces miracles d'Elisée font appel à la *foi*. La veuve du prophète devait réunir les vases, être convaincue des choses qu'elle ne voyait pas encore,

tout comme dans le chapitre précédent, il fallait préparer les fosses, avant que l'eau rafraîchissante vînt les combler.

Chapitre 4: 8-37 : La Sunamite

Outre les fils des prophètes, il y avait encore, au milieu de la masse du peuple déjà jugée, et rejetée de fait, un témoignage de foi individuelle. La Sunamite en est un exemple. Cette femme était riche (*), en contraste avec la veuve du fils des prophètes qui était dans un dénuement absolu; mais c'était une femme de foi et toute son histoire le prouve.

(*) Chose digne de remarque, la Parole choisit généralement des riches comme exemples de ceux qui n'atteignent pas le salut. Sauf le cas du deuxième brigand sur la croix, il ne me revient pas en mémoire un pauvre donné comme exemple de ceux qui perdent le salut. Judas tenait la bourse; il était le seul parmi les disciples qui eût quelque chose. L'Évangile était annoncé aux pauvres, et les riches, comme celui de Lazare, avaient leur part dans cette vie. Les greniers du riche, auquel son âme est redemandée, regorgeaient de blé. Les riches de l'épître de Jacques qui avaient amassé un trésor dans les derniers jours, et avaient condamné le juste, tombent sous la malédiction. C'étaient des riches qui, dans la parabole du grand souper, disaient: Tiens-moi pour excusé, et furent rejetés. Le jeune homme fort riche et si aimable, se prive lui-même du salut, quand il s'agit de tout abandonner pour suivre Jésus. Le fils prodigue était riche quand il quitta son père, dépouillé de tout quand il lui revint.

Mais il y a des exceptions à cette malédiction que les richesses portent avec elles, car si le salut d'un riche est impossible aux hommes, tout est possible à Dieu. La Sunamite nous en offre ici un exemple précieux. Zachée qui reçut Jésus dans sa maison, Joseph d'Arimathée qui prit soin du Seigneur dans sa mort, étaient des hommes riches, (Matthieu 27: 57).

Elle exerce l'hospitalité envers l'étranger qui passait à Sunem, mais au bout de quelques visites, elle se rend compte du caractère de son hôte. La conversation peut-être, et sans doute toute la manière d'être du prophète, lui font reconnaître son caractère. Elle ne juge pas à première vue, mais attend des marques extérieures qui l'éclairent. Elle a le «sobre bon sens» de la foi. «Voici», dit-elle à son mari, «je connais que c'est un saint homme de Dieu qui passe chez nous continuellement». Elle a commencé par le retenir, et le prophète a trouvé un milieu sympathique qui convient à son caractère. Chaque fois qu'il passait, il se retirait là. Ces deux natures s'attirent et se conviennent. C'est «un saint homme de Dieu», dit-elle; il a pour son cœur non seulement le caractère officiel du porteur de la Parole, mais elle le reconnaît comme «saint», comme réellement séparé pour Dieu dans sa vie pratique, car ce n'est pas tout d'avoir un don de la part de Dieu; il faut encore, pour l'accréditer, un caractère moral qui y réponde. Le vieux prophète de Béthel avait le don sans ce caractère (1 Rois 13). Combien il est important pour tout ouvrier du Seigneur, d'y prendre garde. Le don reste sans fruit, quelque éminent qu'il puisse être, quand il n'est pas accompagné d'une autorité morale, atteignant bien plus la conscience des auditeurs que les paroles qui l'accompagnent. Et, du reste, le porteur du don lui-même, perd son énergie persuasive, quand sa conscience n'est pas droite devant Dieu et devant les hommes. «J'espère aussi», disait l'apôtre, «que nous avons été manifestés dans vos consciences». Il en était ainsi d'Elisée. «*Je connais* que c'est un saint homme de Dieu», disait de lui la Sunamite.

Et, voyez comme elle se rend compte de ce qui doit convenir à un homme de Dieu. Sa richesse aurait pu l'engager à lui préparer une retraite ornée de tout le confort possible. Non;

elle fait abstraction de sa position à elle, pour ne penser qu'à ce qui convient à un homme pour lequel les richesses n'ont aucune valeur, ou qui les mépriserait, comme un piège tendu par l'ennemi. Ce qui lui importe quant à elle-même, c'est de ne pas avoir Elisée seulement en passage, mais de lui préparer un domicile dans sa maison. Plus nous faisons connaissance avec Christ, avec sa Parole qui le révèle (et dont Elisée était le porteur), plus nous désirons qu'ils fassent partie de notre vie, et que ces mots soient inscrits sur la porte de notre maison: «Ici, la parole de Dieu habite». Elle n'est plus pour nous une jouissance passagère, ou sa lecture un devoir accompli à l'occasion, mais elle fait partie de notre vie, de notre famille, de nous-mêmes. La foi, chez le chrétien le plus favorisé des biens de ce monde, se montrera toujours par cette simplicité extérieure. «Faisons, je te prie, une petite chambre haute en maçonnerie et mettons-y pour lui un lit, et une table, et un siège, et un chandelier; et il arrivera que quand il viendra chez nous, il se retirera là». Seules, l'inintelligence et l'absence de communion avec le Seigneur en agissent autrement. Ceux qui font partie de la famille de Dieu et possèdent les biens de ce monde, ne songent pas assez au danger d'offrir à leurs frères, engagés dans l'oeuvre du Seigneur, plus que le nécessaire, plus que leur ordinaire. Si le frère est spirituel, un luxe même relatif le mettra mal à l'aise et sera une entrave à la libre expansion de son coeur, prêt à apporter à ses hôtes quelque chose de la part de Dieu; si sa vie chrétienne est affaiblie, cette prospérité sera pour lui un piège et, se laissant gagner par elle, il reviendra dans le lieu où elle lui est offerte, non plus pour le Seigneur seulement, mais pour satisfaire des désirs de bien-être qui ne sont que des besoins de la chair.

Le dévouement et l'intelligence de cette femme gagnent le coeur du prophète, comme ils attirent le coeur de Christ; aussi, reçoivent-ils leur récompense. Elisée appelle la Sunamite; il a quelque chose à lui donner. «Elle se tint devant lui», comme lui-même se tenait devant l'Eternel. Il y a une belle concordance entre les positions réciproques de cet homme de Dieu et de cette femme de foi. Il veut la récompenser de son empressement, mais auparavant il la met à l'épreuve pour voir si leurs deux coeurs battent à l'unisson: »Faut-il parler pour elle au roi ou au chef d'armée?» Y a-t-il chez elle quelque désir d'augmenter ses ressources dans ce monde? Elle refuse, et nous verrons plus tard que ces choses lui furent accordées par-dessus, en un temps de besoin où elles n'étaient plus un piège pour elle. Pour le moment, elle répond: «J'habite au milieu de mon peuple». Belle réponse, digne de cette femme pieuse. Elle reconnaît comme son peuple cette nation, sur laquelle le jugement est déjà suspendu, et ne s'en sépare pas. Elle y voit ce que Dieu seul peut y distinguer, ce que la foi seule peut y réaliser. Tant que Dieu y reconnaît encore quelque chose pour lui, ce peuple est son peuple, et elle n'a pas d'autre désir que d'en faire partie. Au milieu de la ruine, elle s'attache au peuple de Dieu, comme Elie avec son autel de douze pierres, quand les douze tribus n'existaient plus comme un ensemble. Il ne lui faut pas autre chose; elle se contente du repos, de la communion et de la paix que cette habitation lui apporte au milieu du désordre existant.

De nos jours, une vraie foi ne diffère pas de celle de la Sunamite; elle ne cherche pas l'amélioration d'un état de choses complètement éloigné des pensées de Dieu, mais voit ce que Dieu a établi dans ses conseils. Tout en ayant conscience de la ruine de l'Eglise, comme

maison et peuple de Dieu ici-bas, elle vit en paix, s'en tenant à ce que le Seigneur a établi au commencement, à cette Eglise, bâtie sur le nom de Christ ressuscité et qu'elle considère avec les pensées et les affections du Seigneur, telle qu'il se la présentera dans la gloire. La foi ne cherche pas à réédifier les ruines, et dit: «J'habite au milieu de mon peuple», comme si tout était en ordre, parce que les pensées de Dieu à l'égard de ce peuple sont sa réalité à elle.

Cependant, le coeur de la Sunamite nourrit un désir secret, un grand désir. Il lui faut un objet pour ses affections. D'un tel désir, si élevé, si inaccessible, elle ne s'est ouverte à personne; mais le serviteur du prophète peut distinguer qu'il lui manque une chose, sans laquelle son bonheur resterait toujours incomplet. «Elle n'a pas de fils, et son mari est vieux». Cette stérilité, modifiée selon les circonstances, nous la retrouvons continuellement chez les femmes pieuses en Israël, et nous en avons parlé plus d'une fois au cours de ces méditations. Elle était, pour ces coeurs fidèles, la plus grande épreuve possible. Leur sainte ambition était, non seulement d'avoir une postérité, mais d'être introduites de cette manière dans un rapport personnel, proche ou éloigné, quel qu'il fût, avec la personne et la lignée du Messie. Pour ces femmes, un fils était donc le bien suprême. La Sunamite n'exprimait pas ce besoin, acceptant les circonstances dans lesquelles la providence de Dieu l'avait placée, seulement le vide était là, profondément éprouvé dans son coeur.

Il en est de même pour nous, chrétiens. Toutes les bénédictions spirituelles ne peuvent nous suffire, si nous n'avons pas trouvé un objet dans la possession personnelle de Christ. L'avoir lui, le connaître lui, l'aimer, le voir, le serrer dans ses bras comme Siméon, se reposer sur son sein comme le disciple bien-aimé, se tenir à ses pieds comme Marie, contempler sa gloire comme les disciples sur la sainte montagne, s'intéresser au moindre détail de ses circonstances, parce qu'il s'est emparé de nos coeurs, voir sa beauté divine comme les parents de Moïse, tout cela et bien d'autres choses, constitue l'inappréciable bonheur de ceux qui lui appartiennent. L'Eternel, par Elisée, accorde un fils à cette femme, comme le Saint Esprit, par la Parole, nous apporte Jésus et le fait demeurer en nous, Christ, l'espérance de la gloire.

Elisée appelle une seconde fois la Sunamite. La première question du prophète était une épreuve de sa foi, et cette épreuve avait démontré que cette femme ne tenait pas plus que son hôte aux avantages que le monde pouvait lui procurer. Elle avait appris, à l'école du saint homme de Dieu, quels étaient les vrais intérêts d'un témoin au milieu de la ruine d'Israël. Il lui dit les mêmes paroles que l'ange de l'Eternel avait autrefois apportées à Sara: «A cette même époque, quand ton terme sera là, tu embrasseras un fils». (Comparez Genèse 18: 10). Ah! c'est que cet enfant est aussi un fils de promesse, de la même lignée qu'Isaac qui, lui, était le type de la vraie semence, du Christ. Comme son coeur palpite à cette parole! «Non, mon seigneur, homme de Dieu, ne mens pas à ta servante!» C'est donc une vérité! Sa joie est entière; elle a trouvé dans ce don la satisfaction de tous ses désirs.

Hélas! cette joie, il suffit de quelques heures pour la perdre; au temps de la moisson, toutes les espérances de la Sunamite s'écroulent. L'enfant meurt sur le midi. Il en fut de même des espérances des disciples au temps de Jésus. «Nous espérions», disent les deux d'Emmaüs, «Qu'il était celui qui doit délivrer Israël».

L'homme de Dieu est l'unique ressource de cette femme. Elle couche l'enfant là où le porteur de la Parole s'est reposé. Elle le tenait de lui; mort, elle le lui confie. C'est un acte de foi. Si les disciples dont nous venons de parler avaient eu confiance dans les Ecritures, ils n'auraient pas eu besoin que le Seigneur les leur ouvrît pour savoir qu'elles annonçaient les événements mêmes qui venaient de se passer sous leurs yeux.

La Sunamite appelle son mari, lui demande une ânesse et un serviteur. Quelle angoisse étreint son pauvre coeur! Mais elle fait preuve de la même foi qui l'avait caractérisée en recevant le prophète, puis en saisissant l'espérance qu'il plaçait devant elle. La mort intervient, semble tout renverser, mais la foi et l'espérance de la Sunamite restent les mêmes au milieu de ce qui semble les détruire. «Tout va bien», dit-elle, quand elle a la mort dans l'âme. Quelle parole! Son fils est mort, mais tout va bien! Pourquoi? C'est qu'elle est soutenue par l'espérance, cette digne fille d'Abraham, de celui dont la foi estimait que Dieu était puissant pour ressusciter Isaac d'entre les morts. Dieu qui lui avait donné cet enfant et qui l'a repris par la mort, peut le lui rendre en résurrection. Elle n'attend pas moins que cela de l'homme de Dieu, mais comme elle se hâte! «Marche, ne m'arrête pas dans ma course», dit-elle à son serviteur. Ayant perdu l'objet de son coeur, elle n'aura pas de repos qu'elle ne l'aie retrouvé. Marie de Magdala nous offre un exemple semblable. Ignorante et peu éclairée, sans doute, elle veut avoir Jésus coûte que coûte: «Dis-moi où tu l'as mis, et moi je l'ôterai»; et, au même moment, elle le trouve ressuscité.

Toute halte est fâcheuse; un moment perdu peut tout compromettre; cette femme ne trouvera le repos que lorsqu'elle «saisira les pieds» de l'homme de Dieu. Cet événement n'avait pas été déclaré par l'Eternel au prophète, et pour plus d'une raison. S'il avait connu le danger, il y eût couru, et l'enfant ne fût pas mort. Sa dépendance de Dieu n'aurait, de cette manière, pas été mise à l'épreuve. Le Seigneur, lui, connaissait la mort de Lazare, car Dieu connaît tout, mais, pour le même motif, comme homme dépendant, il n'est pas accouru à Béthanie, car, pour le faire, il n'avait pas une parole de son Père. Puis, si Elisée avait connu le danger, la Sunamite n'eût pas «vu la gloire de Dieu» qui ressuscite les morts. Mais une troisième raison pour cacher la chose au prophète, c'est que la foi de la Sunamite devait être mise à l'épreuve jusqu'au bout. Elle n'aurait pas eu l'occasion de se manifester pleinement, même si l'envoyé de Dieu s'était présenté chez elle au moment où son fils venait d'expirer; ainsi, sa foi eut une oeuvre parfaite. Elle dit: «Ai-je demandé un fils à mon seigneur? N'ai-je pas dit: Ne me trompe pas?» Elle compte sur Celui dont les promesses sont sans repentance et dépendent uniquement de sa grâce qui les donne sans qu'on les demande, en sorte qu'elle-même n'y était pour rien. Elle croit que, si les hommes sont trompeurs, Dieu ne trompe pas. Si Elisée était un homme comme les autres, il aurait pu se tromper, promettre sans tenir, mais il représente Dieu, et un homme de Dieu ne pourrait agir ainsi. Elle n'a donc qu'une ressource, la fidélité de son seigneur, et ne fait pas autre chose, ne connaît aucun autre chemin, que de s'adresser à lui. Elle est réellement une femme «d'une seule chose». Sans doute, «son âme est dans l'amertume», mais elle a confiance en la seule ressource et trouve aussi une pleine sympathie dans le coeur de celui auquel elle s'adresse.

Ici, sa foi est mise à une nouvelle épreuve. Elisée dit à Guéhazi: «Ceins tes reins, et prends mon bâton en ta main, et va-t'en: si tu trouves quelqu'un, ne le salue pas, et si quelqu'un te salue, ne lui réponds pas, et tu mettras mon bâton sur le visage du jeune garçon». La Sunamite acceptera-t-elle, comme remède à sa détresse, l'emblème de la marche du prophète, porté par un autre que lui? Non, sa foi n'accepte aucun intermédiaire, car ce n'est pas Guéhazi qui sauve ou peut sauver. Elle a appris, à l'école du prophète, que le moyen d'obtenir la bénédiction est de se tenir en rapport constant avec celui qui en est la source. «L'Eternel», dit-elle, «est vivant, et ton âme est vivante, que je ne te laisserai point». Ce sont les paroles mêmes d'Elisée à Elie. Comment l'homme de Dieu pourrait-il résister à cette foi qui le prend pour modèle? Comment n'irait-il pas? Pouvait-il désirer qu'elle agît autrement que lui-même? Non; «il se leva et s'en alla après elle». Guéhazi les devance, mais le bâton du prophète ne suffit pas pour ramener l'enfant à la vie. Ce n'est pas tout que d'avoir la puissance entre les mains; les disciples qui entouraient le Seigneur avaient reçu de lui «puissance et autorité sur tous les démons et le pouvoir de guérir les maladies» (Luc 9: 1), et quand il fallait guérir un démoniaque (verset 40), «ils ne le purent pas». Cela dépendait de leur communion personnelle. S'ils avaient eu de la foi comme un grain de moutarde, ils auraient déplacé des montagnes; mais ces esprits ne sortaient que par la prière et par le jeûne. Il fallait un état personnel de dépendance et de séparation du mal pour pouvoir user de la puissance. Cet état du coeur, nous le verrons plus tard, manquait à Guéhazi.

Pendant que ces choses se passaient, l'enfant était couché sur le lit du prophète, la porte fermée sur lui. Elisée entre et ferme la porte sur eux deux. Il veut s'identifier absolument avec l'enfant dans la mort. Et quelle peine, quelles angoisses, quel travail d'âme! il n'a pas de repos qu'il n'ait accompli son oeuvre, prenant la place du mort pour lui communiquer la vie. L'enfant ouvre ses yeux à la lumière.

Outre tant d'instructions précieuses que cette scène nous présente, je ne doute pas qu'on n'y trouve en type la mort et la résurrection d'Israël. A la fin des temps, ce qui est pieux et fidèle parmi le peuple, ceux qui, comme la Sunamite, considèrent leur peuple comme l'enfant de la promesse immanquable de Dieu, ne perdent pas l'espérance quand il est moralement mort; leur foi est active à l'égard d'Israël; elle réalise que seul l'Esprit de Dieu peut le ressusciter, et identifie son état avec la croix et le sépulcre où le Messie, le Sauveur du peuple, a souffert et a été couché pour lui. Leur foi va chercher le Seigneur sur la montagne de Carmel, où il se trouve, jouissant de la sphère céleste de son royaume avant qu'il en introduise la partie terrestre. Ils apprennent ensuite et réalisent par l'Esprit que le travail d'âme de Christ avait en vue la résurrection de son peuple et reçoivent de sa main, comme au chapitre 37 d'Ezéchiel, un peuple nouveau, fruit de ce travail et né du Saint Esprit. La mort avait été réalisée par eux au moment des travaux de la moisson; ceux-ci ne sont pas interrompus, et Israël recouvre la vie avant que le grain ne soit récolté dans le grenier. Le résidu obtient enfin tout ce que son coeur a désiré. C'est ainsi, qu'à travers ces scènes pleines d'instruction pratique pour nos âmes, se déroule le cycle des pensées de Dieu à l'égard de son ancien peuple.

«Et Elisée appela Guéhazi, et lui dit: Appelle cette Sunamite. Et il l'appela, et elle vint vers lui. Et il dit: Prends ton fils. Et elle vint et tomba à ses pieds, et se prosterna en terre; et elle prit son fils et sortit» (versets 36, 37).

Appelle-la... Comme la Sunamite devait être émue à ce nouvel appel! Une première fois (verset 12), le prophète l'avait appelée pour mettre à l'épreuve la foi précieuse qu'elle possédait; une seconde fois (verset 15), pour lui donner l'enfant de la promesse, un objet pour son coeur. Une troisième fois... qu'allait-il lui donner quand le deuil remplissait son âme? Ah! elle n'en doute pas; il va lui donner son fils, revêtu d'un tout nouveau caractère, son fils ressuscité. Joie qu'aucune parole ne peut exprimer; son coeur est trop plein pour s'épancher; elle se prosterne silencieusement; elle adore!

Chers lecteurs chrétiens, avez-vous fait ces expériences? Vous avez d'abord appris à connaître Christ comme ayant traversé la mort pour vous, comme en ayant porté toutes les angoisses. Certes, la joie que vous avez éprouvée de cette délivrance était grande, mais en êtes-vous restés là? Vous êtes-vous trouvés devant un Christ ressuscité? S'il n'en est pas ainsi, vous n'avez encore qu'un demi-christianisme, une demi-joie, un demi-objet pour votre foi. Si, par contre, vous avez appris à le connaître sous ce caractère, vous pouvez, comme la Sunamite, vous prosterner, prendre votre fils et sortir. Votre part est complète. Il ne vous manque plus que d'entrer en possession de votre héritage avec Lui, et c'est ce que nous trouverons plus tard préfiguré dans la scène finale de l'histoire de cette femme.

Chapitre 4: 38-41: La mort dans la marmite

Une nouvelle scène appelle notre attention. Au lieu de retourner au Carmel, Elisée se rend à Guilgal. L'Esprit de Christ représenté par le prophète réunit là les fils des prophètes. Il s'agit pour eux d'une bénédiction *collective*. Le résidu ne peut être béni qu'en se réunissant au lieu de la circoncision, de la repentance, du jugement de soi-même.

«Il y avait une famine dans le pays». Tandis que la terre d'Israël est sous le poids de cette calamité, image de la tribulation future, le faible résidu trouve à cette place, en se tenant devant Elisée, ce qui est nécessaire à sa subsistance. Hors de ce lieu, loin de cette personne, ils seraient sans ressource comme les autres. La repentance et Christ en Esprit avec eux suffiront alors aux fidèles, quels que soient leur propre dénuement, et la ruine qui les environne. Ils trouveront une nourriture suffisante dans la «grande marmite» du prophète, qui ne leur mesurera pas leur existence avec parcimonie. Mais l'un d'entre eux, pour augmenter les ressources de la communauté, rassemble, plein sa robe, de fruits qu'il croit utiles à tous. Ces fruits, récoltés par l'homme dans son ignorance, apportent «la mort dans la marmite». Toute leur nourriture est empoisonnée, et ils se trouvent ainsi réduits à la même extrémité que le peuple. Il faut que ce pauvre résidu ait senti la puissance de la mort qui le menace et qui est le résultat de son travail et de son manque de discernement. Que pouvaient-ils ajouter à la nourriture d'Elisée? Si les champs d'Israël ne produisaient point de blé, ils produisaient par contre du poison en abondance. Ce sera tout le fruit que pourra leur procurer

le domaine du roi apostat, de l'homme de péché aux derniers jours, tout le fruit, d'autre part, que leur chair pourra récolter.

«Elisée dit: Apportez de la farine. Et il la jeta dans la marmite». La farine, l'humanité parfaite de Christ, voilà ce qui assainit le potage. Toute l'oeuvre de la chair ne peut en faire qu'une nourriture mortelle. A peine se sont-ils adressés au prophète que le remède est trouvé. Un seul homme peut les sauver et remédier à leur condition. Ils le sentent et leur première pensée, quand ils sont sous la puissance de la mort, est l'homme de Dieu. Ils crient à lui «des lieux profonds». Qui subsistera s'il «prend garde à leur iniquité?» Ils s'attendent à lui; «auprès de lui est la bonté». Rassemblés près de lui, la perfection de son humanité est leur seule sauvegarde et devient elle-même leur nourriture. Il a annulé, dans sa personne sainte, tous les résultats délétères de l'immixtion de l'homme dans le travail de Dieu. Elisée, Christ en Esprit avec eux, leur ouvrira une source de délivrance par la connaissance de ce que Lui, comme homme ici-bas, est pour ceux qui le saisissent par la foi. «Il n'y avait *rien de mauvais* dans la marmite». «Versez-en à ce peuple, et qu'ils mangent».

Chapitre 4: 42-44 : L'homme de Baal-Shalisha

«Et il vint, de Baal-Shalisha, un homme qui apporta à l'homme de Dieu du pain des premiers fruits, vingt pains d'orge et du grain en épi dans son sac».

Un nouveau moyen de subsistance, plus complet que le précédent, est apporté aux fils des prophètes qui entourent Elisée à Guilgal. Ce sont d'abord vingt pains d'orge, nourriture pauvre, représentant, comme dans le songe du Madianite (Juges 7), un Christ humilié, puis du grain en épi, premiers fruits récoltés dans le pays de Canaan, image d'un Christ ressuscité, le grain qu'Israël avait goûté jadis, au même lieu après le passage du Jourdain. Ainsi, le résidu prophétique apprendra graduellement à connaître, avec le jugement de lui-même, toutes les ressources qu'il possède en Christ. Ces ressources lui seront dispensées par le Seigneur, se tenant en Esprit avec lui. Il nourrira de pain ses pauvres, comme il l'avait fait pendant son passage ici-bas. Il fera fructifier la faible connaissance qu'ils possèdent. «Donne-le au peuple et qu'ils mangent». Ce sont les mêmes paroles qu'Elisée avait prononcées devant la marmite assainie. Il ne leur vient plus à la pensée d'ajouter leur travail à cette nourriture, car elle est complète. Ils en eurent de reste, selon la parole de l'Eternel comme les 5000 hommes au temps de Jésus. Que leur manquait-il désormais?

Tout ce chapitre nous montre le chemin par lequel les fidèles du résidu sont conduits, sous la direction du Saint Esprit, depuis la connaissance du travail de l'âme de Christ pour les ramener à la vie (à travers le jugement d'eux-mêmes et l'expérience de l'incapacité pour le bien dont toute leur activité est frappée), jusqu'à la satisfaction de tous leurs besoins, par la connaissance d'un Christ homme, apportant la vie sainte au milieu de la mort, et par l'appréciation d'un Christ humilié puis ressuscité, qui devient leur abondante nourriture. «Ils en eurent de reste, selon la parole de l'Eternel». D'autres qu'eux peuvent s'en nourrir, ce repas est, en grâce, offert à tous.

Nous avons donc assisté, dans ce chapitre, aux miracles du siècle à venir, non sans y trouver une source de bénédictions pour nous-mêmes. Au chapitre 2, nous avons trouvé, dans la personne d'Elisée, l'Esprit de Christ envoyé en grâce au résidu; au chapitre 3, l'Esprit de Christ rejetant Israël pour ne plus tenir compte que de Juda, et cependant agissant encore en grâce envers tous; enfin, au chapitre 4, les ressources que l'Esprit de Christ déploie pour ce qui est fidèle parmi le peuple, puis pour les fils des prophètes qui traversent toutes les phases d'une tribulation dans laquelle leur foi est profondément exercée.

Quel monde que celui-là! Quel monde que le nôtre! Quel monde que celui de la fin! Mais le Seigneur a dans tous les temps un résidu qu'il aime, qu'il soutient, réjouit et nourrit, à ses yeux le vrai sel de la terre!

Chapitre 5 : Naaman

La scène change. Pendant l'apostasie de la nation, Elisée s'occupe des gentils et devient le moyen de leur salut et de leur purification. Si le chapitre 2 est comme le résumé typique de toute l'histoire future d'Israël, ne perdons jamais de vue que les récits subséquents, si pleins d'actualité pour nos coeurs et nos consciences, sont en même temps des «écrits prophétiques», dont l'application typique ne peut être négligée. A un moment donné, quand l'Esprit prophétique aura réuni autour du nom du Messie, le résidu fidèle d'Israël, les nations, représentées ici par Naaman, seront forcées de rechercher le peuple de Dieu qu'elles avaient opprimé. Elles n'auront pas d'autre ressource que le Dieu d'Israël, pour être guéries de leur lèpre et de leur souillure. Les croyants de la fin, ces captifs des nations, comme la petite fille d'Israël, dont parle notre chapitre, leur montreront le chemin de la guérison, les adresseront au prophète, aux oracles de Dieu donnés au peuple, leur feront connaître l'Eternel, Dieu d'Israël, comme leur unique moyen de salut. Cet immense événement prophétique nous est présenté sous l'image d'un seul homme, Naaman, comme jadis, lors de la conquête de Canaan, une seule femme, Rahab, était l'image de l'admission des gentils parmi le peuple de Dieu. La raison en est que ce sujet n'est encore dévoilé qu'incidemment, et pour ainsi dire mystérieusement, dans l'histoire du peuple d'Israël et de ses rois. Les prophètes le développent plus tard en son entier. Pour le moment, il est intercalé à sa place dans le récit de la carrière d'Elisée. Le rôle futur des nations n'étant qu'indiqué ici, nous n'y insisterons pas davantage (*).

(*) Indiquons aussi qu'en Luc 4: 27, Naaman est un exemple de la grâce dépassant les limites étroites d'Israël, ne reconnaissant plus les droits de l'ancien peuple de l'Eternel, et agissant envers les gentils sur le pied de l'élection. L'histoire de Naaman correspond donc aussi à nos bénédictions actuelles.

Reprenons maintenant en détail ce récit, si souvent commenté, si précieux pour présenter l'Evangile aux âmes, mais où nous nous appliquerons à faire ressortir les vérités qui nous ont frappés personnellement.

«Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, était un grand homme devant son seigneur, et considéré, car par lui, l'Eternel avait délivré les Syriens; et cet homme était fort et vaillant, mais lépreux». Naaman était un héros selon le monde; ses grandes qualités lui avaient acquis

un nom parmi les hommes. Ceux-ci dressent des statues aux hommes qui les dépassent. Il était en haute estime auprès de son roi et jouissait de la considération de son peuple. Sa vaillance et sa force étaient connues de tous; bien plus, il avait été un instrument providentiel entre les mains de l'Eternel, comme libérateur de sa nation. Que lui manquait-il? Rien, dirait le monde; tout, répond le croyant. Les dons les plus remarquables de l'homme, la position la plus élevée qu'il puisse atteindre, les avantages les plus grands auxquels il puisse prétendre, sont gâtés, annulés par une seule chose, le péché. Cet homme était lépreux; sa personne portait une souillure manifeste. A quoi lui servaient les insignes de sa dignité, toute la gloire extérieure de sa puissance, sinon à faire ressortir l'abjection dans laquelle sa maladie l'avait plongé? Des vêtements somptueux sur un cadavre mettent en relief la corruption qu'ils recouvrent. Pouvait-il avoir un moment de vraie satisfaction avec la lèpre qui rongait ses chairs et le vouait, en fin de compte, à une mort certaine? Heureux ceux qui, comme Naaman, ont conscience de leur état devant Dieu! Trop souvent les hommes se contentent de se cacher à eux-mêmes et aux autres, en couvrant leur souillure de vains oripeaux, et vont ainsi, fermant les yeux sur leur état, au-devant d'un sort inexorable.

Quel contraste entre la petite fille d'Israël (verset 2) et cet homme! Pauvre être insignifiant aux yeux du monde, séparé de ses appuis naturels et de toutes les bénédictions appartenant au peuple de Dieu, captive et esclave de la femme de Naaman, se tenant, dans cette humble position, devant sa maîtresse, tandis que lui pouvait lever la tête avec orgueil devant son roi! Qu'avait donc cette enfant? Le monde dit: Rien; le croyant répond: Tout! Elle connaissait le prophète et la puissance de la parole de Dieu dont il était la bouche. «Oh», dit-elle, «si mon seigneur était *devant* le prophète qui est à Samarie!» Se plaint-elle de son sort? Elle n'y pense même pas, possédant un trésor que son bonheur est de pouvoir communiquer. Sa foi ne connaît aucune incertitude, et c'est toujours le caractère de la foi. Que Naaman puisse être mis en contact avec le prophète, elle *sait* «qu'il le délivrera de sa lèpre». Cette enfant est une vraie évangéliste. L'évangéliste ne peut sauver un pécheur, mais il peut lui montrer le chemin du salut; il s'intéresse à son sort, et l'amour est son mobile pour agir. Il n'a pas d'yeux pour lui-même, quelque méprisables que puissent être ses propres circonstances, mais, possédant un bonheur qu'il met au-dessus de tout, il comprend la misère des autres et leur offre avec une entière conviction ce qui peut les rendre heureux. «Plût à Dieu», disait l'apôtre au roi Agrippa, «que tu devinsses de toute manière tel que je suis, hormis ces liens».

Bien plus encore que cette petite fille dont il se servait, Dieu lui-même s'intéressait à Naaman. Ne l'avait-il pas employé à son insu (verset 1), pour accomplir ses desseins? Seulement jusqu'ici Naaman ne connaissait pas Dieu, il avait donc tout à apprendre. Mais les paroles de l'enfant trouvent un écho dans son coeur, répondent à sa misère secrète, éveillent un désir dont peut-être il se rendait compte à peine, tout en n'ignorant pas son état. Sa première pensée est de s'adresser à son seigneur qui saura peut-être lui ouvrir le chemin de la délivrance.

«Va», dit le roi de Syrie, «et j'enverrai une lettre au roi d'Israël». Le monarque, complètement étranger aux ressources divines, veut traiter de roi à roi le salut de son

serviteur; exemple frappant de l'inintelligence du monde. Il ne lui vient pas même à la pensée que Dieu puisse faire quelque chose; comme il est sans Dieu dans le monde, sa seule ressource est l'homme. La lettre qu'il écrit au roi d'Israël en fait foi. «Voici, je t'ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que *tu* le délivres de sa lèpre» (verset 6).

Naaman lui-même ignore complètement le moyen par lequel il peut être guéri: «Il alla, et prit en sa main dix talents d'argent, et six mille pièces d'or, et dix vêtements de rechange». Tout cela n'a rien qui doive étonner, venant d'un gentil idolâtre, mais que dire du roi d'Israël, aussi étranger que ceux des nations aux ressources qui sont à sa portée dans son royaume? Joram, comme nous l'avons vu, possédait une espèce de religion nationale qui, sans être le culte de Baal, ne valait guère mieux. La religion du vrai Dieu n'avait pas plus de prise sur sa conscience, qu'elle n'en avait sur son collègue de Syrie. Elisée n'avait pas égard à lui, et le lui avait fait savoir dans une occasion précédente (3: 14). Joram lit la lettre, déchire ses vêtements, et s'écrie: «Suis-je Dieu, pour faire mourir et pour faire vivre, que celui-ci envoie vers moi pour délivrer un homme de sa lèpre?» Dieu a la main en cela et met le témoignage dans la bouche de ce roi impie, que Celui qui fait mourir et vivre, *Dieu seul*, peut accomplir une telle oeuvre. Que peut l'homme, en effet, contre la puissance de la mort, ou pour donner la vie? La preuve que l'Eternel possédait ces deux pouvoirs avait été déjà livrée au milieu d'Israël; la Sunamite avait appris à le connaître sous ces deux caractères, par le moyen du grand prophète Elisée. Il en est de même aujourd'hui. Ce monde a été le théâtre d'une puissance qui abolit la mort, conséquence du péché, et communique une vie de résurrection par l'homme envoyé du ciel à cet effet.

Pas plus que le roi de Syrie, ce pauvre roi d'Israël ne sait adresser Naaman au prophète qui a fait de si grandes choses dans son propre pays. Une petite fille esclave en savait beaucoup plus que lui; elle s'intéressait à Naaman, ce que Joram ne pouvait faire; sympathisant à son misérable état, auquel le roi était indifférent, elle connaissait la ressource, ignorée du roi qui l'avait cependant à sa portée.

Elisée apprend que le roi a déchiré ses vêtements en signe de désespoir. C'est alors et pas avant, que Dieu intervient, car, pour manifester sa gloire, il veut que l'impuissance de l'homme soit bien constatée. «Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements? Qu'il vienne, je te prie, vers moi, et il saura qu'il y a un prophète en Israël»; parole propre à atteindre la conscience du roi en le condamnant. Savait-il à qui adresser Naaman? Se doutait-il qu'il y eût un prophète en Israël, et n'était-il pas responsable de cette ignorance? Sa profession sans vie l'exposait bien plus au jugement de Dieu que l'ignorance d'un monarque idolâtre. Mais la parole du prophète va à une autre adresse et donne la connaissance du vrai Dieu à un malheureux qui l'ignore et y trouvera son salut. Elle condamne le roi d'Israël et apporte la grâce à Naaman. «// saura», dit Elisée.

Ce grand homme ne sait rien encore. Il vient au prophète «avec ses chevaux et son char», témoins de la puissance de l'homme, et se tient «à l'entrée de la maison d'Elisée», attendant de lui les signes d'une déférence à laquelle il a droit selon le monde. Mais ni sa puissance, ni

sa dignité, ni ses mérites, n'ont aucune valeur, s'il s'agit d'entrer en rapport avec Dieu, et c'est la première leçon qu'il lui faut apprendre.

«Et Elisée envoya vers lui un messager, disant: Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair redeviendra saine, et tu seras pur» (verset 10). Le prophète, au lieu de venir en personne, lui envoie un message; il en est de même aujourd'hui de la Parole écrite. Ce message est pleinement suffisant pour guérir la lèpre. La Parole, étant la révélation de toutes les pensées de Dieu, contient mille autres choses que ce message, mais celui-ci, adressé à l'homme pécheur, n'en contient qu'une et des plus simples, le remède contre le péché, et il n'y en a pas d'autre. «Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain». Cet ordre réduit à néant toutes les pensées de Naaman. Il se met en colère, s'en va... peu s'en faut qu'il ne rentre dans son pays aussi lépreux qu'il en était sorti. C'est qu'il pensait que le prophète ferait de grandes choses pour le chef de l'armée de Syrie. «Il sortira sans doute, et se tiendra là, et invoquera le nom de l'Eternel, son Dieu, et il promènera sa main sur la place malade et délivrera le lépreux». Combien d'actes successifs n'accomplirait-il pas, selon Naaman, pour arriver au résultat désiré! Rien de semblable; le message est de la plus grande simplicité. Le prophète n'a pas besoin de venir en personne; sa parole a la même valeur que lui, car elle est la parole de Dieu. Bien plus, le remède n'est pas à trouver; il existe. C'est le fleuve du pays de Canaan dont la vertu coule toujours sans interruption, et qui est à la disposition d'un lépreux qui s'y plonge. Naaman pensait: «Le prophète *fera*»; Elisée lui envoie dire: «Dieu *a fait*». «Va, et lave-toi»: il ne fait appel qu'à la foi. Naaman doit croire ce que Dieu lui dit... Est-ce parce que la chose est compréhensible? Elle ne l'est pas. — Parce qu'elle est possible? pas davantage, — mais parce que Dieu l'a dite. Cela déroute toutes les idées de l'homme quant au salut. N'en était-il pas de même quand Jésus disait à l'aveugle-né . «Va, et te lave au réservoir de Siloé»?

Qu'est-ce donc que ce Jourdain, dans lequel on est purifié et où l'on acquiert comme une nouvelle naissance? Nous l'avons vu dans le cours de nos méditations, le Jourdain, c'est la mort, mais la mort avec Christ, par laquelle il nous faut passer pour être délivrés du péché. Il faut que toute la plénitude de cette mort (de là, se laver sept fois), nous soit appliquée dans ce but; il nous faut y avoir trouvé la fin de nous-mêmes, en sorte que nous puissions dire avec l'apôtre: «Je suis crucifié avec Christ». Naaman désirait autre chose, mais si Dieu avait fait ce que pensait Naaman, il aurait donné du crédit à un lépreux. Voici donc un salut pour lequel dix talents d'argent, six mille pièces d'or, dix vêtements de rechange, et toutes les dignités que pouvait porter ce grand capitaine, avaient moins de valeur qu'une obole, un salut tout fait, auquel il ne fallait pour l'acquérir, que l'obéissance de la foi!

La mort!... mais, dit Naaman, il y a des rivières à Damas, l'Abana et le Parpar; ne sont-elles pas meilleures que le Jourdain? Non, la mort qui ne coule pas dans le pays des promesses de Dieu, est impuissante à purifier un pécheur. Bien loin d'être sa délivrance, elle serait sa condamnation, car ce qui attend les hommes, c'est de mourir une fois et après cela le jugement. Le Jourdain, lui, n'est pas l'image de cette mort-là, mais de la mort de Christ, de notre mort portée *par Lui* pour nous en délivrer, et que nous n'aurons jamais à subir. Et c'est

aussi notre vie, car, comme nous sommes unis avec Lui dans sa mort, nous le sommes aussi dans sa résurrection.

Il s'en est peu fallu, que le sort de ce malheureux ne fût irrémédiablement fixé. L'Écriture nous dit deux fois qu'il se tourna et s'en alla en colère. Mais Dieu qui a tout dirigé jusqu'ici, *veut* le sauver, il emploie à cet effet l'exhortation des serviteurs de Naaman. Leur parole est juste: Dieu pourrait nous ordonner de faire de grandes choses, et si nous avons, comme Naaman, l'ardent désir d'être délivrés, ne les ferions-nous pas? Pourquoi Dieu ne les ordonne-t-il point? C'est qu'elles n'ont aucune valeur pour Lui. Il lui a plu de se faire connaître par les choses viles et méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont. C'est la faiblesse de la croix, mais c'est la puissance de Dieu!

Dès que, par la simple foi en la parole divine, Naaman a éprouvé cette puissance, la reconnaissance l'amène devant le prophète. Il est mis en rapport direct, non plus avec l'oeuvre, mais avec la personne qui l'a accomplie; il est amené à Dieu. «Voici», dit-il, «je sais qu'il n'y a point de Dieu en toute la terre, sinon en Israël». Il connaît Dieu, et, remarquons-le, il le connaît dans un temps et dans un milieu où tout est ruiné du côté de l'homme. Tout avait changé dans l'histoire d'Israël, mais Dieu ne change pas; sa puissance et ses ressources sont aussi intactes qu'aux temps les plus prospères. La foi de Naaman reconnaît le Dieu d'Israël quand Israël lui-même le méconnaît. Il s'approche et voudrait lui donner quelque chose, lui offrir un présent. C'est le dévouement d'un coeur comprenant qu'il doit tout au Dieu qui l'a délivré; mais, malgré ses instances, le prophète refuse. Au commencement, Naaman voulait donner pour recevoir, maintenant il veut donner parce qu'il a reçu, mais cela ne se peut; il doit apprendre que, lorsque Dieu donne, c'est pour donner encore, car ses richesses sont inépuisables, Son oeuvre étant entièrement gratuite, il ne souffre rien qui ait même l'apparence de lui attribuer un autre caractère. Naaman, éclairé par la foi, le comprend bien vite. «Si cela ne se peut, *qu'on donne*, je te prie, de cette terre à ton serviteur la charge de deux mulets; car ton serviteur n'offrira plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux, mais seulement à l'Éternel». Il demande une petite chose, mais d'une grande importance pour lui, un don bien en accord avec celui qu'il avait reçu, car Dieu lui avait proposé une petite chose qui lui avait procuré un grand salut! Ne pouvant rester en Canaan, il désire emporter avec lui tout juste assez du pays de la promesse pour y ériger l'autel des sacrifices et y établir le culte du vrai Dieu. Dans cette «charge de deux mulets», il prend Canaan avec lui et y trouve une place pour le culte et l'adoration, car le monde éloigné de Dieu ne lui offrirait pas la moindre place où le vrai culte pût être rendu. Ainsi, Dieu sera avec lui comme «un petit sanctuaire». Il en est de même aujourd'hui pour les enfants de Dieu réunis à la table du Seigneur; quoique laissés dans le monde, ils peuvent réaliser le ciel, leur Canaan, l'autel, le souvenir du sacrifice et le culte. C'est là que Naaman pourra rendre enfin quelque chose à Dieu; c'est là que nous offrons le fruit des lèvres qui bénissent son nom.

Naaman n'est cependant pas encore délivré de toute question. «Quand mon seigneur entrera dans la maison de Rimmon pour s'y prosterner, et qu'il s'appuiera sur ma main, et que je me prosternerai dans la maison de Rimmon, que l'Éternel, je te prie, pardonne à ton

serviteur en ceci, quand je me prosternerai dans la maison de Rimmon!» La vie du croyant ne peut être sans progrès ni travail de conscience; il sent à bon droit sa faiblesse dans ses rapports avec le monde, et combien il pourrait y déshonorer son Dieu par ses inconséquences et les difficultés de sa position. Nous ne trouvons pas ici, sans doute, une grande foi, mais il y a intégrité de coeur chez ce nouveau converti. Il lui faudra apprendre que les difficultés qu'il prévoit n'existent pas pour Dieu et, quant à sa conduite, l'Eternel veillera sur lui, lui fournissant journallement, pour chaque pas, la lumière nécessaire. C'est une affaire de foi. Dieu ne nous instruit pas d'avance de chaque difficulté que nous rencontrerons. Souvent ce qui nous paraissait un obstacle inévitable, s'évanouit devant nous; à Dieu de diriger les circonstances, et il n'en est aucune que ne puisse surmonter une foi simple et dépendante. «Va en paix», lui dit le prophète. Ne te préoccupe pas, ne te laisse pas enlever ta joie par la pensée de ce qui pourrait t'arriver. Dieu est puissant pour pourvoir à tout. L'important, aujourd'hui, c'est de t'en aller en paix, sans une question entre toi et le Dieu qui t'a sauvé. Laisse à demain sa tâche. Quelle sagesse divine, quel réconfort pour l'âme, dans cette simple réponse: «Va en paix!»

A peine Naaman a-t-il reçu le salut, la connaissance du vrai Dieu et la paix, que l'ennemi se met à l'oeuvre pour détruire ce que Dieu a édifié. L'instrument qu'il emploie est Guéhazi, le serviteur même du prophète. Caractère haïssable! Cet homme n'avait donc rien appris à l'école de son maître! L'exemple de ce dernier n'avait produit aucun fruit dans son coeur! Il avait accompagné Elisée, comme celui-ci, autrefois, Elie, lui rendant les mêmes services. Elisée avait trouvé, dans ce chemin de dévouement et d'abnégation, la communion avec Dieu, la connaissance, la puissance, la double mesure du Saint Esprit. Et Guéhazi? Cependant son maître s'était servi de lui, comme d'un instrument pour la bénédiction de la Sunamite, l'introduisant même dans l'intimité de son conseil, au sujet du bien qu'il voulait faire à cette femme; il avait porté le bâton d'Elisée, avait été témoin de la résurrection de l'enfant, avait préparé le repas des prophètes, avait servi d'intermédiaire, comme plus tard les disciples de Jésus, pour nourrir le peuple. Tout cela était oublié, par les mêmes motifs qui poussèrent Judas à trahir le Seigneur. Les intérêts du monde, la cupidité, l'avarice, s'étaient emparés de lui. Jusque-là, ayant à faire surtout aux pauvres, ses convoitises n'avaient pas été sollicitées par la tentation des richesses, mais la vue de ce haut personnage et des trésors qu'il offrait si libéralement, devint le point de départ ou plutôt la manifestation des choses enfouies jusqu'à ce jour dans le secret de son coeur. A toutes les bénédictions précédentes, à celles qui auraient nécessairement suivi les premières, car Dieu ne manque jamais, quand nous sommes fidèles, de nous accorder un surcroît de richesses spirituelles, à toutes ces choses il préfère l'argent, la richesse, sans penser un moment que sa convoitise attirera sur lui le jugement divin.

Mais là n'est pas encore le côté le plus sérieux de sa conduite. Il risque de déshonorer, aux yeux de ce jeune croyant encore inexpérimenté et tout à la joie de sa guérison, ainsi qu'aux yeux de sa suite, le caractère du Dieu que le prophète représente. C'est là, tout chrétien soucieux de la gloire de Christ le sentira profondément, le caractère le plus odieux de l'acte de Guéhazi. Il compromet le serviteur de l'Eternel, et compromet aussi la grâce gratuite de Dieu; il pourrait, s'il ne tenait qu'à lui, ramener ce nouveau-né à la pensée légale de

l'obligation, à un joug de servitude, en lui ôtant la jouissance gratuite de son salut. Guéhazi préfère la séduction des richesses au bien éternel d'une âme; il est de ceux qui mettent une occasion de chute devant un de ces petits et dont il est dit: «Il serait avantageux pour lui qu'on lui eût pendu au cou une meule d'âne et qu'il eût été noyé dans les profondeurs de la mer». Songeons-nous assez, que la mondanité de notre marche peut faire un mal irrémédiable aux petits enfants dans la foi? Comme cette pensée devrait nous rendre attentifs à toute notre conduite!

«Voici, mon maître a épargné Naaman, ce Syrien, en ne prenant pas de sa main ce qu'il avait apporté; l'Eternel est vivant, si je ne cours après lui, et si je ne prends de lui quelque chose!» Ce malheureux invoque l'Eternel, pour s'emparer des richesses, avec les mêmes paroles que son maître avait employées (verset 16) pour les refuser. Il ment pour s'approprier le bien d'autrui (verset 22). Mais si le doute aurait pu s'élever dans le coeur de Naaman au sujet du désintéressement d'Elisée et du caractère gratuit du don de Dieu, celui-ci montre qu'il a soin des petits enfants, et le résultat désastreux ne se produit pas. La cupidité et le mensonge de Guéhazi font au contraire ressortir la générosité de cet homme et son désir de servir la famille de Dieu, les fils des prophètes. «Consens», dit-il à Guéhazi, «à prendre deux talents», environ 20.000 francs de notre monnaie. Guéhazi cache toute cette richesse; c'est le résultat d'une mauvaise conscience engagée dans des voies tortueuses que l'on cherche à dissimuler aux hommes, mais réussit-on à les cacher à Dieu?

Guéhazi entra et «se tint devant son maître», comme Naaman s'était tenu devant Elisée (verset 15), comme Elisée lui-même se tenait devant Dieu (verset 16). Audace inexplicable, s'il avait eu la moindre conscience d'être connu et sondé par l'Eternel. Il n'avait pas senti ni réalisé que de loin les yeux du prophète suivaient chacun de ses mouvements et voyaient ses pensées. Bien plus, «le *coeur* d'Elisée était allé, quand l'homme s'était retourné de dessus son char». Ce qui importait plus que tout le reste au coeur de l'homme de Dieu, c'était le danger que courait l'âme de celui qui venait de le quitter en paix. On peut en conclure que si son coeur était allé, c'est qu'il avait supplié ardemment l'Eternel de préserver ce nouveau-né dans la foi. Il avait été exaucé.

Et maintenant, se tournant vers Guéhazi, il lui adresse ces paroles solennelles: «Est-ce le temps de prendre de l'argent, et de prendre des vêtements, et des oliviers, et des vignes, et du menu et du gros bétail, et des serviteurs et des servantes?...» Oui, était-ce le temps, au milieu de la ruine d'Israël, quand déjà le jugement final était suspendu sur le peuple; était-ce le temps, à la veille de la destruction de cette nation, d'acquérir quelque chose pour soi? Etait-ce donc le caractère que devait revêtir un serviteur du Seigneur? Question solennelle qui s'adresse aussi à nos consciences, car aujourd'hui la ruine de la chrétienté correspond au temps de la ruine d'Israël. Si nous réalisons ce fait, quels hommes ne serons-nous pas en sainte conduite, désintéressés comme Elisée, afin que la gratuité du don de Dieu n'en soit pas diminuée et, comme lui, connaissant le temps, et n'acquérant pas des avantages dans ce monde, parce que nous savons que la fin de toutes choses est proche.

Le jugement de Guéhazi ne se fait pas attendre: «La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta semence pour toujours» (verset 27). C'est la lèpre de Naaman! La souillure de la chair qui caractérisait l'homme idolâtre, étranger à Dieu, est la même souillure dont l'Eternel charge le serviteur infidèle du prophète. Il n'y a pas de différence entre eux. L'horreur du péché n'est pas mitigée par le fait qu'on appartient au peuple d'Israël, que l'on a une position de proximité et des relations spéciales avec l'Eternel, tout en étant moralement éloigné de Lui. Il en est de même de la profession chrétienne sans la vie. Au lieu de la bénir, Dieu la marque, pour ainsi dire, de son exécution, et toute sa descendance en est souillée.

Chapitre 6: 1-7 : Les fils des prophètes et le Jourdain

Avant d'aborder le sujet de ces quelques versets, nous désirons récapituler l'histoire des «fils des prophètes», telle que ce livre nous la présente. Les fils des prophètes, nous l'avons vu, représentent le résidu prophétique d'Israël, mis en rapport avec le Messie, par son Esprit, aux temps de la fin.

Au chapitre 2, ils sont encore dispersés çà et là, les uns à Béthel, les autres à Jéricho. Ils possèdent une connaissance partielle des pensées de Dieu; ils savent, par prophétie, que l'Eternel va enlever Elie, mais une vraie intelligence leur manque. Ils ne sont pas encore réunis, avec un caractère commun qui les forme, pour ainsi dire, en corps de témoignage. Les uns restent à Béthel, s'attachant aux promesses de Dieu, les autres à Jéricho, sentant le poids de la malédiction de Dieu contre son peuple. Ils ne s'arrêtent pas au Jourdain et, en figure, n'en comprennent pas la valeur. Ils ne connaissent pas encore toute l'efficace de la mort de Christ qu'ils contemplent à distance (2: 7). Ils montrent leur ignorance de sa résurrection, car, en cherchant le corps d'Elie, ils cherchent «parmi les morts Celui qui est vivant».

On les voit ensuite (4: 1-7) dans la détresse; la mort passe au milieu d'eux, et leurs veuves manquent de moyens de subsistance. C'est alors, qu'en type, l'huile dont ils ont besoin, l'Esprit, leur est versé par le ministère d'Elisée. On les trouve, après cela, rassemblés en un corps de témoignage autour du prophète à Guilgal. Le jugement d'eux-mêmes, l'affliction et la repentance, les caractérisent — toujours en type. C'est alors qu'ils apprennent la valeur de la sainte humanité de Christ, venu dans ce monde pour leur apporter la vie quand «la mort est dans la marmite», parce qu'ils n'avaient pas su distinguer le bon fruit du mauvais. C'est là que, dans leur extrême pauvreté, en un temps de famine et de tribulation, l'Eternel nourrit ses pauvres témoins. C'est enfin, dans ce même lieu, comme jadis Israël à son entrée en Canaan, qu'ils se nourrissent en figure d'un Christ humilié et ressuscité, et apprennent à le connaître. Peu à peu leur intelligence spirituelle s'étend, marquée par une appréciation croissante du Seigneur.

Après ces choses, le Jourdain, déjà présenté auparavant comme la mort, suivie de la résurrection de Christ, est montré, au chapitre 5, comme le seul moyen de purification des gentils, envers lesquels il commence à manifester son influence avant que le résidu prophétique y participe. Mais, demeurant à Guilgal, il ne peut y rester indéfiniment. Ce temps de grâce envers les gentils est celui où son nombre se complète. «Tu vois que le lieu où nous

habitons devant toi est trop étroit pour nous» (6: 1). Il s'agit pour eux de faire un pas de plus, de trouver un autre lieu d'habitation que celui, quelque précieux qu'il soit, de l'affliction et de la repentance. Ce lieu, c'est le Jourdain. Ils connaissent maintenant la valeur du Jourdain. La mort y avait été annulée par la puissance de l'esprit d'Elie; le prophète y avait passé pour monter au ciel. Elisée y était revenu en puissance pour leur apporter la bénédiction. Ils connaissaient déjà la mort de Christ comme le seul chemin possible pour recevoir le don du Saint Esprit. Ils venaient de la connaître comme la purification de la souillure des gentils, dans le temps même où cette souillure s'attachait à Israël infidèle (Guéhazi). Le Jourdain merveilleux qui a guéri la souillure de Naaman est la source toujours ouverte pour la souillure d'Israël. Le résidu désire s'y construire une maison et y habiter; il reconnaît enfin que cette mort est pour lui le lieu de la bénédiction et du repos. Tel est le point où les fidèles aboutissent. Quand ils ont atteint cet endroit, ils y restent, y demeurent ensemble; ils ont trouvé le repos, un nid comme l'hirondelle, une maison comme le passereau.

Elisée approuve leur dessein et les met à l'épreuve, en leur disant: «Allez». Mais comment iraient-ils sans lui? Il leur faut y habiter sous la direction de l'Esprit de Christ, sinon la bénédiction ne serait pas avec eux. Comment l'Esprit de Christ resterait-il à Guilgal, tandis qu'eux iraient habiter au Jourdain sans lui?

Comme le Seigneur, alors que le père de Tabitha faisait appel à lui, Elisée consent à venir avec ses serviteurs. Il dit: «J'irai» (verset 3). Arrivés au bord du Jourdain, ils travaillent, mais subitement le travail est interrompu. Un fils de prophète perd dans le fleuve son instrument qui n'est pas même à lui, car il l'a emprunté. Sa pauvreté, son incapacité sont ainsi manifestées; il est sans ressource. Le fleuve de la mort engloutit toute son espérance. Elisée seul, Christ en Esprit avec le résidu, peut y remédier. La mort est vaincue; elle n'a pas seulement le don de purifier, mais elle rend au croyant la puissance perdue, pour travailler à l'oeuvre de Christ et faire habiter Israël en sécurité. Tout vient de lui, de la puissance de son Saint Esprit, de la vertu de sa mort. C'est lui qui dirige l'oeuvre, qui donne les moyens de l'accomplir, qui remplit le coeur des siens du sentiment de leur incapacité, qui affermit l'oeuvre de leurs mains (Psaumes 90: 17). Sans cet événement, le résidu prophétique pourrait avoir confiance en son intégrité très réelle, en sa capacité pour faire l'oeuvre de Dieu en Israël. L'Esprit de Christ seul a le secret de mettre la force entre ses mains, afin de le faire travailler à son oeuvre.

Notons que tout cela se passe au milieu de la ruine du peuple, et que ce n'est pas encore l'image de la possession paisible des bénédictions millénaires. Elisée seul pouvait habiter au Carmel. Il s'agit ici des expériences graduelles du résidu prophétique, occupé à bâtir une maison d'habitation où Elisée puisse être avec lui pendant le règne du roi profane. C'est le moment, décrit au Psaume 90, où Christ «se repent à l'égard de ses serviteurs» (verset 13). Il leur vient en aide dans toutes leurs infirmités. Le même moyen qui, jadis, avait changé en eaux douces les eaux de Mara, donne la puissance pour l'oeuvre au résidu et fait rendre à la mort ce qui semblait perdu, anéantissant du même coup toute prétention du créancier de ce pauvre peuple à réclamer ce qui leur avait été confié sous le régime de la loi.

Nous ne pouvons assez insister sur la valeur prophétique de ces récits. Ce n'est pas, nous allons le voir, qu'on ne puisse y trouver une application évangélique, comme en toute autre partie des Ecritures, mais constatons qu'il est bon de remettre ces événements dans leur cadre naturel, pour éviter des interprétations hasardées. Cela dit, abordons l'explication morale de ce récit, applicable à nos circonstances.

Le Jourdain est un lieu excellent d'habitation pour le croyant. Il lui faut toujours demeurer là où il est crucifié avec Christ. C'est là que nous trouvons la puissance du Seigneur avec nous; c'est là que, réunis autour de lui, nous réalisons l'unité de l'Eglise: «Nous y bâtissons un lieu pour y habiter» (verset 2). C'est là que le Seigneur se rend volontiers avec les siens pour leur accorder son aide et sa puissance quand ils l'y invitent. Il reconnaît et approuve la simplicité de coeur, qui réalise que la bénédiction se trouve à l'endroit où le néant de l'homme a été prouvé dans Sa mort. Sans sa présence personnelle avec son peuple, tout notre travail serait inefficace. Alors son aide ne manque pas, quand nous mettons la main à l'oeuvre.

Le fer du fils des prophètes n'avait pas été, comme pour Israël, un instrument de mort pour son *prochain* (Deutéronome 19: 5), et cependant, même dans ce dernier cas, il y avait une ressource pour le peuple qui, dans son ignorance, avait été l'instrument de la mort de Christ, car il pouvait s'enfuir dans la ville de refuge.

Dans la scène qui nous occupe, le travail est tout simplement interrompu, un travail entrepris pour la famille de Dieu. Mais quel monde que celui où un fils de prophète n'a pas même un instrument de travail qui lui appartienne! Christ répond toutefois au moindre besoin des fils de son peuple. Il est plein de compassion pour l'angoisse d'un pauvre coeur humain, à propos d'un instrument perdu. Cette perte, quelque infime qu'elle soit, émeut son coeur. Le miracle est enfantin, pour ainsi dire, mais c'est un miracle d'amour. Le monde, en lisant ce passage, peut bien l'accueillir d'un rire moqueur. Est-il croyable, dira-t-il, que Dieu nous révèle de tels enfantillages? Le croyant comprend cette sollicitude et en jouit avec adoration. Il sait que Dieu est pour lui et que Celui qui, pour nous, a livré son propre Fils, nous donne *toutes choses* avec Lui. Il pourvoit aux moindres besoins des siens, mettant en oeuvre le même amour qui a pourvu aux plus grands. Christ lui-même, qui s'est abaissé jusqu'à la mort, peut, bien mieux qu'Elisée pour les prophètes, sympathiser à nos infirmités et y pourvoir.

Ce passage nous offre encore une instruction. A Mara, un bois, symbole de la croix de Christ, avait ôté l'amertume des eaux, symbole de la mort; ici, le même moyen abolit la puissance de la mort, qui retient l'objet dont elle s'est emparée. La mort, dont on ne revient pas, est depuis le péché de l'homme sa destinée naturelle. La croix seule, du moment qu'elle intervient, est capable de vaincre et d'annuler cette puissance inexorable, elle se met à notre service pour nous restituer *nos biens*, et la mort vaincue ne peut plus rien garder de ce qui nous appartient.

Chapitre 6: 8-23 : Dothan

La guérison du chef de son armée ne semble avoir produit aucun effet sur la conscience du roi de Syrie. Ses bandes avaient déjà fait mainte incursion sur le territoire d'Israël (5: 2,

conf. 23), et les rapports entre les deux rois étaient assez tendus pour que, dans l'affaire de Naaman, le roi d'Israël supposât que celui de Syrie «cherchait une occasion contre lui» (5: 7).

Il ne s'agit plus maintenant d'escarmouches; la guerre a éclaté tout de bon. Le roi de Syrie dresse son camp ci et là, cherchant à attirer Joram dans le piège, par son ignorance des mouvements de l'adversaire; mais il compte sans Dieu. Elisée vient en aide au roi d'Israël, l'avertissant bien des fois de la situation du camp syrien. La faveur de Dieu reposait-elle donc sur Joram? Nullement, car le coeur du roi n'était pas changé depuis le jour où Elisée lui avait dit: «Qu'y a-t-il entre moi et toi? Va vers les prophètes de ton père et vers les prophètes de ta mère». Mais Dieu voulait prouver au roi de Syrie et à son armée qu'il y avait un prophète en Israël, que l'Eternel était là, comme il l'avait déjà montré une fois lors de la guérison de Naaman. En agissant ainsi, il montrait sa longue patience envers Joram et son peuple, et si, en présence de telles faveurs, ce méchant roi ne se tournait pas vers l'Eternel, il n'avait plus d'excuse.

Voyant ses desseins continuellement déjoués, le roi de Syrie suppose une trahison de son entourage, car l'idée de Dieu et de son intervention — cela ressort constamment du cours de ces récits — ne se présente pas même à son esprit. Le monde pense toujours ainsi; il attribue tous les événements de sa vie à des causes secondes, plutôt que d'y voir la main de Dieu. L'un des serviteurs du roi, plus au fait que lui du véritable état des choses, le détrompe. Le discernement et la connaissance spirituelles décroissent généralement en raison de l'élévation de l'homme, et ceux qui auraient le plus d'intérêt à savoir la vérité sont ceux qui la connaissent le moins. «Elisée, le prophète qui est en Israël, déclare au roi d'Israël les paroles que tu dis dans ta chambre à coucher» (verset 12). Pensée pénible, angoissante, effrayante même! Quoi! un personnage invisible «est au fait de toutes mes voies; la parole n'est pas encore sur ma langue, que voilà, il la connaît tout entière!» (Psaumes 139: 3, 4). Quand le coeur manque d'honnêteté, ne se rend pas à cette constatation et ne s'écrie pas: «Où irai-je loin de ton Esprit? et où fuirai-je loin de ta face?» il s'étourdit ou s'insurge contre Dieu. C'est ce qui arrive au roi de Syrie: «Allez», dit-il, «et voyez où il est, et j'enverrai et je le prendrai». Il n'a qu'une pensée: se débarrasser du prophète et éteindre ce regard qui fixe chacun de ses mouvements; alors il se sentira délivré de ce témoin gênant qui ne lui permet ni de suivre sa volonté, ni d'accomplir ses desseins. Aussi déploie-t-il toutes ses forces, une armée entière, chevaux et chars, pour se saisir d'un seul homme! Le monde est toujours gêné par la présence de Dieu. En Gethsémané, une compagnie de soldats et une foule, et des huissiers, tous armés d'épées et de bâtons se rassemblent contre Christ, afin de renvoyer au ciel, d'où il était venu, ce témoin qui leur était à charge. Songeait-il, le roi de Syrie, que si même il supprimait le porteur visible du témoignage en Israël, il n'aurait pas supprimé l'oeil du Dieu invisible?

«Allez, et voyez où il est». Les yeux de la chair pouvaient découvrir facilement où se trouvait Elisée, car il ne se dérobait pas. Dieu n'a rien à cacher; il est la lumière même; les hommes, au contraire, aiment les ténèbres et ont peur de la lumière. C'est pourquoi l'armée monte «de nuit» pour environner la ville (verset 14).

Le serviteur d'Elisée, levé de bon matin, voit toute la force ennemie, l'armée, les chevaux et les chars, et s'en effraye. Ses yeux ne le trompent pas, mais ce qui lui manque, ce sont les yeux de la foi; c'est pourquoi il désespère aussitôt. «Hélas! mon seigneur, comment ferons-nous?» (verset 15). En effet, l'armée syrienne, sûre d'elle-même, déploie toute sa force contre un seul homme sans défense, et comment pourrait-il résister? Le serviteur voit l'armée et conclut de même. Il n'est pas excusable, parce qu'en sa qualité de serviteur du prophète, il est constamment en contact avec les choses invisibles et devrait savoir qu'aucune force humaine ne peut tenir devant la puissance de Dieu.

«Ne crains pas», dit Elisée (*). C'est toujours la première parole de la grâce. Elle a le don de rassurer une âme angoissée. Que de fois ce mot: «Ne crains pas», est prononcé dans les Ecritures! Il remplit l'Ancien, comme le Nouveau Testament. Tout est fait dans ce monde pour inspirer de la crainte à de pauvres êtres débiles et pécheurs comme nous. Nous sommes aux prises avec des circonstances difficiles, avec le monde, ses séductions ou son hostilité, avec la haine de Satan, avec nous-mêmes et notre nature pécheresse, puis vient la nécessité de nous présenter devant Dieu et d'avoir affaire à Lui. Qui répondra à tant de questions troublantes? Qui pourra apaiser l'angoisse et l'agitation de nos coeurs? Dieu seul, car Lui a réponse à tout.

(*) Dans tous les passages que nous allons citer, le mot «Ne crains pas» est le même en grec dans le Nouveau Testament et en hébreu dans l'Ancien.

Ne crains pas, dit Jésus au pécheur qui se jette à ses pieds, repris dans sa conscience devant sa grâce puissante (Luc 5: 10). C'est là le premier mot de notre histoire. Ne craignez pas, dit-il à ses disciples, quand l'orage s'élève et menace de les engloutir. Ne craignez pas, quand déjà le naufrage est consommé (Matthieu 14: 27; Actes des Apôtres 27: 24). Ne crains pas, dit-il au petit troupeau sans défense au milieu des loups qui ont le pouvoir de mettre à mort les brebis (Luc 12: 32; Matthieu 10: 28; Apocalypse 2: 10). Ne crains pas, quand Satan déploie toute sa puissance pour entraver l'oeuvre divine (Actes des Apôtres 18: 9). Ne crains pas, quand la mort a déjà fait son oeuvre (Marc 5: 36).

Mais ce mot se fait surtout entendre dans les occasions solennelles où des êtres de faiblesse et d'infirmité, portant la chair en eux, sont appelés à rencontrer Dieu. Même s'Il ne se révèle que par un ange puissant en force, messenger céleste, l'âme à laquelle il s'adresse, est saisie d'un trouble profond, et a besoin, comme Zacharie ou Marie, de ce mot si réconfortant: Ne crains pas (Luc 1: 13, 30). A plus forte raison, quand des hommes misérables se trouvent en présence de tout le choeur des armées célestes, et que la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, ont-ils besoin de cette parole: Ne craignez pas (Luc 2: 10). Mais qu'advient-il aux disciples, quand sur la sainte montagne, ils devront pénétrer dans la nuée de gloire, demeure de l'Eternel? Ne craignez pas, leur dit Jésus. De pauvres femmes qui croyaient avoir perdu pour toujours l'homme humble et débonnaire qu'elles avaient suivi sur la terre, se trouvant subitement en présence du Christ ressuscité, ont besoin de cette parole: Ne craignez pas. Enfin, le disciple bien-aimé, qui avait reposé sa tête sur le sein de Jésus, le rencontrant vêtu de l'appareil resplendissant et terrible du Dieu juge, et tombant à ses pieds comme mort, est doucement réveillé par cette parole: Ne crains pas (Apocalypse 1: 17).

Le secret de cette parole, c'est la grâce; nous avons à faire à elle seule; elle nous rassure, même quand nous nous trouvons devant le Dieu de jugement, car le Juge est notre Sauveur.

Dans l'Ancien Testament, l'âme est beaucoup moins souvent rassurée, quand elle se trouve en la présence directe de Dieu, parce que Dieu n'y est pas encore pleinement manifesté comme le Dieu de grâce. L'ami de l'Eternel, Moïse lui-même, disait: «Je suis épouvanté et tout tremblant». Tout au plus entend-on cette parole, quand Gédéon rencontre face à face l'ange de l'Eternel, et quand Daniel, humilié, se tient devant le représentant du Messie (Daniel 10: 12, 19). Mais, par contre, ce mot: Ne crains pas, y revient continuellement, comme l'assurance du croyant isolé au milieu des difficultés et de la détresse, et de la haine du monde. Abraham, Agar, Isaac, en sont des exemples (Genèse 15: 1; 21: 17; 26: 24). Un sacrificateur persécuté, un Mephibosheth, l'entendent sortir de la bouche de David, l'oint de l'Eternel, auprès duquel ils ont cherché refuge. Une pauvre veuve Sidonienne, près de succomber, le reçoit des lèvres du prophète (1 Samuel 22: 23; 2 Samuel 9: 7; 1 Rois 17: 13).

Cette parole frappe les oreilles du peuple de Dieu, chaque fois qu'il a affaire à l'ennemi, soit en Egypte, soit aux confins du désert, soit en Canaan sous Josué, soit même dans la période de ruine qui caractérise le royaume d'Israël et dans celle qui suit la transportation (Exode 14: 13; Nombres 14: 9; 21: 34; Deutéronome 1: 21; 3: 2, 22; 7: 18; 20: 3; 31: 6, 8; Josué 8: 1; 10: 8, 25; 11: 6; 2 Chroniques 20: 17; 32: 7; Esaïe 7: 4; Néhémie 4: 14). Et quand Israël gît au fond «de la fosse des abîmes» et, de là, pousse vers Dieu son cri de détresse, l'Eternel lui répond: Ne crains pas! (Lamentations 3: 57).

Enfin, quand ce peuple coupable, courbé sous le jugement de Dieu, châtié et repentant, mais près de désespérer, entendra ces mots, prononcés au bout de son temps d'épreuve: «Consolez, consolez mon peuple!» nous entendons cette parole: «Ne crains pas», se répéter, se multiplier d'échos en échos. Ne crains pas, mon amour te console, je t'aiderai, je te fortifierai, je serai avec mon serviteur. Ne t'ai-je pas racheté? Ne suis-je pas avec toi? Ne crains pas, je te rafraîchirai. Ne crains ni l'opprobre, ni les outrages, ni la honte. Tu es à moi, et je t'ai reçu en grâce. Toute la fin d'Esaïe a pour refrain ce mot consolant et divin (Esaïe 41: 10, 13, 14; 43: 1, 5; 44: 2; 51: 7; 54: 4).

L'assurance de la faveur de Dieu dissipe la crainte, l'amour parfait la bannit. Combien de fois nous trouvons dans les Psaumes cette absence de toute crainte devant l'ennemi, devant l'ébranlement de toutes choses, devant les menaces de la chair et de l'homme! (Psaumes 27: 3; 46: 2; 56: 4, 11; 118: 6). En vérité, tout est joie pour le croyant, tout est confiance, parfaite assurance et paix, parce que, au travers de tout, il a Dieu pour lui, Celui dont il est dit: «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?»

«Ne crains pas», dit Elisée à son serviteur, «car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux» (verset 16), et il prie, disant: «Eternel, je te prie, ouvre ses yeux, afin qu'il voie». Les yeux de sa chair voyaient l'armée ennemie et ne se trompaient pas, et cependant il était aveugle. Il y avait des choses qui nécessitaient l'intercession du prophète et l'intervention de l'Eternel, pour qu'il pût les voir. Ses yeux furent alors ouverts et

«voici la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Elisée» (verset 17). Les anges, ces chars de feu et cette cavalerie, rassemblés pour emporter Elie au ciel, sont maintenant rassemblés pour garder un seul homme sans défense sur la terre, anéantissant tous les desseins de ses ennemis. Cette intervention divine en faveur des rachetés n'a jamais cessé. Jacob l'avait contemplée, quand les anges, en deux bandes, l'avaient rencontré à Mahanaïm et qu'en présence d'un danger imminent, il avait pu dire de lui-même, s'identifiant avec l'armée de l'Eternel: «Je suis devenu deux bandes» (Genèse 32: 1, 2, 10). Cette même armée angélique frappera les adversaires du Seigneur et de l'Assemblée, quand il sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu (2 Thessaloniens 1: 7), selon ce qui est écrit: «Qui fait ses anges des esprits, et ses ministres une flamme de feu» (Hébreux 1: 7). Comme la bande d'Esau disparaissait devant celles de Mahanaïm, l'armée des Syriens est comme une bande de fourmis devant les saintes myriades dont la montagne était couverte, seulement il s'agit de protection, non de combat, comme lorsque David entendit un bruit de gens qui marchent sur le sommet des mûriers (2 Samuel 5: 24).

L'histoire de Jacob, que l'Eternel nommait Israël, se répète ici. Le vrai Israël était présent dans la personne de son représentant, le prophète. Au temps de la fin, le résidu aura les yeux ouverts, entendra ces mots: Ne crains pas, et pourra s'écrier, lorsque beaucoup diront: Qui nous fera voir du bien? «Je me coucherai, et aussi je dormirai en paix; car toi seul, ô Eternel! tu me fais habiter en sécurité» (Psaumes 4: 6, 8).

L'intervention angélique caractérise plus directement l'économie de la loi et par conséquent aussi les temps du résidu prophétique (*), mais elle n'est point absente sous l'économie de la grâce, comme nous le voyons dans l'histoire de Pierre (Actes des Apôtres 12), seulement le fidèle est aujourd'hui, sans intermédiaire, en communication directe avec Christ. Ses yeux sont ouverts pour «voir Jésus», non pour voir les anges; il peut dire: «Nous avons vu le Seigneur», non les chariots d'Israël. Communion plus intime du chrétien, part meilleure que celle du résidu; et, du moment que Jésus entre en scène, l'âme reçoit de Lui l'assurance qu'elle n'a rien, à craindre, parce qu'il est la ressource absolument suffisante en toute éventualité.

(*) Au temps de la fin, dans l'Apocalypse, le Seigneur se fera connaître dans ses voies providentielles sous une forme angélique, jusqu'à sa manifestation sur la montagne de Sion. De là l'expression: «un autre ange» dans ce livre.

Dieu qui ouvre les yeux du serviteur d'Elisée, frappe l'armée syrienne de cécité, sur la demande du prophète. Le même Dieu qui avait fermé et ouvert les cieus à la prière d'Elie, ouvre ou ferme les yeux des hommes à la prière d'Elisée. C'est que ces demandes portaient de coeurs en communion réelle avec la pensée de Dieu, et qui ne lui demandaient que ce qu'il voulait faire. «Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute» (1 Jean 5: 14). A bien plus forte raison en était-il ainsi du Seigneur Jésus. Il pouvait dire: «Je te rends grâces de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends *toujours*» (Jean 11: 41, 42).

«Il les frappa de cécité, selon la parole d'Elisée» (verset 18). Quelle grâce le Seigneur nous accorde! Il nous tient compte, comme venant de nous, de ce que nous avons demandé par la

foi et par l'Esprit, dons gratuits de Dieu! Le prophète peut dès lors se montrer ouvertement aux ennemis; ils ne le reconnaissent pas. Lui, les conduit à Samarie; alors l'Eternel leur ouvre les yeux sur la demande du prophète. Ceux du serviteur l'avaient été pour voir Sa délivrance, les leurs, pour voir leur perte, en présence du jugement de Dieu. Point de ressource; position sans issue; ruine irrémédiable! Mais Celui qui seul a le droit de les juger, ne le fait pas; c'était sa grâce qui les amenait devant son jugement. Le roi profane et incrédule les voit et voudrait les mettre à mort! «Frapperai-je, frapperai-je, mon père?» Malgré ses yeux ouverts, il est aussi aveugle que l'étaient ses ennemis (*). Il voudrait exercer le jugement, lui qui le mérite mille fois plus que cette nation idolâtre, car il ne voit, ni ne peut comprendre la grâce. Elisée lui répond: «Tu ne frapperas point». Joram méritait d'être frappé et n'avait pas le droit de frapper les autres, mais Dieu voulait montrer, à lui, aussi bien qu'à tous, qu'aucun jugement ne doit atteindre ceux qui sont convaincus de leur perdition. Il n'était pas trop tard pour eux. La grâce de Dieu venait de les conduire au jugement, mais dans ce monde, et non pas au delà de la vie d'ici-bas, où toute ressource sera fermée. Bon gré, mal gré, ces hommes avaient rencontré le Dieu d'Elisée et non le Dieu d'Elie. Ils ne sont pas anéantis par le feu du ciel qu'ils avaient mérité, mais comme retirés du milieu du feu pour faire l'expérience des compassions du Dieu qu'ils avaient offensé. «Mets», dit Elisée, «du pain et de l'eau devant eux; et qu'ils mangent et boivent, et qu'ils s'en aillent vers leur seigneur». Tout tremblants encore, au lieu de l'épée du roi, ils trouvent un festin que Dieu leur a préparé. C'est le *grand souper* de la grâce.

(*) Les diverses manières *de voir*, sont du plus profond intérêt dans ce chapitre. Nous trouvons d'abord Elisée, le voyant, qui n'avait pas besoin que ses yeux fussent ouverts pour voir l'armée de l'Eternel; puis son serviteur, dominé par le souci des choses visibles, auquel il faut l'intercession du prophète pour se rassurer en voyant les choses invisibles. Nous trouvons encore l'armée de Syrie, doublement aveugle, parce qu'elle croit voir et qu'elle est plongée dans la nuit; puis cette même armée, voyant enfin son sort sous le jugement de Dieu, mais ayant en même temps les yeux ouverts pour s'asseoir au «grand festin» de la grâce. Nous trouvons enfin le roi d'Israël, étranger aux pensées de Dieu, qui croit voir, et dont «le péché demeure» (Jean 9: 41), triste représentant d'Israël, ennemi de Christ et qui mûrit de plus en plus pour le jugement.

Ces hommes, qu'avaient-ils fait pour avoir part à une telle libéralité? Ce qu'avaient fait Saul de Tarse et tant d'autres ennemis de Christ, dans l'ignorance, sans doute; mais ils avaient fait la guerre à Dieu, et Dieu répond ainsi à leur haine. Dès ce moment, «les bandes des Syriens ne revinrent plus dans le pays d'Israël»; les assauts isolés prennent fin, mais Satan ne peut se tenir tranquille.

Chapitres 6: 24-33; 7: 1-20 : Le siège de Samarie

Jamais l'ennemi du peuple de Dieu ne se tient pour battu. Si les bandes syriennes, convaincues de la puissance du Dieu d'Israël, cessent de faire leurs incursions dans le pays, Ben-Hadad par contre rassemble toute son armée pour assiéger Samarie, et ce siège amène à sa suite une grande famine. Telles sont les conséquences du péché d'Israël. L'ennemi, sans le savoir, était envoyé de Dieu en jugement contre ce peuple, mais il est en même temps l'image du prince de la mort, auquel l'homme pécheur ne peut échapper. La famine est la conséquence de la présence de l'ennemi qui, certes, ne songera jamais à nourrir ceux qu'il

opprime. Elle est comme une autre forme de la mort qui pèse sur ce peuple coupable. Dans tout ce chapitre, c'est donc la mort qui domine, sort terrible et inévitable, mérité par l'homme pécheur. Mais Dieu a des ressources contre la mort même; il le fait proclamer par le prophète et, s'il annonce qu'il supprimera la famine, nous verrons que c'est en supprimant l'ennemi, instrument de son jugement. Cela nous introduit dans le domaine de la grâce et de l'Évangile.

Après ce court résumé, examinons en détail le contenu de cet intéressant chapitre.

Samarie était la capitale et le centre d'un monde religieux, qui gardait encore l'apparence de conserver le culte de l'Éternel, mais qui l'avait corrompu. Ce monde-là, nous le retrouvons de nos jours sous une autre forme, et c'est précisément à cause de sa prétention religieuse qu'il est l'objet du jugement de Dieu. Tous les sacrilèges étaient tolérés à Samarie, et la famine, au lieu de faire rentrer en eux-mêmes le peuple et son roi, ne servait qu'à faire ressortir l'épouvantable égoïsme du cœur des hommes qui, pour éviter de mourir de faim, sacrifiaient même leurs enfants, au lieu de se sacrifier pour eux. Si de telles choses pouvaient se rencontrer dans ce milieu, ce n'est pas que les dehors religieux en fussent bannis. Le roi même, portait en signe de deuil et de mortification, probablement dans l'espoir d'écarter le danger, «un sac sur sa chair», mais sans que sa conscience fut atteinte ou son cœur changé. Nous voyons les mêmes faits se produire dans la chrétienté, quand les nations sont frappées de calamités publiques.

Le roi se mortifiait au moment même où, rempli de haine, il cherchait la vie du prophète de l'Éternel. «Et le roi dit: Ainsi Dieu me fasse, et ainsi il y ajoute, si la tête d'Elisée, fils de Shaphath, demeure sur moi aujourd'hui!» (verset 31). Lui qui était obligé de dire à la femme en détresse: «Si l'Éternel ne te sauve pas, comment te sauverais-je?» et qui déchirait ses vêtements devant l'horrible réalité, rejette avec violence le seul homme par lequel un moyen de salut lui est offert. Comment avait-il donc oublié que le prophète lui avait sauvé la vie «non pas une fois, ni deux fois», et que l'Éternel, avec une patience sans bornes, lui avait tendu une main secourable? Tout cela était non avenue pour lui, parce que la seule chose qu'il ne voulût pas admettre, et précisément la seule importante, était que ses péchés lui avaient mérité le jugement et la mort.

Pendant que ces choses se passent, le prophète est assis dans sa maison, s'entretenant en paix avec les anciens; mais, comme «voyant», il n'a pas besoin que Dieu lui ouvre les yeux pour connaître les intentions de l'homme, ou réaliser la protection de Dieu. Fidèle à son serment, le roi envoie un messager avec l'ordre de décapiter Elisée et, altéré de vengeance, suit sur ses talons l'exécuteur de sa sentence. Avant qu'il arrive, le prophète l'a vu: «Voyez-vous que ce fils d'un meurtrier (Achab) envoie pour m'ôter la tête?» L'homme, trouvant la porte barricadée, ne peut accomplir sa mission et retourne auprès de son maître. Déjoué dans ses desseins, le roi dit: Je renonce à me confier en Dieu! «Voici, ce mal est de par l'Éternel; pourquoi m'attendrais-je encore à l'Éternel?» (verset 33). Combien de fois l'homme, dans son état de révolte contre Dieu, raisonne comme Joram! Puisque Dieu ne m'accorde pas ce que je désire, ne me donne pas la guérison d'un être cher, ne me sort pas de mes difficultés matérielles, je me débarrasse de mes obligations envers lui; il n'existe plus pour moi! Ah! c'est

que, pas plus que Joram, le coeur des hommes ne veut remonter à la racine de notre mal qui est le péché et admettre ses conséquences. Il ne veut pas se repentir; son orgueil refuse de se mettre à la merci de son juge, en reconnaissant qu'il a raison de le condamner. Les appels même de Dieu lui fournissent une nouvelle occasion de s'endurcir.

Comment Dieu répondra-t-il à tant de méchanceté et de révolte?... Il fait annoncer sa grâce par l'homme même dont le roi cherche la vie! «Et Elisée dit: Ecoutez la parole de l'Eternel: Demain, à cette heure-ci, la mesure de fleur de farine sera à un sicle, et les deux mesures d'orge à un sicle, à la porte de Samarie (7: 1). Oui, Dieu proclame pour le jour qui va suivre qu'il donnera l'abondance et rassasiera les pauvres affamés, alors même que leur péché fût la cause de la famine.

A la proclamation de cette bonne nouvelle, un des assistants se moque de Dieu. «Et le capitaine, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à l'homme de Dieu, et dit: Voici, quand l'Eternel ferait des fenêtres aux cieux, cela arriverait-il?» (verset 2). Le roi était incrédule à ce message, cela se voit dans la suite (verset 12); il gardait intacts dans son coeur sa haine et sa révolte, et cependant son état était moins terrible que celui de ce moqueur, quand la bonne nouvelle de la grâce de Dieu est proclamée par son prophète. Ce dernier lui dit: «Voici, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas». Dieu supporte tous les pécheurs avec une immense patience, mais ceux qui se moquent de lui et de sa Parole sont irrémédiablement perdus. Nous verrons à la fin du chapitre que cet homme est le seul qui, dans une scène de délivrance et d'abondance, soit retranché sans y avoir aucune part.

Le caractère des moqueurs n'est pas, de nos jours, aussi rare qu'on le pense; on peut dire, au contraire, qu'il caractérise les temps où nous vivons. Quand Pierre dit: «Sachant tout d'abord ceci, qu'aux derniers jours des *moqueurs* viendront, marchant dans la moquerie selon leurs propres convoitises, et disant: Où est la promesse de sa venue? car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création. Car ils ignorent volontairement ceci, que, par la parole de Dieu, des cieux subsistaient jadis, et une terre tirée des eaux et subsistant au milieu des eaux, par lesquelles le monde d'alors fut détruit, étant submergé par de l'eau. Mais les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies» (2 Pierre 3: 3-7). Ne pensons pas que les moqueurs soient des gens qui rient de toute piété. L'incrédulité d'il y a un siècle et demi revêtait peut-être ce caractère, mais les temps sont changés. Les moqueurs d'aujourd'hui étalent *très sérieusement* leur incrédulité; ils raisonnent. La parole de Dieu est pour eux nulle et non avenue, comme pour le capitaine de Joram, et n'ayant pas confiance en elle, ils se confient en la stabilité des choses visibles, et affirment qu'elle ne prendra jamais fin. Ils ignorent *volontairement* — et c'est le caractère de leur moquerie — ce que Dieu leur a révélé par sa Parole. Leur jugement est à la porte.

Et maintenant Dieu nous montre que si l'homme ne veut pas de lui, non seulement il prépare, comme dans le chapitre précédent, un grand festin à ses ennemis, mais qu'il prépare aussi des âmes en vue de la jouissance de ce festin.

«Et il y avait à l'entrée de la porte quatre hommes lépreux, et ils se dirent l'un à l'autre: Pourquoi sommes-nous assis ici jusqu'à ce que nous mourions?» Ces quatre hommes étaient souillés, car la lèpre est l'emblème du péché qui souille l'homme. Comme tels, ils ne pouvaient demeurer avec le peuple; leur souillure les plaçait hors de la porte de Samarie. Ils étaient; du même coup, comme tout lépreux, exclus de la présence de Dieu. De plus, leur condition était telle, qu'ils ne pouvaient l'ignorer; leur maladie offrait cette particularité qu'elle était dûment constatée en Israël, qu'on ne pouvait la cacher à Dieu, ni aux autres, ni à soi-même. Enfin, sinon par une intervention directe de Dieu, hors de toute ressource humaine, elle conduisait fatalement à la mort.

Tel était donc l'état personnel de ces quatre hommes, à l'entrée de la porte de Samarie. Ce qui le rendait plus terrible, c'est que la mort les environnait de toute part. «Si nous disons: Entrons dans la ville, la famine est dans là ville, et nous y mourrons; et si nous restons assis ici, nous mourrons. Et maintenant, venez, et passons dans le camp des Syriens: s'ils nous laissent vivre, nous vivrons; et s'ils nous font mourir, nous mourrons» (verset 4). S'ils avaient pu rentrer en ville, ils y auraient trouvé la famine et la mort. Rester où ils étaient, était sans contredit la mort. Se rendre à l'ennemi, représentant du jugement de Dieu et qui en tenait l'épée, n'était-ce pas encore la mort? Mais, de ce côté-là, du moins, il y avait une lueur d'espoir. «S'ils nous laissent vivre, nous vivrons». Leur vie dépendait de la bonne volonté de l'ennemi. Peut-être ne prononcerait-il pas la sentence?...

Ne traversons-nous pas aujourd'hui les mêmes circonstances? Le pécheur, convaincu de péché, ne peut trouver de secours et de délivrance auprès du monde, même sous son aspect religieux. Il n'y rencontre que la famine et la mort. Il ne peut rester dans son état actuel; c'est encore la mort. Il a devant lui la menace du jugement de Dieu, et c'est la mort, la mort terrible et fatale... mais peut-être le juge aura-t-il pitié de lui... Qu'il aille donc se jeter aux pieds du juge! Qu'il aille; il apprendra que ce Dieu juge est le Dieu d'amour, le Dieu Sauveur!

Mais notre récit ne va pas aussi loin. Ces lépreux ne se lèvent pas pour rencontrer Dieu. Ils s'avancent, incertains et craintifs, arrivent «au bout du camp des Syriens, et voici, *il n'y avait personne*». Qu'était-il arrivé? «Le Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un *bruit* de chars et un *bruit* de chevaux, le *bruit* d'une grande armée» et, croyant à une attaque des alliés d'Israël, ils s'étaient enfuis, abandonnant tentes, ânes et chevaux, et le camp tel quel, pour sauver leur vie.

L'ennemi lui-même, instrument du jugement de Dieu, avait disparu. Le jugement était tombé sur lui. *Il n'y avait plus de jugement*. Comment cela avait-il pu se faire? Un bruit de grande armée s'était fait entendre, mais ce n'était qu'un bruit, chose en réalité faible et insignifiante, nullement comparable aux chevaux et aux chars de feu de Dothan, mais, chose des plus puissantes, parce qu'elle provenait du Seigneur lui-même. *Lui* était dans ce bruit, et cela suffit pour anéantir toute la puissance de Ben-Hadad.

Pour nous, cher lecteur chrétien, ce bruit s'est fait entendre à la croix où le Fils de Dieu eut à faire à toute la puissance du prince de la mort et de son armée. Il l'a vaincu par ses

propres armes, mais sans aucun déploiement de forces. Dans la mort d'un seul homme, crucifié en faiblesse, se trouvait la puissance de Dieu pour vaincre, anéantir, annuler cet ennemi terrible. Telle a été la mort de Christ. Satan tenait l'homme captif sous la crainte de la mort, et il a été vaincu par ses propres armes, comme la tête de Goliath fut tranchée jadis par le faible David avec l'épée même du géant.

La mort était vaincue, le jugement annulé pour ces quatre lépreux. Ils allaient, tremblants, au-devant de ces choses; ils trouvent à leur place la vie, une abondance de biens et de richesses, et de quoi assouvir leur faim, toutes les dépouilles de l'ennemi, *sans qu'il leur en coûte rien*. Ils récoltent le fruit de la victoire qui pour nous est celle du Seigneur. La paix est dans le camp; personne ne s'oppose à eux; ils sont rassasiés, découvrent des trésors qu'ils s'approprient. Mais peuvent-ils se taire et les garder pour eux? Non, la joie du salut est communicative; ces hommes deviennent pour d'autres des messagers de bonnes nouvelles. «Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons!»

Ce qui caractérise ce chapitre, ce n'est pas un Dieu qui ôte la souillure du péché, sinon ces lépreux, comme Naaman, ne seraient pas restés ce qu'ils étaient; mais un Dieu qui ôte le jugement dans la personne de l'ennemi et détruit en même temps la puissance de la mort, afin que de pauvres êtres souillés puissent vivre et jouir des bénédictions dont ils étaient privés.

Remarquons encore un des caractères de l'Évangile, dans ce récit. Quand Elisée annonce pour «demain» que la famine aura cessé, il dit: «Écoutez» (verset 1). Cette parole s'adresse indistinctement à tous: peuple, roi, capitaine moqueur, comme la semence du semeur tombe indifféremment sur chaque terrain. Il en est de même de la victoire remportée. Tous y sont invités; ses résultats sont offerts indistinctement à tous. Le peuple, la ville tout entière, le roi et ses serviteurs, sont conviés au festin. Ce fameux «demain», annoncé par le prophète, s'est changé en un «aujourd'hui». Tous viennent, se repaissent et s'enrichissent, mais sont loin de partager la joie des lépreux. Ceux-ci, en présence des merveilles de leur salut, ne peuvent rester muets; il faut qu'ils parlent: «Nous nous taisons!» On voit comment le roi et ses serviteurs reçoivent l'annonce de la délivrance (versets 12-15). Pour eux, ce salut qui ne leur coûte rien, cache un piège. Faisons au moins, disent-ils, quelque chose de notre côté, et ils se mettent à poursuivre l'ennemi avec deux chars et cinq chevaux fourbus! Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de retarder l'heure de la délivrance, en cherchant à constater ce que la foi des lépreux avait saisi avant leur enquête. Leur pensée, en présence de la bonne nouvelle, est pure incrédulité. Le roi dit: «Je veux vous dire ce que les Syriens nous ont fait — ils savent que nous avons faim, et ils sont sortis du camp pour se cacher dans les champs, disant: Ils sortiront hors de la ville, et nous les prendrons vivants, et nous entrerons dans la ville» (verset 12). Puis, sur la proposition d'un de ses serviteurs, il ajoute: «Allez et voyez». La vue, pour eux, remplace la foi, et, s'ils ont part comme les autres aux résultats de la délivrance, la vue ne les sauve pas; elle n'a jamais sauvé personne. Le capitaine en est un exemple effrayant. Le prophète lui avait dit: «Voici, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas» (verset 19). «Et il lui en arriva

ainsi: le peuple le foula aux pieds dans la porte, et il *mourut*». La vue fut pour lui le prélude immédiat de la mort!

Chapitre 8: 1-6 : Encore la Sunamite

Le chapitre 7 vient de nous présenter des vérités qui peuvent être appliquées à l'Évangile; les versets que nous avons sous les yeux nous ramènent, avec la Sunamite, sur le terrain des fidèles en Israël. Il est nécessaire d'user avec sobriété des types de l'Écriture, afin de ne pas en forcer l'interprétation, mais, d'autre part, il ne faut pas oublier que nous avons ici des écrits prophétiques, n'ayant qu'une portée historique partielle, et qui nous révèlent par des exemples les principes des événements de la fin.

Nous retrouvons ici, comme dans toute cette histoire, le caractère de grâce du prophète Elisée. Comme au chapitre 7, il annonçait, vrai ministre de la bonne nouvelle pour tous, la bonne nouvelle à tout le peuple sans distinction de personnes, il s'occupe ici, en grâce, d'un résidu fidèle, de la Sunamite, à laquelle son cœur était attaché par tant de liens selon Dieu. Cette femme intègre est l'objet des soins particuliers de Dieu qui la préserve au temps où ses jugements tombent sur tout le pays. Le prophète connaissait d'avance les années de famine; il en fait part à la Sunamite, comme il connaissait d'avance la fin de la famine de Samarie, et l'annonçait à tout le peuple, petits et grands. Il communique son secret à cette âme choisie par lui et qu'il voulait mettre à l'abri ainsi que sa maison. Le chapitre précédent et celui-ci mentionnent deux famines. La première, celle de Samarie, était locale et partielle; elle était un jugement de Dieu, mais l'ennemi Lui servait d'instrument pour la produire. La seconde, qui nous occupe, autrement sérieuse, est un jugement direct de Dieu s'étendant à toute la terre d'Israël. Ces mêmes faits se voient dans l'Apocalypse, où les jugements ont d'abord un caractère providentiel et acquièrent ensuite une intensité extrême quand ils sont appliqués directement par le Seigneur.

«Lève-toi», dit le prophète à la Sunamite, «et va-t'en, toi et ta maison, et séjourne où tu pourras séjourner». Il fallait que cette femme, dont la joie était «d'habiter au milieu de son peuple», abandonnât ses biens et son héritage, et s'enfuit devant les jugements imminents, acceptant le premier abri qui se présenterait. Un cycle complet, une semaine d'années, lui était assigné pour temps de refuge auprès des étrangers. Il ne s'agissait plus pour elle de rester, comme Abraham, en Canaan, au milieu de la famine, ni comme Isaac, de faire un court séjour en Philistie, car ni l'un ni l'autre de ces patriarches ne devait descendre en Égypte. Non, elle devait séjourner où elle pourrait, à la seule condition que ce ne fût pas en Canaan. Le jugement s'étendait à toute la terre d'Israël, comme au temps de Joseph, à toute l'Égypte; seulement, pour Canaan, aucune provision providentielle ne remédiait au mal. La Sunamite devait se tenir hors *du lieu* de cette tribulation qui allait venir sur tout Israël. C'est en figure l'histoire du résidu fidèle à la fin des temps, tandis que l'Église, en contraste avec lui, sera gardée hors *de l'heure* de la tentation.

Nous pouvons affirmer qu'à ce moment-là, la Sunamite était veuve. Jamais le prophète n'aurait pu lui dire, du vivant de son mari, «toi et ta maison». Elle a donc perdu son protecteur;

elle est obligée d'abandonner ses biens, autrefois considérables et qui passent entre les mains de l'étranger; tombée dans la misère, elle s'en va pour être nourrie par l'Eternel, dans le refuge qu'elle pourra atteindre. Mais elle emmène avec elle son fils que le prophète avait ressuscité.

Tous ces détails préfigurent l'histoire du résidu d'Israël, à la fin des temps. Il aura fait l'expérience de la puissance de la résurrection avant de fuir loin de son pays. Il sera le vrai Israël selon les conseils de Dieu, la femme de l'Apocalypse qui a enfanté le fils mâle, et qui s'enfuit dans le désert, où elle a un lieu préparé par Dieu, afin qu'on la nourrisse là (Apocalypse 12). Le sort de ce peuple sera exactement celui de la Sunamite; puis il sera réintégré comme elle dans son lot, à la fin des jours, quand les jugements de Dieu sur la terre d'Israël auront pris fin.

C'est dans ces limites que nous pouvons saisir le sens typique de notre récit. Ce qui n'y a pas trait, c'est qu'un jour vient où Joram s'intéresse aux miracles d'Elisée. Sa conscience n'y est nullement engagée; il l'a surabondamment prouvé dans toute sa carrière, mais on peut être fort éloigné de Dieu, tout en s'intéressant à ce qui le concerne, Lui et son oeuvre. C'est même un caractère saillant des derniers temps. Jamais, plus que de nos jours, on ne s'est enquis des miracles et de la parole de Dieu. Ces choses ont un grand intérêt même pour les coeurs dans lesquels elles ne sont pas mêlées avec la foi. On peut donc comprendre que le roi désirât se renseigner sur les hauts faits du prophète. Guéhazi, serviteur infidèle, auquel la lèpre de Naaman s'était attachée pour toujours, Guéhazi est maintenant à la cour du roi. Un lépreux, sous le jugement de Dieu, a l'oreille du monarque incrédule. Quel changement s'est opéré dans sa vie! Autrefois, partageant la pauvreté du prophète, il avait été son intermédiaire béni auprès des fidèles, et celui des fidèles en Israël auprès d'Elisée. Il peut encore raconter au monde dont il est devenu le serviteur, les miracles d'autrefois, étant assez instruit de ces choses pour les exposer véridiquement, mais il ne peut aller plus loin.

Pareille position se retrouverait facilement aujourd'hui dans la chrétienté. Des gens qui, comme Guéhazi, préfèrent les avantages que le monde leur présente, peuvent être accrédités pour exposer les choses de Dieu. Ils diront la vérité, mais sans pouvoir l'appliquer aux consciences; leur propre conscience étant mauvaise, ne peut atteindre celle des autres. Il y a, sans doute, des sujets qu'un Guéhazi évitera de traiter, et qui lui sont nécessairement interdits. Comment parler de la guérison de Naaman, quand on est soi-même couvert de lèpre; et quelles questions indiscrètes son récit ne pourrait-il pas faire naître chez le roi? Et cependant, Dieu se sert de tout, de la curiosité du roi, de la présence de Guéhazi à sa cour, pour accomplir ses desseins de grâce envers ses bien-aimés. La femme survient avec son fils au moment même où l'on parle d'elle. Qui donc l'amène ainsi à point nommé? Dieu lui-même, car il faut qu'elle reçoive, de la bouche d'un témoin oculaire, le témoignage de son identité. Là finit le rôle de Guéhazi. Le roi n'a plus besoin de lui; «il interroge la femme qui lui raconte tout» (verset 6). Dieu qui l'avait amenée, touche aussi le coeur du roi, il fait tout restituer à celle qui avait tout perdu.

Avec elle l'histoire prophétique se termine. Le jugement d'Israël étant épuisé, elle et sa maison rentrent en plein dans leur lot à la fin des jours. Le roi dit: «Rends-lui tout ce qui lui

appartient, et tout le revenu des champs, depuis le jour où elle a quitté le pays, jusqu'à maintenant». «Jusqu'à maintenant!» Les jours d'épreuve sont passés pour le résidu fidèle qui retrouve toutes les bénédictions dont il avait été privé, lors de son exode parmi les nations, avec tous les intérêts perdus, sans qu'il y manque rien.

Chapitre 8: 7-15 : Ben-Hadad et Hazaël

Il peut paraître étrange à plus d'un lecteur qu'Elie n'ait pas suivi l'injonction positive de l'Eternel en Horeb (1 Rois 19: 15-17), d'oindre Hazaël, Jéhu et Elisée. Le fait est qu'Elie rencontra *d'abord* Elisée, placé par l'Eternel sur son chemin. Il lui jeta une première fois son manteau de prophète, se désistant, pour ainsi dire, de son mandat, pour le transférer à Elisée, quoique sa carrière prophétique ne fût pas encore terminée. Du moment qu'Elisée était désigné, c'était à lui qu'incombaient les deux autres actes. *L'onction* dont Elisée est scellé comme prophète est l'onction du Saint Esprit, au chapitre 2 de notre livre. Cette onction, avec le double de l'esprit d'Elie, ne pouvait lui être conférée que par Elie montant au ciel. S'il avait été oint quand Elie le rencontra pour la première fois, il aurait été consacré prophète de jugement, comme son maître, mais, comme nous l'avons vu, tout le long de son histoire, sauf le cas exceptionnel des enfants de Béthel, Elisée est prophète de grâce et de délivrance pour le résidu et même pour les nations.

Il incombait maintenant à Elisée, en suite de sa mission, d'oindre Hazaël et Jéhu, qui devaient exercer le jugement; mais, dans le passage qui nous raconte la rencontre d'Elisée et de Hazaël, l'onction de ce dernier est passée sous silence. De fait, la verge de Dieu était placée par la parole prophétique entre les mains d'Hazaël, mais l'onction ne pouvait être mentionnée quand l'homme de Dieu, venu en grâce, pleurait amèrement sur le mal qu'Hazaël ferait aux fils de son peuple.

L'onction de Jéhu (chapitre 9) correspond davantage à ce qu'on pouvait attendre de l'ordre donné par l'Eternel à Elie, mais Elisée renonce à une action personnelle et fait accomplir cette mission par l'un des fils des prophètes. N'est-ce pas là une preuve frappante du fait que le caractère d'Elisée est un caractère de *grâce* et non de jugement? Il fallait que la parole de Dieu s'accomplît, mais non pas au détriment du caractère de grâce que portait le prophète.

Il en fut de même du prophète par excellence, de notre Seigneur Jésus Christ. Lui qui venait au baptême de Jean-Baptiste, devait baptiser de l'Esprit Saint et de feu. Après avoir reçu le baptême de l'Esprit Saint en vertu de sa perfection humaine, il baptise de l'Esprit Saint en vertu de son ascension dans le ciel. Cette onction caractérise les jours où nous vivons, et celle du feu, c'est-à-dire du jugement, n'a pas encore eu lieu. Le Seigneur n'a pas encore envoyé les verges de sa colère contre Israël et contre le monde. Il le fera plus tard, mais actuellement il ne veut ni ne peut perdre son caractère de Sauveur venu en grâce.

S'il en est ainsi, que signifie cette parole dite à Elie: «Celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir»? Il nous faut, pour la voir se réaliser, anticiper le récit du chapitre 13. Le fait qui nous y est rapporté est d'autant plus frappant que nous y voyons Elisée arrivé tout au

bout de sa carrière: «Il était malade de la maladie dont il mourut». C'est alors que Joas, roi d'Israël, vient le voir. Nous aurons à reprendre, en temps et lieu, ce récit en détail, mais c'est là que le prophète confère à Joas, de la part de l'Eternel, le jugement sur ce qui avait échappé à l'épée de Jéhu, c'est-à-dire sur Hazaël et son successeur. Jéhu avait été incapable de défendre le territoire intégral d'Israël contre la Syrie, mais Elisée intervient, et c'est Israël qui défait ses vainqueurs. Cependant, même en cette occasion, le prophète, tout en prononçant le jugement, ne perd pas son caractère de grâce. Prophétiquement, il exerce le jugement lui-même, car il met ses mains sur les mains du roi pour tirer de l'arc et battre les Syriens, mais en vue de délivrer Israël.

Reprenons maintenant le cours de notre récit. Ben-Hadad (*), roi de Syrie, était malade. «Et on lui rapporta, disant: L'homme de Dieu est venu jusqu'ici. Et le roi dit à Hazaël: Prends dans ta main un présent, et va à la rencontre de l'homme de Dieu, et consulte par lui l'Eternel, disant: Relèverai-je de cette maladie?» (versets 7, 8). Exactement les mêmes paroles qu'Achazia, roi d'Israël, avait prononcées en envoyant ses messagers consulter Baal-Zebub (1: 2). Cela dénote deux choses. La première, c'est que tous les hommes, soit idolâtres, soit connaissant le vrai Dieu, ont une même préoccupation constante de la mort. N'ayant aucune autre espérance que celle des choses visibles, ils sont profondément éprouvés à la pensée qu'ils peuvent avoir à les quitter, sans parler de l'incertitude quant à l'avenir, dont ce mot remplit leur esprit. La seconde, c'est que les soi-disant ressources religieuses qu'ils ont à leur portée ne peuvent les satisfaire. Un roi d'Israël, avec quelque connaissance du vrai Dieu, toute mélangée qu'elle soit de superstition et d'idolâtrie, ne trouve aucune certitude dans cette connaissance quasi extérieure et préfère s'adresser au démon pour recevoir une réponse satisfaisante. Un adorateur du soleil, ne trouvant aucune réponse auprès de son dieu, préfère s'adresser à l'homme de Dieu qui se trouve sur son chemin, afin de consulter l'Eternel par lui, non pour trouver une réponse aux besoins de sa conscience, mais uniquement pour savoir s'il peut encore prolonger sa vie. Le cas du roi d'Israël est bien plus grave que celui de Ben-Hadad, car c'est le fait d'un apostat, mais le roi de Syrie lui-même n'est pas poussé par des besoins réels quand il s'adresse à l'homme de Dieu. Celui qui avait été l'instrument de la guérison de Naaman, ne pouvait-il pas guérir une maladie ordinaire, et n'avait-il pas déployé dès lors la puissance divine en délivrance? Ben-Hadad connaît si peu le prophète qui avait refusé les dons de Naaman, qu'il lui envoie par Hazaël un cadeau royal, dans la pensée de se le rendre favorable.

(*) Ce Ben-Hadad est évidemment celui qui avait assiégé Samarie, au chapitre précédent, et probablement, quoiqu'il ne soit pas nommé, le roi de Syrie qui envoya Naaman au roi d'Israël, et dont les bandes infestèrent le territoire des dix tribus. Il ne faut cependant pas oublier que Ben-Hadad est un nom générique des rois de Syrie. Il signifie «fils (ou adorateur) d'Hadad», probablement du Soleil. Nous trouvons, au temps d'Asa, roi de Juda (1 Rois 15: 20), puis au temps d'Achab (1 Rois 20: 1), un Ben-Hadad, puis, sous Joram, le Ben-Hadad du siège de Samarie, qui nous occupe, enfin (2 Rois 13: 24) le Ben-Hadad qui succéda à Hazaël.

Hazaël arrive devant l'homme de Dieu et répète les paroles du roi, mais déjà, tout au fond de son être se remue quelque chose, un désir caché, une convoitise, un plan, vague peut-être, mais qui n'attend que sa confirmation. Elisée a lu dans ce coeur; les pensées secrètes

n'échappent pas à l'oeil de Dieu. Sa réponse serait ambiguë pour tout autre; pour Hazaël, elle a un sens qui hâte sa décision. La convoitise chez lui, va enfanter le péché. Elisée «arrêta sa face et la fixa sur lui, jusqu'à ce qu'il fut confus». Sous ce regard intense qui fouille les replis de sa conscience, Hazaël, mis à nu, se sent mal à l'aise. «Certainement il en relèvera»; c'était précisément ce que craignait Hazaël. Si le roi guérissait, que deviendraient ses plans et ses desirs secrets? «Mais l'Eternel m'a montré qu'il mourra certainement». Oui, en effet, se dit-il, ma seule chance est de me débarrasser de mon maître; et puisque Dieu le sait et ne l'empêche pas, cela me justifie. On le sent; c'est ainsi qu'a dû raisonner cet homme, déjà meurtrier dans ses pensées. Sondé jusqu'au fond de son coeur, confus sous le regard de Dieu, il n'abandonne pas pour cela sa volonté perverse et la justifie par le fait que Dieu en avait connaissance.

Après ces paroles, Elisée pleure en pensant au mal qu'Hazaël fera à son peuple. Dira-t-on qu'en lui révélant ce fait, il l'incite à l'accomplir? Hazaël se trahit un peu en présence du prophète qui lui dit la vérité tout entière: «Qu'est ton serviteur, un chien, pour qu'il fasse cette *grande chose?*» On sent, plus qu'on ne peut le prouver, en présence de cette nature hypocrite et fermée, que la destruction d'Israël est une chose importante pour Hazaël. Il lui est facile de se donner le rôle d'un chien quand il s'agit de la faire; il n'en a pas moins l'ambition de l'accomplir. Enfin, Elisée lui révèle ce pourquoi il est envoyé à Damas: «L'Eternel m'a montré que tu seras roi sur la Syrie» (verset 13). Les éléments dont se compose cette âme ténébreuse sont maintenant au complet. Tout ce qui est dans son esprit à l'état de desirs obscurs et d'ambition se trouve fixé. «Le roi peut guérir, mais il mourra. Je serai roi à sa place et je tourmenterai Israël». De là à l'exécution, il n'y a qu'un pas. Hazaël tue le roi et règne à sa place. Dieu prépare ainsi la verge qui châtiara son peuple, jusqu'au moment où il brisera la verge elle-même.

Chapitres 8: 16 à 17: 41 : Rois d'Israel et de Juda

Chapitre 8: 16-29 : Joram, roi de Juda, et son fils Achazia

Le commencement de ce passage présente une petite difficulté chronologique, que les rationalistes n'ont pas manqué d'exploiter contre l'autorité du récit biblique. (Conf. notre chapitre 3). Il nous est dit ici que Joram de Juda commença, du vivant de son père Josaphat, à régner sur Juda, *la cinquième année de Joram d'Israël*. Or, au chapitre 1, Joram d'Israël succède à Achazia son père, en la deuxième année de Joram de Juda. Cela s'explique tout simplement par le fait que Josaphat de Juda aurait confié la régence à son fils Joram et qu'au bout de sept ans, Josaphat étant encore en vie lui conféra le royaume définitif, peut-être en vue de difficultés qu'il pouvait avoir avec ses frères (2 Chroniques 21: 1-4). La première année de la régence de Joram de Juda, correspond au moment où Josaphat son père monte avec Achab, roi d'Israël, pour reprendre Ramoth de Galaad aux Syriens. Ces soi-disant contradictions n'en sont jamais pour le simple chrétien qui a reçu ces récits de la main de Dieu. Il ne lui est pas toujours possible de répondre aux objections, car il est un être borné et ignorant, mais en s'attendant au Seigneur, il recevra tôt ou tard la réponse, quand Dieu le jugera convenable. Il

reste établi pour lui que Dieu a parlé et sera trouvé vrai quand il parle, tandis que tout homme sera trouvé menteur.

La courte histoire des rois Joram et Achazia de Juda, intercalée ici pour relier ensemble la suite des événements, offre néanmoins des traits sérieux et instructifs. Joram de Juda «avait pour femme une fille d'Achab», mari de Jézabel. Achazia, fils de Joram, était aussi «gendre de la maison d'Achab». Ces alliances profanes les conduisent l'un et l'autre dans les voies des rois d'Israël. Il en est ainsi de tout temps. Un chrétien qui porte un même joug avec un enfant du monde, y perd nécessairement son témoignage et jusqu'à l'apparence de son christianisme, car le monde n'est jamais amélioré par l'alliance du chrétien avec lui, tandis que ce sont au contraire les mauvaises compagnies qui corrompent les bonnes moeurs. Sans doute, l'Eternel, fidèle aux promesses faites à David, ne détruit pas Joram de Juda, mais ce dernier ne trouve pas dans le monde le repos que sa religion corrompue ne peut lui donner et que la discipline et les châtiments de Dieu ne lui laissent pas. Edom qui jusqu'ici avait un gouverneur dépendant du trône de Juda (1 Rois 22: 48), se révolte et se choisit un roi. Une guerre en est la conséquence; Joram a l'avantage, mais la révolte n'est pas brisée, et cet ennemi indomptable subsiste «jusqu'à ce jour». Dans le même temps Libna se révolte (verset 22). Libna était une ville de Juda, cité sacerdotale appartenant aux fils d'Aaron (Josué 21: 13; 1 Chroniques 6: 57). Quelle honte pour Joram! Dans son propre royaume, une des villes moralement les plus importantes, se détache de lui. La raison en est donnée en 2 Chroniques 21: 10, 11. Les fils d'Aaron ne pouvaient s'associer à celui qui «avait abandonné l'Eternel, le Dieu de ses pères», et qui poussait Juda dans cette voie par ses hauts lieux et ses prostitutions. Il y avait donc encore quelque témoignage en Juda, et ce témoignage était à la honte de Joram. L'Eternel détachait de lui une partie de la sacrificature qui seule pouvait encore maintenir ses rapports avec Lui. Lors de l'étude des Chroniques, nous nous réservons de mentionner avec plus de détails le jugement de ce roi impie.

Achazia, fils de Joram de Juda, commença à régner la douzième année de Joram d'Israël (verset 25). Sa mère était Athalie, fille d'Omri, manière de parler fréquente parmi les Juifs, car elle était de fait petite-fille d'Omri, le chef de cette dynastie, fille d'Achab et épouse de Joram de Juda (verset 18). Elle était donc soeur de Joram d'Israël. Achazia lui-même était gendre de la maison d'Achab. Comme Josaphat son grand-père s'était allié avec Achab pour reprendre Ramoth de Galaad, tombée au pouvoir du roi de Syrie, Achazia, fils de Joram de Juda, s'allie avec Joram d'Israël, fils d'Achab, pour faire la guerre contre Hazaël, roi de Syrie, à Ramoth de Galaad qui était une ville de refuge (Deutéronome 4: 43). Cela avait lieu selon l'avis de ses conseillers de la maison d'Achab, et d'Athalie, sa mère (2 Chroniques 22: 4, 5). Cette alliance avec les rois d'Israël était une abomination aux yeux de l'Eternel. Joram d'Israël subit à Ramoth le même sort qu'Achab blessé jadis par les Syriens en ce même lieu (1 Rois 22: 34). Il se retire à Jizreël pour panser ses blessures; c'est là qu'Achazia, roi de Juda, son allié, vient lui témoigner sa sympathie. Selon le monde, c'était un acte de simple courtoisie, mais après s'être opposé à Hazaël, verge de Dieu contre Israël, Achazia venait se placer de lui-même sous les coups de Jéhu, seconde verge de Dieu contre son allié. Ces jugements sur Israël ne

l'émouvaient ni ne le retenaient dans sa voie, et voici que ces jugements vont l'atteindre lui-même!

Chapitre 9 : Jéhu, roi d'Israël

L'histoire tout entière de Jéhu tient dans trois versets des Chroniques (2 Chroniques 22: 7-9), qui parlent uniquement de ses rapports avec Juda. Nous aurons à y revenir dans l'étude de ce livre.

Le chapitre que nous avons sous les yeux fait ressortir, comme nous l'avons remarqué plus haut, le caractère de grâce d'Elisée. Au lieu d'oindre Jéhu, il confie cette mission à l'un des fils des prophètes. Il ne faut pas que ce jeune homme reste un instant avec Jéhu, mais qu'il s'enfuit aussitôt son acte accompli. Tout se fait en secret et en hâte, car lorsqu'il s'agit d'un jugement, l'âme d'Elisée ne s'y repose et n'y demeure pas. Le jugement doit avoir lieu, car Dieu a parlé, mais Dieu trouve ses délices dans la grâce et approuve la manière d'agir de son serviteur.

Combien, en vertu de son caractère judiciaire, cette scène diffère de celle qui accompagne l'onction de David! Ici, le fils des prophètes doit faire lever Jéhu du «milieu de ses frères», le mener loin de tous les yeux dans «une chambre intérieure», et l'oindre sans témoins, en hâte et à la dérobée. Samuel, au contraire, oint David, roi de grâce, «au milieu de ses frères»; ceux-ci n'entourent la table qu'à son arrivée, et cette fête de famille les réunit pour un repas commun. Après cela, Samuel se lève en paix et se rend à Rama (1 Samuel 16: 11-13). Cette scène de communion forme un contraste absolu avec celle qui se déroule ici. Jéhu est une verge de Dieu contre Israël et Juda, et Dieu ne peut avoir communion avec l'instrument du jugement, quelque nécessaire qu'il soit. Il approuvera plus tard (10: 30) la manière dont il s'est acquitté de sa tâche, mais sans communion avec lui, car, tout en parlant ainsi, il n'approuve ni l'homme, ni ses motifs, ce que nous aurons plus d'une fois l'occasion de constater dans ces chapitres.

Si le prophète Elisée pleurait devant Hazaël, qu'aurait-il fait devant Jéhu? Aussi donne-t-il une commission aussi brève que possible: «Ainsi dit l'Eternel: Je t'oins roi sur Israël» (verset 3). Il laisse au fils des prophètes, prophète lui-même, sans lui dicter ses paroles, le soin de ce qu'il aura à y ajouter par l'Esprit.

Le jeune homme dévoile à Jéhu le jugement sans restriction de la maison d'Achab. Le motif de ce jugement est la manière dont le roi, sous la conduite de Jézabel, a traité les serviteurs de l'Eternel et ses prophètes (verset 7). Il arrive en effet toujours un moment où le Seigneur ramène en mémoire ce qui a été fait autrefois à «ses frères», que ce soit en Israël ou dans l'Assemblée chrétienne.

Le fait que le jeune prophète ajoute tout ce détail aux paroles d'Elisée, est très caractéristique pour la carrière et l'être moral de ce dernier. Pas une fois, saut en Béthel, et nous en avons montré la raison, il ne prononce lui-même le jugement, quoiqu'il ait à traverser une scène où tout est jugement de la part de Dieu. Ce jugement doit mettre fin à la dynastie d'Omri pour accomplir la sentence prononcée sur Achab. Pour la même raison, l'Eternel avait

déjà mis fin à la maison de Jéroboam, fils de Nébeth (1 Rois 15: 28-30) et à celle de Baësha (1 Rois 16: 1-4), et chaque fois il répétait la terrible parole: «Celui qui mourra dans la ville, les chiens le mangeront, et celui qui mourra dans les champs, les oiseaux des cieux le mangeront» (1 Rois 14: 11; 16: 4; 21: 24).

Le jeune homme s'enfuit, selon l'ordre donné par le prophète. Il n'y avait pas à revenir sur ce qui avait été décrété, pas d'explication à donner, ni d'avertissement, comme cela avait eu lieu pour Achab (1 Rois 21: 27-29); le jugement était à la porte et devait s'exécuter incontinent.

Joram d'Israël (versets 11-15), blessé dans le combat, venait de quitter Ramoth de Galaad où Hazaël lui avait fait subir un échec, et s'était rendu à Jizreël pour y panser ses plaies. Pendant ce temps, les chefs de son armée se tenaient à Ramoth, continuant à occuper et à garder ce poste important, justement revendiqué par les rois d'Israël. (Conf. 1 Rois 22: 3). Nous voyons ici comment Dieu a la haute main sur les événements et sur les hommes, quand est venu le moment d'accomplir ses décrets. A peine Jéhu a-t-il reçu l'huile de l'onction que, sans aucune entente préalable, car ils ne savent pas ce que le prophète qu'ils traitent de «fou» venait faire, tous les chefs acclament Jéhu comme roi. Etaient-ils eux-mêmes des sages, ceux qui, sans intelligence, sans raisonnement, sans choix, sonnent de la trompette et disent: Jéhu est roi, tandis que celui qui, malgré son jeune âge, venait, en pleine connaissance de cause, proclamer la pensée de Dieu, était traité par eux de fou ou d'imbécile? De nos jours, on peut souvent remarquer la même anomalie. Le chrétien ayant la connaissance des pensées de Dieu, peut annoncer aux hommes, dans leur ensemble et leurs détails, les événements dont ce monde sera le théâtre; les sages le traiteront de fou, jusqu'au jour où leurs yeux seront ouverts, mais trop tard, pour reconnaître la vérité de ce qui leur était annoncé.

Remarquons que Jéhu ne «conspire contre Joram» qu'à la suite de sa proclamation à la royauté. Il prend alors immédiatement des mesures pour que le roi ne reçoive à Jizreël aucune nouvelle de ce qui s'est passé (verset 15). Ce caractère, composé d'une grande impétuosité unie à beaucoup de prudence, de décision et de connaissance des hommes, offre ample matière à l'étude. Notons ce trait: «Si c'est *votre pensée*, que personne ne s'échappe de la ville et ne sorte pour aller raconter la nouvelle à Jizreël» (verset 15). Il engage avec art ses complices dans une responsabilité collective, afin qu'en cas d'insuccès tout ne puisse pas être mis à sa charge. La suite nous en fournira un second exemple. Mais c'est là aussi que l'on peut constater son absence de piété et de dépendance de Dieu, et son ambition qui met à profit la parole de l'Eternel pour s'assurer la toute-puissance. Il ne pense qu'à lui-même, à son propre intérêt et à l'assouplissement de ses passions; il exerce le jugement pour s'en assurer le bénéfice et recouvre tout cet égoïsme d'un manteau qu'il appelle «le zèle pour l'Eternel».

Dans l'intervalle, Achazia était descendu vers Joram pour lui exprimer sa sympathie au sujet de ses blessures. Malgré son apparence d'urbanité et de cordialité, cette liaison était odieuse à l'Eternel. La lampe, maintenue encore à la maison de David, était près de s'éteindre, si Dieu ne s'occupait à la nettoyer. Mais les relations de famille avec une race apostate avait plus de valeur pour Achazia que la gloire du Dieu d'Israël. Des faits semblables se rencontrent

souvent de nos jours. La famille de Dieu n'a cependant rien à gagner à de telles relations. Chaque fois qu'Israël tirait profit de l'amitié du roi de Juda, que lui donnait-il en échange? La perte était toujours du côté de ceux qui, en quelque faible mesure, portaient encore le témoignage du vrai Dieu.

Jéhu s'en va à Jizreël. «Est-ce la paix?» Telle est la grande question qui se pose. Le jugement est à la porte, que Joram ne sait pas encore si c'est la paix ou la colère qui viennent à lui. Que lui servent ses messagers et les précautions qu'il peut prendre? Aucun de ses serviteurs ne reviendra l'avertir et le mettre sur ses gardes. La prudence de Jéhu y a pourvu. «Tourne et passe derrière moi», leur dit-il; excellent moyen d'arriver à ses fins sans éveiller prématurément la défiance du roi. Mais Dieu a la haute direction de toutes choses, même de ce qui est absolument contraire à son caractère. Il est un Dieu de vérité; ses voies sont droites et jamais détournées. Il a dit: «Il n'y a point de paix pour le méchant»; il faut que sa sentence s'exécute.

«Jéhu conduit son char avec furie». Le grondement du tonnerre annonce l'orage pour tous, sauf pour Joram, sourd à l'approche de la tempête, comme il l'avait été à la voix de la grâce, prononcée si souvent devant lui. Il ne fait rien pour parer à son sort; il vient, avec Achazia, se réfugier au pied de l'arbre sur lequel la foudre va tomber. Hélas! tel est le sort des hommes. Ils *cherchent* la paix en dehors de celle que Dieu offre à tous, et ne trouvent qu'agitation, angoisse, et finalement le jugement de Dieu. «Paix, paix à celui qui est loin, et à celui qui est près! dit l'Eternel; et je le guérirai. Mais les méchants sont comme la mer agitée, qui ne peut se tenir tranquille et dont les eaux jettent dehors la vase et la boue. Il n'y a pas de paix, dit mon Dieu, pour les méchants» (Esaïe 57: 19-21). Il arrive aussi un moment où les hommes «*disent* paix»; alors une ruine subite vient sur eux. «Quelle paix,...» répond Jéhu, «aussi longtemps que les prostitutions de Jézabel, ta mère, et ses enchantements sont en si grand nombre?» Joram crie en s'enfuyant: «Trahison, Achazia!» Non pas trahison, mais jugement! La parole de Dieu à Elie s'accomplit à la lettre: «Il arrivera que celui qui échappera à l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir» (1 Rois 19: 17). Jéhu frappe lui-même le roi Joram, puis il rappelle la prophétie d'Elie à Achab (1 Rois 21: 19-24), non pas avec les mêmes paroles, mais avec un sens analogue. Misérable roi! En quoi s'était-il confié? En son titre et sa dignité royale, comme on le voit par cette sortie qui le mène à sa ruine; en ses douze longues années de royauté, sans doute (et qui songerait à une trahison après un règne aussi prolongé); à la fidélité de ses sujets et de ceux qui l'entouraient. Vains appuis! «Comme il est détruit en un moment!»

Qui donc a fait concourir toutes les circonstances vers ce résultat? Qui a fait partir Joram de Ramoth, y laissant Jéhu et ses capitaines? Qui l'a conduit à Jizreël, sur la scène du péché d'Achab? Qui l'a mené sur son char jusqu'à la vigne de Naboth? Qui l'a laissé, gisant hors de la ville, à l'endroit même où le sang du juste avait coulé, et en proie aux oiseaux des cieux? On ne peut s'y méprendre; c'est la main de l'Eternel!

Achazia subit le même sort (versets 27-29), avec adoucissement toutefois, l'Eternel n'ayant pas encore rejeté définitivement la maison de Juda. Si «ce fut, de la part de Dieu, la

ruine complète d'Achazia d'être venu vers Joram» (2 Chroniques 22: 7), il ne fut cependant pas abandonné aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux comme un vil criminel, mais on l'enterra dans son sépulcre, avec ses pères, dans la ville de David.

Jéhu entre à Jizreël (versets 30-37). Jézabel l'apprend et s'orne et se farde, dans sa confiance sauvage en son triomphe. Elle veut lui montrer qu'elle ne le craint pas «avec sa troupe», car elle détient l'autorité et le pouvoir. Elle lui jette du haut de la fenêtre ces paroles ironiques: «Est-ce la paix, Zimri, assassin de son seigneur?» Est-ce la paix pour toi? Tu ne vaud pas mieux que Zimri, assassin de Baësha. Il en remporta sept jours de règne, puis périt à la suite de sa conspiration. Toutes ces pensées de mépris vibrent dans ces quelques paroles. Jéhu lève la tête vers la fenêtre où se tient la reine et s'écrie: «Qui est *pour moi*? Qui?» Et aux deux ou trois eunuques qui d'en haut l'approuvent, il dit: «Jetez-la en bas. Et ils la jetèrent, et il rejaillit de son sang contre la muraille et contre les chevaux; et il la foula aux pieds» (verset 33). On voit ici combien Jéhu est étranger dans ses pensées à l'honneur et à la gloire de l'Eternel, tout en connaissant le décret divin, et sachant qu'il en est l'exécuteur. On aurait pu s'attendre à ce que la parole: «Qui est pour l'Eternel?» sortit de sa bouche, mais Dieu a peu de place dans les pensées de cet homme violent et ambitieux. Même ce qui a été prophétisé par Elie à l'égard de Jézabel, scène à laquelle il assistait (verset 25; cf. 1 Rois 21: 23), ne lui revient pas à la mémoire. Il dit: «Allez donc voir cette maudite, et enterrez-la, car elle est fille de roi» (verset 34). Quand les hommes reviennent, n'ayant trouvé que quelques misérables débris rongés par les chiens, il se souvient de la prophétie, mais seulement quand elle est d'accord avec ses passions. S'agit-il de régler sa conduite sur elle, il n'y prend pas garde.

Chapitre 10 : Jéhu (suite)

Jéhu envoie un message à Samarie, dont les chefs, les anciens et les grands avaient la garde des soixante-dix fils d'Achab. «Maintenant», dit-il, «quand cette lettre vous sera parvenue, puisque vous avez avec vous les fils de votre seigneur, et que vous avez les chars et les chevaux, et une ville forte et des armes, regardez lequel des fils de votre seigneur est le meilleur et le plus apte, et mettez-le sur le trône de son père, et combattez pour la maison de votre seigneur» (versets 2, 3). Cette lettre, sous sa forme généreuse, respire la menace d'un homme sûr de lui-même, ou tout au moins, voulant le paraître. A mesure qu'on avance dans ce récit, on découvre plusieurs traits du caractère de cet homme remarquable selon les pensées du monde. Impétuosité, promptitude de décision, coup d'oeil politique, connaissance et mépris des hommes, habileté à profiter des occasions ou à en faire naître, à s'imposer aux autres ou à s'en servir pour ses desseins, absence absolue de scrupules quand il s'agit de triompher des obstacles, et tout cela s'appuyant sur la conscience d'être un instrument de l'Eternel dans son oeuvre de destruction.

Les principaux de Samarie prennent peur et se montrent prêts à une trahison et à un meurtre que Dieu ne leur avait pas ordonné. Ils obéissent à Jéhu quand il leur dit: «Si vous êtes *à moi* et si vous écoutez ma voix, prenez les têtes des hommes, fils de votre seigneur, et venez vers moi demain à cette heure-ci, à Jizreël» (verset 6). Toujours la même pensée que précédemment: Qui est pour moi? Qui est à moi? Jéhu obtient ainsi l'avantage de faire

accomplir ce massacre par d'autres dont l'acte le justifie vis-à-vis des habitants de Jizreël. «Vous êtes justes: voici, j'ai conspiré contre mon seigneur et je l'ai tué; mais qui a frappé tous ceux-ci?» (verset 9). Il proclame orgueilleusement sa conspiration et son attentat, mais il a pour complices tous les grands et capitaines d'Israël, qu'à force de hardiesse et d'arrogance il a contraints à le servir. C'est lui qui, par son habileté, met de son côté tous les conducteurs de ce peuple. Puis il ajoute: «Sachez donc que rien ne tombera en terre de la parole de l'Eternel que l'Eternel a prononcée contre la maison d'Achab; et l'Eternel a fait ce qu'il avait dit par son serviteur Elie» (verset 10). Il invoque l'infailibilité de la parole de Dieu pour justifier sa conduite, puis il frappe «tous ceux qui restaient de la maison d'Achab à Jizreël, et tous ses grands, et tous ceux qui étaient de sa connaissance, et ses sacrificateurs, jusqu'à ne pas lui laisser un réchappé» (verset 11). Ce n'était pas proprement ce que l'Eternel avait dit (1 Rois 21: 21-26). Jéhu outrepassait ses ordres et sa mission, mais il était dans l'intérêt de sa domination que toute sympathie pour Achab disparut d'Israël.

Lorsque la Parole nous dépeint de tels caractères, souvenons-nous que Dieu est loin de nous exprimer *toujours* son approbation ou sa désapprobation des instruments qui servent à ses desseins. Il nous dira en quoi Jéhu s'est bien acquitté de sa tâche et n'ira pas plus loin, laissant l'appréciation de sa conduite à notre jugement spirituel, afin que nous en tirions de l'instruction pour nous-mêmes. Que le lecteur se rappelle l'histoire des Juges et la manière dont les actes des libérateurs d'Israël nous y sont racontés. On pourrait multiplier les exemples, en prenant l'histoire de Jacob et de tant d'autres. Que Dieu emploie un Jéhu ou un Samson pour accomplir ses jugements, ne signifie nullement qu'il y ait chez ces hommes une foi *vivante*, ou que l'état de leur cœur ait son approbation. Samson et Barac sont nommés en Hébreux 11, parce qu'il ne s'agit pas, dans ce chapitre, de la foi *en elle-même*, mais de son *activité*, ce qui est autre chose. Leur conduite, je le répète, se discerne spirituellement, et voilà pourquoi le monde ne comprend rien à ces exemples donnés par la Parole. En d'autres cas, surtout lorsqu'il s'agit du *roi*, Dieu nous donne d'habitude son sentiment. Il juge en lui l'état de choses dont il est le représentant responsable, et si Dieu ne le faisait pas, la justice de ses jugements pourrait être mise en question, étant toujours laissée à notre appréciation faillible.

Cette remarque trouve une application toute particulière dans le cas de Jéhu, qui est à la fois l'instrument de la colère de Dieu contre la maison d'Achab et celui auquel la royauté est confiée. Il reçoit d'un côté le témoignage de l'approbation de l'Eternel pour avoir exécuté ce qui était droit à ses yeux (10: 30), et cela sans aucune restriction quant à son caractère moral; de l'autre, au verset suivant (verset 31), sa conduite, comme roi, est sévèrement blâmée de l'Eternel. Quant au massacre de Jizreël, nous trouvons, en [Osée 1: 4](#), ce que Dieu en pense et quelle en est la conséquence: «Encore un peu de temps, et je visiterai le sang de Jizreël sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser le royaume de la maison d'Israël; et il arrivera, en ce jour-là, que je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jizreël».

Les frères d'Achazia, roi de Juda (versets 12-14), subissent le même sort que lui près de la cabane des bergers. En comparant 2 Rois 9: 27-29, et 2 Chroniques 22: 7-9, nous apprenons qu'avant d'être frappé près de Meguido, Achazia s'était réfugié à Samarie et n'avait pas

encore été arraché de sa retraite quand ses frères vinrent pour visiter les fils de Joram. Ce ne fut qu'après l'extermination de ses frères qu'Achazia fut amené à Jéhu, et subit cette «ruine de la part de Dieu» à la montée de Gur, mais pour aller mourir à Meguido, puis être transporté et enseveli à Jérusalem.

Si l'acte de Jéhu n'avait pas été ordonné de l'Eternel, il n'en est pas moins vrai que Dieu l'avait décrété. Ce passage nous offre une sérieuse leçon. S'allier, comme Achazia, à un monde sur lequel la colère divine est suspendue, c'est s'exposer à la ruine subite qui l'atteindra. Mais ceux qui, sans égard à la sainteté de Dieu, vont, ne fût-ce que resserrer les liens d'amitié avec ce même monde, subissent un sort semblable. Les frères d'Achazia en subissent la funeste conséquence. Il ne peut, il ne doit y avoir, pour ceux que Dieu appelle à conduire son peuple, aucune communion quelconque avec ce qu'il réprouve.

Nous trouvons, par contre, un exemple frappant de la séparation du mal chez Jonadab, fils de Récab, (Jérémie 35), qui vient à la rencontre de Jéhu (verset 15). Jonadab était de la race des Kéniens, entrés avec Israël en Canaan. Ils s'étaient divisés en plusieurs branches, la moindre dans l'extrême nord à Kédesh de Nephthali (Juges 4: 11), la plus forte au désert de Juda qui est au midi d'Arad (Juges 1: 16); une troisième enfin, subdivisée en plusieurs familles, dans les environs de Jahbets qui appartenait à Juda (1 Chroniques 2: 55). Nous ne savons ce qui amenait Jonadab du royaume de Juda dans celui d'Israël. Faisait-il partie de la suite des frères d'Achazia, ce que donnerait à penser la demande abrupte de Jéhu? Quoiqu'il en soit, il n'avait aucun lien avec tout le mal qui l'entourait. Ses principes étaient ceux d'une séparation absolue pour Dieu, d'un véritable nazaréat et, ne pouvant les inculquer au milieu corrompu qui l'entourait, il les avait du moins enseignés à sa famille et à sa maison. Le cercle de son témoignage était restreint, en présence de l'infidélité débordant comme une marée montante sur les deux maisons d'Israël, mais ce n'était pas moins un témoignage, et Dieu l'approuvait. Nous connaissons ces détails, d'après le chapitre 35 de Jérémie. Les principes de Jonadab étaient ceux de tout vrai Nazaréen. 1°. S'abstenir de vin qui représente les convoitises enivrantes du monde. 2°. Ne pas bâtir de maison, c'est-à-dire ne pas s'établir ici-bas d'une manière permanente. 3°. Ne pas semer de semence, comme si l'on devait attendre, ne fut-ce qu'une année de récolte. 4°. Ne pas planter de vigne, c'est-à-dire ne pas cultiver ce qui mènerait tôt ou tard à l'abandon du nazaréat, et combien de croyants l'ont perdu pour n'avoir pas veillé sur ce point! 5°. Habiter sous des tentes, en vrais fils d'Abraham, comme pèlerins et voyageurs dans le pays de la promesse. Jonadab comprenait que cette terre donnée au peuple de Dieu n'était nullement sa possession actuelle, tant que subsistait la ruine morale du peuple et les bouleversements matériels qui en étaient la conséquence. Sa foi attendait encore un repos pour le peuple de Dieu; lui et ses fils le témoignaient par leur attitude.

Il ne nous est pas dit à quelle occasion Jonadab avait enseigné ces règles aux siens, mais comme la seule et unique mention *historique* qui soit faite de lui se trouve dans notre chapitre, nous pouvons en inférer que la vue du mal et de la ruine générale après les règnes glorieux de David et de Salomon, lui avait fait sentir la nécessité d'une marche très étroite, et le retour aux «choses du commencement» enseignées par les patriarches, en contraste avec le

relâchement qui l'entourait. Pussions-nous être aussi, dans ces temps de la fin, de vrais enfants de Jonadab, fils de Récab, non pas, comme cela est si d'usage aujourd'hui par des pratiques extérieures qui laissent le cœur éloigné de Dieu et par lesquelles Satan trompe les âmes, mais par la conduite morale que ces pratiques symbolisaient sous l'économie de la loi!

Jéhu salue Jonadab et lui dit «Ton cœur est-il droit, comme mon cœur l'est à l'égard de ton cœur?» Jonadab peut répondre «Il l'est». Mais il y a ici une différence. Son cœur était droit à l'égard de l'Eternel; ses principes viennent de nous l'apprendre. Celui de Jéhu était droit à l'égard de Jonadab auquel il confie ses desseins, mais aurait-on pu dire qu'il était droit à l'égard de Dieu? La suite nous le montrera. «Viens avec moi», dit Jéhu, «et vois mon zèle pour l'Eternel» (verset 16). Et cependant combien ce zèle était partagé! S'il est entier, le serviteur de Dieu n'en parle guère, mais est plutôt disposé à s'écrier: Je suis un serviteur inutile. Qu'il y eût du zèle chez Jéhu, il n'en faut pas douter, mais dans quelle proportion était-il pour l'Eternel? Saul de Tarse était un ardent zélateur des traditions de ses pères; quant au zèle, il persécutait l'Eglise en croyant servir Dieu. Paul disait des Juifs, ses frères selon la chair, qu'ils avaient «du zèle pour Dieu, mais non pas selon la connaissance». Il y avait certes plus de zèle véritable, plus de connaissance, plus de puissance dans la sainte séparation de Jonadab, que dans la marche impétueuse de Jéhu. Le verset 31 nous renseigne sur la valeur et la mesure du zèle de ce dernier.

Après avoir «frappé tous ceux qui restaient d'Achab à Samarie, jusqu'à ce qu'il l'eût détruit, selon la parole de l'Eternel qu'il avait dite à Elie» (verset 17), Jéhu s'en prend aux prêtres de Baal. Nous voyons encore là une prudence humaine, ne laissant rien à l'imprévu, jointe à une ruse qui n'est du reste pas le trait dominant de ce caractère (verset 19). En tout cas, ce n'est pas la marche simple et courageuse de la foi selon la vérité. Combien l'attitude de Jéhu diffère de celle d'Elie se tenant seul, dans une confiance inébranlable en l'Eternel, vis-à-vis de la puissance ennemie du roi, de tous les prêtres de Baal et d'un peuple «hésitant entre les deux côtés» — seul pour tenir tête à tous, parce que le Dieu auquel il se confiait était avec lui. Pas une ruse dans la scène du torrent de Kison! L'autorité seule de la parole du prophète, suffit pour détruire tous les prêtres du faux dieu!

Ce n'est pas que Jéhu n'appréciât pas la parole de Dieu prononcée par Elie, mais il s'en tenait là. Hors les paroles du prophète qui le concernaient, il n'avait pas une connaissance réelle des pensées de Dieu. Il ne cite qu'Elie (9: 25, 36; 10: 17); il ne connaît que les jugements de Dieu. Il ne mentionne pas même Elisée dont il a pu suivre la carrière dès le commencement. La grâce n'a pas de prise sur son cœur. Rien n'est plus dangereux qu'une connaissance partielle des principes divins. Elle mènera toujours à une fausse application de ces principes et à une mauvaise marche. Jéhu croyait avoir tout accompli par son oeuvre d'extermination, et ne comprenait pas que tout le zèle imaginable ne valait pas un seul acte d'obéissance qui l'eût séparé de la religion de Jéroboam, fils de Nébeth, par laquelle il fit pécher Israël.

Lors de l'extermination des prêtres de Baal, de leur temple et de leur idole, où Jéhu distribua les idoles à ses capitaines et à ses serviteurs avec tant d'esprit stratégique (versets 18-27), la manière d'agir de Jonadab, fils de Récab, fait ressortir le caractère de cet homme de

Dieu. Jéhu lui a confié son plan; il accompagne Jéhu, mais ne paraît (verset 23) que pour constater qu'aucun serviteur de l'Eternel ne se trouve confondu avec les serviteurs de Baal. N'est-ce pas un beau rôle, semblable à celui de Jérémie: «Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche»? (Jérémie 15: 19). Jonadab était comme la bouche de Dieu en séparant d'abord sa propre maison, puis tous les vrais serviteurs de l'Eternel de la masse corrompue et idolâtre.

Aujourd'hui comme alors, le travail qui sépare du monde et réunit ensemble les enfants de Dieu, car ces deux fonctions n'en font qu'une, a toute l'approbation du Seigneur, quoi que puissent dire le monde ou même les chrétiens qui désirent conserver des relations avec le monde. C'est aussi là que se trouve la puissance (Jérémie 15: 20). Elie possédait l'Esprit de Dieu qui opérait en lui une complète séparation du mal, et dont la puissance animait le prophète d'un saint zèle pour l'Eternel. Jéhu a le zèle sans l'Esprit, un zèle employant des moyens humains pour répondre aux ordres de Dieu. Aussi qu'arrive-t-il? Si en apparence le résultat, l'extermination des prêtres de Baal, est le même du côté d'Elie et du côté de Jéhu, il est tout autre en réalité. Elie (tout en étant discipliné) continue son chemin dans la puissance de l'Esprit, semblable, au bout de sa carrière, à ce Christ qu'en type il représente, et il la termine glorieusement, enlevé au ciel par les chars et la cavalerie d'Israël. Jéhu, fougueux exécuteur du jugement sur d'autres, ne l'exerce en aucune manière sur lui-même et ne se détourne pas du mal et de l'idolâtrie pour servir Dieu seul. Les veaux de Jéroboam, religion nationale consacrée par l'usage, ne le scandalisent pas, car, à coup sûr, sa politique et les intérêts humains de son règne s'en accommodent parfaitement. Malgré cela, quelle appréciation équitable de la part de Dieu! Il tient compte à Jéhu du fait qu'il «a exécuté ce qui était droit à ses yeux», en jugeant la maison d'Achab et lui donne, en raison de cela, une postérité sur le trône jusqu'à la quatrième génération.

D'autre part, quelle justice et quelle sainteté parfaite en Dieu! Il emploie Hazaël, sa verge, pour frapper Jéhu. «En ces jours-là, l'Eternel commença à entamer Israël; et Hazaël les frappa dans toutes les frontières d'Israël, depuis le Jourdain, vers le soleil levant, tout le pays de Galaad, les Gadites, et les Rubénites et les Manassites, depuis Aroër, qui est sur le torrent de l'Arnon, et Galaad, et Basan» (versets 32, 33). Du vivant de Jéhu, son royaume est entamé de tous côtés et surtout dans le domaine des tribus au delà du Jourdain. Ces malheurs sont le jugement de Dieu sur sa conduite. Ici, Dieu exprime son mécontentement, non par des paroles, mais par des actes qui ne semblent pas avoir atteint la conscience du roi.

Les chroniques des rois d'Israël (verset 34) contiennent si elles se retrouvent jamais, les actes et toute la puissance de Jéhu, mais non pas ce qu'il était devant Dieu, ni le jugement de Dieu sur sa conduite comme roi.

Joakhaz, son fils, règne à sa place.

Chapitre 11 : Athalie

Athalie était petite-fille d'Omri, fille d'Achab, soeur de Joram d'Israël, femme de Joram de Juda et mère d'Achazia. Elle avait d'autres fils dont le plus grand nombre, sans doute, car

ils étaient quarante-deux (10: 14), appartenait à d'autres mères. Il nous est dit d'eux et de leur mère: «Athalie, cette méchante femme, et ses fils, avaient dévasté la maison de Dieu, et toutes les choses saintes de la maison de l'Eternel, ils les avaient employées pour les Baals» (2 Chroniques 24: 7). Est-il donc étonnant que Dieu eût permis leur extermination par Jéhu?

Lorsqu'Athalie apprit la mort de son fils Achazia (les frères du roi avaient, comme nous l'avons vu, subi le même sort avant lui), cette femme ambitieuse, sans scrupules et sans affection naturelle, mit à mort tous les fils du roi, ses propres petits-fils, afin de s'assurer le royaume. Le jugement de Dieu passait comme un vent de tempête pour tout balayer en Israël et Juda. Les instruments de ce jugement étaient le zèle charnel de Jéhu, et l'iniquité du cœur idolâtre d'Athalie. L'un et l'autre produisent les mêmes résultats, le massacre et le meurtre; ces instruments, et surtout Athalie, s'imaginent accomplir par là leurs desseins, mais ne sont en fin de compte que l'épée de l'Eternel, pour revendiquer par cette extermination la sainteté de son caractère. Seulement Dieu brisera l'épée quand elle aura accompli son oeuvre, et montrera en la brisant qu'il est un Dieu juste qui ne laisse pas le crime impuni.

La maison royale d'Israël est détruite sans qu'il en reste un seul homme, et Dieu recommence encore les essais de sa patience avec une nouvelle dynastie, celle de Jéhu. Mais il n'en est pas ainsi de la maison de Juda. Le Dieu fidèle tient sa parole, car il avait dit qu'il donnerait à David «une lampe pour ses fils à toujours» (8: 19). Il se conserve, dans la personne de Joas, un faible lumignon qu'il n'éteint pas et par lequel une ère de bénédiction et de crainte de l'Eternel sera inaugurée pour le royaume de Juda. La longue patience de Dieu reculait encore le moment de rejeter ce peuple coupable.

Jehoshéba, fille de Joram de Juda et soeur d'Achazia, femme du souverain sacrificateur Jehoïada, déroba Joas au massacre des fils du roi, et cache six ans son neveu auprès d'elle dans la maison de l'Eternel, c'est-à-dire dans la partie de la maison où demeuraient son mari et les sacrificateurs.

La présence de la semence de David manifeste ce qui était selon le cœur de l'Eternel en Juda. Autour de l'oint se groupe et se concentre tout ce qui peut concourir à une restauration du peuple. Malgré tout le désordre, le lieu où l'Eternel faisait habiter son nom subsistait encore, et le roi y était en sûreté sous Sa garde. Et, de plus, un souverain sacrificateur fidèle pouvait marcher devant la face de son oint et régler toutes choses selon la pensée de Dieu dont il avait le secret, en l'absence d'une royauté *reconnue*.

La septième année, vraie année de jubilé et de délivrance, Jehoïada montre le fils du roi aux officiers de l'armée. Il les prépose, avec les plus minutieuses précautions, à la garde de cette personne sacrée, de ce précieux joyau, sans lequel la maison de David s'éteindrait. Cet objet inviolable, nul profane ne pourra l'approcher sans encourir la mort; ses satellites l'accompagneront à son entrée et à sa sortie. On sent que le cœur de Jehoïada brûlait pour le fils de David, son unique espérance et celle du royaume; le perdre, c'était tout perdre, et il ne voulait à aucun prix se le laisser enlever.

Jehoïada n'est-il pas pour nous un exemple? Souffrirons-nous, en ces temps fâcheux, plus périlleux, malgré les apparences, que ceux d'Athalie, qu'on touche parmi nous à la personne du Fils de Dieu? Entourons-le, chacun, ses armes à la main. Nos armes ne sont pas charnelles; elles sont l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu. Serrons-nous autour de Lui, ne fussions-nous que quelques-uns, et Dieu sera avec nous, comme il le fut avec le groupe fidèle qui entourait Joas, et les efforts de l'ennemi pour détruire le nom du saint Fils de Dieu et anéantir son témoignage, seront déjoués.

Jehoïada, pour défendre la royauté, recourt aux armes de David. «Il donna aux chefs de centaines les lances et les boucliers qui avaient appartenu au roi David, et qui étaient dans la maison de l'Eternel» (verset 10). Il retournait ainsi à l'origine de l'institution divine de la royauté. Ces armes étaient bonnes et conservées dans la maison de Dieu. De même, nous aussi, nous avons à défendre «ce qui était au commencement», avec la Parole «que nous avons entendue dès le commencement». Cette Parole, nous n'allons pas la chercher dans les arsenaux humains, mais dans le temple de Dieu. Elle y est cachée dans le lieu très-saint, où l'Esprit de Dieu seul peut nous la révéler et nous la faire saisir.

Dès lors, on fait sortir Joas à l'entrée de la maison, dans le parvis. Le fils du roi a sur lui l'onction qui le consacre, la couronne, signe de sa dignité royale, et «le témoignage», cette loi dont le roi, assis sur le trône, devait faire une copie pour lui et d'après laquelle il apprenait à craindre l'Eternel et à garder ses statuts (Deutéronome 17: 18-20).

Malgré la pauvreté environnante et l'envahissement de l'apostasie, que manquait-il *de fait* à cette restauration? Le temple de Dieu, son habitation au milieu des siens, était là, le souverain sacrificateur, intermédiaire entre l'Eternel et le peuple, était là, le fils de David était là, sans doute reconnu seulement de quelques-uns, mais bientôt acclamé de tout un peuple; l'onction, le Saint Esprit, était là, et un faible résidu acclamait l'oint de l'Eternel et l'entourait, comme les hommes forts de David avaient jadis entouré le roi.

Pour Athalie (versets 13-16), la restauration de la royauté selon Dieu était une conspiration. Elle crie conspiration, comme Joram d'Israël avait crié trahison. Ni l'un, ni l'autre, ne peuvent un instant faire valoir leurs droits. Joram tombe sous la verge de Dieu, Athalie ne peut revendiquer ces droits, quand le moment arrive où l'élu de l'Eternel est manifesté. Il en sera de même des ennemis de Christ devant les jugements et devant l'apparition de la gloire de son royaume. Mais quelle joie pour le coeur de Jehoïada et de son épouse fidèle! Ils avaient attendu patiemment, pendant tout un cycle d'années, le moment de l'Eternel pour la manifestation de son oint; ils ne s'étaient pas laissé décourager, ni pousser par l'impatience, à se servir de moyens humains pour faire triompher la cause du roi. Pendant ces longues années, ils avaient vécu dans le secret avec l'objet précieux de leur espérance, et recueillaient enfin les résultats glorieux de leur foi. Imitons leur patience. Notre Joas est encore dans le lieu secret du sanctuaire. Apprenons là, de jour en jour et d'année en année, à le mieux connaître; qu'il y grandisse à nos yeux; bientôt il apparaîtra et tous jouiront de cette vue, mais quelques-uns aujourd'hui, comme Jehoïada et sa femme, pour avoir vécu avec Lui, quand il était encore

invisible, auront porté, en attendant sa gloire, les rayons de son aurore, comme l'étoile du matin levée dans leurs coeurs!

«Et Jehoïada fit une alliance entre l'Eternel et le roi et le peuple, qu'ils seraient le peuple de l'Eternel, — et entre le roi et le peuple» (verset 17). Une alliance suppose deux parties: ici, sous la loi, elles s'engagent mutuellement, l'Eternel d'un côté, le roi et le peuple de l'autre. C'est comme si le roi répondait pour le peuple, et le peuple pour le roi, comme ne formant qu'un tout vis-à-vis de l'Eternel. Mais cet engagement est rendu plus solennel encore par l'alliance entre le roi et le peuple. Tous deux s'engagent mutuellement à suivre le même chemin. «Et tout le peuple du pays entra dans la maison de Baal, et ils la démolirent; ses autels et ses images, ils les brisèrent entièrement; et ils tuèrent devant les autels Matthan, sacrificateur de Baal» (verset 18). C'est une communauté de zèle pour Dieu. Il n'est nul besoin des ruses et des artifices de Jéhu (10: 18-27), pour extirper Baal de Juda. On voit ici l'action puissante de l'Esprit de Dieu dans un peuple, bien plus bénie, en somme, que l'action d'un seul homme, alors même que, de fait, il accomplit la volonté de Dieu. Jéhu avait conçu son plan tout seul et en confiait l'exécution aux coureurs et aux capitaines. Ici, le peuple tout entier, revendiquant son titre de peuple de l'Eternel, lié intimement au roi que Dieu lui a donné, extirpe Baal, sa maison et son culte, et pour 180 ans environ, jusqu'à l'impie Manassé, cette abominable idolâtrie disparaît de la maison de Juda.

Jéhu avait rassemblé tout le peuple pour lui parler avec ruse, n'ayant sans doute pas confiance en leurs dispositions. Ici, le peuple agit *en vertu de l'alliance*, et c'est par là qu'il faut commencer. Le zèle de Jéhu n'avait pas rétabli l'alliance, tout en détruisant Baal, et il ne va pas au delà. L'ancienne idolâtrie, les veaux de Jéroboam subsistent pour lui, tandis que la nouvelle est extirpée. Il en est toujours ainsi quand la chair a part aux réformes. Elle ne peut remédier à l'abandon de Dieu qui la caractérise dès l'origine, sinon elle ne serait plus la chair. L'homme naturel, et cela se passe chaque jour sous nos yeux, peut bien extirper une idole, que ce soit le vin ou tout autre vice, mais pour faire paraître à la place, et mettre d'autant plus en relief, l'idolâtrie de lui-même, sa propre justice et son absence de conscience à l'égard de Dieu, d'un Dieu qu'il prétend, comme Jéhu, servir avec zèle.

Athalie est conduite dans la maison du roi par le chemin de l'entrée des chevaux, pour y être mise à mort. Joas entre par un autre chemin, celui des coureurs, afin de s'asseoir paisiblement sur le trône de David. Il ne faut pas que le chemin de ce trône soit souillé par le sang. Il n'en fut pas ainsi de Jéhu vis-à-vis de Jézabel. Le sang de cette dernière rejaillit contre la muraille et contre les chevaux, et Jéhu, la foulant aux pieds, entra dans la maison pour manger et pour boire (9: 33, 34); aussi toute cette scène, quoique décrétée par Dieu, respire-t-elle «la furie» de celui qui en est l'auteur. En Juda, tout se passe dans le calme solennel et dans la conscience de la présence de Dieu, entretenue par le souverain sacrificateur. C'est avec l'Eternel que les âmes ont à faire, pour lui qu'elles agissent, son honneur qu'elles recherchent, car, sans ces mobiles, il ne peut jamais y avoir une purification ou une restauration complètes. En Juda, cette présence de Dieu, agissant sur la conscience du peuple, amène, après la purification, un résultat béni: «Tout le peuple du pays se réjouit, et la ville fut

tranquille» (verset 20). La *joie* et la *paix* sont le partage des âmes qui, pour plaire à Dieu et pour le servir, se sont séparées de ce qui le déshonore.

Chapitre 12 : Joas, roi de Juda

L'état dont nous venons de parler ne dura pas. Le règne de Joas est un triste exemple, donné par la Parole, d'un heureux commencement dans la puissance de l'Esprit de Dieu et d'une fin où s'évanouit tout ce que le début avait fait espérer. Fait exceptionnel, les Chroniques nous exposent en détail l'infidélité finale de Joas, tandis que les Rois, sans doute pour établir le contraste entre le culte du vrai Dieu, rétabli en Juda, et la religion idolâtre d'Israël, ne nous parlent que du commencement heureux et béni de ce règne. Commençons donc par celui-ci, mais examinons d'abord ce qui, dans le caractère de Joas, put l'amener à renier complètement les principes qui caractérisaient le début de sa carrière.

Les premiers mots de notre récit nous renseignent à cet égard. «Joas fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, tous les jours que Jehoïada, le sacrificateur, l'instruisit» (verset 2). Joas, élevé dès ses plus tendres années dans la loi de l'Eternel, gardé avec une pieuse sollicitude de toute tentation extérieure, par les soins de Jehoïada et de Jehoshéba, doué d'un caractère facile, brillant plus par la soumission que par l'énergie, subissant les bonnes influences tant qu'elles prévalaient, mais en danger, par manque de «vertu», de subir les influences mauvaises. — Joas s'était habitué depuis l'enfance à jouir de relations avec Dieu par un intermédiaire, sans éprouver le besoin d'une communion *directe* avec l'Eternel. Non que l'esprit d'initiative lui manquât; le courant de piété dans lequel il était engagé le rendait capable, à l'occasion, de reprendre le souverain sacrificateur lui-même (verset 7), mais la direction immédiate de l'Esprit de Dieu lui faisait défaut.

Les enfants des chrétiens offrent souvent ce spectacle. La foi de leurs parents guide leurs premiers pas, chose légitime et approuvée de Dieu. Ils montrent plus tard une foi réelle, mais non dépouillée de ses premières habitudes et regardant à l'homme plutôt qu'à Dieu lui-même. Leur conscience n'a pas été profondément exercée quant à l'état de péché de l'homme et à son éloignement naturel de Dieu. Ils croient ce qu'ils ont toujours cru, et cependant on ne peut douter qu'ils n'aient la vie. Leur conduite ne laisse rien à désirer et ils ont un véritable intérêt pour les choses de Dieu. La Parole ne leur est pas inconnue, et l'on voit un Joas rappeler même au souverain sacrificateur «le tribut de Moïse, serviteur de l'Eternel, imposé à la congrégation d'Israël pour la tente du témoignage» (2 Chroniques 24: 6). Mais l'heure de leur émancipation spirituelle n'a pas encore sonné, quand depuis longtemps cela aurait dû avoir lieu. Une connaissance et une piété réelles ne remédient pas aux relations directes de l'âme avec le Seigneur. Le chrétien doit les rechercher avant tout. Des milliers d'âmes pieuses restent à l'état d'enfance, dépendant de leurs parents d'abord, plus tard de leurs «conducteurs spirituels», au lieu de dépendre de Dieu et de la Parole. Que le conducteur disparaisse, leur piété disparaît avec lui; qu'il se détourne, leur âme se détourne après lui. Quelque aimables que soient certains traits de cette piété, puissions-nous en être gardés, surtout dans les temps fâcheux que nous traversons. Méditons souvent cette parole de l'apôtre, adressée aux «petits enfants»: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous

connaissent toutes choses» (1 Jean 2: 20, 26, 27). Non pas que l'obéissance aux conducteurs doive faire défaut. Les chrétiens doivent obéir à leurs conducteurs et être soumis, parce qu'ils «veillent sur leurs âmes»; l'apôtre leur recommande aussi de se souvenir des conducteurs qui leur ont «annoncé la parole de Dieu», mais cela n'implique nullement qu'il leur faille être soumis à tous sans discernement, et encore bien moins qu'ils ne doivent pas, pour être gardés, chercher la communion directe et immédiate du Seigneur. Joas, lui, obéissait aux conducteurs indistinctement, qu'ils fussent Jehoïada ou les princes — et ce fut sa ruine.

Les conducteurs peuvent changer et faillir, Christ seul ne change pas: Il est le même, hier, aujourd'hui et éternellement; il est «le grand Berger des brebis». C'est à Lui que nous devons nous attacher. Telle est une des sérieuses instructions que nous offrent le caractère et la carrière de Joas.

Dès le début de son règne, une chose, en apparence secondaire, annonçait déjà le déclin: «Seulement les hauts lieux ne furent pas ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux» (verset 3). Dès le règne de Salomon la présence des hauts lieux était tolérée, non qu'elle fût au début, avant l'érection du temple, une idolâtrie manifeste. Salomon sacrifiait à Dieu sur le principal haut lieu de Gabaon (1 Rois 3: 2-4); mais déjà le peuple, encouragé par l'exemple du roi, y voyait autre chose, et ses pensées superstitieuses ou idolâtres, montaient avec l'encens qu'on y faisait fumer. Par les hauts lieux, Roboam, fils de Salomon, laisse une idolâtrie éhontée s'emparer de son royaume. Dès lors, aucun des rois fidèles de Juda n'avait eu le courage de les abolir. Asa, dont «le cœur fut parfait avec l'Eternel tous les jours», ne les ôte pas (1 Rois 15: 14). Josaphat, qui «marcha dans toute la voie d'Asa, son père, et ne s'en détourna pas, faisant ce qui est droit aux yeux de l'Eternel», les laissa subsister (1 Rois 22: 43, 44). Il n'est pas parlé des hauts lieux à propos d'Abijam, fils de Roboam, de Joram de Juda, et d'Achazia, parce que ces rois impies suivirent la voie des rois d'Israël et commirent de bien pires idolâtries que celle-là. Le même fait, mentionné au sujet de Joas, se renouvelle dans notre livre pour Amatsia, son fils, quoiqu'il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel (14: 3, 4); pour Azaria (ou Ozias), fils d'Amatsia (15: 3, 4); pour Jotham, fils d'Ozias (15: 34, 35); tandis qu'Achaz, fils de Jotham, qui suivit la voie des rois d'Israël, se servit des hauts lieux pour son abominable idolâtrie (16: 3, 4). Avec Ezéchias et la première restauration véritable de Juda, les hauts lieux disparaissent enfin (18: 4). L'impie Manassé, son fils, les rebâtit (21: 3); Ammon, fils de Manassé, suit la voie de son père. Enfin Josias, lors de la seconde restauration, ne se contente pas de les ôter comme le pieux Ezéchias, mais les détruit de fond en comble, les souille et remplit d'ossements les lieux où ils étaient. (23: 8, 13, 14). Cette destruction fut si complète, qu'aucun des mauvais rois qui suivirent n'eut la possibilité de les réédifier. De fait, un seul roi en Juda, Josias, et cela vers la fin de l'histoire du peuple, *a extirpé* définitivement ce mal et ce danger permanent pour le peuple de Dieu. Ces temps de la fin, ces temps de ruine correspondant aux nôtres, nous donnent de tels exemples. Si, comme aux jours de Josias, le témoignage actuel de Dieu a beaucoup moins d'importance et d'étendue aux yeux des hommes, s'ils le considèrent même, selon leur expression, comme une quantité négligeable, il n'en est pas de même aux yeux de Dieu. Le témoignage d'un

Ezéchias ou d'un Josias est enregistré dans son «livre de mémoire», et quand même il ne met qu'une digue momentanée au cours du déclin et un retard à l'exécution du jugement, il fait ressortir le caractère de Dieu dans ce monde et sert de moyen de salut ou d'édification à bien des âmes.

Le premier souci de Joas fut le temple de l'Eternel, le lieu de la présence de Dieu au milieu de son peuple. Quand il y a un réveil de piété, cet objet négligé acquiert une valeur toute nouvelle. Les enfants de Dieu éprouvent le besoin de se grouper là où il a plu au Seigneur de faire habiter son nom, et de mettre en honneur par leur activité, leur dévouement et toute leur conduite, sa présence au milieu des siens.

«Et Joas dit aux sacrificateurs: Tout l'argent des choses saintes qui est apporté dans la maison de l'Eternel, l'argent de tout homme qui passe par le dénombrement, l'argent des âmes selon l'estimation de chacun, tout argent qu'il monte au coeur de chacun d'apporter dans la maison de l'Eternel, que les sacrificateurs le prennent, chacun de la part des gens de sa connaissance, et qu'ils réparent les brèches de la maison, partout où il se trouvera des brèches» (versets 4, 5).

Comme nous l'avons dit plus haut, on voit ici chez Joas une connaissance exacte de cette loi de l'Eternel qui avait été «mise sur lui» à son couronnement. Bien des sommes devaient être employées, selon l'ordre du roi, à la restauration du sanctuaire. D'abord, «l'argent des choses saintes qui est apporté dans la maison de l'Eternel». Il comprenait tous les cas, mentionnés par Moïse, de dons volontaires et «d'esprit libéral» pour l'édification du sanctuaire (Exode 35: 5, 20-29; Nombres 7). Dans cette catégorie peut entrer l'argent du butin (Nombres 31: 25-54). L'argent du rachat et du dénombrement constituait la seconde catégorie (Exode 30: 11-16; Nombres 3: 44-51). — Enfin, l'argent des âmes selon l'estimation de chacun, consistait en tout don volontaire et qui n'était prescrit par aucune loi ni ordonnance. Cela avait eu lieu à différentes reprises, comme nous le montrent quelques-uns des passages cités. La chose importante pour Joas était de remonter au «tribut de Moïse, serviteur de Dieu, imposé à Israël dans le désert» (2 Chroniques 24: 9), et de ne pas s'écarter de la parole de la loi, quand il s'agissait de remettre en honneur la maison de Dieu et tout ce qui s'y rapportait. Il en est de même de nos jours. Pas plus que pour Joas, il n'est question pour nous de recommencer à bâtir la maison, de refaire une nouvelle Eglise, mais seulement de réparer ses brèches et, pour cela, Dieu ne nous abandonne pas à notre initiative qui ne ferait qu'ajouter aux maux anciens des brèches nouvelles. Nous aussi, nous avons, dans la parole de Dieu, notre tribut de Moïse, l'indication de ce que Dieu attend de nous, et si nos coeurs sont «de bonne volonté», ils ne chercheront qu'une chose, les intérêts de Christ et de la maison de Dieu ici-bas.

Si Joas est à ce moment-là rempli de zèle, il ne le rencontre pas au même degré dans la sacrificature, et même chez le pieux Jehoïada qui en est le chef. Les sacrificateurs emploient à leur usage les dons qu'ils tirent des gens de leur connaissance (versets 7, 8); non pas qu'ils n'eussent droit à vivre de l'autel, mais leurs intérêts primaient dans leur coeur ceux de l'Eternel et de sa maison, et leur conduite le démontrait. Ils vivaient des dons et la maison de Dieu gardait ses brèches. Jehoïada lui-même les laissait faire sans protester. On voit plus bas

(verset 15), que des personnes sans caractère officiel, depuis ceux qui étaient préposés aux travaux jusqu'aux charpentiers et aux maçons, «agissaient fidèlement», bien plus que les sacrificateurs eux-mêmes. Exhortons-nous, d'après l'exemple de ces hommes, à montrer le même cœur à l'ouvrage et «toute bonne fidélité» dans le service qui nous est confié, afin «d'orner en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur».

D'autre part, ceux qui avaient l'argent en main, pour le distribuer aux ouvriers, ne montraient à leur égard aucune défiance, car ils reconnaissaient le désintéressement mis au jour par toute leur conduite. Ainsi régnait une heureuse communion entre tous, et rien ne venait entraver la marche régulière du travail. Un tel résultat se produit toujours quand les intérêts de la maison de Dieu, au lieu d'être relégués au second plan, sont considérés comme la chose capitale.

Malgré cela, les besoins des sacrificateurs n'étaient point oubliés. Certaines sommes (l'argent pour le délit et celui des sacrifices pour le péché) n'étaient point versées dans le coffre placé à l'entrée de la maison de l'Eternel, et restaient affectées à la sacrificature (verset 16); il était ainsi pourvu à tout avec ordre et mesure.

Entre les versets 16 et 17, s'intercale le récit de 2 Chroniques 24: 17-22, c'est-à-dire la chute de Joas, allant jusqu'au meurtre du prophète Zacharie, fils de Jehoïada. Il sera temps de méditer cette triste année finale d'un si beau règne, quand nous en viendrons aux livres des Chroniques; mais elle suffit pour anéantir les fruits du témoignage de Joas.

Hazaël, roi de Syrie, verge de Dieu, monte contre Jérusalem, après s'être emparé de Gath située au pied des montagnes de Juda et qui formait la clef du pays du côté des Philistins. Joas, pour payer sa rançon à Hazaël, lui envoie toutes les choses saintes de la maison de Dieu. Qu'était devenu son beau zèle pour tout ce qui appartenait à l'Eternel? D'après 2 Chroniques 24: 23-27, cela n'empêche pas même Hazaël de faire acte de présence à Jérusalem avec un petit nombre d'hommes, à la honte et à l'opprobre de la grande armée de Joas, sans force, parce qu'il avait abandonné l'Eternel, le Dieu de ses pères. Tous les chefs du peuple qui avaient incité le roi au mal et conspiré contre Zacharie, sont mis à mort, et ainsi s'accomplit la parole prononcée par le prophète mourant: «Que l'Eternel regarde et redemande!» Joas lui-même, laissé par l'ennemi «dans de grandes maladies», est tué par ses serviteurs, un Ammonite et un Moabite, qui conspirent contre lui, instruments inconscients de la justice divine qui vengeait aussi sur le roi le sang du fils de Jehoïada, selon la parole du prophète.

Chapitre 13: 1-9 : Joakhaz, fils de Jéhu, roi d'Israël

L'Eternel accomplit la promesse faite à Jéhu: «Tes fils, jusqu'à la quatrième génération, seront assis sur le trône d'Israël» (10: 30). Joakhaz succède à son père. Le deuxième livre des Chroniques qui nous donne l'histoire de la famille de David, ne fait aucune mention de Joakhaz, parce qu'il n'y eut pas de rapports entre ce roi et Juda. Quand ces rapports n'existent pas, le livre les passe sous silence. Joakhaz ne se détourne pas plus que son père des péchés de Jéroboam et même l'ashère, idole de la Vénus phénicienne, dont le culte impur avait été inauguré par Achab à Samarie (1 Rois 16: 33), est maintenue dans la capitale d'Israël. Aussi la

verge de Dieu, dans la personne de Hazaël et de Ben-Hadad, son fils, continue à s'abattre sur les dix tribus.

Cependant, quelle miséricorde dans le coeur de Dieu! Il suffit que Joakhaz, sans que son coeur soit aucunement changé, implore l'Eternel pour qu'il réponde, ému par la misère et l'oppression d'Israël. «Et Joakhaz implora l'Eternel, et l'Eternel l'écoula, car il vit l'oppression d'Israël, car le roi de Syrie les opprimait». Il prend en considération le moindre mouvement vers lui d'une âme malheureuse. Dieu est très facile à trouver. Qui pourra dire désormais qu'il l'a recherché en vain, quand l'homme le plus impie, s'il se tourne un instant vers lui, reçoit une réponse? «Et l'Eternel donna à Israël *un sauveur*, et ils sortirent de dessous la main de la Syrie; et les fils d'Israël habitèrent dans leurs tentes comme auparavant» (verset 5). Ce sauveur apparaît, comme nous allons le voir, dans la personne de Joas, fils et successeur de Joakhaz. Le peuple peut enfin jouir de quelque tranquillité. S'il en avait rapporté le bienfait à Dieu, cette bénédiction eût été durable, mais «ils ne se détournèrent point des péchés de la maison de Jéroboam... ils y marchèrent» (verset 6). C'est une remarque constante que le monde jouit volontiers des bienfaits de Dieu, sans se soucier en aucune manière de le servir.

Chapitre 13: 10-25 : Joas, roi d'Israël, et Elisée

Joas, fils de Joakhaz et petit-fils de Jéhu, règne seize ans, les trois premières années en même temps que Joas de Juda, dont le règne dura quarante ans. Non seulement il ne se détourne d'aucun des péchés de Jéroboam, mais «il y marche» (verset 11), la Parole nous indiquant ici qu'il les prend comme règle de conduite. Ces rois d'Israël, qui, l'un après l'autre, suivent le même chemin, ont des motifs bien puissants et faciles à distinguer pour agir ainsi. De fait, leur autorité et la possession du royaume étaient, humainement parlant, liées à un culte qui les séparait du culte de Juda avec le temple et Jérusalem pour centre. Retourner au culte de l'Eternel, c'était abandonner leur domination, se soumettre à la famille de David et renoncer à leurs prérogatives royales. Leurs pensées n'avaient naturellement aucun rapport avec celles de Dieu. Le jugement de l'Eternel avait séparé les dix tribus de la maison de David. Si elles étaient restées fidèles au Seigneur il leur aurait, sans doute, enseigné la manière d'allier son culte avec la privation du temple, mais, bien plutôt, en les séparant pratiquement de Juda, il pouvait les garder en rapport religieux avec le temple de Jérusalem. Cela est d'autant plus frappant dans le cas de Joas d'Israël, que, plus tard, Dieu livra entre ses mains le roi de Juda et Jérusalem. S'il avait eu quelque souci de l'Eternel, l'occasion lui était offerte ainsi de renouer le lien religieux avec le temple de Dieu, rompu par Jéroboam. Plus tard encore, Josias, ce roi fidèle de Juda, nous fournit un autre exemple. Sans prétendre reconquérir la prérogative royale sur Ephraïm, il devint, par son zèle, le restaurateur du culte de l'Eternel parmi ceux qui, des dix tribus, avaient échappé à la captivité (23: 15-20).

Quant à la puissance de Joas d'Israël, elle fut grande; son règne eut de l'importance, et il accomplit beaucoup de choses, mais il vécut sans Dieu, et que reste-t-il de lui? Comme de tant d'autres dominateurs des hommes, il ne reste à son sujet que cette parole: «Celui-ci *était* né là» (Psaumes 87: 4).

Il y eut cependant dans la vie de Joas d'Israël (versets 14-21), un point lumineux, comme dans celle de Joakhaz. Ce dernier, en un temps d'oppression et de misère, implora l'Eternel qui lui répondit. Joas alla visiter Elisée mourant et pleura sur son visage. A ce moment, les circonstances étaient encore aussi difficiles pour lui que pour son père. Hazaël, et après lui son fils Ben-Hadad, faisaient peser lourdement leur joug sur Israël. Le «sauveur d'Israël» n'était pas encore manifesté dans la personne de Joas. La grâce seule de Dieu, pouvait le consacrer à cette oeuvre; mais, en attendant, le prophète, dispensateur de cette grâce, allait mourir. Avec lui disparaissait le dernier moyen de délivrance pour le peuple. Qu'allait devenir Israël sans lui? Le roi gémit, pleure sur le visage d'Elisée, et s'écrie: «Mon père, mon père, char d'Israël, et sa cavalerie!» Se souvenant de la parole du prophète lors de l'enlèvement d'Elie, il exprime ainsi la douleur de le perdre. N'était-il pas digne de monter au ciel comme Elie, lui, Elisée, le prophète de la grâce, qui allait mourir? Le roi témoigne en même temps par ces paroles qu'Elisée a pour lui la valeur qu'Elie avait pour Elisée. Si le seul agent de bénédiction entre Dieu et Israël devait mourir, toute bénédiction était donc perdue pour ce peuple opprimé. Le coeur de Joas se déchire. Sentiment superficiel peut-être, en tout cas bien peu durable, mais qui attire sur ce sectateur idolâtre la sympathie du coeur de Dieu. Il avait promis un sauveur à Israël; Joas sera ce sauveur. S'il n'était pas descendu vers Elisée, toute délivrance eût été empêchée, toute victoire impossible.

Remarquons un fait intéressant: nous avons ici deux histoires de Joas, se terminant chacune par un résumé qui reproduit les mêmes paroles (versets 12, 13 et 14: 15, 16). La première histoire contient le caractère général du roi, la seconde sa victoire sur la Syrie et sur Juda. Entre ces deux divisions, nous trouvons la fin de la carrière d'Elisée, et ce qui a pu faire de ce mauvais roi un instrument de délivrance pour son peuple. C'était la grâce. Dieu la montre partout et aussi longtemps qu'il peut la montrer. La grâce fait ses délices d'une âme où brille un éclair de repentance, ou le simple soupir d'un coeur oppressé; et les moments comptés du prophète sont encore employés à ranimer, fut-ce un instant, par son dernier souffle, la petite étincelle de vie qui reste encore au coeur du roi, ce tison noirci.

Remarquons encore que la parole dite à Elie: «Celui qui échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir», ne s'accomplit, et cela prophétiquement, qu'aux derniers moments de la vie du prophète. Il est si peu prophète de jugement qu'il ne l'exerce *qu'en figure*, et ce jugement même n'est autre chose que le salut d'Israël et sa délivrance du joug de la Syrie. Ainsi, comme nous l'avons vu tout le long de son histoire, Elisée ne perd jamais son caractère de grâce, mais pour communiquer la grâce à son peuple il faut qu'il meure, et c'est ce que nous allons trouver dans le passage qui nous occupe.

Si Joas devient un sauveur pour Israël, ce n'est nullement que, par lui-même ou en lui-même, il mérite ce titre. Son coeur n'est pas changé, son impiété demeure, mais Dieu veut bien l'employer comme instrument d'un salut dont la mort de l'homme de Dieu est le point de départ. «Elisée lui dit: Prends un arc et des flèches. Et il prit un arc et des flèches. Et il dit au roi d'Israël: Mets ta main sur l'arc. Et il y mit sa main. Et Elisée mit ses mains sur les mains du roi et dit: Ouvre la fenêtre vers l'orient. Et il l'ouvrit» (versets 15-17). Le roi n'a qu'à suivre

la parole d'Elisée et ne doit avoir aucune initiative; mais, plus encore, ce sont les mains d'Elisée qui dirigent les mains du roi, qui s'identifient avec le jugement de Ben-Hadad, mais en même temps avec le salut que ce jugement opérera pour Israël. Les mains d'Elisée sont celles du sauveur du peuple, sans elles il n'y aurait pas de délivrance. Le prophète est ici le représentant de l'Eternel; il faut qu'il soit prouvé que tout vient de Lui.

«Et Elisée dit: Tire. Et il tira. Et il dit: Une flèche de salut de par l'Eternel, une flèche de salut contre les Syriens; et tu battras les Syriens à Aphek, jusqu'à les détruire» (verset 17). Le roi tire sa flèche vers l'orient; rien ne se fait sans la parole de Dieu. Joas ne peut rien y comprendre, il faut que le prophète lui explique ce dont il s'agit. Il est nécessaire que Joas sache qu'il est un instrument dénué d'action, sans valeur en lui-même, quand Dieu condescend à l'employer.

«Une flèche de salut!» Tel est le plan général. Nous trouvons ensuite le détail de la défaite des Syriens. «Et il dit: Prends les flèches. Et il les prit. Et il dit au roi d'Israël: Frappe contre terre. Et il frappa trois fois et s'arrêta» (verset 18). La destruction de la Syrie dépend du degré de foi, de zèle, de confiance en Dieu que Joas va montrer. Il va être démontré si cet instrument peut devenir par lui-même un moyen de complète délivrance pour Israël. Hélas! quand il s'agit de tirer contre terre, sans que les mains d'Elisée couvrent ses mains, quand en un mot il est laissé à ses propres ressources, le roi frappe trois fois la terre de ses flèches et s'arrête. Devant tant de grâce et de condescendance de la part de Dieu, l'homme se montre non seulement insuffisant, mais incrédule. Auparavant, quand il tirait sa flèche vers l'orient, il ignorait la signification de cet acte et n'était pas responsable de la savoir. Dieu la lui explique. Maintenant qu'il peut la comprendre en tirant ses flèches contre terre, il s'arrête. La colère de l'homme de Dieu, la colère de Dieu, s'embrase contre lui: Je voulais délivrer entièrement ce peuple; cela dépendait de toi, et tu ne l'as pas voulu! Tu ne battras l'ennemi que trois fois.

Comme la fin d'Elie, celle d'Elisée nous parle de Christ. C'est auprès d'un Christ mourant que nous trouvons la grâce et la délivrance. Il suffit d'un soupir vers lui, pour être libéré de l'ennemi qui nous oppresse. Ce salut est offert au plus misérable, au plus indigne, qui peut devenir ainsi un instrument de délivrance pour d'autres. Quel honneur et quel privilège! Mais l'incrédulité naturelle du cœur paralyse l'action de l'Esprit et réduit à néant tout le bon vouloir de Dieu envers l'homme. Tant que nous nous laissons diriger par la Parole pour chaque mouvement que nous avons à faire (ce récit en est la confirmation évidente), le succès nous est assuré; dès que la moindre chose est laissée à notre responsabilité, nous nous arrêtons en chemin et contrecarrons ainsi les desseins de grâce du Seigneur.

La scène qui suit (versets 20, 21), est tout aussi frappante que celle que nous venons de considérer. L'histoire d'Elisée ne se clôt pas sur la colère du prophète, mais se termine dans la mort pour lui-même et en résurrection pour d'autres. Pendant sa vie, Elisée, comme Elie son maître, avait rendu la vie à un mort, et ce fait qui, à lui seul, prouvait la présence de Dieu dans un homme au milieu d'Israël, ce fait qui plus tard caractérisa le Fils de Dieu au tombeau de Lazare, était parvenu même aux oreilles du roi. Mais une scène autrement merveilleuse que la résurrection du fils de la Sunamite, se présente à nous maintenant. C'est dans sa mort

qu'Elisée devient le moyen de vie pour un mort. Il était réservé à un autre, et à Lui seul, de sortir du tombeau par la puissance de vie qui était en Lui et d'être déclaré Fils de Dieu en puissance, Fils du Dieu vivant, par sa propre résurrection. Ici, c'est dans la mort du prophète, en touchant les os d'Elisée, qu'un mort trouve la vie. La chose fut encore bien plus réelle, même matériellement, lors de la mort de notre bien-aimé Sauveur. Ce fut à sa mort, quand il eut rendu l'esprit, que les corps des saints endormis ressuscitèrent pour entrer ensuite dans la sainte ville. Au point de vue moral et spirituel, c'est en entrant, par la foi, en contact avec un Christ mort que nous avons la vie éternelle et la résurrection au dernier jour (Jean 6: 54). Dans sa mort, le pouvoir de la mort est vaincu pour nous, et la puissance de Celui qui détenait ce pouvoir, brisée. Celui qui ne pouvait pas ne pas vouloir mourir, meurt pour donner la vie.

N'oublions pas toutefois le caractère prophétique de cette scène. La fin du dernier grand prophète d'Israël, du héraut de la grâce, n'est pas avec les chars et la cavalerie qui le transportent dans le ciel; elle est dans le sépulcre. «Elisée mourut et on l'enterra». Après sa mort, l'oppression de l'ennemi se montre par les incursions de Moab sur le territoire d'Israël. Ce pauvre peuple n'a pas même le loisir d'enterrer ses morts, mais le sépulcre d'Elisée se trouve là, à point nommé, pour y déposer le cadavre, et du moment que ce dernier type d'Israël, couché parmi les morts, entre en contact réel avec le prophète mort, du moment qu'il «va toucher les os d'Elisée, il reprend vie et se lève sur ses pieds» (verset 21). Il en sera de même d'Israël aux derniers jours; il retrouvera sa vie nationale et sortira de parmi les morts, du moment qu'il entrera en rapport avec Celui qu'il a percé et qu'il croira en Lui. Ce sera un dernier miracle de grâce opéré pour ce peuple, alors qu'il sera prouvé que l'état de la nation est sans ressource et désespéré. L'histoire d'Elisée se termine ici.

Aux versets 22-25, la parole du prophète à Joas s'accomplit. Hazaël avait enlevé à Joakhaz les villes d'Israël; Joas les reconquiert sur Ben-Hadad, fils d'Hazaël, et «Joas le battit trois fois».

Chapitre 14: 1-22 : Joas, roi d'Israël, Amatsia, roi de Juda

Amatsia, fils de Joas de Juda, commença à régner la deuxième année de Joas, roi d'Israël. Il régna quinze ans en même temps que ce roi, vingt-neuf ans en tout, à Jérusalem. A cette occasion, remarquons, dans l'histoire des rois, le rôle des mères sur la conduite de leurs enfants. Quand ces mères sont originaires de Juda et de Jérusalem, il est rare de voir leurs fils suivre le culte des faux dieux. Seuls les quatre derniers rois de Juda, appartenant à l'entière décadence, échappent à l'influence de leurs mères, issues de la même tribu, et englobées, pour ainsi dire, elles-mêmes dans l'apostasie. Il est dit de ces rois, qu'ils «firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel selon tout ce que leurs pères (ou aussi leur père) avaient fait». Au reste, nous reviendrons plus tard sur cette remarque.

Joas de Juda avait pour mère Tsibia, de Beër-Shéba; Amatsia, fils de Joas, avait pour mère Jehoaddan, de Jérusalem. Nous en rencontrerons d'autres exemples. Par contre, l'influence des mères ou femmes idolâtres, fut pernicieux pour les rois.

Joram de Juda avait pour femme Athalie, fille d'Achab (8: 18); Achazia était fils d'Athalie (8: 26). Cette remarque est propre à faire comprendre aux mères chrétiennes leur

responsabilité, et doit les engager à élever leurs fils dans la crainte du Seigneur; elle montre, d'autre part, que l'alliance d'un chef de famille chrétien avec une femme du monde est moralement désastreuse pour les enfants issus de cette union.

«Amatsia fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, non pas toutefois comme David son père; il fit selon tout ce que son père Joas avait fait» (verset 3). Pour régler sa conduite, Amatsia aurait dû remonter à l'origine de la royauté et à la conduite de David, roi selon le coeur de Dieu. Sans doute, David avait manqué gravement dans sa vie et dut subir, de ce fait, une discipline sévère; mais le coeur de David fut toujours intègre quand il s'agissait du service de l'Eternel et du trône de Dieu au milieu de son peuple. Amatsia suivit les traces de Joas, son père, dont la vie se divisa, comme nous l'avons vu, en deux périodes bien distinctes, l'une de vraie piété, l'autre d'un déclin d'autant plus marqué, que ses débuts avaient été plus brillants.

Cependant, ses débuts eux-mêmes ne dénotaient pas un coeur voué sans restriction au service de l'Eternel. Il suffit d'une paille dans une pièce de fonte pour en provoquer la rupture quand l'occasion s'en présente. Cette paille était le maintien des hauts lieux. Nous en avons déjà parlé, et nous y revenons pour noter que, sauf deux exceptions déjà mentionnées, ce mot: «Seulement, les hauts lieux ne furent pas ôtés», accompagne, comme un refrain, l'histoire des rois fidèles de Juda, tandis qu'un autre refrain: «Il marcha selon les péchés de Jéroboam, fils de Nebath, par lesquels il avait fait pécher Israël», désigne les rois d'Israël. Ceux-ci réglaient leur conduite religieuse sur celle du chef de leur maison royale qui était idolâtre. Les rois de Juda, au lieu de se régler sur David, leur père, se contentèrent généralement de chercher leur point de départ dans le règne de Salomon, qui n'avait pas aboli les hauts lieux. Or, il est toujours très dangereux de s'accommoder d'un régime qui, même en se targuant d'une haute antiquité, ne va pas chercher la pensée de Dieu à sa source. Cette histoire est aussi celle de l'Eglise responsable. Au lieu de rattacher son témoignage à «ce qui était au commencement», elle a pris son point de départ dans les coutumes, les traditions, les principes qui la caractérisaient, alors qu'elle était déjà sur le déclin. Joas, tolérait que le peuple fit fumer l'encens sur les hauts lieux; lui-même, sans doute, ne participait pas à ces coutumes idolâtres, mais il n'en était pas moins coupable. Tolérer le mal chez le peuple que Dieu lui avait confié, équivalait à le commettre lui-même.

Un second point est à la louange d'Amatsia: «Quand la royauté fut affermie dans sa main, il fit mourir ses serviteurs qui avaient frappé le roi son père» (verset 5). Il ne laissa pas le mal impuni dans la sphère de sa responsabilité. Au moins sous ce rapport, il comprit, comme Salomon à son avènement que tolérer le mal et le crime, c'est s'en rendre solidaire. Cette question de la solidarité est bien peu comprise aujourd'hui. Il semble à la plupart des chrétiens qu'ils ne sont pas coupables en tolérant le mal, dans le milieu auquel ils appartiennent, et que leur responsabilité est à couvert s'ils s'en abstiennent personnellement. Grave erreur qui, tôt ou tard, porte ses tristes fruits! «La sainteté appartient à la maison de Dieu», non pas seulement au chrétien individuellement. La ruine et l'apostasie finale de la chrétienté ont une grande part dans la méconnaissance de cette vérité. En cela, du moins, Amatsia fut fidèle et fit un peu contrepoids à son manque de vigilance au sujet des hauts lieux.

«Mais», est-il ajouté, «les fils de ceux qui l'avaient frappé, il ne les mit pas à mort, selon ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse, où l'Eternel a commandé, disant: Les pères ne seront pas mis à mort pour les fils, et les fils ne seront pas mis à mort pour les pères, mais chacun sera mis à mort pour son péché» (verset 6). Là encore, Amatsia montra un respect intelligent pour la parole de Dieu. Ce commandement de l'Eternel avait été donné en Deutéronome 24: 16, et Amatsia se dirigeait d'après lui, avec le coeur obéissant exigé de tous ceux qui entendent ou lisent sa Parole.

Entre le 6^e et le 7^e verset, nous avons une lacune intentionnelle comblée par 2 Chroniques 25: 5-16. Nous suivrons ici notre habitude de n'empiéter qu'en passant sur ce que ce dernier livre nous présente, car la Parole fait ressortir par cette omission, le péché des rois d'Israël, en lui opposant ce qu'il y avait de juste et de pieux dans la conduite des rois de Juda. Cependant, le récit des Chroniques nous fait comprendre l'événement relaté dans les versets 7-14 de notre chapitre. Amatsia, disposé un moment à employer les troupes d'Israël qu'il prend à sa solde, pour combattre Edom, et averti par un prophète que «Dieu n'est pas avec Israël», renonce à son projet qui avait déjà reçu une demi-exécution, et renvoie ce contingent dans ses foyers. Il entreprend avec sa seule armée, en s'appuyant sur l'Eternel, la campagne contre Edom et remporte une victoire éclatante. Les troupes congédiées d'Israël tombent sur les villes de Juda, frappent trois mille hommes et emportent un grand butin, mais, comme le prophète l'avait dit à Amatsia, il appartenait à l'Eternel de lui donner beaucoup plus que la solde payée aux hommes d'Ephraïm, et s'il devait encourir en quelque mesure la conséquence de son infidélité, en les enrôlant sans avoir consulté l'Eternel, il pouvait compter d'autre part sur la bénédiction qui suit l'obéissance.

Cette calamité, assombrissant sa victoire sur Edom, ne pousse pas le roi vers l'Eternel. Même sa victoire devient pour lui une occasion de chute. Il apporte, en Juda, les dieux des Edomites et se prosterne devant eux, sans écouter les remontrances d'un nouveau prophète.

Blessé dans son orgueil de roi victorieux, outré par l'humiliation que lui ont infligée les troupes d'Ephraïm, Amatsia va provoquer Joas, fils de Joakhaz, roi d'Israël. Il se heurte à un orgueil encore plus hautain que le sien. Joakhaz lui répond par une parabole transparente: Joram de Juda, l'épine du Liban, mari d'Athalie, fille d'Achab, avait envoyé vers Joram d'Israël, le cèdre du Liban, lui demandant une femme de la maison d'Achab pour son fils Achazia. Jéhu, une bête des champs qui est au Liban, avait foulé Achazia, le roi de Juda. Or, maintenant son successeur, au lieu de s'humilier, se glorifiait de sa victoire sur Edom! On voit percer ici l'irritation de Joakhaz, voyant ses forces militaires méprisées, tandis que Juda seul suffisait pour conquérir Edom.

Amatsia n'écoute pas cet avertissement, et «cela venait de la part de Dieu», nous disent les Chroniques (2 Chroniques 25: 20), «afin de livrer Juda en la main de ses ennemis, parce qu'il avait recherché les dieux d'Edom». Juda est battu, Amatsia fait prisonnier, Jérusalem démantelée, tous les trésors du roi et du temple enlevés comme butin, avec des otages (versets 12-14). Amatsia rencontre son Dieu qu'il avait fait profession de servir et d'honorer, comme un feu consumant, du moment qu'il l'abandonne pour servir d'autres dieux.

Cette même infidélité est cause de la mort tragique d'Amatsia. Notre chapitre raconte simplement qu'on fit une conspiration contre lui à Jérusalem, qu'il s'enfuit à Lakis, qu'on envoya après lui pour le mettre à mort, et qu'on le transporta sur des chevaux pour l'enterrer auprès de ses pères dans la ville de David; mais les Chroniques nous donnent la raison solennelle de ce drame: «Depuis le temps où Amatsia se fut détourné de l'Eternel», cette conspiration eut lieu contre lui.

Dans l'intervalle (versets 15, 16), Joas d'Israël, fils de Joakhaz, était mort, en sorte qu'Amatsia vécut encore quinze ans après son vainqueur. Son fils Azaria lui succéda. Il recouvra Elath pour Juda et la bâtit. Cette ville qui avait été autrefois, avec tout le territoire d'Edom auquel elle appartenait, sous la domination de David (2 Samuel 8: 14), avait fait partie du domaine de Salomon, important débouché pour sa puissance maritime, car elle se trouvait non loin d'Etsion-Guéber, sur le bord de la mer Rouge (1 Rois 9: 26; 2 Chroniques 8: 17). Après Azaria, elle ne resta pas longtemps entre les mains de Juda. Soixante-huit ans plus tard, Retsin, roi de Syrie, la recouvra (16: 6).

Chapitre 14: 23-29 : Jéroboam II, roi d'Israël

Jéroboam, roi d'Israël, troisième successeur de Jéhu, succède à Joas, son père. «Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, et il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nébeth, par lesquels il avait fait pécher Israël» (verset 24). Et cependant son règne eut une durée de 41 ans! On pourrait croire, et nous en avons plusieurs exemples dans cette histoire, que Dieu retranche toujours promptement les rois dont la conduite l'a déshonoré. Tel est le cas de Zacharie, fils de ce même Jéroboam (15: 8), mais il n'en est point de même ici. Dieu a des voies variées, qu'il sait mettre d'accord avec sa longue patience et sa miséricorde. Sa pitié pour l'état d'oppression d'Israël dirige ses voies quant au règne de Jéroboam. «L'Eternel vit que l'affliction d'Israël était très amère, et qu'il n'y avait plus personne, homme lié ou homme libre, et qu'il n'y avait personne qui secourût Israël; et l'Eternel n'avait pas dit qu'il effacerait le nom d'Israël de dessous les cieux; et il les *sauva* par la main de Jéroboam, fils de Joas» (versets 26, 27). Dieu suscite à ce peuple un sauveur dans la personne de ce roi qui avait encouru son déplaisir, comme il l'avait fait précédemment par la main de Joas, son père (13: 5). «Il rétablit la frontière d'Israël, depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine» (verset 25).

Autrefois le territoire de Hamath, principale cité de la Syrie supérieure, appartenait à Salomon (2 Chroniques 8: 3). La victoire de Jéroboam restitue à Israël «l'entrée de Hamath», position stratégique très importante. La ville même de Hamath ne semble pas avoir fait partie de cette conquête, mais la frontière d'Israël est rétablie depuis l'entrée de Hamath, jusqu'à la mer Salée qui est la mer Morte (Cf. Josué 3: 16). Cette prise de possession agrandit le territoire d'Israël aux dépens de celui de Juda, car une partie de Damas et de Hamath avait appartenu jadis à ce dernier (verset 28).

Jonas le prophète, fils d'Amitthai, avait annoncé d'avance cet événement (verset 25). Jonas est le premier prophète *au sujet* duquel nous possédions un écrit prophétique. Notre

passage nous le fait connaître comme prophète d'Israël. Sa prophétie ne nous a pas été conservée; elle parlait d'un événement particulier qui n'avait pas une portée durable. Il en est fait mention *dans* l'Ecriture, mais elle n'est pas, selon la parole de 2 Pierre 1: 20, une «prophétie *de* l'Ecriture». Cette dernière ne s'interprète jamais par les événements prochains auxquels elle fait allusion. Jonas nous est présenté dans ce passage comme un prophète de grâce et de délivrance momentanée pour Israël.

Quelques mots suffiront pour caractériser le livre qui parle de lui. Jonas, représentant le peuple qui se glorifie de sa justice légale, se révolte contre l'Eternel qui veut l'envoyer vers les gentils. Il est momentanément jeté à la mer par les nations dont le vaisseau peut voguer en paix sur l'océan apaisé. Au bout de trois jours, le prophète, représentant le Messie qui prend la place d'Israël infidèle, ressuscite, et le nouvel Israël annonce aux gentils le jugement et la grâce qui suit leur repentance. Il est alors éclairé sur les desseins miséricordieux de l'Eternel.

A part son sens prophétique qui ne doit pas nous arrêter ici, la prédication de Jonas contre Ninive a une importance historique pour le cours des événements qui se déroulent dans cette partie du livre des Rois. Elle nous montre le rôle considérable du royaume assyrien à cette époque, royaume qui allait entrer en conflit avec celui d'Israël, pour accomplir les jugements de Dieu.

Le prophète Amos, qui prophétisait à la même époque, annonce à la maison d'Israël que la conquête de Jéroboam n'aurait pas de durée. L'Assyrien devait la reprendre: «Car voici, maison d'Israël, dit l'Eternel, le Dieu des armées, je suscite contre vous une nation, et ils vous opprimeront depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la rivière de la plaine» (Amos 6: 14). Moins de cent ans plus tard, cette prophétie se réalisa sous Ezéchias (2 Rois 18: 34; 19: 13). Jéroboam avait «éloigné le mauvais jour» (Amos 6: 3), en reconquérant la frontière d'Israël jusqu'à «Hamath la grande» (Amos 6: 1, 2), et à la mer de la plaine, et voici, dit Amos, que le mauvais jour lui-même était près de paraître. A la veille de la ruine, le prince se reposait, ne pensant qu'à ses aises (6: 4), et voici que Hamath même, et Gath (reconquise par Osias, 2 Chroniques 26: 6), et Calné, et la Babylonie allaient tomber aux mains de l'Assyrien! La maison de Jéroboam menaçait ruine, sous le jugement de l'Eternel qui «ne passerait plus par-dessus son peuple» et ferait tomber le jugement sur lui, de haut en bas, jusque dans ses fondements! (Amos 7: 7-9).

Il est remarquable qu'Osée, prophétisant sous les règnes d'Ozias, de Jotham, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda, ne mentionne que Jéroboam, roi d'Israël, et passe sous silence tous ses successeurs sous lesquels il a également prophétisé (Osée 1: 1). Leur histoire semble s'arrêter pour lui à Jéroboam, bien que Zacharie, fils de ce dernier, représentât la quatrième génération accordée par l'Eternel à la maison de Jéhu (2 Rois 10: 30). Mais Zacharie, dernier anneau de cette chaîne, est, de fait, déjà rejeté. Il ne règne que six mois, et Dieu se détourne de lui et de ses successeurs, selon sa parole: «Je ne passerai plus par-dessus lui» (Amos 7: 9; 8: 2). Et selon ce que dit Osée: «Ils ont fait des rois, mais non de par moi» (Osée 8: 4).

Amos nous donne quelques détails sur la fin du règne de Jéroboam II (Amos 7: 10-17). Amatsia, sacrificateur du veau de Béthel, avertit le roi qu'Amos prophétise contre Israël, ajoutant, ce qui était un mensonge, qu'il avait annoncé la mort violente du roi. Par cette calomnie, Amatsia cherche à se débarrasser du prophète et à le renvoyer en Juda, car il lui fait concurrence à Béthel, «le sanctuaire du roi et la maison du royaume». (Béthel, «la maison de Dieu», était complètement oubliée). Le vrai témoin de Dieu gêne Amatsia qui tient à sa sacrificature usurpée et à sa position officielle. Amos lui répond: «Je n'étais pas prophète, et je n'étais pas fils de prophète; mais je gardais le bétail, et je cueillais le fruit des sycomores; et l'Eternel me prit quand je suivais le menu bétail, et l'Eternel me dit: Va, prophétise à mon peuple Israël» (versets 14, 15). Amos ne dépendait point d'une école de prophètes, mais directement de Dieu, et n'était pas de la race sacerdotale. C'est ainsi que le Christ s'exprime plus tard dans le prophète Zacharie (13: 5). Le Saint Esprit avait choisi Amos d'entre les bergers de Thekoa (1: 1), d'auprès des brebis, comme il avait jadis choisi David son oint. L'Eternel lui avait dit: «Va», et il était allé. Nous avons en Amos comme l'exemple d'un ministère qui se rattache directement à celui de Christ, et comme un avant-goût de ce que sera, ou plutôt devrait être, plus tard le ministère chrétien tout entier. Maintenant le prophète prend directement à partie le faux ministère et ses fausses prétentions. «C'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel: Ta femme se prostituera dans la ville, et tes fils et tes filles tomberont par l'épée, et ta terre sera partagée au cordeau, et tu mourras dans une terre impure, et Israël sera certainement transporté de dessus sa terre» (verset 17).

Un jugement terrible devait tomber sur ces hommes officiels au service du monde et de ses faux dieux qu'ils baptisaient du nom de l'Eternel; quant à Israël, il devait être *certainement* transporté. Il n'y avait désormais plus de repentance à son égard dans le coeur de Dieu. Le temps était arrivé; il était trop tard, comme il est dit en Apocalypse 22: 11: «Que celui qui est injuste commette encore l'injustice, et que celui qui est souillé se souille encore!» Juda devait être encore épargné pour un temps, et Dieu voulait y produire des réveils jusqu'à ce que l'heure prédite par Jérémie eût aussi sonné pour Juda.

Chapitre 15: 1-7 : Azaria ou Ozias, roi de Juda

2 Chroniques 26 nous donne l'histoire détaillée d'Azaria ou Ozias, qui succéda à Amatsia, son père. Sa mère était de Jérusalem. Son règne fut long et commença quand il était encore fort jeune. «Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce qu'avait fait Amatsia, son père; seulement», ajoute le récit, «les hauts lieux ne furent pas ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux». Toujours le refrain habituel pour Juda, comme pour les veaux de Jéroboam. Le prophète Michée fait allusion à ces deux caractères pour expliquer le jugement de Dieu sur son peuple. «Tout cela», dit-il, «à cause de la transgression de Jacob et à cause des péchés de la maison d'Israël! De qui est la transgression de Jacob? N'est-ce pas de Samarie? Et de qui les hauts lieux de Juda? N'est-ce pas de Jérusalem?» (Michée 1: 5).

Notre récit du règne d'Ozias offre la même lacune que nous avons déjà constatée au sujet d'Amatsia. Comme l'idolâtrie de ce dernier, le péché d'Ozias, rapporté en 2 Chroniques 26, est

passé sous silence. Nous l'avons dit plus haut, la raison en est évidente. Il s'agit de faire ressortir, sans l'affaiblir par le récit de leurs fautes et de leurs inconséquences, la piété des rois de Juda, contrastant avec l'impiété et l'idolâtrie de ceux d'Israël, qui criaient vengeance à l'Eternel. Ici, nous trouvons seulement: «L'Eternel frappa le roi, et il fut lépreux jusqu'au jour de sa mort, et il habita dans une maison d'isolement» (verset 5), sans que la cause de ce jugement soit mentionnée.

De fait, Ozias, béni au commencement pour sa fidélité, mais enorgueilli par les énormes succès de sa carrière, avait cru pouvoir usurper la place du souverain sacrificateur en offrant lui-même l'encens sur l'autel d'or. Cet acte pouvait rappeler de loin la révolte du lévite Coré, voulant se substituer à Aaron; cependant, chez Ozias, le mal avait un autre caractère. L'idée de sa dignité, de son importance considérable comme roi, le conduisit, lui, pouvoir civil, à usurper l'autorité religieuse. Ce péché forme un des nombreux éléments de la chrétienté actuelle. L'Eternel juge Ozias en le frappant de lèpre. Il est chassé du temple par les sacrificateurs et reste jusqu'à sa mort exclu de la communauté d'Israël. Cette autorité, dont il était si fier et dont il n'avait pas su rapporter l'honneur à l'Eternel, lui est ôtée et confiée à son fils Jotham, bien des années avant sa mort. Il était impossible de tolérer les prétentions charnelles, souillure terrible, quand on les portait dans la maison de Dieu, et Ozias meurt, séparé des bénédictions de cette maison, pour avoir méconnu la dignité de la souveraine sacrificature (type de celle de Christ), que l'Eternel y avait établie.

Chapitre 15: 8-12 : Zacharie, roi d'Israël

Nous n'entrerons pas dans les difficultés chronologiques soulevées à propos de la date d'accession au trône, de Zacharie, fils de Jéroboam II, notre but n'étant pas de répondre ici aux attaques de l'incrédulité. Lorsque des difficultés sont soulevées par la raison humaine, la sagesse consiste à s'attendre à Dieu pour les résoudre, si la lumière nécessaire nous manque. Notre dépendance de Lui est ainsi mise à l'épreuve, et nous pouvons être certains qu'en temps utile nous recevrons la réponse. Combien de fois les chrétiens soumis humblement à la Parole, n'en ont-ils pas fait l'expérience?

Zacharie, dernier roi de la descendance de Jéhu, ne règne à Samarie que six mois. «Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, selon ce que ses pères avaient fait: il ne se détourna pas des péchés de Jéroboam, fils de Nebath, par lesquels il avait fait pécher Israël». Si, comme nous l'avons vu, les rois pieux de Juda manquaient d'énergie pour abolir les hauts lieux — et combien la négligence de Salomon à cet égard avait porté de fruits funestes parmi ses successeurs, habitués à se conformer aux habitudes *tolérées* par le glorieux chef de la dynastie — ceux d'Israël, par contre, avaient marché résolument dans les coutumes *instituées* par Jéroboam I. Les exemples ne manquent pas, dans le christianisme actuel, pour caractériser ces deux tendances. Du moment que, ne remontant pas à la source pure de la parole de Dieu, la chrétienté protestante a accepté, *en même temps* que les vérités scripturaires proclamées par les réformateurs, certains dogmes antiscrituraires qu'ils n'avaient pas abandonnés, tout était déjà voué d'avance à une prompt ruine. Du moment que, marchant dans la religion semi-idolâtre des évêques de Rome ou de l'Orient, le catholicisme a abandonné la parole de

Dieu pour lui substituer ses fables, le jugement doit l'atteindre. Il est prononcé et tombera dans un avenir rapproché sur la grande prostituée.

Ici, s'ouvre la période finale d'usurpations et de meurtres qui précède la transportation des dix tribus et dont Osée, le prophète d'Israël, a dit: «Ils sont tous ardents comme un four, et ils dévorent leurs juges: tous leurs rois sont tombés; nul d'entre eux ne m'invoque» (Osée 7: 7). Le coeur du prophète, dans sa lamentation prolongée, trahit son angoisse à l'égard d'Israël. La période était arrivée où Dieu «visiterait le sang de Jizreël sur la maison de Jéhu, et ferait cesser le royaume de la maison d'Israël» (Osée 1: 4). L'Eternel s'était tu sur le sang versé par Jéhu à Jizreël; il n'en avait parlé à personne, non, pas même au coupable Jéhu. Il aurait pu sembler, au contraire, quand Dieu lui disait: «Tu as bien exécuté ce qui était droit à mes yeux» (10: 30), et je t'en récompenserai, qu'il approuvait tout ce que Jéhu avait fait. Loin de là. Si le Seigneur le suscitait pour un jugement et l'approuvait en cela, le moment était arrivé où la ruse charnelle, la violence furieuse du roi, devaient trouver leur châtement. La parole de l'Eternel: «Tes fils seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération» (verset 12), s'était accomplie en récompense, et maintenant sa parole s'accomplissait en rétribution et en juste jugement. Quel Dieu que le nôtre! Qui peut comme Lui, peser dans une même balance les actes qu'il approuve ou condamne, les récompenser et les punir, en les rétribuant selon les voies de son juste gouvernement?

Chapitre 15: 13-22 : Shallum et Menahem, rois d'Israël

Shallum conspire contre Zacharie, le tue, et règne à sa place. Son forfait ne lui profite guère, car, au bout d'un mois, il tombe sous les coups de Menahem. On touche à la cause de toutes ces violences: chacun veut usurper le pouvoir à son profit. Leur conscience n'élevant plus la voix, les pécheurs sont livrés à tous les instincts de leur mauvaise nature.

La ville de Thiphsakh n'ayant pas voulu ouvrir ses portes à Menahem, il la traite avec la dernière cruauté. Il réussit à se maintenir dix ans sur le trône. Il fait ce qui est mauvais, marchant dans les péchés de Jéroboam tous ses jours. Sous son règne, *l'Assyrien* paraît enfin sur la scène: «Pul, roi d'Assyrie vint contre le pays» (verset 19). Il est le premier roi d'Assyrie dont le nom soit mentionné dans l'histoire biblique. Ce personnage a donné lieu à beaucoup de contestations parmi les critiques qui semblent s'accorder maintenant à le considérer comme identique à Tiglath-Piléser, l'un des plus grands et des mieux connus parmi les monarques assyriens (15: 29; 16: 7, etc.). En nous tenant simplement à la lettre de l'Ecriture, nous serions plutôt conduits à voir en Pul, roi d'Assyrie, un personnage distinct, selon ce qui nous est dit en 1 Chroniques 5: 26: «Et le Dieu d'Israël réveilla l'esprit de Pul, roi d'Assyrie, et l'esprit de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, et il transporta les Rubénites, et les Gadites, et la demi-tribu de Manassé». La transportation des tribus d'au delà du Jourdain est attribuée, au verset 29 de notre chapitre, à Tiglath-Piléser, tandis que Pul nous est présenté, au verset 19, comme venant contre Israël, mais amené par un immense tribut d'argent (environ 12 millions 500 mille francs de notre monnaie) à devenir le protecteur du roi d'Israël en «affermissant dans sa main le royaume» fort ébranlé. Ce Pul, on ne l'a pas assez remarqué, «s'en retourne et ne reste pas dans le pays» (verset 20), ce qui n'est point le cas de son successeur. Il est vrai que

les documents humains sont silencieux à son égard, et le resteront peut-être toujours, mais nous avons la parole de Dieu comme guide, et notre sauvegarde est de la recevoir simplement, telle que Dieu nous l'a donnée. Osée mentionne le fait qui nous occupe: «Ephraïm s'en est allé en Assyrie et a envoyé vers le roi Jareb; mais lui n'a pu vous guérir et ne vous a pas ôté votre plaie» (Osée 5: 13). Ce roi Jareb peut bien n'être autre chose que Pul (*). Son nom signifie: celui qui conteste, allusion sans doute à la puissance combative de l'Assyrie, qu'Israël pensait apaiser et se rendre propice par des présents. «L'habitant de Samarie a peur pour le veau de Beth-Aven; car son peuple mènera deuil sur lui, et ses Camarim (sacrificateurs idolâtres) trembleront à cause de lui, pour sa gloire, car elle a été transportée d'auprès de lui; on le porte à l'Assyrie, comme présent au roi Jareb» (Osée 10: 5). Même un des veaux de Jéroboam avait été porté en Assyrie comme présent au roi! Et le même prophète ajoute en un autre endroit: «Ils sont montés vers l'Assyrien: un âne sauvage se tient isolé. Ephraïm a fait des présents à des amants» (8: 9). Mais quelle honte pour Israël! Son dieu donné à l'ennemi de sa race comme un cadeau vulgaire! Cela aussi était de par l'Eternel.

(*) Peut-être aussi Shalmanésér. Dans ce cas, le veau de Béthel aurait été envoyé à ce dernier par Osée. Beth-Aven (Osée 4: 15; 5: 6) signifie: maison d'iniquité, remplaçant Béthel, la maison de Dieu.

A quoi servaient, en fin de compte, toute cette politique et ces recherches d'alliances et de protection qui tantôt se tournaient vers l'Assyrie, tantôt vers l'Egypte? Ont-elles retardé d'un instant le jugement décrété? Et n'en est-il pas de même de nos jours? Les garanties que les nations cherchent à se procurer les unes contre les autres, disparaîtront comme une paille emportée par le vent, quand «l'Agneau immolé» se sera avancé pour prendre le livre des conseils et des voies de Dieu envers le monde et lui donner son exécution.

Chapitre 15: 23-31 : Pekakhia et Pékakh, rois d'Israël

Menahem n'étant pas mort de mort violente, son fils Pekakhia règne à sa place. La justice rétributive de Dieu ne s'exerce pas envers Menahem et son cas, comme un certain nombre d'autres dans cette histoire, nous enseigne que le gouvernement terrestre de Dieu n'est pas la mesure de sa justice, ni la pleine rétribution des voies de l'homme. C'était l'erreur des amis de Job, contre laquelle Elihu s'éleva avec colère. Pendant ses deux ans de règne, Pekakhia persévère comme tous ses prédécesseurs dans les péchés de Jéroboam, fils de Nébath. Notons ici, ce qui est répété si souvent dans les chapitres précédents, que par les péchés de ses rois, «Israël avait été conduit à pécher». Le péché individuel est considérablement aggravé quand il devient une pierre d'achoppement pour d'autres, et ses résultats sont comptés à ceux qui entraînent les ignorants et les mal affermis dans la voie de leur propre désobéissance.

Pekakh, fils de Remalia, aidé dans sa conspiration par les fils des Galaadites, met à mort Pekakhia, ainsi que deux de ses compagnons. Il règne vingt ans à Samarie et suit, à l'égard de l'Eternel, la voie des rois d'Israël. Les conséquences de son règne sont résumées au verset 29: L'Assyrien Tiglath-Piléser monte contre lui et transporte les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé, tout le peuple établi au delà du Jourdain, «les emmenant à Khalakh, et à Khabor, et à Hara, et au fleuve de Gozan, où ils sont jusqu'à ce jour» (1 Chroniques 5: 26). Le

démembrement du royaume d'Ephraïm commence par les tribus qui, en vue de leurs convenances, avaient choisi leur portion en deçà du Jourdain.

Il en est toujours ainsi. Les chrétiens qui n'entrent pas résolument et sans porter leurs regards en arrière, sur un terrain où, comme le Jourdain, la mort de Christ établit une barrière infranchissable entre eux et le monde, ces chrétiens sont les premiers en butte aux assauts de l'ennemi et deviennent de pauvres captifs du monde, avec lequel, malgré une foi réelle, ils n'avaient pas consenti à rompre entièrement. Ainsi commence à s'opérer le démembrement du royaume d'Israël qui deviendra complet sous le règne d'Osée. Nous reviendrons à Pékakh, au chapitre suivant, mais auparavant nous trouvons la mention du règne de Jotham.

Chapitre 15: 32-38 : Jotham, roi de Juda

Ce fils d'Ozias commence son règne la deuxième année de Pékakh (cf. 2 Chroniques 27: 1-9), et règne seize ans à Jérusalem. Sa mère Jerusha, fille de Tsadok, était probablement de race sacerdotale. Avec elle nous continuons à constater le rôle béni des mères des rois de Juda. Rien de semblable pour les rois d'Israël. Mais «le peuple se corrompait encore» (2 Chroniques 27: 2) à cause du manque de décision de ces rois pieux, qui n'osaient attaquer l'idolâtrie à sa racine. Le récit des Chroniques nous apprend que Jotham «devint fort, car il régla ses voies devant l'Eternel son Dieu». La piété est pour nous aussi une source de force et de puissance spirituelle. Du moment que nos voies ne sont pas réglées devant Dieu, la force nous abandonne. Réflexion sérieuse pour tous, et mille fois plus sérieuse encore pour ceux qui ont une responsabilité particulière à l'égard du peuple de Dieu. Seulement le sentiment de cette force offre un danger. Nous l'avons vu dans le cas d'Ozias, que ce sentiment poussa à s'élever vis-à-vis du souverain sacrificateur (2 Chroniques 26: 16-21). Jotham ne s'enorgueillit point de sa force, aussi est-il dit de lui, en le comparant à son père: «Il n'entra pas dans le temple de l'Eternel» (2 Chroniques 27: 2). Au contraire, étant humble, il fut employé à la maison de Dieu. «Ce fut lui qui bâtit la porte supérieure de la maison de l'Eternel» (verset 35), fait caractéristique de son règne dans le livre des Rois. Quel privilège, quand un croyant laisse comme souvenir après lui, ce qu'il a fait pour la maison de Dieu! Dieu enregistre ce fait et nous le laisse comme mémorial de Jotham. Il y a d'autres faits dans sa vie, et les Chroniques nous en entretiennent, mais n'est-il pas touchant de voir que Dieu met celui-ci en pleine lumière, comme caractérisant à ses yeux le règne de ce roi fidèle? Sans se livrer à l'imagination, il n'est pas défendu de penser que la fille de Tsadok avait inculqué à son fils, dès son jeune âge, le respect pour le temple de l'Eternel et que, sous cette influence, le centre de l'activité du roi avait été la maison de Dieu.

Pékakh, fils de Remalia, allié à Retsin, roi de Syrie, commence, aux jours de Jotham, à monter contre Juda (verset 37). Le péché de Juda nécessitait la discipline de Dieu, mais les conséquences de cette discipline pouvaient être éloignées par la piété de son conducteur, comme cela arriva plus tard sous le pieux Ezéchias, au sujet de l'Assyrien. Il semble aussi que ce fut le cas pendant le règne de Jotham.

Chapitre 16 : Achaz, roi de Juda

Achaz, fils de Jotham, commença de régner sur Juda trois ans avant la mort de Pékakh, roi d'Israël, qui régna vingt ans à Samarie. Comme si Dieu eût voulu épargner cette honte à sa mère, le nom de celle-ci ne nous est pas donné. Au lieu de servir l'Eternel, il marcha dans la voie des rois d'Israël et revint aux mauvais jours de l'impie Achab, établissant en Juda le culte de Baal et celui de Moloch, auquel il sacrifia son fils (2 Chroniques 28: 2). Ses prédécesseurs n'avaient jamais aboli les hauts lieux, et laissaient *le peuple* y faire fumer de l'encens, sans se joindre eux-mêmes à cette idolâtrie. Achaz sacrifie *lui-même* et «fait fumer l'encens sur les hauts lieux, et sur les collines, et sous tout arbre vert» (verset 4). Il fit «ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel», comme les rois d'Israël. Remarquez que cette qualification de «mauvais» nous est toujours donnée en rapport avec l'Eternel. Il arrive, sans doute, que l'abandon de Dieu livre celui qui en est coupable à toute sorte de mal moral, au crime et à l'impureté, mais il n'en est pas toujours ainsi. Jéroboam I, Joas, roi d'Israël, Jéroboam II, étaient des monarques remarquables aux yeux des hommes; deux d'entre eux furent des «sauveurs» pour leur peuple, dont ils contribuèrent à établir la réputation et à reconquérir le domaine; mais *pour Dieu*, la question est autre. Il s'agit de déterminer les rapports que ces rois, comme ici Achaz, roi de Juda, eurent avec Lui. Le fait, si simple, que la mesure morale d'un homme se trouve dans sa conduite vis-à-vis de Dieu, est particulièrement oubliée de nos jours. Un homme peut être libre-penseur, athée même; s'il se conduit moralement et rend des services à l'humanité, même des chrétiens le qualifieront d'excellent homme, comme si Dieu pouvait accepter quelque chose de lui ou le dispenser en quelque manière de croire en Lui, à cause de sa bonne conduite. Erreur fatale pour cet homme, mais désolante surtout, quand on la voit sanctionnée par des chrétiens qui méconnaissent ainsi que, sans la crainte de Dieu, il ne peut pas même y avoir pour l'homme un commencement de sagesse. Quand ces incrédules paraîtront devant Dieu, ils seront convaincus par Lui, mais hélas! trop tard, d'avoir fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, et les chrétiens qui ont excusé leur incrédulité seront responsables de leur avoir, par cette coupable adhésion, fermé le chemin de la repentance. «Achaz marcha dans la voie des rois d'Israël» (verset 3). Double condamnation de ce roi qui, connaissant le culte du vrai Dieu en Juda, lui tourna le dos pour suivre les abominations des nations idolâtres.

Aussi le jugement qui se préparait contre le peuple sous Jotham, atteint maintenant Achaz, à cause de son infidélité. «Alors», nous est-il dit, «Retsin, roi de Syrie, et Pékakh, fils de Remalia, roi d'Israël, montèrent à Jérusalem pour lui faire la guerre; et ils assiégèrent Achaz; mais ils ne purent pas le vaincre (*)» (verset 5). Quoique nous devions, pour nous borner, remettre la mention des prophètes de Juda à l'étude du second livre des Chroniques, nous sommes obligés de nous départir çà et là de cette règle, et d'en référer ici à Esaïe, d'autant plus que Pékakh, fils de Remalia, roi d'Israël, y joue un rôle important. Le roi d'Israël, autrefois en guerre avec la Syrie, est maintenant son allié, sans doute pour se dégager d'un côté du joug de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, qui, comme nous l'avons vu plus haut, l'avait dépouillé d'une grande partie de son territoire, mais aussi pour regagner, tout en servant les vues de son allié, ce que Juda lui avait pris.

(*) Nous ne parlerons pas ici des victoires remportées par Retsin et Pékakh sur Juda, ni du prophète Oded, qui réussit à atteindre la conscience de quelques-uns des chefs d'Ephraïm, en leur faisant renvoyer les prisonniers et le butin pris sur Juda, au lieu de les retenir captifs. Tout ce récit trouvera sa place dans l'étude des Chroniques.

Ces deux rois donc montent contre Jérusalem et assiègent Achaz, mais ne peuvent pas le vaincre». Le coeur d'Achaz et de son peuple est agité «comme les arbres de la forêt sont agités devant le vent» (Esaïe 7: 2). L'Eternel envoie Esaïe à la rencontre du roi. Le prophète est accompagné de son fils Shear-Jashub, dont le nom signifie: «Un résidu reviendra» (cf. Esaïe 10: 21). Il parle en grâce à ce roi impie. C'est que Dieu reste, quoiqu'il en soit, fidèle à ses promesses, et renouera ses relations avec Israël et Juda, dans la personne de Christ et du résidu. Mais qu'elle est touchante la patiente grâce de Dieu envers ce mauvais roi! Il le rassure, au lieu de l'écraser; il lui annonce la délivrance. Il lui dit: «Prends garde et sois tranquille»; laisse-moi agir. Il lui dit: «Ne crains pas», à lui qui avait tout à craindre de Sa part. Il lui donne la date à laquelle Ephraïm «cessera d'être un peuple». Le mal est décrété pour une époque fixe et irrévocable, et malgré tout, Juda, s'il croyait, subsisterait encore pour un peu de temps (Esaïe 7: 9). L'Esprit de Dieu, par le prophète, dit à Achaz: «Demande un signe pour toi, de la part de l'Eternel ton Dieu». Achaz répond: «Je ne le demanderai pas, et je ne tenterai pas l'Eternel», colorant son incrédulité et sa désobéissance par une apparence de piété. Tenter l'Eternel, c'était se défier de lui, mais de fait, Achaz faisait bien plus que se défier: il *ne croyait pas* à la parole de l'Eternel. Alors Dieu lui annonce un signe: Juda, c'est-à-dire la maison de David, représentée par Achaz, a lassé la patience de Dieu, qui la remplacera par Emmanuel, la semence de la femme (verset 14). Mais avant que le second fils, qui devait naître au prophète, sût «rejeter le mal et choisir le bien, le pays des deux rois duquel Achaz a peur serait abandonné» (verset 16). Ce Maher-Shalal-Hash-Baz (qu'on se dépêche de butiner, qu'on hâte le pillage), ne «saura pas encore crier mon père et ma mère», que le pays de Pékakh et de Retsin sera abandonné. Cette prophétie s'est littéralement accomplie, et le dessein de ces rois d'établir en Juda «le fils de Tabeël» fut anéanti (*).

(*) Le nom de Tabeël, qui a passablement intrigué les savants, semblerait indiquer, par ses racines, un homme lié à la fois à la Syrie et à Ephraïm, que ces deux puissances avaient intérêt à choisir pour candidat au trône de Juda.

Achaz préfère se confier au roi d'Assyrie contre Pékakh et Retsin, que de se confier en l'Eternel et de lui obéir. Cela explique sa réponse à Esaïe. Il avait envoyé «des messagers à Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie, disant: Je suis ton serviteur et ton fils; monte, et sauve-moi de la main du roi de Syrie et de la main du roi d'Israël qui s'élèvent contre moi. Et Achaz prit l'argent et l'or, ce qui s'en trouva dans la maison de l'Eternel et dans les trésors de la maison du roi, et l'envoya en présent au roi d'Assyrie. Et le roi d'Assyrie l'écouta; et le roi d'Assyrie monta à Damas, et la prit, et en transporta les habitants à Kir, et fit mourir Retsin» (2 Rois 16: 7-9). Aussi Dieu lui déclare: «L'Eternel fera venir sur toi, et sur ton peuple et sur la maison de ton père, des jours qui ne sont pas venus depuis le jour qu'Ephraïm s'est retiré de Juda — savoir le roi d'Assyrie» (Esaïe 7: 17); et, contre Israël et la Syrie: «On emportera la puissance de Damas et le butin de Samarie devant le roi d'Assyrie» (8: 4). Ainsi, ce que l'Eternel avait prononcé contre Israël qui avait cherché l'appui de l'Assyrie (Osée 5: 13, 14), il le prononce

maintenant contre Juda qui recherche cette même alliance. Le premier résultat de sa confiance en l'Assyrie semble être favorable à Juda. Tiglath-Piléser s'empare de Damas, en transporte les habitants et fait mourir Retsin. La prophétie prononcée longtemps auparavant par Amos (1: 3-5) est maintenant accomplie.

Achaz n'est pas au bout de ses transgressions. La prophétie d'Esaië n'a aucun effet sur sa conscience. Il se rend à Damas à la rencontre du roi d'Assyrie qu'il vient féliciter pour son aide et son succès. Ayant vu l'autel idolâtre de Retsin, il en envoie le modèle à Jérusalem et l'établit dans le parvis du temple. Il se trouve un souverain sacrificateur pour accomplir cet acte sacrilège! 2 Chroniques 28: 22, nous dit qu'Achaz sacrifia aux dieux de Damas, car faire fumer le sacrifice sur un autre autel que l'autel d'airain, c'était sacrifier aux faux dieux.

Ne trouvons-nous rien de semblable dans la religion d'aujourd'hui, où des hommes, se disant chrétiens, pensent pouvoir s'approcher de Dieu par un autre autel que celui de l'expiation, à laquelle ils ne croient plus? Comme l'autel de Retsin, le leur est beaucoup plus vaste, a beaucoup plus belle apparence, que celui de Dieu. L'ancienne étroitesse religieuse a fait place, disent-ils, à des vues plus larges. Ce n'est plus le sang de la croix qui justifie et rachète le pécheur. Ils ont un autre Christ que celui-là, un Christ qui a renoué par sa vie les liens de l'humanité avec Dieu, sa croix n'étant plus que le couronnement d'une vie de dévouement. Le nouvel autel n'a aucun point de contact avec l'ancien. Sa forme et sa beauté le rendent infiniment plus désirable au monde que l'autel d'airain, aussi ce dernier est ôté de sa place, mis de côté (verset 14); il n'est plus le point de départ indispensable pour se présenter devant Dieu, dans son sanctuaire. En somme, on a un nouveau point de départ, on institue une nouvelle religion, et la première est reléguée dans un coin. Tout au plus l'autel d'airain peut-il servir à «consulter» (verset 15), non pas pour penser, comme on l'a dit, à ce qu'on doit en faire, mais afin de s'en servir pour des pratiques superstitieuses. C'est ainsi que, dans toute une partie de la chrétienté, l'usage de la croix est détourné et employé à des superstitions grossières. La religion d'Achaz, quand il s'agit du soi-disant culte de l'Eternel, aboutit à cela d'un côté, à l'incrédulité quant au fondement même de la foi, la croix de Christ, de l'autre, à la superstition quand il s'agit de ce même fondement.

Le sacrilège d'Achaz s'étend aux cuves (verset 17), qui, comme nous l'avons vu dans les Méditations sur le Premier livre des Rois (page 93), servaient au lavage des victimes, représentant l'absence complète de souillure du Christ offert en expiation. Achaz ôte les cuves de leurs bases. Et ici encore, ne trouvons-nous pas une analogie avec ce qui se passe sous nos yeux, ou se dit autour de nous? On abandonne la pensée d'une pureté parfaite de Christ, Agneau de Dieu, en l'assujettissant aux mêmes *tendances* que les nôtres et en le montrant, tenté par des convoitises intérieures auxquelles il n'a pas cédé. Tout en conservant les cuves, on les ôte de leurs bases.

Il en fut de même pour la mer d'airain (verset 17), instrument de la purification journalière des sacrificateurs. Elle était établie sur les bœufs, symboles de la patience de Dieu envers son peuple, quant à sa purification pratique. Cette purification ne pouvait être agréée, qu'en vertu de la longue patience de Dieu dans toutes ses voies envers son peuple. Achaz

enlève la cuve de ce qui constituait sa base et la met sur «un pavé de pierre». Ce pavé de pierre n'est-il pas une image frappante du cœur, et de la nature de l'homme? Toutes les tendances religieuses actuelles sont établies sur la prétention que l'élément humain, et non le caractère de Dieu, est la base de notre consécration pratique à son service, et qu'un acte résolu de la volonté de l'homme le rend capable de marcher sans souillure et sans péché dans le chemin de Dieu ici-bas.

Enfin Achaz change l'entrée dans la maison de l'Eternel (verset 18), qui était interdite à d'autres qu'au roi. Il le fait «à cause du roi d'Assyrie». Il renie ses privilèges comme chef du peuple de Dieu, et le «portique du sabbat», le privilège du peuple lui-même, pour ne pas choquer le monde auquel il s'asservit. Maintenant le roi d'Assyrie peut se déclarer satisfait! Les fondements mêmes de la religion d'Israël, par lesquels le peuple était sanctifié pour Dieu, ont disparu. Pourquoi le monde n'entrerait-il pas dès lors en relation avec le Dieu d'Israël par l'autel de Damas? Cette religion modifiée et dépouillée de sa puissance et de ses privilèges, lui convient parfaitement!

Chapitre 17: 1-6 : Osée, roi d'Israël

Nous voici arrivés au dernier acte de l'histoire d'Ephraïm, autrement dit, des dix tribus. Osée, meurtrier de Pékakh, règne neuf ans à Samarie. Tout en faisant ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, sa conduite vis-à-vis de Lui est moins profane que celle de ses prédécesseurs; seulement, il ne tient pas compte des jugements de Dieu qui avait annoncé, par tous ses prophètes, l'asservissement d'Israël à l'Assyrie. D'année en année, le roi Osée avait envoyé des présents au roi d'Assyrie (verset 3), suivant l'exemple de l'un de ses prédécesseurs Menahem qui, par des présents, s'était déclaré vassal de Pul, afin que ce dernier établît le royaume entre ses mains (15: 19, 20). Plus tard, Tiglath-Piléser était monté contre Pékakh et, comme nous l'avons vu, avait transporté en Assyrie les tribus d'au delà du Jourdain. Pékakh n'avait évidemment pas suivi, comme Menahem, la règle de soumission à l'Assyrie, ce qui expliquerait les motifs politiques de cette transportation qui ne nous sont pas donnés dans la Parole, tandis que le motif divin nous est indiqué par un mot des Chroniques: «Dieu réveilla l'esprit de Tiglath-Piléser, et il les transporta» (1 Chroniques 5: 26). Ici, les procédés habituels des rois d'Assyrie envers Israël sont mis au jour. «Shalmanéser, roi d'Assyrie, monta contre lui, et Osée devint son serviteur, et lui envoya des présents» (verset 3). La menace d'une invasion par un ennemi plus fort que lui, oblige Osée à se soumettre, bien à contre-cœur sans doute, à ce vasselage. Mais ces présents ne lui servent guère. «Ils sont montés vers l'Assyrien»; dit Osée, le prophète, «un âne sauvage se tient isolé. Ephraïm a fait des présents à ses amants. Quand même ils ont fait des présents parmi les nations, maintenant je les assemblerai, et ils commenceront à être amoindris sous le fardeau du roi des princes» (Osée 8: 9, 10).

«Et le roi d'Assyrie découvre qu'Osée conspirait; car Osée avait envoyé des messagers à Sô, roi d'Egypte, et il n'envoyait pas de présents au roi d'Assyrie, comme il avait fait d'année en année» (verset 4). En effet, cette conduite double et suspecte du roi est mentionnée par le prophète: «Ephraïm se repaît de vent et poursuit le vent d'orient; tout le jour, il multiplie le mensonge et la dévastation; et ils font alliance avec l'Assyrie, et portent de l'huile en Egypte»

(Osée 12: 2), et encore: «Ephraïm est devenu comme une colombe niaise, sans intelligence; ils appellent l'Egypte, ils vont vers l'Assyrie» (Osée 7: 11). Aussi, découvrant la conspiration du roi, Shalmanésér «l'enferma dans une prison et le lia» (verset 4). «Le roi périt», selon la prophétie d'Osée (10: 7), sans que les circonstances de sa mort nous soient rapportées. Le roi d'Israël, une fois prisonnier, «le roi d'Assyrie monta par tout le pays, et monta à Samarie, et l'assiégea trois ans» (verset 5; cf. 18: 9); mais ce ne fut pas Shalmanésér en personne qui s'empara de la ville, car il est dit: «*Ils la prirent* au bout de trois ans» (18: 10). En effet, dans l'intervalle, Sargon (Esaïe 20: 1) avait succédé à Shalmanésér, ou du moins, était à la tête de l'armée pendant un court interrègne. Le sort de la ville rebelle fut terrible, selon la parole de Michée, qui prophétisa «au sujet de Samarie et de Jérusalem»: «Je ferai de Samarie un monceau dans les champs, des plantations de vigne; et je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements. Et toutes ses images taillées seront mises en pièces; et tous ses présents de prostitution seront brûlés au feu; et je mettrai en désolation ses idoles; car c'est avec un présent de prostituée qu'elle les a rassemblées, et elles redeviendront un présent de prostituée» (Michée 1: 6, 7). Osée nous décrit aussi cet événement: «Samarie portera son iniquité, car elle s'est révoltée contre son Dieu; ils tomberont par l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et on fendra le ventre à leurs femmes enceintes» (Osée 13: 16).

«Et le roi d'Assyrie transporta Israël en Assyrie et les fit habiter à Khalakh, et sur le Khabor, fleuve de Gozan, et dans les villes des Mèdes» (verset 6). On a supposé qu'une partie des dix tribus s'était enfuie en Egypte à ce moment-là. Nous ne pensons pas que le passage d'Osée (8: 13): «Ils retourneront en Egypte», puisse être interprété de cette manière. Ce même prophète avait dit: «Ils appellent l'Egypte, ils montent vers l'Assyrie» (7: 11); puis: «Ephraïm a fait des présents à *des amants*» (8: 9); puis encore: «*Ephraïm retournera en Egypte*, et mangera en Assyrie ce qui est impur» (9: 3). Tout cela s'accorde complètement avec la conspiration d'Osée, comme aussi cette autre parole: «*Il ne retournera pas* dans le pays d'Egypte, mais l'Assyrien sera son roi» (11: 5). «Descendre en Egypte», ne signifie pas nécessairement s'y enfuir, mais y chercher du secours, comme il est dit en Esaïe 31: 1: «Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour avoir du secours».

Quant au passage d'Osée 8: 13, il faut bien remarquer que le prophète associe continuellement l'iniquité de Juda avec celle d'Ephraïm: «Les peuples seront rassemblés contre eux, quand ils seront liés pour leurs deux iniquités. Et Ephraïm est une génisse dressée qui aime à fouler le blé; et j'ai passé sur son beau cou; je ferai tirer le chariot à Ephraïm; Juda labourera, et Jacob hersera» (10: 10, 11); comme il les réunit aussi, après qu'ils auront été au comble de l'asservissement, dans la même bénédiction future (10: 13). Cette remarque fait comprendre que: «Ils retourneront en Egypte», au chapitre 8: 13, s'applique à Juda, moralement associé à Israël. Ce qui le prouve, c'est le verset suivant: «*Israël... bâtit des palais, et Juda multiplie les villes fortes*» (verset 14), mais bien plus encore: «Voici, ils s'en sont allés à cause de la dévastation: l'Egypte les rassemblera, Moph (ou Noph, Memphis) les enterrera» (9: 6). Or nous savons, d'après le récit de Jérémie (43; 44: 1), que les transfuges de Juda s'enfuirent devant le roi de Babylone et se réfugièrent en Egypte, et entre autres à Noph,

forçant le prophète à les y accompagner, et que là, il prophétisa contre eux, quand ils se croyaient à l'abri de leur oppresseur (cf. 2 Rois 25: 26) (*)

(*) A part cette explication, nous n'avons pas l'intention de résoudre les difficultés historiques contenues dans ces livres. C'est ainsi que nous laissons de côté, pour la plupart, les questions chronologiques. D'autres ont répondu aux objections de la soi-disant «haute critique» à leur sujet.

Chapitre 17: 7-41 : Récapitulation divine de l'histoire d'Israël

Dieu récapitule maintenant, lui-même, cette longue histoire d'Israël, qui commence à l'Exode et se termine à notre chapitre. Non pas qu'elle soit close définitivement; elle ne l'est qu'en ce qui concerne ce peuple et ses rois, envisagés comme responsables. Les entrailles du prophète Osée, émues des compassions divines, annoncent sa restauration future. «Mon coeur est changé en moi; toutes ensemble, mes compassions se sont émues. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas de nouveau Ephraïm; car je suis Dieu, et non pas un homme — le Saint au milieu de toi; et je ne viendrai pas avec colère. Ils marcheront après l'Eternel. Il rugira comme un lion; car il rugira, et les fils accourront en émoi de l'Occident, ils accourront en émoi de l'Egypte comme un oiseau et, comme une colombe, du pays d'Assyrie; et je les ferai habiter dans leurs maisons, dit l'Eternel» (Osée 11: 8-11). Ce même Dieu, qui leur «avait donné un roi dans sa colère et l'avait ôté dans sa fureur» (13: 11), dit: «Je les délivrerai de la main du shéol, je les rachèterai de la mort» (13: 14), et encore: «Je guérirai leur abandon de moi, je les aimerai librement, car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai pour Israël comme la rosée; il fleurira comme le lis, et il poussera ses racines comme le Liban. Ses rejetons s'étendront, et sa magnificence sera comme l'olivier, et son parfum comme le Liban: ils reviendront s'asseoir sous son ombre, ils feront vivre le froment, et ils fleuriront comme une vigne; leur renommée sera comme le vin du Liban» (14: 4-7).

Du verset 7 à 18 de notre chapitre, Dieu montre ce qu'il avait fait pour Israël depuis que, les délivrant d'Egypte, il les avait introduits en Canaan (verset 7). Il parle ensuite de ce qu'eux avaient fait, agissant d'abord «en secret» contre l'Eternel, marchant suivant l'idolâtrie des nations que Dieu avait dépossédées devant eux, et dans les statuts que les rois d'Israël, à commencer par Jéroboam I, avaient établis, en fondant et maintenant la religion nationale des veaux de Dan et de Béthel. De plus, ils avaient érigé partout, dans leurs villes fortes, et jusqu'auprès des tours de garde, observatoires isolés, des hauts lieux et des idoles mâles et femelles, avec plus de débordement que Juda qui s'était contenté de conserver les hauts lieux, consacrés autrefois au culte de l'Eternel, et en avait fait des places de pratiques idolâtres (versets 8-13). L'Eternel avait rendu témoignage contre eux et contre Juda par tous les prophètes. Les avaient-ils écoutés? Non, ils avaient abandonné les commandements de l'alliance pour se livrer à l'affreuse apostasie, décrite sous toutes ses faces aux versets 14-17. Enfin, dans sa colère, Dieu les avait ôtés de devant sa face et il «n'en était resté que la seule tribu de Juda», sans doute pour peu de temps, mais Dieu la reconnaissait encore, selon la parole d'Osée: «Ephraïm m'entoure de mensonge, et la maison d'Israël de fraude; mais Juda marche encore avec Dieu et avec les vrais saints» (Osée 12: 1).

Aux versets 19, 20, Dieu mentionne *Juda* comme en passant. Ce dernier avait suivi les statuts établis par les dix tribus, aussi l'Eternel rejeta *toute* la semence d'Israël, mais du verset 21 au 24e, il revient à Ephraïm et à sa séparation de la maison de David. C'était là, sans doute, un jugement de l'Eternel contre Salomon, et comme tel ordonné de Dieu, mais, d'autre part, c'était le fruit du mauvais coeur d'Israël, pour lequel le temple de Dieu à Jérusalem avait peu d'importance, quand il pensait à devenir une nation indépendante de Juda. Peut-être, néanmoins, Israël n'aurait-il pas songé, malgré cela, à se forger de toutes pièces une nouvelle religion, si les vues politiques de Jéroboam, entièrement étranger à toute crainte de Dieu, n'avaient forcé son peuple à entrer dans cette voie. «Jéroboam avait détourné violemment Israël de suivre l'Eternel, et lui avait fait commettre un grand péché» (verset 21). Mais, d'autre part, «les fils d'Israël *marchèrent*» (ils étaient donc coupables eux-mêmes) «dans tous les péchés que Jéroboam avait commis, et *ils ne s'en détournèrent point*» (verset 22). Aussi Israël fut transporté en Assyrie. On voit ici, verset 24, et au verset 6, l'immense extension qu'avait prise ce royaume. Le monarque assyrien fit venir des gens de Babel et autres lieux pour remplacer les déportés dans les villes de la Samarie.

Ces nations idolâtres, transportées dans la terre d'Israël, *ne craignaient pas l'Eternel*. Il envoya contre elles des lions qui les tuaient. Malgré la désolation présente, Dieu avait souci du pays de son héritage; il revendiquait ses droits sur lui et ne se les laissait pas enlever. Il ne voulait pas qu'il retombât sous la malédiction dont il l'avait délivré en exterminant les Cananéens. Quelle que fût la ruine, il ne fallait pas que le nom de l'Eternel fût entièrement arraché du pays d'Israël, et cela en vue de l'avenir, car le résidu, le vrai Israël, doit hériter la terre.

Décimés par les lions, ces pauvres païens ignorants qui assimilaient le Dieu d'Israël à leurs faux dieux, comprennent ce jugement. Ils sont plus intelligents que le peuple de l'Eternel (verset 26). Le roi d'Assyrie leur fait envoyer l'un des sacrificateurs transportés, pour «leur enseigner la coutume du dieu du pays»; mais ce sacrificateur lui-même avait soutenu l'affreux mélange des idoles avec la religion du vrai Dieu et ne peut leur enseigner que sa propre corruption, en sorte que, d'un côté, ils «apprennent à *craindre l'Eternel*», tandis que, de l'autre, chacun se fait ses dieux et les place «dans les maisons des hauts lieux que les Samaritains avaient faites» (verset 29). Une religion corrompue — ce fait si évident a cependant besoin que l'on y insiste particulièrement — ne peut conduire les hommes dans la vérité et les formera toujours sur son modèle. Aussi est-il dit: «*Ils craignaient l'Eternel*, et se firent d'entre toutes les classes du peuple des sacrificateurs des hauts lieux, qui offraient des sacrifices pour eux dans les maisons des hauts lieux» (verset 32). Jéroboam n'avait-il pas fait de même à l'égard de la sacrificature? Ce qu'ils apprennent du sacrificateur de Samarie les engage dans le même chemin, seulement, ils vont un peu plus loin, et les sacrificateurs qu'ils établissent à la façon de Jéroboam deviennent, tout simplement, des sacrificateurs de leurs idoles (verset 32; cf. verset 29). La parole de Dieu répète qu'ils «*craignaient l'Eternel* et servaient leurs dieux selon la coutume des nations d'où ils avaient été transportés» (verset 33), mais elle ajoute, au verset 34: «Jusqu'à ce jour, ils font selon leurs premières coutumes:

ils ne craignent pas l'Eternel, et ils ne font pas selon leurs statuts et selon leurs coutumes, ni selon la loi et selon le commandement que l'Eternel avait commandés aux fils de Jacob, qu'il nomma Israël» (verset 34). N'oublions pas que la crainte de l'Eternel, ce *premier pas* dans la voie de la sagesse, ne peut pas s'allier avec l'idolâtrie du monde, pas davantage avec les idoles des païens qu'avec celles du monde actuel qui, en rejetant Christ, a reconnu la domination de Satan. Ceux qui, en apparence, le *craignent*, de fait *ne le craignent pas* réellement, s'ils ne lui obéissent pas, car le craindre, c'est lui obéir. Dieu ne souffre pas de mélange.

Remarquez, dans tout ce passage, combien la crainte de l'Eternel, ce *commencement* de la sagesse avait été placée sur la conscience à la fois du peuple (versets 35-40) et des nations. L'Eternel avait dit à Israël: «Vous ne craignez point d'autres dieux» (versets 35, 37, 38). «Vous craignez l'Eternel, et vous vous prosternerez devant lui» (verset 36). «Vous craignez l'Eternel, votre Dieu, et il vous délivrera de la main de tous vos ennemis» (verset 39). Dans ce court passage, le mot «craindre l'Eternel» revient jusqu'à *onze* fois! De cette ordonnance élémentaire, tout le reste dépendait et dépend encore!

Quant à ces nations, en leur faisant sentir son déplaisir par l'attaque des lions, l'Eternel leur avait, pour ainsi dire, imprimé une direction vers lui, puis, suivant envers elles le même principe qui l'avait dirigé envers son peuple, il les avait laissées à leur propre responsabilité. Pas plus qu'Israël, elles n'en avaient tenu compte, mais lequel de ces deux partis était le plus coupable? Quand les captifs de Juda furent réintégrés dans leur pays pour recevoir le Christ, ils méprisaient profondément les Samaritains et n'avaient point de relations avec eux (Jean 4: 9). Mais ils allaient plus loin, et disaient à leur Messie: Tu es un Samaritain! (Jean 8: 48). C'est ainsi que l'homme religieux juge les autres hommes, lui qui est sous le même jugement, et c'est ainsi qu'il juge Dieu! Jésus rejeté accepte ce nom, pour montrer dans une parabole que, malgré cette position de déshonneur qui lui était faite, lui seul était le dispensateur de la grâce, en contraste avec l'homme religieux, que sa propre justice empêchait d'être le prochain du malheureux Israël, tombé entre les mains des nations qui l'avaient pillé!

Chapitres 18 à 25 : Les derniers rois de Juda

Chapitres 18 à 20 : Ezéchias roi de Juda

L'histoire d'Israël étant terminée, nous trouvons, jusqu'à la fin du livre, celle des derniers rois de Juda. Avant d'en considérer les détails, abordons un sujet général de la plus haute importance.

Les Réveils de la fin

Extérieurement, sans doute, Juda «marchait encore avec Dieu et avec les vrais saints»; mais, depuis longtemps, sa ruine était manifeste. Elle s'était accentuée tout particulièrement depuis que le pieux Josaphat avait été chercher l'alliance d'Achab. Tout en conservant cette apparence extérieure, abandonnée par Ephraïm dès le commencement de son existence, Juda était moralement éloigné de Dieu. Les prophètes Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, nous renseignent sur son état intérieur. C'est ainsi qu'Esaïe, décrivant l'état de Juda dans cette période, écrit:

«Parce que ce peuple s'approche de moi de sa bouche, et qu'ils m'honorent de leurs lèvres, et que leur coeur est éloigné de moi, et que leur crainte de moi est un commandement d'hommes enseigné, c'est pourquoi, voici, j'agirai encore merveilleusement, et je ferai une oeuvre merveilleuse envers ce peuple: la sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses intelligents se cachera» (Esaïe 29: 13, 14). Et encore : «C'est ici un peuple rebelle, des fils menteurs, des fils qui ne veulent pas entendre la loi de l'Eternel» (30: 9). Et encore, à la veille de l'invasion de Sankhérib: «Les pécheurs ont peur dans Sion; le tremblement a saisi les impies: Qui de nous séjournera dans le feu consumant? Qui de nous séjournera dans les flammes éternelles? Celui qui marche dans la justice et celui qui parle avec droiture, celui qui rejette le gain acquis par extorsion, qui secoue ses mains pour ne pas prendre de présent, qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre parler de sang, et qui ferme ses yeux pour ne pas voir le mal» (33: 14, 15). Il est inutile de multiplier les citations. Nous aurons du reste occasion d'y revenir quand, à propos du règne de Josias, nous consulterons Jérémie au sujet de l'histoire morale de Juda.

Au milieu de cet état de choses, Achaz, roi de Juda, avait pris à tâche d'altérer les institutions fondamentales du temple de l'Eternel. On ne voit pas que le peuple ait protesté le moins du monde contre ces profanations. Il laissait faire. Aussi le courroux de l'Eternel s'était-il embrasé sous le règne d'Achaz contre Juda (2 Chroniques 28: 9), en le livrant aux mains d'Ephraïm, et contre Achaz «qui avait rejeté tout frein en Juda et avait beaucoup péché contre l'Eternel» (2 Chroniques 28: 19). Seul l'impie Manassé dépassa plus tard l'iniquité d'Achaz.

Mais, entre ces deux rois, Dieu suscite un témoignage en Juda. Nous entrons dans la période des *Réveils* proprement dits; le premier, celui d'Ezéchias, dont nous allons nous occuper, le second, celui de Josias. Le caractère saillant de ces réveils, c'est qu'ils sont le fruit absolu de la grâce de Dieu. Rien ne les fait prévoir, aucun travail préliminaire ne les amène, nul signe de repentance chez le peuple ne les précède. Ils sont l'oeuvre directe de l'Esprit de Dieu, et ressortent d'une manière éclatante au milieu de la ruine de Juda. Ezéchias est le fils d'un père profane et voué aux abominations idolâtres; son fils, Manassé, surpasse Achaz en apostasie. Manassé a pour fils Amon, aussi apostat que lui. Mais le fils de ce dernier, petit-fils de Manassé, Josias, est l'instrument d'un second réveil en Juda. Après lui vient la période de la fin, où la lampe de David *semble* éteinte pour toujours.

Ces réveils ont pour *nous* une importance toute particulière. Nous assistons à la fin de l'histoire de la chrétienté qui, sauf l'idolâtrie païenne, a la plus grande analogie morale avec la fin de l'histoire de Juda. Le jugement est prononcé depuis longtemps par la Parole sur l'état de choses actuel (lisez 2 Timothée; 2 Pierre; Jude), et nul n'y prend garde. Au moment de leur ruine subite, les hommes crient encore: «Paix et sûreté». La grâce de Dieu met momentanément, par des réveils, une digue au torrent qui les emporte. Il s'en sert pour retirer de la masse, déjà condamnée, un plus ou moins grand nombre d'âmes, rendues attentives à la voix de son Evangile; il prépare ainsi la venue de son Bien-aimé pour prendre les siens auprès de Lui, en complétant le nombre des élus, en sorte que pas un d'entre eux ne manque au dernier appel du rassemblement final.

Ces réveils de la fin n'ont pas tous le même caractère, mais quand on cherche à les distinguer des retours de piété qui ont précédé, l'on trouve d'abord qu'ils ne concernent pas seulement la personne du roi, mais sont partagés par le peuple; ensuite que, malgré leur diversité, ils ont un caractère commun, la rupture complète avec des traditions qui, par leur antiquité, paraissaient respectables aux yeux des hommes, mais n'étaient pas l'enseignement du Saint Esprit, et n'avaient point été instituées de Dieu. Les réveils de la fin sont, en un mot, la rupture avec *la tradition* et le retour à *ce qui était au commencement*. Ce fait nous frappe particulièrement dans l'histoire d'Ezéchias et dans celle de Josias. David, le chef de la race royale, n'avait jamais sacrifié sur les hauts lieux; il n'avait qu'un souci: trouver un lieu pour l'arche de l'Eternel. Ce lieu trouvé en Sion, il s'y tient et y rend culte à Dieu. Salomon ne suit pas la marche de son père et s'en écarte, en ce qu'il sacrifie à l'Eternel sur les hauts lieux. Pratique dangereuse, et qui porte des fruits abominables, lorsque le coeur du roi se fut laissé entraîner par les femmes étrangères (1 Rois 11: 7). Depuis ce moment-là, les sacrifices des hauts lieux, tradition du règne de Salomon, ne furent plus bannis de Juda, et l'on peut dire, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que les hauts lieux firent partie de sa religion nationale (*). Nous avons donc raison d'affirmer que cette religion, tout en gardant bien des traits de la vérité, avait abandonné ce qui était au commencement, et qui remontait, non seulement à David, mais à Moïse (voyez Deutéronome 12: 1, 2). Elle avait favorisé l'alliance de Josaphat avec le roi d'Israël, car s'il n'existait pas entre eux de lien moral, la conformité de certaines pratiques religieuses entre leurs deux peuples, aveuglait ce roi pieux sur l'impiété d'une pareille alliance. Ce relâchement initial porte tôt ou tard ses fruits. L'inique Achaz s'attaque, non pas aux hauts lieux de Salomon, mais aux choses établies par lui, selon le modèle communiqué au commencement par l'Eternel à David, c'est-à-dire à la maison même de Dieu. Il fait bon marché de tous les principes divins proclamés dans l'arrangement du temple, comme de nos jours, on fait bon marché de tous les dogmes, sans respecter davantage la divine institution des choses du christianisme, qu'Achaz ne respectait l'autel et les cuves.

(*) Nous verrons, en étudiant le second livre des Chroniques, la manière, en apparence contradictoire, dont ce livre nous présente cet important sujet.

Nous avons dit que le caractère commun des réveils de la fin est la séparation de la religion courante, pour revenir à ce qui a été enseigné au commencement dans la parole de Dieu.

De là, sous Ezéchias, la destruction complète (encore plus radicale, sous Josias qui la poursuit dans tout le territoire de Canaan) de tout ce qui se rapportait aux hauts lieux, statues, ashères, encens, sacrificateurs, et de toute cette religion de pronostiqueurs, spirites et autres, vers laquelle Israël était entraîné. En comparant l'histoire de Josias avec celle d'Ezéchias, nous noterons les caractères distinctifs de ces réveils, car, nous l'avons dit, chacun a un caractère spécial, selon les époques diverses dont Dieu connaît les besoins. Bornons-nous, pour le moment, à considérer le réveil qui caractérise le règne d'Ezéchias.

Chapitre 18: 1-18 : Ezéchias et le premier réveil

La mère d'Ezéchias était probablement de race sacerdotale ou lévitique et, sans doute, comme nous l'avons souvent noté, le Seigneur l'employa dans l'éducation de son fils, alors qu'Achaz, père d'Ezéchias, ne pouvait avoir sur lui qu'une influence néfaste. Mais, quoiqu'il en soit de ces influences favorables ou contraires, une chose demeure, c'est que la grâce seule explique les caractères d'Ezéchias et de Josias, et les derniers rois de Juda, impies malgré leurs mères juives ou leurs pères pieux, en sont la preuve.

«Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce que fit David son père» (verset 3). Dieu fait remonter sa fidélité à l'exemple donné par David, fait d'autant plus remarquable que cela n'est pas dit de ses prédécesseurs. Jotham «fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel, selon tout ce qu'avait fait Ozias son père» (15: 34). Ozias «selon ce qu'avait fait Amatsia» (15: 3); Amatsia «selon ce qu'avait fait Joas» (14: 3). La parole de Dieu fait la même remarque pour Josias que pour Ezéchias (22: 2), confirmant ainsi le fait que ces deux rois retournèrent à ce qui était au commencement. On ne peut parler aujourd'hui d'un réveil véritable qui n'ait pas ce caractère (*). Il en fut de même aux jours d'Esdras et de Néhémie. Au sein même de la ruine, le peuple revint aux fondements divins et à la parole de Dieu, se séparant en même temps de toute action commune et de toute alliance, avec le monde. De nos jours, on prétend *créer des réveils*, tout en les laissant alliés avec le christianisme professant qui déshonore Dieu, le Seigneur Jésus, le Saint Esprit et la Parole! Il n'en fut pas ainsi d'Ezéchias. Il ne pactisa nullement avec la corruption qui s'était introduite en Juda. Seulement, ce qui le distingue de nous, simples chrétiens quant aux principes, c'est qu'Ezéchias avait une autorité et une responsabilité spéciales comme roi, de la part de Dieu, et que son devoir était d'user de sa propre autorité pour purifier le peuple, acte qui aurait pu, comme pour les règnes précédents, laisser ses sujets plus ou moins indifférents à sa piété personnelle. Le réveil s'accomplissait dans le cœur du roi, le roi en était l'agent, et la question surgissait dès lors si le cœur et la conscience du peuple suivraient l'impulsion donnée. Or, nous voyons en 2 Chroniques 30: 10-14 et 31: 1, que le zèle d'Ezéchias porta ses fruits et fut suivi chez le Peuple d'humiliation et d'unité de cœur et de pensée pour se purifier du mal. Ce ne furent pas seulement ceux de Juda, mais les restes d'Ephraïm après la transportation, qui ressentirent les effets bénis de la piété du roi, en sorte que la destruction des instruments de l'idolâtrie s'étendit, non seulement à Juda et Benjamin, mais aussi à Ephraïm et Manassé.

(*) Nous ne parlons pas ici, cela va sans dire, de l'évangélisation du monde et de la conversion des pécheurs.

«Il ôta les hauts lieux, et brisa les statues, et coupa les ashères, et mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait car jusqu'à ces jours-là, les fils d'Israël lui brûlaient de l'encens; et il l'appela: Nehushtan (morceau d'airain)» (verset 4). Ici, cette purification est attribuée au roi seul. Elle fut complète de sa part et alla jusqu'au serpent d'airain que Moïse avait fait. N'est-il pas frappant de constater que la Parole ne fait aucune mention du serpent d'airain, depuis le temps où Moïse l'érigea dans le désert, et cependant, Israël l'avait conservé soigneusement depuis plus de 700 ans, sans doute en souvenir de la merveilleuse délivrance opérée par ce

moyen en faveur du peuple? Israël avait été guéri par lui, et n'était-il pas naturel qu'il voulût le garder comme un témoignage visible de cette guérison? C'était une chose respectable, un type antique de la délivrance du péché et de ses conséquences par le sacrifice de Christ, mais cet objet était devenu, entre les mains de l'Ennemi, un moyen d'idolâtrie pour le peuple qui lui brûlait de l'encens. Il fallut l'intervention du fidèle Ezéchias pour signaler et détruire cette idolâtrie cachée, revêtue d'une forme d'institution divine. Ce serpent était un symbole, et non pas une chose ayant en elle-même une propriété miraculeuse. L'occasion unique où il avait été employé ne s'étant pas renouvelée et ne pouvant l'être, il n'avait pas plus de valeur en lui-même que tout autre Nehushtan, ou morceau d'airain. Les Nehushtans, idolâtrie plus cachée, mais aussi grossière que l'idolâtrie ordinaire, sont toujours nombreux dans la chrétienté. Comme Nehushtan, la croix de Christ a donné lieu à des pratiques superstitieuses. Posséder un morceau de la «vraie croix», le baiser, ou révéler un morceau de bronze ou d'ivoire représentant le Seigneur mourant sur la croix, sont des pratiques générales dans une grande partie de la chrétienté. L'homme s'attache au symbole et lui reconnaît quelque valeur ou propriété particulière. Il fait du symbole son Dieu. Est-ce meilleur que l'idolâtrie divinisant les attributs de Dieu? Non certes; c'est une idolâtrie tout aussi grossière, mais encore plus dangereuse, parce qu'elle s'empare de ce qu'il y a de plus sacré, de plus élevé, de la croix, centre de tous les conseils de Dieu, du symbole de l'amour éternel, pour en faire une idole que les yeux de la chair voient, que baisent les lèvres de la chair, une idole qui n'a elle-même ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre. La foi se débarrasse de ces choses et les prend pour ce qu'elles sont, ni plus, ni moins, qu'un morceau de bois ou d'airain.

«Il mit sa confiance en l'Eternel, le Dieu d'Israël» (verset 5). Nous trouvons ici le caractère particulier et très frappant d'Ezéchias, et du réveil qui accompagne son règne. C'est *la confiance en Dieu*. Cette confiance lui fait repousser toute aide humaine. Il ne va pas, comme d'autres rois, chercher du secours en Egypte pour échapper à l'Assyrie (Esaïe 30: 1-5; 31: 1-3), ou s'appuyer, comme son père, sur l'Assyrien, contre d'autres ennemis du dehors. Et cependant sa foi présente, même de ce côté-là, des défaillances, comme nous le verrons.

Sous le rapport de la confiance, Ezéchias n'eut pas son égal parmi les rois de Juda. Cette confiance est inséparable de *l'obéissance*: «Il s'attacha à l'Eternel; il ne se détourna point de lui, et il garda ses commandements, que l'Eternel avait commandés à Moïse» (verset 6). Défions-nous d'une soi-disant confiance en Dieu qui s'allie avec la désobéissance à sa Parole. Si j'ai confiance en lui, je m'attache à lui; si je m'attache à lui, je garde sa Parole, et je la garde, telle qu'il me l'a confiée au commencement comme Ezéchias garda «les choses commandées à Moïse». On peut trouver, sans doute, de la confiance en Lui, mêlée de beaucoup d'ignorance, mais l'ignorance n'est pas la désobéissance. Seulement, du moment que l'âme est mise en rapport avec la claire révélation de la pensée de Dieu et qu'elle lui préfère ses formes religieuses, ses hauts lieux et ses Nehushtans, elle n'aura jamais une vraie confiance en Dieu. Oui, confiance, attachement au Seigneur et obéissance sont choses inséparables. Le résultat de la foi d'Ezéchias ne se fait pas attendre: «L'Eternel fut avec lui: partout où il allait, il prospéra» (verset 7). Quel heureux cercle de bénédictions! La faveur de Dieu, la prospérité

spirituelle accompagnent la fidélité. Que ces bénédictions, cher lecteur, soient les nôtres! Amen.

Il nous est dit ensuite qu'Ezéchias «se révolta contre le roi d'Assyrie et ne le servit pas» (verset 7). C'était agir en sens inverse de son père Achaz qui, averti solennellement par Esaïe de ne pas craindre l'attaque de Retsin, roi de Syrie, et de Pékakh, fils de Remalia, et exhorté à demander de la part de l'Eternel un signe que sa promesse s'accomplirait, avait préféré recourir à l'Assyrien. Dieu lui déclara alors que ce roi d'Assyrie, auquel il se confiait, «remplirait la largeur du pays d'Emmanuel, du déploiement de ses ailes» (Esaïe 7: 1-17; 8: 8). Ezéchias, nous paraît-il, agissait selon Dieu en ne reconnaissant pas cette autorité, Il n'en fut pas de même, plus tard, pour Juda, lorsqu'il s'agit de Babylone, comme nous pouvons le voir en Jérémie et à la fin de notre livre. Se révolter contre Nebucadnetsar, quand Dieu lui avait transféré l'empire et employait ce joug comme jugement sur Juda, c'était se révolter contre Dieu. Dans le cas d'Ezéchias, c'était ne pas reconnaître à l'Assyrien une autorité que Dieu ne lui avait nullement conférée à l'égard de Juda, dans ce moment-là. Ezéchias était serviteur de Dieu et ne pouvait l'être du roi d'Assyrie. Aussi la victoire sur les Philistins (verset 8), lui est-elle accordée à la suite de cette confiance en Dieu qui lui avait fait secouer ce joug.

Mais là même, quant au caractère dominant de sa foi, nous voyons, dès le début de son règne, chanceler la *confiance* de ce roi pieux. Dieu permet souvent des faits pareils, afin de nous apprendre à connaître nos coeurs et à ne mettre aucune confiance en nous-mêmes. L'histoire des hommes de foi, depuis Abraham à David, en passant par Moïse, nous en offre de nombreux exemples. C'est quant à la confiance même, qui caractérise avant tout sa marche, qu'Ezéchias fait son premier faux pas. Le terrible désastre d'Israël par l'invasion de Shalmanésér prépare, sans doute, l'ébranlement de cette confiance, mais quand Ezéchias voit toutes les villes de Juda tomber aux mains du roi d'Assyrie, le coeur lui manque. Il envoie vers lui à Lakis, disant: «J'ai péché, retire-toi de moi; ce que tu m'imposeras, je le supporterai» (verset 14). La peur s'empare de lui. Comme Pierre, il regarde le vent et les vagues, et perd de vue le Seigneur. Il se compare au roi d'Assyrie, au lieu de comparer celui-ci à l'Eternel. Le roi lui impose un tribut; Ezéchias se dépouille de tout pour le payer, jusqu'à enlever l'or des portes et des piliers du temple de l'Eternel. A quoi cela lui sert-il? Le roi n'en tient aucun compte. Que lui importe de rompre sa parole, quand il s'agit du serviteur détesté de l'Eternel? (*) Les Chroniques (2 Chroniques 32: 1-8) se taisent sur cette défaillance pour en venir, comme Esaïe 36, au récit de ce qui suit dans notre chapitre, depuis le verset 17. C'est que, comme nous l'avons souvent vu dans le cours de ces méditations, il s'agit ici de l'histoire du roi responsable, tandis que les Chroniques nous montrent l'action de la grâce de Dieu, dans le coeur de ceux qu'il emploie à son service. Cette discipline fut pleine de bénédictions pour le coeur d'Ezéchias, comme nous le verrons dans la suite.

(*) On a supposé qu'Ezéchias n'avait pu s'acquitter de la totalité du tribut qui s'élevait à une somme énorme, mais les inscriptions confirment le récit biblique et montrent qu'il s'en est acquitté à la lettre. Il y avait donc félonie du monarque assyrien, et Dieu s'en servit pour la discipline d'Ezéchias.

Avant d'aller plus loin, remarquons que le récit des Chroniques (2 Chroniques 29-31), insiste beaucoup sur une partie de l'activité d'Ezéchias au commencement de son règne, activité que le récit des Rois passe entièrement sous silence. En effet, les Chroniques nous présentent, tout au long, le zèle d'Ezéchias pour restaurer le culte et la maison de l'Eternel, tandis que notre récit dépeint son énergie pour se séparer du mal et en purifier le peuple. Ces deux caractères sont inséparables d'un vrai réveil, et l'on peut dire que le premier, le retour à Dieu, doit nécessairement primer le second ou, pour m'exprimer plus clairement, que la séparation du mal suit la restauration de nos rapports avec Dieu. Cela est si vrai, que les Chroniques nous montrent Ezéchias, comme «ayant à coeur de faire alliance avec l'Eternel» «au premier mois de la première année de son règne», et que la sanctification du temple commença «le premier jour du premier mois» (2 Chroniques 29: 3, 17; cf. verset 10). Ainsi, dès le premier jour de son règne, ce roi de 25 ans entreprend résolument la cause de Dieu. Il arrive au trône, jeune, inexpérimenté, n'ayant assisté, sous le règne de son père, qu'à des spectacles faits pour détourner les âmes de l'Eternel. Comment donc expliquer son attitude? Il entre dans sa carrière avec la foi seule, avec le fruit de la grâce!

«Et la quatorzième année du roi Ezéchias, Sankhérib, roi d'Assyrie, monta contre toutes les villes de Juda et les prit» (verset 13). Ici, une remarque historique qui a son importance. Ezéchias régna 29 ans. La quatorzième année de son règne, Sankhérib monte contre lui. Le chapitre 20 nous dit qu'ensuite de sa supplication, quand il fut malade à la mort, «l'Eternel ajouta quinze années à ses jours». La maladie d'Ezéchias eut donc lieu au commencement de l'invasion de l'Assyrien et avant la défaite de ce dernier, et ne nous est pas présentée dans l'ordre chronologique (*). Aussi ces faits sont-ils mentionnés d'une manière peu précise: «*En ces jours-là, Ezéchias fut malade à la mort*» (20: 1). Par ce fait, nous pouvons mesurer la profondeur de l'épreuve que dut traverser cet homme de Dieu. D'un côté, l'envahissement de tout son pays, sauf Jérusalem (18: 13), de l'autre, une maladie mortelle, et cela, au moment où il avait rendu à son peuple le culte du vrai Dieu, exterminé l'idolâtrie, affranchi Juda de l'esclavage assyrien! On comprend que sa foi, mise à cette terrible épreuve, ait chancelé, que la confiance en Dieu se soit obscurcie un moment dans son coeur.

(*) Ce que nous disons de la date de la maladie d'Ezéchias est confirmé par les paroles de l'Eternel lors de sa guérison: *J'ajouterai quinze années à tes jours et je te délivrerai toi et cette ville de la main du roi d'Assyrie, et je protégerai cette ville* (2 Rois 20: 6).

Le roi d'Assyrie, qui avait assiégé et conquis Lakis, envoie à Jérusalem ses serviteurs, le Thartan ou général en chef de ses armées, le Rab-Saris (chef des têtes) dont les fonctions ne sont pas bien connues, et le Rab-Shaké, chef politique de la maison du roi et son porte-parole dans les occasions importantes. Ils se tiennent devant Jérusalem, et les serviteurs d'Ezéchias, Eliakim, Shebna et Joakh sortent vers eux. Depuis ce moment, notre récit concorde presque mot à mot avec celui d'Esaië (36 à 37).

Chapitre 18: 19-37 : Le discours du Rab-Shaké

La première partie du discours du Rab-Shaké (versets 19-25) a trait à la confiance d'Ezéchias en l'Eternel, confiance qui, nous l'avons vu, caractérisait sa piété. «Quelle est cette

confiance que tu as?» «En qui te confies-tu, que tu te révoltes contre moi?» (versets 19, 20). Ici, le formidable orgueil de l'Assyrien se montre à nu. Ezéchias, privé de son territoire, enfermé dans Jérusalem comme un oiseau dans une cage, pourra-t-il résister à l'armée de l'Assyrien? La dernière pensée qui vienne à l'ennemi, c'est qu'on puisse se confier en un Dieu invisible et qu'Ezéchias puisse avoir d'autres principes dirigeants, d'autres appuis que le monde. S'il se confie en quelqu'un, ce doit être en l'Egypte. Cette pensée accroît la colère du roi contre Ezéchias. L'Egypte était précisément l'adversaire contre lequel son expédition était dirigée, et si Ezéchias se révoltait, c'était, selon lui, qu'il en attendait du secours. Il en était ainsi de toutes les nations environnantes, qui avaient secoué le joug pesant de l'Assyrie. Ezéchias différait-il d'elles toutes? Peut-être prétendait-il se confier en l'Eternel? «Si vous me dites: Nous nous confions en l'Eternel notre Dieu...» (verset 22). Vaines paroles! Ce Dieu, «Ezéchias en avait ôté les hauts lieux et les autels», car Sankhérib ignore le vrai Dieu et le confond avec les idoles que la fidélité d'Ezéchias avait abolies. Tu as beau dire, «tu mets ta confiance en l'Egypte!» Jamais le monde ne peut imaginer que les chrétiens ne cherchent pas leurs alliances avec le monde et, de fait, il n'y a rien d'étonnant à ce scepticisme, quand nous voyons l'état de la chrétienté qui nous entoure. La religion est-elle menacée d'un danger, subit-elle une attaque ou une persécution? le monde chrétien recourt immédiatement au gouvernement du monde pour l'éviter ou en être délivré. La conduite, les oeuvres de la chrétienté sont basées sur l'influence du monde ou sur son aide pécuniaire. Les bonnes oeuvres n'ont pas d'autre soutien. L'incrédule est justifié quand il nous dit: «Que si tu dis: Nous nous confions en l'Eternel...» au fond, tu ne t'y confies pas plus que nous! Il n'en était pas de même d'Ezéchias. Il pouvait laisser dire l'Assyrien, car il savait de quels dieux il avait purifié son peuple; il savait sur quel Dieu il pouvait compter.

Mais une chose bien sérieuse, à considérer, c'est que l'infidélité de Juda donne à l'ennemi l'occasion de blasphémer le vrai Dieu et de nier son existence. Puisque vous aviez des hauts lieux et des autels, ils étaient pour vous l'Eternel, dit-il. Il ne connaît l'Eternel que par les idoles dont Juda avait fait ses dieux. Il avait le droit de leur dire: Vous aviez les mêmes dieux que moi et vous les serviez tout comme moi. Et maintenant, vous dites: Nous nous confions en l'Eternel! En quel Eternel, je vous prie? Celui des hauts lieux, ou celui de l'autel que, vous venez d'ériger? Diffèrent-ils les uns des autres?

Et maintenant, c'est «l'Eternel qui m'a dit: Monte contre ce pays, et détruis-le» (verset 25). L'Assyrien n'avait-il pas aussi le droit de parler de l'Eternel? J'ai le même Dieu que vous, je le connais tout aussi bien que vous. N'entend-on pas journallement ces paroles dans le monde? La guerre éclate entre deux nations. Laquelle a Dieu pour elle? Toutes deux l'invoquent, sûres de la victoire. Où est-il, le vrai Dieu? Hélas! même parmi les nations chrétiennes, ni d'un côté, ni de l'autre. Le vrai Dieu est ignoré de tous. Il n'en était pas ainsi d'Ezéchias. Sa confiance en Dieu était mise en question par l'ennemi qui l'outrageait et se moquait de lui. Que faire? Laisser dire et se taire, en regardant humblement à Dieu. L'ennemi dit: L'Eternel est avec moi contre toi. Laisse dire, Ezéchias, et confie-toi en ton Dieu que l'ennemi ne connaît pas!

Le Rab-Shaké parle en hébreu au peuple qui se tient sur la muraille. Les serviteurs d'Ezéchias le prient de parler en syriaque; il s'y refuse avec des paroles d'outrage et de mépris. Le danger de voir le peuple se décourager pourrait remplir Ezéchias d'angoisse. Même ce danger laisse tranquille et paisible l'âme du croyant. Il n'a qu'à se taire. Sa confiance en Dieu répond à tout.

Et maintenant, le Rab-Shaké s'attaque à la personne du roi. Ezéchias est un trompeur, un séducteur (versets 29, 32). Il vous ment, en vous engageant à mettre votre confiance en l'Eternel (verset 30). N'écoutez pas Ezéchias (verset 31, 32). Ecoutez le roi d'Assyrie (verset 28). Celui-ci vous laissera tranquilles, puis il vous transportera dans «un pays de blé et de moût, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers à huile et de miel» (verset 32), un pays aussi plein de bonnes choses que la terre de Canaan. C'est là que vous trouverez la vraie abondance (cf. Deutéronome 8: 7-10). Sans doute, vous aurez l'esclavage en plus, mais l'Assyrien fera votre bonheur! C'est ainsi que Satan a toujours parlé au cœur des hommes. Malheur à celui qui l'écoute, car jamais le prince du monde ne rend un homme heureux. Faut-il raisonner avec lui, entrer en controverse ou même en conversation avec lui, faut-il lui répondre? Nos premiers parents n'en ont que trop fait l'épreuve, pour leur ruine et celle de toute leur postérité; l'homme de foi n'est point tenté de lui répondre. «Et le peuple se tut, et ne lui répondit pas un mot; car c'était là le commandement du roi, disant: Vous ne lui répondrez pas» (verset 36). Il n'y a qu'à se taire et à laisser l'ennemi à ses menaces ou à ses paroles mielleuses. Le peuple a confiance en la parole du roi, son conducteur, et imite sa foi. Dieu se sert de cette attaque ouverte de l'Assyrien contre Dieu et contre son Oint, pour affermir et réveiller le peuple.

[Chapitre 19 : Sankhérib et l'Eternel](#)

Avant d'aller plus loin, je désire faire une ou deux remarques sur les trois récits de la vie d'Ezéchias, contenus dans la Parole (2 Rois 18-20; 2 Chroniques 29-32; Esaïe 36-39). Notre récit seul débute par la révolte d'Ezéchias contre Sankhérib, suivie de l'invasion de Juda et de l'humiliation du roi, ensuite de son manque de confiance. C'est que ce récit nous présente la carrière des rois placés sous leur responsabilité. La discipline de Dieu envers Ezéchias lui montre, en cette occurrence, que la confiance en l'Eternel a seule le pouvoir de le garder. Ce même récit insiste, avant tout, sur le caractère du vrai témoignage, au temps de la fin; il consiste dans l'abandon de tout mélange avec l'idolâtrie du monde. Nous trouvons ensuite l'attaque de Sankhérib contre Jérusalem, où la confiance absolue d'Ezéchias en l'Eternel est mise à une épreuve dont elle sort victorieuse.

Dans le récit des Chroniques, nous trouvons le roi selon les conseils de Dieu. Juda n'est plus qu'un petit résidu insignifiant, confiné à Jérusalem. Le roi apparaît, dès le premier jour, comme préparé de Dieu pour son oeuvre de grâce. Le temple de l'Eternel reste avec le résidu qui en a la garde. Ezéchias le purifie, restaure dans son intégrité le culte de Dieu, et celui des faux dieux est déraciné et aboli. Le résidu du peuple acquiert ainsi le droit d'être le porteur du témoignage de Dieu. Mais il faut encore garantir la cité de Dieu de l'ennemi, en lui coupant les sources qui alimentent la ville; il ne lui reste plus rien de commun avec le témoignage. Ce

dernier est complet dans la mesure et les confins de ce petit peuple humilié. L'histoire de l'attaque de Sankhérib contre Jérusalem est beaucoup plus brève ici que dans les deux autres récits.

En Esaïe, nous avons l'histoire d'Ezéchias au point de vue prophétique. Trois faits seulement y sont exposés en détail: l'attaque de Sankhérib et la maladie mortelle d'Ezéchias, suivie de la visite des ambassadeurs, qui explique prophétiquement l'élévation et la chute de Babylone, en rapport avec Juda. Dans ce récit, Ezéchias est, en quelques points, le type du Messie, en beaucoup d'autres, le type du résidu. Ce dernier, condamné à mort, reprend comme une vie de résurrection. La maladie d'Ezéchias, mentionnée aussi dans les deux autres récits, acquiert, en Esaïe, une importance prophétique toute particulière, par la mention de «l'écrit d'Ezéchias», plainte prophétique du résidu, qui désire célébrer l'Eternel «dans la terre des vivants» (Esaïe 38: 9).

Reprenons maintenant le cours de notre récit.

Après les menaces de l'Assyrien contre lui, Ezéchias monte une première fois à la maison de l'Eternel. En apparence, il restait peu de chose à ce pauvre roi. Tout Juda saccagé, l'armée assyrienne faisant le siège de la seule ville qui restât encore debout, le serviteur de l'Eternel méprisé, traité comme un malfaiteur par les nations, le nom de l'Eternel foulé aux pieds, les circonstances telles qu'il fallait tout supporter en silence, et accepter l'humiliation comme la juste rétribution des péchés et de la désobéissance du peuple. Avait-il quelque ressource, ce faible «résidu qui se trouvait encore?» (verset 4). Oui, certes! Il lui restait le temple de l'Eternel, sa ville bien-aimée, la montagne de Sion, le fils de David et son trône, le prophète, porteur de la parole de Dieu; il lui restait bien plus qu'à David lui-même dans la caverne d'Adullam! La chair pouvait se décourager, la foi ne le pouvait aucunement, car, au milieu de ce désastre sans nom, elle possédait tout ce qui fait sa ferme assurance, tout ce qui console et réjouit dans l'affliction, Emmanuel, la présence de Dieu avec son peuple. N'en est-il pas de même aujourd'hui? Cherchez le témoignage de Dieu, au milieu d'un monde mûr pour l'apostasie. La foi seule peut le découvrir, «ce résidu qui se trouve encore»; mais elle le découvre; elle préfère la maison de Dieu à toutes les tentes des méchants, le peuple pauvre et affligé à toute la prospérité de l'Assyrien; elle écoute la voix du prophète, et ferme l'oreille aux voix blasphématoires des serviteurs de l'ennemi; elle se groupe autour de l'Oint de l'Eternel, et comment craindrait-elle, puisque Dieu voit et regarde la face de son Oint?

Non pas que cette confiance exclue l'angoisse et que le danger extrême n'étreigne pas le coeur, ni qu'on ne porte sur soi le sac et ne déchire ses vêtements en signe d'affliction, d'humiliation et de deuil. Mais le danger pousse Ezéchias et son peuple vers la maison de l'Eternel et vers les oracles de Dieu pour recevoir conseil, force et consolation. «Ce jour est un jour d'angoisse, et de *châtiment*, et d'opprobre; car les enfants sont venus jusqu'à la naissance, et il n'y a point de force pour enfanter» (verset 3). Il faut sentir, en des temps comme ceux-là et comme les nôtres, que ce sont des jours «d'angoisse et de châtiment», que notre part est une profonde humiliation, que, pareils à ce petit résidu, nous avons à prendre sur nous «l'opprobre d'un grand peuple», et que nous avons à l'exprimer par nos larmes et

nos soupirs sur l'état de la chrétienté, qui a si affreusement déshonoré le Seigneur. Mais une chose suffit au résidu affligé, et doit nous suffire: l'Eternel est là; c'est Lui, non pas nous, qui a été outragé. Alors, nous dirons comme Ezéchias: Peut-être l'Eternel entendra-t-il toutes les paroles de celui qui a outragé le Dieu vivant et punira-t-il les paroles qu'il a entendues (verset 4)? et l'Eternel nous répondra.

«Ne crains pas», dit Esaïe, «à cause des paroles que tu as entendues, par lesquelles les serviteurs du roi d'Assyrie m'ont blasphémé. Voici, je vais mettre en lui un esprit, et il entendra une nouvelle, et retournera dans son pays; et je le ferai tomber par l'épée dans son pays» (versets 6, 7). La parole de l'Eternel s'accomplit à la lettre. La nouvelle que Tirhaka, roi d'Ethiopie, qui s'était emparé de l'Egypte, s'avancait contre lui, quand son but était précisément la conquête de l'Egypte, le fait partir subitement à sa rencontre (*).

(*) C'est à son retour de cette expédition que son camp est frappé sur les montagnes d'Israël, comme le sera celui du futur Assyrien de la prophétie.

Mais, avant son départ, Sankhérib envoie un message écrit à Ezéchias. Il avait fait dire précédemment au peuple: «Qu'Ezéchias ne vous trompe point, et ne vous fasse pas mettre votre confiance en l'Eternel» (18: 29, 30). Il dit maintenant à Ezéchias: «Que ton Dieu, en qui tu te confies, ne te trompe point» (verset 10), l'assimilant aux faux dieux que lui, l'Assyrien, avait détruits. C'était un «outrage» direct «au Dieu vivant». La rage, qui remplit le monarque assyrien, entravé dans ses projets et froissé dans son orgueil, se montre maintenant sous son vrai caractère. *C'est au Dieu d'Israël qu'il en veut.*

Ezéchias monte une seconde fois à la maison de l'Eternel. Il ne s'agit plus d'humiliation comme la première fois, mais d'une attaque directe contre le nom de l'Eternel, qu'Ezéchias honore. Dieu doit prendre connaissance de cette lettre. Le roi lui remet en mains sa propre cause à Lui, mais il sait que, pour l'honneur de son nom, l'Eternel sauvera son peuple humilié. «Et maintenant, Eternel notre Dieu! sauve-nous, je te prie, de sa main, afin que tous les royaumes de la terre sachent que toi, Eternel, tu es Dieu, toi seul» (verset 19).

Alors Esaïe fait connaître au roi la parole de l'Eternel, prononcée contre l'Assyrien. Si Ezéchias porte sur son coeur les intérêts de son Dieu quand il s'agit de l'ennemi, l'Eternel lui répond qu'il ne laissera pas outrager par le monde «la vierge, fille de Sion», puisqu'elle est l'épouse du grand roi. «La vierge, fille de Sion, te méprise, elle se moque de toi; la fille de Jérusalem secoue la tête après toi» (verset 21). Ainsi Dieu revendique le caractère et l'honneur de ses bien-aimés, coupables mais humiliés, quand ceux-ci revendiquent son honneur et son caractère à Lui seul. L'Assyrien, dans sa folie, avait levé les yeux en haut contre le Saint d'Israël. Il avait été la verge de la colère de Dieu, qui avait fait cela dès longtemps, mais il s'était enorgueilli de ses succès et n'avait pas craint de s'élever jusqu'à Dieu. Il disait: J'ai gravi, je couperai, je parviendrai, j'ai creusé, j'ai desséché... (versets 23, 24), tandis que c'était l'Eternel qui avait décrété la ruine des nations et de son peuple par ce moyen (versets 25, 26). «Mais je sais», dit l'Eternel, «ton habitation, et ta sortie, et ton entrée, et ta rage contre moi. Parce que tu es plein de rage contre moi, et que ton insolence est montée à mes oreilles, je mettrai

mon anneau à ton nez et mon frein entre tes lèvres, et je te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu» (versets 27, 28).

L'Eternel donne alors à Ezéchias un signe de sa délivrance: la première année, on mangerait ce qui lèverait des grains tombés, pauvre récolte, mais qui les empêcherait de mourir de faim. C'est, prophétiquement, l'histoire de la préservation du résidu à Jérusalem. La seconde année, il y aurait une force de croissance; la troisième année, viendrait la récolte et le fruit de la vigne. L'Eternel explique cette parabole au roi: «Ce qui est réchappé et demeuré de reste de la maison de Juda poussera encore des racines en bas et produira du fruit en haut. Car de Jérusalem sortira un résidu, et de la montagne de Sion ce qui est réchappé. La jalousie de l'Eternel des armées fera cela» (versets 30, 31). Le résidu de Juda sera fondé de nouveau par l'Eternel, et comblé de ses bénédictions.

S'il en est ainsi de Jérusalem, à bien plus forte raison de l'Assemblée, Epouse de Christ, faible résidu au milieu des ruines, chez lequel il n'y a point de force pour enfanter, et si abaissé, que l'ennemi peut dire: «Que ton Dieu, en qui tu te confies, ne te trompe point»; mais précieux à Christ, qui le fera asseoir avec lui sur son trône, et le plantera à toujours dans les parvis de Dieu, comme un arbre chargé de fleurs et de fruits.

L'Assyrien ne devait pas entrer dans la ville, ni y lancer des flèches, ni dresser contre elle des terrasses; et cependant, l'armée ennemie l'environnait en ce moment même. Mais Dieu intervient, à cause de son nom, et à cause de David, son serviteur, envers lequel il ne révoquera ni son alliance, ni ses promesses (versets 32-34).

La nuit même de cette prophétie, le camp des Assyriens fut frappé. Au matin, ils étaient tous des corps morts. «Les forts de coeur ont été dépouillés, ils ont dormi leur sommeil, et aucun des hommes vaillants n'a trouvé ses mains. Quand tu les as tancés, ô Dieu de Jacob! chars et chevaux se sont endormis profondément... Quand tu te levas, ô Dieu, pour le jugement, pour sauver tous les débonnaires de la terre» (Psaumes 76: 5, 6, 9). C'est ainsi aussi, que l'Assyrien de la fin, le roi du Nord, rencontrera son jugement: «Des nouvelles de l'orient et du nord l'effrayeront, et il sortira en grande fureur pour exterminer et détruire entièrement beaucoup de gens. Et il plantera les tentes de son palais entre la mer et la montagne de sainte beauté; et il viendra à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir» (Daniel 11: 44, 45). Lui-même, le chef de l'armée, subit la sentence prononcée par le prophète contre lui (verset 37). Ses fils le frappent avec l'épée, comme il se prosternait dans la maison de Nisroc, son dieu. Il avait dit à Ezéchias: «L'Eternel ne te délivrera pas»; et voici, son dieu Nisroc était incapable de le délivrer, quand il se prosternait devant lui.

En tout cela, nous suivons les progrès de l'homme de Dieu, et la récompense que reçoit sa confiance en l'Eternel. Au commencement, il se révolte contre l'Assyrien, quand peut-être, manquant de connaissance de son propre coeur, il avait pu prendre pour la seule confiance en Dieu, une confiance à laquelle le moi n'était pas étranger. Alors, il la perd devant l'ennemi, mais Dieu se sert de la discipline pour lui ôter toute confiance en lui-même. Dans cette épreuve, Ezéchias, humilié de l'état du peuple, ne cherchant aucun appui dans son propre

coeur, remet tout à Dieu. Sa confiance va croissant, à mesure que l'épreuve grandit. Il ne pense plus à lui, ni à son peuple, si ce n'est pour se juger; il ne cherche que la gloire de l'Eternel, liant toutefois le salut d'Israël à cette gloire. Dieu lui répond en lui montrant que Jérusalem, le fils de David, et le résidu bien-aimé, occupent exclusivement ses pensées. Il délivre son peuple par le jugement, et répond à l'humble prière que «le résidu qui se trouve encore» lui adresse par la bouche du prophète (19: 4).

Chapitre 20: 1-11 : Maladie d'Ezéchias

«En ces jours-là, Ezéchias fut malade à la mort» (verset 1). Comme nous l'avons dit plus haut, cet événement précède historiquement l'attaque de l'Assyrien contre Jérusalem, mais il la suit dans les trois récits que nous en avons. Le livre des Chroniques nous en parle en quelques mots, celui des Rois plus au long, et Esaïe, très en détail, car ce prophète y ajoute «l'écrit d'Ezéchias» qui ne se trouve pas dans les livres historiques. Il y a diverses raisons à cette transposition. La première est que le rôle de Babylone se lie, par l'envoi des ambassadeurs, à la maladie d'Ezéchias. Babylone était destinée à supprimer l'Assyrien dont elle ressortissait alors, et devait jouer, dorénavant, le rôle prépondérant dans l'histoire de Juda. Ce rôle, le pouvoir transféré aux gentils et l'établissement de la première monarchie universelle, ne commence à poindre dans les voies de Dieu envers son peuple, que lorsque le rôle historique (non pas prophétique) de l'Assyrie a pris fin. La seconde raison, c'est qu'il fallait placer devant nos yeux toute la carrière fidèle d'Ezéchias, avant la maladie mortelle qui menace d'y mettre un terme. Cela rend d'autant plus poignantes, au point de vue prophétique, en Esaïe surtout, les larmes et les supplications d'Ezéchias. Sa mort pouvait paraître un jugement de Dieu, quand sa vie tout entière s'était passée dans l'intégrité devant Lui. C'est pourquoi aussi l'écrit d'Ezéchias ne se trouve que dans la prophétie proprement dite, parce qu'il décrit les sentiments du résidu voué à la mort. En effet, le résidu sera appelé à traverser des circonstances semblables. Intègre de coeur, ayant servi Dieu toute sa vie, s'étant, comme Ezéchias, purifié du mal et de toute association mauvaise, il lui faudra éprouver dans son âme ce que c'est que d'être retranché de la terre des vivants, sous le poids de l'indignation gouvernementale de Dieu envers Israël, dont il fait partie, mais il sera délivré et reviendra à la vie, conséquence de la part qu'il aura à la mort et à la résurrection du Messie. La troisième raison, c'est que, dans le livre qui nous occupe, il était important de ne pas interrompre le récit qui commence à la révolte légitime d'Ezéchias, qui continue par l'invasion de Juda, où la confiance du roi est mise à l'épreuve, et se termine par la merveilleuse délivrance, comme réponse à une confiance implicite en Dieu, quand tout secours humain est impossible.

Après avoir atteint Ezéchias dans ses circonstances, la discipline de Dieu l'atteint dans sa personne: «Donne des ordres pour ta maison, car tu vas mourir, et tu ne vivras pas» (verset 1). Il faut mourir; quel mystère! Celui qui pouvait dire: «Hélas! Eternel, souviens-toi, je te prie, que j'ai marché devant toi en vérité et avec un coeur parfait, et que j'ai fait ce qui est bon à tes yeux» (verset 3), cet homme doit mourir! Pour un Juif pieux, marcher devant Dieu dans la terre des vivants, était le signe évident de Sa faveur. Cette faveur se retirait donc du roi? Dieu ne tenait pas compte de quatorze années de dévouement pour Lui pour sa cause et pour sa

maison! Il était donc rejeté comme un instrument inutile, au moment où sa piété et sa confiance en Dieu avaient resplendi d'une manière particulière! Ce royaume, que Dieu lui avait confié, allait tomber en d'autres mains, moins pures que les siennes!

Tout cela nous parle de ce qui atteignit le Messie, dont Ezéchias n'est qu'un faible type. Lui aussi, dut être retranché à la moitié de ses jours, jeté bas, après avoir été élevé bien haut; lui aussi, témoin fidèle qui n'avait fait que la volonté de Dieu, a dû subir la mort; lui aussi a dû s'en aller n'ayant rien, et perdre son royaume et toute sa gloire terrestre! Mais Christ, ce qui ne pouvait être le cas d'Ezéchias, souffrit ces choses, parce qu'il portait l'iniquité d'un grand peuple, et devait subir la juste condamnation de Dieu à notre place. Un homme comme Ezéchias ne pouvait, en aucune manière, racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (Psaumes 49: 7); mais il pouvait passer par l'expérience de l'indignation de Dieu dans son gouvernement, et c'est ce qui arrivera au résidu. Comme Ezéchias, élevant sa voix vers Dieu, du sein des lieux profonds, il apprendra que l'Eternel ne prend pas garde à son iniquité, parce qu'il l'a visitée sur le Messie.

C'est donc seulement dans la mesure en laquelle Ezéchias participe aux expériences de Christ, qu'il peut être considéré, dans notre passage, comme un type du Messie. Personnellement, comme le Seigneur, «le zèle de la maison de Dieu l'avait dévoré», personnellement aussi, mais non sans défaillance, il avait pu dire: «Je me suis confié en toi»; personnellement, quand il s'agissait de mourir, il semblait exclu sans cause de la terre des vivants; seulement, Ezéchias était un pécheur, et, comme tel, il fallait qu'un autre prît sa place sous le jugement de Dieu.

«Ezéchias versa beaucoup de larmes» (verset 3). Jamais le Seigneur ne pleura sur le sort qui lui était réservé; car il était venu dans ce monde pour mourir. Il pleura sur Jérusalem rebelle; il pleurait devant le tombeau de Lazare, en voyant la puissance de la mort peser sur l'homme déchu et misérable, mais jamais il ne pleura sur lui-même. En un sens seulement, comme Ezéchias, «il offrit avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort», mais ce n'était pas, comme Ezéchias, afin de ne pas mourir, c'était pour être sauvé *hors* de la mort, pour être délivré par la résurrection d'entre les cornes des buffles, afin que le fruit de son oeuvre pour nous ne fût pas perdu. Quant à Ezéchias, les larmes lui convenaient, comme elles conviendront au résidu intègre. Il lui fallait apprendre à accepter la sentence de mort, comme lui étant due; à, dire sans comprendre, tout d'abord, le but de Dieu: «Que dirai-je? Il m'a parlé, et Lui l'a fait» (Esaïe 28: 15); à comprendre enfin, au bout de toutes ses angoisses, que l'Eternel avait «voulu le sauver» (Ibid. verset 20).

La réponse de Dieu ne se fait pas attendre: «Et il arriva qu'Esaïe étant sorti, et n'étant pas encore arrivé au milieu de la ville, la parole de l'Eternel vint à lui, disant: Retourne, et dis à Ezéchias, prince de mon peuple: Ainsi dit l'Eternel, Dieu de David, ton père: J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes; voici, je te guérirai; le troisième jour, tu monteras à la maison de l'Eternel» (versets 4, 5). A peine l'âme d'Ezéchias a-t-elle été sondée, que la parole de Dieu vient à Esaïe. On sent que Dieu avait d'avance en réserve, pour le roi, tout ce qu'il accorde ici

à son affliction. Ezéchias est ramené à la vie par une sorte de résurrection. «Esaïe dit: Prenez une masse de figes. Et ils la prirent et la mirent sur l'ulcère; et Ezéchias se rétablit». En apparence, le moyen n'a aucune valeur, mais appliqué par la *parole* du prophète, il se trouve être la puissance de Dieu à salut.

«Et Ezéchias dit à Esaïe: Quel est le signe que l'Eternel me guérira, et que le troisième jour je monterai à la maison de l'Eternel? Et Esaïe dit: Ceci en sera le signe pour toi de par l'Eternel, car l'Eternel accomplira la parole qu'il a prononcée: l'ombre avancera-t-elle de dix degrés, ou reculera-t-elle de dix degrés. Et Ezéchias dit: C'est peu de chose que l'ombre descende de dix degrés: non, mais que l'ombre retourne de dix degrés en arrière. Et Esaïe, le prophète, cria à l'Eternel; et l'Eternel fit retourner l'ombre de dix degrés en arrière sur les degrés par lesquels elle était descendue sur le cadran d'Achaz» (versets 8-11).

Achaz avait établi ce cadran. Depuis son règne, l'ombre avançait, le temps s'écoulait rapidement et devait aboutir à la nuit, à la disparition complète de la monarchie sous le jugement de Dieu. L'Eternel pouvait avancer cette fin, car la mesure était comble, mais il lui plaisait de répondre au désir du roi pieux et à la demande du prophète, en retardant l'heure au lieu de l'avancer, donnant ainsi un nouveau terme à la puissance du roi. Mais ce miracle a une signification plus profonde. Il signifie que Dieu pouvait renverser et renverserait tout l'ordre de la nature et les lois qui soumettaient le pécheur à la mort, afin d'accomplir le salut de ses bien-aimés. La mort n'a plus son cours fatal; la vie allant à son déclin, puis séparée de la penne, comme la toile du tisserand, recommence pour le résidu fidèle dans la résurrection du Messie, son représentant. Pour nous, elle recommence en vie éternelle par la résurrection du Sauveur. Tel est le signe qu'Ezéchias demande. Sa demande dénote une confiance complète en Dieu qui seul peut faire l'impossible avec l'impossible. En renversant en Christ, pour nous sauver, ce qui, en vertu du péché, était devenu pour nous l'ordre de la nature, l'Eternel nous assure l'accomplissement de ses conseils à notre égard.

«Le troisième jour, tu monteras à la maison de l'Eternel». C'est ainsi que la mort et la résurrection de Christ nous donnent, au bout de trois jours, une libre entrée dans le sanctuaire.

Ezéchias avait déjà reçu, sans le demander, un signe de la déroute finale de l'ennemi (19: 29-31), dans le fait que Dieu conserverait en vie, sans aucune intervention humaine, ce résidu dont il voulait former le nouvel Israël; il apprend ici par quel moyen ce résidu sera sauvé.

Notons, avant de terminer cette partie de l'histoire d'Ezéchias, le rôle remarquable du prophète Esaïe dans tous ces événements. Comme la parole de Dieu qu'il représente, il est le porteur de l'arrêt de mort contre le meilleur d'entre les hommes qui font partie d'une race pécheresse et déchue. La mort est décrétée sans appel. Ce message produit dans l'âme qui le reçoit une profonde affliction. Immédiatement Esaïe annonce l'heureuse nouvelle de la guérison du roi. Il indique ensuite le moyen par lequel cette guérison peut être opérée et l'applique à l'ulcère mortel. Il fait enfin connaître le signe par lequel, renversant l'ordre de la nature, l'Eternel s'engage à effectuer ce qu'il a promis. Ces choses ont lieu en vertu de la

médiation du prophète qui «cria à l'Eternel», car on ne possède de bénédiction que par l'intervention personnelle du Seigneur Jésus. Nous avons là un exemple complet de ce que l'Evangile apporte à l'âme de tout pécheur.

Chapitre 20: 12-19 : L'ambassade de Babylone

Ezéchias s'étant dépouillé de ses trésors pour éviter l'attaque du roi d'Assyrie contre Jérusalem (18: 15-16), on pourrait supposer que l'ambassade de Babylone eut lieu avant ce moment-là, et peu après la maladie d'Ezéchias survenue dans la 14e année de son règne. Il semblerait que si Ezéchias montra tous ses trésors aux ambassadeurs, ils n'avaient pas été amoindris par un tribut énorme, forçant le roi à dépouiller de son or, même le temple de Dieu. Mais il faut se souvenir du fait relaté en 2 Chroniques 32: 23. *Après qu'Ezéchias eut été délivré de Sankhérib, «beaucoup de gens apportèrent des offrandes à l'Eternel à Jérusalem, et des choses précieuses à Ezéchias, roi de Juda; et après cela, il fut élevé aux yeux de toutes les nations».* Puis encore: *«Ezéchias eut de très grandes richesses et une très grande gloire» (verset 27).* Ce ne fut donc qu'*après* l'attaque de Sankhérib que l'ambassade de Babylone eut lieu, et que les envoyés passèrent en revue les trésors du roi Ezéchias (verset 31).

Un court passage des Chroniques, le seul de ce livre qui parle de tout le contenu de notre chapitre, nous renseigne sur l'état d'âme d'Ezéchias, lors de l'ambassade envoyée par le roi de Babylone: «En ces jours-là, Ezéchias fut malade à la mort; et il pria l'Eternel, et l'Eternel lui parla, et lui donna un signe. Mais Ezéchias ne rendit pas en raison du bienfait qu'il avait reçu; car son coeur s'éleva, et il y eut de la colère contre lui, et contre Juda et Jérusalem. Et Ezéchias s'humilia de ce que son coeur s'était élevé, lui et les habitants de Jérusalem; et la colère de l'Eternel ne vint pas sur eux pendant les jours d'Ezéchias» (2 Chroniques 32: 24-26). Nous voyons ici les sentiments du roi, quand il reçut les messagers de Babylone. «Son coeur s'éleva». En ce temps-là, sous Berodac-Baladan, Babylone n'était pas encore ce qu'elle devint depuis. Son roi avait secoué le vasselage de l'Assyrie et désirait parer à un retour offensif de cette puissance, en cherchant des amis ou des alliés parmi les nations situées à l'occident de son royaume. Il envoya donc une lettre et un présent à Ezéchias par ses ambassadeurs. Notre passage dit qu'*«Ezéchias écouta les messagers».* Ils avaient donc quelque demande à lui faire, quelque alliance à lui proposer contre l'ennemi commun dont Ezéchias lui-même secouait le joug. La Parole ne nous dit pas que cette alliance fut conclue, mais que le roi reçut favorablement les ambassadeurs. Il fit ici, encore une fois, l'humiliante expérience que sa confiance en Dieu n'était pas absolue. Suivant le récit des Chroniques (32: 27-31), Dieu l'avait abondamment béni pour sa fidélité pendant les quatorze premières années de son règne: il avait *«de très grandes richesses et une très grande gloire»*, et c'est à ce moment-là qu'arriva *«l'ambassade que les chefs de Babylone envoyèrent vers lui pour s'informer du miracle qui avait été opéré dans le pays».* Tel était le but avoué de Berodac-Baladan. Quant à son but secret, il flatte l'orgueil d'Ezéchias. A cette occasion, *«Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son coeur»* (Ibid. verset 31). Livré à lui-même, *«son coeur s'éleva».* Il montra les richesses que Dieu lui avait données afin de se faire valoir aux yeux de l'étranger, au lieu de glorifier, auprès de ces idolâtres, le Dieu qui l'avait sauvé par un miracle, quand il était voué à la mort, et qui l'avait richement béni en remplissant ses trésors. Ces trésors avec son arsenal, sa maison, ses domaines, sont passés en revue par un monde jaloux, qui ne peut qu'à la surface, être l'ami des saints et du peuple de Dieu. Et voici que, dans un

avenir assez rapproché, «tout ce que ses pères avaient amassé sera porté à Babylone» (2 Rois 20: 17; Esaïe 39: 6). Il y eut, nous disent les Chroniques, «de la colère contre lui et contre Juda et Jérusalem», et Ezéchias eut à en faire la douloureuse expérience. Mais dans l'intervalle, son âme avait été humiliée et restaurée; il était préparé, comme il le dit dans son écrit, à s'en aller doucement «toutes ses années» (les 15 années de vie qu'il avait devant lui), «dans l'amertume de son âme». Douceur et amertume tout ensemble! Ces choses qui semblent ne pouvoir s'accorder, s'accordent parfaitement pour le chrétien. A l'amertume de la discipline, par laquelle nous sommes brisés, se joint l'ineffable sentiment de l'amour du Père qui nous l'inflige!

Esaïe joue ici un nouveau rôle, celui de la Parole qui nous pénètre et nous sonde. Heureux si, comme Ezéchias, nous n'essayons pas de cacher quelque chose à Celui auquel nous avons à faire. Le roi pieux, pris à partie, avoue et reconnaît tout devant le prophète. «Qu'ont dit ces hommes, et d'où sont-ils venus vers toi?» demande Esaïe. «Ils sont venus d'un pays éloigné, de Babylone», répond Ezéchias. Avait-il rien à faire avec la présence de Dieu, ce «pays éloigné» où le fils prodigue pouvait vivre dans les plaisirs, loin de sa face? (Luc 15: 13). Ces hommes venaient «de Babylone», berceau de la révolte contre Dieu et du culte idolâtre. Ezéchias n'avait pas contracté d'alliance avec son roi, mais s'était lié d'amitié avec lui. Le prophète demande: «Qu'ont-ils vu dans ta maison?» Le roi répond, toujours avec la même sincérité: «Ils ont vu tout ce qui est dans ma maison; il n'y a rien dans mes trésors que je ne leur aie montré». Alors, Esaïe annonce le jugement de l'Eternel: «Ecoute la parole de l'Eternel: Babylone emportera, dans un jour futur, tout ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour. *Il n'en restera rien*». N'est-ce pas le mot final de la Parole, si nos coeurs se sont laissés attirer et enorgueillir par les choses de la terre? «Le monde s'en va et sa convoitise». Il n'en restera rien!

Ezéchias, n'ayant rien caché à l'Eternel, reçoit en toute humilité sa sentence. Sa parole rappelle celle de David: «J'ai péché contre l'Eternel», mais elle contient plus encore: «La parole de l'Eternel que tu as prononcée *est bonne*» (verset 19). Il accepte d'un coeur contrit les conséquences de son acte. Le témoignage que Dieu lui avait confié ne sort pas indemne de ses mains; bien au contraire, il est ruiné sans espoir. Ce réveil, commencé dans la fraîcheur de la puissance divine, prend fin par la faute de celui qui en était l'instrument. Mais personnellement, le coeur et la conscience d'Ezéchias ont gagné à ces expériences. Si son témoignage n'a pu se soutenir et a glissé dans la ruine, son âme a retrouvé, par la discipline, la communion avec le Seigneur, et cette humble confiance en Lui, qu'elle avait abandonnée un instant pour se laisser prendre aux paroles de l'ennemi qui flattait son orgueil.

«Ezéchias s'humilia de ce que son coeur s'était élevé, lui et les habitants de Jérusalem», nous disent les Chroniques (2 Chroniques 32: 26). Heureux résultat de l'humiliation individuelle; elle la produit chez d'autres. Quand l'Assyrien paraît devant les murs de Jérusalem, le roi et le peuple ne seront qu'un coeur et une pensée pour ne pas lui répondre et mépriser ses menaces en se confiant en l'Eternel. La discipline ayant produit ses fruits, le vœu d'Ezéchias: «N'y aura-t-il pas ainsi paix et stabilité pendant mes jours?» est exaucé. «La colère de l'Eternel ne vint pas sur eux pendant les jours d'Ezéchias» (2 Chroniques 32: 26).

Chapitre 21: 1-18 : Manassé

Souvent une période de réveil est suivie d'une marche plus rapide dans le chemin du déclin; et, chose notable, il n'est pas dit que Dieu souligne particulièrement cet état de choses par ses jugements. Le règne de Manassé, caractérisé par un vrai débordement d'idolâtrie, est le plus long qu'enregistre l'histoire des rois de Juda et d'Israël. On ne peut juger de l'état des hommes d'après le plus ou moins de sévérité des voies de Dieu envers eux. C'était précisément l'erreur des amis de Job qui jugeaient de son caractère d'après les épreuves, et concluaient du manque d'épreuves à une justice relative de l'homme. Manassé commence son règne à douze ans et le prolonge 55 ans à Jérusalem. Le nom de sa mère nous est donné: Hephtsiba, «Mon plaisir en elle», le nom même dont Jérusalem restaurée sera appelée par l'Eternel (Esaïe 62: 4). Pour le moment, Hephtsiba avait, hélas! enfanté un être monstrueux, objet du déplaisir, de l'Eternel. Est-ce pour cela que ni le père, ni le lieu d'origine de la mère de Manassé ne sont mentionnés? Manassé rebâtit les hauts lieux détruits par son père, élève des autels à Baal, fait une image de Vénus Astarté, dont le culte impur déshonorait même les idolâtres, place sa statue dans le temple, érige des autels dans la maison de l'Eternel et dans les deux parvis, s'adonne au culte des astres, sacrifie son fils à Moloch, se livre aux pronostiqueurs et aux enchanteurs et fait, par toute sa conduite, errer le peuple de l'Eternel. Il n'y eut pas en Juda de roi plus abominable; cependant, son règne fut prospère, par sa durée d'abord, et nous ne voyons pas, sauf en une occasion, qu'il ait amené des calamités spéciales sur son peuple. Nous tenons à répéter ce que nous avons dit précédemment, Dieu juge des actions des hommes d'après ce qu'ils sont envers Lui, et non d'après leur conduite envers le monde. Concluons-nous qu'un athée est moins coupable aux yeux de Dieu, parce qu'il se dévoue à une cause humanitaire? En aucune façon. Les hommes seront jugés d'après la manière dont ils ont estimé Dieu et son Christ, et si leurs oeuvres n'ont pas le Père et le Fils pour objet, leurs oeuvres sont *mauvaises*. Tel était le cas de Caïn qui prétendait s'acquérir un mérite par les riches fruits de son travail, tandis qu'il haïssait Abel, son frère.

Les actes de Manassé appelaient le jugement, mais Dieu n'en avait pas encore fini avec son témoignage en Juda. «L'Eternel parla par ses serviteurs les prophètes» (verset 10). C'est ainsi que la parole de Dieu reste encore la seule ressource en ces temps fâcheux, mais elle n'est plus que le témoignage du jugement imminent pour le peuple, d'un jugement sans appel. «J'écurerai Jérusalem comme on écurie un plat: on l'écurie et on le tourne sens dessus dessous. Et j'abandonnerai le reste de mon héritage, et je les livrerai en la main de leurs ennemis; et ils seront le butin et la proie de tous leurs ennemis, parce qu'ils ont fait ce qui est mauvais à mes yeux, et qu'ils m'ont provoqué à colère depuis le jour que leurs pères sont sortis d'Egypte jusqu'à ce jour» (versets 13-15). L'Eternel rattache leur état à la sortie d'Egypte. Dès ce moment-là, ils avaient péché. Pouvait-on, pourra-t-on dire que Dieu n'ait pas usé de patience envers ceux sur lesquels son nom était invoqué?

La Parole ajoute que «Manassé versa aussi le sang innocent en grande abondance, jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre» (verset 16). Ainsi Manassé persécutait le peuple de Dieu, ceux qui étaient innocents de toutes ces infamies. Dieu nous laisse ici sur ce

spectacle terrible qui appelle la vengeance divine, mais les Chroniques, qui se plaisent toujours à constater l'action de la grâce, nous donnent des informations sur la fin de l'histoire de Manassé. Il avait, jusqu'à un certain moment de son histoire, accepté la suzeraineté des rois d'Assyrie. Esar-Haddon avait succédé à Sankhérib (2 Rois 19: 37), puis Assurbanipal, son fils. Babylone, qui avait secoué le joug d'Assur sous Berodac-Baladan, avait été bientôt reconquise et replacée sous la domination des rois d'Assyrie. Manassé, probablement enveloppé dans une conspiration de tous ces royaumes orientaux contre la dure servitude de l'Assyrien, est emmené captif à Babylone, chargé de chaînes d'airain. Telles sont probablement, à en juger par l'histoire, les causes de cette cruelle captivité, mais la *vraie* cause nous est révélée dans la Parole. C'est «l'Eternel qui fit venir sur Manassé et son peuple les chefs de l'armée du roi d'Assyrie» (2 Chroniques 33: 11).

Le but de Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, fut atteint. Manassé s'humilia, jugeant devant Dieu toute sa conduite, et Dieu le ramena à Jérusalem et dans son royaume. Alors il fut aussi zélé pour brûler ce qu'il avait adoré que les rois pieux qui avaient précédé Ezéchias, son père, et le peuple entra dans la même voie. Joël, qui prophétisait sous Manassé, semble faire allusion à cet événement (Joël 2: 12-14). Seulement, les hauts lieux ne furent pas abolis. Ce ne fut pas un réveil proprement dit, mais un retour vers Dieu par l'affliction qui fait que le malheureux crie à Lui et reçoit la délivrance de toutes ses angoisses. Ce sujet devra être repris plus tard dans l'étude des Chroniques. Le livre des Rois s'arrête quand il a constaté la responsabilité du roi; celui des Chroniques nous montre la grâce agissant par les jugements pour le restaurer. Quelle heureuse pensée, que les cœurs les plus endurcis puissent devenir des objets de la grâce! Combien n'en rencontrerons-nous pas auprès du Seigneur dont la carrière semblait, comme ici, brisée par le jugement, et qui, sans que nous nous en doutions, ont été touchés par une repentance à salut!

Chapitre 21: 19-21 : Amon

Le court règne d'Amon (deux ans) est caractérisé par la même impiété que celui de son père, plus grave encore si possible, en ce que, témoin du jugement infligé à Manassé, de sa repentance et de l'abandon qu'il avait fait de ses idoles, il aurait dû en recevoir instruction pour lui-même. Sa mère était Meshullémeth, fille de Haruts, de Jotba. Elle devait être une Edomite, si Jotba est le même lieu que Jotbatha des traites d'Israël (Nombres 33: 33; Deutéronome 10: 7). Ce n'est pas sans raison, comme nous l'avons dit souvent, que notre livre fait partout une allusion discrète aux origines maternelles des rois. Quoiqu'il en soit, relever des idoles détruites, est pire encore aux yeux de l'Eternel que d'en ériger de nouvelles. C'est un mépris insolent de Dieu, après que, par ses voies et par sa Parole, il s'est révélé à nous pour nous faire abandonner ce qui le déshonore. Y revenir, c'est agir comme si Dieu n'existait pas et n'avait pas parlé, et c'est aussi ce qui rend la chrétienté si coupable. Dieu l'a séparée de l'idolâtrie et de ses principes immoraux; elle est retournée à ces principes, comme nous le voyons en 2 Timothée 3: 1-5, comparé avec Romains 1: 29-32, et retournera plus tard aux idoles elles-mêmes. Amon «abandonna l'Eternel, le Dieu de ses pères», telle est sa sentence.

Pour lui, il n'est pas laissé de place à la repentance. Il meurt de mort violente comme les derniers rois d'Israël.

Chapitres 22 à 23: 30 : Josias

Chapitre 22 : Josias et le second réveil

Arrivés dans ce chapitre, au second grand réveil qui eut lieu aux derniers jours de Juda, nous allons y trouver ample matière à instruction pour nous-mêmes. Nous l'avons dit, à propos d'Ezéchias, les réveils de la fin sont caractérisés par la rupture avec les traditions, quelque consacrées par l'usage que soient plusieurs d'entre elles, et par le retour aux choses qui avaient été établies au commencement. Il va sans dire, qu'en dehors de cette action spéciale et puissante du Saint Esprit, on rencontre des temps où la piété individuelle prédomine et tranche sur l'idolâtrie courante, comme chez Joas, Amatsia et Azaria. Ceux qui agissent avec Dieu peuvent exercer, de ce fait, dans tous les temps, une action bénie autour d'eux; mais une chose remarquable dans les voies de Dieu, c'est qu'à mesure que le mal augmente et entraîne le monde au jugement final, la vérité de Dieu brille d'un éclat plus vif, et répand autour d'elle une influence plus générale pour réveiller les âmes.

Sous Josias, comme sous Ezéchias, il y a rupture résolue et complète avec le mal ancien, toléré ou établi en Juda. La fidélité de Josias, sous ce rapport, telle qu'elle nous est rapportée dans les Rois, est tout à fait remarquable.

Josias commence à régner étant petit garçon, et par conséquent, sous les soins de sa mère, Jédida, fille d'Adaïa, de Botskath, qui était une femme de Juda (Josué 15: 39). Il marcha, comme Ezéchias, «dans toute la voie de David, son père, et ne s'en écarta ni à droite, ni à gauche» (verset 2). La première chose qui nous soit dite ici (*) de lui, c'est qu'il commença par prendre soin de la maison de l'Eternel, pour réparer ses brèches, comptant sur «la fidélité» de ceux qui étaient chargés de ce travail. C'est là l'un des signes distinctifs d'un réveil aux derniers temps. La maison de Dieu acquiert pour les croyants une importance toute nouvelle, et son état de ruine attire leur sollicitude. Il doit en être ainsi dans les jours que la chrétienté traverse actuellement. La voix des fidèles doit se faire entendre pour attirer l'attention du peuple de Dieu sur Sa maison, sur l'Assemblée du Dieu vivant, comme étant l'objet le plus cher au coeur de Christ. Il ne s'agit nullement de reconstruire à neuf le temple ruiné, mais d'en réparer les brèches, d'y apporter fidèlement les matériaux nécessaires, d'ajouter à cet édifice le bois de cèdre et les pierres de taille, agréables au Dieu qui a bâti la maison. De même, en ces temps de la fin, le chrétien conscient de son appel, au lieu d'ajouter à la maison du bois, du foin, du chaume, y apportera ce qui convient à la maison de Dieu, des pierres vivantes, taillées par le Saint Esprit dans la carrière du monde, façonnées par le Maître, et capables de faire partie, d'une manière définitive, de l'édifice de Dieu. Le réveil de nos temps a compris cela. Pour lui, l'Assemblée de Dieu existe, quoique cette assemblée soit en ruines, tandis qu'il ne tient aucun compte des édifices appelés par les hommes leurs églises, et entretenus par eux. Ce n'est pas à ces édifices que les fidèles témoins de Christ apporteront des matériaux, mais à l'Eglise du Dieu vivant, et chacun est responsable envers Lui seul du travail qui lui a été confié. «Qu'on

ne compte pas avec eux», dit Joas, «l'argent remis entre leurs mains, car ils agissent avec fidélité» (verset 7).

(*) L'ordre est différent dans les Chroniques où Josias commence par la purification du pays et s'occupe ensuite du temple. Ce même livre nous montre Ezéchias commençant par le temple et purifiant le pays ensuite. Ce dernier acte est dans le livre des Rois le premier d'Ezéchias.

Ce zèle pour la maison de Dieu a un résultat immédiat et des plus importants: «Le livre de la loi est retrouvé dans la maison de l'Eternel» (verset 8). Si Josias n'avait pas eu à coeur la restauration du temple, le livre de la loi, qui y était conservé (2 Chroniques 34: 15) n'aurait pas été remis en lumière. C'est le caractère spécial du réveil de Josias. Ezéchias avait montré plus spécialement la confiance en l'Eternel, accompagnée, cela va sans dire, d'une réelle soumission à la parole de Dieu, dont Esaïe, le prophète, était le porteur, mais nous trouvons sous Josias comme une révélation toute nouvelle de la *parole écrite*, et, dans le cas particulier, des livres de Moïse. Dans ce réveil, les Saintes Ecritures, négligées et comme oubliées sous les règnes précédents, reprennent tout à coup leur importance. Ce fut la grande bénédiction attachée au réveil appelé la Réformation. La Bible, sortie de l'ombre par des voies providentielles, et présentée à tous, brilla aussitôt du plus vif éclat. Cependant, l'on est douloureusement affecté de voir que la Réformation ne commença pas, comme Josias, par le zèle pour la maison de Dieu, mais, sans doute, l'importance de l'Assemblée de Christ était réservée pour un temps postérieur et n'avait pas encore été manifestée.

Quand le zèle pour la maison et l'obéissance aux Ecritures vont ensemble, ces dernières deviennent comme une révélation toute nouvelle. Les choses connues auparavant comme étant de Dieu, ne perdent certes pas leur importance, mais une lumière surgit, qui non seulement étonne et frappe comme totalement inconnue jusque-là, mais atteint aussi profondément la conscience. «Et il arriva que quand le roi entendit les paroles du livre de la loi, il déchira ses vêtements» (verset 11). Est-il possible que la parole de Dieu ait pu être violée d'une telle manière par son peuple! Y a-t-il rien d'étonnant si sa ruine en est la conséquence?

Et maintenant qui nous interprétera cette parole? Comment «consulter l'Eternel» au sujet de ce que nous avons à faire, sachant que, selon cette Parole, nous avons encouru son déplaisir? Le prophète seul, représentant de l'Esprit de Christ (1 Pierre 1: 11), peut nous l'interpréter. Josias ne s'adresse pas pour cela à Shaphan, le scribe, ni même à Hilkija, le grand sacrificateur; il veut se mettre directement en rapport avec la Parole. Il y avait beaucoup de prophètes au temps de l'impie Manassé (2 Rois 21: 10). Au temps de Josias, en ces jours de réveil, mais de profonde faiblesse, on trouve une *prophétesse* à Jérusalem. Non pas que les prophètes manquent en Juda (23: 2), Mais l'activité confiée à une femme caractérise le déclin, comme celle de Débora, dans le livre des Juges. Pareille, à Débora, Hulda, servante de l'Eternel, ne cherche pas à exercer un ministère public, comme les fausses prophétesses de nos jours; elle emploie son don dans la sphère qui lui est assignée. Les serviteurs de Josias se rendent auprès d'elle, «et elle habitait à Jérusalem dans le second quartier de la ville» (verset 14). Ici, nous sommes loin d'un Esaïe, dont le ministère embrassait toute la prophétie et dont la présence caractérisait le réveil d'Ezéchias; mais l'Esprit de Christ parle par cette femme,

pour «confirmer toutes les paroles du livre qu'a lu le roi de Juda» (verset 16), et, en même temps, pour rassurer Josias sur son propre avenir. Dieu avait égard à la profonde humiliation du roi: «Parce que ton coeur a été sensible, et que tu t'es humilié devant l'Eternel quand tu as entendu ce que j'ai prononcé contre ce lieu et contre ses habitants, savoir qu'ils seraient livrés à la destruction et à la malédiction, et parce que tu as déchiré tes vêtements et que tu as pleuré devant moi, moi aussi j'ai entendu, dit l'Eternel» (verset 19). S'humilier était, de fait, la seule chose nécessaire. Elle caractérisait Josias et marque de tout temps le Résidu fidèle au milieu du mal (Ezéchiel 9: 4), aux jours de la ruine de l'Eglise, et parmi tous ceux qui professent connaître le nom de l'Eternel. On peut reconnaître aujourd'hui le coeur du fidèle à l'humiliation qu'il ressent de cet état de choses. Celui de Josias y est sensible; il déchire ses vêtements et pleure; mais (verset 20) il devait être «recueilli de devant le mal», comme dit Esaïe (57: 1).

[Chapitre 23: 1-20 : Le livre de l'alliance et la sanctification du peuple](#)

L'importance de la maison de Dieu sur la terre, lieu où l'Eternel fait habiter son nom, et le livre de l'alliance, voilà, comme nous l'avons vu, ce qui caractérise le renouvellement spirituel sous Josias. Nous n'hésitons pas à le répéter: dans les temps où nous vivons, ces deux choses caractériseront toujours un vrai réveil. L'intérêt pour l'Assemblée du Dieu vivant et non pour les misérables imitations, par lesquelles la chrétienté déchue l'a remplacée, le zèle pour l'autorité inspirée des Saintes Ecritures, c'est à quoi toute âme fidèle, qui cherche la gloire du Seigneur, s'attachera aujourd'hui coûte que coûte.

Le roi fait assembler auprès de lui tous les anciens de Juda et de Jérusalem, et monte à la maison de l'Eternel, ayant «avec lui tous les hommes de Juda et tous les habitants de Jérusalem, et les sacrificateurs, et les prophètes, et tout le peuple, depuis le petit, jusqu'au grand». Il fait lire devant eux «*toutes* les paroles du livre de l'alliance qui avait été trouvé dans la maison de l'Eternel» (verset 2). Ce livre de l'alliance comprend non seulement l'alliance du Sinaï, mais celle qui fut faite dans les plaines de Moab, c'est-à-dire toutes les paroles du Deutéronome. Elles s'appliquaient exactement à l'état du peuple tel qu'il était alors, et Dieu l'avait décrit d'avance dans ce livre. Le Deutéronome parlait avant tout d'obéir, et faisait dépendre de l'obéissance à la Parole la bénédiction ou le malheur du peuple que Dieu avait racheté d'Egypte. Ici, cette alliance est renouvelée: «Le roi se tint debout sur l'estrade, et fit cette alliance devant l'Eternel, de marcher après l'Eternel, et de garder ses commandements, et ses témoignages, et ses statuts, de tout son coeur et de toute son âme, pour accomplir les paroles de cette alliance, écrites dans ce livre: et *tout le peuple entra dans l'alliance*» (verset 3).

Dans ces réveils de la fin, un puissant effet se produit sur tous, quand même la réalité ne se trouve que dans le coeur du Résidu. Le livre de Jérémie qui prophétisait sous Josias, nous montre que, de fait, l'état moral du peuple n'était nullement changé. Ils avaient consenti facilement à l'abolition de l'idolâtrie par la fidélité du roi, mais leur coeur restait aussi éloigné de Dieu qu'auparavant. Le prophète dit: «Et l'Eternel me dit dans les jours de Josias: As-tu vu ce qu'a fait Israël, l'infidèle? Elle s'en est allée sur toute haute montagne et sous tout arbre

vert, et elle s'y est prostituée. Et j'ai dit: Après qu'elle a fait toutes ces choses, elle reviendra à moi; mais elle n'est pas revenue. Et sa soeur, Juda la perfide, l'a vu. Et j'ai vu que, quand pour toutes les choses en lesquelles Israël l'infidèle avait commis adultère, je l'ai renvoyée et lui ai donné sa lettre de divorce, toutefois sa soeur, Juda la perfide, n'en a pas eu de crainte, mais elle s'en est allée et s'est prostituée, elle aussi. Et il est arrivé que, par la légèreté de sa prostitution, elle a souillé le pays, et a commis adultère avec la pierre et le bois. Et même, avec tout cela, sa soeur, Juda la perfide, *n'est pas revenue à moi de tout son coeur, mais avec mensonge*, dit l'Eternel» (Jérémie 3: 6-10. Lisez aussi: 5: 27-29; 6: 9-15, 29; 8: 8-13).

En dépit de cela, une contrainte morale s'exerce, par le moyen de ceux qui sont fidèles, sur les âmes, même de fait éloignées de Dieu. Nous voyons, en 2 Chroniques 34: 33, que Josias «*obligea* tous ceux qui se trouvaient en Israël à servir l'Eternel, leur Dieu. Pendant tous ses jours, ils ne se détournèrent pas de l'Eternel, le Dieu de leurs pères». C'est ainsi que *tout* le peuple entre ici dans l'alliance. Amon avait rétabli tout ce qu'avait aboli Manassé, lors de sa repentance. Josias, dans son zèle pour Dieu, et pour Dieu *seul*, bien différent du zèle de Jéhu, purifie complètement Jérusalem, Juda et Israël, aussi loin que son bras peut s'étendre. Il brûle, dans les champs du Cédron, tous les objets accumulés dans le temple pour le culte de Baal, d'Astarté et des astres, et porte leur poussière à Béthel, lieu initial de l'idolâtrie de Jéroboam. Il supprime (verset 5; Sophonie 1: 4) les Camarim, sacrificateurs établis par les rois de Juda pour brûler l'encens aux faux dieux. Il détruit entièrement la statue de la Vénus impudique établie dans la maison de l'Eternel, et rend la souillure de ses cendres aux sépulcres de ceux qui l'avaient adorée. Il ôte la prostitution qui s'étalait à Jérusalem, sous couvert du culte d'Astarté. Il rassemble les sacrificateurs qui avaient continué, sous Manassé repentant, les sacrifices à l'Eternel sur les hauts lieux (2 Chroniques 33: 17). Il ne les assimile pas aux Camarim, mais ne leur permet pas de monter vers l'autel de l'Eternel à Jérusalem. *Toute communion avec une religion qui, même en étant séparée de l'idolâtrie, a osé méconnaître le seul centre de rassemblement du peuple, est résolument rompue*. Nous trouvons en cela une instruction pour les jours où nous vivons. L'acte de Josias nous montre qu'un réveil ne peut s'associer avec un culte qui n'est pas rendu autour de la table du Seigneur, seul centre de rassemblement des siens. Toutefois, Josias reconnaît à ces sacrificateurs le droit de manger «des pains sans levain au milieu de leurs frères» (verset 9). La sainteté individuelle de ceux que le Seigneur a consacrés est pleinement reconnue, mais momentanément, si ce n'est pour toujours, leur fonction dans le culte d'Israël n'est pas tolérée. Josias abolit encore les chevaux du soleil, démolit et brûle les autels qui ont osé remplacer le seul autel de Dieu. Il s'attaque même, dans son zèle pour l'Eternel, aux autels bâtis par Salomon (verset 13).

Il va plus loin; son intérêt s'étend à *tout* le peuple de Dieu. Il se rend à Béthel, condamne tout ce mal à son origine, et accomplit ainsi la prophétie, prononcée jadis devant Jéroboam, contre l'autel où le roi avait offert des sacrifices (versets 15, 16; 1 Rois 13: 2). Cependant, il épargne le sépulcre de l'homme de Dieu qui avait prononcé ces choses. Quelle qu'eût été l'infidélité de cet homme, il reconnaît ce qu'il avait fait pour Dieu, épargnant aussi les os du prophète de Samarie, cause de sa chute, mais qui s'était humilié de son erreur. C'est ainsi que

tout coeur vraiment chrétien reconnaît ce que des hommes de Dieu ont fait, dans les temps passés, pour Son service, et respecte leur oeuvre, même entachée de manquements qui lui ont fait perdre sa puissance et en ont gâté les résultats (verset 17, 18).

Enfin le roi parcourt les villes d'Israël, abolissant les temples des hauts lieux, sans pitié pour les sacrificateurs idolâtres qu'il extermine, quoique, le peuple ayant été transporté par l'Assyrien, leur influence fût perdue en apparence. Il agit en vue d'une restauration future, et son coeur, enflammé pour le service de l'Eternel, s'y attache, car les prophètes, même pendant son règne, annonçaient une restauration sous le sceptre du roi de justice et de paix.

Chapitre 23: 21-23 : La Pâque

«Et le roi commanda à tout le peuple, disant: Célébrez la Pâque à l'Eternel, votre Dieu, comme il est écrit dans ce livre de l'alliance. Car aucune Pâque n'avait été célébrée comme cette Pâque, depuis les jours des juges qui ont jugé Israël, et durant tous les jours des rois d'Israël et des rois de Juda; mais la dix-huitième année du roi Josias, cette Pâque fut célébrée à l'Eternel dans Jérusalem» (versets 21-23).

La célébration de la Pâque nous est donnée ici en quelques mots, tandis que les Chroniques la décrivent tout au long (2 Chroniques 35: 1-19); mais ce fait a trop d'importance dans l'histoire du réveil, pour n'y pas arrêter un moment l'attention de nos lecteurs. Nous venons de parler des deux grands principes qui caractérisent le réveil de la fin: la rupture avec l'idolâtrie du monde ou ses traditions religieuses, le retour aux Saintes Ecritures. A la suite de ces deux faits, et comme leur conséquence, nous avons la célébration de la Pâque.

La Pâque, comme institution, avait d'abord été célébrée en Egypte. Le peuple d'Israël avait été racheté du pays de servitude par le sang de l'agneau pascal; par lui, le jugement de Dieu qui atteignait l'Egypte, s'était détourné d'Israël. Le peuple, placé sous l'aspersion du sang, *mangeait* la Pâque. Elle était une figure de l'appropriation qui nous est faite, *une fois pour toutes*, par la foi, du sacrifice de Christ: le symbole correspond à ce qui nous est dit du chrétien, en Jean 6: 53.

Le *mémorial* de cette délivrance venait ensuite. Il se répétait chaque année le quatorzième jour du premier mois (Exode 12: 14, 26-27, 45). Ce mémorial était célébré par tout le peuple. En des circonstances normales, personne en Israël ne pouvait s'en abstenir sous peine d'être «retranché de ses peuples». Comme condition première, il fallait être *circoncis* (Exode 12: 48). Ce signe était le type de la mise à part pour Dieu par le jugement du péché et le retranchement de la chair. Aussi, lors de l'entrée dans le pays de Canaan, après le passage du Jourdain, tous ceux qui appartenaient à la génération dont les pères étaient tombés dans le désert et qui n'avaient pas été circoncis, le furent à Guilgal. «L'opprobre d'Egypte» fut ainsi roulée de dessus eux, et ils purent célébrer la Pâque dans les plaines de Jéricho (Josué 5: 6-12).

Par le fait qu'il était donné à un peuple racheté et circoncis, ce mémorial devenait *le symbole de l'unité du peuple de Dieu*. La Pâque était donc à la fois le souvenir de la rédemption et la proclamation de l'unité du peuple.

L'Esprit de Dieu nous en montre la célébration, comme une institution fondamentale, d'abord pendant la traversée du désert (Nombres 9: 1-14), puis à l'entrée en Canaan (Josué 5: 10). Depuis ce moment, la Parole ne la mentionne plus, jusqu'aux jours d'Ezéchias, non qu'elle ne fût pas observée sous les juges, sous David, Salomon et les rois, mais elle n'était pas l'objet spécial, présenté par le Saint Esprit, tandis que nous voyons, sous le règne de Salomon, les fêtes du septième mois, surtout celle des tabernacles, occuper une place prépondérante.

Lors du réveil d'Ezéchias, la Pâque ne fut pas célébrée le quatorzième jour du premier mois, mais au deuxième mois, le même jour du mois (2 Chroniques 30: 15), date autorisée par la Parole pour ceux qui étaient impurs ou en voyage, lors de la célébration de cette fête (Nombres 9: 11). Les sacrificateurs se trouvaient dans le premier cas; ayant manqué de zèle pour se sanctifier, ils étaient impurs, et Ezéchias agit en conséquence. La Pâque de Josias fut célébrée au jour voulu, le premier mois (2 Chroniques 35: 1). Le besoin de se sanctifier pour l'Eternel était beaucoup plus général alors que sous Ezéchias, car la parole de Dieu était mieux comprise, et le désir de Lui obéir plus réel.

Au temps d'Esdras, la Pâque fut aussi célébrée par «les fils de la transportation» au jour consacré, «car les sacrificateurs et les lévites s'étaient purifiés *comme un seul homme*» (Esdras 6: 19, 20).

Donc, à mesure que nous avançons dans l'histoire de la ruine du peuple de Dieu, la Pâque et l'état d'âme qui s'y rapporte acquièrent plus d'importance pour les fidèles; et, chose tout à fait remarquable, le signe de l'unité du peuple devient d'autant plus important que ce peuple est plus dispersé par la ruine.

Est-il besoin d'ajouter que ces vérités répondent aux temps actuels? La Cène du Seigneur qui remplaça, comme mémorial, la Pâque juive, la nuit où Jésus fut livré, est servie, et la table du Seigneur dressée pour le peuple racheté et pour lui seul. La mort du Seigneur y est proclamée jusqu'à son retour. Cette table est, en même temps, le centre de ralliement pour le peuple de Dieu, la proclamation de l'unité du corps de Christ (1 Corinthiens 10: 17), même dans un temps où tout, en apparence, contredit cette vérité, où même, comme au temps d'Ezéchias, l'on se rit et se raille de ceux qui la proclament (2 Chroniques 30: 10).

L'histoire de la Pâque ne se termine pas ici, et, de fait, ne sera jamais terminée. Un peuple de bonne volonté la célébrera encore sur la terre pendant le royaume millénaire du Christ (Ezéchiel 45: 21). Elle sera célébrée en même temps dans le royaume céleste, où les saints glorifiés seront rassemblés autour de l'Agneau immolé (Apocalypse 5).

Ainsi, du moment qu'une rédemption est effectuée, le mémorial de ce qui l'a acquise pour le peuple de Dieu persiste à travers tout et persistera jusque dans les temps éternels. Le souvenir de la mort de Christ est toujours nécessaire, car elle est le seul fondement de toute bénédiction.

Revenons maintenant à la Pâque de Josias. Le récit de notre livre, bien que très bref, est caractérisé par un mot important: «Comme il est écrit dans le livre de l'alliance» (verset 21). Sans doute, comme nous le voyons dans les Chroniques, le peuple, sous Ezéchias, était aussi

venu la célébrer selon «la parole de l'Eternel» et «la loi de Moïse, homme de Dieu» (2 Chroniques 30: 12, 16), mais sous Josias, la Parole écrite, merveilleusement conservée et retrouvée dans le temple, prend une importance beaucoup plus grande encore. Sans la Parole, rien de ce qui touche à ce mémorial ne devait avoir lieu. C'était «suivant *l'écrit* de David et suivant *l'écrit* de Salomon», qu'on devait s'y préparer (2 Chroniques 35: 4); «conformément à la *parole de l'Eternel* par Moïse», qu'on devait la préparer (verset 6); «selon qu'il est *écrit* dans le livre de Moïse» qu'on devait présenter le sacrifice à l'Eternel (verset 12); «selon *l'ordonnance*», qu'on devait le faire cuire au feu (verset 13); «selon le *commandement* de David, et d'Asaph, et d'Héman, et de Jeduthun, le voyant du roi», que chacun occupait sa place pour observer l'ordre selon Dieu dans les chants et la louange (verset 15). Et tout se faisait, «selon le *commandement du roi Josias*» (verset 16), c'est-à-dire que l'instrument de ce réveil avait de l'intelligence pour ne communiquer et n'ordonner au peuple que ce qui était en rapport avec les Ecritures.

Prenons ces choses à coeur. Josias, averti par l'Eternel, savait parfaitement qu'en faisant cela, il n'arrêterait pas le jugement qui était en cours; il savait aussi qu'il serait recueilli devant le mal et que ses yeux ne le verraient pas (2 Rois 22: 20), mais il n'avait qu'une pensée. Ressentant avec une humiliation profonde le déshonneur infligé à l'Eternel et à son culte, il était pressé de l'honorer au milieu de la ruine d'Israël, dans le lieu même où Il avait été déshonoré; il protestait, par toute sa conduite, contre les infamies qui s'étaient commises en Juda, sous le couvert de la religion; il s'humiliait de cette apostasie, comme en ayant la responsabilité aussi bien que les autres, mais toute son activité se portait, sans en rien distraire, sur le service de l'Eternel, et la purification pour Lui, d'un peuple particulier, quelque abaissé ou dispersé qu'il fût.

L'ère de Josias ne fut pas marquée, comme celle d'Ezéchias, par des attaques spéciales de l'ennemi, par des épreuves provenant du dedans ou du dehors. Ce fut un temps relativement paisible, où l'indifférence avait certainement plus de part que la haine; mais, tandis que le monde se reposait et laissait faire, Josias utilisait cette accalmie pour déployer la plus grande activité au service de son Maître.

Nos temps, nous l'avons déjà dit, ressemblent à celui-là, et les fidèles y ont la même position et les mêmes devoirs. Puisseons-nous utiliser ces jours de la fin, avec leur calme relatif, pour rendre témoignage de ces trois choses: la séparation du monde religieux et irrégulier qui nous entoure, l'attachement aux Ecritures, le rassemblement des enfants de Dieu autour de la table du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.

Notre chapitre ajoute que «Josias extermina toutes les abominations qui se voyaient dans le pays de Juda et à Jérusalem, afin d'effectuer les paroles de la loi, écrites dans le livre que Hilkija, le sacrificateur, avait trouvé dans la maison de l'Eternel» (verset 24). Ainsi, jusqu'au bout de sa carrière, Josias mit en pratique les préceptes qu'il avait tirés des Ecritures. Il n'y eut point de roi semblable à lui, ni avant, ni après lui, et cela ne tint pas à son mérite personnel, ni à sa justice, mais au fait que la parole de Dieu, mêlée avec la foi dans son coeur, était devenue partie intégrante de lui-même.

Chapitre 23: 28-30 : Le Pharaon Neco

La fin de Josias ne correspond pas aux bénédictions initiales de son règne. Nous avons vu que, par une grâce spéciale, Dieu lui avait accordé le repos extérieur, en sorte que son témoignage pût se développer en paix. Ce fut Josias lui-même qui se laissa entraîner à chercher la guerre. Le moment était arrivé où, suivant les prophéties, la puissance de l'Assyrien qui avait pesé si lourdement sur tous les peuples, allait être brisée pour faire place à l'empire universel de Babylone. Neco monte avec l'armée égyptienne contre le roi d'Assyrie. Josias prend parti pour l'Assyrien contre le Pharaon, chose que Dieu ne lui avait nullement ordonnée. Qu'avait-il affaire à supporter l'édifice chancelant de cette puissance, cruelle ennemie d'Israël? Il savait par les prophètes que la ruine finale de l'Assyrien était proche. Avait-il mission, de la part de Dieu, de corriger les événements du monde ou de leur prêter son appui? Rien, dans son état, n'est améliorable aux yeux de Dieu, et nous savons qu'il est déjà jugé. Josias avait été mis à part de tout le train du monde, pour servir l'Eternel, lui et son peuple, et nous le voyons se mêlant de politique! Le résultat ne se fait pas attendre: le monde nous punit de notre intervention dans ses affaires. «Qu'y a-t-il entre moi et toi, roi de Juda?» lui dit le Pharaon qui a conscience d'être un instrument de Dieu; «Dieu est avec moi... Dieu m'a dit de me hâter», et «ces paroles de Neco venaient de la bouche de Dieu», (2 Chroniques 35: 20-22). Du moment qu'il entre dans cette voie, Josias perd le discernement de la pensée de l'Eternel et ne sait plus reconnaître les paroles de Sa bouche. Il en est toujours ainsi. L'intelligence spirituelle et une vraie connaissance de la Parole sont liées à la vraie séparation de tout ce qui constitue le monde, y compris sa politique. Et, du reste, un enfant de Dieu serait toujours un fort mauvais diplomate, parce qu'il ne peut éviter de se laisser gouverner par des principes moraux, dont le monde n'a cure. Mais, d'autre part, qui peut connaître, comme le chrétien, l'avenir du monde? Un simple enfant dans la foi, attaché à la parole de Dieu, en montrera, par sa connaissance de l'avenir, aux plus grands politiques, car il en connaît tous les détails selon que Dieu les lui a révélés.

Josias doit en pâtir, car cette intervention était une grave infidélité pour un homme, favorisé comme lui des bénédictions et de la communion de son Dieu. Il est tué par le Pharaon à Meguido, et enterré dans son sépulcre. Jérémie fait des lamentations sur la fin de ce pieux serviteur de l'Eternel (2 Chroniques 35: 25).

Chapitres 23: 31 à 25 : La ruine finale

Chapitre 23: 31-35 : Joakhaz

Toute la faveur de Dieu sous le règne de Josias, la bénédiction et la joie dont l'Eternel a rempli le cœur du peuple, n'ont aucun résultat pour les successeurs de ce roi. Joakhaz, élu et proclamé par le peuple, à la place de son père, «fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel, selon tout ce que ses pères avaient fait» (verset 32). Il se relie, non pas à Josias, mais à ses pères incrédules et idolâtres. Il ne compte pas dans la lignée de la foi. Il n'est pas possible d'avoir Josias ou Abraham pour père, sans produire des fruits convenables à la repentance. Ici, la cognée était mise à la racine de l'arbre, et la royauté allait traverser ses dernières

convulsions pour être enfin retranchée de Juda. Les mères issues du peuple de Dieu sont désormais sans influence, soit qu'il n'y ait plus d'oreilles pour les écouter, soit qu'elles participent elles-mêmes à la ruine. Hamutal, femme de Josias et mère de Joakhaz, était fille de Jérémie de Libna, et, apparemment, de race sacerdotale (cf. Josué 21: 13). Son fils ne régna que trois mois, et trouva cependant le temps de faire le mal et de contredire, par sa conduite envers Dieu, ce que Josias avait établi. Le Pharaon Neco se venge sur lui de l'opposition de Josias qui avait follement soutenu l'Assyrien en voulant empêcher la marche de l'armée égyptienne. Lié de chaînes, Joakhaz est emmené en Egypte et y meurt. Le Pharaon ne tient aucun compte de cette royauté établie par le peuple. Jérémie prophétise sur lui: «Ne pleurez pas celui qui est mort, et ne vous lamentez pas sur lui. Pleurez, pleurez celui qui s'en va, car il ne reviendra plus, ni ne reverra plus le pays de sa naissance! Car ainsi dit l'Eternel quant à Shallum (Joakhaz), fils de Josias, roi de Juda, qui régna à la place de Josias, son père, et qui s'en est allé de ce lieu: Il n'y reviendra plus; car il mourra dans le lieu où on l'a transporté et ne verra plus ce pays» (Jérémie 22: 10-12). Neco prend Eliakim, fils de Josias, et l'établit «à la place de *Josias*, son père», changeant son nom en Jehoïakim. Ce dernier devient serviteur et tributaire du roi d'Egypte, et donne au Pharaon l'or et l'argent qu'il a recueilli des taxes (verset 35).

[Chapitres 23: 36 à 24: 7 : Jehoïakim](#)

Même remarque pour sa mère que pour celle de Joakhaz. Elle s'appelait Zebudda, fille de Pedaïa, de Ruma. Elle appartenait (probablement) à l'une des villes de Juda. Jehoïakim, d'abord tributaire à Pharaon, le devient ensuite de Nebucadnetsar, dont le règne commence la quatrième année de Jehoïakim. Les avertissements de l'Eternel lui sont prodigués par Jérémie (Jérémie 22: 13-19) et d'autres prophètes; ils ne sont pas écoutés. Il met à mort Urie, le prophète qui prophétisait contre Jérusalem et contre Juda, mais qui, manquant de foi en présence des desseins meurtriers du roi, s'était enfui en Egypte (Jérémie 26: 20-23). Jérémie aussi court les mêmes dangers, mais cet homme de Dieu s'appuie sur la parole de l'Eternel: «Voici, je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, et comme une colonne de fer, et comme des murailles d'airain, contre tout le pays, contre les rois de Juda, ses princes, ses sacrificateurs et le peuple du pays. Et ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi, car moi je suis avec toi, dit l'Eternel, pour te délivrer» (Jérémie 1: 18, 19. Voyez encore 6: 27; 15: 20, 21). L'Eternel veille sur lui, selon cette parole. Lorsque, dans son incrédulité, le roi, après avoir lacéré avec un canif et jeté au feu le rouleau de la prophétie de Jérémie, cherche encore à saisir le prophète et son fidèle compagnon Baruch, il nous est dit que «l'Eternel les cacha» (Jérémie 36, spéc. 23, 26).

Jérémie avait commencé à prophétiser depuis la treizième année du fidèle Josias, alors que le peuple jouissait encore de la prospérité que lui procurait la fidélité du roi, mais le peuple n'avait pas écouté. Alors le prophète annonça la captivité de 70 ans sous le joug de Babylone (25: 11), puis le sort de toutes les nations, à la tête desquelles il plaçait Jérusalem, l'assimilant aux peuples idolâtres, et finalement le sort de Babylone elle-même (25: 17-29). Cette énumération fait comprendre ce que fut la monarchie universelle inaugurée par Babylone,

quelque courte qu'ait été la domination de cette dernière, en regard de la longue domination assyrienne; mais jamais l'Assyrie ne forma un royaume compact, assis et universellement reconnu, comme celui de Babylone.

Jehoïakim avait changé de maître. Il lui en cuisit de se révolter contre Nebucadnetsar. Après que son pays eut été en détail la proie de tous ses voisins (24: 2), ce monarque monta contre lui et le lia de chaînes d'airain pour le mener à Babylone (2 Chroniques 36: 6). Nous apprenons par Jérémie quelle fut la parole prononcée par l'Eternel à son égard: «C'est pourquoi, ainsi dit l'Eternel touchant Jehoïakim, roi de Juda: Il n'aura personne qui s'asseye sur le trône de David, et son cadavre sera jeté dehors, de jour à la chaleur, et de nuit à la gelée» (Jérémie 36: 30).

«Tout cela arriva par le commandement de l'Eternel contre Juda, pour l'ôter de devant sa face, à cause des péchés de Manassé, selon tout ce qu'il avait fait, et à cause du sang innocent qu'il avait versé, car il avait rempli Jérusalem de sang innocent; et l'Eternel ne voulut pas lui pardonner» (24: 3, 4). Depuis Manassé, le décret irrévocable était parti d'auprès de l'Eternel; il avait été suspendu sous Josias et le serait resté sous ses successeurs, s'ils avaient voulu écouter (Jérémie 25: 1-11). Il y avait deux causes à ce jugement final: l'idolâtrie, et le sang innocent, et Jehoïakim, comme Manassé, avait répandu ce dernier selon son pouvoir, dans Jérusalem qui tuait ses prophètes et lapidait ceux qui lui étaient envoyés.

Dès lors, le Pharaon ne sortit plus de son pays (verset 7), l'empire de Babylone l'ayant privé de toutes ses possessions, depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate.

[Chapitre 24: 7-17 : Jehoïakin \(ou Jéconias, ou Conia\)](#)

Jehoïakin, autrement Conia, continue dans la voie de son père. Sa mère était Nehushta, une fille de Jérusalem. Il paraît de plus en plus évident que les mères de ces derniers rois avaient elles-mêmes, comme leurs fils, oublié l'Eternel. Au temps de Conia, les serviteurs de Nebucadnetsar font le siège de Jérusalem. Ce grand roi lui-même vient ensuite y prendre part en personne. Jehoïakin se rend à lui. Il est emmené captif à Babylone, *ainsi que sa mère*, selon la prophétie de Jérémie: «Je suis vivant, dit l'Eternel, que, quand même Conia, fils de Jehoïakim, roi de Juda, serait un cachet à ma main droite, je t'arracherai de là! Et je te livrerai en la main de ceux qui cherchent ta vie, et en la main de ceux dont tu as peur, et en la main de Nebucadnetsar, roi de Babylone, et en la main des Chaldéens. Et je te jetterai, toi *et ta mère* qui t'a enfanté, dans un autre pays, où vous n'êtes pas nés; et là vous mourrez. Et dans le pays où ils désirent ardemment retourner, ils ne retourneront point. Cet homme, Conia, est-il un vase d'argile méprisé et mis en pièces? un ustensile auquel on n'a point de plaisir? Pourquoi ont-ils été jetés loin, lui et sa postérité, et lancés dans un pays qu'ils ne connaissent point? Terre, terre, terre, écoute la parole de l'Eternel! Ainsi dit l'Eternel: Inscrivez cet homme comme privé d'enfants, comme un homme qui ne prospérera pas pendant ses jours; car, de sa semence, nul ne prospérera, assis sur le trône de David, ou dominant encore en Juda» (Jérémie 22: 24-30).

Tous les trésors du roi et ceux du temple sont emportés dans la capitale de la Chaldée, et tout le peuple, noble ou valide, hommes de guerre, princes, artisans, emmené captif (versets 14-16).

Cette transportation effectuée, Jérémie voit en vision deux paniers de figues posés devant le temple de l'Eternel (Jérémie 24), comme le seul endroit où l'état réel du peuple pût être apprécié. Un de ces paniers était rempli, aux yeux de Dieu, de très bonnes figues, comme celles de la première saison, l'autre de très mauvaises figues. Ce que les hommes voyaient était exactement le contraire de ce que Dieu révélait à Jérémie. Pour le monde, les bonnes figues étaient le peuple restant à Jérusalem sous Sédécias, pour le coeur de Dieu, elles étaient les transportés de Juda. Leur bonté dépendait de ce qu'ils avaient subi le jugement de Dieu dû à leur iniquité. Ce même principe est vrai pour nous, seulement, grâce à Dieu, nous avons subi le jugement dans la personne de Christ, condamné sur la croix, à notre place. La sentence exécutée, Dieu pouvait regarder avec faveur ceux qui en étaient les objets. «Je mettrai mes yeux sur eux pour leur bien, et je les ferai retourner dans ce pays; et je les bâtirai, et je ne les renverserai pas, et je les planterai, et je ne les arracherai pas» (Jérémie 24: 6); il pouvait les établir à toujours en sa présence. Il faut être parfait pour cela, et c'était sous ce caractère que le Seigneur voyait ce pauvre résidu captif. Il en est de même pour nous: en vertu du jugement de Christ, Dieu nous voit parfaits en Lui, quelque misérables que nous soyons en nous-mêmes.

L'Eternel annonce la restauration du peuple: «Je les ferai retourner dans ce pays»; mais il proclame en même temps qu'il leur donnera dans l'avenir une perfection morale devant lui, résultat d'une nouvelle alliance où tout viendra de Lui. Lui seul en sera l'auteur; ce sera une alliance de grâce, non de responsabilité. «Je leur donnerai un coeur pour me connaître,... et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu; car ils retourneront à moi de tout leur coeur» (verset 7).

Les «figues mauvaises qu'on ne peut manger, tant elles sont mauvaises» (verset 8), et dont Dieu lui-même ne peut rien faire, sont ceux qui, n'ayant pas subi le premier jugement sous Jehoïakin, devront en subir un second, cette fois définitif. Tandis que Dieu déclarait que tout était perdu, eux, se confiant en eux-mêmes, se vantaient d'être les représentants du peuple de Dieu. Le pays d'Egypte, figure du monde, sous l'empire de Satan, leur convenait fort bien. Au lieu d'accepter le jugement de Dieu, ils se révoltaient contre lui, comme nous allons le voir dans l'histoire de Sédécias.

Au milieu de la ruine, Dieu ouvrait une porte d'espérance à son peuple, et c'est d'entre ces transportés, qu'au temps assigné, Dieu voulait susciter un résidu, noyau du futur Israël, sur lequel régnera le roi de justice, l'oint de l'Eternel, après que tous les fils de David eurent entièrement failli à leur responsabilité. Les paroles de Jérémie sur la fin des désolations de Jérusalem, consolèrent et affermirent plus tard le coeur de Daniel, quand la captivité de Babylone touchait à sa fin (Daniel 9: 1-3). Ces mêmes paroles de consolation pour le peuple de la transportation sous Jehoïakin, nous les retrouvons en Ezéchiel: «Et la parole de l'Eternel vint à moi, disant: Fils d'homme, tes frères, tes frères, les hommes de ta parenté, et toute la maison d'Israël, eux tous, sont ceux auxquels les habitants de Jérusalem disent: Eloignez-vous

de l'Eternel, ce pays nous est donné en possession. C'est pourquoi dis: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Bien que je les aie éloignés parmi les nations, et bien que je les aie dispersés par le pays, toutefois je leur serai comme un petit sanctuaire, dans les pays où ils sont venus. C'est pourquoi dis: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Aussi je vous rassemblerai d'entre les peuples, et je vous recueillerai des pays où vous êtes dispersés, et je vous donnerai la terre d'Israël. Et là ils viendront, et ils en ôteront toutes ses choses exécrables et toutes ses abominations. Et je leur donnerai un seul coeur, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau; et j'ôterai de leur chair le coeur de pierre, et je leur donnerai un coeur de chair, — afin qu'ils marchent dans mes statuts, et qu'ils gardent mes ordonnances et les pratiquent; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu» (Ezéchiel 11: 14-20).

Mentionnons encore, au sujet de Jehoïakin, un fait relaté par Jérémie (chapitre 28), et qui se passa sous Sédécias. Un prophète, comme il y en eut tant en cette période, Hanania, fils d'Azzur, prophétisa devant Jérémie dans la maison de l'Eternel. Selon lui, au bout de deux années, le joug du roi de Babylone, que Jérémie portait comme symbole sur son cou devant tout le peuple, devait être brisé. Au bout de deux années, les transportés de Juda (ils l'avaient été sous Jehoïakin) devaient être ramenés à Jérusalem, et les vases sacrés restitués à la maison de l'Eternel. Là-dessus, il brisa le joug porté par le prophète. Il faisait ce que faisaient les princes qui donnaient conseil à ceux de la transportation de ne pas bâtir des maisons, à l'encontre de ce que leur avait dit Jérémie (Ezéchiel 11: 3). La parole de l'Eternel vient alors à Jérémie: Le joug de bois, que Hanania avait brisé, allait devenir un joug de fer sur toutes les nations, et le faux prophète était condamné à mort, parce qu'il avait «parlé de révolte contre l'Eternel» (Jérémie 28: 16). Deux mois après sa prophétie, la sentence de Dieu reçut son exécution.

Cette petite scène nous montre quels étaient les sentiments du peuple et de ses conducteurs au milieu des jugements de Dieu. Ils n'acceptaient point ces jugements et ne s'y soumettaient pas. Leur orgueil national ne supportait pas l'humiliation; ni eux, ni leur roi n'avaient à faire avec Dieu, pour chercher sa volonté.

Ainsi, tout du long, nous avons eu l'occasion de constater par les prophètes que le coeur du peuple était désespérément mauvais, et que son état appelait nécessairement le jugement de Dieu.

Comme il fallait accepter le jugement, il était nécessaire de le porter patiemment, jusqu'au terme de 70 années, assigné par l'Eternel. Aussi Jérémie écrit-il aux transportés sous Jéchonias (Jehoïakin): «Bâissez des maisons et habitez-y; plantez des jardins et mangez-en les fruits; prenez des femmes et engendrez des fils et des filles, et prenez des femmes pour vos fils, et donnez vos filles à des maris, et qu'elles enfantent des fils et des filles; et multipliez-vous là et ne diminuez pas. Et cherchez la paix de la ville où je vous ai transportés, et priez l'Eternel pour elle; car dans sa paix sera votre paix» (Jérémie 29: 5-7). Au temps voulu, il devait y avoir une restauration, «car moi, je connais les pensées que je pense à votre égard, dit l'Eternel, pensées de paix et non de mal, pour vous donner un avenir et une espérance» (verset 11).

Chapitres 24: 18 à 25: 21 : Sédécias

Sédécias était oncle de Jehoïakin et avait été établi par le roi de Babylone, qui avait changé son nom de Matthanias en celui de Sédécias. Sa mère, Hamutal, était une fille de Juda; nous ne répéterons pas à son sujet des remarques faites précédemment.

Nebucadnetsar, en instituant Sédécias, comptait avoir un roi dépendant de lui et qui ne fomenterait pas de nouvelles révoltes. Les deux prédécesseurs de Sédécias avaient obligé le roi de Babylone à faire deux expéditions contre Jérusalem, et il entendait maintenant avoir la paix avec cette nation orgueilleuse et remuante, soumise à son sceptre. Le prophète Ezéchiel (chapitre 17) décrit, dans une parabole, la politique et les desseins de Nebucadnetsar. Le grand aigle babylonien avait arraché Jehoïakin, la plus haute des jeunes pousses du cèdre du Liban, et l'avait transporté à Babylone. Il avait ensuite pris de la semence du pays (Sédécias) et l'avait plantée près des grandes eaux comme un saule. Elle était devenue une vigne, s'étendant, mais pas en hauteur, car le roi de Babylone voulait avoir, sous sa dépendance, en Juda, une royauté abaissée. Cette vigne s'était tournée vers un autre grand aigle, le Pharaon d'Egypte, au lieu de rester soumise au premier. Dieu déclare, par le prophète, ce qui en résultera.

«Sédécias se révolta contre le roi de Babylone» (24: 20). Ce fait était une infamie et un sacrilège aux yeux de l'Eternel, et voici pourquoi: Nebucadnetsar «avait fait *juré par Dieu* à Sédécias (2 Chroniques 36: 13). Et Ezéchiel nous dit qu'il «avait fait alliance avec lui et lui avait fait *prêter un serment d'exécration*». Ainsi ce roi ajoutait à toutes ses autres transgressions la rupture d'un serment fait au nom de l'Eternel, devant les nations idolâtres, prouvant ainsi devant elles qu'il ne faisait aucun cas du Dieu auquel il prétendait appartenir. Les Chroniques enregistrent quatre causes du jugement de ce roi. Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel. Il ne s'humilia pas devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Eternel; c'est la rébellion contre la parole et l'Esprit de Dieu. Il se révolta contre Nebucadnetsar qui lui avait fait juré par Dieu. Il roidit son cou et endurcit son cœur pour ne pas retourner à l'Eternel (2 Chroniques 36: 12, 13). Quant au premier cas, si souvent répété au sujet de ces derniers rois de Juda, il ne nous est pas dit, à propos de ceux qui précédèrent immédiatement Sédécias, que leur idolâtrie fût aussi criante que celle de Manassé, ou du moins les détails ne nous en sont pas donnés, mais pour Sédécias, nous sommes renseignés d'abord par les Chroniques (2 Chroniques 36: 13, 14), où il nous est dit qu'avec tous les chefs du peuple, il «rendit impure la maison de l'Eternel qu'il avait sanctifiée à Jérusalem»; et le prophète Ezéchiel, dans sa vision (chapitre 8), nous donne les détails de ces abominations: «L'idole de jalousie», cette Astarté instituée par Manassé, et qui «provoque l'Eternel à jalousie», était là à l'entrée du temple; en dedans du parvis, dans les «cabinets d'images», toutes sortes d'idoles peintes, devant lesquelles les anciens d'Israël faisaient fumer l'encens; à l'entrée de la porte nord de la maison, des femmes pleurant Thammuz (probablement Adonis); à l'entrée du temple, entre le portique et l'autel, des hommes prosternés vers le soleil levant. Les pensées du cœur du peuple n'étaient pas meilleures. Au lieu de reconnaître que le jugement de Dieu les atteignait à cause de leur infidélité, ils disaient: «Nous serons comme les nations, comme les familles des pays, en servant le bois et la pierre» (Ezéchiel 20: 32). Ce même prophète nous présente

également l'état moral des prophètes, des sacrificateurs et des princes. Partout la violence, la profanation, le gain déshonnéte, l'extorsion et la rapine (Ezéchiel 22: 23-31, et encore Jérémie 32: 30-35).

La révolte de Sédécias pouvait avoir, aux yeux du monde, des motifs politiques plausibles. Comme cela arrive de nos jours, elle trouvait des sympathies parmi tous ceux qui étaient impatients du joug de Babylone. Mais ce joug était selon Dieu, et l'Eternel le proclamait d'une manière visible par son prophète Jérémie qui marchait par la ville, portant un joug de bois sur son cou. Le roi de Juda aurait dû le savoir et s'en souvenir, s'il avait eu le moindre souci de servir l'Eternel. Mais cet homme, si brave pour se révolter, était au fond plein de frayeur, ayant peur de se compromettre vis-à-vis des princes de son peuple. Il était sans doute soutenu dans son action par les nations environnantes, comme nous le voyons en Jérémie 27: 3, où les rois de Moab, d'Edom, des fils d'Ammon, de Tyr et de Sidon, lui avaient envoyé leurs messagers pour l'encourager à secouer avec elles le joug de Babylone. Les chefs de Juda étaient dans les mêmes pensées, et se faisaient soutenir dans leurs idées de résistance par les prophètes qui usaient de leur don pour induire le peuple en erreur et le conduire dans un chemin de rébellion contre l'Eternel (Jérémie 27: 12-22).

On comprend le courroux de Nebucadnetsar qui, en trois fois, sous trois règnes successifs, fut obligé de retourner contre Jérusalem pour l'assiéger, et la rage de ce despote, auquel tout était soumis de la part de Dieu (l'Eternel le lui avait ouvertement proclamé, Daniel 2: 37, 38), en se voyant méconnu et bafoué par une faible peuplade abaissée du royaume d'Israël. Il ne tarda pas à se mettre en chemin pour punir la révolte. Ezéchiel nous décrit son incertitude quant à l'exécution de sa vengeance; commencera-t-il par Rabba des fils d'Ammon ou par Jérusalem? Il pratique la divination pour le savoir. La main de l'Eternel, sans qu'il s'en doute, le conduit contre Juda. «J'en ferai», dit l'Eternel, «une ruine, une ruine, une ruine» (Ezéchiel 21: 26-31).

Nebucadnetsar bâtit une circonvallation tout autour de Jérusalem, entreprend le siège qui dure environ huit mois. La famine se renforce dans la ville, selon la parole de Jérémie: «Et je leur ferai manger la chair de leurs fils et la chair de leurs filles; et ils mangeront chacun la chair de son prochain, dans le siège et dans la détresse dont les enserreront leurs ennemis et ceux qui cherchent leur vie» (Jérémie 19: 9). Pendant tout ce temps, malgré les innombrables dangers qui le menacent, Jérémie tient bon pour l'Eternel, selon sa parole: «Je te ferai être à l'égard de ce peuple une muraille d'airain bien forte; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi, car je suis avec toi pour te sauver et pour te délivrer, dit l'Eternel; et je te délivrerai de la main des iniques et te rachèterai de la main des violents» (Jérémie 15: 20, 21). Sa parole, toujours répétée, est: «Soumettez-vous au joug du roi de Babylone». «Rendez-vous à lui». Il donne le même avis aux nations confédérées avec Juda (27: 3-11), à Sédécias et à son peuple (versets 12-15). Les chefs persécutent le prophète et cherchent à le faire mourir, prétextant qu'il rend lâches les mains du peuple. Sédécias a peur des chefs (38: 24). A un moment donné, le Pharaon vient au secours de Jérusalem avec son armée (Ezéchiel 17: 17; Jérémie 37: 5). Les Chaldéens, apprenant cette nouvelle, se retirent de Jérusalem.

Jérémie détrompe le peuple: C'est, dit-il, l'armée du Pharaon qui retournera au pays d'Egypte et les Chaldéens reviendront. Au moment où ces derniers se retirent, le prophète sort de Jérusalem, pour s'en aller dans le pays de Benjamin, au milieu du peuple, pour avoir là sa part (37: 12). Il est fait prisonnier, accusé d'être transfuge, persécuté, jeté dans une basse fosse où il enfonce dans la fange. Les princes du peuple sont les plus acharnés contre lui. Ebed-Mélec, l'Ethiopien, parle au roi en sa faveur et le retire de la fosse (38). Au jour de la prise de la ville, cet homme est sauvé, selon la parole du prophète (39: 15). Sédécias lui-même persécute Jérémie et l'enferme dans la cour de la prison (32: 2, 3), mais, de fait, c'est le roi qui est le captif de ses capitaines et de ses princes, et n'ose leur résister, car, dans le fond, il ne hait pas Jérémie, mais est dominé par la crainte des hommes, au lieu de l'être par celle de l'Eternel qu'il a méprisé et méconnu (38: 24-28). Le prophète, avec une hardiesse qui s'appuie sur la parole et la promesse de Dieu, ne cache rien au roi de ce qui va arriver, destruction, pillage, incendies. A mesure que le jugement approche, il en crie tous les détails aux oreilles de tous et à celles du roi. Il dit: «Sédécias, roi de Juda, ne sera pas délivré de la main des Chaldéens, car certainement, il sera livré en la main du roi de Babylone, et il lui parlera bouche à bouche, et ses yeux verront ses yeux» (32: 4); et encore «Tes yeux verront les yeux du roi de Babylone (34: 3). Et Ezéchiel: «Le prince qui est au milieu d'eux portera son bagage sur l'épaule, dans l'obscurité, et sortira; on percera le mur, pour le faire sortir par là; il couvrira sa face, afin qu'il ne voie pas de ses yeux le pays. Et j'étendrai sur lui mon filet, et il sera pris dans mon piège; et je l'amènerai à Babylone, dans le pays des Chaldéens; mais il ne le verra point, et là il mourra» (Ezéchiel 12: 12, 13). Ces deux prophéties s'accomplissent à la lettre. Quand Sédécias, à l'occasion du départ momentané de l'armée chaldéenne, proclame un jubilé et ordonne que tous les serviteurs et servantes israélites soient mis en liberté, tous «les princes de Juda, et les princes de Jérusalem, les eunuques, et les sacrificateurs, et tout le peuple du pays» passent entre les pièces d'un veau divisé, pour confirmer l'alliance qu'ils font devant l'Eternel (Jérémie 34: 18, 19; cf. Genèse 15: 9), mais, à peine la promesse faite, ils la transgressent, reviennent en arrière, et reprennent leurs serviteurs et leurs servantes pour les assujettir de nouveau. Aussi le jugement sur eux est-il prononcé avec la plus grande énergie par le prophète (34: 20-22).

Seul, un petit résidu qui avait accepté le message de l'Eternel et s'était livré aux Chaldéens, a la vie sauve (2 Rois 25: 11). Ils sont les figues excellentes du chapitre 24 de Jérémie.

Jérusalem est prise. Sédécias s'enfuit avec son armée dans la direction du Jourdain. Son cortège est dispersé; il est pris, amené à Nebucadnetsar, jugé comme nous l'avons vu, et emmené à Babylone, où on «le met sous garde, en prison, jusqu'au jour de sa mort» (Jérémie 52: 11). Seulement, selon la parole du prophète, il ne meurt pas de mort violente (Jérémie 34: 4, 5), l'Eternel ayant égard au moindre signe de retour, chez ce pauvre roi qui avait eu un moment de pitié pour le serviteur de l'Eternel, et avait écouté sa parole, quoiqu'il manquât de courage pour la suivre et de foi pour s'humilier devant Dieu.

Le peuple est transporté à Babylone; les sacrificateurs et ceux qui avaient aidé à la résistance meurent de mort violente à Riblah. Les derniers vestiges de la puissance et de la prospérité de Juda disparaissent à la suite de cette attaque. Même les deux colonnes du temple sont brisées en morceaux et emportées à Babylone, ainsi que tout l'airain, l'or et l'argent de la maison de Dieu. L'Eternel avait été méprisé. Qu'avaient encore à faire Jakin et Boaz à Jérusalem? *La force* qui était en l'Eternel s'en était allée par l'infidélité de Juda, et Dieu l'avait détruit au lieu de *l'établir*. C'était ainsi que se terminait l'histoire de l'homme, placé sous sa responsabilité devant Dieu. Dieu *devait* l'abandonner — mais ses promesses sont sans repentance. Il rétablira le règne de son Oint sur ces deux colonnes merveilleuses, et ce règne ne pourra jamais être ébranlé.

Chapitre 25: 22-26 : Guedalia

Nebucadnetsar établit Guedalia, fils d'Akhikam, sur le peuple, laissé dans le pays pour y être vigneron et laboureur. Cet Akhikam avait sauvé Jérémie aux jours de Jehoïakim, lorsque, semblable à Urie, le prophète, il avait prophétisé contre Jérusalem (Jérémie 26: 24). Sans doute, ce fait avait influé sur l'esprit du roi de Babylone qui respectait et protégeait Jérémie. Guedalia demeurait à Mitspa, ville forte qu'Asa, roi de Juda, avait bâtie avec les pierres de Rama (1 Rois 15: 22). C'est là que se rendit Jérémie, et que tous les réchappés des contrées environnantes, avec la pauvre population qui était restée, vinrent chercher la protection de Guedalia, ce noble lieutenant du roi de Babylone. Il rassura le peuple, lui jurant qu'il n'avait rien à craindre en acceptant la servitude des Chaldéens.

Il y eut pour ce pauvre résidu un répit de quelques mois. Ils récoltèrent du vin et des fruits d'été en grande abondance (Jérémie 40: 12). Le culte de l'Eternel paraît même avoir été remis en honneur, dans un temps où le temple était complètement détruit et ruiné. Du moins y avait-il une «maison de l'Eternel», où ceux qui menaient deuil sur l'état d'Israël pouvaient monter (Jérémie 41: 4, 5). Ce qui restait encore de chefs des forces se réunit autour de Guedalia, Ismaël, fils de Nethania, de la race royale, à leur tête. Ce dernier venait avec de mauvais desseins, envoyé par Baalis, roi des fils d'Ammon, et poussé, sans doute, par sa propre ambition. Guedalia, averti de la trahison projetée, par Jokhanan, l'un des chefs, se refuse à y croire et à prêter la main au meurtre d'Ismaël (Jérémie 40: 13-16). Ismaël le frappe lâchement, se révoltant, une dernière fois, contre l'autorité du roi de Babylone. Il massacre les adhérents du gouverneur et les guerriers chaldéens qui se trouvaient là. Le second jour, il tue les hommes qui étaient venus, ignorants peut-être, et non exempts de pratiques païennes, mais le cœur brisé, pour chercher l'Eternel, et emmène captif chez les fils d'Ammon tout le reste du peuple qui était à Mitspa, avec les filles du roi (Jérémie 41: 4-10). Jokhanan et les chefs des forces le poursuivent, l'atteignent près des eaux de Gabaon, le défont et lui reprennent les captifs, tandis qu'il réussit à s'échapper avec huit hommes et à se rendre auprès de Baalis.

Ces captifs délivrés, remplis d'appréhension et désirant se rendre en Egypte, consultent l'Eternel par Jérémie, pour obtenir une réponse selon leurs désirs, mais, dans le fond, ils sont décidés à ne pas obéir si cette réponse n'est pas favorable à leur projet. Le prophète leur donne un avertissement solennel. S'ils demeurent, c'est le salut, car la bénédiction

accompagne toujours l'acceptation du jugement de Dieu, quand l'âme s'y soumet humblement, et, malgré tout, compte sur Lui pour bénir. Descendre en Egypte, où ils pensaient trouver la sécurité, c'était aller au-devant d'un jugement inévitable (Jérémie 42).

Dans leur orgueil, les chefs ne veulent pas accepter l'humiliation, et traitent de mensonge la parole de Dieu. N'en est-il pas toujours ainsi, quand Dieu présente sa Parole qui condamne le monde et la volonté de l'homme, à des âmes qui ont choisi le monde et leur propre volonté. Ils disent devant les sentences les plus claires: «L'Eternel ne t'a pas envoyé pour dire cela. C'est un mensonge» (Jérémie 43: 2). Ils n'écouteront donc point la parole de l'Eternel, fidèles jusqu'au bout à une seule chose, leur révolte contre Dieu, et ils emmenèrent avec eux Jérémie et le fidèle Baruc, ne voulant pas laisser en arrière ces témoins de leur désobéissance et de leur incrédulité. Ils n'oublient qu'une chose, c'est qu'ils emmènent avec eux la Parole qui les condamne. Jérémie continue jusqu'au bout l'exercice fidèle du don de prophétie que Dieu lui a confié. A Takhpanés, comme à Jérusalem, il est le témoin de la vérité de Dieu. Il annonce l'invasion future de l'Egypte par Nebucadnetsar qui, alors, se souviendra de ces révoltés (Jérémie 43).

Ces misérables recommencent à servir d'autres dieux dans le pays d'Egypte où ils se sont enfuis. Leur état nous est décrit en ces mots: «Ils ne se sont pas humiliés jusqu'à ce jour, et ils n'ont pas eu de crainte, et ils n'ont pas marché dans ma loi et dans mes statuts, que j'ai mis devant vous et devant vos pères» (Jérémie 44: 10). Aussi Dieu déclare que de tous ceux qui sont descendus en Egypte, sauf «un fort petit nombre» de réchappés (verset 28), il n'y aura «ni réchappé, ni résidu pour retourner dans le pays de Juda» (verset 14).

Le peuple déclare ouvertement *vouloir* continuer ses sacrifices à «la reine des cieux», et lui attribue la prospérité dont il avait joui autrefois à Jérusalem (Jérémie 44: 17, 18). La calamité prédite l'atteint en Egypte, dont l'Eternel livre le Pharaon Hophra entre les mains du roi de Babylone (verset 30).

[Chapitre 25: 27-30 : La fin](#)

En la trente-septième année de la transportation, Evil-Merodac, roi de Babylone, sort Jehoïakin (Jéconias) de prison et l'entretient à sa cour, tous les jours de sa vie. La lampe qui semblait éteinte, recommence à jeter une faible lueur, preuve que l'Eternel a toujours égard aux promesses faites à David, son oint, et que, malgré tout, sa grâce veille sur cette race coupable. Il allait arriver, en effet, un jour, et il n'était pas éloigné, où, selon Esaïe, l'Esprit de l'Eternel annoncerait aux prisonniers l'ouverture de la prison et proclamerait l'année de la faveur de l'Eternel, l'an agréable du Seigneur. Le peuple en voudrait-il alors? Il rejette l'Oint de l'Eternel, comme il a rejeté Jérémie et tous les prophètes avant lui, mais, malgré tout, les promesses de Dieu s'accompliront à son égard, et son Jubilé définitif se lèvera, quand l'épée du jugement aura fait son oeuvre étrange en la terre, et que les portails éternels se hausseront pour laisser entrer le Roi de gloire!

Le don du Saint Esprit

Brockhaus R.

ME 1908 page 17 - ME 1909 page 16

Préface

Dieu rappelle quelquefois à ses enfants, d'une manière particulière, certaines portions de sa vérité. C'est ainsi qu'en nos jours il a dirigé l'attention des croyants, à côté de bien d'autres sujets, sur la présence personnelle et l'action du Saint Esprit, et cela certainement pour la bénédiction et le profit durable de beaucoup d'entre eux. Comment pourrait-il en être autrement? Si une vérité aussi importante — et si longtemps oubliée, ou, du moins, peu méditée — que la présence personnelle du Saint Esprit sur la terre, se présente aux âmes des croyants de manière à ce qu'ils en prennent, de nouveau, plus vivement conscience, ce fait ne peut avoir que des conséquences réjouissantes, et doit produire des fruits précieux.

Mais nous savons aussi que, lorsque Dieu agit ainsi, d'une manière particulière, l'ennemi se tient prêt à entraver l'oeuvre divine, et, si possible, à la ruiner. Nous rencontrons ce phénomène en tout temps. Il ne faut donc pas nous étonner que la même chose arrive aujourd'hui. Toute sorte de doctrines et d'affirmations d'invention humaine (faites à bonne intention, mais qui n'en sont pas moins erronées), sont exprimées et répandues avec zèle. Ces affirmations visent à obscurcir la gloire du Fils de l'homme, élevé à la droite de Dieu, et à donner à l'homme une place qui ne lui appartient pas. C'est là, en effet, l'ancienne ruse de Satan, de ne pas attaquer directement la vérité, mais de la corrompre, et d'en détourner les bénédictions, afin de laisser la chair religieuse, le pauvre misérable moi, en tirer avantage; en d'autres termes, afin d'amener l'homme à se servir de la vérité en question, d'une manière ou de l'autre, pour sa propre gloire.

Si l'on essaye, dans ces pages, de considérer de plus près le don du Saint Esprit, sa personne et son action, on le fait dans le sentiment, toujours croissant, de l'immense grandeur du sujet, et de la complète insuffisance de l'homme à le traiter d'une manière convenable, mais en même temps, aussi, dans la confiance en Celui qui veut *que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu*, et avec cette supplication: Préserve, Seigneur, l'auteur et le lecteur, de tout ce qui leur est propre, de tout ce qui est humain; ne permets pas que rien ne soit écrit, qui ne puisse supporter la pierre de touche de ta sainte Parole!

Que personne ne s'attende à ce que ce sujet si vaste, soit traité complètement; ce n'est pas le but de ce petit ouvrage; l'écrivain, suivant l'impulsion de son coeur, a voulu seulement être utile à ses frères dans la foi, avec le peu que le Seigneur lui a confié.

1. La personne du Saint Esprit

Le Saint Esprit n'est pas une simple influence, par laquelle on est conduit ou animé, comme on devrait le penser, d'après la manière d'écrire ou de parler de bien des croyants; ce n'est pas non plus une émanation de la divinité, qui, comme Esprit du Père et du Fils, serait, sans doute, divine, mais n'aurait aucune existence propre et personnelle. Non, le Saint Esprit est une personne divine, la troisième personne de la Trinité, comme telle, présente partout, et qui, à la fête de la Pentecôte, sur la base de l'oeuvre parfaite de la rédemption et de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, est descendue du ciel pour habiter ici-bas dans les saints, les baptiser pour être *un seul corps* et demeurer éternellement avec eux; une personne qui, depuis ce temps-là, demeure sur cette terre, et y restera jusqu'à ce que (comme autrefois Eliézer conduisait Rebecca) elle amène du pays lointain l'épouse, l'Assemblée de Christ, à la rencontre de son Epoux et de son Seigneur. L'habitation du Saint Esprit sur cette terre, comme Esprit d'adoption, sceau et gage dans le croyant, est donc une note caractéristique du christianisme.

Tenons ferme, tout premièrement, ce point. Aussi longtemps qu'un croyant ne comprend pas cette vérité fondamentale, la différence entre les saints de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau lui reste cachée, et il perd beaucoup de la joie et de la jouissance, de la grâce et de la force, que l'oeuvre d'expiation a apportée.

Le Saint Esprit est un en essence, en qualités et en pensée avec le Père et le Fils, mais cependant entièrement distinct d'eux. On peut dire du Saint Esprit, comme du Père et du Fils: Il est Dieu. C'est pourquoi Pierre pouvait adresser à Ananias ces sérieuses paroles: «Pourquoi Satan a-t-il rempli ton coeur, *que tu aies menti à l'Esprit Saint?...* Tu n'as pas menti aux hommes, mais à *Dieu*» (Actes des Apôtres 5: 3, 4). Le Saint Esprit est donc une personne à qui l'on peut mentir, et il est *Dieu*. Dans plusieurs passages, il est nommé sur la même ligne, et en liaison avec le Père et le Fils (Comparez Matthieu 28: 19; 2 Corinthiens 13: 13; comparez aussi: 1 Corinthiens 12: 4-6). Il est le *Saint Esprit*, l'*Esprit éternel* (Hébreux 9: 14), l'*Esprit de vérité* (1 Jean 5: 6); c'est poussés par Lui que les saints hommes de Dieu de l'Ancien Testament ont parlé (2 Pierre 1: 21); oint par lui, le croyant sait toutes choses (1 Jean 2: 20); il est *présent partout* (Psaumes 139: 7 et suivants); *sachant tout, il sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu* (1 Corinthiens 2: 10); il prouve sa *toute-puissance*, par toutes sortes de signes et de miracles, et en vivifiant continuellement des pécheurs morts; par lui, Jésus, chassait les mauvais esprits (Matthieu 12: 28, etc.), et c'est lui qui agit dans l'assemblée et distribue des dons, *comme il veut* (1 Corinthiens 12: 4 et suivants), lui qui qualifie pour le service et envoie (Actes des Apôtres 13: 2-4, etc.).

Il règne souvent, parmi les croyants, de singulières idées sur la notion d'une personne. Beaucoup pensent qu'une personne doit nécessairement avoir aussi un corps, qu'un être incorporel ne peut donc pas être appelé une personne. Mais, un instant de réflexion seulement, montrera au lecteur que c'est une erreur. Si cette opinion était juste, Dieu le Père ne serait pas une personne, un ange non plus, même le Fils, avant son incarnation, ne l'aurait

pas été. Une personne est un être vivant qui (en contraste avec un objet sans volonté et sans vie) a la conscience de son existence, pense, veut et agit. Notre personnalité est liée de la manière la plus intime avec notre corps; c'est pourquoi le croyant décédé, bien qu'il soit auprès du Seigneur, n'est pas complet; il se trouve dans un état transitoire, et ne parvient à la perfection, que lorsqu'il reçoit un nouveau corps, dans la résurrection. Lorsque le Saint Esprit descendit du ciel, il n'a pris aucune forme corporelle. Mais aussi vrai que le Fils est venu sur la terre, aussi vrai l'Esprit y est descendu, avec la différence seulement que le Fils revêtit la chair et le sang, et fut trouvé en figure, comme un homme, tandis que ce ne fut pas le cas du Saint Esprit (*), qui, par conséquent, ne pouvait ni être vu, ni être considéré. Le Seigneur dit aussi: «Le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas» (Jean 14: 17). Mais, néanmoins, la troisième personne de la Trinité vint certainement et véritablement dans ce monde, après que le Fils l'eut quitté, et fut retourné vers son Père (Lisez Jean 14: 16, 26; 15: 26; 16: 7-15). Quoique invisible, l'Esprit agit, parle, envoie, dirige, instruit, témoigne, convainc, avertit, exhorte, prie, distribue des dons, appelle au ministère; il peut être déshonoré par des mensonges, être attristé, étouffé, éteint; il demeure dans les croyants pris individuellement, et dans un sens plus large, il demeure dans l'Assemblée, la maison de Dieu.

(*) S'il est descendu sur le Seigneur Jésus sous une forme corporelle, comme une colombe, et, le jour de la Pentecôte, sur les têtes des disciples rassemblés, sous la forme de «langues divisées comme de feu», c'étaient seulement des apparitions passagères qui, bien qu'ayant une profonde signification, comme nous le verrons plus tard, ne changent cependant rien à ce qui a été dit plus haut.

Nous répétons donc, Le Saint Esprit n'est nullement une influence, bien qu'il exerce une influence; il n'est pas non plus une émanation de Dieu, bien qu'il soit envoyé par le Père et par le Fils. Il est une personne. C'est ainsi qu'il s'est fait connaître déjà dans l'Ancien Testament par son action, quoiqu'il ne fût pas manifesté de la même manière, et, qu'avant tout, il n'habitât pas sur la terre.

Rassemblons maintenant, brièvement, quelques témoignages de l'Ancien Testament concernant son action. Déjà, à la première page de la Parole divine, nous lisons: «Et il y avait des ténèbres sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu planait (ou couvait) sur la face des eaux». Plus loin, au chapitre 6 de la Genèse, Dieu dit: «Mon Esprit ne contestera pas à toujours avec l'homme, puisque lui n'est que chair», et ainsi l'Esprit de Dieu contestait avec les hommes, pendant cent vingt ans avant le déluge. C'était lui, aussi, qui rendait Moïse capable de remplir son difficile ministère, qui remplissait Betsaléel de sagesse et d'intelligence, qui opérait en Josué. C'était lui qui donnait aux chantres consacrés des psaumes et des cantiques de louange, qui inspirait les saints prophètes et auteurs des écrits de l'Ancien Testament, de sorte qu'ils pouvaient dire: «Ainsi dit l'Eternel», ou, comme David. «L'Esprit de l'Eternel a parlé en moi, et sa Parole a été sur ma langue» (2 Samuel 23: 2). En un mot, l'Esprit de Dieu a manifestement rendu témoignage et opéré dans l'Ancien Testament. Son action était si claire et connue d'une manière si précise, que Dieu pouvait dire à Moïse: «J'ôterai de l'Esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur eux» (les soixante-dix anciens) (Nombres 11: 17); que nous lisons au sujet de Josué, qu'il était «rempli de l'esprit de sagesse, car Moïse avait posé ses mains sur lui» (Deutéronome 34: 9); que David pouvait demander: «Ne me renvoie pas de devant ta face, et ne m'ôte pas

l'esprit de ta sainteté» (Psaumes 51: 11), et qu'enfin le prophète Aggée pouvait crier au résidu du peuple juif, en ses jours, en le consolant de la part du Seigneur: «La parole selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez pas» (Aggée 2: 5).

Mais, quoique tout cela soit vrai, les croyants de l'Ancien Testament ne connaissaient cependant pas le Saint Esprit comme une personne particulière de la divinité, différente du Père et du Fils, aussi peu que la seconde personne de la divinité (le Fils) leur était connue comme telle. Ils connaissaient seulement le Dieu *unique*, et l'Esprit était pour eux l'Esprit de Dieu, l'Esprit de l'Eternel, la force qui opérait en Dieu et sortait de lui; ils ne savaient rien non plus d'un envoi ou d'une effusion du Saint Esprit.

De même, lorsque l'heure de la naissance du Seigneur Jésus approchait, et même pendant que Jésus était sur cette terre, «dans les jours de sa chair», l'Esprit de Dieu ne demeurait pas ici-bas, excepté dans le sens qu'il descendit sur le Fils de Dieu, pour l'oindre et le sceller, comme celui qui avait été engendré du Saint Esprit, dans le sein de Marie, et qui était né d'elle (Voyez Actes des Apôtres 10: 38; Matthieu 3: 16, 17; Jean 3: 34; 6: 27, etc.). Il opérait comme dans l'Ancien Testament, dirigeait les croyants, les remplissait quelquefois, parlait par eux, etc., mais il ne *demeurait* pas en eux. Cela était impossible, comme nous lisons: «L'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (Jean 7: 39).

Voici, mon cher lecteur, en peu de mots, la raison pour laquelle la merveilleuse bénédiction de laquelle Jésus avait parlé — «or, il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui» — ne pouvait pas venir encore: Jésus n'était pas encore glorifié. Il n'était pas encore *parti*; et tant que cela n'avait pas eu lieu, le Consolateur ne pouvait pas venir vers les siens (Jean 16: 7). Le Fils de l'homme devait premièrement descendre dans les profondeurs de l'abaissement, il devait souffrir et mourir, il devait ressusciter et retourner au Père. L'oeuvre d'expiation devait d'abord être accomplie, et celui qui l'avait accomplie, devait avoir pris sa place là-haut, dans le sanctuaire, couronné de gloire et d'honneur. Alors, seulement, le Saint Esprit pouvait descendre pour faire sa demeure dans le croyant, et l'introduire dans la communion avec le Père et avec le Fils.

L'Esprit Saint pouvait venir sur Jésus, parce qu'il était l'Etre pur, sans tache et saint. Dieu le Père pouvait le sceller et l'oindre «du Saint Esprit et de puissance», à cause de la gloire immaculée de sa personne. Mais il n'en est pas ainsi de nous. Dieu ne peut pas nous donner son Saint Esprit sur la base de quoi que ce soit en nous ou de nous. Il le donne à *ceux qui croient en Jésus Christ*, qui sont lavés de leurs péchés dans le précieux sang de Christ. Il ne pouvait, assurément, déposer ce don — n'oublions pas que c'est un don! — dans des vases impurs. C'est pourquoi il les purifia et les rendit propres à recevoir un tel don. Le Père n'attacha pas non plus sa promesse à l'accomplissement de quelque condition que ce soit du côté de ses enfants; elle était inconditionnelle, son nom en soit béni éternellement! «Voici», leur dit Jésus, «moi, j'envoie sur vous la promesse de mon Père. Mais vous, demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de puissance d'en haut» (Luc 24: 49). A une autre place, nous lisons: «Il leur commanda de ne pas partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du

Père, laquelle, dit-il, vous avez entendue de moi; car Jean a baptisé avec de l'eau, *mais vous, vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours*». Et lorsque la promesse eut été exécutée, nous entendons Pierre dire: «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 1: 4, 5; 2: 32, 33).

Que le lecteur veuille donc bien sérieusement considérer que le don du Saint Esprit, l'onction et le sceau de l'Esprit, le revêtement de force d'en haut, le baptême du Saint Esprit, — quoi qu'on ait dit ou écrit, ou qu'on puisse encore dire et écrire là-dessus, — tout cela n'est pas, d'après les expressions claires et non équivoques de la parole de Dieu, qui est *la seule autorité valable*, une chose que l'on doit obtenir par une fervente prière, et dont on ne peut devenir participant qu'après l'accomplissement de certaines conditions, mais plutôt un libre *don de Dieu* sans condition, qui sera la part de tout pécheur croyant en Christ simplement et sincèrement; et cela, comme il a été déjà dit, sur la base de l'oeuvre accomplie d'expiation de l'exaltation et de la glorification de Christ à la droite de Dieu. Toute gloire et tout honneur appartient à Dieu seul, à cet égard comme à tous égards, par Jésus Christ. Celui donc qui le fait dépendre de quelque manière que ce soit, de conditions à remplir du côté de l'homme, élève l'homme aux dépens de la gloire de Dieu et de son Oint. Il prétend pouvoir établir un terrain que le Saint Esprit peut reconnaître, et même sur lequel il doit répondre à ses prières.

Ici, l'on pourrait cependant objecter: N'est-il donc pas écrit: «Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus le Père, qui est du ciel, donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent?» Dans tous les cas, cela est écrit; le Seigneur lui-même a prononcé ces paroles. Mais, remarquons d'abord en quel temps cela a eu lieu. Les disciples ne possédaient pas encore le Saint Esprit. Evidemment, ils étaient convertis, nés de l'Esprit; mais c'est quelque chose d'autre, que d'avoir reçu le don de l'Esprit. La conversion, ou la nouvelle naissance, précède le fait d'être scellé du Saint Esprit. Le don de l'Esprit est un privilège qui est encore ajouté à la possession de la nouvelle nature; sans lui, la communion avec le Père et le Fils est aussi impossible que l'introduction dans les profondeurs des pensées et des conseils de Dieu, que nous trouvons révélés dans le Fils de l'homme glorifié à sa droite. Comme Christ, là-haut, la tête, avec laquelle nous sommes unis comme son corps, peut être appelé le trait caractéristique du christianisme, de même le don du Saint Esprit en est le signe caractéristique ici-bas. Aucun de ces privilèges n'était connu jusqu'alors; personne n'en avait joui, ou ne pouvait en jouir, depuis que le monde existait. Mais, maintenant, les disciples étaient encouragés à le demander à leur Père céleste qui, sûrement, donnerait le Saint Esprit à ceux qui le lui demanderaient. Le temps était proche; le don merveilleux devait être accordé. Les disciples ont donc aussi, sans doute, prié pour ce don, et ils persévéraient dans la prière (comme nous le savons par Actes des Apôtres 1: 14), et même après que le Seigneur était mort et ressuscité; ils attendaient toujours la promesse du Père, et cela jusqu'à ce que le jour de la Pentecôte fût accompli. Mais, dès cette heure, leur attente cessa; aussi, ils ne le demandèrent plus, excepté dans un cas particulier pour d'autres. Nous ne trouvons plus,

dans tous les écrits du Nouveau Testament, aucune exhortation à demander le Saint Esprit. Le message des apôtres au peuple était simplement: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit», par grâce, sans autre condition.

Après donc que la promesse du Père fut accomplie, une demande du don du Saint Esprit n'était plus à sa place. Il était là, prêt à établir sa demeure dans chaque croyant. Serait-ce donc aussi une chose inconvenante de demander une plus grande énergie de l'Esprit? Assurément non. Je puis demander, même je devrais demander avec persévérance et sérieux, d'être plus rempli du Saint Esprit, afin qu'il prenne pleine possession de mon âme, que le pouvoir et l'influence des choses extérieures disparaisse et qu'il puisse opérer en moi avec une force qui ne soit ni troublée, ni entravée; mais, je le répète, ce n'est pas une demande du Saint Esprit, ce n'est ni un baptême de l'Esprit, ni une effusion de l'Esprit.

Mais, que veut dire Jean le Baptiseur, quand il dit, en montrant Jésus: «Il vous baptisera du Saint Esprit et de feu»? Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

2. Le baptême du Saint Esprit et de feu

Pour répondre à la question: Que veut dire Jean le Baptiseur, quand, montrant Jésus, il dit; «Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi... lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu» (Matthieu 3: 11), il nous faut d'abord nous occuper un peu des circonstances dans lesquelles ces paroles furent prononcées.

Jean le Baptiseur fut le précurseur du Seigneur Jésus, le héraut du grand roi qui était né à Bethléhem, et qui était alors sur le point d'entrer en scène, au milieu de son peuple. Jean apparaît sous ce caractère tout particulièrement dans notre chapitre. Accomplissant la prophétie d'Esaïe, il prêchait dans le désert de Judée: «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. Car c'est ici celui dont il a été parlé par Esaïe le prophète, disant: Voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, faites droits ses sentiers». L'Eternel, le Seigneur, était apparu au milieu de son peuple terrestre, pour établir son royaume, et les yeux de tous devaient être dirigés sur lui, les coeurs de tous rendus attentifs à sa personne. Jean n'était pas le personnage important; ce n'était qu'une voix qui devait secouer de leur sommeil toutes les âmes, et diriger les pensées de ceux qui se repentaient et qui craignaient Dieu sur le Messie, le Berger d'Israël.

Le «royaume des cieux» s'était approché, ce royaume dont il est déjà question en Daniel 2 et 7. Jean n'avait aucune intelligence de la forme que ce royaume devait revêtir d'abord, que son roi serait rejeté et le royaume lui-même établi dans une forme mystérieuse (Comparez Matthieu 13). Il prêchait simplement au peuple d'Israël (car ici il s'agit exclusivement de celui-ci), le royaume des cieux comme approchant et annonçait la présence du Jéhovah-Messie, qui exercerait le jugement sur le méchant, introduirait le bien dans une puissance divine, et préparerait ainsi le chemin à la gloire que Dieu avait promise aux pères. Il ressort de l'envoi qu'il fait de ses disciples à Jésus, en Matthieu 11, combien peu Jean s'attendait à ce que Jésus

fut rejeté par les Juifs, et à ce que l'accomplissement des promesses fut renvoyé, comme conséquence de ce fait.

Pouvons-nous nous étonner de son manque d'intelligence? Non; mais c'est avec raison que nous devrions être étonnés que des croyants de nos jours qui, malgré la lumière claire du Nouveau Testament, ne sont pas encore arrivés à comprendre que l'établissement du royaume de Christ dans une gloire et une puissance visible, tel qu'il est décrit dans l'Ancien Testament, a été renvoyé, et que le rejet de Jésus ici-bas et son élévation à la droite de Dieu a conduit à l'introduction du royaume sous la forme mystérieuse déjà nommée. Il est tout à fait étonnant de voir combien les notions de beaucoup de croyants à cet égard sont contraires aux Ecritures. On confond le royaume avec l'Eglise, les espérances terrestres et l'attente d'Israël avec la position et l'espérance céleste des croyants du Nouveau Testament, et l'on parle, en conséquence, plus du «roi» Jésus, que du Fils de l'homme rejeté ici-bas, mais glorifié dans les lieux hauts, et Tête de son corps, l'Assemblée. On comprend que cette manière de voir réponde plus ou moins aux pensées des croyants dont il s'agit.

Il peut être bon à cause de cela de s'arrêter un moment ici. Il n'y a jamais eu de temps sur la terre, où les voies de Dieu aient apporté à l'homme des bénédictions aussi étendues qu'aujourd'hui. Même naître dans le règne millénaire n'est pas à comparer avec la bénédiction actuelle. La pensée de la gloire qui sera vue alors, quand tout sera soumis à Christ, et que la volonté de Dieu se fera «comme dans le ciel ainsi aussi sur la terre», pourrait sans doute faire monter en bien des cœurs le désir: «Ah! si seulement je vivais alors sur cette terre!» Mais les croyants qui seront ici-bas en ces jours-là, ne jouiront pas de ce dont nous jouissons aujourd'hui. Ils ne seront pas dans les mêmes relations que nous avec le Père et le Fils. Ils ne sauront pas de la même manière que nous, ce que c'est que d'entrer au dedans du voile dans le lieu très saint, ou de prendre part ici-bas aux souffrances de Christ. Ils ne connaîtront pas dans son plein sens la joie du Saint Esprit, qui est notre part à nous qui sommes rejetés par le monde et méprisés à cause du Christ. Ce qui caractérise le temps présent, c'est le fait que les croyants, tandis qu'ils accomplissent leur pèlerinage et sont rejetés ici bas, habitent en réalité dans le ciel. Notre bourgeoisie est en haut, nous n'appartenons pas du tout à ce monde terrestre, toute notre attente est en dehors des choses visibles, unie à Christ *là où Il est maintenant*.

Nous voyons une admirable image de notre position sous ce rapport dans notre bien-aimé Seigneur lui-même, quand, après son baptême par Jean, il remonta du Jourdain et que le ciel s'ouvrit sur lui. La scène terrestre autour de lui était un désert mais le ciel était ouvert et le Saint Esprit descendit sur lui, tandis que le Père le reconnaissait pour son Fils bien-aimé.

Cher lecteur croyant, contemple avec adoration la place bénie dans laquelle la réconciliation t'a placé, Après que Christ est retourné au ciel comme celui qui a pleinement glorifié Dieu quant au péché, pour toi le voile a été déchiré et le ciel ouvert. Tu es oint et scellé du Saint Esprit comme Jésus, et le Père t'a reconnu comme fils, comme son enfant bien-aimé. Il est à peine nécessaire de faire ressortir que Jésus était tout cela et qu'il le reçut sur le pied de ses droits personnels, de la dignité de sa personne, tandis que nous sommes amenés sur

ce terrain par grâce sur le pied de l'oeuvre de rédemption. C'est pour cela que nul objet ne lui fut montré dans le ciel sur lequel il eût à porter ses regards, comme, par exemple, pour Etienne et Paul, mais lui, il est l'objet sur lequel le ciel regarde en se baissant.

Je voudrais encore remarquer, en passant, qu'à cette occasion, nous trouvons, pour la première fois, la Trinité divine pleinement révélée. Le Fils est là en forme visible comme homme; le Saint Esprit descend sur lui et demeure sur lui, et la voix du Père le reconnaît comme Fils. Quelle merveilleuse révélation en rapport avec la position que le Fils avait prise. La révélation de ces trois personnes dans l'unité divine était impossible dans l'Ancien Testament, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de notre méditation; elle était, comme *base du christianisme*, réservée pour le glorieux moment où le Fils de Dieu prendrait sa place au milieu des pauvres de son troupeau, parmi ceux que, dans son amour et sa grâce condescendante, il appelle les «excellents de la terre» (Comparez Psaume 16).

Revenons maintenant à Jean le baptiseur. En vue du royaume dont il annonçait l'approche, Jean exhortait tous à la repentance. L'état du peuple était tel que le baptiseur, en accord avec sa prédication de repentance, faisait sa demeure en dehors de Jérusalem, centre religieux d'Israël, dans le désert allant et venant en vêtement de poil, se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. La grâce n'était pas exprimée dans son service, quand même, à tout prendre, sa mission était une preuve de la grâce de Dieu. Il vint «dans la *voie de la justice*» (Matthieu 21: 32). Il ne connaissait pas les privilèges de l'Israélite. Dieu pouvait, des pierres mêmes du chemin, susciter des enfants à Abraham. Il s'agissait alors d'une vraie repentance et d'un retour à Dieu, de fruits «qui conviennent à la repentance». Le Messie était là. Le Seigneur de la moisson était apparu. Lui qui savait distinguer le bon grain de la balle, qui sondait les coeurs, lui, le juge d'Israël était dans son aire, c'est-à-dire au milieu de son peuple d'Israël. L'invitation à la repentance s'adressait à tout le peuple, et déjà la cognée était mise à la racine des arbres. Si Israël refusait de se repentir, Dieu était prêt à rompre entièrement avec le vieux système religieux, comme cela a aussi eu lieu en réalité plus tard. Les arbres qui ne portaient pas de bons fruits, devaient être coupés et jetés au feu; celui qui acceptait le témoignage de Jean et se soumettait à la sentence divine, était séparé du reste du peuple par le baptême d'eau.

Je le répète donc: il ne s'agit, dans notre chapitre, que d'Israël et des voies de Dieu envers les Juifs. Le message de Jean s'adressait exclusivement à ce peuple. Il est nécessaire d'insister toujours de nouveau là-dessus, parce que, précisément, la méconnaissance de ce fait a donné lieu à tant de fausses interprétations des paroles de notre prophète. Jean était un prophète, et plus qu'un prophète; non seulement, il adressait au peuple des paroles sérieuses de la part de Dieu, mais il annonçait aussi l'accomplissement des promesses de Dieu et, par là, la venue d'un temps tout nouveau pour Israël, et rendait témoignage de la présence de l'Eternel au milieu de son peuple. Quel fait d'une insondable portée que cette présence! Jéhovah-Jésus, qui était apparu au milieu de son peuple, devait nécessairement être celui qui accomplirait toutes les promesses, mais il devait nécessairement aussi juger tout le mal qu'il trouvait au milieu de son peuple. Il venait après Jean, mais il était avant lui. Il était plus puissant et plus

grand. Jean n'était pas digne de délier la courroie de sa sandale. Il avait son van en sa main. Il voulait séparer de son peuple ceux qui étaient vraiment à lui (le bon grain) et les mettre en sûreté dans ses greniers, les autres, les méchants (la balle), devaient être brûlés au feu inextinguible.

Nous en venons ainsi à cette parole qui forme le point essentiel de notre méditation: «Lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu». La longue introduction qui précède était nécessaire pour montrer combien il est faux et même dangereux de sortir les paroles du prophète de leur contexte et de leur donner ainsi une interprétation qui contredit directement l'enseignement de l'Esprit dans notre chapitre et aussi dans d'autres passages. On dit, en rapport avec cette déclaration du prophète, «que nous *devons être baptisés de feu*»; on parle du baptême de feu comme d'une *promesse précieuse pour le croyant*, et l'on demande, par d'ardentes prières, l'accomplissement de cette promesse. Oh! qu'il est bon que Dieu, dans sa grâce, n'exauce *pas* de telles prières! Il ne *peut* pas les exaucer, car s'il les exauçait, cela signifierait la condamnation éternelle de ceux qui le demandent.

«Moi, je vous baptise d'eau pour la repentance; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi... lui vous baptisera de l'Esprit Saint et de feu». Jean, dirigé par l'Esprit Saint, place ici, réunis en une seule et courte phrase, deux choses parfaitement différentes dans leur nature et directement opposées l'une à l'autre; deux actes du Seigneur sont décrits d'une manière brève et caractéristique; ils sont non seulement entièrement différents, mais aussi, quant au temps de leur exercice, ils sont bien éloignés l'un de l'autre. Ce dernier point, Jean ne pouvait sans doute pas le connaître alors, il ne l'a pas connu plus tard non plus, ainsi que nous l'avons déjà vu plus haut. Quelles sont donc ces deux choses? Jésus était venu pour baptiser de l'*Esprit Saint*, c'est-à-dire *pour donner son Esprit à ceux* qui seraient vivifiés, purifiés et rachetés; et il était venu pour baptiser *de feu*, c'est-à-dire *pour exercer son jugement contre ceux* qui ne recevraient pas le témoignage de Jean et persévéraient dans leurs péchés. Pendant que Jean appelait le peuple à la repentance et baptisait d'eau ceux qui répondaient à son appel, un plus grand que lui était prêt à nettoyer son aire, à exercer le jugement contre les impénitents, mais aussi à baptiser d'Esprit Saint ceux qui se laisseraient sauver par la foi en lui. Remarquons-le donc bien: Jean place ici le Seigneur Jésus non comme Rédempteur apparaissant en grâce, non comme l'Agneau venu pour ôter le péché du monde, mais comme chef du royaume, comme l'Eternel prêt à exécuter le jugement contre le peuple coupable, si Israël ne se repentait pas. L'aire était son aire, le froment était son froment, et la balle, il la brûlera au feu inextinguible.

Israël a rejeté Jésus. Le message sérieux de Jean qui venait dans la voie de la justice, et les invitations bienveillantes de Jésus qui, bien que juge d'Israël, rencontrait son peuple en grâce divine, demeurèrent sans réponse. Le Messie, le Roi d'Israël, fut cloué à la croix. Le sort de la nation juive comme telle était ainsi scellé; il ne restait plus pour elle que le jugement. Mais le jugement n'est pas encore définitivement exécuté. Tout le système religieux est bien ôté. Israël se trouve bien dispersé parmi les peuples de la terre, sous la malédiction qu'il a attirée sur lui par le meurtre du Fils de Dieu, mais le jugement final annoncé par le verset 12

de notre chapitre, n'est pas encore exécuté. Dieu a, comme nous le savons tous, reculé la conclusion finale de ses voies envers Israël, et entre deux quelque chose de tout nouveau, jusqu'à alors caché dans le coeur de Dieu, l'Assemblée ou l'Eglise, a été manifesté. Elle fut formée le jour de la Pentecôte, et ensuite le Seigneur y ajoutait chaque jour ceux d'Israël qui devaient être sauvés de la colère à venir. Au résidu croyant d'Israël qui fut trouvé après le rejet de Christ et après sa résurrection d'entre les morts, fut renouvelée la promesse se rattachant au témoignage de Jean. «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint (*) dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5).

(*) Pourquoi n'est-il pas aussi ajouté ici: «et de feu»? Si l'explication, donnée par d'autres, du baptême de feu était juste, ces mots n'auraient vraiment pas été omis à cette place.

Jean réunit ainsi ensemble en *une seule* phrase deux caractères importants de la première et de la seconde venue du Christ. Tout ce qui pouvait se trouver entre les deux, était caché à ses yeux. Les écrits de l'Ancien Testament avaient bien parlé de la première et de la seconde venue du Messie, mais sans que la pensée de deux périodes de temps différents en fût réveillée. Même après la mort et la résurrection du Seigneur, les disciples n'en avaient pas encore l'intelligence. Jean, donc, place ces deux choses, le baptême du Saint Esprit et le baptême de feu, simplement l'une à côté de l'autre. Comme nous l'avons dit, il ne pouvait pas savoir ce que nous savons aujourd'hui: que le baptême du Saint Esprit est la bénédiction de Dieu dans le royaume des cieux, tel qu'il subsiste aujourd'hui, tandis que le baptême de feu accompagnera l'établissement du royaume des cieux en puissance et en gloire au retour du Christ. En ces jours-là, s'accomplira le contenu du verset 12. Christ rassemblera les impies comme la balle et les jettera au feu. *C'est là le baptême de feu*. Il n'a rien à faire avec la nouvelle naissance d'un homme, ni avec sa préparation et son armement en puissance pour le service; c'est encore moins une libération du péché habitant en lui, une espèce de combustion de la vieille nature, pour que celui qui l'a reçu, vive maintenant saint et sans péché. Non, il n'a *aucune* relation avec le croyant, mais il signifie l'effusion du feu jaloux de Dieu, de la colère brûlante du juste juge, sur tous ceux qui s'endurcissent en face des messages sérieux et bienveillants de Dieu et persistent dans leurs voies de péché.

Le feu, dans l'Ecriture, est partout le symbole *du jugement* (Matthieu 3: 11, ne fait pas exception à la règle). Ce fait est si connu et ressort de tant de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il n'est pas nécessaire de nous y arrêter plus longtemps. Je voudrais seulement mentionner un passage du Nouveau Testament qui occasionne parfois des difficultés. C'est: «Car *chacun* sera *salé de feu*; et tout sacrifice sera salé de sel» (Marc 9: 49). Le Seigneur parle ici du sérieux de l'éternité. Dieu est un feu dévorant et tous ont à faire avec lui et avec sa sainteté parfaite. *Chacun*, bon ou méchant, sera salé de feu. S'il y a la vie dans une âme, le feu du jugement n'atteindra que ce qui ne répond pas à la sainteté de Dieu; tout ce qui est de la chair rencontrera un jugement sans miséricorde. Dieu veut et doit être sanctifié dans ceux qui s'approchent de lui (Comparez Lévitique 10). En rapport avec cela, nous lisons aussi en 1 Corinthiens 11: 32: «Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde». Mais si le jugement atteint

l'impie et le méchant — et cela arrivera certainement — cela signifie pour lui la condamnation, le feu inextinguible.

En outre, tout *sacrifice*, c'est-à-dire tout ce qui est consacré à Dieu, sera salé de sel, c'est-à-dire que la grâce sanctifiante de Dieu, qui garde intérieurement l'âme du mal, ne doit pas manquer à ceux dont la vie est un sacrifice pour Dieu. Si le feu est l'image du jugement qui consume, nous voyons ici, dans le sel, une image de cette puissance divine qui nous sépare de tout mal et nous garde de toute corruption intérieure.

Nous ne trouvons nulle part, dans l'Écriture, quelque chose qui pourrait nous amener à considérer comme baptême de feu ce qui est arrivé à la Pentecôte. Il ne s'agit nullement là de *jugement*, mais plutôt de l'effusion de la *grâce* de Dieu et du don du Saint Esprit pour habiter dans les saints et les employer comme ses instruments. Les langues «comme de feu» indiquent la manière en laquelle la puissance du Saint Esprit devait se révéler dès lors et déployer son efficacité dans les disciples. La Parole qui, semblable à un feu, juge tout et ne tolère pas de mal dans le cœur de l'homme, devait être annoncée par eux en puissance et en même temps faire connaître aux hommes, dans toutes les langues, la merveilleuse grâce de Dieu. C'étaient des *langues* et des langues *divisées*, ce qui nous rappelle bien que le témoignage de Dieu devait dorénavant rompre les barrières du judaïsme et atteindre tous les hommes, *soit Juifs, soit gentils*.

A cette occasion — cela aussi est caractéristique pour le christianisme — se rencontrèrent la grâce inconditionnelle et l'amour parfait de Dieu pour l'homme, qui n'avait aucun droit à y prétendre, ses péchés apparaissant en même temps comme tous jugés par la même grâce dans la mort du Christ. A la croix, nous voyons le jugement sur le péché, là la victime sans tache et pure a été consumée à notre place par le feu du jugement. Le mal dans l'homme doit être jugé et de fait il a déjà été jugé en Christ, le grand sacrifice expiatoire. La grâce règne maintenant par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur; et celui qui est devenu participant de cette grâce et la laisse agir en lui, s'applique en tout temps cette sentence divine et marche en sincérité et pureté devant Dieu et les hommes.

Sur Jésus, le Saint Esprit vint en forme de colombe, symbole de la pureté et de la douceur. Sur cet Être pur et saint, il pouvait descendre et demeurer sur lui sans rien qui rappelât la nécessité d'un jugement. Cela nous rappelle, en même temps, qu'il était dit de Jésus: «Il ne contestera pas, et ne criera pas, et personne n'entendra sa voix dans les rues; il ne brisera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume» (Matthieu 12: 19, 20).

3. L'autre Consolateur

Dans le cours de notre méditation, nous avons déjà une fois indiqué que la descente du Saint Esprit sur cette terre est le signe caractéristique du christianisme. Ce point est si important, et il est si souvent négligé, que je ne puis faire autrement que d'y revenir encore une fois.

Il y avait deux choses dont Jean le baptiseur rendait témoignage quant à Jésus, le Fils de Dieu: 1) «Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», et 2) «C'est lui qui baptise du Saint Esprit». Christ était l'Agneau pur et sans tache préparé par Dieu pour victime expiatoire (comparez Genèse 22: 8), convenable et acceptable sous tous les rapports et qui devait ôter le péché, tout comme le premier homme l'avait introduit dans le monde. Un nouveau ciel et une nouvelle terre, dans lesquels il n'y a plus trace de péché, dans lesquels, au contraire, *la justice habite*, seront le glorieux résultat de la mort expiatoire de Christ. Nous avons eu un monde *innocent*, à la vérité pour un temps très court seulement; puis un monde *pécheur*, dans lequel la grâce agit; et nous aurons un monde *juste*, une création, toute nouvelle basée sur une oeuvre qui ne peut jamais perdre sa valeur et son efficacité. Le Fils de Dieu a accompli cette oeuvre, et, après l'avoir accomplie, il a pris sa place à la droite de Dieu. Il est maintenant là, assis, caché à l'oeil humain jusqu'à ce qu'il prenne en mains le pouvoir et la domination et qu'il règne d'un des bouts du ciel à l'autre bout.

Mais, pour pouvoir faire tout cela, pour accomplir cette oeuvre, il fallait qu'il devînt homme. Seul, un homme véritable pouvait mourir à la place de l'homme et glorifier Dieu quant au péché. «Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi, semblablement, y a participé» (Hébreux 2: 14). Il mourut, il ressuscita d'entre les morts, et, comme homme ressuscité et glorifié, il est retourné au Père. Et maintenant, par suite de cette ascension, le Saint Esprit est descendu. La présence du Saint Esprit est donc une conséquence de l'élévation de Christ à la droite de Dieu (Jean 7: 39). Elle met un homme ici-bas, qui a le Saint Esprit, en relation avec un Christ glorifié dans le ciel en haut. En outre, cette présence démontre que Dieu lui-même habite maintenant sur la terre. C'est une vérité d'une immense portée. Aussi longtemps que l'oeuvre de rédemption n'était pas accomplie, Dieu ne pouvait pas habiter avec l'homme. Il n'a jamais habité avec Adam et Abraham, bien qu'il les visitât par moments. Ce n'est que lorsqu'Israël fut racheté d'Egypte, que Dieu dit: «Et j'habiterai au milieu des fils d'Israël et je leur serai Dieu: » (Exode 29: 45, 46).

Maintenant, après la mort de Christ et son retour auprès du Père, Dieu le Saint Esprit est descendu ici-bas et habite dans le croyant individuellement, aussi bien que dans l'Assemblée ou l'Eglise, temple du Dieu vivant. La conséquence de ce fait est que le croyant connaît, non seulement toute l'oeuvre qui a été accomplie pour lui en Golgotha, mais qu'il sait aussi, comme il a déjà été remarqué, qu'il est introduit dans une relation intime avec Christ, *là où celui-ci est maintenant*, et il se glorifie dans l'espérance de la gloire de Dieu. Jusqu'à ce que cette gloire soit la part de ceux qui croient en Christ, Dieu habite déjà en eux, et Christ, l'homme glorifié à la droite de Dieu, est l'objet de leurs affections. C'est là ce qui caractérise le christianisme et constitue la position chrétienne: Christ en haut, le Saint Esprit sur cette terre. Le chrétien est un homme placé entre la première venue de Christ (et l'oeuvre qu'il a alors accomplie), et le retour de Christ pour l'introduire dans la gloire; et, entre ces deux points extrêmes, il possède le Saint Esprit, «l'autre consolateur», ainsi que l'appelle le Seigneur Jésus.

Nous trouvons cela déjà indiqué dans des types. Le lépreux, par exemple, lors de sa purification, était lavé avec de l'eau, aspergé de sang, et, finalement, oint d'huile, image du

Saint Esprit (Lévitique 14). Ainsi, la parole de Dieu (l'eau) nous est appliquée, dans la puissance de l'Esprit, le sang de la réconciliation est aspergé sur nous, et, après, l'onction devient notre part. La nouvelle naissance d'eau et d'Esprit (Jean 3) doit précéder; après vient le sang; mais, en outre, l'Esprit nous est donné, et ainsi l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs.

Avant d'aller plus loin, jetons encore un coup d'oeil sur la manière en laquelle le Saint Esprit est placé sous nos yeux, dans les chapitres 3, 4 et 7 de l'évangile de Jean. Cela nous aidera à mieux comprendre ce que le Seigneur en dit dans les chapitres qui suivent. Au chapitre 3, il est parlé, nous le savons, de *notre naissance de l'Esprit*. Par cette naissance, nous recevons une nouvelle nature, une nouvelle vie. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit», c'est-à-dire tient sa nature de l'Esprit. Cela n'était rien de nouveau. Nicodème, un docteur d'Israël, aurait dû le comprendre. Si Dieu, dans l'Ancien Testament, ne s'était pas révélé dans la plénitude où cela a lieu maintenant, il était pourtant connu de tout temps que, pour être en relation avec Dieu et pour jouir de ses promesses en vérité, il fallait que l'homme reçût une vie nouvelle; il fallait que, par la puissance de son Saint Esprit, Dieu agît en l'homme en le purifiant et en le vivifiant par le moyen de la Parole. Ainsi, en Ezéchiel 36: 25, 26, il dit, par la bouche de son prophète: «Et je répandrai sur vous *des eaux pures*, et vous serez purs... et je vous donnerai un coeur nouveau, et je mettrai au-dedans de vous un *esprit nouveau*, etc.». Eau et esprit — exactement comme dans notre chapitre (Comparez Ezéchiel 11: 19, 20, et Esaïe 44: 3).

Remarquons donc qu'il ne s'agit pas ici de recevoir l'Esprit, mais de communiquer une nouvelle nature par la puissance de l'Esprit. La nouvelle naissance ne consiste pas à être oint ou scellé. Par la communication de cette nouvelle nature, la croyant est capable de jouir des choses divines, ce dont est incapable l'homme naturel. C'est donc avec raison que l'on a dit souvent qu'un homme naturel, même le plus honorable et le plus religieux, ne trouverait rien dans le ciel qui réponde à ses désirs et à ses penchants. Quand on pourrait le transporter dans le ciel, il le quitterait aussi rapidement que possible.

Dans le chapitre 4 de notre évangile, nous faisons un pas de plus. Ici, il ne s'agit pas de communiquer une nouvelle nature, mais du don de Dieu, qui devient dans le croyant une source d'eau vive, qui jaillit en vie éternelle. Dieu donne non seulement la nouvelle *nature*, mais aussi la *force* correspondante qui doit agir, elle, une source de force et de joie propre à cette nouvelle nature, animant et dirigeant son activité. Ce n'est pas seulement une vie sainte dans sa nature, mais une puissance divine pour l'homme et en l'homme, une force qui l'élève directement là où Christ est maintenant, le fait jouir de tout ce qui appartient à un homme né de Dieu, et l'introduit comme un véritable adorateur dans la communion avec le Père et avec le Fils. «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité». (Comparez versets 19 à 24). C'est en un mot le Saint Esprit que donne le Fils de Dieu apparu ici-bas en abaissement et en grâce, non pas comme *personne*, mais comme *vie* et comme *puissance de communion* avec les sources de la grâce.

Au chapitre 7 de notre évangile, nous arrivons, en rapport avec la révélation progressive ou le développement de la personne de Christ, à une nouvelle division de l'enseignement divin

sur notre sujet. Dans ce chapitre, Jésus parle de son prochain retour auprès de son Père. Déjà, à la fin du chapitre 6, il avait parlé de sa mort et de la nécessité pour l'homme de manger sa chair et de boire son sang, c'est-à-dire d'entrer dans une vraie union de foi et de vie avec lui, *le crucifié*. Au commencement du chapitre 7, nous lisons que les Juifs cherchaient à le faire mourir, et maintenant il est prêt à mourir et à aller où l'homme ne peut pas le suivre. On célébrait à Jérusalem la fête des Tabernacles (*). Jésus était monté au milieu de la fête, et maintenant, «en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là et cria, disant: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (versets 37-39).

(*) La dernière en rang, comme on le sait, des fêtes juives. Elle était célébrée en mémoire du fait que le peuple de Dieu, qui avait marché jadis çà et là dans le désert, se trouvait dans le bon pays de la promesse. Tout le cycle des fêtes était clôturé par elle; mais avaient-elles pu apaiser la soif de l'âme, satisfaire les besoins du cœur et de la conscience? Non! «Si quelqu'un a soif», crie Jésus à la fin de cette fête.

Si le Seigneur parle ici de l'Esprit Saint, c'est manifestement dans un tout autre sens que précédemment. Ce n'est pas la vivification d'une âme, la naissance de l'eau et de l'Esprit, comme au chapitre 3; ce n'est pas non plus l'Esprit de Dieu, comme vie ou comme puissance de communion avec le Fils de Dieu révélé dans son abaissement ici-bas, comme au chapitre 4, mais une bénédiction dont aucun cœur humain ne pouvait jouir, aussi longtemps que le Seigneur Jésus n'était pas mort, ressuscité et monté au ciel; et ceux-là devaient recevoir cette bénédiction, *qui croyaient déjà en lui*. C'est ici aussi le Fils de Dieu qui parle; mais il parle d'un temps futur, quand il serait glorifié comme Fils de l'homme. Alors il enverrait du ciel le Saint Esprit pour former un lien divin entre lui, l'homme glorifié à la droite de Dieu dans les lieux célestes, et le croyant accomplissant son pèlerinage sur la terre pour que, triomphant en son Maître haut élevé, il puisse jouir des fleuves de bénédictions qui rompent toutes les barrières, et les faire découler de lui sur d'autres. Un ordre de choses tout nouveau devait commencer par là. Le croyant, pèlerin ici-bas, devait, par le Saint Esprit, faire connaissance avec les choses d'en haut, et tous ses intérêts, ses inclinations, ses pensées et son attente, devaient se rattacher à Lui qui demeure en haut.

Remarquons l'expression: «des fleuves d'eau vive». La puissance du Saint Esprit remplit le cœur, l'homme intérieur, de la gloire dans laquelle Christ est entré, tandis que le croyant traverse ce monde qui est devenu pour lui un désert aride. Il n'y a rien autour de lui que la plus extrême sécheresse. Point de source jaillissante, pas une petite place verte ne se montre aussi loin que s'étend le regard, *pas un* palmier pour donner une ombre sous laquelle le voyageur puisse trouver du repos. Et voici, au milieu de cette sécheresse générale, des fleuves d'eau vive coulent de celui qui a trouvé sa patrie là où est Jésus, là où les sources de la grâce débordent en tout temps. Il a apaisé sa soif en lui; auprès de lui, il a satisfait tous les besoins de son âme, et maintenant l'Esprit est en lui non seulement une source d'eau vive qui jaillit en vie éternelle, mais de lui-même découle l'eau vive pour donner à boire à d'autres qui ont soif.

Il n'est pas, cela se comprend, une source en lui-même, mais le fleuve découle de lui dans la puissance de l'Esprit Saint. Le coeur étant occupé de la gloire en haut, et surtout de Lui, qui forme le centre de toute cette gloire, il est rempli jusqu'à déborder, de telle sorte que sa bouche parle des gloires dont son coeur jouit et rend ainsi d'autres personnes coparticipantes de cette riche bénédiction.

Je voudrais, de nouveau, rendre le lecteur attentif au fait que tout ceci ne dépend pas du plein abandon ou du dévouement d'un homme à Dieu, ou de ses prières, pour une telle bénédiction; non, c'est un don de Dieu, libre et sans condition, qui devient la part de *quiconque* croit simplement en son fils bien-aimé. «Or il disait cela de l'Esprit qu'ils allaient recevoir ceux qui croiraient en lui». Il n'est question d'aucune condition autre que de croire en lui. La promesse est pour tous les croyants *sans distinction*.

On demandera, peut-être: S'il en est ainsi, comment se fait-il que les fleuves de bénédictions découlent si pauvrement de maint croyant, que chez d'autres même, ils semblent faire totalement défaut? Le motif n'en est pas (sans parler du cas où le manque de connaissance de la vérité divine tient encore l'âme dans les ténèbres et l'esclavage) que ces croyants n'ont pas l'Esprit, mais qu'ils ne se laissent pas remplir par lui des choses d'en haut. Les choses *visibles* ont repris de la valeur pour eux. Le monde et ses principes influencent le coeur. Ils ne sont pas contents de n'être *rien* ici-bas, témoins d'un Christ *rejeté*, laissés ici-bas seulement pour faire la volonté de Dieu et apporter à un monde perdu la joyeuse nouvelle de l'amour de Dieu et du salut en Christ. Le moi, les inclinations et les désirs du vieil homme, qui devraient être tenus dans la mort, sont vivants et forts, et l'Esprit est ainsi contristé et empêché, les coeurs étant vides et desséchés, et comment les fleuves d'eau vive *pourraient-ils* couler?

Il y a de nos jours, pour le croyant, un danger spécial dans la tendance à chercher quelque chose dans ce monde, pour lui ou pour sa famille. Ce danger a, sans doute, toujours existé, mais, aujourd'hui, il est plus grand que jamais. Quel était et quel est maintenant, d'une manière prééminente, le désir des enfants de ce monde? De percer, d'être ou de faire quelque chose de grand. Ce que l'on gagne aujourd'hui, ne sert que de moyen et de base pour arriver demain à plus encore. Cette disposition, chez un croyant, est la négation complète de sa position comme chrétien; elle prouve qu'il nage avec le fleuve du monde, que Christ et les choses invisibles ont perdu leur valeur pour lui. Il est tout naturel, pour un homme de ce monde, de chercher une place, de gagner le plus possible, pour lui et pour sa famille; mais, quand un croyant le fait, où est alors sa fidélité pour Christ? Ne devons-nous être chrétiens que le dimanche? Ou bien notre coeur, notre force, notre tout, appartiennent-ils au Seigneur aussi les autres jours de la semaine? Où avons-nous le plus l'occasion de nous montrer comme une lettre de Christ? C'est dans nos rapports avec les enfants de ce monde, dans les affaires, à l'atelier, à la fabrique, au comptoir, au magasin, etc. C'est là que la lettre de Christ doit être connue et lue par les hommes. C'est là que les fleuves d'eau vive doivent couler pour les âmes altérées.

A quoi en es-tu à cet égard, bien-aimé lecteur? Sois persuadé que c'est seulement lorsque tu vis non pas pour toi-même ou pour le monde, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour toi, que tu auras la force de l'Esprit avec toi. Ce n'est que lorsque tu envisages, avec l'oeil de Dieu, les personnes et les choses qui t'entourent, et que tu juges, sans réserve, tout ce qui est contraire à sa Parole, ou ce qui cherche à tirer parti de sa grâce pour ménager la chair et pour déshonorer le Seigneur, — ce n'est qu'alors, dis-je, que tu seras un canal convenable par lequel les fleuves d'eau vive pourront couler pour d'autres, à la louange de Celui qui demeure maintenant dans la gloire d'en haut, et qui nous a donné son Esprit pour être avec nous éternellement.

Nous arrivons maintenant aux déclarations du Seigneur Jésus, quant à «l'autre Consolateur». Elles se trouvent dans les chapitres 14, 15 et 16 de notre évangile, et elles nous introduisent dans une partie toute nouvelle, de la vérité quant au Saint Esprit. Il ne s'agit plus d'une nouvelle nature, comme au chapitre 3, ni de la puissance qui opère dans cette nature, ou qui découle du dedans au dehors pour rendre témoignage au Seigneur rejeté ici-bas, mais glorifié dans les lieux célestes, comme aux chapitres 4 et 7; mais nous rencontrons, maintenant, une personne divine, qui doit désormais prendre la place du Seigneur Jésus avec les siens, Jésus allait quitter cette terre. Sa mort, dans laquelle Dieu devait être parfaitement glorifié, allait avoir lieu, et, comme seule juste récompense, comme son résultat immédiat, il allait être glorifié à la droite du Père. Rien moins que cela ne pouvait répondre à la valeur de son oeuvre. La croix a glorifié Dieu d'une manière inconnue jusque-là, et qui ne peut jamais avoir lieu de nouveau; en réponse à cela, Dieu a ressuscité son Bien-aimé d'entre les morts et l'a couronné d'honneur et de gloire à sa droite.

Cela donne occasion aux merveilleux enseignements de Jean 14. Jésus parle de son départ pour la maison du Père, afin d'y préparer une place pour les siens, comme aussi de son retour. Aussi certainement qu'il s'en est allé, aussi certainement il reviendra. Mais ce n'est pas tout: pour le temps de son absence dans la maison du Père, il compte, d'une part, sur l'amour des siens, se manifestant non pas en plaintes et en soupirs, mais en gardant ses commandements (verset 15), et, de l'autre, il a fait pour eux une provision digne de son amour et de la croix, il a préparé une bénédiction qui n'avait jamais été connue auparavant des hommes sur la terre. «Et moi», dit-il, «je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas, mais vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous». Et ensuite: «Mais le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra (*) en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites» (versets 16, 17, 26).

(*) Il n'est pas dit ici «donner», comme auparavant. Il faut remarquer cette différence, en tant qu'elle fait ressortir plus clairement la personnalité du Saint Esprit. Une simple source de pouvoir ou de bénédiction, on peut la donner; une personne, on l'envoie. Le reste du verset rend la chose plus claire encore.

En d'autres passages, il nous est parlé d'une «effusion» du Saint Esprit; ici, d'un «don» et d'un «envoi». Ces expressions indiquent déjà la *personne* divine de l'Esprit, plutôt que la

plénitude ou la puissance de bénédiction et de grâce qui nous est donnée en lui. J'insiste spécialement sur ce fait parce qu'il est oublié de tant de manières. Cela nous rappelle, en même temps, la différence entre la présence du Saint Esprit au jour d'aujourd'hui et sa seconde effusion, à la fin des jours, «sur toute chair». Je puis bien supposer qu'il est connu que celle-ci aura lieu, et que la citation de Joël 2: 28-32, par Pierre, le jour de la Pentecôte, n'est qu'une explication de ce qui venait d'avoir lieu et ne devait pas présenter cette prophétie comme *pleinement accomplie*. Tout comme *l'entrée* de notre grand souverain sacrificateur dans le sanctuaire, était accompagnée d'un témoignage correspondant du Saint Esprit, ainsi de même *sa sortie* pour son peuple terrestre présentera un témoignage semblable (Comparez le type, en Exode 28: 33-35). La pluie de l'arrière-saison suivra la pluie de la première saison. Dieu s'occupera de nouveau de son peuple d'Israël et le visitera dans sa surabondante grâce; et de lui aussi découlera, sous le règne du Prince de paix, la bénédiction sur tous les peuples de la terre.

«Et il arrivera, après cela (c'est-à-dire après que Dieu se sera retourné vers son peuple terrestre, donc à la fin des jours), que je répandrai mon Esprit sur toute chair» (Joël 2: 28). Des jugements terribles atteindront la terre et ses habitants, mais alors un fleuve de bénédictions se répandra sur Israël, plus profond et plus étendu qu'il ne l'a jamais été. Mais, bien qu'il en soit ainsi, nous n'entendons nulle part parler d'un *envoi* du Saint Esprit pour ce temps-là. *Tel n'est le cas que lorsqu'il est parlé de la période actuelle du christianisme*. Pour ce temps-ci, seulement, il est dit que le Père enverra aux siens un autre Consolateur au nom de son Fils. Cette *présence personnelle du Saint Esprit pour habiter* dans les croyants et les baptiser pour être *un seul corps* (bien qu'il n'en soit pas encore parlé ici), est liée de la manière la plus intime avec *l'absence personnelle de Christ*, après l'accomplissement de l'oeuvre de rédemption et est basée sur elle. Le jour à venir de la gloire de Christ sera caractérisé par sa *présence* ici-bas, et qui pourrait décrire la plénitude d'une telle bénédiction? Mais il n'est parlé nulle part d'une présence personnelle de l'Esprit. Ce n'est pas que le Saint Esprit ne sera pas là, et que le même déploiement de puissance et d'opérations miraculeuses, et même dans un sens de plus grandes encore que dans la période chrétienne, n'auront pas lieu — l'univers entier, dans un sens, connaîtra la puissante portée de l'affranchissement opéré par Christ; mais l'état de choses sera tout autre qu'aujourd'hui. Il faut aussi remarquer qu'en ces jours-là la Pâque et la fête des Tabernacles seront encore célébrées, mais qu'il n'est plus fait aucune mention de la Pentecôte. Ce qui est représenté typiquement dans cette fête, est accompli.

Occupons-nous, maintenant, un instant du *nom* ou du *titre* que le Seigneur donne ici au Saint Esprit. Il l'appelle l'autre «avocat», ou l'autre «consolateur». Le mot grec a ces deux significations: une personne qui s'identifie avec les intérêts des autres, qui défend leur cause, les assiste, s'emploie de toute manière pour eux, comme aussi quelqu'un qui console, encourage, exhorte. C'est donc là ce qu'est le Saint Esprit pour nous. Précieux privilège! Quels que soient les besoins qui se manifestent sur notre route, quelques difficultés et quelques épreuves que nous rencontrons, de quelle grâce que nous ayons besoin, le Saint Esprit est là, et non seulement il est capable de faire, mais aussi il est prêt à faire tout ce qui est nécessaire

pour notre avantage et notre bien. Le sentiment de la présence de cette personne divine venue ici-bas pour être avec nous à la place du Seigneur glorifié, ne devrait-il pas, en tout temps, remplir et vivifier les coeurs des enfants de Dieu? Nous ne voyons sans doute pas notre autre Consolateur, mais nous le *connaissons*. Le monde ne le voit pas et ne le connaît pas; mais nous le connaissons et nous savons qu'il est avec nous et en nous, d'abord à cause de la parole de notre bien-aimé Seigneur, et ensuite parce que nous éprouvons et goûtons vraiment et réellement sa présence. Elle n'est pas seulement une affaire de foi, mais aussi de sainte expérience, soit quant au croyant personnellement, soit quant à l'Assemblée de Dieu comme ensemble. «*Ne savez-vous pas*», demande l'apôtre en 1 Corinthiens 6: 19, «que votre corps est le temple du Saint Esprit, qui est en vous et que vous avez de Dieu?» Les Corinthiens croyants avaient richement expérimenté les puissantes opérations de l'Esprit habitant en eux; et Dieu le *veut* ainsi. S'il en est autrement, si un chrétien ne sait que peu ou rien de ces aimables et puissants effets de la présence du Saint Esprit, il est dans une triste condition.

«Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous éternellement». Au chapitre 15, le Seigneur envoie lui-même le Saint Esprit; ici, c'est à sa demande qu'il vient du Père vers les siens. Là, le Fils de l'homme glorifié l'envoie comme témoin de sa gloire et de sa position céleste; ici, le Père l'envoie au nom de Jésus, parce qu'il s'agit plutôt des rapports personnels des disciples avec Lui.

«Pour être avec vous éternellement». C'est une vérité d'une immense portée. Non seulement le Saint Esprit nous est donné, mais il doit rester *pour toujours* avec nous; non pas comme Jésus, qui ne resta que peu de temps avec les siens, non pas comme un visiteur en passage; non, il doit rester avec nous «éternellement», ne plus jamais nous quitter. Que cette précieuse vérité a été vite et totalement oubliée! Dieu soit loué de ce qu'en nos jours il a de nouveau dirigé sur elle l'attention de beaucoup de coeurs chrétiens.

Mais non seulement le Saint Esprit doit demeurer *avec* nous, comme le Messie avait demeuré *avec* son peuple (bien que pour quelques années seulement); il doit aussi être *en* nous. La nouvelle et intime présence de Dieu *dans* les siens, par opposition au monde qui a rejeté Christ et ne *peut* recevoir le Saint Esprit, est ainsi devenue un fait. C'est une seconde vérité d'une très haute portée. L'effet s'en montre tout de suite. «Je ne vous laisserai pas orphelins», dit le Seigneur; «je viens à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez» (versets 18, 19). Par la présence du Saint Esprit, la contemplation de Christ est communiquée aux coeurs des croyants bien plus réellement que ce n'avait jamais été le cas précédemment. A la vérité, nous ne le voyons plus de nos yeux naturels maintenant, mais, par les enseignements et les instructions de l'Esprit, nous le connaissons bien plus profondément et plus réellement que les disciples n'ont jamais pu le faire dans les jours de sa chair. Mais plus encore: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que *moi le suis en mon père, et vous en moi, et moi en vous*» (verset 20).

Remarquez bien ces paroles, cher lecteur! Réfléchissez-y avec prière! Elles parlent d'une communauté de vie et de nature. Notre vie est dans le Fils. *Parce qu'il vit*, nous aussi nous

vivrons. Et parce que le Saint Esprit habite en nous, nous savons aussi que nous sommes unis avec Christ, que nous sommes *en lui*. Il ne s'agit pas ici de l'unité *du corps* (nous trouvons celle-ci dans les épîtres de l'apôtre Paul), mais d'une union *personnelle* avec Christ. Mais quelle chose merveilleuse! Christ est dans le Père, nous sommes en lui, qui est élevé à la droite de Dieu, et il est en nous, qui marchons ici-bas. Quels précieux liens, quelles relations intimes! Il était impossible qu'ils fussent connus aussi longtemps que Jésus marchait ici-bas; ils ne sont devenus une réalité, au moins en tant qu'il s'agit de *nous*, que par la descente du Saint Esprit et son habitation en nous. Il est la puissance de ces relations ou de cette union. Christ est en nous selon la puissance de la présence du Saint Esprit.

Je voudrais demander encore une fois à mon bienveillant lecteur: Pouvait-on jamais jouir de cela sous l'ancienne alliance, ou ces relations seront-elles connues dans le règne millénaire? Impossible. C'est une bénédiction d'une nature toute spéciale et propre à la chrétienté seule. «*En ce jour-là*», c'est maintenant, après que le Seigneur a pris sa place en haut, dans la gloire, et que le Saint Esprit est descendu pour former le lien invisible de l'union du croyant avec Christ. C'est le jour des bénédictions chrétiennes, des relations selon les principes de la nouvelle alliance entre les croyants d'un côté, et le Père et le Fils de l'autre. Au jour actuel seulement, il existe une telle union avec Christ en haut, par le moyen du Saint Esprit. Quand notre bien-aimé Seigneur régnera comme roi, tout sera changé. Nous avons vu que sa *présence personnelle* caractérisera le siècle à venir, et à cause de cela, l'activité du Saint Esprit devra être et sera tout autre qu'aujourd'hui.

Oh! puissions-nous prendre cette vérité plus à coeur, tant personnellement qu'en vue de notre témoignage collectif! Le Saint Esprit est *avec nous* et *en nous*, comme réponse à la grande vérité que Christ s'est assis en haut, à la droite de Dieu. Avec ces deux grandes vérités, subsiste ou tombe tout ce qui nous distingue, comme *chrétiens*, des autres croyants avant et après nous. Ces deux versets sont donc inséparablement unies, et l'on trouvera toujours que tous ceux qui ne croient pas à la présence personnelle du Saint Esprit ici-bas, ou y portent peu d'attention, ont aussi peu d'intelligence de Christ, comme *Fils de l'Homme glorifié à la droite de Dieu, comme Tête de son corps, de l'Assemblée*.

Le Saint Esprit est donc avec nous et en nous, comme celui qui glorifie Christ, qui nous assiste dans nos épreuves et nous fortifie contre les attaques et les ruses de Satan, qui nous procure la joie, la consolation et la force, et nous rend capables d'accomplir notre service fidèlement et simplement, en humilité et en débonnairété, qui nous enseigne et nous reprend par la parole de Dieu, quand nous avons fait quelque chose de contraire à cette Parole, ou qui déshonore la personne de Christ. Oh! puissions-nous être plus sérieusement attentifs aux avertissements et aux directions de ce guide divin et réaliser sa présence avec une foi plus simple! On l'a souvent dit: si une personne haut placée, un prince ou un roi, entrait dans notre maison, nous aurions soin de tout arranger en harmonie avec la présence d'un hôte si élevé, de faire tout ce qui lui plairait, et d'écarter tout ce qui pourrait offenser ses yeux ou exciter sa désapprobation. Et combien plus ce devrait être le cas à l'égard de l'hôte céleste que Dieu nous a envoyé pour être avec nous et en nous. Dieu a appelé ses enfants à une place de haute

dignité, mais aussi de grande responsabilité. Veillons donc avec prière et supplications à ce que toute notre conduite, nos sentiments, nos paroles, nos regards, nos vêtements, notre manger et notre boire, que *tout* soit toujours plus d'accord avec notre profession de la présence personnelle du Saint Esprit.

Ensuite, dans les versets 25 et 26 de notre chapitre, nous lisons: «Je vous ai dit ces choses, demeurant avec vous; mais le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites». Les paroles de Jésus, pendant qu'il marchait et servait ici-bas, étaient des paroles dites par l'Esprit Saint qui habitait en lui sans mesure; et maintenant, le même Esprit devait habiter et agir dans les disciples, et rappeler à leur mémoire tous les enseignements du Seigneur, les faire souvenir de tout ce qu'il avait dit. Non seulement cela s'est accompli, ainsi que le prouvent les évangiles mais le Saint Esprit a conduit les disciples plus loin encore dans la connaissance de la vérité. «Il vous enseignera toutes choses». Ainsi que nous le verrons, cette pensée est développée plus loin; mais déjà, dans ce passage, une place lui est réservée.

A la fin du chapitre 15, le Saint Esprit est introduit comme témoin de la nouvelle position céleste de Christ. «Mais quand le Consolateur sera venu, lequel moi je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, *celui-là rendra témoignage de moi*. Et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que, dès le commencement, vous êtes avec moi» (versets 26, 27). Dans le passage cité auparavant, l'Esprit rappelle tout ce que Jésus avait dit; ici, il rend témoignage de Christ lui-même, de lui, l'homme glorifié à la droite de Dieu. Les disciples aussi étaient témoins de Jésus; ils l'avaient accompagné dans son pèlerinage terrestre; ils avaient été avec lui dès le commencement, ils avaient rendu témoignage de lui et devaient continuer à le faire. Leur témoignage traitait le côté terrestre, le Christ vivant ici-bas; le témoignage du Saint Esprit traitait le côté céleste, le Fils de l'homme glorifié en haut. A leur témoignage terrestre quant à Christ, était donc ajouté le nouveau témoignage céleste de l'Esprit. Nous trouvons historiquement l'accomplissement de ce passage dans les Actes des Apôtres (Actes des Apôtres 5: 32).

Le chapitre 16 nous fait faire un pas de plus. A la fin du chapitre 14, le Seigneur avait parlé de son départ pour être auprès du Père, et avait fait suivre cette communication de ces paroles affectueuses, bien qu'elles ne fussent pas exemptes de tout reproche: «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père, car mon Père est plus grand que moi». Son départ signifiait pour lui un glorieux échange; il le conduisait hors de ce pauvre monde, dans une joie éternelle auprès du Père. Ici, au chapitre 16, il touche l'autre côté de la question, ce que ce départ apporterait *aux disciples*. Leurs coeurs étaient remplis de tristesse à la pensée que leur bien-aimé Seigneur allait les laisser; «toutefois», leur dit-il: «je vous dis la vérité: Il vous est *avantageux* que je m'en aille; car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai» (verset 7). Ces paroles prouvent de nouveau que l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption et l'entrée de notre grand souverain sacrificateur dans le sanctuaire céleste, étaient absolument *nécessaires* pour que le Saint Esprit vînt ici-bas. Il ne pouvait venir avant l'accomplissement de cette condition. Comment

aurait-il pu, sans effusion de sang, sans annulation préalable de leurs fautes et l'enlèvement du péché loin des yeux de Dieu, sceller et oindre de puissance des créatures pécheresses et impures?

«Et quand celui-là sera venu, il convaincra le monde de péché, et de justice, et de jugement» (verset 8). La présence du Saint Esprit nous est présentée ici pour la première fois dans son effet et sa portée pour le monde. Cette présence est pour le monde la preuve convaincante de son péché. Il ne s'agit pas ici de l'opération du Saint Esprit sur des personnes et en des personnes individuellement, ou de convaincre la conscience de culpabilité personnelle (bien que le Saint Esprit agisse (*) certainement de cette manière), mais plutôt de convaincre le monde comme tel — qu'il soit respectable et religieux, ou impie et incrédule — du péché qui repose sur lui, parce qu'il a rejeté le Fils de Dieu: «De péché, parce qu'ils ne croient pas en moi». Le rejet de Christ a placé le monde entier sous le jugement.

(*) Que le lecteur remarque l'expression «convaincre». Elle ne signifie pas la même chose que «persuader». Si l'on ne remarque pas cette différence, l'intelligence du passage en est rendue bien plus difficile. Un pécheur, «convaincu» n'est pas encore un pécheur «persuadé». Un malfaiteur peut être convaincu de sa culpabilité, sans qu'aucun effet soit produit au dedans de lui, en sorte qu'il ne se plie pas sous le résultat de la sentence, ni ne reconnaît sa mauvaise action.

«Maintenant est le jugement de ce monde». Christ est venu dans ce monde en grâce et en amour; la bonté et l'amour de Dieu pour les hommes sont apparus; Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même et ne leur imputant point leurs offenses. Mais l'homme n'a répondu à cette manifestation de l'amour de Dieu que par la haine et une amère inimitié; le monde a rejeté Jésus. La descente et l'habitation du Saint Esprit dans les croyants qui a suivi l'accomplissement de l'oeuvre de rédemption, est donc la preuve pleinement suffisante de l'affreux état dans lequel le monde se trouve; il a méprisé la grâce qui lui était apportée dans le Christ Jésus.

«De *justice*, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me voyez plus» (verset 10). Où peut-on trouver la justice? Dans ce monde? dans la race humaine? Hélas, non! ici, il n'y a pas de justice, il n'y a point de juste, pas même un seul. Le seul juste qui ait jamais vécu, le monde s'est moqué de lui et l'a attaché à la croix. Le rejet de Christ a pleinement prouvé l'état de péché du monde. L'oeil de Dieu ne voit rien d'autre en lui que péché et iniquité. Où donc trouver la justice? En Lui qui, là-haut à la droite de Dieu, est couronné d'honneur et de gloire. Après avoir pleinement glorifié Dieu, notre bien-aimé Sauveur est retourné auprès du Père, et s'est assis sur son trône. Lui donner cette place était la justice divine, et cette même justice a retiré Jésus pour toujours de devant les regards du monde. Tout est maintenant fini pour le monde comme tel; il a perdu Christ pour toujours, et il ne reste pour lui que le jugement. Le Fils de l'homme assis à la droite du Père, ainsi que l'Esprit ici-bas, sont un témoignage constant de «justice», de justice divine en Lui dans les lieux célestes. Fait sérieux pour le monde, témoignage précieux pour tous ceux qui croient en Jésus!

«De *jugement*, parce que le chef de ce monde est jugé» (verset 11). Satan, le prince de ce monde, avait tout essayé pour faire sortir Jésus de son chemin. Le monde tout entier, Juifs

et gentils, sacrificateurs et peuple, avait suivi volontairement son prince, lorsqu'il livrait le dernier combat décisif contre le Prince de vie et qu'en apparence il demeurait vainqueur, lorsque Christ mourut sur le bois maudit, pendu comme un malfaiteur. Mais en y mourant, il vainquit en réalité Satan et avec lui toutes les puissances des ténèbres. La croix et la résurrection qui l'a suivie, sont la preuve que Satan est vaincu, que toute la puissance de la mort est anéantie. Satan est jugé. La présence et la puissance du Saint Esprit, à laquelle tout le pouvoir de l'ennemi n'est pas capable de résister, en rendent un témoignage certain, et quand même le monde lui-même n'a pas encore été atteint par le jugement, son prince est néanmoins déjà jugé, et la présence du Saint Esprit est ainsi pour le monde (qu'il l'accepte ou ne l'accepte pas) la conviction du jugement sous lequel il est tombé.

Pour terminer, encore un mot sur la dernière des merveilleuses déclarations de notre Seigneur quant au Saint Esprit. Elle est d'une beauté et d'un enseignement profonds.

«J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les supporter maintenant. Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité; car il ne parlera pas de par lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera; car il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père, est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend du mien et qu'il vous l'annoncera» (versets 12-15). Le Seigneur passe ici de l'opération de la présence du Saint Esprit quant au monde, à la bénédiction et au secours que cette présence procurera aux disciples. Non seulement l'Esprit devait leur rappeler tout ce qu'il leur avait dit, non seulement il devait rendre témoignage de lui, le Fils de l'homme glorifié en haut, mais il devait aussi les conduire dans *toute* la vérité; en un mot, il allait devenir leur docteur divin à la place du Seigneur qui s'en allait. Le Seigneur aurait eu encore beaucoup à dire aux disciples; mais ils ne pouvaient pas le «supporter», ne pouvaient pas le comprendre. Cependant, après le départ de Christ et ses conséquences bénies, ils seraient en état d'être introduits dans toutes les glorieuses vérités, les espérances et les bénédictions du christianisme. Les coeurs des disciples étaient tellement remplis de l'attente des bénédictions terrestres pour Israël, qu'ils ne pouvaient que peu à peu s'habituer aux vérités chrétiennes, qui pour eux étaient des choses toutes nouvelles. Ils n'étaient en aucune manière préparés à la révélation des conseils divins quant à un Christ glorifié, et à un troupeau introduit avec lui dans le sanctuaire céleste. L'Esprit «qui sonde *toutes choses, même les choses profondes de Dieu*» (1 Corinthiens 2), devait les enseigner sur ce sujet et les introduire dans toute la plénitude des vérités du Nouveau Testament. Il vous annoncera aussi «*les choses qui vont arriver*».

Les écrits des apôtres nous font connaître ces communications de l'Esprit Saint, même quant aux pensées de Dieu sur cette terre et son avenir. Ce n'est pas seulement dans le livre de l'Apocalypse, mais aussi dans les épîtres des apôtres, que la parole prophétique se trouve développée, et elle devrait certainement trouver chez nous la même estime que les autres communications divines. Le Saint Esprit n'a pas cessé d'être un esprit de prophétie. Mais sa tâche principale est de glorifier Christ, et pour l'accomplir, il ne parle pas de par lui-même (*),

cela veut dire: pas comme s'il était une personne indépendante, subsistant et agissant par lui seul, «mais il dira tout ce qu'il aura entendu».

(*) Non pas «de lui-même», dans le sens de «touchant lui-même», comme cela a souvent été interprété. Le Saint Esprit parle beaucoup de lui-même, mais jamais de par lui-même. Il dit ce qu'il entend du Père et du Fils. Il lui plaît d'être le Serviteur des conseils du Père et de la glorification du Fils, comme le Fils était auparavant le Serviteur du Père.

Comme le Fils est venu jadis sur cette terre, non pas pour faire sa volonté propre et pour agir dans l'indépendance, mais pour faire tout ce qu'il avait vu faire au Père, pour accomplir comme serviteur la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite, ainsi le Saint Esprit est descendu ici-bas pour glorifier le Fils et pour dire tout ce qu'il aurait entendu.

«Celui-là me glorifiera, car il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi». C'est là, comme il a été dit, le point central autour duquel tout se meut quant à l'activité du Saint Esprit: la glorification de Christ. Christ a pris sa place dans la gloire, en vertu de la perfection de son oeuvre et de la dignité de sa personne, et tout ce qu'a le Père, est maintenant à Lui: non pas seulement à Lui comme Fils éternel du Père, mais comme Fils de Dieu, tel qu'il a été révélé dans le temps actuel; et c'est pour cela que le Saint Esprit peut maintenant prendre de ce qui est à Lui et nous l'annoncer, il peut déployer devant nous Sa gloire quant à tout ce qui lui appartient à Lui comme glorifié auprès du Père. Sans doute, tout notre savoir et tout notre discernement, aussi longtemps que nous sommes dans ce corps, seront toujours défectueux, et ne pourront se produire qu'en partie; mais, oh! quelles hauteurs et quelles profondeurs de la grâce divine! — toute l'étendue de ce qui appartient à notre bien-aimé Seigneur, tout ce que le Père a, nous est ouvert, et c'est la joie du Saint Esprit de prendre de ce qui est à Lui et de nous le communiquer.

Bien-aimé lecteur, pensez sérieusement à ces choses, et demandez-vous dans quelle mesure il a jusqu'à aujourd'hui été possible au Saint Esprit d'atteindre en vous son but, la glorification de Christ, jusqu'à quel point la sérieuse et en même temps si précieuse vérité de la présence personnelle du Saint Esprit a trouvé sa réalisation dans votre coeur.

4. La venue de l'autre Consolateur

La dernière rencontre du Seigneur Jésus avec ses disciples, si douce et si sérieuse, était passée. Gethsémané, avec sa terrible lutte, l'interrogatoire devant le sanhédrin, devant Hérode et devant Pilate, avec toutes ses humiliations, ses outrages et les souffrances corporelles qu'endura le Christ, avaient amené ce terme affreux des voies de notre Seigneur qu'avaient prédit les prophètes de l'ancienne alliance, et que les évangélistes nous dépeignent d'une manière si saisissante. Christ mourut et fut enseveli. L'oeuvre était accomplie. Dieu était glorifié, le péché expié, le chemin du sanctuaire frayé. Comme preuve de cela, Jésus ressuscita d'entre les morts le troisième jour. La mort était anéantie, ses gonds d'airain brisés. Elle ne pouvait retenir le Prince de la vie. Triomphant; le Seigneur, ressuscité et déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection, envoie à ses «frères» ce message: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Le soir de ce premier jour

de la semaine, il apparaît au milieu des disciples rassemblés, et, en leur montrant ses mains et son côté, il leur adresse ces paroles: «Paix vous soit».

La paix était maintenant faite par le sang de la croix (Colossiens 1: 20). C'était non seulement le pardon des péchés, mais c'était la paix qui pouvait être annoncée aux croyants sur la base de sa mort et de sa résurrection. Le même Seigneur, Jésus Christ homme, le Fils de Dieu qui avait été pendu à la croix et qui avait rencontré le feu dévorant du jugement de Dieu contre le péché, était maintenant au milieu des siens et leur annonçait sa victoire. «Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur». Ce n'était pas étonnant. Mais ils devaient entendre et voir encore davantage. «Jésus donc leur dit encore: Paix vous soit! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit: Recevez l'Esprit Saint» (versets 21, 22).

Le premier «Paix vous soit!» s'adressait aux disciples personnellement; c'est-à-dire que le Seigneur leur annonçait la paix comme jouissance pour eux-mêmes. Le second «Paix vous soit!» est plus en rapport avec leur mission. Ils sont envoyés vers d'autres avec cette paix et dans la puissance de celle-ci. Comme le Père avait envoyé Jésus, de même, lui, le Fils, les envoie maintenant. Et non seulement cela. Au souhait et à l'annonce de la paix s'ajoute encore quelque chose de tout spécial: Jésus *souffle* en eux, et leur dit: «Recevez l'Esprit Saint!» Ceci nous rappelle involontairement un acte de Dieu, au commencement de la première création. Nous lisons en Genèse 2: 7: «Et l'Eternel Dieu forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie». L'homme seul devint de cette manière une «âme vivante»; aucun des animaux ne fut créé ainsi. Quant à eux, il est dit simplement: «Dieu créa», ou «Dieu dit», ou «Que la terre produise», etc. Les animaux ont donc bien une âme, c'est-à-dire la vie naturelle, mais ils ne possèdent pas l'esprit; l'homme possède les deux, l'âme et l'esprit, et est en conséquence une créature immortelle, responsable devant Dieu.

Or précisément, comme Dieu souffla alors en l'homme une respiration de vie, ici le Seigneur ressuscité, le chef de la nouvelle création, «le dernier Adam», «l'homme du ciel», «l'Esprit qui vivifie» (1 Corinthiens 15: 45), souffla dans les disciples la respiration de la vie de résurrection. Il leur communique une vie spirituelle, selon la puissance de la résurrection, «la vie en abondance». C'est le Saint Esprit, pas encore comme *personne*, mais comme puissance de la nouvelle vie de résurrection, comme l'Esprit de vie que le Seigneur, en qualité de chef de sa famille, communique aux membres de celle-ci. Parce qu'il vivait, eux aussi devaient vivre, et cela comme introduits par lui dans la jouissance d'une parfaite paix et dans la même relation avec Dieu qui était la sienne comme homme. Ils recevaient une part avec lui dans la vie qui était en lui, après qu'il eut opéré leur pleine rédemption et réglé toutes les questions devant Dieu. Cela ne veut naturellement pas dire qu'ils ne possédaient auparavant aucune vie spirituelle. Ils avaient la vie de la part de Dieu, mais ils la recevaient maintenant d'une toute nouvelle manière: une vie dans la puissance de la résurrection, produite et caractérisée par le Saint Esprit qui l'accompagnait, et en rapport avec le second homme ressuscité d'entre les morts.

Quant aux paroles du Seigneur prononcées à cette occasion: «A quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis, et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus», nous devons ici les passer sous silence, comme étrangères à notre méditation. Remarquons seulement que l'opinion, que le Seigneur donnait ici à ses disciples et à leurs successeurs une espèce de pleins pouvoirs sacerdotaux pour accorder à ceux qui confesseraient leurs péchés, pardon et rémission en son nom, est totalement erronée. Ce serait mettre l'homme à la place de Dieu et lui attribuer un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu. «Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est un seul, Dieu?» demandaient les docteurs de la loi, avec toute raison. Nul des apôtres ne s'est jamais arrogé le droit de faire une telle chose. Il ne s'agit pas ici en général des apôtres comme tels, mais de toute la troupe des disciples; nous ne savons pas même s'ils étaient peu ou beaucoup. C'est en eux, les disciples rassemblés, que Jésus souffla, c'est à eux tous qu'il dit: «Recevez l'Esprit Saint». Et c'est à eux tous qu'il confia alors la nouvelle et merveilleuse mission. Ils devaient aller, et comme un autre écrivain s'exprime, «annoncer dans la puissance du Saint Esprit qui leur était donnée pour cela, le pardon des péchés à un monde courbé sous le joug du péché». En outre, nous ne devons pas oublier que les disciples rassemblés le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur, avec Jésus au milieu d'eux, représentent en type l'Assemblée (l'Eglise) avec tous les privilèges et les devoirs que Dieu lui a conférés, et qui plus tard ont été développés plus amplement dans les écrits des apôtres (Comparez aussi Matthieu 18: 18).

Ceci nous conduit naturellement à ce moment merveilleux où cette Assemblée devait être effectivement formée par la descente du Saint Esprit. Au commencement des Actes, nous entendons les disciples demander: «Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël?» (chapitre 1: 6). Il leur arriva comme à Marie de Magdala, quand, au matin du jour de la résurrection, elle voulut embrasser les pieds de son Seigneur, pensant qu'il reprendrait les précédentes relations terrestres avec son peuple, et marcherait parmi les disciples comme leur maître bien-aimé. Toutes les pensées et les espérances des disciples étaient liées à Israël et à cette terre. Ils ne comprenaient pas que, quelque précieuse que soit la révélation de Dieu en un Christ apparu sur la terre, les conseils de Dieu liés à un homme glorifié à la droite de la majesté sont infiniment plus élevés et plus glorieux. Ils ne connaissaient pas encore «toute la vérité».

Jésus leur répond: «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité; *mais vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous*; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre» (versets 7, 8). Déjà auparavant, il leur avait ordonné de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, car ils seraient «baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours». Se rattachant directement à cette réponse, nous lisons: «Et ayant dit ces choses, il fut élevé de la terre, comme ils regardaient, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux».

Ainsi s'accomplit le grand changement dans les voies et les révélations de Dieu. Après beaucoup de manifestations, soit directes, soit indirectes, par les prophètes, Dieu s'était

révélé dans la personne de son Fils. Le monde avait rejeté cette révélation et cloué Christ à la croix. Lorsque celui qui était mort, mais ressuscité («J'ai été mort; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles»), retourna vers son Père, le moment était venu pour mettre en lumière un tout nouveau caractère de Dieu.

Dans le Christ vivant, il s'était révélé comme Dieu *avec nous* (Emmanuel); à la croix, dans le don de son Fils, il a manifesté tout son amour comme Dieu *pour nous*; maintenant il voulait se faire connaître comme Dieu *en nous*. Oh! quel Dieu que notre Dieu! Que ses voies sont insondables et ses pensées impénétrables! Qui a été son conseiller dans les résolutions de son amour? Aucun homme, aucun ange. Elles ont surgi dans la profondeur de son coeur paternel avant la fondation du monde.

Obéissant au commandement que le Seigneur leur avait donné en les quittant, les disciples restèrent à Jérusalem, attendant dans une prière commune l'accomplissement de la promesse. «Et comme le jour de la Pentecôte s'accomplissait, ils étaient tous ensemble en un même lieu» (chapitre 2: 1). C'était le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection de notre Seigneur Jésus, le même jour auquel il avait soufflé en ses disciples en disant ces paroles: «Recevez l'Esprit Saint». Sept semaines s'étaient écoulées dès lors, car sept semaines exactement devaient s'accomplir jusqu'à l'offrande de la première gerbe, au jour qui suivait le sabbat de la Pâque, ce type précieux de Christ ressuscité, et alors, le cinquantième jour, une nouvelle offrande sous forme de deux pains pétris de fine farine avec du levain, était apportée à l'Eternel *des demeures des enfants d'Israël*. Ce type, connu sans doute du lecteur, devait avoir maintenant son antitype, son accomplissement. Il est sans importance de savoir en quel lieu les disciples étaient rassemblés, si c'était dans la chambre haute de 1: 13, ou ailleurs; ce qui importe beaucoup plus, c'est qu'ils persévéraient *d'un commun accord* dans la prière, et que, dans le même accord, ils se trouvaient alors réunis en *un même lieu*. Leur supplication allait être exaucée, la promesse du Père accomplie.

«Et il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint, et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer» (versets 2-4). Comme la venue du Fils de Dieu avait été accompagnée d'apparitions spéciales, la descente du ciel sur la terre de la troisième personne de la Divinité fut aussi communiquée aux sens de ceux qui étaient rassemblés, par des signes extérieurs et qui pouvaient faire impression sur l'ouïe et sur la vue. Un *son* puissant perceptible à tous, remplit la maison, et des langues divisées comme de *feu* leur apparurent et se posèrent sur chacun d'eux (*).

(*) Nous nous sommes déjà occupés précédemment des langues de feu et de la différence entre cette forme de la venue du Saint Esprit et sa descente sur Christ.

Nous pouvons donc parler d'un double signe de la présence du Saint Esprit, d'un signe général et d'un signe personnel, en rapport avec la vérité connue de nous, que l'Esprit devait être non seulement *avec nous*, mais aussi *en nous* (comparez Jean 14: 17). Il y eut un son qui remplit la maison dans laquelle les disciples étaient assis, et il y eut des langues qui se posèrent

sur *chacun d'eux* individuellement. Nous rencontrons toujours de nouveau cette double vérité que le Saint Esprit est là et qu'il habite *dans les croyants*. Ainsi, au chapitre 4, le Saint Esprit ébranla le lieu où les disciples priaient. Cela n'avait rien à faire avec le fait qu'il habitait en chacun d'eux individuellement, mais il rendait ainsi sa présence au milieu d'eux sensible à tous. De même aussi, dans l'histoire d'Ananias et de Sapphira, il nous est dit que ces malheureux avaient menti à *Dieu*. Dieu était descendu dans la personne du Saint Esprit, et il était présent dans l'Eglise, sa maison ici-bas. Et comme il en était alors, ainsi en est-il encore aujourd'hui. Le Saint Esprit habite *dans* les croyants, quand même ceux-ci savent qu'ils étaient des pécheurs impurs et perdus, quand même ils ont le sentiment profond et douloureux de la nature méchante qu'ils ont héritée d'Adam, et il est *avec* eux, quand ils sont rassemblés comme croyants ou qu'ils s'occupent ici-bas de l'oeuvre de leur Seigneur. Il opère *en* eux, et il agit *pour* eux et *par* eux.

A cela, la ruine de l'Eglise chrétienne n'a rien pu changer. Le fait de la présence du Saint Esprit subsiste, malgré toute l'infidélité de l'homme. Tout comme autrefois le Seigneur marchait dans le désert au milieu de son peuple terrestre et ne les abandonnait pas, malgré toute leur méchanceté et leur rébellion, le Saint Esprit demeure aujourd'hui avec le peuple de Dieu sur cette terre et le conduit à travers le désert jusqu'à ce que le but, la Canaan céleste, soit atteint. Le Seigneur dit même qu'il sera avec nous *éternellement*. Quand Christ marchait ici-bas, «l'Esprit *n'était* pas encore»; mais il est venu dès lors, et depuis il est toujours resté ici-bas. Ce que nous avons donc à faire, c'est d'accepter ce fait avec une foi simple et de compter sur lui, non pas de prier pour une nouvelle effusion de l'Esprit et autres choses semblables. Cette effusion a eu lieu une fois pour toutes le jour de la Pentecôte, et ne se renouvellera jamais dans l'économie actuelle. Une seconde effusion aura bien lieu, mais l'Ecriture nous enseigne clairement et positivement que cela ne se peut que lorsque l'Epouse de l'Agneau aura pris sa place aux côtés du Seigneur dans les cieux, et que lui sera revenu et sera entré dans son règne comme Roi des rois et Chef sur toutes choses.

Aussi quand même, autour de nous, tout semblerait contredire le fait que le Saint Esprit est ici-bas, retenons-le fermement par la foi et réalisons-le! Crions beaucoup à Dieu pour que les effets (*) de cette présence puissent être sentis davantage soit personnellement, soit dans nos assemblées. Recherchons sérieusement avec prière les causes pour lesquelles l'Esprit est «contristé» en nous personnellement, et paraît si «étouffé» ou même «éteint» dans nos assemblées. Jugeons-nous sérieusement nous-mêmes dans nos habitudes journalières, dans tout ce que nous nous permettons dans nos pensées et nos tendances, dans les buts que nous poursuivons pour nous ou pour les nôtres. Prenons garde à nos pensées, à nos conversations, à ce que nous lisons, disons et entendons. Il est sûr que, sous ce rapport, il s'est introduit au milieu des croyants une superficialité et une légèreté effrayantes. Oh! puissent tous les coeurs et toutes les consciences se réveiller et se souvenir de l'exhortation: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption!» (Ephésiens 4: 30). Les suites bénies s'en montreront alors d'elles-mêmes aussi dans les assemblées des croyants. Non pas seulement que tous seront zélés pour ne pas négliger le rassemblement,

mais les rassemblements eux-mêmes, soit pour la prière, soit pour la méditation de la Parole, soit tout spécialement pour l'adoration, le jour du Seigneur, seront sérieux, vrais et bénis. L'homme n'occupera pas le premier rang; il ne se manifesterà ni sécheresse, ni vide; il n'y aura ni célébration de la cène sans vraie consécration, ni réunion de prières sans intime supplication du coeur; des discours sans force divine et sans profondeur ne se feront pas entendre, abaissant encore un niveau déjà si bas; mais des fleuves d'eau vive couleront, et les incrédules eux-mêmes reconnaîtront «que Dieu est réellement parmi nous».

(*) C'est précisément la confusion entre la personne et les effets du Saint Esprit, qui a de nos jours provoqué tant de désordre parmi les croyants.

Mais revenons à notre chapitre. Il y est parlé de la venue et de la réception de l'Esprit à trois points de vue: d'abord de *l'effusion* de l'Esprit, puis du *baptême*, et enfin *d'être remplis* de l'Esprit. Il est important de distinguer ces trois choses. La première est tout à fait générale: «Je répandrai de mon Esprit sur toute chair», et Jésus «ayant été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, a répandu ce que vous voyez et entendez» (versets 17, 33). Ainsi, comme nous l'avons déjà indiqué à plusieurs reprises, l'Esprit Saint sera répandu pour la seconde fois à la fin des jours, quand la prophétie de Joël s'accomplira. Ce qui est arrivé à la Pentecôte, n'était qu'une *anticipation* de ce merveilleux don de Dieu (Pierre dit: «C'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël»; et non pas: «Maintenant *s'accomplit* ce qui», etc.), en rapport avec les choses et les bénédictions célestes. C'était l'accomplissement de la promesse du Père, le fait d'être *revêtus de la puissance d'en haut* (Luc 24: 49; Actes des Apôtres 1: 8), en sorte que les disciples étaient maintenant capables d'accomplir la mission reçue du Seigneur, et d'être ses témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie et jusqu'au bout de la terre, Dieu opérant avec eux par des signes, et des miracles, et des actes de puissance.

Mais les disciples avaient en même temps reçu cette assurance de la part du Seigneur: «Mais vous, vous serez *baptisés* de l'Esprit Saint dans peu de jours». Le résultat de ce baptême était le «seul corps». «Car aussi nous avons tous et baptisés *d'un seul* Esprit pour être *un seul* corps» (1 Corinthiens 12: 13). Les disciples pouvaient bien alors ne rien savoir encore d'un seul corps; nous pouvons même dire en assurance que cette vérité demeura cachée jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de préparer l'apôtre Paul, comme instrument spécial pour faire connaître la doctrine d'un seul corps formé de Juifs et de gentils par un seul Esprit; mais la chose elle-même s'accomplissait; le Saint Esprit, la force de ce seul corps, celui qui seul pouvait le former, fut donné le jour de la Pentecôte; il vint sur chacun des disciples individuellement et les baptisa pour être ce seul corps. Qu'en même temps des dons aient été donnés, des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, pour l'édification de ce corps, nous le savons, et nous nous en occuperons plus tard. Car «étant monté en haut, il a (Christ) emmené captive la captivité, et *a donné des dons aux hommes*» (Ephésiens 4: 8).

Troisièmement, le Saint Esprit est descendu ici-bas pour faire son habitation en chaque croyant individuellement; en effet, nous lisons: «Et ils furent *tous* (non pas les apôtres seuls ou quelques chefs éminents, mais *tous*) *remplis de l'Esprit Saint*, et commencèrent à parler

d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'énoncer». Avoir le Saint Esprit habitant en soi et être rempli du Saint Esprit, sont deux choses différentes. La première est le partage de tout vrai croyant, de chaque enfant de Dieu; la seconde dépend d'un côté de la plénitude et de la puissance des révélations de l'Esprit à un moment donné pour opérer comme il lui plaît, et d'un autre côté, de la mesure dans laquelle nous réalisons le fait de son habitation en nous. En tant que nous ne mettons pas des obstacles à l'Esprit pour remplir son service en nous, c'est-à-dire pour prendre des choses de Christ et pour nous les annoncer, en tant que nous respectons sa sainte présence en nous, que nous nous remettons à sa direction, que nous nous laissons diriger, exhorter et avertir par lui, nous sommes des vases qu'il peut remplir et utiliser. Aussi sommes-nous exhortés à en être remplis: «Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution; mais soyez *remplis de l'Esprit*, vous entretenant par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur» (Ephésiens 5: 18, 19).

Qu'un tel état est béni! Que nous devrions le désirer! Qu'il est heureux le chrétien rempli de l'Esprit! Le coeur chante et psalmodie au Seigneur; la bouche parle de ce qui remplit le coeur; la vie et la conduite tout entière rendent témoignage de la libre opération de l'hôte céleste. La pensée de Christ, la dépendance, l'humilité, l'obéissance, paraissent au jour. L'Esprit *n'est pas contristé*, il produit ses fruits délicieux: «l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance» (Galates 5: 22).

En vérité, nous ne pouvons pas assez prier pour que *l'opération* du Saint Esprit en nous et au milieu de nous s'accroisse et s'approfondisse. Nous sommes entièrement dépendants de lui quant à tout bien et à tout ce qui est agréable à Dieu. Qu'il s'agisse de notre marche et de notre service personnels, ou de l'édification des saints, ou de la conversion des âmes — nous sommes entièrement, reportés sur Lui, qui est descendu ici-bas pour être avec nous et en nous, à la place du Seigneur. Combien nous devrions donc «lutter en tout temps en prières», pour que le Saint Esprit atteigne toujours plus ces buts en nous et par nous! Il n'est en ces jours pas seulement contristé et étouffé; hélas! on lui *résiste* même, et l'on ne veut pas se courber sous sa discipline. La différence entre le fait d'être rempli du Saint Esprit et sa présence avec nous ou en nous, ressort déjà de ce que nous entendons dire à répétitions *avant* la venue personnelle de l'Esprit sur cette terre, que des personnes furent individuellement remplies de l'Esprit Saint pour des buts spéciaux. Ainsi Betsaleël (Exode 31: 3; 35: 31); Josué (Deutéronome 34: 9); Jean le baptiseur, Elisabeth, Zacharie (Luc 1: 15, 41, 67). Nous lisons encore dans les Actes que les mêmes personnes, en différentes occasions ou aussi pour des buts spéciaux, furent remplies de l'Esprit Saint. (Comparez chapitres 2: 4; 4: 8, 31; 7: 55; 9: 17; 13: 9, 52). Il est parlé aussi d'hommes «pleins de l'Esprit Saint et de foi», qui se distinguaient ainsi par là des autres croyants (6: 3, 5; 11: 24). On comprend bien qu'être rempli du Saint Esprit en ces jours de première force et de fraîcheur, se produisait plus qu'aujourd'hui; mais ce fait douloureux devrait nous faire courber la tête et réveiller dans nos coeurs le désir d'être personnellement trouvés dans un état de coeur où le Saint Esprit, au milieu du peu de force de nos jours, puisse nous remplir et se servir de nous à la gloire de Dieu

et en bénédiction pour d'autres. Fais, Seigneur, qu'il en soit ainsi pour l'écrivain et pour le lecteur de ces lignes, oui, pour tous les rachetés, sur toute la terre.

5. Des différents modes de communication du Saint Esprit

Il sera agréable au lecteur attentif des Actes des Apôtres, d'entendre encore un mot sur les différentes *manières* dont le Saint Esprit a été communiqué aux croyants dans ces premiers jours. Cette diversité a été utilisée au cours des temps, soit pour donner à l'homme une place qui ne lui appartient pas, soit pour troubler aussi les coeurs de bien des croyants et réveiller en eux le doute, s'ils avaient réellement reçu l'Esprit Saint ou pas. D'une part, on nie en général qu'on puisse avoir l'Esprit Saint comme anciennement; d'autre part, on exige l'accomplissement de certaines conditions préalables avant que le croyant puisse compter sur la réception du Saint Esprit, ce que l'on appelle «la bénédiction de la Pentecôte». J'espère, par les portions de l'Écriture qui s'y rapportent, pouvoir démontrer que, dans les diverses manières dont le Saint Esprit a été donné, il n'y a rien qui puisse élever l'homme, comme si sa coopération était en quelque sorte nécessaire pour cela, ni qui soit propre à ébranler la confiance du plus faible des croyants. La différence de communication n'est, j'ai à peine besoin de l'affirmer, ni accidentelle, ni arbitraire; nous trouverons, au contraire, qu'elle est sagement préparée par Dieu, et dans chaque cas spécial, appropriée aux circonstances et aux personnes.

A la Pentecôte, nous rencontrons la forme la plus étendue et, en un certain sens, la plus riche du don de l'Esprit. Nous avons entendu de la bouche de Pierre ces paroles: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il (Jésus) a répandu *ce que vous voyez et entendez*». Cela veut dire qu'en ce jour, l'accomplissement de la promesse de Dieu fut prouvée par des signes visibles aux yeux et aux oreilles de tous. Non que le Saint Esprit lui-même fût perceptible aux sens; mais il y avait des *signes* merveilleux de puissance extérieure qui accompagnaient sa *venue*. Cette distinction entre la venue de l'Esprit et les signes qui l'accompagnaient, est importante, parce qu'aujourd'hui, à cause du manque de ces signes extérieurs, on est en danger de ne pas reconnaître le don de l'Esprit, et même de le nier. Quelque grands et importants qu'aient pu être des signes, ils étaient pourtant simplement destinés à affirmer aux yeux des hommes la présence du Saint Esprit, chose toute nouvelle sur la terre.

Écoutons encore ce que Pierre dit plus loin à la foule étonnée et confondue. A leur demande: «Que ferons-nous, frères?» il répond: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés: et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 37, 38). Remarquons en passant que l'exhortation de l'apôtre à se repentir et à se faire baptiser au nom de Jésus, était très caractéristique pour ce moment-là. Pierre n'exhorte pas ces Juifs orgueilleux et pleins de leur propre justice, à croire, comme le fit Paul dans le cas du geôlier et dans d'autres circonstances, mais il leur commande de se repentir. Les deux choses sont nécessaires pour le salut: la repentance et la foi; oui, les deux choses sont inséparables. Là où, par la grâce de Dieu, il y a l'une, l'autre se trouve aussi. Mais selon que le cas se présente, la sagesse de Dieu insiste plus sur l'une que sur l'autre. Dans ce

cas-ci, ce qui paraissait si instamment commandé, était l'humiliation et la soumission de la multitude. Il fallait qu'ils se repentissent, qu'ils reconnussent leur néant, leur culpabilité et leurs péchés, qu'ils se fissent baptiser en ce nom méprisé, après avoir rejeté et crucifié Celui qui le portait.

C'est ainsi qu'ils devaient recevoir le pardon des péchés et devenir participants du Saint Esprit. Ce don merveilleux devait suivre le baptême, c'est-à-dire qu'il est, comme nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de le remarquer, une bénédiction spéciale et distincte de la nouvelle naissance et de la foi, un privilège fondé sur la foi déjà existante, opérée et opérante dans l'âme. Ainsi, nous lisons aussi en Galates 4: 6: «Et, *parce que vous êtes fils*, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs, criant: Abba, Père».

Remarquons donc qu'ici la vérité divine est placée clairement et simplement devant nos yeux, que ces personnes, après s'être repenties et avoir été baptisées au nom de Jésus, reçurent le don du Saint Esprit *comme privilège qui devait suivre la repentance et le baptême, et qui était commun à tous*. Il est à peine nécessaire d'insister sur le fait qu'il s'agit ici non des dons ou des opérations du Saint Esprit, mais de sa *personne*. Lui-même était donné, non pas seulement la puissance dont il peut revêtir quelqu'un, ou les dons qu'il peut accorder à un homme. Les deux choses sont toujours clairement distinguées dans la parole de Dieu. Le *don* du Saint Esprit est tout autre chose que ses *dons* ou *actes de puissance*. Celui-là était la part commune et permanente de tous ceux qui se repentaient et étaient baptisés; ceux-ci sont personnels et varient suivant les temps et les circonstances.

«Ceux donc qui reçurent sa parole, furent baptisés, et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes» (verset 41). Tous ceux-ci reçurent le Saint Esprit, et les derniers versets de notre chapitre prouvent que tous étaient remplis de la grâce et de la puissance divine.

La seconde communication de l'Esprit diffère notablement de la première. En suite de la lapidation d'Etienne, homme plein du Saint Esprit, il se produisit une grande persécution contre l'assemblée de Jérusalem. Toute la jeune communauté fut dispersée et chassée de la ville, excepté les apôtres. Ceux donc qui avaient été dispersés, allaient çà et là, annonçant l'Évangile. Dieu se servit ainsi de la fureur de l'ennemi pour l'avancement de ses conseils de bénédiction. En ce temps-là, Philippe l'évangéliste vint à Samarie. Son travail fut richement béni. Un grand nombre crurent et furent baptisés au nom du Seigneur Jésus, et il y eut une grande joie dans la ville (8: 4-12). Mais, il faut le remarquer, le Saint Esprit ne descendit sur aucun des croyants. Ils ne le reçurent qu'après que la nouvelle de ce qui s'était passé fut parvenue à Jérusalem, que les apôtres eurent envoyé deux d'entre eux à Samarie, Pierre et Jean, et que ceux-ci eurent prié pour les nouveaux convertis et leur eurent imposé les mains.

D'où vient cette différence, quand, à Jérusalem le don du Saint Esprit avait suivi immédiatement la repentance et le baptême sans aucune coopération des apôtres? Par un motif très important, à ce que je pense. On sait qu'entre Juifs et Samaritains régnait de tout temps une grande antipathie. Jérusalem et le mont Garizim («cette montagne», Jean 4: 20),

étaient en opposition jalouse l'une avec l'autre. Si donc le Saint Esprit était descendu sur les nouveaux convertis immédiatement après la prédication de Philippe, cette ancienne opposition de Samarie aurait indubitablement continué à subsister — ainsi est faite la nature humaine — elle serait même devenue plus aiguë. La grâce accordée aux Samaritains aurait fourni à leurs prétentions religieuses un nouveau point d'appui, et au lieu de l'unité de l'Esprit se serait très vite montrée la triste image du déchirement et de la jalousie réciproques. L'effet voulu de Dieu de la présence du Saint Esprit aurait été ainsi entièrement annulé.

Le retard dans le don de l'Esprit et l'envoi des deux apôtres, Pierre et Jean, deux colonnes de l'assemblée de Jérusalem, obvièrent à ce danger. Le Saint Esprit ne vint sur les nouveaux convertis samaritains qu'en suite des prières et de l'imposition des mains des apôtres. Remarquons aussi cette imposition des mains. C'était bien d'une part la figure d'une transmission de la bénédiction divine sur les croyants à Samarie, par le moyen des apôtres; mais, d'autre part aussi — et ceci est extrêmement important — l'expression de l'unité de l'oeuvre produite ici, avec l'oeuvre à Jérusalem.

Bien qu'il y eût ainsi une différence dans la manière dont l'Esprit était communiqué, cette différence montre précisément la sagesse de Dieu et sa fidèle prévoyance pour les siens. La différence ne provenait pas de l'état personnel de ceux qui le recevaient; elle ne devait pas non plus, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, servir de modèle pour toutes les communications subséquentes de l'Esprit, mais elle nous montre comment Dieu, dans son amour, prend soin de son Eglise et s'efforce, dans sa sagesse, d'écarter de son chemin, toutes les occasions de chute et les dangers. A lui soit l'adoration et la gloire, éternellement!

Le troisième cas de communication de l'Esprit Saint dont nous parlent les Actes des Apôtres, diffère de nouveau essentiellement des deux premiers. Corneille, centurion, païen d'origine, mais, ainsi qu'il nous est dit, pieux et craignant Dieu avec toute sa maison (comparez 11: 13, 14), reçut dans une vision la direction divine d'envoyer à Joppe, et d'en faire venir l'apôtre Pierre; celui-ci devait lui annoncer des paroles par lesquelles il serait sauvé, lui et toute sa maison. Corneille envoie, et, tandis que ses messagers sont en route, Dieu prépare son serviteur Pierre à se rendre à cette invitation. Trois fois il doit lui dire: «Ce que Dieu a purifié, *toi*, ne le tiens pas pour impur!» Alors seulement il suit l'appel de l'Esprit et part pour Césarée.

«En vérité, je comprends», ainsi commence son discours, «que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable» (10: 34, 35). C'était là une chose nouvelle et merveilleuse, placée devant l'apôtre. Dieu voulait introduire dans les bénédictions du royaume des cieux, même ce qui, quant à son apparence extérieure, était «impur et immonde», les gentils. Tout comme à la Pentecôte, Pierre avait ouvert la porte à *Israël*, il devait maintenant l'ouvrir aux *nations* (Matthieu 16: 19). Et le Seigneur, dans sa sagesse, élit comme prémices, non pas un idolâtre aveugle et fanatique, mais un homme qui, peut-être déjà longtemps auparavant, avait été réveillé de son sommeil de péché, qui connaissait et craignait le seul vrai Dieu, avait le témoignage de faire beaucoup d'aumônes au peuple d'Israël, et priait Dieu en tout temps. Dieu voulait, et il veut certainement sauver le plus grand pécheur, celui qui est tombé le plus bas et s'est égaré le

plus loin; mais le point dont il s'agit ici est l'introduction d'une âme, déjà rendue vivante et pieuse, dans la pleine liberté d'une relation consciente avec Dieu, afin que personne n'ait une occasion quelconque de mettre en doute son droit à cette bénédiction.

La parole annonçant la paix que Dieu avait envoyée par Jésus Christ aux fils d'Israël, était aussi connue du centurion et de sa maison. Ils avaient entendu dire comment le Seigneur Jésus allait de lieu en lieu par tout le pays, comment il avait opéré des miracles, et avait finalement été mis à mort par les Juifs. Mais qu'avaient-ils à faire avec tout cela, eux, les gentils? Quelle bénédiction pouvait en découler pour eux? *La même* que pour les Juifs. Ils reçoivent de la bouche de l'apôtre le message de la résurrection de Jésus Christ, et il leur est dit à eux, gentils: «Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, *quiconque croit en lui* (Juif ou gentil) reçoit la rémission des péchés».

Merveilleux message! A peine a-t-il retenti, «*comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole*». Comment? Sans intermédiaire? Sans baptême, sans imposition des mains et sans prière de la part des apôtres? Oui, sans aucune de toutes ces choses. Ils entendent la Parole, ils la reçoivent avec foi, et aussitôt le Saint Esprit scelle l'oeuvre divine dans leurs âmes. Il en fut exactement de même plus tard chez les Ephésiens. Ils entendirent la Parole de la vérité, l'Evangile de leur salut, ils crurent et furent scellés du Saint Esprit de la promesse (1: 13). Il plut au Dieu seul bon, seul sage, de visiter les pauvres gentils par une si riche grâce. Les Juifs, à Jérusalem, durent d'abord être baptisés au nom de Jésus Christ en rémission des péchés; chez les Samaritains, il fallut, outre cela, faire intervenir la prière et l'imposition des mains des apôtres; mais ici, l'Esprit Saint descendit sans aucune oeuvre d'homme préparatoire sur *tous* ceux qui entendirent la Parole, et immédiatement après ils commencèrent à parler en langues et à louer Dieu. Le même apôtre qui, à Jérusalem, avait demandé la repentance et le baptême, qui, à Samarie, en communion avec Jean, avait prié et imposé les mains, disparaît ici, pour ainsi dire, devant la débordante grâce de Dieu.

Dieu agit ainsi dans sa sagesse infinie. Tandis qu'avec les Juifs et les Samaritains, il permet une certaine intervention humiliante, il n'avait pour les gentils que de précieux encouragements. Et remarquons-le bien, cher lecteur, le cas de Corneille et de sa maison est un type pour *nous*. Nous ne sommes ni Juifs, ni Samaritains; nous sommes de ceux qui, par nature, étaient éloignés de Dieu, et à qui, par conséquent, la grâce devait se manifester d'autant plus grande et plus riche. Quelle réponse à toutes les prétentions insensées et hautaines de l'homme! Ni l'accomplissement de certaines conditions préalables de la part du croyant, ni la présence et l'intervention active d'instruments humains, d'apôtres ou autres, n'est nécessaire pour recevoir le don du Saint Esprit. Quand Dieu *donne*, il le fait pour se glorifier lui et sa grâce, et non pas pour élever l'homme, ou pour reconnaître son action en une manière quelconque. Il ne reste à l'homme qu'à «s'étonner» avec Pierre et ses compagnons de la grandeur de la grâce de Dieu et de son don inexprimable, mais aussi de reconnaître cette grâce et de s'incliner entièrement devant elle.

La bénédiction est la même aujourd'hui qu'en ces premiers jours. Elle peut n'être plus accompagnée de signes étonnants comme alors, mais en somme, ni cette bénédiction, ni le fondement sur laquelle elle est communiquée, n'ont changé. Exactement comme Corneille et les siens reçurent l'Esprit sur la base de l'acceptation par la foi de la Parole prêchée, il arrive de même aujourd'hui; la Parole de la grâce de Dieu est annoncée, et celui qui s'y soumet et la reçoit par la foi, devient participant de l'adoption, et par là du don du Saint Esprit (Galates 4: 4-6).

Il se peut, dans des cas spéciaux, qu'il se passe un certain temps entre l'acceptation de la Parole et le fait d'être scellé par le Saint Esprit; et cela arrivera souvent, là où l'on prêche un Evangile obscur, mélangé avec la loi, et où l'on demande à l'homme d'agir, de combattre, de lutter, etc. Mais la volonté de Dieu est que l'âme repentante entre par la foi dans la jouissance pleine et consciente de tout ce que l'oeuvre de Christ lui a apporté, et que, conduite par l'Esprit d'adoption, elle dise: «Abba Père!» Il se peut qu'une oeuvre prolongée, profonde, ébranlant l'homme dans toutes les fibres de son être, se produise dans une âme, avant qu'elle entre dans la jouissance de la pleine liberté, comme, par exemple, chez Saul de Tarse (voyez en contraste le geôlier de Philippe); mais il demeure quand même vrai que Dieu n'a pas ordonné pour les siens un état de doute, de craintes, de soucis et d'angoissantes réflexions, mais qu'il veut les voir heureux dans tout l'éclat de sa grâce qui les a rapprochés de lui, comme des enfants bien-aimés. Chez les croyants de l'Ancien Testament, l'état dont nous parlons était compréhensible, parce que le Rédempteur n'était pas encore venu, mais aujourd'hui, il est directement contraire aux pensées et aux intentions de Dieu.

Ceci nous amène au quatrième et dernier cas que nous avons à considérer. Nous lisons en Actes 19: 1-6: «Or il arriva... que Paul... vint à Ephèse; et ayant trouvé de certains disciples, il leur dit: Avez-vous reçu l'Esprit Saint après avoir cru? Et ils lui dirent: Mais nous n'avons même pas ouï dire si l'Esprit Saint est. Et il dit: De quel baptême donc avez-vous été baptisés? Et ils dirent: Du baptême de Jean. Et Paul dit: Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Et ayant ouï ces choses, ils furent baptisés pour le nom du Seigneur Jésus; et Paul leur ayant imposé les mains, le Saint Esprit vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent».

Ce cas est tout aussi remarquable que les trois précédents. Nous trouvons ici douze «disciples» qui avaient cru, mais à qui l'Evangile de Jésus n'avait jamais été annoncé. Ils ne connaissaient que la prédication de Jean le baptiseur, et ils avaient été baptisés de son baptême. La demande de l'apôtre s'ils avaient reçu le Saint Esprit prouve qu'il devait avoir découvert quelque chose de défectueux dans leur langage ou dans leur conduite. Ils se distinguaient évidemment des autres croyants à Ephèse. La cause en était simple et sérieuse: ils n'avaient pas encore reçu le précieux don de l'Esprit; ils ne savaient pas même que la promesse de l'Ancien Testament, de laquelle leur maître avait rendu témoignage, se fût accomplie dans l'intervalle. Jean avait dirigé les yeux sur le Seigneur *qui venait*; il n'avait pas pu aller plus loin que de baptiser du baptême de repentance. Le sang de la réconciliation n'avait pas encore coulé, le chemin pour aller à Dieu n'était pas encore frayé. Il va sans dire

que ces disciples ne pouvaient non plus aller au delà, car le disciple n'est pas plus grand que son maître. Mais maintenant, ils rencontraient un homme qui leur prêchait un Sauveur qui *était venu* et *avait* préparé une réconciliation éternelle. Et lorsqu'ils eurent entendu ce message, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus, c'est-à-dire du baptême chrétien, et lorsque Paul leur eut imposé les mains, ils reçurent le Saint Esprit. Les signes qui l'accompagnaient ne manquèrent pas: ils parlaient en langues et prophétisaient.

Quelque spécial que soit ce cas, nous y découvrons néanmoins la nécessité de la prédication d'un Evangile clair et complet. Aussi longtemps que ces disciples n'avaient pas entendu la bonne nouvelle de Jésus crucifié et ressuscité, le Saint Esprit, bien qu'étant là, ne *pouvait* les sceller. Une oeuvre divine avait été évidemment produite en eux; mais elle n'était pas encore venue à perfection. Il peut en être ainsi encore aujourd'hui. L'imposition des mains par l'apôtre était en ce cas, comme en celui de Samarie, une exception. Il n'est pas dit qu'il l'ait jamais fait pour des convertis d'entre les païens. Pourquoi le fit-il ici? Était-ce pour affirmer son apostolat aussi à ces disciples tirés de la circoncision? Peut-être. En tout cas, c'est une exception, et nous savons positivement que dans d'autres cas, spécialement dans celui, si significatif pour nous, de Corneille et de sa maison, *il n'y eut pas* d'imposition des mains *avant* la réception du Saint Esprit. Aussi est-ce tout à fait antiscrituraire qu'aujourd'hui un parti dans le christianisme déclare que l'acte de sceller du Saint Esprit ne peut avoir lieu que par des personnes divinement désignées pour cela. Même si aujourd'hui les apôtres étaient encore là, ce qui n'est pas le cas, il ne serait pas nécessaire qu'ils imposassent les mains à un croyant pour qu'il reçût le Saint Esprit. Non, ce n'est pas ainsi que Dieu nous a donné le Saint Esprit à nous «d'entre les nations». En croyant en Christ par la Parole qui nous a été annoncée, nous avons reçu l'Esprit Saint. Pussions-nous retenir cela en simplicité non seulement contre les mauvaises prétentions de tel parti religieux, mais aussi contre les nombreuses doctrines et affirmations aujourd'hui en cours, quant au sujet qui nous occupe, doctrines qui troublent tant de coeurs.

6. Le Saint Esprit, comme sceau et gage

«Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme vous donnera, *car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé*» (Jean 6: 27). Ainsi parla un jour le Seigneur aux Juifs à Capernaüm, qui le cherchaient, parce qu'ils avaient «mangé des pains». Le Fils de Dieu, le Messie de son peuple, était entré au milieu d'Israël pour bénir ses vivres et rassasier de pain ses pauvres (Psaumes 132: 15). Le passage de l'Écriture était accompli, qui dit: «L'Esprit du Seigneur est sur moi, *parce qu'il m'a oint* pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres; il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour renvoyer libres ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur» (Luc 4: 18-21). Celui que Dieu avait envoyé parlait les paroles de Dieu; «*car Dieu ne donne pas l'Esprit par mesure*» ([Jean 3: 34](#)). Il allait en tout lieu après que Dieu «*l'eût oint de Saint Esprit et de force, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient asservis à la puissance du diable*» (Actes des Apôtres 10: 38).

Tous ces passages (comparez aussi Actes des Apôtres 4: 27) parlent de l'onction et du sceau de notre Seigneur et Sauveur par l'Esprit Saint. Engendré par le Saint Esprit (Matthieu 1: 18), il fut, à l'occasion de son baptême par Jean, oint du même Esprit et scellé par Dieu le Père. En ce que le Saint Esprit descendit sur lui et demeura sur lui, il fut manifesté comme Celui qui baptise du Saint Esprit. Toute la plénitude de la déité habitait en lui corporellement mais comme homme, comme ce Jésus de Nazareth que Dieu avait envoyé dans ce monde pour faire sa volonté et pour accomplir son oeuvre, il fut oint et scellé du Saint Esprit; et remarquons-le bien, *lui seul, personne* d'autre que lui. Aussi longtemps que l'oeuvre de rédemption n'était pas accomplie, il resta seul. L'onction et le sceau étaient chez *lui* un témoignage rendu à sa perfection personnelle, tandis que chez *nous* ils sont le résultat et la confirmation de la rédemption. C'est pour cela qu'aussi longtemps qu'il vivait ici-bas, lui seul pouvait les posséder; mais dès qu'il fut élevé dans les lieux célestes et que nous fûmes mis en état par l'oeuvre de la rédemption de recevoir le don merveilleux de l'Esprit, il put nous le communiquer. Comme Fils de l'homme, élevé en haut, il reçut le Saint Esprit, pour ainsi dire d'une nouvelle manière, pour nous l'envoyer ici-bas, ainsi que nous l'avons déjà lu et relu en Actes 2: 33: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et *ayant reçu de la part du Père* l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez». Le christianisme commença par l'envoi du Saint Esprit. Ceci nous montre la relation merveilleuse entre notre position actuelle et Lui, l'homme glorifié à la droite de la Majesté dans les cieux. Que l'homme (et un homme qui est en même temps Fils de Dieu) ait pris là en justice une nouvelle place, comme conséquence de l'accomplissement de l'oeuvre de rédemption sur cette terre, où le péché, la mort, la puissance de Satan et le jugement de Dieu, se sont rencontrés — c'est, disons-nous, le point de départ du christianisme. L'homme glorifié reçut après son élévation, du Père, comme tel, le Saint Esprit, *non pas pour lui-même* comme précédemment, lorsqu'il allait et venait ici-bas dans la perfection, mais pour le communiquer *aux croyants*, et pour les mettre ainsi en rapport avec lui et avec les choses célestes en haut.

Maintenant, il peut aussi être question d'une onction et du sceau des croyants. Mais avant de considérer l'un après l'autre les passages de l'Écriture qui parlent de cette onction, etc., je voudrais encore une fois rappeler que les *opérations* du Saint Esprit dans un homme, la communication de la nature divine, la nouvelle naissance, etc., ne doivent jamais être confondues avec le *sceau* de ces opérations. Dieu met son sceau sur ceux qui croient au Fils de l'homme crucifié et glorifié à sa droite. Le *monde* ne peut pas recevoir le Saint Esprit, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Ce sont les *croyants* qui sont scellés, les hommes qui appartiennent déjà à Dieu, sur la base de l'oeuvre parfaite de Christ, et par la foi en Celui qui est ressuscité et glorifié. Sous l'ancienne alliance, il ne pouvait donc être question ni du sceau, ni même d'une onction du Saint Esprit, dans le sens du Nouveau Testament. Il aurait été impossible de dire d'un saint de l'Ancien Testament, fût-ce un Abraham, un Moïse, un David, un Esaïe, ce que Jean écrit aux petits enfants dans sa première épître (2: 20): «Et vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses» (Comparez aussi verset 27). L'Esprit Saint *n'était pas encore*, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. Ce n'est qu'après que Christ fut retourné au Père, qu'il pût être donné aux croyants comme onction, sceau et

gage — comme *sceau* de notre foi à l'oeuvre parfaite de Christ, comme *gage* de la gloire qui est encore devant nous, de toute la plénitude de l'héritage que nous ne possédons pas encore, et en possession et jouissance duquel les croyants endormis ne sont pas encore introduits, quelque indescriptiblement grande que puisse être leur félicité.

Christ est notre précurseur; il est monté en haut comme chef de notre salut. Nous possédons la rédemption par son sang, le pardon de nos transgressions, la justice divine, la vie éternelle, etc. Nous connaissons aussi notre part par l'onction qui nous enseigne toutes choses; mais la possession qui nous est acquise par Christ, n'est pas encore délivrée; nous attendons encore par l'Esprit, par la foi, *l'espérance de la justice*, c'est-à-dire la gloire (Galates 5: 5). Le Saint Esprit nous est donné comme gage de cette espérance.

«Un chrétien est donc», comme le dit un autre écrivain, «un homme dans le corps duquel le Saint Esprit habite comme dans un temple, en l'introduisant consciemment dans la place que l'oeuvre parfaite de la rédemption lui a donnée. Mais comme Dieu l'a préparé pour la gloire, afin d'être là avec Christ, et semblable à lui, cette gloire, aussi longtemps qu'il va et vient ici-bas, et bien qu'il ait la connaissance claire et positive de sa place en Christ, est encore «une *espérance* qui lui est réservée dans les cieux» (Colossiens 1: 5). Les Juifs doivent être nés de nouveau, pour pouvoir entrer dans les bénédictions du règne millénaire (Jean 3; Ezéchiël 36). Mais ceux qui croient en Christ sans l'avoir vu, qui sont unis à lui pendant qu'il est invisible, possèdent, scellés par le Saint Esprit, leur part avec lui là où il est maintenant. «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous *d'un*; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères». Ce ne sont pas de simples promesses qui sont données au chrétien, ou une paix de mille ans, quelque bénies que ces choses puissent être à leur place, mais Dieu a préparé le chrétien pour un poids éternel de gloire dont la révélation n'a encore été vue par aucun oeil, qui n'est montée au coeur d'aucun homme, que Dieu a préparée pour ceux qui l'aiment. Le Saint Esprit est descendu ici-bas entre l'accomplissement de l'oeuvre de Christ et la participation à cette gloire, pour sceller le croyant comme racheté et justifié, et pour être en lui le gage de l'héritage qu'il ne possède pas encore.

Venons-en maintenant aux divers passages des épîtres des apôtres (surtout de Paul) qui, comme autant de brillants rayons du soleil divin de la grâce, répandent leur lumière sur le sujet qui nous occupe. L'espace de ces feuilles nous oblige malheureusement d'être aussi bref que possible.

Nous commençons par l'épître aux Romains. Celle-ci traite, on le sait, la question de la justification du pécheur devant Dieu, et c'est seulement quand cette question a été clairement développée et amenée à cette conclusion triomphante: «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur... et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu», que nous lisons: «Et l'espérance ne rend point confus, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 1-5). Précieuses et sérieuses paroles. Toute la question de notre culpabilité a dû être réglée d'une manière divine, avant que le Saint Esprit pût être introduit; mais maintenant il nous est donné, et Dieu lui-même habite en nous comme le Dieu d'amour. «Personne ne vit

jamais Dieu; si nous nous aimons l'un l'autre, *Dieu demeure en nous, et son amour est consommé en nous*. Par ceci nous savons que nous demeurons en lui et lui en nous, *c'est qu'il nous a donné de son Esprit*» (1 Jean 4: 12, 13). Dans la puissance de cet Esprit, nous jouissons de l'amour de Dieu et de Dieu lui-Même, tel qu'il s'est révélé à nous dans son Fils unique. Le coeur connaît l'amour tel qu'il s'est révélé en Jésus, le Saint Esprit le montre, le fait connaître, et est en même temps en nous la force pour manifester la nature divine qui est amour.

Au chapitre 8, nous faisons un grand pas de plus. Il commence par ce que j'appellerai un magnifique cri de victoire: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus!» Ceci est infiniment plus que ce que nous avons entendu jusqu'ici. Non seulement toute la dette du croyant est éteinte et le péché expié, mais il est «dans le Christ Jésus» sur un terrain tout nouveau devant Dieu. Affranchi de l'esclavage du péché et de la malédiction de la loi, mort avec Christ, qui a porté ses péchés et qui a été fait péché pour lui, il est maintenant transporté dans une position toute nouvelle devant Dieu, et devenu participant d'une vie qui l'affranchit de la loi du péché et de la mort. Le péché n'est désormais plus une loi en lui, bien qu'il habite et opère encore en lui. Le croyant n'est plus «dans la chair», dans la position précédente qu'il avait «en Adam», comme descendant du premier homme; il est «dans l'Esprit», c'est-à-dire qu'il se trouve dans une relation toute nouvelle avec Dieu, comme un homme «en Christ», qui par l'efficace du Saint Esprit vit d'une vie en rapport avec sa source divine, et ne peut jamais en être séparé. L'apôtre ajoute: «Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous», car c'est ainsi seulement que l'affranchissement de la loi du péché et de la mort est possible. Le même Esprit était jadis en Christ; dans la puissance de cet Esprit il allait et venait; comme nous l'avons vu plus haut, il faisait du bien; il se livra enfin lui-même, et maintenant il est dit «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui».

Dieu veut avoir la réalité. Il prend plaisir à «la vérité dans l'homme intérieur». Une profession sans vie et sans force lui est en abomination. Quand même il ne s'agit d'abord dans notre chapitre que d'établir l'état du chrétien, que de placer l'individu devant Dieu (il n'est pas question ici de «l'Assemblée» ou du «corps»; les fruits de la justice ne sont pas énumérés non plus), l'action de la présence du Saint Esprit nous est néanmoins montrée telle qu'elle se manifeste dans la vie du croyant ici-bas. Dieu a été vu une fois en Christ, le Fils; maintenant les enfants de Dieu sont appelés à annoncer les vertus de Celui qui les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, à révéler sa nature, à être parfaits comme leur Père céleste est parfait. Sans cette conformité pratique avec Dieu, nous ne pouvons pas avoir de communion avec lui, nous réjouir en lui, marcher d'une manière qui lui soit agréable. Nous sommes l'oeuvre de Dieu, mais «créés pour les bonnes oeuvres». L'Esprit est la source et la force de la vie nouvelle; mais c'est seulement quand nous le laissons opérer en nous sans entrave, *quand nous ne le contristons pas* — et hélas! combien c'est souvent le cas, même habituellement dans la vie de bien des chrétiens — et alors seulement, que cette vie, se révélera extérieurement aussi de la manière voulue de Dieu. Ce n'est qu'en ceux qui «ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit», que la justice de la loi s'accomplit; et la grâce produit bien plus que la loi ne demande. Aimer ses ennemis va bien au delà de la loi.

De l'état du chrétien caractérisé par l'Esprit, l'apôtre passe à la relation dans laquelle nous nous trouvons devant Dieu par suite de la présence de l'Esprit en nous. «Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là, sont fils de Dieu». Cher lecteur, à quel point ton entourage peut-il reconnaître en toi que tu es un fils de Dieu? La chair est en toi et veut à toute heure faire valoir ses droits. Te tiens-tu pour mort au péché, ou, comme l'apôtre l'exprime ici, «*fais-tu par l'Esprit mourir les actes du corps?*» (verset 13). Tes pensées, tes actions, tes affections, tes habitudes, sont-elles sous l'influence sanctifiante et sous la direction de l'Esprit? Présentes-tu, dans Sa puissance, tes membres à Dieu comme instruments de justice? Le Saint Esprit travaille incessamment à produire en toi les pensées, les sentiments convenables, car il n'est pas un esprit d'esclavage pour être de nouveau dans la crainte, comme jadis sous la loi, mais un Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père! Là où il peut déployer son activité, il produit le sentiment profond et saint, la jouissance cordiale et confiante de la relation de l'enfant avec le Père, et il transforme en même temps l'être tout entier, pensées, paroles et actes, selon les pensées de Dieu, en rapport avec la position dans laquelle le croyant est amené. Celui-ci est *conduit* par l'Esprit de Dieu. L'Esprit, la personne divine, rend témoignage avec son esprit (la vie nouvelle qui est en lui par l'Esprit), qu'il est un enfant de Dieu, et au lieu de «vivre selon la chair», il est «imitateur de Dieu», comme un enfant bien-aimé, et il «marche dans l'amour» (Ephésiens 5: 2). Oh! qu'il puisse toujours plus en être ainsi chez l'écrivain et le lecteur de ces lignes! Oui, Seigneur, délivre-nous de toute «voie de chagrin», et conduis-nous dans la voie éternelle!» (Psaumes 139: 23, 24).

Maintenant, laissant de côté les passages relatifs à ce sujet dans la première épître aux Corinthiens, pour les traiter à part, nous en venons à deux passages de la seconde épître, importants pour notre méditation actuelle. D'abord: «Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a *oints*, c'est Dieu, qui aussi nous a *scellés*, et nous a donné les *arrhes* de l'Esprit dans nos coeurs», puis: «Or celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu, qui nous a aussi donné les *arrhes* de l'Esprit» (1: 21, 22; 5: 5).

Le premier passage nous présente, si je puis parler ainsi, ce que Dieu fait envers une âme, la suite de ses actes. Dieu lie le croyant à Christ, et à un Christ en qui toutes les promesses de Dieu sont oui et amen (1: 20). Ce lien suppose que le croyant a été rendu vivant, qu'il a reçu la vie de Christ. Mais il n'est pas seulement rendu vivant et ainsi fermement lié avec Christ qui garantit l'accomplissement de toutes les promesses divines, mais il est aussi *oint*; le Saint Esprit est la puissance par laquelle il connaît et comprend tout selon Dieu. Même les petits enfants en Christ n'ont pas besoin que quelqu'un les enseigne; car l'onction qu'ils ont reçue, les «enseigne à l'égard de toutes choses» (1 Jean 2: 27). Cela veut dire: dès que le croyant est affermi en Christ, le Saint Esprit ouvre son intelligence spirituelle, les yeux de son coeur, et le rend capable de reconnaître et de recevoir les choses de Dieu. Même les plus petits enfants en Christ possèdent cette onction, cette faculté divine d'être enseignés par le Saint Esprit. C'est un point très important, dont on tient souvent trop peu compte.

Enfin, Dieu a aussi *scellé* le croyant sur le pied de l'oeuvre de la rédemption parfaite et lui a donné dans son coeur l'Esprit comme *arrhes* de l'héritage à venir. Nous retrouvons cette dernière pensée dans le chapitre 5. Le Dieu qui nous a préparés pour sa gloire, où un édifice de Dieu, une maison éternelle sera notre part, nous a donné «les *arrhes* de l'Esprit». Dans le chapitre 1 de l'épître aux Ephésiens, nous rencontrons les deux mêmes pensées dans le passage bien connu: «Auquel aussi (à Christ) ayant cru, vous avez été *scellés* du Saint Esprit de la promesse, qui est les *arrhes* de notre héritage, pour la rédemption de la possession acquise à la louange de sa gloire» (versets 13, 14). Très remarquable est ici l'expression «auquel aussi ayant cru», et cela en rapport avec les paroles précédentes: «Ayant entendu *la parole de la vérité*, l'évangile de votre *salut*». Nous avons déjà dit que seul ce qui est bon, saint, peut être scellé de Dieu; la pensée que le Saint Esprit pourrait sceller la vieille nature, la chair, est tout simplement abominable, et pourtant on entend et on lit aujourd'hui beaucoup de choses qui ne sont pas bien éloignées de cette pensée. Le sceau du Saint Esprit suit la foi en «la parole de la vérité», «l'évangile du salut», ainsi que cela nous a été annoncé par les apôtres et prophètes du Nouveau Testament. Dans l'Ancien Testament, nous n'entendons jamais parler d'être scellés par l'Esprit Saint, ni de l'Esprit comme arrhes. La cause en est simplement celle-ci: les saints de l'Ancien Testament, quelque dévoués, fidèles et résolus qu'aient pu être beaucoup d'entre eux, ne connaissaient pas encore l'Évangile du salut comme terrain ferme de bénédiction pour l'âme, dans sa relation avec Dieu. La communion avec Dieu en paix dans une heureuse liberté, était pour eux une chose tout à fait inconnue. De précieuses *promesses* leur étaient données, mais nous possédons *l'accomplissement* de ces promesses en Christ; nous savons que la réconciliation est une chose faite, et nous connaissons l'oeuvre de Christ et ses conséquences bénies.

Notre passage nous montre ensuite clairement *de quoi* le Saint Esprit est les arrhes, non pas du salut acquis pour nous, ou de l'amour de Dieu, ou de la fermeté de nos relations avec Dieu, mais il est les «arrhes *de notre héritage*». Le salut, je le possède, l'amour de Dieu est ma part, les relations avec Dieu sont inattaquables, mais l'héritage, je ne le possède pas encore. Je suis fils, et par là aussi héritier, et «héritier par Dieu» (Galates 4: 7); mais je ne suis pas encore entré en jouissance de la possession que Dieu m'a destinée et que Christ m'a acquise. Or, aussi longtemps que cet état intermédiaire subsiste, je possède des arrhes divines, le Saint Esprit, et comme jadis, dans le voyage à travers le désert, Eliézer pouvait diriger les pensées de Rebecca vers Canaan, et lui raconter la gloire et la joie qui l'attendaient, de même aujourd'hui le Saint Esprit, pendant que nous sommes encore dans ce monde, nous donne un avant-goût des choses glorieuses qui nous attendent. Et avant peu la possession sera aussi rachetée, et nous nous en; réjouissons avec Jésus, notre rédempteur, d'éternité en éternité.

Nous pourrions clore ici ce chapitre, mais j'aimerais encore diriger brièvement l'attention du lecteur sur quelques passages des épîtres aux Galates et à Tite. Nous lisons, en Galates 3: 2: «Je voudrais seulement apprendre ceci de vous: avez-vous reçu l'Esprit sur le principe des oeuvres de loi, ou *de l'ouïe de la foi?*» et plus loin: «Celui donc qui vous fournit l'Esprit et qui

opère des miracles au milieu de vous, le fait-il sur le principe des oeuvres de loi, ou *de l'ouïe de la foi?*» (verset 5).

Les oeuvres de loi avaient-elles ou ont-elles quelque chose à faire avec la réception de ce don merveilleux? Hélas! l'homme est toujours si enclin à donner de l'importance à lui-même et à ses actes! Qui donc peut rendre propres pour une telle bénédiction de pauvres vases, par nature si impurs et si corrompus? *Dieu* seul, et comment le fait-il? Par «l'ouïe de la foi», c'est-à-dire en ce que l'homme entend la bonne nouvelle de Christ le crucifié, et la reçoit en croyant. Christ avait été dépeint aux Galates, comme s'il eût été crucifié au milieu d'eux. Il peut bien, comme nous l'avons vu, s'écouler un temps plus ou moins long entre l'ouïe et la foi, d'une part, et la réception du Saint Esprit, d'autre part, mais cette réception même est fondée exclusivement sur l'oeuvre de *Dieu* dans l'âme. Aussi Pierre, à l'occasion de la discussion à Jérusalem sur cette grave question, si les chrétiens d'entre les nations devaient être circoncis, dit: «Et Dieu, qui connaît les coeurs, leur a rendu témoignage, leur ayant donné l'Esprit Saint comme à nous-mêmes; et il n'a fait aucune différence entre nous et eux, *ayant purifié leurs coeurs par la foi*» (Actes des Apôtres 15: 8, 9). Ce don était le témoignage divin de l'oeuvre opérée dans les coeurs des croyants d'entre les nations; Dieu lui-même y mettait son sceau.

Il en est de même dans le passage déjà souvent cité du chapitre 4 de notre épître. Les croyants galates avaient reçu l'Esprit d'adoption, *parce qu'ils étaient fils* par la nouvelle naissance. Cette relation nouvelle, bénie, était leur part, «par la foi dans le Christ Jésus» (3: 26). Le Saint Esprit leur avait été donné pour qu'ils pussent jouir consciemment de leur relation d'enfants avec le Père. *Ils étaient déjà auparavant* enfants de Dieu, mais ils n'étaient pas encore introduits dans la jouissance de cette relation. Mais maintenant l'Esprit de son Fils habitait dans leurs coeurs et criait: Abba, Père! Sous la loi, le croyant, bien qu'enfant et héritier, ne possédait jamais l'assurance et les sentiments d'un enfant. Il se trouvait, quant à toute son expérience, dans la position d'un esclave. Il était comme un enfant mineur, qui, bien qu'héritier de tout, est néanmoins sous des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps fixé par le père. Il n'était pas libre, et bien que la loi lui fît sentir combien il était méchant et désobéissant, il n'avait pas la force de marcher en nouveauté de vie. «Car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie... Mais là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté» (2 Corinthiens 3: 6, 17).

Le passage si intéressant de l'épître à Tite, que nous avons indiqué plus haut, est ainsi conçu: «Mais, quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe des oeuvres accomplies en justice et que *nous* eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur, afin que, ayant été justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers selon l'espérance de la vie éternelle» (3: 4-7). Ici, nous avons de nouveau devant nous, comme en 2 Corinthiens 1: 21, tout le chemin du salut par lequel Dieu conduit le croyant. C'est Dieu qui sauve, et cela en ce qu'il fait d'abord passer l'homme par le lavage de la nouvelle naissance, et lui fait éprouver le renouvellement de l'Esprit Saint. L'homme est rendu vivant, purifié et pleinement renouvelé. La nouvelle naissance a été de tout temps la part de tous les croyants. Et même,

avant que l'Esprit Saint fut venu, elle ne pouvait être opérée que par sa force et son action. Mais nous avons ici plus que la nouvelle naissance. Dieu *a répandu richement sur nous* par Jésus Christ, notre Sauveur, le Saint Esprit par lequel nous sommes renouvelés. Cela caractérise toute la plénitude et la puissance de la bénédiction chrétienne. Cette effusion du Saint Esprit n'a été possible qu'après que l'homme, dans son ancien état, a été pleinement jugé devant Dieu en Christ sur la croix, et que l'homme glorifié est entré dans la présence de Dieu.

Remarquons donc de nouveau que la plénitude du Saint Esprit est répandue sur *tous* les vrais croyants, et cela sur le pied d'un acte libre et inconditionnel de la grâce de Dieu par notre Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous. Cette «riche effusion» est la part précieuse *de tous*; elle n'est pas moins vraie pour l'un que pour l'autre. Et précisément *parce qu'il* en est ainsi, nous devons examiner sérieusement jusqu'à quel point nous faisons *usage* de cette plénitude, nous *laissant* pratiquement remplir, pénétrer, conduire et employer par elle. Que Dieu nous donne à tous un oeil clair dirigé vers ce but, une conscience vigilante, délicate, et une ferme décision de coeur! Comment l'Esprit pourrait-il agir sans entrave en puissance et en plénitude dans un homme, quand les yeux s'égarerent à droite et à gauche, que la conscience est souillée, et que le coeur ne bat pas sans partage pour Christ? Que nul ne se fasse illusion. L'Esprit et la chair sont deux puissances entièrement opposées. Pour que le fruit précieux de l'Esprit puisse se produire, il faut que la chair soit tenue dans la mort. C'est pourquoi: «Marchez par l'Esprit, et vous *n'accomplirez pas* la convoitise de la chair» (Galates 5: 16).

Cher lecteur croyant, *la plus petite concession que tu fais à la chair, contriste le Saint Esprit, empêche son activité, et t'enlève dans la même mesure ta force spirituelle.*

7. Le temple du Saint Esprit

«Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes, car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (1 Corinthiens 6: 19, 20). «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes» (1 Corinthiens 3: 16, 17).

Dans ces deux passages, une autre précieuse vérité nous est communiquée en rapport avec la personne du Saint Esprit, et cela à deux points de vue différents; dans le premier passage, il s'agit du chrétien *individuellement*, le second parle des croyants considérés dans leur ensemble comme corps. Sous les deux rapports, il est dit: Le Saint Esprit *habite* en vous ou *est* en vous comme dans son temple; dans le premier cas, c'est le *corps* du croyant qui constitue le temple du Saint Esprit, tandis que, dans le second, ce sont les croyants pris dans un sens *collectif* qui sont appelés le temple de Dieu. Occupons-nous d'abord de la première partie de cette merveilleuse bénédiction.

«Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit?» Pensez un moment à ces paroles, cher lecteur. Ce pauvre corps corrompu par le péché, si défiguré, si estropié et si dénaturé, Dieu le Saint Esprit l'a choisi pour son habitation! C'est pour lui aussi qu'a eu lieu l'oeuvre de rédemption, quand même le plein résultat n'en est pas encore manifesté. Nous *attendons* encore «l'adoption, la délivrance de notre corps» (Romains 8: 23). Or, parce que l'expiation a eu lieu pour notre corps aussi et que nous avons été achetés à prix, il peut être le temple du Saint Esprit. Quelle bénédiction, mais aussi quelle responsabilité! Car, comme le corps est notre serviteur, l'instrument, pour ainsi dire, avec lequel nous travaillons, il faut que tout ce que nous faisons désormais, soit mesuré par la présence de cet hôte céleste et jugé d'après elle. Pour le croyant, il n'y a pas de mesure moindre. «*N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption*» (Ephésiens 4: 30). Pour le chrétien, il n'est pas dit: Fais ceci et ne fais pas cela, il ne lui a pas été donné un certain nombre de commandements, de règles et de préceptes, d'après lesquels il doit régler sa vie. Non, le Saint Esprit, qui habite en lui, est son guide et son précepteur; et il dirige l'oeil du croyant sur *Christ* et s'efforce de le transformer à *son* image. Il donne l'intelligence et le discernement spirituels, il éveille dans le coeur l'amour et les sentiments célestes, et place devant les yeux une espérance, dont la loi ne savait rien. Oui, nous pouvons dire que l'Esprit éveille dans l'âme ses propres pensées et ses sentiments. Combien nous devrions donc prendre garde à sa voix et nous efforcer de marcher de manière à ne contrister en rien, ni en pensées, ni en paroles, ni en actes, l'Esprit qui habite en nous!

Que le Seigneur nous donne une oreille attentive, un oeil simple et un coeur soumis! Ne devons-nous pas dire que compter sur la direction du Saint Esprit, s'y attendre, observer simplement ses directions, ses exhortations et ses avertissements, écouter en silence ses enseignements, ses encouragements et ses consolations, est à bien des égards devenu parmi nous chose inconnue? Bien qu'on puisse beaucoup parler de cette partie de la vérité, n'avons-nous pas souvent oublié que c'est *Dieu le Saint Esprit* qui habite en nous? Plus un miroir est pur et brillant, plus clairement aussi tout souffle, même le plus léger, ternit sa surface. Et maintenant Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, habite en nous, qui même accuse ses anges de folie, qui ne peut supporter en sa présence aucune trace de péché! Combien ce sentiment devrait nous rendre sérieux, nous amener à nous juger constamment, à sonder nos voies, à condamner les impulsions et les mobiles les plus intimes de nos coeurs, à la lumière infaillible de la présence divine! Plus ces saints exercices de l'âme sont profonds et sincères, plus la conscience devient délicate, plus le sentiment de ce qui est impur et impie s'aiguise, plus exactement aussi le thermomètre spirituel indique toute fluctuation, la plus petite baisse, plus aussi l'âme est rendue capable d'obéir à cette exhortation «Au reste, frères, toutes les choses qui sont *vraies*, toutes les choses qui sont *vénérables*, toutes les choses qui sont *justes*, toutes les choses qui sont *pures*, toutes les choses qui sont *aimables*, toutes les choses qui sont de *bonne renommée*, s'il y a quelque *vertu* et quelque *louange*, que ces choses occupent vos pensées» (Philippiens 4: 8). Et d'un autre côté: «Que *toute* amertume, et *tout* courroux, et *toute* colère, et *toute* crierie, et *toute* injure, soient ôtées du milieu de vous, de même que *toute* malice; mais soyez *bons les uns envers les autres, compatissants*, vous

pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné» (Ephésiens 4: 31, 32). Ce n'est pas par hasard que ces derniers mots sont en relation si immédiate avec l'exhortation: «N'attristez pas le Saint Esprit». Nous savons tous par expérience combien souvent les sentiments amers, la colère, les jugements durs, l'insensibilité, les médisances, un manque de sincérité envers les autres, et autres choses semblables, se sont manifestés parmi les croyants. Hélas! tout cela devrait être ôté du milieu de nous pour toujours; car le nouvel homme est créé selon Dieu en véritable justice et sainteté.

Remarquons aussi combien tout cela est intimement lié avec Christ. «Ne savez-vous pas», demande l'apôtre, «que vos corps sont des *membres de Christ?*» (1 Corinthiens 6: 15). L'Esprit de Dieu présente ainsi de nouveau les *corps* des croyants, et en relation immédiate avec eux, il introduit la résurrection. Quelle réfutation accablante des folles opinions et des systèmes de la théologie moderne qui ferait volontiers grand cas de *l'âme* de l'homme, mais qui nie la rédemption et la résurrection du *corps*! Et pourquoi la nie-t-elle? Parce que c'est précisément en cela que se fait connaître la surabondante grandeur de la puissance de Dieu et le néant complet de l'homme. Le Saint Esprit est les arrhes de la rédemption du corps. Nous sommes scellés par lui *pour le jour de la rédemption*, c'est-à-dire de la rédemption de notre corps. Ainsi nous lisons en Romains 8: 11: «*Et si l'Esprit* de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, *habite en vous*, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous».

Mais comment nos corps sont-ils devenus membres de Christ? «Nous avons été achetés à prix», et nous avons «l'Esprit de Dieu». Le sang de *Christ* a coulé pour nous, et *Dieu* nous a donné l'Esprit. En vérité, pour faire de pauvres créatures, comme nous, son temple et une habitation du Saint Esprit, une purification absolue était nécessaire. Car comment Dieu pourrait-il habiter dans une tente souillée? Impossible! Aussi Dieu a accompli la purification, et sur cette base il nous a donné le Saint Esprit, sceau de la rédemption et arrhes de la gloire future. C'était son bon plaisir de nous donner ce témoignage de la purification opérée et en même temps la preuve de son amour infini.

Nous avons déjà vu que la présence du Saint Esprit en nous est une pierre de touche infaillible pour tout ce qui se passe en nous, et pour tout ce que nous faisons. Si mon corps est le temple du Saint Esprit, comment pourrais-je en faire un instrument et un serviteur du péché? Pour le croyant, nous avons déjà insisté là-dessus, il ne s'agit pas tant de la transgression d'un commandement quelconque que de la question bien plus profonde, s'il veut se servir de l'habitation du Saint Esprit pour commettre un péché. Toutes les exhortations de la parole de Dieu répondent toujours à la position à laquelle on a été amené et se basent sur la relation dans laquelle on a été introduit. La Parole nous nomme disciples de Christ, serviteurs, administrateurs, fils de Dieu, lumières dans le monde, etc., et la responsabilité correspond chaque fois à la position relative. Ici, il en est aussi de même. Dieu nous a donné son Esprit et nous a mis en relation avec lui-même. Donc, «ne savez-vous pas que votre corps *est le temple du Saint Esprit*, qui habite en vous et que vous avez *de Dieu?*» Notre corps est le vase de la présence et de l'activité de Dieu lui-même par son Esprit.

C'est là un fait sublime et merveilleux. En avons-nous toujours conscience? Ne l'avons-nous pas parfois oublié? Peut-être beaucoup d'entre nous ne l'ont-ils pas encore saisi dans toute sa sérieuse portée. Je crois que si nous nous représentons, dans la lumière de Dieu, la position à laquelle nous sommes amenés, nous sentirons tous combien notre état est bas, combien nos voies ont souvent été capricieuses et fausses, combien nous avons manqué sous tous les rapports. Combien d'orgueil et d'égoïsme, combien de péchés par omission, sans parler de tant d'autres, s'élèvent devant notre oeil intérieur, quand nous jetons un regard rétrospectif sur le passé! Le Seigneur veuille nous le faire sentir et reconnaître profondément. Ce dont nous avons besoin surtout, c'est d'une vraie contrition et humilité de coeur. Un homme humble est à sa vraie place devant Dieu. Il peut avoir encore beaucoup à apprendre et à oublier, mais la *grâce* lui est promise (Proverbes 3: 34; 1 Pierre 5: 5). Il y a là pour lui non seulement la grâce, mais aussi la *force*. Il peut tout par la force d'un autre. «Revêtu de la force d'en haut», il marche, non pas dans sa propre force, et encore moins dans la chair, mais il se sert de la force qui est en lui. Il *éprouve* la vérité de cette parole: «*Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair*» (Galates 5: 16).

Ceci nous ramène à l'épître aux Galates, dont nous nous sommes déjà brièvement occupés. La cause qui amène à la bouche de l'apôtre les paroles ci-dessus, n'est pas la même que dans l'épître aux Corinthiens, mais la même vérité est mise en lumière. Les Galates croyants étaient en danger de tomber dans un esprit légal et de se laisser replacer sous un joug d'esclavage. C'est pourquoi, après leur avoir plus amplement exposé la complète opposition des principes de la loi et de la grâce, l'apôtre leur dit: «Christ nous a placés *dans la liberté* en nous affranchissant», et: «Car vous, frères, vous avez été appelés à la liberté» (5: 1, 13). Dans le premier verset, il s'agit de liberté comme d'une question de justification; dans le second, d'une liberté qui mène à une sainteté pratique et qui devrait toujours être unie avec elle. Car une sainteté qui ne croît pas sur ce terrain, est légale et sert à glorifier l'homme et à élever la chair. Or nous savons qu'il y a aussi une chair religieuse et pieuse.

Nous avons été appelés à la liberté, à la bienheureuse liberté d'enfants de Dieu, qui, affranchis de la loi du péché et de la mort, marchent devant Dieu dans la puissance de l'Esprit Saint. Comme une nouvelle création en Christ où les choses anciennes sont passées et où toutes choses sont faites nouvelles, le croyant a un nouvel objet devant lui, Christ, et est influencé par une puissance nouvelle, le Saint Esprit, pour produire tout ce qui est aimable et agréable devant Dieu. Il n'a pas un commandement inflexible qui le domine et fait de lui un malheureux esclave, sans lui donner la force de l'observer (la loi est destinée à l'homme dans la chair, non pas au croyant mort et ressuscité avec Christ), mais «la liberté» caractérise son appel, non pas sans doute une liberté de faire ce qu'il veut, mais de faire ce qui plaît à Dieu et ce qui est en rapport avec les instincts de sa nouvelle nature, non pas une liberté pour la chair, pour lâcher la bride à ses convoitises, mais une liberté pour servir les autres en amour et porter leurs fardeaux.

La force pour marcher dans cette bienheureuse liberté et pour produire une vraie sainteté chrétienne dans la vie de chaque jour, c'est le Saint Esprit. «*Marchez par l'Esprit, et*

vous n'accomplirez point la convoitise de la chair». La loi ne donne point de force contre les convoitises de la chair; de bonnes intentions ne servent non plus à rien; l'Esprit est la seule force, il n'y en a pas d'autre. Et elle est là pour tout croyant, pour le jeune et l'inexpérimenté. «Car», continue l'apôtre dans un sens tout général, «la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (verset 17). Ces deux puissances, opposées l'une à l'autre sous tous les rapports, existent dans chaque enfant de Dieu ici-bas; elles convoitent sans cesse l'une contre l'autre, et la seule question est laquelle des deux domine en nous. La vieille nature, la chair, tend toujours à faire sa méchante volonté propre; l'Esprit lui résiste, afin que nous ne fassions pas ce que veut le *vieil* homme, la chair. Le Saint Esprit, qui est d'accord avec les sentiments et les inclinations du nouvel homme (c'est lui qui a opéré la vie nouvelle en nous), juge tout ce qui est mal et fournit à l'âme la force pour tendre à tout ce qui est bien. La chair lui résiste de nouveau et cherche à nous retenir de faire ce que veut le *nouvel* homme.

Nous rencontrons une pensée analogue à la fin du chapitre 7 de l'épître aux Romains. Après que le croyant (car il s'agit bien d'un croyant dans ce chapitre, bien qu'il ne connaisse pas encore l'application de la mort et de la résurrection de Christ à lui-même et à son état), après, dis-je, que le croyant a éprouvé qu'il n'habite en lui aucun bien, que sa chair ne veut et ne peut jamais se soumettre à la loi de Dieu, il en vient à ce cri bien connu: «Misérable homme que je suis, *qui* me délivrera?» De lui-même son oeil se tourne vers un Rédempteur en dehors de lui, et aussitôt, il peut dire: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ». Maintenant il est heureux. Pourquoi? Parce qu'il voit qu'il y a deux natures différentes en lui, la vieille qui a pris fin à la mort de Christ, mais qui sert toujours la loi du péché, dès qu'on lui permet d'agir, et la nouvelle, qui s'efforce toujours de faire la volonté de Dieu (verset 25). Et quand il a compris cela, il est capable d'entrer dans les glorieuses vérités du chapitre 8: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus»; c'est-à-dire qu'il se voit en Christ; «car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort»; c'est-à-dire qu'il se trouve dans la liberté pour laquelle Christ l'a affranchi et l'a appelé (versets 1, 2). Le croyant ne languit plus dans un sombre et insupportable esclavage, mais il se réjouit d'une sainte liberté; et, remarquons-le, ce n'est pas seulement une vérité générale qu'il exprime, mais une réalité pratique pour lui personnellement; «m'a affranchi», dit-il. En Christ ressuscité, il est transplanté sur un terrain tout nouveau. Non pas que la chair ne soit plus en lui; elle y est et y reste aussi longtemps qu'il vit ici-bas. Mais il possède maintenant une nouvelle nature dans laquelle le Saint Esprit opère et qui n'est pas soumise à la loi du péché et de la mort. «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la *liberté*» (2 Corinthiens 3: 17). Le croyant en a fini une fois pour toutes avec ce qui est vieux, il a crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises (Galates 5: 24). C'est là ce qui caractérise *quiconque est du Christ*.

Mais j'entends le lecteur demander: Ne dois-je pas crucifier la chair chaque jour? Ne dois-je pas toujours de nouveau amener à la croix tout ce que je découvre en moi de mauvais penchants non jugés? Ma réponse est: Non, car *cela est déjà fait*. Ce dont tu as besoin, c'est de *croire* au fait que tu *as été* crucifié et que tu *es* mort avec Christ, et de marcher dans la

force que te donne la foi en ce fait. Oh! quelle consolation de savoir que la chair est une chose déjà jugée, que la sentence de mort a été exécutée sur elle en Golgotha! Quelle autre chose pourrait nous donner de la force, sinon ce fait? Nous ne sommes plus «dans la chair», mais «dans l'Esprit». Nous vivons par l'Esprit. Si donc «nous *vivons* par l'Esprit, *marchons* aussi par l'Esprit». Croyons fermement et simplement que la force du Saint Esprit nous fortifiera *contre* tout mal et qu'elle peut nous donner la victoire *sur* tout mal, et faisons usage de cette force! Comme temples du Saint Esprit, «livrons-nous *nous-mêmes* à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants», et «nos *corps* en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu» (Romains 6: 13; 12: 1).

Grâces à Dieu, le chrétien est introduit dans des réalités, dans des faits entièrement accomplis; il est transporté sur le terrain d'une oeuvre divinement faite. Tout cela par la puissance du Saint Esprit. Et la même puissance qui a fait de lui un chrétien, est aussi là pour qu'il puisse marcher comme chrétien. Tout comme l'Esprit présente Christ au pécheur avide de salut, il travaille chez le croyant à diriger ses regards sur Christ, à glorifier Christ. Et dans la mesure où cela lui réussit auprès d'une âme, apparaîtra aussi le fruit de l'Esprit. Jamais l'Esprit n'occupera une âme de son moi, de ses progrès, de sa croissance, etc. Son oeuvre est d'exalter *Christ*. Il peut bien avoir à diriger les yeux sur des fautes, des manquements, des erreurs, etc.; cela peut même aller jusqu'à nous jeter entièrement dans la poussière, à briser tous nos os, comme chez Job, pour nous enseigner au sujet d'un mauvais penchant caché, ou pour nous ramener d'une voie d'erreur; mais ce n'est pas là son activité *essentielle*. Elle consiste, je le répète, à glorifier Christ. *Christ* est la règle et le fil conducteur de la marche du croyant; et en le présentant à nos yeux tel qu'il a marché ici-bas, le Saint Esprit cherche à produire chez le chrétien, sur la base de l'oeuvre de Jésus Christ, ces mêmes caractères précieux que nous voyons dans la perfection en Jésus: l'amour, l'obéissance, le dévouement, la pureté, la séparation de tout ce qui est dans le monde, etc.

Il y a donc deux grands dangers pour le croyant l'un est de tomber dans le légalisme et de nous complaire dans notre propre activité; l'autre est de nous servir de la liberté comme d'une occasion pour la chair, ou, comme Paul l'exprime, «d'avoir la liberté comme couverture du mal». L'apôtre oppose à ces deux dangers cette parole: «*Marchez par l'Esprit*». Si nous suivons cette direction, nous ne serons pas sous la loi et nous n'accomplirons pas les oeuvres de la chair, ces oeuvres abominables que nous trouvons énumérées aux versets 19-21. Oh! combien nous devrions désirer, cher lecteur, *d'être conduits par l'Esprit*. Alors seulement nous serons capables de produire en riche abondance les fruits de l'Esprit, tels que l'apôtre les cite ici: «l'amour, la paix, la joie, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance». Trois fois trois précieux résultats d'une marche par l'Esprit. Nous pouvons comprendre qu'il «n'y a pas de loi» (verset 23), contre de tels fruits et contre ceux qui les portent. Cependant ne nous arrêtons pas là, mais recherchons sérieusement et sincèrement si ces fruits bénis se trouvent en nous, et si nous marchons comme ayant crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. Combien, hélas! il se trouve encore au milieu de nous qu'on «sème pour la chair», pour récolter de la chair «la corruption!» (Galates 6: 8). Que le Seigneur

nous donne d'être vigilants, et de persévérer à nous éprouver nous-mêmes en nous inclinant à sa lumière, afin qu'il soit montré que nous marchons *par* l'Esprit, et que nous semons *pour* l'Esprit! Oui! que, «selon les richesses de sa gloire, il nous donne d'être fortifiés en puissance *par son Esprit* quant à l'homme intérieur, de sorte que *le Christ* habite par la foi dans nos coeurs!» (Ephésiens 3: 16-19). Etre «des lettres de Christ, connues et lues de tous les hommes», c'est notre vocation.

A ceci se rattache aussi l'exhortation de l'apôtre en Ephésiens 5: 18 et suivants: «Et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution; *mais soyez remplis de l'Esprit*, vous entretenant par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur». Ne vous enivrez pas de vin; cette exhortation est sans doute à prendre d'abord à la lettre, mais elle s'applique sûrement aussi par analogie à tout ce qui peut enivrer le coeur et les sens. Le monde mixtionne toujours de nouveau son breuvage enivrant pour les enfants de ce siècle, et il peut bien facilement arriver qu'un croyant se laisse entraîner ici et là à faire un peu comme lui, à vouloir jouir comme lui. Il ne devrait pas en être ainsi. L'Esprit devrait pouvoir prendre si pleinement possession de nos pensées, de nos affections et de nos sens, qu'il les dirige *en tout*, qu'il gouverne nos paroles, détermine nos voies et nos actes, exclut tout ce qui lui est étranger, produit tout ce qui plaît à Dieu et est en bénédiction au prochain; des psaumes et des cantiques (oh! puissent-ils retentir davantage à la gloire de Dieu et pour la joie de ses enfants), des actions de grâce, quoi qu'il puisse arriver, du plaisir à faire la volonté de Dieu, et de la soumission les uns aux autres dans la crainte de Dieu.

En vérité, ce sont des choses désirables, et je n'ai pas besoin de dire qu'il y a *accroissement* dans leur réalisation. Etre *rempli* de l'Esprit, c'est plus que *ne pas contrister* l'Esprit. Si la première chose est réalisée, la seconde doit suivre immédiatement. N'oublions pas non plus que Dieu a des droits sacrés et illimités sur nous. «Vous avez été achetés à prix; glorifiez donc Dieu dans votre corps», dit l'apôtre (1 Corinthiens 6: 20). S'il y a un mobile puissant et s'emparant du coeur, c'est celui-ci: *Nous sommes achetés à prix*, et nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes. Si nous nous appartenions, nous serions perdus. Mais, grâces à Dieu, nous sommes siens, nous lui appartenons avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Il nous a acquis par le sang de son Fils bien-aimé (Actes des Apôtres 20: 28). Si donc nous suivons notre volonté propre, nous commettons une grave injustice envers Dieu; nous le privons de ses droits sur nous.

«Glorifiez Dieu dans vos corps!» Comment peut-on me demander à moi, pauvre et misérable créature, d'avoir à glorifier *Dieu*? Christ l'a fait, quand il allait et venait ici-bas, mais le pourrais-je, *moi*? Oui, si je marche dans l'Esprit et si je n'ai d'autre mobile que Christ, la force de Dieu opère en moi, et le monde le *voit*, bien qu'il ne puisse pas le *comprendre*. Nous sommes appelés à glorifier Dieu dans notre *corps*. Notre corps appartient à Dieu; il est le temple de son Saint Esprit. Ce même corps, qui jadis était un misérable esclave du péché, a été entièrement retiré de son ancienne position, et est devenu la propriété de Dieu. Il n'appartient pas non plus à ma vieille volonté corrompue, mais à Dieu. Ses membres peuvent

et doivent servir d'instruments à *la justice*. Quelle joie que cela! Et comme cela nous montre en outre quelle oeuvre a été opérée pour nous! Même ce pauvre misérable corps appartient maintenant à Dieu, et je puis m'en servir en rapport avec la présence et dans la puissance du Saint Esprit; je peux glorifier *Dieu* dans mon corps. N'est-ce pas merveilleux? Oh! puissions-nous vivre davantage dans la force et dans la réalisation de cette vérité et «être occupés des choses du Seigneur, pour être saints *et de corps et d'esprit*» (1 Corinthiens 7: 34). De nos jours, ce n'est pas tant l'intelligence qui manque, mais l'effort sérieux «pour nous purifier nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu» (2 Corinthiens 7: 1).

Mais c'est le moment d'en venir à la seconde partie de notre méditation. Lorsque le Seigneur Jésus fit à ses disciples la promesse de l'autre Consolateur, il leur dit: «Il demeurera avec vous et sera *en vous*». Deux précieuses vérités que nous avons signalées déjà précédemment. Nous venons de nous occuper de la seconde en détail; considérons encore brièvement la première, ou, si l'on veut la seconde en regard de l'ensemble des croyants, de la communauté ou de l'Assemblée.

«Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» demande l'apôtre en 1 Corinthiens 3: 16; puis il continue: «Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et *tels vous êtes*». On ne peut douter qu'il ne s'agisse ici de l'Eglise de Christ, de la maison de Dieu, de temple saint que quelques-uns cherchaient à corrompre par de fausses doctrines. Les croyants sont la maison de Dieu, le temple de Dieu. La parole de Dieu distingue clairement entre l'habitation du Saint Esprit dans les personnes individuellement, et son habitation dans l'Assemblée, le corps de Christ. La première vérité était *entièrement* inconnue dans l'Ancien Testament; la seconde, c'est-à-dire l'habitation de Dieu avec son peuple, fut réalisée, pour ainsi dire, figurément, après qu'Israël, comme un peuple affranchi et délivré, eut traversé la mer Rouge. Aussi l'apôtre, dans sa seconde épître aux Corinthiens, réunit ces deux pensées quand il dit: «*Car vous êtes le temple de Dieu*, ainsi que Dieu a dit: J'habiterai avec eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple». Cela ne pouvait sans doute pas arriver avant que la rédemption ne fût accomplie, au moins figurément. Il en est exactement ainsi aujourd'hui. Comme l'habitation du Saint Esprit chez l'individu est basée sur la valeur infinie du sang de Christ, de même aussi la présence de l'Esprit dans l'Eglise se base sur la grande vérité que Christ est mort et glorifié à la droite de Dieu.

La pensée de l'habitation de Dieu ici-bas n'est donc pas nouvelle. Dès que le peuple d'Israël fut à l'autre rive de la mer Rouge, il chanta: «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté, tu l'as guidé par ta force *jusqu'à la demeure de ta sainteté*». Plus tard, Christ était le vrai temple. Et aujourd'hui, non seulement le croyant individuellement est un temple du Saint Esprit, mais Dieu bâtit aussi pour lui, avec des pierres *vivantes*, un temple *saint*, une maison *spirituelle*, pour être son habitation (1 Pierre 2: 5). Pensée merveilleuse et pourtant compréhensible, quand on se souvient que la base de tout est le «*sang de Christ*». Il est la pierre angulaire précieuse, que Dieu a posée en Sion. «*Car c'est lui qui est notre paix*, qui des

deux (Juifs et gentils) en a fait un, et a détruit le mur mitoyen de clôture, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être *un seul* homme nouveau». Le mur mitoyen, établi jadis par Dieu lui-même, a disparu, et une création toute nouvelle, jusqu'alors tout à fait inconnue, *un* nouvel homme, l'homme des conseils éternels de Dieu, est venu à la lumière. Juifs et gentils ont été réconciliés avec Dieu en *un seul* corps par la croix, Christ ayant par elle tué l'inimitié; et la paix est maintenant annoncée aux uns et aux autres, à «ceux qui sont près et à ceux qui sont loin»; les uns et les autres ont accès auprès du Père par le *même* (ou le seul) Esprit. Et maintenant il est dit: «Ainsi donc vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais vous êtes concitoyens des saints et *gens de la maison de Dieu*, ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes (savoir ceux du Nouveau Testament), Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui *tout l'édifice* bien ajusté ensemble, croît pour être *un temple saint dans le Seigneur*; en qui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble pour être une *habitation de Dieu par l'Esprit*». L'oeuvre s'opère ici-bas et avance jusqu'à ce que le temple saint, soit arrivé à son entier achèvement. L'ancien système religieux d'Israël a été remplacé par un édifice complètement neuf, qui, par suite de la présence du Saint Esprit, peut être appelé la demeure ou l'habitation de Dieu. C'est précisément cette présence qui constitue le temple; Dieu lui-même amène les pierres et les ajuste selon son pouvoir et sa sagesse, et ainsi le bâtiment avance jusqu'à ce qu'il soit en parfaite beauté devant les yeux de l'architecte divin.

Quand il est parlé de l'Eglise de Dieu comme de la maison de Dieu, il s'agit toujours, cela va sans dire, de sa position sur cette terre, aussi cette construction peut-être envisagée comme confiée à la responsabilité de l'homme; et quand c'est le cas, l'infidélité et la folie de l'homme apparaissent aussitôt; on ne bâtit plus seulement avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, mais aussi avec de mauvais matériaux, du bois, du foin, du chaume; il y a même des docteurs et des ouvriers qui *corrompent* le temple de Dieu. C'est à eux qu'est annoncé le sévère jugement de Dieu: «*Dieu les détruira*». C'est pour cette même raison qu'il est possible (et il l'est encore aujourd'hui, bien que d'une autre manière qu'au commencement) que quelqu'un ait été participant du Saint Esprit, et que, malgré cela, il soit perdu. (Comparez Hébreux 6: 4-8). S'il s'agit du Saint Esprit comme sceau personnel et comme arrhes, par lequel, après avoir cru, nous avons été scellés pour le jour de la rédemption, ce serait évidemment impossible. Mais si nous l'envisageons comme l'Esprit qui habite ici-bas en puissance dans l'Eglise de Christ, il serait possible que quelqu'un éprouvât cette opération de puissance, qu'il goûtât la bonne parole de Dieu et les miracles du siècle à venir, et qu'il retombât et fût perdu. L'activité énergique et le puissant service du Saint Esprit, comme personne divine habitant dans l'Eglise, étaient devenus sa part, mais n'avaient produit aucune relation de coeur avec Christ; l'homme était resté après tout un simple professant, autrement le champ aurait produit une herbe utile pour celui qui le cultivait. En principe, la même chose peut arriver aujourd'hui.

L'histoire d'Ananias et de Sapphira nous rappelle d'une manière particulièrement vive cette habitation de Dieu dans sa maison. En tentant le Saint Esprit et en lui mentant, ces deux

malheureux mentaient à *Dieu lui-même* (Actes des Apôtres 5: 3, 4). De même, la parole de l'apôtre en 1 Corinthiens 14: 25: Que si dans l'assemblée tous prophétisaient, conduits par l'Esprit, et qu'un incrédule entrât au milieu de l'assemblée, il serait convaincu et jugé par tous, et, «tombant sur sa face, il publierait *que Dieu est véritablement parmi vous*», — cette parole, dis-je, prouve la même vérité. Dieu n'était pas seulement dans ceux qui parlaient, mais dans l'assemblée; comme dans le premier cas il ne s'agissait pas d'un membre quelconque, mais c'est à lui-même qu'ils avaient menti. Lui était là. Qu'avec le temps de faux frères, de simples professants se soient introduits, que des ouvriers infidèles et méchants, que même des séducteurs puissent venir, cela ne change rien au fait; Dieu était et restait dans sa maison.

C'est une puissante et glorieuse consolation pour nos jours de pleine décadence. Nous n'avons aucune promesse que l'Eglise soit jamais rétablie dans sa beauté et dans sa gloire primitives; au contraire, d'après la parole de Dieu, la corruption augmentera toujours, jusqu'à ce que, comme jadis en Israël, «il n'y ait plus de remède», et qu'un jugement sans miséricorde atteigne le témoin infidèle (la chrétienté) et ôte le chandelier pour toujours. Mais les croyants qui, d'un coeur simple, saisissent la vérité divine et retournent à ce qui était dès le commencement, peuvent compter pleinement que Dieu est invariablement le même, ses pensées en Christ, sa vérité, les mêmes. En lui il n'y a «ni variation, ni ombre de changement». Aujourd'hui comme toujours, il est vrai que «nous aussi nous sommes édifiés pour être une habitation de Dieu par l'Esprit», que «Dieu est avec nous», si, confiants en la promesse de notre fidèle Seigneur et Rédempteur, nous sommes réunis en son nom.

Cher lecteur croyant, cette vérité est-elle devenue précieuse pour toi? La présence du Saint Esprit est-elle pour toi une réalité de la foi, pleine d'une glorieuse consolation, quand l'assemblée se réunit le jour du Seigneur pour adorer, ou à d'autres moments pour la prière ou l'édification mutuelle? Comptes-tu que le Seigneur est réellement là «au milieu d'eux»? Ou bien penses-tu davantage à ceux qui composent l'assemblée, ou même à un petit nombre d'entre eux, qui prient habituellement ou exercent le ministère de la Parole? Oh! n'oublions pas qu'il y a une personne vivante, divine, sur laquelle nous pouvons compter, dont nous savons qu'elle se tient au milieu de nous, et qui fait de ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur Jésus les représentants de l'Assemblée de Dieu, comme rien d'autre ne peut le faire de la même manière.

Dieu, dans les derniers jours de l'histoire de son Eglise ici-bas, a jugé bon de réveiller les coeurs et les consciences des saints au sujet de cette vérité. Que son nom en soit loué! Mais comme toujours il y a un grand danger à saisir la vérité par l'intelligence sans la réaliser par la foi, à en parler sans la faire passer dans la pratique, ou aussi à la laisser peu à peu devenir une affaire d'habitude, en sorte qu'elle perd tout son sérieux, sa fraîcheur et sa valeur pour l'âme. Dans les deux cas, le résultat est également triste. Que le Seigneur inscrive profondément dans nos coeurs à tous, que ce n'est pas le nombre, ni la profession, ni rien de semblable, qui donne à une assemblée le droit d'être une assemblée de Dieu, mais seulement la présence de Dieu par son Saint Esprit!

8. Un seul corps et un seul Esprit

«Car aussi nous avons tous été baptisés *d'un seul* Esprit pour être *un seul* corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité *d'un seul* Esprit» (1 Corinthiens 12: 13).

Dans les paragraphes précédents, nous avons déjà fait allusion, en passant, à la relation intime dans laquelle les croyants individuellement et collectivement sont avec Christ comme leur tête glorifiée. Cela a besoin néanmoins d'être considéré de plus près.

Les croyants forment le *corps* de Christ, et chacun individuellement est un *membre* de ce corps. «Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes *un seul* corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre» (Romains 12: 4, 5). C'est un langage simple, compréhensible. Nous, les plusieurs, sommes *un seul* corps *en Christ*. Comme l'habitation de Dieu par l'Esprit, comme le Temple saint dans le Seigneur, l'Eglise a naturellement sa place sur la terre; mais si on la considère comme corps, sa relation avec Christ, comme sa tête, en haut, passe davantage au premier plan. Il y a d'autres différences entre les deux relations, mais celle-ci est spécialement importante. Or les deux, l'une comme l'autre, sont fondées sur l'oeuvre accomplie de la rédemption, et ne peuvent se concevoir sans la présence personnelle du Saint Esprit.

«Vous serez *baptisés* de l'Esprit Saint sous peu de jours», avait dit le Seigneur aux disciples réunis autour de lui peu avant son ascension, et il avait exprimé ainsi l'une des plus puissantes opérations de l'Esprit en rapport avec sa position comme Fils de l'homme glorifié à la droite de Dieu. Bien que l'intelligence des disciples ne fût pas alors bien éclairée quant à cette vérité, ils avaient néanmoins été baptisés *d'un seul* Esprit pour être *un seul* corps, dans lequel toutes les distinctions de peuples et de positions sont mises de côté pour toujours; il n'y a plus là ni Juifs, ni Grecs, ni esclaves, ni hommes libres; tous sont un en Christ et tous sont abreuvés d'un seul Esprit. J'ai à peine besoin d'insister sur le fait que c'est de nouveau là une vérité du *Nouveau Testament* seul; le lecteur sait bien aussi que la révélation n'en a été confiée par Dieu qu'à *un seul* apôtre. Ce n'est pas que les autres apôtres et prophètes du Nouveau Testament ne l'eussent pas connue, mais elle n'a été communiquée par révélation spéciale qu'au seul apôtre Paul, afin que, comme un instrument préparé pour cela, il la transmette aux croyants sous la direction du Saint Esprit.

Déjà sur le chemin de Damas, ce vase d'élection reçut comme en germe cette merveilleuse vérité jusqu'alors tout à fait inconnue. «Je suis Jésus que tu persécutes», lui fut-il répondu du sein de la gloire débordante qui rayonnait du ciel autour de lui. Jésus de Nazareth, le crucifié, *homme* ressuscité par la grandeur infinie de la puissance de Dieu, était dans la gloire céleste, et cet homme était le Seigneur lui-même! Oui, le Seigneur se faisait un avec ces gens que lui, Saul, haïssait avec tant d'amertume et qu'il persécutait: «Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu?» Quelle découverte! Elle fut le point de départ et la base du service du grand apôtre. Pierre avait déjà témoigné (Actes des Apôtres 2: 36) que ce Jésus

rejeté par Israël et cloué à la croix, Dieu l'avait élevé à sa droite et fait Seigneur et Christ, mais le témoignage de Paul, allait d'emblée bien au delà; Pierre et les onze rendaient témoignage, parce que, *dès le commencement*, ils avaient été avec Jésus (Jean 15: 27), mais Paul n'avait pas connu «Christ selon la chair». Le Seigneur *glorifié* lui apparut et l'établit à son service, et par l'énergie puissante et sous la direction immédiate *du Saint Esprit*, il fut mis à part pour l'oeuvre à laquelle Dieu l'avait appelé (Actes des Apôtres 13: 2). Son Evangile était l'Evangile de la gloire» (2 Corinthiens 4: 4); son point de départ, le Seigneur de gloire, *le fils de Dieu*, et cela dans sa relation avec son corps ici-bas. Il était le porteur du témoignage *au seul corps*, qui, composé de Juifs et de gentils, est uni avec le Christ élevé à la droite de Dieu. Ces deux grandes vérités: Christ, le Fils de Dieu, et Christ, la tête céleste de son corps, caractérisaient donc dès le commencement le service de notre apôtre. Ce n'est sans doute que graduellement qu'il a été introduit dans toute la plénitude de ces vérités jusqu'alors cachées en Dieu; mais dès la première heure il commença à comprendre ce grand mystère que le Fils de Dieu, l'homme glorifié dans le ciel, et ses disciples méprisés et cruellement persécutés ici-bas, étaient *un*.

La formation du corps, de l'Assemblée, par le Saint Esprit, est la réponse à l'exaltation et à la glorification de l'homme à la droite de Dieu. Tandis que le premier Adam, sur le pied de sa conduite, a dû être chassé du jardin d'Eden, le dernier Adam, l'homme du ciel, sur la base de son oeuvre, par laquelle Dieu a été pleinement glorifié sous tous les rapports, est entré dans le ciel et s'est assis sur le trône de gloire. Et après cela, Dieu exécute le conseil éternel de son amour et forme par son Esprit une épouse pour son Fils, il forme un corps pour lui, la tête glorifiée en haut. Ce qui était caché dès les siècles et les générations, ce qui remplissait et dirigeait le coeur de Dieu «dès avant la fondation du monde», est maintenant mis en lumière. Oh! combien il est affligeant que tant d'enfants de Dieu, d'ailleurs sincères, soient si peu prêts à entrer dans ces glorieuses pensées de leur Père. Au lieu de se laisser conduire par le Saint Esprit là où Christ est maintenant, et de voir, dans la glorification de Christ et dans la descente du Saint Esprit, la première application des droits du Seigneur sur la terre et le déploiement tout nouveau des conseils célestes, ils sont (comme les disciples dans la période entre la résurrection et l'ascension du Seigneur) toujours occupés du monde visible, et ils attendent de grandes choses pour cette terre. Tout lecteur attentif de la Parole sait bien que Dieu a pour cette terre aussi des conseils glorieux, mais il ne devrait pas ignorer non plus que ce n'est pas maintenant le temps du déploiement de ces conseils, mais qu'il commencera seulement quand l'Eglise de Christ aura quitté cette terre, et que les jugements divins auront aplani le terrain pour l'établissement du royaume du Fils de l'homme. La non observation de la vérité qu'il y a *un seul corps*, l'Assemblée du Dieu vivant, qui n'est pas du monde, qui n'a rien à faire avec ce siècle, mais est céleste dans son origine, dans son caractère et dans son appel, — même la négligence de cette merveilleuse vérité peut être accompagnée des suites les plus graves; elle doit contrister l'Esprit de Dieu, qui est descendu spécialement dans le but d'en rendre témoignage et de nous conduire dans *toute* la vérité. Le Fils de Dieu est entré comme homme dans la gloire qu'il avait avant que le monde fût. Il a, pour ainsi dire, introduit dans sa personne l'humanité en la présence de Dieu. Il a vaincu Satan, il a emmené captive la captivité

et reçu des dons en l'homme (c'est-à-dire comme homme) et pour l'homme (Psaumes 68: 18; Ephésiens 4: 8).

L'Esprit Saint rend témoignage de ce fait glorieux et béni. Quel autre l'aurait pu? Qui aurait pu faire connaître la gloire de l'homme céleste, révéler les conseils de Dieu en rapport avec le Fils de l'homme glorifié? Dieu le Saint Esprit seul les connaissait parfaitement, et il est venu pour les mettre en lumière, *pour glorifier Christ*. Or, quel est le résultat, le fruit de sa venue? Il forme *un corps*, l'Assemblée, «la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Une tête sans corps est incomplète. De même, Christ dans cette nouvelle position qui lui appartient, bien qu'il remplisse le ciel et la terre de sa gloire, car «celui qui est descendu, est le même aussi que celui qui est monté au-dessus de tous les cieux», ne serait pas complet sans son corps. Le corps est sa plénitude, son complément. Quelle pensée élevée et délicieuse en même temps!

Mais remarquons aussi qu'une tête ne peut avoir *plusieurs* corps. La pensée de beaucoup de corps, de corporations chrétiennes diverses, est entièrement étrangère à l'Écriture et directement contraire à l'activité du Saint Esprit. «Il y a *un seul* corps et *un seul* Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour *une seule* espérance de votre appel» (Ephésiens 4: 4). C'est un fait malheureusement trop bien connu qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'églises et de corporations, mais un chrétien fidèle, ayant à cœur la gloire de son Seigneur, mène deuil à ce sujet et s'abstient de tout ce qui ne répond pas aux pensées de Dieu sous ce rapport. Oh! puissent tous les croyants, qui, par paroles ou par actes, se rattachent aux principes humains quant au rassemblement des enfants de Dieu, prendre à cœur et mettre sur leurs consciences le préjudice qu'ils portent ainsi au Seigneur Jésus, et la complète contradiction dans laquelle ils sont avec les pensées de Dieu quant à la glorification de son Fils par le Saint Esprit envoyé ici-bas.

Nous avons dit plus haut que la communication de la vérité *d'un seul* corps a été confiée exclusivement à l'apôtre Paul; nous ne la trouvons *que* dans ses écrits. Cela est très compréhensible. Elle était étrangère aux apôtres qui avaient été envoyés par un Christ vivant ici-bas. C'est avant tout, avec l'épître aux Ephésiens, la première épître aux Corinthiens qui traite cette vérité. Dans les autres épîtres, Paul y fait fréquemment allusion, mais sans la développer plus particulièrement. Dans l'épître aux Romains, il en parle une fois seulement dans le passage déjà cité (12: 5). Examinons donc en détail le chapitre 12 de 1 Corinthiens, qui s'occupe exclusivement de notre sujet et nous donne (en y joignant le chapitre 14) des enseignements et des directions valables pour tous les temps, aussi longtemps que l'Assemblée et l'Esprit de Dieu restent ici-bas.

Le Saint Esprit ne *forme* pas seulement le corps de Christ en rassemblant ses membres et les liant si intimement avec Christ, qu'il peut donner à l'ensemble, Christ et l'Église, ce nom: «le Christ» (verset 12); mais il *habite* et *opère* aussi dans l'Assemblée, le corps. Une force merveilleuse, divine, est en activité dans cet organisme en apparence si faible et si peu considéré. Je dis: *est*; car cette force y est encore aujourd'hui, bien que, par suite de l'infidélité de l'homme et du désordre qu'il a introduit, elle soit extrêmement entravée dans son activité.

La foi peut encore aujourd'hui compter sur elle, et là où elle le fait, se soumettant à sa direction, le désordre disparaît, et malgré la ruine générale, les effets bénis de sa présence se manifestent.

Au commencement de ce chapitre (1 Corinthiens 12), nous apprenons que Dieu ne veut pas, «pour ce qui est des manifestations spirituelles, que nous soyons *ignorants*». Il aime à donner à ses enfants l'intelligence et l'entrée dans ses pensées. Prêtons donc l'oreille à ses enseignements. Au point de vue de Dieu et des hommes, deux puissances sont en activité dans ce monde. Il y a l'esprit qui demeure dans les fils de la désobéissance, et le Saint Esprit qui opère dans les enfants de Dieu. Le premier excite l'homme à la révolte contre Dieu et contre son Christ, le second produit l'obéissance à Jésus comme *Seigneur* — car c'est là le point important dont il s'agit ici dès le commencement, et comme la base de tout. «Personne parlant par l'Esprit, ne dit à Jésus: Anathème! et personne ne peut dire: *Seigneur* Jésus! si ce n'est par l'Esprit Saint», c'est-à-dire que le Saint Esprit rend témoignage que Jésus est *Seigneur*, bien que lui-même, comme nous le verrons plus tard, soit sans entrave et distribue ses dons comme il veut. Tout se subordonne à ce fait.

Plus loin, nous lisons: «Or il y a diversité de dons de grâce, mais le même *Esprit*; et il y a diversité de services, et le même *Seigneur*; et il y a diversité d'opérations, mais le même *Dieu* qui opère tout en tous» (versets 4-6). On ne trouve pas ici précisément la Trinité (Père, Fils et Saint Esprit), comme en d'autres passages, mais *Dieu, le Seigneur et l'Esprit, opérant dans l'Eglise sur la terre*. On a totalement oublié cette vérité qu'il y a ici-bas dans l'Assemblée de Dieu des dons de grâce, des services et des opérations, qu'ils sont tous dépendants et découlent de la présence de Dieu en elle, Dieu habite dans l'Assemblée par son Esprit, et elle est responsable d'agir conformément à ce fait et de déployer en dépendance et en sainteté la puissance présente en elle. Si donc aujourd'hui une communauté de croyants prétend répondre à cet appel divin, il faut que les éléments indiqués dans les versets ci-dessus s'y trouvent: diversité de dons et liberté de les exercer dans la simplicité et la dépendance; diversité de services reconnaissant *un seul* Seigneur et sa direction; diversité d'opérations, et, comprenons-le bien, d'opérations de Dieu, excluant l'homme et rendant gloire à Dieu seul; car c'est lui «qui opère tout en tous». Là où ces choses ne se trouvent pas, là où elles sont reniées dans la doctrine ou la pratique, ce n'est pas l'Assemblée de Dieu. C'est quelque chose de bon qu'une assemblée de croyants, mais quand elle n'est rien *de plus* que cela, elle ne peut en réalité prétendre au titre d'Assemblée de Dieu; c'est une réunion humaine, où les règles et les ordonnances humaines ont plus ou moins d'importance. Ce n'est pas la présence d'un grand nombre de croyants, fussent-ils des milliers, mais la présence de Dieu par le Saint Esprit, qui fait d'une assemblée son Assemblée, où il peut opérer par son Esprit comme il veut.

Les dons de grâce que le Saint Esprit distribue en plénitude de puissance divine, s'exercent dans la dépendance du seul Seigneur. Bien que lui-même soit une personne divine, agissant librement, l'Esprit emploie tous ses dons à ce seul but. Par eux, nous sommes serviteurs *du Seigneur*, non de l'Esprit Saint. «Vous servez le Seigneur, Christ». Paul se nomme toujours avec une profonde joie, «l'esclave de Jésus Christ», et parle avec une prédilection

particulière de «notre *Seigneur Jésus Christ*». J'insiste là-dessus, parce qu'il y a danger, surtout dans le temps présent, à mettre, pour ainsi dire, le Saint Esprit à la place du Seigneur. Le résultat en est d'une part, que l'on perd le sentiment de la dépendance de Christ, qui est maintenant en haut, et d'autre part, le Saint Esprit agissant dans l'homme et par l'homme, et étant surtout occupé de ces opérations, on est en danger de regarder plus à l'homme qu'à Christ. Le Saint Esprit ne prend pas la place d'un Seigneur, ni d'un Chef, mais plutôt celle d'un serviteur de la gloire de Christ. Bien qu'étant Dieu dans sa propre personne, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, il lui a cependant plu, pour l'accomplissement des conseils de Dieu, de servir le Seigneur Jésus, comme une fois le Fils servait le Père. Et il imprime aussi ce caractère sur tous ceux qu'il emploie comme ses instruments: il en fait des *serviteurs*, et nous l'avons déjà dit, non pas ses serviteurs, mais les serviteurs *de Christ*. Chacun est responsable envers Christ de l'exercice de son don et est appelé à l'exercer où et comme le Seigneur le veut, et comme Dieu a placé chaque membre dans le corps (verset 18). Nul n'est indépendant, et nul ne peut dire à l'autre: «Je n'ai pas besoin de toi» (verset 21).

Il y a donc dans le corps une sérieuse responsabilité personnelle jointe à une pleine liberté personnelle, et pourtant aussi une dépendance réciproque à laquelle nul ne peut se soustraire. Un apôtre pouvait, en raison de ses dons et du fait qu'il était revêtu d'une puissance extraordinaire, ordonner, conduire, gouverner, etc., et même, sur la base de révélations directes de la part du Seigneur, donner des commandements à l'Eglise, mais avec tout cela il restait non seulement lui-même un serviteur dépendant, et ne portait aucune atteinte à la responsabilité personnelle envers le Seigneur du membre le plus faible de Son corps. Si tous devaient obéissance à un tel commandement, cela provenait seulement de ce que c'était un commandement *du Seigneur*. Quel que fût le caractère du don, celui d'un apôtre, d'un prophète, d'un docteur, des dons de guérison, d'aides ou de gouvernement — le porteur du don restait responsable de son exercice envers Christ, le Seigneur, et ce n'est qu'en tant qu'il l'administrerait fidèlement, dans sa dépendance, que son don était utile à l'ensemble et profitait au bien et à l'édification du corps. Or, comme il en était alors, il en est encore aujourd'hui en principe, malgré l'infidélité et la ruine.

Je voudrais, à cette occasion, signaler une expression fautive ou une manière de voir inexacte que l'on rencontre fréquemment. On parle du *droit* que chacun possède d'exercer son don. Ce mot, ou plutôt la pensée qu'il exprime, qu'un homme a le droit de faire sa volonté sans qu'un autre puisse s'y opposer, est totalement étranger au christianisme. Sans doute, nul n'a le droit de se mêler d'une chose que je fais par obéissance à un commandement formel de Dieu — «il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» — mais quand on dit que tout croyant a le droit de parler dans l'assemblée, on affirme une chose qui contredit directement la nature du christianisme. Nous avons été sanctifiés *pour l'obéissance* de Jésus Christ. L'assemblée n'est pas un endroit où l'homme pourrait faire valoir des droits et où il y aurait place pour sa volonté. Le Saint Esprit seul a le droit et le pouvoir de distribuer à chacun *comme il veut*, et nous avons la responsabilité de servir le Seigneur en soumission selon l'intention du Saint Esprit, et non pas pour *nous* complaire en cela, mais pour sa glorification et pour le profit des

autres. «Or à chacun est donnée la manifestation de l'Esprit *en vue de l'utilité*» (verset 7). Le don ne nous confère donc pas un *droit*, mais nous place plutôt sous une *responsabilité* envers le Seigneur. D'autres ont la responsabilité de le reconnaître, mais c'est autre chose.

En outre, je répète encore une fois, que les dons ne sont pas le Saint Esprit lui-même, bien qu'ils soient distribués *par* lui. Ils doivent servir à l'accomplissement des conseils de grâce de Dieu pour le rassemblement et l'édification de l'assemblée. Quand donc, par exemple, le don des langues, dont les Corinthiens étaient si fiers, s'exerçait en un lieu où il n'y avait personne à qui il pût être utile, il n'était rien autre qu'une folie enfantine. Les esprits des prophètes aussi — et la prophétie était le don le plus désirable (comparez 14: 1) — *étaient soumis aux prophètes*. Les Corinthiens avaient introduit le désordre par leur folie et leur amour propre. Et combien cela arrive souvent de nos jours! L'apôtre ne devrait-il pas aussi crier aujourd'hui à bien des croyants: «Frères, ne soyez pas des enfants quant à l'intelligence»?

Il est aussi très important de remarquer que le Saint Esprit, considéré comme habitant soit dans l'individu, soit dans l'Assemblée entière, nous conduit toujours *par la Parole* et d'accord avec elle. Tout comme l'individu qui se laisse conduire par l'Esprit, reçoit de la Parole les enseignements et les instructions nécessaires, les manifestations de la puissance de l'Esprit dans l'assemblée seront et devront toujours être d'accord avec la parole de Dieu. C'est là une pierre de touche sérieuse et importante pour tout ce qui prétend au service du Seigneur, tant dans l'assemblée qu'au dehors. «Obéissance», soumission sans réserve à la volonté révélée, telle est la condition sans laquelle nul service réellement agréable à Dieu ne peut être accompli. Le dévouement et le zèle d'une part, et de grands résultats d'autre part, ne sont pas une preuve de la réalité du service d'un homme. Pour ceci, comme pour toute autre chose, notre Seigneur nous a donné un modèle parfait. Il fut *obéissant*, et *vécut de toute parole* sortie de la bouche de Dieu. C'était là sa perfection comme homme et comme serviteur. Maintenant, sans doute, il a pris une place de gloire et de puissance, et comme homme glorifié, exalté, comme vainqueur du pouvoir de Satan, il a donné des dons à ses disciples. Mais, quoique étant des vases de cette puissance qui lui appartient, ils restent néanmoins responsables en tout temps d'accomplir leur service dans la dépendance de leur Seigneur, dont ils sont les serviteurs, dans la soumission à sa Parole et à sa gloire, soit comme témoins de l'Évangile envers le monde, soit en édification pour l'Assemblée.

De cette responsabilité envers notre Chef glorifié dépend aussi l'obligation de «ne pas éteindre l'Esprit», ni «mépriser les prophéties» (1 Thessaloniens 5: 19, 20). Les exhortations: «Ne contristez pas l'Esprit», et «Soyez remplis de l'Esprit», nous les avons déjà considérées en relation avec la responsabilité *individuelle* du croyant, comme le temple du Saint Esprit. «Eteindre l'Esprit» est une chose qui se rapporte plutôt à l'assemblée, aux croyants collectivement. Comme les manifestations de l'Esprit sont données pour l'utilité de tous, tous aussi doivent les reconnaître et ne pas mépriser les prophéties, même quand il plairait à Dieu de se servir du plus simple, du plus ignorant, du plus pauvre frère comme Sa bouche et son instrument. Mépriser les prophéties, critiquer et juger sans amour, rechercher des discours pleins de sagesse et de science humaine, tout cela sert à *éteindre l'Esprit*, à le réduire

complètement au silence dans une assemblée. Chacun sait de quelle manière nuisible cela s'est produit dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, mais le danger de retomber dans le même piège est tout aussi grand aujourd'hui. Que le Seigneur donne à tous ses bien-aimés de retourner simplement et sincèrement aux principes divins qui prévalaient dès l'origine, comptant sur lui avec une simplicité d'enfants. Il est puissant et prêt à donner tout ce qui est nécessaire, et il se glorifiera partout où il est reconnu lui seul comme Seigneur et où l'on s'attend à la puissante opération de son Esprit en grâce. Ce n'est pas à nous de faire quelque chose de nouveau, mais de reconnaître ce que l'Esprit a formé et n'abandonnera plus jamais; car sa demeure et son activité se basent non sur la fidélité de l'homme, mais sur l'oeuvre de Christ et sur la fidélité immuable de Dieu. Ce qu'il nous faut, c'est d'agir par la foi selon la parole de Dieu, de nous purifier de tout ce qu'il condamne et d'être fidèles à ce que Dieu lui-même a donné. S'il y a, ne fût-ce que deux ou trois en un lieu, prêts à agir ainsi, Dieu les reconnaîtra.

Que personne ne dise: Ce sont des choses dont je ne m'inquiète pas! Mon salut et le salut des autres, c'est la chose importante. Plusieurs pensent et parlent malheureusement ainsi. Mais je voudrais leur demander: Où est votre coeur pour Christ et pour son Assemblée? Dieu n'a-t-il pas des pensées et des conseils plus élevés encore que de vous sauver, vous et d'autres, de la condamnation éternelle? N'est-il pas glorifié au-dessus de tout en Christ et dans son Assemblée? N'y a-t-il pas un mystère caché dès l'éternité dans le coeur de Dieu et qu'il a maintenant fait connaître à ses enfants? N'avez-vous point d'yeux pour «les richesses insondables de Christ?» N'a-t-il pas fait connaître «aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, la sagesse si variée de Dieu, par l'Assemblée?» Oh! bien-aimés frères et soeurs, votre coeur ne désire-t-il pas connaître mieux la volonté de Dieu et apprendre à la faire quant à ce qui est si cher et si précieux à Christ, son Assemblée?

Mais nous devons nous occuper encore un peu des différentes formes sous lesquelles l'Esprit se manifestait au milieu de l'Assemblée. A ce sujet nous lisons: «Car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse; et à un autre, la parole de connaissance, selon le même Esprit; et à un autre, la foi, par le même Esprit; et à un autre, des dons de grâce de guérisons, par le même Esprit; «nous entendons encore parler plus loin de miracles, de prophéties, de discernements d'esprits, de différentes sortes de langues, d'interprétation des langues, d'aides, de gouvernements, etc.: (versets 8-10, 28). Tous ces dons étaient représentés dans l'Assemblée — la puissance de Dieu était présente — et, tandis qu'une partie de ces dons servait principalement à l'utilité de l'assemblée, d'autres devaient être des signes pour ceux du dehors. Ainsi tout particulièrement le don des langues. Il est dit spécialement de lui, qu'il n'était pas pour signe aux croyants, mais aux incrédules (14: 22). Et c'était, en effet, un signe glorieux de la grandeur de la grâce de Dieu, de son amour qui ne se limitait désormais plus à Israël seul, mais voulait faire annoncer à tous les peuples, en leur propre langue, ses grands actes de rédemption. Il en était de même du don de guérison, d'opérations de miracles; ils étaient des *signes* accompagnant la prédication de la Parole, plutôt que des dons de grâce destinés aux croyants (Hébreux 2: 4).

«Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier, comme il lui plaît» (verset 11). Que ces paroles sont simples et claires, et pourtant qu'elles sont élevées et divines! Si les opérations de l'Esprit ne se manifestent plus aujourd'hui de la même manière que précédemment, cela ne vient pas de ce que l'Esprit n'est plus là dans la même plénitude, ou de ce qu'il ne désire plus glorifier Christ comme dans les premiers jours de l'Eglise, mais en partie de ce que ces dons ont servi à leur but, en partie aussi de ce qu'ils ne peuvent plus trouver à s'exercer dans la même force que précédemment, parce que l'Esprit est entravé par la ruine de l'Eglise et l'infidélité des croyants. Tous les dons nécessaires «en vue de la perfection des saints pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ», seront gardés jusqu'à la fin du séjour de l'Eglise sur la terre; car le Seigneur est fidèle et il nourrit et soigne son corps, aussi longtemps que celui-ci a besoin de nourriture et de soins (Ephésiens 4: 11, 12, etc.). Mais n'oublions pas, à côté de toutes les grandes choses que le Seigneur fait de nos jours, que l'Eglise est en ruine et qu'au milieu de la décadence générale, il n'y a plus ici-bas qu'un résidu croyant, avec «peu de force».

«Car de même que le corps est *un* et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont *un seul* corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'*un seul* Esprit, pour être *un seul* corps... et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'*un seul* Esprit» (versets 12, 13). *Ainsi aussi est le Christ* — merveilleuse parole! Il n'est pas dit: ainsi aussi est l'Assemblée, ou: le Christ *et* l'Assemblée, mais: *le Christ*. C'est le «nouvel homme» des conseils de Dieu qui est ici devant nous, et l'Assemblée est son corps. Bien qu'il y ait dans ce corps plusieurs membres, ayant tous reçu des dons spéciaux destinés à des fonctions et à des services spéciaux, ils forment cependant tous ensemble *un seul* corps, ils sont tous baptisés par *un seul* Esprit pour ce seul corps, ils ont tous été rendus participants de ce seul Esprit, ils ont tous été abreuvés d'*un seul* Esprit. Le Saint Esprit est la force vivante qui pénètre tous les membres de ce corps composé de Juifs et de gentils, «les nations étant cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus» (Ephésiens 3: 6). Tous ceux qui ont été sauvés par la grâce de Dieu depuis la mort et la résurrection de Christ, tous ceux qui ont cru en Jésus, ont été introduits dans la composition de ce corps. Pas un ne manque. Tous ont été baptisés par le Saint Esprit et non pas pour être désormais des individus isolés, mais pour appartenir au corps que le Saint Esprit est venu former ici-bas. Chaque chrétien possède et conserve sans doute des bénédictions personnelles dans ses relations avec Dieu, mais, à côté de cela, Dieu nous a placés tous ensemble sur un terrain commun, et cela non pas seulement comme *un seul* peuple, ou comme enfants d'*une seule* famille, bien que ces deux choses soient vraies, mais comme membres d'*un seul* corps, inséparablement unis à la Tête, et entre eux.

Cette précieuse vérité est une affaire *de foi*, aussi bien que le salut, l'affranchissement ou l'adoption; sa mise en évidence et sa réalisation par le croyant ne peuvent provenir que de la foi et en même temps d'un renoncement continu à lui-même. Mais nous savons qu'elle est excessivement précieuse au coeur de Dieu, et que le Fils de Dieu a dû laisser sa vie pour la mettre en lumière.

Je demanderai de nouveau à mon lecteur croyant: Sais-tu que tu es un membre du corps de Christ? Et si tu le sais, te conduis-tu en conformité avec ce fait? La présence du Saint Esprit est tout aussi certaine aujourd'hui qu'au temps où l'apôtre écrivait ses épîtres. Ne devrais-tu donc pas reconnaître avec joie l'unité qu'il a formée, t'y soumettre et régler ta conduite en conséquence? Tous ceux qui font cela en sincérité, atteindront sûrement un seul et même but. Le Saint Esprit opère et dirige, encore aujourd'hui, de la même manière, si ce n'est avec la même puissance qu'auparavant, là où on lui permet d'agir, et la parole de Dieu n'a pas changé davantage. Ah! si les croyants étaient seulement tous en simplicité soumis à la parole de Dieu! Le Saint Esprit aurait bientôt réveillé en eux tous *une seule* conviction, *une seule* pensée, et les conduirait tous par le *même chemin*. Mais, la chair, le moi, sont si actifs! C'est pour cela que leurs opinions s'éloignent et s'écartent tant les unes des autres. Oh! que nous puissions du moins rompre avec tout ce qui contre-dit la parole de Dieu, avec tant d'organisations et de traditions humaines opposées à la vérité, qui entravent l'action de l'Esprit et donnent à l'homme une place qui ne lui appartient pas!

Au verset 18 de notre chapitre, nous lisons: «Mais maintenant Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu», et après (verset 24 et suivants): «Mais Dieu a composé le corps... afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres... Or vous êtes le corps de Christ et ses membres chacun en particulier». Le corps n'est pas *un* membre, mais plusieurs, et tous ont besoin les uns des autres et sont utiles à la place même que Dieu leur a assignée, que ce soit la main, le pied, l'oeil ou l'oreille. Chacun a sa fonction spéciale, et tous sont nécessaires, les faibles comme les forts. Quelle heureuse harmonie pourrait et devrait régner dans ce corps! Mais, déjà alors malheureusement, il se montrait du désordre et de la désunion, et depuis les divisions et les partis ont pris le dessus; les chrétiens sont séparés les uns des autres. Mais, Dieu soit loué! le Saint Esprit agit toujours; il est suffisant pour tous les temps et toutes les circonstances. Bien que tout soit faible et misérable, l'Esprit n'est pas affaibli, et pour nous, tout dépend de ceci: Croyons-nous à la présence et à l'activité du Saint Esprit, et jusqu'à quel point sont-elles une réalité pour nous? C'est un fait connu, riche en bénédictions, qu'aujourd'hui encore il distribue ses dons comme il veut, et des dons divers, à l'un ceci, à l'autre cela, en sorte qu'il est occupé plus que jamais à rendre de nouveau vivante dans les coeurs des croyants la vérité de l'unité du corps. Reconnaissons donc avec gratitude et sans jalousie ses dons si variés, où qu'ils se montrent; louons le Seigneur et prions-le aussi, pour que ceux qui possèdent ces dons, (et avec eux tous les bien-aimés enfants de Dieu) reconnaissent toujours plus que Dieu leur a donné une place *dans le corps*, et que leur activité, qu'ils soient évangélistes, pasteurs ou docteurs, devrait être dirigée exclusivement en vue du rassemblement et de l'édification des membres *du corps*, *de l'Assemblée!* Que Dieu nous donne à tous une intelligence plus profonde du «*mystère du Christ*». Il peut faire bien au delà de tout ce que nous pouvons demander et penser. «A lui soit la gloire dans l'Assemblée, dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles! Amen!»

Dans le cours de notre méditation, nous avons cité plusieurs fois des versets du chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens. Jetons encore un regard sur cette importante et riche portion de la Parole. La vérité du corps de Christ y est aussi au premier plan, mais d'une autre manière qu'en 1 Corinthiens 12 et 14. Tandis que, dans ces chapitres, l'Eglise, corps de Christ, est considérée comme scène de l'activité du Saint Esprit *ici-bas* — il est en elle maintenant, il opère dans le corps selon la puissance *de Dieu*, et en quelque mesure comme serviteur *du Seigneur* — en Ephésiens 4, nous la trouvons exclusivement dans sa relation avec la tête *dans le ciel*. Il n'y est donc nullement parlé de l'activité du Saint Esprit, ni des membres et de leurs diverses fonctions; le sujet n'est pas non plus l'administration intérieure, ni le service de l'Assemblée, mais plutôt l'amour de Christ pour son corps, sa tendre sollicitude pour chacun de ses membres. Il nourrit et soigne l'Assemblée comme sa propre chair. Il est monté en haut, et son corps, bien qu'il se trouve de fait sur la terre, est vu, quant à sa relation avec lui, comme un avec lui dans les lieux célestes. C'est *lui* aussi qui fournit les dons à son corps. Lui, qui est monté au-dessus de tous les cieux, et qui maintenant remplit tout en tous, est la source qui ne tarit jamais, de laquelle découle pour le corps tout ce dont il a besoin. «Mais, à chacun de nous, la grâce a été donnée, *selon la mesure du don de Christ*» (verset 7, comparez aussi versets 8 et 11). C'est une chose toute naturelle, que lorsque sa personne est au premier plan, nous soyons aussitôt mis en relation avec le ciel, tandis que nos regards sont dirigés sur la terre quand il est parlé du Saint Esprit, car l'Esprit opère *ici-bas* dans l'Eglise, à la gloire de Dieu.

Pour le même motif, nous constatons ici l'absence des dons qui étaient des signes de la puissance de Dieu en face du monde, qui avaient à faire avec le mal dans l'assemblée, qui servaient à tenir la chair en bride: les langues, les dons de guérison, les opérations de miracles, les aides, les gouvernements. Par contre, ceux qui ont pour objet le rassemblement et l'édification de l'Eglise, sont énumérés au complet. Nous trouvons les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs. L'amour de Christ pour son Assemblée et ses tendres soins pour elle, sont donc ici la chose principale, et, d'accord avec cela, ce qui est donné à l'Eglise pour manifester sa relation avec un Christ céleste, pour l'élever dans les lieux célestes, pour la faire parvenir en Esprit à la mesure de la stature de Christ, étant ainsi gardée de toute influence d'erreur et de doctrines étrangères, et croissant dans son caractère céleste et dans Sa plénitude. Tel est ici le caractère des dons; ils doivent servir «en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ». Ils doivent rester jusqu'à la fin, tandis que cette assurance n'est pas donnée pour les langues et pour tout ce qui est appelé les opérations de miracles (*). Tout ce qui est nécessaire pour le bien de l'Eglise, tandis qu'elle est *ici-bas*, ce qui opère sur le coeur et la conscience, et produit l'intelligence et le discernement spirituels, le Seigneur le donnera jusqu'à ce que le but soit atteint. Quelle grâce de le savoir et de pouvoir compter en simplicité sur la parole de Dieu.

(*) Au fond, tout don, comme venant d'en haut et produit par le Saint Esprit, est un don miraculeux.

Remarquons encore, quant aux divers dons mentionnés dans ce chapitre, que les *apôtres*, dans *un certain* sens, ne constituent pas une partie du corps; ils le *rassemblent*, comme

envoyés directement du Seigneur dans ce but, et en vertu des pleins pouvoirs, qui leur avaient été divinement conférés; ils donnent des ordonnances et des directions à l'Eglise. Au chapitre 2, verset 20, ils sont, conjointement avec *les prophètes*, nommés le *fondement* du temple dont Christ est la pierre angulaire. La maison est, pour ainsi dire, bâtie sur eux. Leur oeuvre, comme ayant posé le fondement du temple selon les révélations reçues d'en haut, est achevée. Dans un autre sens, cela va sans dire, les apôtres avaient leur place dans le corps, aussi bien que tout autre membre. Outre l'apôtre Paul et les douze, il y a eu d'autres apôtres aussi, comme Barnabas, par exemple (comparez Romains 16: 7; Apocalypse 2: 2).

L'évangéliste a son travail dans le monde, mais toujours en rapport avec l'Assemblée. Bien que, dans son *oeuvre*, il soit, en un certain sens, indépendant d'elle, il reste cependant toujours, comme *personnalité*, dans une relation de dépendance à son égard. Mais l'Eglise ne devrait jamais *envoyer* des évangélistes. C'est l'affaire de Dieu seul, bien que ceux qu'il envoie, sortent du milieu d'elle. La parole de Dieu réunit les *pasteurs* et les *docteurs*, et par la nature de leur service, ils sont étroitement unis, car garder et paître, conduire et enseigner par la Parole, sont évidemment des oeuvres qui sont en relation entre elles. Le pasteur suit les brebis que l'évangéliste a rassemblées, il garde le troupeau, veille à son bien, s'oppose au mal qui pénètre, et cherche à maintenir les pieds des saints dans le sentier étroit en appliquant aux coeurs et aux consciences la Parole que le docteur annonce. Le docteur expose, enseigne, découpe bien la Parole de la vérité, il édifie par elle; il y fait pénétrer, il découvre les fausses doctrines, etc. Très souvent ces deux dons se trouveront réunis en *une seule* personne, ils se complètent et réciproquement et se pénètrent l'un l'autre de bien des manières.

Or tous ces dons, c'est le Seigneur qui les donne. Comme Homme glorifié, il a reçu des dons et il les distribue aux siens, et le pouvoir ténébreux de Satan ne peut rien contre lui, ni contre la puissance qui agit dans ses messagers. Satan est un ennemi vaincu. Lui qui retenait captif, a été lui-même mené en captivité, et le Dieu de paix le brisera bientôt sous nos pieds (Romains 16: 20).

9. Le Saint Esprit dans le livre de l'Apocalypse

«Grâce et paix à vous, de la part de Celui qui est, et qui était et qui vient, et de la part des sept Esprits qui sont devant son trône, et de la part de Jésus Christ, le témoin fidèle, le premier-né des morts, et le prince des rois de la terre!» (Apocalypse 1: 4, 5).

Il manquerait un trait important à ce tableau, si nous ne jetions, pour terminer, un regard sur la personne du Saint Esprit, telle qu'elle nous est présentée dans l'Apocalypse. Comme ce livre lui-même porte un caractère prophétique et judiciaire, de même le Saint Esprit apparaît ici essentiellement comme l'Esprit de prophétie, qui, étant lui-même dans le ciel, montre l'avenir aux croyants qui vivent sur la terre, et de plus, comme Esprit de jugement. Même dans les épîtres adressées aux sept assemblées de l'Asie mineure, considérées comme représentant l'Eglise dans sa responsabilité ici-bas, l'Esprit ne se trouve pas dans l'Eglise, mais il lui parle. Ce n'est pas l'Esprit qui habite dans le croyant individuellement, ou qui distribue des dons et agit dans l'Assemblée comme il veut; mais, comme le Seigneur lui-même est vu dans un caractère

sacerdotal et judiciaire, marchant au milieu des sept lampes d'or, l'Esprit se tient dehors, juge et avertit les assemblées: «Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées».

Et tandis que, dans tous les autres écrits du Nouveau Testament, il n'est question que de l'Esprit ou *d'un seul* Esprit, nous lisons d'emblée dans l'Apocalypse (sans doute en rapport avec le septuple pouvoir spirituel d'Esaië 11: 2), qu'il y a *sept* Esprits devant le trône de Dieu. Cette apparition est si frappante qu'elle montre au lecteur attentif du livre de l'Apocalypse, qu'il se trouve sur un terrain tout nouveau. Le temps de la grâce de Dieu, dans lequel il a révélé le mystère merveilleux de Christ et de l'Assemblée, caché en Lui dès les siècles et les générations, est passé; le temps du jugement est venu. Dieu lui-même apparaît sur le trône de jugement; tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est jugé: l'Eglise, l'homme comme tel, les puissances du monde, les démons, etc. Et quand le prophète voit les «sept esprits», cela nous montre les côtés si variés de la perfection de l'Esprit, tels qu'ils se déploient dans les voies du gouvernement de Dieu envers cette terre et ses habitants; c'est pour cela aussi qu'il est vu «devant le trône de Dieu». Au chapitre 4, il apparaît sous l'image de «sept lampes de feu» brûlant devant le trône et, au chapitre 5, les sept yeux de l'Agneau prêt à ouvrir le livre de l'héritage et à en briser les sceaux, sont appelés «les sept Esprits de Dieu envoyés sur toute la terre». Le but de l'opération de Dieu n'est plus grâce et bénédiction, mais un juste jugement exercé avec un pouvoir divin et en pleine connaissance de cause. L'Esprit est devant nous, non pas comme le don précieux de Dieu à son Eglise, mais comme l'énergie active du pouvoir judiciaire de l'Agneau, comme l'Esprit de jugement qui sonde et amène tout à la lumière. Il y aura bien aussi, dans ces jours affreux, des croyants sur la terre, des hommes nés de nouveau par la puissance de l'Esprit, conduits par lui et fortifiés dans leur témoignage; mais le caractère de son activité en eux est tout autre que maintenant. Tandis qu'aujourd'hui il habite dans les croyants comme un Esprit de communion et les introduit dans toute la plénitude de ce qui leur est donné en Christ, il opérera de nouveau, dans les temps de la fin, à la manière de l'Ancien Testament, et sera comme un Esprit de prophétie qui n'habite pas ici-bas, reliant les coeurs des rachetés avec le ciel, mais qui leur montrera l'avenir et ce qu'ils *recevront*, lorsque *Christ* apparaîtra et anéantira leurs ennemis. De là aussi l'appel des saints de la fin à la vengeance divine.

Mais à la fin du livre, quand le cercle des communications prophétiques sur les voies de Dieu en jugement est clos, le Seigneur se tourne vers son Assemblée ici-bas, et s'annonce à elle en rapport avec son espérance céleste, comme l'étoile brillante du matin, et nous lisons: «*L'Esprit et l'Epouse* disent: Viens!» Ce ne sont plus sept Esprits qui, comme des lampes de feu, brûlent devant le trône de Dieu, les symboles du jugement n'effraient pas nos regards; non, c'est la personne si bien connue de l'Epouse, le Saint Esprit envoyé du ciel ici-bas, le Messager divin qui doit l'amener d'un pays lointain à l'Epoux bien-aimé, qui l'a soigneusement conduite à travers le désert, et est sur le point d'atteindre au terme de sa mission. En pleine harmonie avec les sentiments de l'Epouse, il désire quitter cette terre et amener l'Epouse,

fruit de son activité, là où, aux côtés du Fils de Dieu, délivrée de tout danger et de toute tentation, elle siégera en gloire d'éternité en éternité.

«Qui est cet homme qui marche dans les champs à notre rencontre?» demandait jadis Rebecca, lorsque arrivée de son long voyage, elle vit Isaac venir à elle; et Eliézer répondit: «C'est *mon seigneur*». Il en sera bientôt de même, — oh! qui pourrait saisir les délices de cette heure? — notre voyage finira; notre fidèle Seigneur viendra au-devant de nous, et l'Esprit Saint qui, durant le long pèlerinage dans le désert, a si souvent fortifié nos coeurs et nos mains en nous parlant de Jésus, dirigera les yeux de tous sur Celui qu'il est venu glorifier.

Cher lecteur, nous avons médité ensemble un sujet merveilleux, et tu sentiras avec moi que nous n'avons que bien peu pénétré dans ses profondeurs et ses hauteurs, que nous n'avons que bien légèrement effleuré la gloire de la personne sublime et divine du Saint Esprit. Mais Dieu soit loué de ce qu'il nous a donné de la discerner et de la comprendre un peu! Il est puissant pour donner davantage; et ce peu que nous pouvons saisir, réveille en nous le désir de la perfection et nous fait pressentir la plénitude placée devant nos coeurs et préparée pour nous. Et si nous demandons quel est le centre de toute cette plénitude glorieuse, l'objet et le but de toute l'activité du Saint Esprit, le commencement et la fin de toutes les voies de Dieu? la réponse est: *Jésus — Jésus — Jésus!* Celui qui dit: «*Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange... Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin*».

«Et l'Esprit et l'Epouse disent: Viens! Et que celui qui entend, dise: Viens. Et que celui qui a soif, vienne; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie!»

Fragments

ME 1909 page 40 : Dieu manifeste sa gloire en grâce

Quand Moïse demande à Dieu de lui *faire voir sa gloire*, Dieu lui dit (Exode 33: 19): «Je ferai passer toute *ma bonté* devant ta face... et je ferai grâce à qui je ferai grâce».

Quand les apôtres contemplent le Fils, la Parole qui était Dieu, et voient sa gloire, elle est pleine de *grâce* et de vérité (Jean 1: 14).

Dans les siècles à venir, Dieu montrera les immenses richesses de sa *grâce*, dans sa *bonté* envers nous dans le Christ Jésus (Ephésiens 2: 7).

ME 1909 page 80 - Koechlin M.

A cause du Seigneur Jésus, la multitude de l'armée céleste proclame *du ciel* la paix sur *la terre* (Luc 2: 13). De *la terre*, la multitude des disciples répond, en Luc 19: 38: Paix *au ciel*. Et les uns et les autres glorifient Dieu dans les lieux très hauts.

Il se dégage du premier chapitre de l'évangile de Jean comme le parfum divin de la personne du Seigneur, et ce parfum se répand en amour et en grâce dans tout l'évangile.

On ne peut caractériser les épîtres par un mot; mais on trouve tout particulièrement en Jean, *l'amour*; en Pierre, *la gloire*; en Jacques, *la patience*; en Paul, *la grâce*.

Ce qui nous donne la mesure de l'amour de Dieu envers nous, c'est qu'il nous aime comme son Fils qu'il a aimé avant la fondation du monde (Jean 17: 23-24): le Fils de son amour! le Fils bien-aimé en qui il a trouvé son plaisir! Amour éternel! Amour de Dieu qui est amour!

Le chapitre 3 de l'évangile de Jean nous parle du *fils de l'homme* dans *le ciel* (verset 13) et du *Fils de Dieu* dans *le monde* (verset 17). Dieu est venu dans le monde dans la personne de son Fils, et l'homme est introduit dans le ciel en Lui.

ME 1909 page 120 - Rossier H.

Vous dites: «*Notre vieille Bible*». Je n'aime pas du tout ce mot dans la bouche des chrétiens. La Bible est jeune d'une éternelle jeunesse. L'âge ne l'atteint pas; elle ne change pas plus que Dieu lui-même. Si les hommes qui gâtent tout ce qu'ils touchent ont laissé ici et là l'empreinte de leurs doigts sales sur le vêtement dont Dieu l'a revêtue, ils n'ont pu

l'atteindre elle-même, ni *changer* son vêtement. La Bible est les Ecritures et les Ecritures sont la parole de Dieu; il n'y a aucune différence. Elle est la Révélation de Dieu faite à l'homme et appropriée à ses capacités, quoique la foi seule puisse la saisir. Etant la Révélation de Dieu, elle demeure éternellement.

ME 1909 page 140

L'homme cherche à tout perfectionner dans le monde et à améliorer tout ce qui touche à l'humanité. Mais la perfection qu'il pense atteindre ne sera finalement aux yeux de Dieu que le comble de la corruption.

En justifiant le méchant, Dieu ne sanctionne pas la méchanceté. La mort de Christ glorifie davantage la justice, la sainteté et l'amour de Dieu, que ne pourrait le faire la condamnation éternelle du pécheur.

Si nous repassons notre vie, impossible d'y découvrir la vie; mais si nous repassons ce que Dieu a fait, nous faisons de tout autres découvertes. Du moment que nous détournons les yeux de ce que Dieu a fait, nous perdons aussi la certitude de l'amour de Dieu pour nous.

Nous avons une tendance perpétuelle à nous placer sous la loi et à chercher en nous quelque chose qui nous rassure quant à notre état devant Dieu. Mais l'Evangile nous montre que Dieu nous a connus à fond et que cependant il nous a aimés.

ME 1909 page 380

Un homme peut être appelé à prêcher l'Evangile dans le même endroit pendant des années. Peut-être se sentira-t-il parfois oppressé à la pensée d'avoir à s'adresser au même auditoire, sur le même sujet, semaine après semaine, mois après mois, année après année; peut-être cherchera-t-il en vain quelque sujet plus nouveau, plus frais, plus varié; peut-être désirera-t-il se rendre dans un nouveau milieu, où les sujets qui lui sont familiers seront nouveaux pour les auditeurs. Cet homme doit se souvenir que *Christ* est le seul grand sujet de l'évangéliste, que le Saint Esprit seul a le pouvoir de traiter ce sujet, et qu'il est à l'usage des pauvres pécheurs perdus.

ME 1909 page 440

De tous les exercices de piété auxquels un chrétien participe, aucun n'est plus précieux, plus caractéristique, ne place le Seigneur d'une manière plus touchante et plus solennelle devant nos coeurs, que la Cène. Le chrétien peut chanter la mort du Seigneur, la mentionner dans ses prières, la lire dans les Ecritures, ou en entendre parler, mais ce n'est que dans la Cène qu'il *l'annonce*.

ME 1909 page 460 - Rossier H.

A la Pâque, l'Israélite était en sûreté chez lui, parce que le sang était au dehors sous l'oeil de Dieu. Cela n'impliquait pas encore pour lui *la paix*, ni *la connaissance de ses relations avec Dieu*. Pour trouver la paix, il faut avoir traversé la Mer Rouge.

A la Pâque, Dieu était un *juge* et aurait *condamné* le peuple si le sang ne l'avait mis en *sûreté* en *arrêtant le juge*. A la mer Rouge, le peuple n'avait plus à faire au juge, mais il avait *l'ennemi contre lui*, tandis que Dieu était *pour lui* et combattait pour lui. La Pâque arrête Dieu et me met en sûreté; à la Mer Rouge, Dieu *intervient*, *arrête l'ennemi*, l'anéantit, et *me délivre*.

A la Mer Rouge, Dieu prend *contre Lui* tous les ennemis qui étaient *contre moi* et que j'étais impuissant à combattre: «L'Eternel combattra *pour vous*».

Ce qui met en *sûreté*, ce n'est pas de le *savoir*, mais de *l'être*. Je puis avoir trouvé un abri pendant l'orage en me demandant tout du long si cet abri tiendra. Mais je ne serai *heureux* que si j'ai compris que mon abri ne peut être ébranlé.

La sollicitude de l'amour divin

1 Jean 4: 7-19

Darby J.N.

ME 1909 page 54

Ce passage est d'une grande beauté et plein d'encouragement pour une âme humble et sérieuse, car il nous montre Dieu s'occupant de nous depuis notre état de péché jusqu'au jugement final, et déployant son amour du commencement à la fin.

En général, cette épître de Jean nous présente la vie divine, cette vie éternelle qui était avec le Père et qui fut manifestée ici-bas dans la personne du Seigneur Jésus, mais nous ayant été communiquée, car, comme il est dit, cela est vrai en *Lui et en nous*. L'évangile de Jean, outre la doctrine du Consolateur, nous présente Dieu manifesté dans le Fils et la vie en Lui; mais l'épître nous présente la vie qui nous est communiquée, et cette vie connue par ses fruits d'amour fraternel, d'obéissance, et de justice pratique.

Le sujet de notre passage est l'amour. Il parle d'abord de l'amour comme d'une participation à la nature du Dieu qui est amour. «Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu» (verset 7); il participe de sa nature et connaît par conséquent Celui qui est amour. C'est par la possession d'une nature que nous pouvons connaître ce qu'elle est et ce qu'est l'Etre qui la possède. Un animal ne connaît pas ce qu'est l'homme, ni sa manière de penser ou de sentir; un homme sait ce qu'est l'homme, mais ne sait pas ce qu'est un ange, sinon par une partie des rapports d'un ange avec Dieu, par où nous pouvons connaître quelques éléments de sa nature.

Celui qui aime connaît Dieu, car il est né de Lui, étant rendu participant de la nature divine; c'est une vérité précieuse, la source d'une joie éternelle et de délices infinies. Mais, quand nous en venons à la réalisation pratique ici-bas, nous nous heurtons à des difficultés. J'aime les frères: mais au fond, avec quelle froideur le moi s'est souvent montré, et combien je manque d'amour! Je ne puis pas me fier un seul instant à mon propre cœur. Puis-je réellement dire que je suis né de Dieu et que je connais Dieu, quand je découvre dans mon cœur perfide tant de choses, qui entravent continuellement mes désirs? J'espère, je crains; je n'ai en moi aucune liberté d'esprit. Il est bon qu'il en soit ainsi; mais l'Esprit Saint me fait connaître l'amour vu d'un autre côté, non pas en moi, mais là où il est parfait, c'est-à-dire en Dieu lui-même, dans ses voies et sa manière d'agir. «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu *pour nous*» (verset 9), à notre égard, ou pour ce qui nous concerne. Mais analysons brièvement ce passage, afin d'en saisir la portée et la perfection.

Nous trouvons d'abord, aux versets 9 et 10, l'amour de Dieu envers le pécheur, puis, au verset 12, la jouissance de cet amour goûtée par le croyant; enfin, au verset 17, l'amour consommé avec nous, par l'assurance qu'il nous donne pour le jour du jugement.

Voyons d'abord la première de ces trois choses son amour *pour* nous, pécheurs. L'objet éternel des délices de Dieu, son Fils unique, nous a été envoyé avec un double but en vue de nous bénir. C'est, en premier lieu, une bénédiction *positive*, il a été envoyé, afin que nous vivions par Lui (verset 9). Nous étions morts dans nos péchés, et Dieu nous a donné une vie nouvelle, une vie divine. Nous ne vivons désormais plus en Adam, mais dans le Fils de Dieu. Celui qui a le Fils a la vie. Notre existence quant à Dieu est la vie divine en Christ. C'est en amour que Dieu s'est souvenu de notre ruine et qu'il nous a donné la vie éternelle dans son Fils. Mais nous trouvons, en second lieu, que nous étions coupables en tant qu'êtres responsables devant lui. Alors son amour est venu nous rencontrer. Il a donné son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. Il ne s'agissait plus de loi, ni de devoir, choses qui avaient déjà été mises en question, mais, comme êtres responsables, nous étions définitivement sous la ruine et sous la condamnation. Or, l'amour ne consiste pas en ce que nous, nous ayons aimé Dieu: ceci la loi l'exigeait avec raison, et nous obligeait à chercher cet amour dans nos coeurs, quand nous étions placés sous elle, afin de fournir, si cela était possible, la preuve de la vie en nous. Nous ne pouvons l'y trouver; c'est alors que nous apprenons que l'amour consiste en ce que Dieu nous a aimés et a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. Il n'exige pas de nous, comme sous la loi, ce que nous devrions être, quelque juste que soit cette exigence, mais il ôte nos péchés par une sainte propitiation.

Donc, nous étions morts dans nos péchés et il nous donne la vie; nous étions coupables et il a donné son Fils pour faire propitiation pour nos péchés. Il a satisfait ainsi à tout ce que réclamait notre état au double point de vue de notre condition comme pécheurs. Maintenant, l'amour de Dieu étant connu, le coeur libre, la conscience purifiée, il peut nous exhorter à nous aimer les uns les autres (verset 11).

Désormais, il n'a plus à faire à un pécheur, mais à un saint. Mais ce dernier possède d'autres privilèges que celui d'être pardonné et d'avoir la vie. Personne ne vit jamais Dieu (verset 12); comment le connaître, même avec une vie et une nature qui nous en rendent capables? Pouvons-nous le connaître comme un objet pleinement révélé à nos âmes? Devant le monde, Dieu se révélait en Christ quand il était personnellement présent au milieu des hommes (Jean 1: 18), et il fut rejeté. Mais comment se révèle-t-il maintenant à nous?

«Si nous nous aimons l'un l'autre, *Dieu demeure en nous*, et son amour est consommé en nous» (verset 12). C'est là notre privilège; nous jouissons de l'amour de Dieu répandu dans nos coeurs. Dieu demeure en nous par son Esprit et manifeste sa présence par la jouissance de son amour infini. Ce n'est pas seulement que nous l'aimons, mais son amour est répandu *dans* nos coeurs par le Saint Esprit qui nous est donné; il est bien dans nos coeurs, mais ce qui s'y trouve, c'est l'amour de Dieu connu et goûté par sa propre présence. Si Dieu demeure ainsi en nous — ce que nous savons, car il nous a donné de son Esprit et répand cet amour dans nos coeurs par sa présence même — nous pouvons bien dire que nous sommes consommés dans l'amour, car qu'y a-t-il de plus parfait que le Dieu d'amour, et où trouver une communication plus parfaite de cet amour que dans le fait qu'il habite en nous? Lui-même est

l'amour parfait et le répand dans nos coeurs par sa présence; mais, s'agit-il d'en fournir la preuve, nous ne la cherchons pas en nous, mais hors de nous.

«Nous avons vu, et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde» (verset 14). Vous ne pouvez séparer la jouissance de l'amour de Dieu en nous par sa présence, d'avec l'oeuvre dans laquelle il a été parfaitement révélé pour sa propre gloire. Cette part du croyant n'est pas une preuve de progrès spécial ou extraordinaire; c'est l'état chrétien: «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu» (verset 15). Dieu, s'il demeure en nous, est infini, et nous, nous demeurons en Lui, nous sentant entourés par sa bonté, son amour et sa puissance, en sorte que notre demeure et notre repos sont en Lui et dans la plénitude de son amour. Tout cela, nous pouvons le réaliser à des degrés divers, mais c'est la part de quiconque confesse *Jésus*, cet Homme débonnaire, comme étant le Fils de Dieu. Il n'est naturellement pas question ici des hypocrites.

Mais l'apôtre a soin de nous ramener à considérer l'amour en Dieu, tel qu'il a été déployé *envers* nous. «Nous avons cru et connu l'amour que Dieu a pour nous» (verset 16). Quel que soit notre degré de jouissance et notre réalisation de cet amour, c'est toujours l'amour qui se trouve en Lui, amour souverain qu'il a eu pour nous. Nous connaissons Dieu. «Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui» (verset 16). Ici, bien que l'amour soit toujours le même, c'est-à-dire, ce que Dieu est et ce qu'il nous manifeste, l'ordre des pensées est un peu différent. Je demeure dans l'amour: j'ai la jouissance et la conscience de cet amour et de sa puissance s'exerçant envers d'autres. En demeurant dans l'amour, je demeure en Dieu, car c'est ce que Dieu est. Mon âme se repose et se confie en lui, entourée de sa bonté, et en tant que l'amour est actif et en exercice dans mon coeur dans lequel il est répandu, Dieu est en moi, et daigne demeurer en moi. En premier lieu, nous avons un fait: Dieu demeure dans le croyant et, Dieu étant infini, le croyant demeure en Lui. Ensuite, quant à sa jouissance et à ses privilèges, le croyant demeure en Dieu; et enfin, quant à l'activité de l'amour, Dieu demeure en lui. Le premier fait a rapport à notre état, puis on trouve la double bénédiction: Dieu lui-même et l'activité de son amour. Tout ceci est simple. Le croyant jouit dès à présent d'une vie abondante, éternelle et pure, qui trouve son bonheur en Dieu lui-même, et cette vie s'exerce, comme elle s'exerçait en Jésus, dans l'amour pour les siens et pour les pécheurs qui nous entourent.

Nous en venons maintenant au troisième pas dans cette chaîne bénie de l'amour. Le premier est l'amour pour nous, le second, l'amour en nous, le troisième, l'amour avec nous: «En ceci est consommé l'amour *avec nous*, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (verset 17). L'amour a pourvu à tout, depuis le temps où nous étions encore pécheurs: il s'est occupé de notre coeur et a demeuré en nous pendant notre pèlerinage, et maintenant il nous fait connaître sa perfection pour le jour où le jugement de Dieu mettra toutes choses en question, sauf le fruit de son amour. Mais comment cet amour se comportera-t-il au jour du jugement? Ici, l'amour est consommé *avec nous*; nous sommes semblables à Christ, qui est le Juge: qu'avons-nous donc à craindre?

Oh! comme l'amour a pensé à nous, depuis notre état de péché et de mort jusqu'au jugement, et nous a donné d'être maintenant «dans ce monde», tels que Christ lui-même devant Dieu. Qui trouvera à redire à cela? Sera-ce Christ, à qui nous sommes semblables? ou Dieu qui trouve en lui ses délices? Nous avons toute assurance au jour du jugement. Il n'y a pas de lieu où le croyant puisse avoir autant d'assurance que celui du jugement, lorsqu'il connaît sa position en Christ. Quand nous serons devant son tribunal, nous lui serons parfaitement semblables; et comme il est, lui, nous sommes nous aussi, *dans ce monde* (verset 17). Bien des chrétiens sincères ne voient pas leur position en Christ; ils peuvent dire: «Je suis un pauvre pécheur, et la croix est précisément ce qu'il me faut». Précieuse vérité! Mais changez la phrase et dites: Je suis un pauvre pécheur, et le tribunal de Christ est précisément ce qu'il me faut. Voilà qui ne leur va pas. Néanmoins nous devons tous être manifestés devant le tribunal du Christ (2 Corinthiens 5: 10). Là, il importe que nous soyons propres à la présence du juge. Il faut qu'un homme soit sale pour être lavé; il faut un débiteur à celui qui vient payer ses dettes; mais il faut une personne juste pour un tribunal, et ici, nous avons la mesure de cette justice dans le Christ qui est assis là comme juge. Mais il est ma justice. Quand je paraîtrai là, j'y paraîtrai en gloire, je lui serai semblable, je porterai son image, ayant été *ressuscité* en gloire, — et mon corps vil ayant été rendu conforme à son corps glorieux. Il n'y a donc ici aucune place pour la crainte. La grâce a placé le croyant en Christ et, par son oeuvre, il est rendu agréable dans le Bien-aimé: tel qu'il est, tel est le croyant dans ce monde. Comment puis-je craindre, si je suis semblable à Christ?

Remarquez que je ne suis pas tel que Christ *était*. Il était sans péché, et ne l'a pas connu, même lorsqu'il était ici-bas. Si moi, je dis que je n'ai pas de péché, je me séduis moi-même, et la vérité n'est pas en moi; mais ma place devant Dieu est en Christ, non pas dans la chair. Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Mais tel qu'il *est*, maintenant qu'il a accompli l'oeuvre et qu'il a lui-même ôté nos péchés, ayant, par la seule offrande de son corps, faite une fois pour toutes, rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, tel qu'il est maintenant, disons-nous, tels nous sommes dans ce monde, rendus agréables dans le Bien-aimé. Je le répète, qu'avons-nous à craindre? N'est-ce pas là la sollicitude de l'amour parfait, qu'au lieu du jugement, nous trouvons la perfection? De plus, je sais que je suis semblable au juge, semblable au Seigneur glorifié, semblable à mon Sauveur. Oui, c'est un amour plein de grâce, puisqu'il a pensé à mes péchés et à mon état de mort spirituelle; un amour apportant la bénédiction, puisque Dieu habite en moi, un amour consommé, puisque je suis semblable à Christ, au Fils de Dieu lui-même, en sorte que là où il pourrait, à coup sûr, y avoir de la crainte, la crainte est bannie. L'amour m'a révélé et ce qu'il a fait et, tout en me faisant jouir maintenant de lui-même, car Dieu demeure en moi et moi en Lui, l'amour porte mes regards en arrière, et là je le vois à l'oeuvre à mon égard, alors que j'étais un pécheur dans la mort. C'est un amour découlant de lui jusqu'à moi, en sorte que je puis compter sur lui, et, plus encore, apprendre à connaître sa perfection, au lieu d'être dans la crainte. Alors je découvre que cet amour avait des desseins merveilleux à mon égard, jusqu'à me rendre semblable à Christ, le Fils de Dieu, un Homme dans la gloire. Lui, la justice de la perfection divine, Celui même devant le tribunal duquel, semblable à Lui, je devrai comparaître ayant sa

justice. L'amour a pensé à tout ce qui peut me faire exalter Dieu, comme étant infini en grâce, me faire jouir de sa bonté dans une justice que Lui a fait être la mienne.

«Il n'y a pas de crainte dans l'amour». Où la crainte trouverait-elle place depuis mon état de mort dans mes péchés jusqu'au tribunal de Christ? Dieu ne peut pas m'aimer trop, mais il ne peut pas m'aimer davantage; quel repos pour mon coeur!

Et remarquons ici, que *l'espérance*, quant au jour du jugement, n'est nullement le vrai sentiment chrétien. Nous espérons, parce que nous voyons la bonté de Dieu et que nous connaissons la rédemption comme un fait; nous craignons, parce que nous voyons en nous ce qui ne peut pas subsister devant le jugement de Dieu. Nous sommes vacillants et mal à notre aise, et quand nous pensons au jugement, nous avons du tourment, parce que nous avons de la crainte. Dieu ne veut pas que nous soyons ainsi; il ne veut pas que nous ayons du tourment; il veut que nous marchions avec lui, heureux et pleins de *confiance*. La crainte n'est pas la confiance. Mais si nous devons être jugés, c'est-à-dire, si notre position doit être décidée en ce jour-là, d'après nos oeuvres (car nous devons tous comparaître devant le tribunal de Christ), alors nous serons certainement condamnés. N'entre pas — dit le coeur qui connaît ce qu'est le péché et ce qu'est la chair aux yeux de Dieu — n'entre pas en jugement avec ton serviteur, ô Eternel! car devant toi, *nul homme vivant ne sera justifié*. Mais le croyant a appris ceci pour lui-même avant le jugement et s'est abrité sous l'espérance placée devant lui, et il sait que la rédemption est aussi sûre qu'elle est complète et que la justice divine est aussi satisfaisante, si je puis employer ce faible terme, que sa condamnation était certaine. Le croyant ne confond pas, comme étant sa part, le jugement dû au péché et la rédemption de dessous le péché. Il reconnaît pleinement la condamnation et le fait qu'il la mérite; il croit pleinement en la rédemption, mais il ne détruit pas la force de ces deux choses en les confondant ensemble. Le jugement, prononcé sur son état, aurait eu comme résultat, il le sait, une condamnation certaine. La justice divine (et nous sommes la justice de Dieu en Christ) est une nécessaire et parfaite acceptation du pécheur. C'est la grâce qui m'a donné cette justice, et l'a faite mienne. Comme il est, Lui, tels nous sommes *dans ce monde*; nous possédons cela par la foi; nous avons assurance au jour du jugement, et il n'y a point de crainte dans l'amour: en cela, notre part est consommée. Ressuscité en gloire, le croyant est manifesté devant le tribunal de Christ, mais glorifié avant d'y paraître, son corps vil ayant été rendu conforme au corps glorieux du Sauveur, par ce pouvoir qu'il a de s'assujettir toutes choses. Connaissant alors comme il a été connu, le croyant arrivé à l'état de perfection, portant «l'image du céleste», repasse les innombrables voies de l'amour qui l'a soutenu, lui, pauvre, faible créature, justifiée en Christ, tout le long du chemin, pour qu'il se connût lui-même et connût aussi l'amour qui a pensé à lui, qui l'a conduit, soutenu, supporté, relevé et enfin amené dans la gloire, semblable au Seigneur, pour pouvoir jouir de l'amour qui a fait toutes ces choses, pour le célébrer aussi, pour vivre à jamais dans une sainteté où aucun mal ne peut entrer, où tout est joie sans mélange, pour y trouver enfin Jésus, le Seigneur de gloire, le Premier-né entre plusieurs frères. Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. Mais combien sont imparfaites toutes nos pensées à l'égard de ce jour futur!

Notre part actuelle est de demeurer en Christ, de penser à Lui et de le servir ici-bas avec des coeurs qui n'admettent aucun partage.

Seigneur! ta grâce illimitée,
Si pure et si douce pour moi,
Fait que mon âme est transportée,
Chaque fois que je pense à toi.

Pourtant en moi quelle inconstance
Ne vois-tu pas, ô Jésus Christ!
Les jeux variés de l'enfance
Sont moins changeants que mon esprit.

Oui, ton amour toujours le même,
Sollicite mon faible coeur
A jouir de l'éclat suprême
De ses doux rayons de bonheur,

Oh! si mes yeux pouvaient sans cesse
Suivre cet astre glorieux;
Si je pouvais de ta tendresse
Voir tous les reflets radieux;

Mon âme alors, pleine de zèle,
Saurait t'aimer plus ardemment,
Et, connaissant mieux son modèle,
Prendrait tout son accroissement.

Mais si quelquefois un nuage
Vient me dérober ta beauté,
Ami divin, après l'orage,
Comme avant, brille ta clarté!

De toi que rien ne me sépare,
O mon Sauveur! enseigne-moi,
Si de nouveau mon pied s'égare,
A revenir bientôt à toi.

De ta paix, de ta bienveillance,
Fais-moi savourer tout le prix;
Couronne alors mon espérance,
Et me transporte en tes parvis.

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 360 page 58

à Mr H.R.

Elberfeld, juin 1874

Cher frère,

N., qui a désiré lire ce que j'avais écrit sur M. G., a tenu à en prendre copie. Mais je n'ai pas l'intention d'entrer en controverse, et je ne crois pas que l'analyse rapide de son écrit que j'ai faite dans la dernière partie soit propre à être publiée. Je ne touche que ce qui paraît à la surface; je ne sais aussi si ces doctrines méritent d'être dénoncées, mais si vous trouvez quelqu'un que ces écrits fourvoient vous pourriez vous servir du mien en particulier. Il paraît qu'en Hollande on prêche la même doctrine.

Notre conférence est, je l'espère, bénie. Mon allemand que je croyais avoir perdu, va à merveille. J'ai de bonnes nouvelles de Syrie et d'Egypte, d'Amérique aussi...

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 361 page 59

à Mr H.R.

Londres, 6 juillet 1874

Cher frère,

Vous pourrez donner pour titre: Quelques notes rapides suggérées par la lecture des Etudes bibliques de Mr F. G. et adressées à un ami, par J.N.D. Il faut faire remarquer, comme, au reste, je crois l'avoir fait, que je touche seulement ce qui concerne la personne et l'oeuvre du Seigneur, et dire dans la Préface que je ne doute pas que Mr G. n'ait répondu avec clarté et avec intelligence à beaucoup d'objections des incrédules. Je ne désire nullement rabaisser la valeur de ce qu'il a écrit dans ce sens, mais je m'adresse à l'esprit chrétien et, quand il s'agit de la personne et de l'oeuvre de Christ, cela prime toute autre considération. Rien de secondaire ne m'aurait engagé à entrer dans une polémique que j'aborde avec répugnance en acquiesçant à votre désir de publier ces pages.

Je n'ai pas mentionné le passage dont vous parlez, parce qu'il parle de la nature viciée en nous et qu'il la voit restaurée dès son point de départ — il est vrai, comme innocente et non pas sainte, ce que j'ai relevé. Il ajoute que le Seigneur a refusé au péché le moindre pied à terre dans son coeur. L'auteur est inconséquent, mais son système est: Christ, l'homme innocent qui se sanctifie et n'admet pas le péché, comme Adam; alors, vaincre le péché dans sa personne, pourrait signifier ne pas l'admettre. On pourrait, en effet, relever ce qu'il dit,

page 156, mais l'expression est vague, car il admet que Christ était toujours Dieu, et je craignais d'entrer trop avant sur un terrain où les explications humaines n'aboutissent à rien, car «personne ne connaît le Fils». Le système est entièrement faux, mais j'ai préféré retenir ce qui était évident. Qu'est-ce que «abandonner la vie divine», quand on est Dieu? J'avoue que je n'y vois goutte. Au fond, pour lui, le Seigneur n'est qu'un homme, et pas même un homme saint, mais il prétend expliquer ce que l'homme ne peut expliquer, et je préfère ne pas le suivre sur ce terrain. Ce que je ne saurais pas dire au juste, c'est jusqu'à quel point il admet la lutte du péché en Christ.

Je viens de recevoir les volumes que vous m'avez envoyés et je vous en remercie. J'ai ouvert les «Conférences» et j'y trouve du non-sens, mais, pardessus tout, l'ignorance de Dieu. Le bien est pour l'auteur «l'ordre déterminant les relations». Donc il n'y avait, avant la création, aucun bien en Dieu. La sainteté de Dieu *lui-même*, c'est, dit-il, sa volonté inébranlable de maintenir intact l'ordre qui doit régner, etc.; mais alors sa sainteté serait entièrement perdue dans la chute. Au reste, l'auteur est Pélagien. Puis la sainteté renferme, selon lui, la communication de Sa vie divine. Alors Dieu n'était pas saint, avant que la libre volonté de l'homme, sans Lui, ait accepté la communication de la vie. Pour répandre ces inepties, il faut une très grande confiance en soi-même, tout en étant moralement superficiel.

A la hâte: votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 362 page 79

à Mr H.R.

Londres, 11 juillet 1874

Cher frère,

J'ai senti le danger dont vous parlez, et votre crainte serait juste si l'on dépassait la communication à des âmes qu'on aurait rencontrées et qui seraient en danger. Mais si vous insistez là-dessus, je ne m'oppose pas à ce qu'on publie le traité. Il est très imparfait et n'est qu'un relevé de ce qui est essentiel. Les écrits en question contiennent une masse de fausses doctrines, mais qui ne sont que des choses ordinaires; deux justifications, le libre arbitre, et force autres choses. Si vous publiez mes pages, il vous faut dire que, répondant à la hâte à la demande d'un individu, on les a aussi publiées sur la demande d'autrui. Pour faire la chose convenablement, il faudrait lire les autres ouvrages de l'auteur et comprendre ainsi tout son système. Sans cela, les feuilles que vous possédez sont nécessairement imparfaites.

A la hâte; votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 363 page 116

à Mr H.

Ventnor, novembre 1881

Bien cher frère,

J'ai été heureux de recevoir votre bonne lettre et d'apprendre que vous êtes bien arrivés et tout à fait établis à W. C'est un climat plutôt froid, mais pas plus froid pour vous, Canadiens, que le Canada ne l'est pour nous, Anglais; cependant, je m'en accommodais bien. Mais, que nous soyons ici ou là, notre place est où Dieu veut nous avoir, et c'est là que nous pouvons compter sur sa bénédiction et sur le sentiment de sa présence. Il peut et veut nous *garder*, dans sa patiente et parfaite grâce, où que nous soyons, mais il nous est *révélé* dans le chemin de sa volonté, afin que nous marchions dans la lumière de sa présence. Il garda Abraham en Egypte, mais ce n'était qu'à Béthel qu'il y avait un autel pour lui. J'ai confiance que, tous deux, vous vous trouvez dans ce chemin-là. Je pense qu'il est plutôt avantageux pour un jeune ménage de passer, dès le début de la vie conjugale, par des circonstances un peu éprouvantes, car elles lient les coeurs ensemble.

Evidemment, il y a un lieu meilleur et plus élevé, mais, dans les circonstances de la vie, l'aide et l'encouragement que l'on peut trouver l'un dans l'autre, resserre les liens; car ici-bas la vie est faite de petites choses. Par exemple, lorsque le mari rentre à la maison fatigué, ayant froid, et qu'il trouve un bon accueil et les soins dont il a besoin, dans la mesure du possible, il y a un sentiment réciproque d'affection, et c'est un grand point; l'on est rejeté l'un sur l'autre. Là où l'affection existe, ce sentiment est cultivé, et je crois que c'est de toute importance. Ce qui en découle est une entière confiance l'un dans l'autre; mais tout cela se réalise, cher frère, lorsque Christ est tout pour chacun des deux époux, car alors le moi est mis de côté et la grâce de Christ, opérant dans le coeur, surmonte toutes les difficultés. Christ étant le motif qui nous dirige, nous serons ainsi amenés à un service réciproque de considération et d'affection; mais il est aussi le tout de chacun individuellement, la lumière pour l'âme et l'expression bénie, ainsi que le canal de l'amour de Dieu. Seulement, cela exige chez nous une réelle diligence.

Tout ce qui nous entoure, même nos devoirs légitimes, nous entraîne constamment loin de Lui et tend à nous affaiblir spirituellement. Lorsque nous restons attachés à Christ, tout va bien pour nos coeurs; dans la conscience de son amour, nous apprenons comment nous confier en Lui, et compter sur Lui; rien ne peut nous séparer de cet amour. Les distractions mondaines perdent de leur puissance, lorsque le coeur est ailleurs; les neuf dixièmes de nos tentations seraient ainsi évités. Une mère, par exemple, recevant la nouvelle que son enfant a été écrasé par le train, ne remarquerait pas, en y courant, les belles choses exposées à la devanture des magasins. Nous devrions servir Christ, même en accomplissant nos devoirs légitimes. Une sainte intimité avec Lui est la force et la lumière de l'âme, et il nous encourage à la cultiver, car il est plein d'amour. Nous voyons, à la fin de Matthieu 17, comment il place Pierre dans son intimité. Les didrachmes étaient le tribut payé pour le temple de l'Eternel. Tandis que, d'un côté, le Seigneur manifeste qu'il connaît toutes choses et peut commander à ses créatures, même à un poisson, d'apporter la somme exactement nécessaire, de l'autre, il dit à Pierre: «Afin que *nous* ne les scandalisons pas». Toi et moi sommes fils, et, de ce fait, nous n'aurions pas à payer le tribut, mais, ajoute-t-il, «prends-le, et donne-le-leur pour moi et pour toi».

Il parlait aussi intimement et familièrement à ses disciples au sujet de sa mort, qu'avec Moïse et Elie. C'est ce précieux Sauveur, plein de grâce, que nous possédons; il prend son plaisir à nous avoir *près* de Lui; il veut nous avoir bientôt *avec* Lui pour toujours, et aussi, semblables à Lui. Qu'il nous donne de lui ressembler chaque jour davantage! Combien l'intimité avec Lui, cultivée, garde la conscience en éveil et le coeur heureux!

Vous êtes comparativement un jeune chrétien, moi un vieux, mais *Lui* est tout ce dont nous avons besoin l'un et l'autre, ce qui nous convient parfaitement. Vous qui commencez le voyage, l'ayant devant vous, vous pourrez l'avoir pour vous; moi, je puis regarder en arrière et voir une patience, une fidélité, une bonté, au delà de toutes mes pensées et de toute ma louange. La pensée que chaque jour je m'approche du moment où je serai pour toujours avec Lui, est douce pour moi. Si Dieu vous conserve, vous aurez à supporter les fatigues du chemin, pour moi, cela est presque passé. Vous aurez une aide, et moi je l'ai parcouru seul, mais tout est fondu, pour ainsi dire, dans sa grâce et sa fidélité.

Mes affectueux souvenirs à Madame H., que je dois apprendre à appeler par son nouveau nom; c'est mon premier essai. Je la remercie de son aimable billet. Je suis très heureux qu'elle porte déjà votre nom, car lorsqu'on est fiancé, je ne crois pas que ce soit une bonne chose d'apporter du retard au mariage, quoique ce soit parfois inévitable. Je ne regrette pas non plus de vous savoir à W., quoique, au début, vous puissiez peut-être sentir de l'isolement.

Que le Seigneur vous bénisse abondamment tous deux. Tout ce qui se lie à la famille de Madame H. a une place dans mon coeur, et je serai très heureux, malgré l'éloignement, de faire plus ample connaissance avec vous, cher frère; mais la chose importante est que votre coeur soit avec Christ.

Votre affectionné frère en Lui.

Lettre de J.N.D. n° 364 page 399

Ces lignes sont traduites d'une lettre écrite en latin.

Cher frère,

Il n'est pas nécessaire que je réponde longuement à vos arguments et à vos allégations.

Vous voulez que l'image du Fils soit la même que celle du Père. Mais cette idée: «l'image du Fils» est entièrement étrangère à la parole de Dieu qui n'en parle jamais. «Celui qui a vu le Fils a vu le Père», mais où donc est la Personne dans laquelle on ait vu le Fils? Le mot *image* désigne une chose matérielle qui en représente une autre, une chose présente qui fait voir ce qui est absent, c'est-à-dire invisible.

En outre, la parole de Dieu ne dit nulle part que le Fils soit l'image du Père. Christ, Fils de Dieu, la Parole faite chair, *est l'image du Dieu invisible*, non du Père. Il est Dieu, manifesté sur la terre, Dieu vu dans l'homme, dans ce monde. C'est une chose absolument différente. Le Père est un nom de relation, Dieu est celui de l'Être suprême qui habite une lumière inaccessible. Christ, image du Dieu invisible, le révèle sur la terre.

De plus, quand il s'agit de l'oeuvre de la rédemption, le principe même est faux. Le Père envoie le Fils, le Fils n'envoie pas le Père. Le Fils a appris l'obéissance par les choses même qu'il a souffertes; le Père ne souffre pas. Dans l'économie de la grâce, le Père et le Fils, ou plutôt, Dieu et le Christ, jouent des rôles différents. La souffrance est la part du Fils, parce qu'il est venu en chair, ayant été «fait un peu moindre que les anges». Mais, dans cette chose même, surgit la question, si, dans la passion, Christ a eu un rôle, tandis que le Père en avait un autre, ou si c'est Dieu qui a eu ce rôle. Il plut à Dieu, à l'Eternel ou Jéhovah, non au Père, de le meurtrir (Esaïe 53: 10). Vous ne le niez pas, mais comment pouvez-vous affirmer que sur la croix, quand il souffre, Christ n'est pas un avec le Père? Il est vrai que l'amour de Dieu a été manifesté sur la croix, et que cet amour est le même, dans sa nature, que celui du Fils, fait homme, mais dans les conseils éternels, le rôle du Fils est différent de celui du Père. Nous ne sommes pas des Patripassiens (*). La théologie confond le Père et Dieu. Ce que Dieu est, c'est évident, et Dieu est le Père de Christ comme homme, mais l'Écriture fait une distinction entre le Père, nom spécial de relation, et Dieu, le nom de l'Être. Vous confondez ces choses, comme le fait la théologie. Christ, le Fils, est l'image du Dieu invisible, un avec le Père; le Père a été vu en Lui. Mais, dans l'oeuvre de la rédemption, c'est Christ qui a souffert. C'est Dieu (non le Père, comme il a été dit souvent) qui l'a frappé lorsqu'il s'est livré pour nous, et il ne peut pas y avoir échange de rôles.

(*) Nom donné à divers hérétiques qui enseignaient qu'il n'y a qu'une seule personne divine, savoir le Père, que le Père est descendu dans Marie, qu'il a souffert et qu'il est Jésus Christ lui-même.

Christ est devenu homme, un homme que Dieu a fait péché pour nous (2 Corinthiens 5: 21). Dieu, le Dieu saint, le fit être péché à ses yeux. Nous ne pouvons dire, cela n'est pas admissible, que sur la croix, l'un soit l'image de l'autre...

L'unité du corps base du rassemblement des saints

Extrait d'une réponse de J.N. Darby à un traité intitulé: Est-ce que le «seul corps» d'Ephésiens 4: 4, est le terrain établi de Dieu pour le rassemblement des chrétiens?

Darby J.N.

ME 1909 page 92

Un peu d'attention accordée au passage cité dans la note, ainsi qu'à quelques autres, suffira pour convaincre quiconque est spirituel que l'on doit répondre affirmativement à la question posée.

Christ, centre du rassemblement et tête du corps, tel est le grand principe qui a été à la base du témoignage de ceux qu'on appelle «les frères», et qui a dirigé dès le commencement ceux d'entre eux qui étaient intelligents dans les voies de Dieu.

Je dis «intelligents», parce qu'une personne peut être convertie depuis peu, scellée du Saint Esprit et membre du corps de Christ, ayant par suite sa place dans le rassemblement, tout en n'ayant pas une connaissance intelligente de sa position.

Je désire montrer brièvement par la Parole ce qu'est la vérité à ce sujet, de sorte que la pensée des chrétiens puisse se fixer sur ce grand principe qu'on attaque aujourd'hui et qui est d'une importance capitale pour le témoignage de Dieu sur la terre.

Il est évident que la perfection du corps de Christ, uni à sa tête, sera dans la gloire. Cependant, cela a été contesté sous prétexte que l'Écriture n'en parle jamais que comme un corps sur la terre. Mais il me semble que la fin de Ephésiens 1, enseigne clairement que la suprématie de Christ sur toutes choses, comme Tête du corps, fait partie du conseil de Dieu pour l'éternité. Il faut donc repousser cette interprétation. Mais il faut repousser aussi comme étant antiscrituraire, ainsi que nous le montrerons plus loin, celle qui consiste à dire, en contraste avec la précédente, que l'unité du corps n'a pas de réalisation *actuelle* sur la terre, mais seulement dans le ciel.

Certains chrétiens confondent le royaume des cieux avec l'Église et citent la parabole de Matthieu 13, où l'ivraie reste parmi le froment, comme une sorte d'autorisation de laisser le mal dans l'Assemblée. Mais agir ainsi serait la négation de toute discipline puisque, dans cette parabole, le froment et l'ivraie doivent croître ensemble jusqu'à la moisson, et qu'il faudrait attendre le jugement final pour extirper le mal. On peut trouver cela dans le nationalisme ou le papisme, mais tel n'est pas le rassemblement des saints.

On confond aussi quelquefois la maison de 1 Corinthiens 3, avec le corps dont il n'est pas du tout parlé dans ce chapitre. Nous y voyons bien un édifice où Dieu demeure, un temple, avec des ouvriers qui bâtissent, mais aucune idée d'union avec Celui qui y habite. Nous avons là trois catégories d'ouvriers: ceux qui bâtissent avec des matériaux de Dieu; ceux qui, quoique étant eux-mêmes de Dieu, bâtissent avec de mauvais matériaux et perdent leur travail; enfin,

ceux qui cherchent à corrompre le temple de Dieu et qui seront détruits; mais il n'y a là aucune idée du corps.

On a dit aussi que le mot «église» ou «assemblée», embrassait dans leur caractère collectif tous ceux qui *professaient* posséder le salut, et on a cité à l'appui de ce dire l'adresse de l'épître de Paul aux Corinthiens. Cet exemple est malheureux, attendu que l'apôtre explique, dans cette adresse même, ce qu'il entend par l'Eglise, distinguant ceux qui la composent de ceux qui sont des professants, quoique ceux-ci soient supposés être sincères jusqu'à preuve du contraire.

L'adresse de l'épître est, en effet, la suivante: «A l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés (c'est-à-dire saints par appel divin), avec tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ». On voit que les saints y sont distingués de la profession universelle représentée ici par «tous ceux qui... invoquent le nom...» Ces saints formaient l'assemblée à Corinthe, et cela par l'appel de Dieu, et cette distinction est maintenue dans toute l'épître. Quant au corps, c'est seulement au chapitre 10 que l'apôtre en parle.

A l'appui de la même idée, on a dit qu'en Actes 20, Paul parle de loups redoutables prenant place dans l'Eglise. Or, il n'y a là rien de semblable. L'Eglise de Dieu, dont il est parlé, y est envisagée comme acquise par le sang de son propre Fils, de sorte que c'est bien la véritable Eglise qui appartient à Christ pour toujours et qu'il se présentera à lui-même. Tout ce que nous avons dans ce passage, c'est l'annonce que les loups n'épargneraient pas le troupeau et que les vrais membres de Christ, quoique ne pouvant pas être perdus, pourraient avoir à en souffrir. Sans nul doute, paître l'Assemblée de Dieu a lieu sur la terre, mais cette Assemblée est celle qui a été acquise par le sang de Christ. — Or, l'Eglise ou l'Assemblée de Dieu, mentionnée ici, bien qu'établie en perfection par Dieu, était, de même que l'homme, ou Israël, ou tout ce que Dieu a établi, placée sous la responsabilité de l'homme quant à son témoignage sur la terre, et l'homme, comme il l'a toujours fait dans toute son histoire, a manqué à sa responsabilité, mais oserait-on dire que ce manquement, cette faute, est le principe sur lequel l'Eglise a été fondée? Autant dire que le péché est le principe sur lequel repose la position de l'homme dans la création, ou encore que la désobéissance et l'idolâtrie étaient la base de la position d'Israël sous la loi du Sinaï. Loin de là, dans chacun de ces cas, c'est tout simplement l'homme corrompant ce que Dieu a établi. Même en Matthieu 13 (que je ne cite pas comme s'appliquant à l'Eglise), l'ivraie était l'oeuvre de l'ennemi, accomplie pendant que les hommes dormaient. Cette doctrine funeste du mélange autorisé du mal avec le bien, est celle que Jérémie flétrit sévèrement, quand il accuse Israël de dire: «Nous sommes délivrés pour faire toutes ces abominations» (chapitre 7: 10). Tandis que ce que le Seigneur fait est clairement indiqué en Actes 2: 47: «Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés».

Quand Paul dit, en Actes 20: «Après mon départ», il laisse entrevoir une période où l'énergie spirituelle ne serait plus là pour maintenir le caractère de ce que Dieu avait établi. Nous savons tous, tant ceux qui sont dans les églises indépendantes que ceux qui gardent la

vérité de l'unité du corps, que le témoignage de l'Eglise sur la terre a été corrompu et que les jours fâcheux sont arrivés, aussi la question n'est-elle pas là. Mais est-ce que cette corruption fait partie du principe divin du rassemblement, ou bien devons-nous nous en humilier comme d'une chose dont nous sommes coupables? Tout est là. Cette corruption était-elle dans les intentions de Dieu, ou est-elle une faute qui, nous soit imputable? L'Ecriture nous montre, dans les épîtres aux sept églises (Apocalypse 2 et 3), que le jugement doit atteindre un tel état de choses, comme nous le voyons pour Thyatire et Laodicée, s'il n'y a pas de repentance.

L'épître de Jude nous enseigne la même vérité. Certains hommes s'étaient glissés parmi les fidèles, mais se glisser ainsi n'était pas le principe sur lequel les saints étaient rassemblés, et cet état de choses n'était pas accepté comme normal. De tels hommes étaient des taches dans les agapes des saints, faisant des festins avec ceux parmi lesquels ils s'étaient glissés. Enoch avait prophétisé à leur sujet. Rien ne peut être plus clair que la pensée qu'ils n'avaient rien à faire — eux qui s'étaient introduits subrepticement — avec le principe du rassemblement. Jude ne leur écrit pas — son épître est adressée aux appelés, bien-aimés en Dieu le Père, et conservés en Jésus Christ. De même, les antichrists dont parle Jean dans sa première épître, quoique sortis du milieu des chrétiens, n'étaient pas du tout dans l'Assemblée, mais, au contraire, manifestés comme n'étant, aucun d'eux, des nôtres.

Une autre objection faite au rassemblement des saints sur le terrain de l'unité du corps, est que cette unité n'était pas connue jusqu'à ce que Paul l'eût enseignée et que, dès lors, on ne pouvait pas se réunir sur une telle base au commencement. Cette objection est plus spécieuse que réelle, et provient de ce qu'on confond l'existence du corps qui date du jour de la Pentecôte, avec l'enseignement de la doctrine qui a été ultérieurement confié à Paul.

Il convient d'ailleurs de remarquer que, bien que Paul ait été spécialement appelé à être l'apôtre des gentils et l'instrument, dans les mains de Dieu, pour développer le mystère de l'union des Juifs et des gentils en un seul corps, cependant Dieu a pris soin que cela ne fut pas une chose nouvelle, séparée dans sa nature et son essence de l'enseignement des autres apôtres. Aussi, bien que Paul fût déjà appelé, il ne lui fut pas donné d'ouvrir le premier la porte aux gentils, et Pierre, en Actes 15, rappelle que c'était lui que Dieu avait choisi pour que les nations ouïssent par sa bouche la parole de l'Evangile, comme cela avait eu lieu, en effet, chez Corneille. Il ne faut donc pas confondre l'introduction effective des nations avec le développement de la doctrine qui a été confié à Paul, et il faut remarquer que le corps, formé le jour de la Pentecôte, existait et se développait, tandis que Paul, à Antioche, ne prêchait pas encore la vérité qu'il avait reçue.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que, quelque importante qu'ait été, en ces jours-là, l'union des Juifs et des gentils, elle ne représentait que le côté extérieur de l'oeuvre de Dieu, et non la manifestation complète de l'unité du corps qui comporte l'union de tous les membres, non seulement entre eux, mais avec Christ, la Tête, par le Saint Esprit. C'est cette union qui fait le corps et qui fait, en même temps, de chaque chrétien, scellé du Saint Esprit, un membre de Christ.

Or, n'y avait-il pas de corps de Christ avant que Paul eût parlé du mystère? Assurément, il y en avait un, puisque le corps a été formé, le jour de la Pentecôte, par le baptême du Saint Esprit. Il ne faut pas confondre l'existence du corps avec la connaissance du mystère. Des milliers sont entrés en communion parmi nous qui ne savaient pas autre chose que crier: «Abba, Père!» étant scellés du Saint Esprit, et qui ont appris le mystère après être entrés. Sans doute, il est à désirer qu'ils puissent être intelligents à cet égard et qu'ils connaissent le caractère de la place qu'ils ont prise, mais je n'ai jamais entendu dire que ce fût là une condition de communion. Dans ce cas, certes, un grand nombre devraient être mis dehors. Toutefois, c'est bien sur ce terrain de l'unité du corps que l'assemblée se réunit, et nous ne pourrions pas reconnaître deux églises de Dieu sur la terre; mais il importe de préciser ce que l'on doit entendre par l'unité du corps.

Un groupe de croyants éclairés et fidèles ne peut pas se réunir comme constituant à lui seul l'Assemblée, puisqu'il existe un grand nombre d'autres chrétiens à côté d'eux, mais il peut et doit se réunir sur le principe de cette unité de tout le corps sur la terre, de sorte que *tous* les membres puissent y avoir leur place. Tout nouveau croyant, qu'il le sache ou non, est introduit dans cette unité, qui existait indiscutablement au commencement, et que nous devons chercher à réaliser aujourd'hui autant que possible. L'unité avec la Tête, par le Saint Esprit, forme le corps dont nous sommes tous les membres. Etre de l'Assemblée comme ayant le Saint Esprit est une chose, le comprendre et l'exposer est une autre chose, mais dans aucun cas on ne peut nier qu'il y ait un corps de Christ sur la terre depuis le jour de la Pentecôte. De plus, quoique la sainteté ne soit pas le lien qui nous unit et qu'elle ne soit pas le principe de l'unité, cependant l'Assemblée se réunit en tant que composée de ceux qui sont sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, qui sont tous un seul corps à l'exclusion des simples professants.

Je voudrais maintenant montrer que l'Écriture nous présente bien réellement le corps de Christ comme étant un corps *sur la terre*, ayant sa Tête dans le ciel, et formé ici-bas par le Saint Esprit descendu du ciel.

Considérez la fin de 1 Corinthiens 12: 12: «Ainsi aussi est le Christ». Il n'est pas possible à un homme de bon sens, de ne pas y voir un corps sur la terre. L'apôtre le compare à notre corps naturel: nous avons un corps et des membres, et tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps. On dira peut-être que ceci n'est réalisé que dans le ciel, mais quand il est ajouté que «nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps», c'est bien sur la terre que cela a eu lieu. Le Seigneur avait dit, en Actes 1: 4, 5: «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours», et les disciples devaient rester à Jérusalem pour y attendre la promesse du Père. Effectivement, le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint descendit sur la terre et forma le seul corps. Les versets 25 à 28 de 1 Corinthiens 12, montrent bien qu'il s'agit de la terre: «Afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres. Et si un membre souffre» (on ne souffre pas dans le ciel), «tous les membres souffrent avec lui; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui. Or, vous êtes le corps de Christ, et ses membres, chacun en particulier.

Et Dieu a placé les uns dans l'Assemblée: d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de grâce de guérisons, des aides, des gouvernements, diverses sortes de langues». Tout cela est évidemment en vue d'un service sur la terre. Tout le passage est aussi clair que possible pour montrer qu'il y a un corps sur la terre, formé par le Saint Esprit descendu du ciel, et reconnu ici-bas par ces paroles: «Ainsi aussi est le Christ».

Ensuite, au chapitre 10: 17: «*Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain*». Il s'agit bien là aussi de ce qui est réalisé sur la terre autour de la Table du Seigneur.

Le même principe est présenté comme une vérité reconnue, en Romains 12: 4, 5: «Car comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun, individuellement, membres l'un de l'autre». Et tout ce qui suit s'applique exclusivement aux saints sur la terre.

De même, en Ephésiens 3: 10, c'est *maintenant* que la sagesse si diverse de Dieu est donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes par l'Assemblée, en ce que les nations sont d'un même corps.

Il en est encore ainsi au chapitre 4, où nous avons une exhortation pour nous appliquer à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix, et ceci doit évidemment se faire ici-bas. Au verset 4, on voit que ce à quoi nous avons été appelés est encore une espérance placée devant nous sur la terre. On dira peut-être que l'espérance de notre appel est la gloire avec Christ en haut? Sans doute, mais à ce moment-là, elle aura cessé d'être une espérance. C'est au moment où nous sommes appelés, ayant devant nous cette espérance (car nous avons été sauvés en espérance), qu'il y a un seul corps et un seul Esprit. Il y a cela, comme il y a une seule foi et un seul baptême. Tout le passage montre clairement qu'il s'agit du temps présent, du temps où l'Esprit est personnellement ici-bas et où le baptême a sa place. C'est pourquoi aussi l'apôtre parle de l'édification du corps de Christ, *jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu*.

Encore, dans ce même chapitre, aux versets 15 et 16, il est dit: «Mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour». Cet accroissement est bien pour le temps présent.

Plus loin, au chapitre 5, un mari est exhorté à aimer sa femme, comme le Seigneur aime et chérit l'Assemblée, car nous sommes membres de son corps. Tout cela est actuel.

Ensuite, nous avons Colossiens 1: 18, et 3: 15. Le premier de ces passages ne spécifie pas si c'est en vue de la terre ou du ciel que Christ est le chef du corps, de l'Assemblée, mais le second s'applique à la terre, puisqu'il s'agit d'une exhortation à la paix du Christ, à laquelle nous avons été appelés en un seul corps.

Tous ces passages montrent clairement, comme je l'ai dit, que, quant à l'unité du corps, l'apôtre ne fait pas de distinction entre la manifestation actuelle de cette unité (ce dont nous sommes responsables), et sa réalisation en gloire. Ephésiens 1: 22, 23, parle de ce dernier aspect, au jour où toutes choses seront assujetties sous les pieds du Seigneur, mais même dans ce passage, l'Eglise est envisagée comme une chose existant sur la terre.

J'ajoute encore quelques mots pour montrer combien ce mauvais système détruit toute l'idée de l'Eglise de Dieu.

Je ferai d'abord remarquer que Christ s'est donné lui-même pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés (Jean 11: 52). J'admets bien que ceci ne vise pas spécialement le corps, car Jean ne parle jamais du corps, mais nous avons ici l'unité et l'unité ici-bas, car, dans le ciel, il n'y aura pas de dispersés à rassembler. C'est sur la terre, là même où ils étaient dispersés, que les enfants de Dieu devaient être rassemblés.

Quand on dit que le mot «église» s'applique au caractère collectif des *professants*, on est en contradiction avec l'Ecriture. Effectivement, nous voyons, en Actes 2: 47, qu'au commencement du christianisme, «le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Assemblée ceux qui devaient être sauvés». Or, c'était le Seigneur lui-même qui ajoutait, et ajoutait-il de simples professants? Que ceux-ci se soient glissés plus tard parmi les fidèles est une toute autre chose. — Il est dit aussi, en Actes 13: 48: «Tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent». Ceux-ci non plus n'étaient pas de simples professants. D'ailleurs, ce n'est pas l'oeuvre de Dieu de rassembler des professants.

On dit aussi que si Christ, dans son amour et sa sollicitude pour les siens, pourvoit à leur édification par des ministères et des dons variés du Saint Esprit, il le fait en vue de leur bien individuel, comme il le fait par le service des évangélistes ou l'exercice des dons de guérisons, en faveur des hommes individuellement, mais que dit l'Ecriture?

En 1 Corinthiens 12: 27, 28, nous lisons: «Or, vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier. Et Dieu a placé les uns *dans l'Assemblée*: d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de grâce de guérisons, des aides, des gouvernements, diverses sortes de langues». Ces dons sont dans l'Assemblée. Les évangélistes n'y sont pas, parce que les dons y sont envisagés comme des manifestations de l'Esprit *dans l'Assemblée*.

En Ephésiens 4, nous trouvons aussi une énumération de dons d'édification provenant de la sollicitude de Christ pour l'Assemblée qui est son corps: «Et Lui a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, *pour l'édification du corps de Christ*». Nous avons ici les évangélistes, car quoique leur travail soit dans le monde, ils n'y laissent pourtant pas les âmes qui sont amenées à Christ par leur moyen;,, elles sont introduites dans l'Eglise — non dans *une* église.

Il en est de même aux versets 15 et 16, que j'ai cités plus haut: chaque partie, dans sa mesure, produit *l'accroissement du corps* pour l'édification de lui-même, en amour. Est-ce qu'on peut trouver quelque chose de plus clair et de plus précis?

Mais ceci me conduit à signaler que la distinction que l'on veut faire entre ce qui est sur la terre et ce qui est dans le ciel, est la destruction de tout le caractère du christianisme et de la sainteté qui s'y rattache. Je crois avoir montré que l'Écriture parle d'un corps sur la terre, que son unité est là, que ses membres sont là les membres de Christ et les membres l'un de l'autre. Mais je vais plus loin, et j'ajoute que bien que, comme il avait été prédit, l'Église sur la terre se soit corrompue, l'homme ayant manqué à sa responsabilité de maintenir ce que Dieu avait établi (*), cependant, vouloir séparer pour la foi, l'Église telle qu'elle est dans la pensée de Dieu, de l'Église telle qu'elle est sur la terre, c'est non seulement détruire l'idée scripturaire de l'Église, mais tout principe de sainteté, soit individuel, soit collectif. Il ne faut pas oublier, en effet, que notre *appel* est céleste, que notre *espérance* est céleste, et que la règle de notre marche est céleste. L'oubli de ce caractère a été la source de la folie des perfectionnistes qui prenaient la délivrance de Romains 8, pour la perfection. Or, le prix ou le but de la course n'est pas ici-bas. Le chrétien n'a pas d'autre but à atteindre que Christ dans la gloire. S'il est fidèle, il ne fait qu'une chose, courir pour gagner Christ, si, en quelque manière que ce soit, il peut parvenir à la résurrection d'entre les morts. Et cela a pour résultat, dans la mesure où le chrétien le réalise, de produire une marche dirigée comme celle de Christ ici-bas. La conversation du croyant est dans les cieux; il attend que Christ transforme son corps d'abaissement en la conformité du corps de sa gloire. Cependant, quoiqu'il n'y ait pas un autre but à atteindre, nous disons avec Paul: «Non que j'aie déjà reçu le prix ou que je sois déjà parvenu à la perfection». Celui qui connaît le mieux Christ, sait aussi mieux que personne combien il est loin de l'avoir atteint. Mais il n'y a pas d'autre but devant nous. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un».

(*) C'est ce qui a toujours eu lieu depuis Adam, la première chose que l'homme a faite a toujours été de manquer à sa responsabilité, tandis que la patiente bonté de Dieu continuait jusqu'à la venue du jugement.

Maintenant, c'est la connaissance, par le Saint Esprit, de ce Christ glorifié qui produit la sainteté pratique. C'est ce que l'Écriture nous enseigne. En Hébreux 12: 10, Dieu nous discipline pour que nous participions à sa sainteté. Puis, en 1 Thessaloniens 3: 12, 13, nous avons un autre passage remarquable: «Que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous aussi envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père, en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints». Où est la différence pour la foi entre notre état de responsabilité ici-bas et notre présentation devant notre Dieu et Père à ce moment-là? La mesure de notre réalisation de la sainteté est une autre et importante question, mais le caractère de la sainteté actuelle et le but à atteindre sont les mêmes, ou plutôt, béni soit son nom, ne sont qu'un. Et ceci est produit par la révélation de Christ à nos âmes par le Saint Esprit, c'est-à-dire d'un Christ tel qu'il est dans la gloire. C'est pourquoi il dit: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour

eux» (je me mets moi-même à part, comme homme glorifié dans le ciel), «afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité» (Jean 17: 19). Et ceci est enseigné encore en 1 Jean 3: «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie, comme lui est pur». Et encore: «Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur» (c'est-à-dire sans voile, comme Moïse), «nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Tout ceci ne présente aucun doute. Il n'y a pas deux saintetés; aucun de nous ne peut dire qu'il a atteint la sainteté proposée à notre foi, mais cependant notre bourgeoisie est dans les cieux, et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. Il n'y a pas d'autre but vers lequel nous ayons à courir. Notre objectif est de croître en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ, ayant devant nous l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. Et remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de la mesure de notre acceptation en Christ, car là il n'y a pas à croître. A ce point de vue, nous disons: «Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17).

On dira: «Mais ceci est individuel». Je l'admets. Je le cite pour montrer le principe d'après lequel Dieu agit envers nous en ce qui concerne notre état de responsabilité dans ce monde. Etant rendus participants de la nature divine, ayant le Christ ressuscité et glorifié comme notre vie, et la révélation, par le Saint Esprit, de ce Christ glorifié, nous ne pouvons pas admettre qu'il y ait aucun autre but proposé que ce Christ glorifié; et comme le Seigneur pouvait dire, en tant que personne divine: «le Fils de l'homme qui est dans le ciel» — et c'était là le caractère parfait de sa vie ici-bas — ainsi aussi nous qui sommes unis à lui dans la gloire, assis dans les lieux célestes en lui, et le Saint Esprit nous révélant ce que l'oeil n'a pas vu et que l'oreille n'a pas ouï, et qu'il n'a pas été donné au coeur de l'homme de concevoir — nous revêtons les affections, l'esprit, le renoncement, en un mot, la réalisation pratique de ce qui répond à lui-même dans la gloire, comme étant le motif et la mesure d'une marche sainte ici-bas; et ainsi, celui qui dit demeurer *en Lui* doit aussi lui-même marcher comme il a marché. C'est pourquoi il est dit: «Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1, 2), et: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3: 16). Et dans ce chapitre des Ephésiens, déjà cité, alors que le nom de Dieu, envisagé dans son essence, est Lumière, nous sommes, nous aussi, considérés comme étant lumière dans le Seigneur; dès lors, nous devons marcher comme des enfants de lumière, et si nos pauvres yeux ont été appesantis par le sommeil, et que nous nous trouvions parmi les morts, nous sommes appelés à nous réveiller du sommeil, et Christ luira sur nous. Notre vie est cachée avec Christ en Dieu; nous n'avons pas une autre mesure que lui-même, c'est-à-dire ce qu'il est.

Il n'y a pas une sainteté pour le ciel et une autre pour ce monde. Sans doute, nous avons notre trésor dans un vase de terre, nous connaissons en partie, nous voyons au travers d'un verre, obscurément, mais le trésor, ce que nous connaissons et ce que nous voyons, est une seule et même chose. La vie éternelle est le but, mais c'est la vie éternelle que nous avons présentement, et cette vie est Christ, le Christ actuel: «Celui qui a le Fils a la vie»; plus tard, nous le verrons tel qu'il est, mais ce ne sera pas une autre personne. Je répète que celui qui est le plus près de lui par la foi, dans le coeur duquel Christ habite, connaît mieux combien il lui est cher, mais il sait aussi à quelle distance il est de lui, en tant que but à atteindre. Et cependant, il n'a pas deux Christs, mais un seul.

C'est le principe de l'Écriture. Nous sommes en Christ quant à notre acceptation, et Christ est en nous, notre vie actuelle et l'espérance de la gloire qui est devant nous; mais, tandis que nous sommes encore ici-bas, nous avons à porter toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps.

Ce principe conduit à déduire que l'Église, en haut ou dans ce monde, est la même Église, quoique manifestée ici-bas en faiblesse, à cause de la condition de responsabilité dans laquelle sont les individus. La parole de Dieu est formelle et positive à cet égard. «Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable» (Ephésiens 5: 25-27). On pourra dire qu'il s'agit ici des membres. Naturellement, tout ceci a lieu dans les membres, quoique collectivement aussi; mais l'Assemblée qui a été aimée et que Christ se présentera irréprochable, l'Assemblée qui a été aimée et pour laquelle il s'est livré, l'Assemblée que Christ se présentera à lui-même, sans ride, c'est la même Assemblée qu'il a sanctifiée ici-bas, dans le cours des temps, par la Parole. La même chose est expressément enseignée dans le chapitre 4 déjà cité, sauf que l'Assemblée est aussi appelée son corps, Christ étant la Tête, jusqu'à laquelle nous devons croître. Le verset 16 présente le travail actuel en grâce et l'accroissement du corps, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, de sorte qu'il est impossible de séparer ce corps, duquel Christ est la Tête, de celui qui croît et s'édifie ici-bas. Le corps, envisagé en formation ou entièrement formé, est le même corps. Il n'y en a qu'un. Rien ne peut être plus explicite.

Même en ce qui concerne une assemblée locale, reconnue de Dieu, les choses se présentent sous le même caractère. Ceux qui la composent ne sont pas envisagés dans la Parole comme de simples professants, mais comme devant être présentés irréprochables devant Christ. Aux Corinthiens, chez qui il y avait tant de choses blâmables, Paul dit: «Vous ne manquez d'aucun don de grâce pendant que vous attendez la révélation de notre Seigneur Jésus Christ, qui aussi vous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ. Dieu, par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus Christ, est fidèle» (1 Corinthiens 1: 7-9). C'était à cette communion (la participation à ce qu'il est) qu'ils avaient été appelés pour le temps présent, et ils devaient être irréprochables à la fin, c'est-à-dire dans leur condition finale, en haut.

Le commencement de l'épître aux Ephésiens confirme largement ce principe. Dans le chapitre 1, versets 3 à 8, quelle est l'époque envisagée? Quand sommes-nous saints et irréprochables devant lui, en amour? Evidemment, c'est ce que Dieu réalisera en perfection dans le ciel, mais avons-nous autre chose à réaliser maintenant? Est-ce que les bénédictions spirituelles dont Dieu nous a bénis, sont seulement pour des lieux célestes à venir, alors que notre appel actuel aurait un autre caractère? J'admets, certainement, qu'il y a une différence entre la réalisation ici-bas de notre condition en Christ, par la puissance du Saint Esprit, et sa manifestation parfaite, par la puissance divine, au jour où Christ viendra et transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, mais ce sont deux aspects de la même position. Au temps actuel, l'accomplissement des pensées de Dieu est «à la gloire de sa grâce», et quand tout aura été rendu parfait, ce sera «à la louange de sa gloire».

De même quant à l'Assemblée, elle est présentée à la fin d'Ephésiens 1, comme étant dans le conseil éternel de Dieu, avec un fait déjà accompli, savoir que Christ est assis à sa droite dans les lieux célestes et a été donné pour Chef à l'Assemblée, sans attendre que toutes choses lui soient effectivement assujetties. Dans le chapitre suivant, l'apôtre montre que Dieu nous a vivifiés avec le Christ, nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Ceci est actuel. Nous ne sommes pas encore assis *avec* Christ, mais dès aujourd'hui, nous sommes assis *en Lui*, et il montrera, *dans les siècles à venir*, les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Ce qu'il montrera, à ce moment-là, n'est pas une chose différente de celle qu'il a opérée *maintenant*. Or, ceci est lié avec le fait qu'il est Chef de l'Assemblée qui est son corps. J'admets pleinement que cela ne sera parfaitement accompli que dans la gloire, mais nous avons *maintenant* l'Esprit d'adoption, tout en attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. Mais je dois conclure.

La parole de Dieu montre clairement qu'il y a identité entre ce qui est révélé et discerné par le Saint Esprit, aujourd'hui, et ce qui sera révélé en nous dans la gloire. C'est d'ailleurs, l'essence même du christianisme. C'est la véritable portée des passages: «Nous avons été sauvés en espérance»; et: «Quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse, recevant la fin de votre foi, le salut des âmes» (Romains 8: 24; 1 Pierre 1: 8-9). *Une église de professants est la négation de l'Eglise de Dieu, et Dieu ne forme pas une telle église.* Penser cela touche au blasphème. La coexistence voulue du mal et du bien dans l'Assemblée, est la destruction de toute responsabilité chrétienne et la négation que l'église professante sera jugée pour son infidélité. Cela fausse le caractère de la sainteté et celui de la relation actuelle de Christ avec l'Eglise. Il n'y a plus d'Epouse pour dire: «Viens!» plus de pureté actuelle découlant de ce qui sera manifesté alors, comme en 1 Thessaloniens 3: 13, ou de ce que Christ est maintenant, comme en 1 Jean 3: 3. D'ailleurs, si Dieu avait voulu avoir une église de professants, où se limiterait le nombre des hypocrites? Que de tels puissent se glisser, parmi les fidèles, personne ne le nie, mais comment peut-on dire que cela répond à la pensée de Dieu quant à *son* Eglise sur la terre, et que nous n'avons pas à nous purifier des vases à déshonneur, ni à sortir hors du camp?

Dans toutes ces idées qu'on cherche à mettre en avant, il y a un effort de l'ennemi pour renverser le témoignage qui nous a été confié, en cherchant à détruire les vérités de l'unité du corps et de notre appel céleste, ainsi que tout le témoignage spécial de Dieu, envisagé comme distinct des vérités évangéliques quant au pardon.

Leur réfutation aura servi, j'espère, à montrer par l'Ecriture le véritable caractère de l'Assemblée ici-bas et son identité, pour la foi, avec l'Assemblée et l'Epouse là-haut, faisant ressortir également que la sainteté individuelle actuelle ne peut être séparée, dans sa mesure, de ce qu'elle sera en gloire. Tout ce qui est là, en gloire, nous est manifesté ici-bas comme la sphère où nous sommes introduits dans la nouvelle création, par le Saint Esprit, et où nous devons vivre, cherchant en même temps l'unité de l'Esprit.

Humilié devant le Seigneur, j'ai confiance qu'il nous sera accordé de maintenir, mieux que jamais, le saint témoignage de Dieu. La puissance actuelle qui rassemble dans ce monde, c'est le Saint Esprit; et le seul centre de rassemblement, c'est Christ; mais il résulte de cela que tous les saints ne sont qu'un, et c'est sur ce principe que nous nous réunissons.

Trois grands maux

ME 1909 page 97

Il y a trois choses dont bien des enfants de Dieu ont beaucoup à souffrir, et que l'on peut nommer, en vérité, «de grands maux». Ce sont: un esprit légal, une conscience malade et un coeur occupé de lui-même. Nous voudrions dire quelques mots sur ces maux et indiquer les moyens par lesquels ils peuvent être guéris.

Occupons-nous d'abord de *l'esprit légal*. Ce mal se présente fréquemment, et il est difficile de s'en débarrasser. Dans beaucoup de cas, il est si opiniâtre qu'il s'attache au croyant jusqu'à la fin et lui ravit des libertés qui sont la part de tous les enfants de Dieu. Cet esprit se manifeste de différentes manières. Il trouble dans l'âme la jouissance de la grâce illimitée de Dieu, même celle du salut, que cette grâce a opéré, et rabaisse le niveau de la vie et du caractère. Il donne, en outre, une fausse idée du caractère de Dieu: il le représente comme un maître sévère et inflexible, qui réclame l'exécution d'un certain nombre de devoirs, et ne le montre pas comme un donateur charitable, qui trouve sa joie dans l'adoration reconnaissante et le bonheur de ses enfants. En un mot, un esprit légal élève un nuage pesant et sombre entre l'âme et Dieu, et introduit la confusion dans toute la vérité chrétienne. Sans doute, il est agréable à Dieu que nous accordions l'attention la plus scrupuleuse à la lettre des Ecritures et que nous ayons le plus sérieux désir de marcher comme cette lettre nous l'enjoint. Mais un esprit légal rend le christianisme froid, formaliste, désagréable. Le service est considéré par lui comme un devoir pénible, non comme une source de jouissance et de joie. Ainsi l'esprit légal refroidit les sentiments et les empêche de s'exprimer devant Dieu.

Quel est donc le remède à ce mal? C'est, en un mot, la grâce. Donnons entrée dans notre âme à la libre grâce de Dieu avec son caractère aimable et son énergie céleste. Efforçons-nous de connaître Dieu et d'apprendre à jouir de lui dans son caractère de donateur, et comme demeurant au milieu des chants de louange de son peuple racheté. Réalisons par la foi, le fait que nous sommes sous la grâce, et non sous la loi, que tout joug est brisé, que Dieu nous voit en Christ, que nous sommes lavés, approchés de Dieu par son sang et aimés comme lui. Saisissons ces glorieuses réalités avec l'énergie d'une foi simple et enfantine, et les ténèbres d'un esprit légal s'enfuiront. Un coeur fondé sur la grâce de Dieu n'est pas seulement heureux, il est aussi zélé pour le service du Seigneur.

Considérons maintenant le second mal, une *conscience malade*. Elle se présente sous diverses formes, et prépare à l'âme bien des heures douloureuses. Sans cesse, elle soulève des difficultés et fait naître des doutes et des craintes. Au lieu de se laisser guider par les commandements clairs de la parole de Dieu, elle reste sous l'empire de ses folles imaginations et de ses craintes. Celui qui n'a pas été aux prises lui-même avec ce mal, ne peut se faire aucune idée des souffrances sans nombre dont il accable celui qui en souffre. Quand une

conscience malade se joint, comme c'est souvent le cas, à un esprit légal, la pauvre âme tourmentée demeure complètement étrangère à la paix et à la joie que donne la foi.

Le remède à ce grand mal, c'est *la vérité*. La simple, pure vérité de Dieu, l'autorité des Saintes Ecritures, la conscience mise en contact immédiat avec la Parole, la soumission à cette Parole seule. Dans cette voie, l'âme est dominée exclusivement par les droits de la vérité divine et délivrée de ses propres pensées et de ses anxiétés.

Les conséquences du dernier mal, *un coeur occupé de lui-même*, sont impossibles à définir, tellement elles sont variées et diverses. On ne trouve peut-être aucun homme, auquel ce mal soit totalement inconnu. Un coeur occupé de lui-même pousse l'homme à ne considérer et à n'apprécier les choses et les personnes que dans leur rapport avec lui. Il estimera la valeur des autres, d'après la manière dont ils lui sont agréables. Il s'attachera à des personnes qui lui conviennent par leurs goûts, leurs sentiments et leurs opinions, tandis qu'il se tiendra à l'écart d'autres. Il aimera ceux qui sont d'accord avec ses propres vues. En un mot, il juge hommes et choses non pas dans leurs rapports avec Christ et ses intérêts, mais dans leur rapport avec son misérable *moi* et le cercle étroit de ses intérêts.

Cela encore est un grand mal; il porte le coup de mort à toute communion, qu'il s'agisse de communion avec Dieu ou de communion avec les saints. Le remède divin à ce mal, c'est: *la personne de Christ*. Il n'y en a pas d'autre, mais ce remède est infaillible.

Si *la grâce* est le remède d'un esprit légal; *la vérité*, celui d'une conscience malade; la réunion de la grâce et de la vérité, savoir *Christ lui-même*, est le remède d'un coeur occupé de lui-même. Le Seigneur veuille nous faire éprouver la puissance infaillible de ces trois remèdes.

Epître aux Romains

Notes prises dans une série de réunions d'étude

ME 1909 page 132 - ME 1910 page 14

L'épître aux Romains pose les fondements des relations en grâce de l'homme avec Dieu, sur le pied de la justice.

Elle peut se diviser en quatre grandes sections:

Après l'introduction, contenue dans les versets 1 à 17 du premier chapitre, on trouve jusqu'au chapitre 5, verset 11, l'exposé de la culpabilité de l'homme quant à *ses péchés*, et le remède que Dieu y a apporté dans le sang de Christ, de manière à justifier et rendre heureux celui qui croit.

Ensuite, du chapitre 5: 12, jusqu'à la fin du chapitre 8, nous avons l'affranchissement *du péché* et de la loi, par la puissance de la résurrection, ainsi que l'introduction, par le Saint Esprit, dans la pleine jouissance d'un Dieu révélé en amour.

Dans les chapitres 9 à 11, l'apôtre montre comment les vérités du salut s'accordent avec les promesses faites aux Juifs.

Enfin, du chapitre 12 à la fin de l'épître, nous avons des exhortations pratiques, pour que la marche du croyant soit en rapport avec la nouvelle position dans laquelle il est placé par la grâce de Dieu.

Reprenons, en détail, ces diverses parties de l'épître,

Chapitre 1: 1-17

(Verset 1) — Paul se nomme, tout d'abord, *esclave* de Jésus Christ, ensuite, *apôtre* par l'appel de Dieu et, enfin, se présente comme *mis à part* pour l'Evangile de Dieu.

Il était devenu *esclave* du Seigneur sur le chemin de Damas. Là, renversé par terre, il avait entendu une voix puissante, l'appelant par son nom, et lui disant: «Pourquoi me persécutes-tu?» A quoi il avait répondu: «Qui es-tu, *Seigneur?*» (Actes des Apôtres 9: 5), et: «Que dois-je faire, *Seigneur?*» (Actes des Apôtres 22: 9). A partir de ce moment, Saul était *l'esclave* du Seigneur.

En même temps, cet appel le constituait apôtre et *apôtre* des nations, puisque le Seigneur lui annonçait alors qu'il aurait à porter son Nom devant les nations (Actes des Apôtres 9: 15, 16; 22: 15-21; 26: 16-18).

Enfin, par ce même appel, il était *mis à part* de tout l'ordre de choses établi dans le monde, puisque le Seigneur lui dit: «En te retirant du milieu du peuple et des nations, vers lesquelles moi je t'envoie» (Actes des Apôtres 26: 17). De fait, cette mise à part fut réalisée à

Antioche, où Paul fut désigné, du milieu d'autres serviteurs du Seigneur, lorsque le Saint Esprit dit: «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2).

Ainsi donc, Paul est bien, en réalité, esclave de Jésus Christ, apôtre appelé et mis à part pour l'Evangile de Dieu.

(Versets 2-4) — C'est l'Evangile *de Dieu*. Dieu en est la source. Cette bonne nouvelle vient de Lui. Cet Evangile de Dieu avait été auparavant promis par les prophètes dans de saintes Ecritures (voir Actes des Apôtres 13: 32-39, 47; Esaïe 49: 6) (*). Il est relatif à son Fils, Jésus Christ, notre Seigneur. Dieu y révèle ce qu'il a trouvé dans son Fils et dans son oeuvre, et c'est là la bonne nouvelle. Ce Fils de Dieu est né dans le monde, vrai homme, fils de l'homme, né de la semence de David selon la chair, mais Fils de Dieu et, comme tel, engendré de Dieu (Psaumes 2: 7), et né du Saint Esprit (Luc 1: 35). Dans 1 Timothée 3: 16, il est dit qu'il a été justifié en Esprit, c'est-à-dire que ses paroles, ses actes et son attitude dans ce monde, ont été la justification de son origine comme né de l'Esprit. Aussi, sa résurrection a-t-elle été la détermination en puissance de sa qualité de Fils de Dieu, homme du Saint Esprit.

(*) Déjà, dès la chute, la promesse avait été faite que la semence de la femme briserait la tête du serpent.

Ce caractère divin, exprimé en résurrection, demande qu'on s'y arrête un peu. Le Fils de Dieu, venu au milieu des hommes, avait en lui la puissance sur la mort. Il pouvait dire à Marthe, lorsqu'il allait ressusciter Lazare: «Moi, je suis la résurrection et la vie» (Jean 11: 25). Il faisait répondre à Jean-Baptiste en prison, en énumérant les preuves qui témoignaient de sa mission divine: «Et les morts sont ressuscités» (Matthieu 11: 5). Mais c'est surtout sa propre résurrection qui a été la démonstration en puissance de la perfection de sa personne. Pierre nous dit qu'il n'était *pas possible* qu'il fût retenu par la mort (Actes des Apôtres 2: 24). Nous avons ici sa résurrection en sa qualité de Fils et, plus loin (Romains 4: 24, 25; 6: 4), cette même résurrection en sa qualité de Rédempteur.

Il avait la puissance de se ressusciter lui-même. Il dit, en Jean 2: 19-22: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai... Mais lui parlait du temple de son corps». En Jean 10: 17, 18, il dit de sa vie: «Personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même, j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre»; mais il n'a pas voulu user lui-même de cette puissance, il a voulu dépendre de son Père pour la résurrection, comme pour toutes choses, avec une confiance parfaite. «Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption» (Psaumes 16: 10).

Nous voyons ici quelle est cette personne du Fils de Dieu, qui est le sujet de l'Evangile de Dieu. Plus loin, dans l'épître, nous trouverons la perfection de son oeuvre à la croix, à laquelle la perfection de sa personne donne toute sa valeur. C'est donc l'Evangile de Dieu, touchant son Fils, Jésus Christ, notre Seigneur.

(Versets 5-7) — C'était de Celui-là: le Fils de Dieu, Jésus Christ, notre Seigneur, que Paul avait reçu «grâce et apostolat, pour l'obéissance de la foi, parmi toutes les nations, pour son

nom». Tous ceux qui, parmi toutes les nations, entendraient cette bonne nouvelle, seraient tenus de se soumettre à cette personne, en reconnaissant *son nom* de Seigneur.

Les chrétiens qui étaient à Rome se trouvaient parmi ces nations. Ils étaient des appelés de Jésus Christ, des bien-aimés de Dieu, saints ou sanctifiés par l'appel divin. Telle était leur qualité. Et l'apôtre reconnaît que la grâce et la paix leur appartiennent, aussi bien de la part de Dieu, le Père, que du Seigneur Jésus Christ, ce qui indique deux sources de bénédiction: l'une, de la part du Père, pour tous les besoins personnels, et l'autre, de la part du Seigneur, pour tout ce qui concerne son témoignage dans ce monde.

(Verset 8) — A partir de ce verset et jusqu'au verset 15, l'apôtre fait valoir son apostolat envers les nations. Il commence, comme toujours, par des actions de grâces et des prières. C'était pour lui un sujet d'actions de grâces qu'il y eut des bien-aimés de Dieu dans la capitale de l'empire. Dans un tel milieu, leur témoignage avait une importance spéciale, et leur foi pouvait plus aisément se répandre. Paul ne les avait jamais vus. Il entra dans les voies de Dieu que l'oeuvre à Rome ne fut pas le fruit direct du travail des apôtres. La Parole nous laisse ignorer par quel moyen ces frères de Rome avaient été amenés au Seigneur; mais elle nous apprend que Paul n'y est arrivé que comme prisonnier, vers la fin de sa carrière (Actes des Apôtres 28: 11-16). Quant à Pierre, la Parole ne nous dit nulle part qu'il ait été à Rome. Cependant, que n'a-t-on pas dit dans la chrétienté au sujet de ces deux apôtres comme fondateurs de l'église de Rome?

(Verset 9) — Le commencement de ce verset appelle toute notre attention, comme révélant le secret de tout vrai service. «Car Dieu, que je sers *dans mon esprit*, dans l'évangile de son Fils». L'activité extérieure, dans tout service, ne doit être que le fruit d'un saint commerce de l'âme avec Dieu. Au chapitre 6 des Actes, verset 4, les apôtres disent: «Car, pour nous, nous persévérons dans la prière et dans le service de la Parole». Ils placent la prière avant la prédication. Nous avons le même exemple dans ce qui nous est dit d'Elie, en Jacques 5: 17, 18: «Il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois; et il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie», de sorte qu'Elie pouvait dire à Achab: «Il n'y aura ces années-ci ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole» (1 Rois 17: 1). C'était le résultat de l'entretien secret de l'âme d'Elie avec Dieu. Cela est significatif pour nous. «Dieu, que je sers dans mon esprit, dans l'évangile *de son Fils*». C'était cet Evangile de Dieu qui était la bonne nouvelle touchant son Fils.

(Versets 10-15) — L'apôtre demandait à Dieu de pouvoir aller une fois voir ces bien-aimés qui étaient à Rome. Il en avait un ardent désir, tant pour leur bien que pour jouir d'eux. Peut-être que, comme apôtre, il leur aurait communiqué quelque don de grâce spirituel, comme il l'avait fait pour Timothée (2 Timothée 1: 6). Il dit qu'il s'était souvent proposé d'aller à Rome et qu'il en avait été empêché. Au chapitre 15: 22, 23, il renouvelle ce grand désir, qui a été exaucé, quoiqu'il n'y soit allé que comme prisonnier.

Comme apôtre des nations, il était débiteur à tous, et il était tout prêt, pour autant qu'il dépendait de lui (verset 15), à leur annoncer l'Évangile. En attendant, il leur écrit pour leur parler de ce glorieux Évangile et en développer toute la portée.

(Versets 16-17) — Ces deux versets sont le résumé de toute la doctrine enseignée dans les chapitres 3 à 8. Il est beau de considérer les motifs que l'apôtre met en avant pour n'avoir pas honte de l'Évangile.

Tout d'abord, cet Évangile est «*la puissance de Dieu* en salut à quiconque croit». Dans cette épître, tout est envisagé comme procédant de Dieu. Nous y trouvons la puissance de Dieu, la justice de Dieu, la colère de Dieu, l'amour de Dieu, la grâce de Dieu, la vérité de Dieu, la fidélité de Dieu. Tous ces caractères, attribués à Dieu, ont une portée infinie et parfaite.

Quant à la puissance, nous connaissons la puissance de Dieu en création: il a tout tiré du néant. Il y aura, plus tard, le solennel exercice de sa puissance en jugement; mais ici, c'est de la puissance de Dieu *en salut* qu'il s'agit. Quelle chose admirable que Dieu emploie maintenant sa puissance pour sauver! Cette même puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts, est nécessaire pour produire en nous la foi qui sauve. C'est ainsi que la grâce *règne* par la justice, comme il est dit au chapitre 5: 21.

L'apôtre ajoute: «Au Juif premièrement, et au Grec». Les Juifs ont ici la prééminence, comme ayant été le peuple choisi de Dieu d'entre toutes les nations. Puis, l'intention de Dieu était aussi que la grâce fût premièrement proclamée à ceux qui avaient mis à mort le Fils de Dieu. Le Seigneur avait dit: qu'il fallait «que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées, en son nom, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem» (Luc 24: 47).

Le second caractère de l'Évangile est que la justice de Dieu y est révélée. Ce n'est que l'Évangile qui révèle toute la justice de Dieu, mais c'est une justice qui justifie, comme conséquence de l'oeuvre de la rédemption. C'était quelque chose du tout nouveau. Au chapitre 3, il est dit: «*Maintenant*, la justice de Dieu est manifestée». Elle est pour l'homme qui n'a point, par lui-même, de justice valable devant Dieu. Cette justice de Dieu sera développée au chapitre 3. Elle est sur le principe de la foi, en contraste avec le principe des oeuvres de loi. Il s'agit de *croire* et non de *faire*, et cette différence est capitale. Et il est ajouté «pour la foi», c'est-à-dire pour la foi que l'on possède. Si une âme a cru aujourd'hui au Seigneur Jésus comme à son Sauveur, toute l'étendue de l'oeuvre de Christ se trouve être la propriété de cette foi naissante, quoiqu'elle ait à entrer ensuite, dans le développement de ce qui lui appartient.

Il est remarquable que l'apôtre appuie cela de la citation d'Habakuk 2: 4, qui est le seul passage de tout l'Ancien Testament où le mot «foi» se trouve. Le verbe croire et ses dérivés s'y trouvent abondamment, mais le mot «foi», attribué au juste, ne se trouve que là. Aussi, l'apôtre Paul cite-t-il trois fois ce passage. En Romains 1: 17, où l'emphase est sur le mot «juste»: on est juste par la foi en Galates 3: 11, où l'emphase est sur le mot «foi» on est justifié sur le principe de la foi; et en Hébreux 10: 38, où l'emphase est sur le mot «vivra» le juste vivra

de foi, en contraste avec «si quelqu'un se retire». Nous sommes «de ceux qui croient *pour la conservation de l'âme*».

Chapitre 1: 18-32

(Verset 18) — La pensée exprimée dans ce verset répond à celle qui est exposée dans le verset précédent. Du moment qu'une justice aussi complète était *révélée*, la colère de Dieu devait aussi être *révélée* du ciel. Il y avait bien eu auparavant sur la terre des manifestations de la colère gouvernementale de Dieu, comme au déluge, et dans les jugements providentiels qui avaient atteint Sodome, l'Egypte, Israël, les grands empires, etc., mais la colère de Dieu n'avait jamais été révélée du ciel avant l'Évangile. La colère est le sentiment que Dieu éprouve en présence de l'iniquité des hommes. Elle est révélée maintenant que l'indignation de Dieu contre le péché a été pleinement vue dans le jugement que Christ a subi à la croix. Seulement, son exécution contre l'homme impénitent est encore différée. Au jour de la colère, ce sera la révélation du juste jugement de Dieu (2: 5). L'Évangile ne serait pas complet si, à côté de la grâce parfaite de Dieu, il passait sous silence ce qui attend le pécheur impénitent.

Tel est donc le caractère de la colère. Ceux qui en sont les objets sont un ensemble d'êtres qui ont eu connaissance de la vérité, de quelque manière et en quelque mesure que cette vérité ait été placée devant eux, et qui, néanmoins, vivent dans l'iniquité. C'est contre l'impiété et l'iniquité des hommes qui n'ont pas répondu à la lumière qu'ils avaient reçue que la colère est révélée.

(Verset 19, 20) — La vérité avait été placée devant les hommes, de manière à pouvoir être saisie sans la foi, par le moyen de l'intelligence naturelle. Pour comprendre comment les mondes ont été formés, il faut la foi (Hébreux 11: 3), mais dès que la création est là, Dieu place devant les hommes des oeuvres qui manifestent certains caractères de Dieu, tels que sa puissance éternelle et sa divinité de manière à rendre inexcusables ceux qui méconnaissent ces caractères. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de salut, mais de la responsabilité de l'homme.

On peut indiquer trois témoignages par lesquels l'homme pouvait garder la vérité qui lui a été manifestée: le témoignage de la création, celui de la conscience et celui de la tradition. Pour ce dernier, on comprend que, dans une période où il n'y avait pas de parole écrite, ce qui avait été manifesté de Dieu se transmettait d'homme de foi à homme de foi, et parvenait ainsi de génération en génération. Dans les religions païennes, on trouve encore des traces de cette tradition, et les récits plus ou moins dénaturés de la création, du déluge et d'autres faits bibliques.

(Versets 21-23) — On voit ici ce que les hommes ont fait de cette connaissance initiale de Dieu. Ils sont tombés dans l'idolâtrie la plus grossière, défiant non seulement l'homme, mais aussi les oiseaux, les quadrupèdes et les reptiles. Au lieu d'agir en toute simplicité pour donner gloire au Dieu tout-puissant, et lui rendre grâces pour tous les bienfaits qu'ils recevaient de lui (voir Actes des Apôtres 14: 15-17), ils se mirent à *raisonner* et leur coeur, destitué

d'intelligence, fut rempli de ténèbres. Alors, dans la peur de la divinité que leur folie avait dénaturée, ils se firent des idoles qui, dans leur pensée, devaient les mettre à l'abri de ce qu'ils redoutaient. C'est l'histoire du paganisme.

(Versets 24, 25) — Ces versets présentent, d'une manière générale, les conséquences de l'abandon de Dieu: «C'est pourquoi Dieu les a *livrés*...» Cette expression solennelle revient ici trois fois, aux versets 24, 26 et 28. Les hommes sont livrés à ce qu'ils ont convoité. Ils tombent alors dans la plus épouvantable corruption, comme si Dieu leur disait: «Voici le Dieu que vous avez voulu». N'est-ce pas aussi le sort éternel des incrédules d'avoir leur part avec Satan?

(Versets 26-28) — Dieu, dans son jugement gouvernemental, livre donc les hommes ainsi aveuglés, à l'impureté, à des passions infâmes et à un esprit réprouvé ou dépourvu de sens moral.

(Versets 29-31) — En comparant ces versets avec 2 Timothée 3: 2-5, on trouve qu'il y a aujourd'hui, dans la chrétienté, mêlés, hélas! à la forme de la piété, les mêmes caractères de mal qui sont énumérés ici, et même aggravés. La religion de la chair, même lorsqu'elle s'appelle chrétienne, n'améliore donc pas la nature pécheresse.

(Verset 32) — Les hommes avaient connu la juste sentence de Dieu, que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort. Le déluge le leur avait enseigné, ainsi que le gouvernement que Dieu avait placé entre les mains de Noé après le déluge, et malgré cette connaissance, non seulement ils pratiquaient ces choses mauvaises, mais loin de les condamner chez les autres, ce qui est toujours relativement facile, ils prenaient plaisir en ceux qui les commettaient.

Chapitre 2

Les versets 1 à 16 de notre chapitre complètent le sujet traité dans les versets 18 à 32 du chapitre 1.

(Versets 1-5) — Celui qui juge autrui peut être appelé un moraliste, soit qu'on le prenne parmi les philosophes de l'antiquité ou parmi les chrétiens de nom d'aujourd'hui. Un tel homme peut bien constater le mauvais état dans lequel se trouve le monde, mais non s'en affranchir. Or, les moralistes, faisant partie de l'état de choses qu'ils condamnent, se condamnent eux-mêmes, en faisant les mêmes choses qu'ils peuvent reprocher aux autres.

Le juste jugement de Dieu, le jugement définitif, sévira contre ceux qui commettent de telles choses, de sorte que le moraliste n'échappera pas lui-même.

La patience et la bonté de Dieu, qui attendent avant d'exécuter ce jugement, devraient produire la repentance chez l'homme, mais sa dureté et son cœur sans repentance font qu'il s'amasse pour lui-même cette colère de Dieu, mentionnée au verset 18 du premier chapitre.

(Versets 6-11) — Le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu manifestera que Dieu se doit à lui-même de rétribuer le bien et le mal qui se font dans le

monde. Là, comme à la barre d'un tribunal, la justice de Dieu prononcera sur le bien et sur le mal, le juste jugement de Dieu rendra à chacun selon ses oeuvres.

Au verset 7, la classe de ceux qui font le bien est premièrement envisagée: leur marche prouve qu'ils poursuivent un bonheur futur. En persévérant dans les bonnes oeuvres, ils cherchent la gloire, l'honneur — pas dans ce monde — puis l'incorruptibilité, c'est-à-dire à atteindre la possession d'un corps glorieux. A ceux-là, le juste jugement de Dieu décerne la vie éternelle. Selon les voies de Dieu, la vie éternelle est la fin nécessaire d'une marche dans la sainteté. C'est ce que nous trouvons au verset 22 du chapitre 6 de notre épître: «Vous avez votre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle». C'est dans le même sens qu'il est dit, en Jean 5: 29, que ceux qui auront part à la résurrection de vie, ce sont ceux qui auront pratiqué le bien. Dans ces passages, la Parole établit les faits sans expliquer quel est le principe qui les produit. Mais en Ephésiens 2: 10, il nous est dit que nous sommes *créés* en Jésus Christ *pour les bonnes oeuvres*, de sorte que ce bien, ces bonnes oeuvres, sont l'expression d'une nouvelle vie. Il s'en suit que la classe mentionnée dans notre verset 7, est celle des rachetés,

La classe mentionnée au verset 8, est celle des iniques, dont il a déjà été parlé au verset 18 du chapitre premier. Ils sont contentieux, désobéissent à la vérité et obéissent à l'iniquité. A ceux-là, le juste jugement de Dieu applique la colère et l'indignation.

Dans les versets 9 et 10, les choses se résument à l'égard du mal et du bien, mais toujours au point de vue futur: «Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal, et du Juif premièrement», comme étant plus responsable, à cause de ses privilèges particuliers, «et du Grec» — «mais gloire, honneur et paix à tout homme qui fait le bien» (ce bien étant le fruit de la nouvelle nature) «et au Juif premièrement», parce qu'il est le plus coupable et, ensuite, «au Grec».

(Versets 12-16) — Le verset 12, auquel le 16e s'ajoute, attendu que les versets 13 à 15 sont une parenthèse, montre que le juste jugement de Dieu, qui ne fait pas acception de personnes, s'exécutera suivant la responsabilité sous laquelle les hommes auront été placés. Plus les privilèges auront été grands, plus le jugement sera sévère. Tous ceux qui auront péché sans loi, périront sans loi, et tous ceux qui auront péché sous la loi, seront nécessairement jugés par la loi qu'ils auront enfreinte.

Le verset 16 déclare que ce jugement s'exécutera par Jésus Christ, l'homme Christ Jésus. C'est ce que l'apôtre disait aux Athéniens: «Dieu a établi un jour, auquel il doit juger en justice la terre habitée, par *l'homme* qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts» (Actes des Apôtres 17: 31).

Ce verset 16 déclare aussi que ce sont les *secrets des hommes* qui seront jugés. En Apocalypse 20: 12, il est dit que les morts seront jugés d'après les choses écrites dans les livres, selon leurs oeuvres. Dans ces deux passages, ce sont bien toujours les actes qui sont jugés, mais les secrets des hommes, ce sont les motifs secrets du coeur, lesquels aggravent ou atténuent les actes. De même pour nous, chrétiens, aux yeux de Dieu, c'est la qualité de nos motifs qui fait la qualité de nos oeuvres,

Puis, l'apôtre termine ce verset 16, en ajoutant: «Selon mon évangile». L'Évangile confié à Paul révèle le jugement, parce qu'il révèle la grâce.

La parenthèse des versets 13-15, rappelle que Dieu veut des réalités. Être auditeur de la loi, sans accomplir cette loi, n'est rien devant Dieu, sinon un sujet de condamnation, tandis qu'un gentil, écoutant sa conscience, qui est loi à lui-même, manifeste que l'oeuvre réclamée au Juif par la loi se trouve écrite dans son coeur. Il est presque superflu d'ajouter que lorsqu'il est dit, que «ce sont ceux qui accomplissent la loi qui seront justifiés», cela sous-entend la possession d'une vie nouvelle et la puissance de l'Esprit, conformément à Romains 8: 4.

(Verset 17-29) — Depuis le verset 17, l'apôtre prend le Juif comme tel, avec tous ses privilèges et ses prétentions, pour lui rappeler que Dieu veut des réalités. C'est d'ailleurs la thèse de tout le chapitre.

Un Juif qui avait la prétention de se reposer sur la loi et de se glorifier en Dieu, mais qui n'était qu'un simple formaliste, était-il supérieur à un gentil qui ne connaissait pas Dieu? Non! A quoi lui servait-il de connaître la volonté, de pouvoir discerner les choses excellentes, étant instruit par la loi, d'avoir la prétention de conduire et d'enseigner les autres, ayant la formule de la connaissance et de la vérité dans la loi, si sa marche ne répondait pas à ses privilèges? Prêcher aux autres que l'on ne doit pas enfreindre les commandements de la loi, et les transgresser soi-même, c'est déshonorer Dieu.

Au verset 24, l'apôtre dit aux Juifs qu'ils ont exposé le nom de Dieu à être blasphémé parmi les nations, et il en appelle au témoignage de leurs Écritures, faisant allusion à Esaïe 52: 5, et Ezéchiel 36: 20-23. Et combien cela est applicable aux simples chrétiens professants de nos jours!

Un Juif simplement formaliste, au lieu d'être supérieur à un gentil, lui est inférieur, si ce gentil, en suivant sa conscience, garde les exigences de la loi que le Juif viole.

Le verset 29 montre que l'état intérieur nécessaire pour obtenir la louange de Dieu, ne peut se trouver dans l'homme naturel, qu'il soit Juif ou gentil. Pour que Dieu puisse trouver le bien réel dans l'homme, il faut qu'il lui communique une nouvelle nature. C'est ce que veut dire être Juif *au dedans* et avoir *le coeur* circoncis.

Chapitre 3

(Verset 1-8) — Les versets 2 à 8, sont la réponse à la question posée au verset 1. En effet, d'après ce qui a été démontré dans les versets 17 à 29, du chapitre 2, on pourrait dire «Il n'y a donc aucun avantage pour le Juif». Au contraire, dit l'apôtre, cet avantage est grand de toute manière et, d'abord, en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés. Ce n'était, certes, pas peu de chose pour les Juifs d'être dépositaires des Écritures, d'autant plus que les oracles de Dieu ne contenaient pas seulement la loi et ce qui s'y rattache, mais ils renfermaient toutes les promesses immuables des bénédictions divines.

Ces oracles devaient être crus, mais si quelques-uns n'ont pas cru, leur incrédulité annulera-t-elle la fidélité de Dieu, quant à l'accomplissement de ses promesses? Nullement. Dieu accomplira sa parole en dépit de l'infidélité de l'homme. C'est ce qui sera développé dans les chapitres 9 à 11. Car si l'homme est menteur, de sorte qu'on ne puisse se fier à sa parole, il n'en est pas ainsi de Dieu qui est et reste vrai. Et si l'homme menteur veut juger Dieu, l'Écriture déclare que Dieu est justifié dans ses paroles et qu'il a gain de cause quand il est jugé (Psaumes 51: 4).

Mais alors si, comme il est dit au verset 5, notre injustice fait ressortir la justice d'un Dieu qui, malgré tout, accomplira sa parole, dira-t-on que Dieu est injuste, quand il donne cours à la colère? Qu'ainsi n'advienne, dit l'apôtre, car autrement Dieu ne pourrait juger personne, mais il jugera certainement les Juifs qui n'ont pas cru, quand il jugera le monde d'après les principes de sa justice.

Les versets 7 et 8 répondent encore à des objections, supposées ou effectives, de la part des incrédules. L'objection supposée est que Dieu ne devrait pas me juger comme pécheur, du moment que mon mensonge sert à faire abonder sa vérité pour sa gloire, en faisant ressortir sa grâce. C'est, à l'égard de la vérité, la même objection que celle qui a été supposée au verset 5, à propos de la justice, et la réponse est la même: Le jugement de Dieu sera juste à l'égard de ces pécheurs qui seront punis selon ce qu'ils ont été, bien qu'ils soient un moyen de faire ressortir la force de l'infaillible fidélité de Dieu.

L'objection effective du verset 8 est une calomnie, que quelques-uns cherchaient à répandre, en prétendant que ceux qui se plaçaient sur le terrain de la grâce disaient: Faisons du mal, afin qu'arrive le bien. Or, le jugement de tels calomniateurs était juste.

(Verset 9) — Mais si les Juifs avaient, extérieurement, un grand avantage sur les gentils, cela ne voulait pas dire qu'ils fussent plus excellents que ceux-ci. Nullement, dit l'apôtre, Juifs et Grecs sont tous sous le péché. Le même état de péché les caractérise tous.

(Verset 10-18) — L'apôtre enchaîne six passages des Écritures, dont cinq dans les Psaumes et un en Esaïe, pour montrer quelle est l'appréciation de Dieu quant à l'homme, et en particulier l'homme sous la loi. Pour un Juif, qui cherchait la justice par la loi, il devait remarquer que cette loi déclarait qu'il n'y avait point de juste, pas même un seul, et le portrait qui était fait de lui, par ses propres Écritures, devait le convaincre de sa culpabilité.

Ce portrait de l'homme, nous le trouvons dans trois passages différents: d'abord, au chapitre 1: 18-32, relativement aux païens, ensuite, ici pour les Juifs, enfin, en 2 Timothée 3: 1-5, quant aux chrétiens de nom, et chacun de ces passages montre l'état déplorable de l'homme, dans chacune des conditions envisagées.

(Verset 19) — La conclusion, tirée ici, est que la bouche des Juifs est fermée par ce que la loi dit, et ici la loi, c'est l'ensemble des Écritures de l'Ancien Testament. Celle des gentils l'a été par les déclarations du chapitre 1: 18 à 2: 16, de sorte que *toute* bouche est fermée et tout le monde coupable devant Dieu.

(Verset 20) — L'apôtre ajoute, en terminant son argumentation, que nulle chair ne sera justifiée devant Dieu, par des oeuvres de loi, car par la loi est donnée la connaissance *du péché*. Ce n'est pas seulement des actes extérieurs, mais du péché intérieur, comme nous le verrons au chapitre 7: 7. Il ne reste donc plus qu'à exécuter le jugement sur tous.

(Verset 21) — Ici, apparaissent les ressources du Dieu Sauveur, par le moyen de la rédemption, envers ces pécheurs coupables et condamnés. En abordant ce sujet, on s'attendrait à entendre beaucoup parler de la grâce, tandis que c'est de la justice qu'il va être question. L'apôtre reprend, à cet effet, pour la développer, la pensée qu'il a émise abstraitement dans les versets 16 et 17 du chapitre 1.

Maintenant, pas avant, et en dehors de toute loi, la justice de Dieu est manifestée. Cette manifestation est quelque chose de complètement nouveau. D'abord, à l'égard de la justice de Dieu, nous pouvons dire que c'est sa manière d'être juste dans tout ce qu'il fait, conformément à sa nature. Il est juste en sauvant, à cause de la rédemption, et il sera juste en jugeant celui qui ne veut pas de cette rédemption.

Mais ici, c'est la justice justifiante qui est maintenant manifestée par le moyen de la rédemption. On ne peut pas trouver sur la terre un exemple d'une telle justice. Un tribunal qui justifierait un coupable, serait un tribunal injuste, mais Dieu peut, en justice, à cause de la rédemption, justifier les coupables. Et être justifié, c'est être dans un état où rien ne peut être mis à la charge de l'ancien coupable. Ainsi, un débiteur dont la dette a été acquittée par un bienfaiteur, est justifié auprès de son créancier d'avoir été son débiteur.

C'est donc la justice *de Dieu* pour l'homme, qui n'a point de justice à présenter, et elle a le caractère d'une justice justifiante.

L'apôtre ajoute que la loi et les prophètes rendent témoignage à cette justice de Dieu. En effet, déjà Moïse, au chapitre 30 du Deutéronome, parle de cette justice, ainsi que nous en trouvons la citation dans notre épître, au chapitre 10: 6-13. Puis, le chapitre 53 d'Esaië contient le témoignage rendu à cette justice. On peut encore mentionner le Psaume 32, cité au chapitre 4 de notre épître, Esaië 56: 1; Jérémie 23: 6; Daniel 9: 24, etc.

(Verset 22) — «La justice, dis-je, de Dieu, par la foi de Jésus Christ». La foi de Jésus Christ est celle qui vient de Lui et dont il est l'objet. Cette justice est envers tous. S'il s'agit de l'intention de Dieu, personne n'est exclu, c'est «envers tous»; mais, s'il s'agit de l'application, alors, c'est «sur tous ceux qui croient».

(Verset 23) — Il faut donc s'en remettre à Dieu seul, car du côté des hommes tous, Juifs ou gentils, ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. Ce n'est pas simplement, comme le comportent les traductions ordinaires, qu'ils sont *privés* de la gloire de Dieu, mais ils ne peuvent l'atteindre. Seul, le croyant l'atteindra, et il se glorifie déjà dans l'espérance de cette gloire (chapitre 5: 2).

(Verset 24) — Il est à remarquer que, sauf dans l'adresse, au chapitre 1, c'est la première fois ici que nous trouvons l'expression «la grâce». Nous avons eu jusqu'à présent la justice. Or,

on est justifié, par grâce, sur le pied de cette justice, et la base de tout, est la rédemption accomplie à la croix. On peut dire: la justice est de Dieu, la grâce la donne, la rédemption permet d'y avoir part, la propitiation est la base sur laquelle Dieu peut l'accepter, et la foi le moyen de se l'approprier.

(Verset 25) — C'est le seul endroit, dans le Nouveau Testament, où nous ayons l'expression: «propitiatoire». En Exode 25: 22, l'Eternel dit à Moïse: «Et je me rencontrerai là avec toi, et je parlerai avec toi de dessus le propitiatoire, d'entre les deux chérubins qui seront sur l'arche du témoignage, et te dirai tout ce que je te commanderai pour les fils d'Israël». Le propitiatoire est donc un lieu où l'on rencontre Dieu, un lieu d'accès auprès de Dieu, comme a dit quelqu'un. Au chapitre 16 du Lévitique, au grand jour des expiations, une fois l'an, Aaron entrait dans le lieu très saint, et faisait aspersion avec le sang des victimes sur le propitiatoire et sur le devant du propitiatoire. Au verset 2 de ce chapitre 16, l'Eternel dit encore de ce propitiatoire: «Car j'apparais dans la nuée sur le propitiatoire». Par son sacrifice, le Sauveur a donc établi un lieu d'accès entre le pécheur et Dieu. Mais il faut remarquer qu'ici, en Romains 3, c'est depuis que l'oeuvre est accomplie, que Dieu a présenté Christ comme propitiatoire par la foi en son sang, et non pas avant. C'est l'oeuvre accomplie qui explique le support des péchés précédents dans la patience de Dieu.

Les croyants de l'Ancien Testament ne pouvaient pas voir distinctement l'oeuvre de Christ à l'avance, mais Dieu la voyait et, à cause de cette oeuvre de la croix, qui devait s'accomplir ultérieurement, Dieu pouvait prendre patience à l'égard des péchés des croyants de l'Ancien Testament, et il pouvait même les introduire dans le repos, dans le ciel, avant que leurs péchés eussent été expiés de fait. On peut dire, en quelque sorte, que Dieu pouvait donner des acomptes sur l'oeuvre de Christ. Mais le jour où le Sauveur a pris sur Lui tous les péchés de tous les croyants de tous les temps, il a pris aussi ceux de tous ces justes de l'Ancien Testament, qui étaient depuis longtemps dans le repos du ciel. C'est par cette oeuvre que Dieu montre qu'il avait été juste en les introduisant dans ce repos.

A ce sujet, on est toujours ému en lisant le récit de la transfiguration, en Luc 9: 28-36. Moïse et Elie apparaissent en gloire avec le Seigneur, et le sujet de leur entretien avec lui, est sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem. Au moment où ces deux hommes glorieux se séparèrent de leur Sauveur pour retourner dans le repos du ciel, où ils étaient depuis longtemps, lui, leur Sauveur, allait descendre à Jérusalem pour y souffrir en expiation de leurs péchés!

(Verset 26) — «Afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent». Le temps présent, c'est tout le temps qui a suivi et qui suivra l'accomplissement de l'oeuvre de Christ. Dieu montre sa justice à l'égard des anciens croyants, de même qu'à l'égard des croyants actuels, et de ceux des temps futurs. C'est toujours de la justice justifiante qu'il s'agit, mais il faut remarquer qu'ici, dans cette partie de notre épître, cette justice justifiante ne dépasse pas la justification des fautes.

«En sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». Dieu accomplit un acte de justice envers Christ en justifiant le croyant. Le «celui» qui est de la foi de Jésus est un croyant quelconque, à quelque époque qu'il existe sur la terre, soit sous l'Ancien Testament, soit après. La foi de Jésus, c'est la foi dont Jésus est l'objet. La foi en Jésus, c'est ma foi.

(Versets 27-28) — La vanterie caractérisait les Juifs en rapport avec toutes leurs prérogatives. Elle était maintenant exclue, puisqu'ils se trouvaient désormais sur le même pied que les nations, soit quant à la culpabilité devant Dieu, soit quant à la justification par grâce, par la foi. La loi des oeuvres était donc sans puissance, et était remplacée par la loi de la foi, mais ici, le mot «loi» doit être entendu dans le sens d'une puissance qui régit un certain état de choses, comme on dit la loi de la nature, ou la loi de la pesanteur, et aussi, quand il est parlé au commencement du chapitre 8, de la loi de l'Esprit de vie et de la loi du péché. On peut dire que, pour la justification devant Dieu, c'est la foi qui fait loi, et cela depuis Abel (voyez Hébreux 11: 4). La conclusion est donc, que l'homme est justifié par la foi, sans oeuvres de loi. Devant les hommes, les oeuvres du croyant justifient l'existence de sa foi, ces oeuvres sont d'ailleurs des oeuvres de foi, comme celles d'Abraham et de Rahab, mentionnées dans Jacques 2: 21-25, mais, devant Dieu, le croyant est tenu pour juste par la foi.

(Verset 31) — Cela étant, la loi est-elle annulée par la foi? Au contraire, rien n'établit la loi et ne la maintient, dans toute son autorité, comme la mort de Christ, car, si la loi prononce la malédiction et la mort du transgresseur, cette sentence a été solennellement accomplie dans la croix de Christ, de sorte que, pour un croyant, toute loi, parce qu'elle s'applique à l'homme dans la chair, a perdu son autorité sur lui, parce qu'il est mort avec Christ à la croix. Celui qui annule l'autorité de la loi, c'est celui qui prétend pouvoir rester sous la loi, sans être condamné par elle.

Chapitre 4

Dans ce chapitre, l'apôtre prend deux justes de l'Ancien Testament, Abraham et David, comme exemples de la justification par la foi, l'un avant la loi, l'autre après. Abraham, qui était la souche du peuple juif, a été justifié par la foi, avant d'être circoncis. Pour lui seul, d'ailleurs, la circoncision a été le sceau de cette justice par la foi qu'il possédait auparavant. Quant à David, qui était sous la loi et la circoncision, il se plaît lui-même à exprimer la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice *sans oeuvres*.

(Versets 3, 4) — L'Ecriture déclare qu'Abraham crut Dieu et que cela lui fut compté à justice (Genèse 15: 6). En croyant Dieu, Abraham s'est trouvé croire à tout ce que Dieu était et à tout ce que Dieu pouvait faire. Aussi Dieu a imputé à sa foi d'être aussi la foi à l'oeuvre de Christ qui s'accomplirait plus tard (voir aussi Jean 8: 56). Il est d'ailleurs bien encourageant de penser que Dieu attribue à la foi des croyants beaucoup plus que ce que leur intelligence spirituelle a saisi. Dieu compte la foi selon la valeur de l'objet qu'elle saisit et non selon sa manière de le saisir.

(Verset 5) — A celui «qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice». C'est ce que David exprime, en disant: «Bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'impute point le péché» (Psaumes 32), c'est-à-dire que Dieu tient pour n'avoir point de péché. Par la foi, il est tenu pour juste. Non pas que la foi ait, en elle-même, un mérite de justice, mais le mérite est dans l'objet qu'elle saisit. Ainsi, selon la valeur de l'oeuvre de Christ aux yeux de Dieu, celui-ci justifie l'impie qui croit. Disons, en passant, que l'impiété est l'état d'une âme qui n'a pas de rapports avec Dieu, en contraste avec la piété, qui est un saint commerce de l'âme avec Dieu.

(Versets 6-8) — Il est beau de voir David, après son péché avec Bath-Shéba, exprimer la béatitude d'un homme à qui Dieu compte la justice sans oeuvres, c'est-à-dire que Dieu tient pour n'avoir point de péché. La foi de David avait pénétré, par anticipation, dans le nouvel horizon de la grâce. Il avait saisi que Dieu avait, par-devers Lui, des raisons lui permettant de faire grâce, même à celui qui, selon la loi, devait être mis à mort, comme adultère.

(Versets 9-12) — Si David, sous la loi et la circoncision, a pu ainsi exprimer la béatitude d'un homme justifié par la foi, Abraham, d'un autre côté, est un exemple que cette béatitude est également la part des croyants incirconcis, car lui, Abraham, a été tenu pour juste par la foi avant d'être circoncis, de sorte qu'il est devenu le père de tous les croyants incirconcis, auxquels la justice est aussi comptée par la foi.

Mais il y a plus, Abraham est devenu père de circoncision, non pas de la circoncision, mais père de ceux qui sont mis à part pour Dieu. C'est en Abraham le premier, que la vraie séparation à Dieu et pour Dieu, a été publiquement établie. Son appel est l'emblème de l'appel céleste.

Dieu, après la dispersion de Babel, avait assigné à chaque nation son territoire (Genèse 10). Puis Abraham est appelé à rompre avec les liens de la nature. Il reçoit l'ordre de quitter son pays, sa parenté, et jusqu'à la maison de son père, pour aller au pays désigné par Dieu. C'est ainsi qu'il est devenu père de circoncision, père des mis à part pour Dieu, par la foi, tant des incirconcis que des circoncis. Les croyants gentils se trouvaient ainsi marcher sur les traces de la foi d'Abraham qu'il avait eue étant dans l'incirconcision. Lorsqu'on a cru, on se met en marche, et l'on suit les traces du père des croyants.

(Verset 13) — Ici, l'apôtre reprend la question de la loi, en contraste avec la promesse. La promesse d'être *héritier du monde* a été faite à Abraham, ou à sa semence (Christ), par la justice de la foi. On trouve, en Genèse 15, que lorsque Abraham, fortifié par Melchisédec, eut refusé les offres du roi de Sodome, l'Eternel lui apparut en vision et lui déclara que sa postérité serait comme les étoiles du ciel. C'est là qu'Abraham crut Dieu et que sa foi lui fut comptée à justice. Puis, au verset 7 de ce même chapitre, l'Eternel lui dit: «Moi, je suis l'Eternel, qui t'ai fait sortir d'Ur des Chaldéens, afin de te donner ce pays-ci pour le posséder». Ensuite, au chapitre 17: 4, il est établi père d'une multitude de nations (voir aussi Genèse 22: 18). Il est ainsi héritier du monde, et ce sera effectivement réalisé en sa semence, Christ.

(Versets 14-16) — La loi ne peut amener aucune bénédiction, à cause de l'état de l'homme en Adam. Elle ne peut pas justifier, puisqu'elle donne, au contraire, la connaissance

du péché qu'elle condamne (chapitre 3: 20). Elle ne peut pas faire aboutir à l'héritage, puisque, par les transgressions, elle produit la colère de Celui qui, seul, peut donner l'héritage.

C'est donc sur le principe de la foi, et selon la grâce, que la promesse a été faite. De cette manière, elle est assurée à toute la semence d'Abraham, c'est-à-dire à tous les croyants.

(Verset 17) — L'apôtre rappelle que Dieu a déclaré à Abraham: «Je t'ai établi père de plusieurs nations». Il est père de nous tous devant Dieu qu'il a cru — croire Dieu est tout autre chose que croire *en* Dieu: c'est le croire dans tout ce qu'il dit, sachant qu'il a toute puissance d'accomplir sa parole. Ainsi, Abraham a cru le Dieu de la résurrection, qui fait vivre les morts et appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Sa puissance est absolue.

(Versets 18-22) — Ici, c'est relativement à la naissance d'Isaac qu'Abraham a cru Dieu. Abraham et Sara étaient comme morts (verset 19), à cause de leur grand âge, de sorte que la naissance d'Isaac a été miraculeuse. Il a fallu chez Abraham et Sara une sorte de résurrection pour qu'Isaac puisse naître d'eux. La foi d'Abraham a été grande: il a donné gloire à Dieu. Il savait qu'il y avait en Dieu la puissance d'accomplir ce qu'il promettait, quelles que fussent les impossibilités humaines. Aussi, cette foi, à tout ce que Dieu est, et à tout ce que Dieu peut, est comptée à justice.

(Versets 23-25) — Ici, l'apôtre applique ces vérités aux croyants de l'économie présente. Notre foi ressemble à celle d'Abraham dans ce sens qu'elle est la foi au Dieu de la résurrection. Abraham a cru au Dieu qui pouvait ressusciter; nous, nous croyons au Dieu qui a ressuscité. La foi d'Abraham a été grande, parce qu'il a cru à un fait futur; nous, nous croyons à un fait passé. Au chapitre précédent, la foi est la foi au Sauveur, la foi en son sang; ici, la foi a, en outre, ce caractère qu'elle est la foi dans le Dieu qui a ressuscité le Sauveur. Nous croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification.

Si Dieu n'avait pas ressuscité celui qui s'est chargé de nos péchés à la croix, nous ne saurions pas si son sacrifice a été agréé. La résurrection du Sauveur, par Dieu lui-même, est la preuve de la pleine acceptation de son sacrifice, et c'est là le fondement de la paix pour le croyant. Le sacrifice de Christ a été le paiement de notre dette, et sa résurrection est comme la quittance de la part de Dieu, et une quittance qu'on ne peut perdre.

Au verset 25, nous avons la résurrection du Rédempteur, tandis qu'au chapitre 1: 4, c'était sa résurrection comme fils, à cause de la perfection de sa personne, qui était envisagée. Ici, c'est la résurrection en vertu de la perfection de son oeuvre, et cette résurrection est la preuve de notre justification. Au chapitre 6: 4, l'apôtre ajoute que Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, c'est dire aussi que la gloire du Père était engagée dans la résurrection du Seigneur Jésus.

Chapitre 5

(Versets 1, 2) — «Ayant *donc* été justifiés sur le principe de la foi». Nous avons ici la conclusion du sujet de la justification exposé dans les chapitres 3 et 4, ainsi que les

conséquences immédiates de cette justification qui est mentionnée ici au passé, à cause des faits accomplis sur lesquels elle repose, savoir la mort et la résurrection de notre Sauveur. On a souvent dit que ces deux versets règlent notre passé, notre présent et notre avenir: la paix avec Dieu quant au passé, la faveur de Dieu pour le présent, et l'espérance de la gloire de Dieu pour l'avenir.

La paix avec Dieu est non seulement la paix qui a été faite par l'oeuvre du Sauveur, mais aussi un changement de disposition dans nos coeurs à l'égard de Dieu. Dans notre état de péché en Adam, nous étions comme en guerre avec Dieu, ainsi qu'il est dit au chapitre 8: 7, de notre épître: «La pensée de la chair est *inimitié* contre Dieu». Le contraste avec cette disposition est que maintenant nous avons la paix avec Dieu. Le moyen est rappelé: «par notre Seigneur Jésus Christ». Puis, par lui, nous avons aussi trouvé accès, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes. La faveur de Dieu, tel est notre heureux présent. A quelque moment que nous pensions à Dieu, nous avons le doux sentiment que nous sommes dans sa faveur: «Rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 6). Ensuite, nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Nous atteindrons le séjour de cette gloire. En Galates 5: 5, l'apôtre dit: «Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice». Or, ce que la justice est en droit d'espérer, c'est la gloire. Ces bénédictions sont la part du racheté avant qu'il fasse un seul pas, et ne sont nullement une affaire d'expérience.

(Versets 3-11) — Ces versets contiennent un merveilleux complément aux bénédictions qui viennent d'être énumérées. Le verset 3 commence par ces mots: «Et non seulement cela». On se demande ce qu'il peut y avoir de plus. C'est que, non seulement nous sommes bénéficiaires des heureux résultats de l'oeuvre de Christ, mais nous nous glorifions aussi dans les voies de Dieu envers nous, et en Dieu lui-même, tel qu'il est. Nous le connaissons maintenant, Lui, et nous savons qu'il veut faire concourir à notre bien, les difficultés par lesquelles nous passons. Nous pouvons donc nous glorifier dans les tribulations, sachant le résultat que Dieu veut en tirer. Ce n'est pas que nous nous glorifions d'avoir à y passer, ou bien que nous nous glorifions d'y avoir passé, après que le résultat a été produit. Non, c'est *d'avance* que nous le faisons, sachant tout le profit que l'amour et la sagesse de Dieu en tireront pour notre bénédiction. Aussi l'apôtre ne dit pas que nous devrions nous glorifier, mais il dit que nous le faisons, «sachant que la tribulation produit la patience». La patience est un des grands caractères de Dieu. Il est le Dieu de la patience. La tribulation brise, mate notre volonté propre, de sorte qu'en passant par des circonstances qui seraient de nature à provoquer l'impatience, nous acquérons la patience.

Avec la patience, on est calme, on est tranquille, et cet état conduit à l'expérience, non de soi-même, mais de toute la bonté de Dieu au travers des tribulations.

A son tour, cette expérience produit l'espérance qui ne rend point honteux. On a fait l'expérience de ce que Dieu est, on sait, pour ainsi dire, chez quel Dieu on se rend, de sorte que cette espérance, de laquelle on se glorifiait avant d'avoir fait un seul pas, a acquis du prix dans l'âme, et cela, «parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs, par l'Esprit Saint

qui nous a été donné». Il s'agit, évidemment ici, de l'amour que Dieu a pour nous, et non de notre amour pour lui. «Par l'Esprit Saint» est une anticipation du chapitre 8.

C'est la première fois dans l'épître, que nous trouvons l'expression «l'amour de Dieu», et cet amour est «versé dans nos cœurs». En figure, c'est comme un flacon de parfum qu'on débouche et que l'on verse.

(Versets 6-8) — Du moment que l'amour de Dieu est mentionné, la Parole nous ramène en arrière, pour nous montrer ce que cet amour a fait pour nous dans le passé. Lorsque nous étions sans force et impies, c'était pour Dieu le temps convenable de livrer son Fils à la mort pour nous. Pour un juste, à peine quelqu'un mourrait-il. Pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir. Mais Dieu constate son amour à lui, le sien, cet amour puisant ses motifs en lui-même, il le constate envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Ce n'était pas pour des justes, ni pour des hommes de bien, mais pour des pécheurs. Or, les pécheurs sont des êtres abjects aux yeux saints de Dieu.

(Versets 9) — La Parole présente la colère de Dieu comme suspendue sur la tête des hommes et prête à s'exécuter. C'est à l'égard des actes des hommes que s'accomplira cette colère, comme nous l'avons vu au chapitre 1. (voir aussi Matthieu 3: 7; Luc 3: 7; Jean 3: 36; Romains 2: 5; Ephésiens 5: 6; Colossiens 3: 6; 1 Thessaloniens 1: 10 et 5: 9). Mais les rachetés, étant justifiés par le sang de Christ au sujet de leurs péchés, sont sauvés de cette colère qui vient.

(Verset 10) — Ici, il y a plus: Nous étions ennemis de Dieu, la mort de son Fils nous a *réconciliés*, c'est-à-dire nous a mis en état d'être en relation avec Dieu. Or, si Christ, par sa mort, laquelle, au point de vue humain, est une expression de faiblesse (1 Corinthiens 1: 25 et 2 Corinthiens 13: 4), a eu la puissance de nous réconcilier avec Dieu, que ne fera-t-il pas par sa vie, en gloire, après sa résurrection? Il vit par la puissance de Dieu, et la puissance de cette vie en gloire nous sauvera de tous les dangers qui pourront se présenter entre le moment actuel et celui où, par lui et avec lui, nous serons introduits dans la gloire.

(Verset 11) — Nous avons ici un second «non seulement cela». Nous connaissons Dieu expérimentalement dans son amour, dans sa bonté, au travers des tribulations, de sorte que notre sujet de gloire dans ce monde, c'est Dieu. Les dons nous ont appris à connaître le donateur, et nous nous glorifions dans le donateur. Nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ. Nous réalisons la parole de Jérémie 9: 23, 24: «Mais que celui qui se glorifie, se glorifie en ceci, qu'il a de l'intelligence et qu'il me connaît, car je suis l'Eternel». Se glorifier en Dieu est la bénédiction la plus élevée pour l'âme.

(Versets 12-21) — Ici, nous entrons dans le second sujet de la doctrine de l'épître. Le premier nous a occupés des péchés, celui-ci va nous entretenir du péché. Le premier s'occupe de ce que nous avons fait, des fruits de notre mauvaise nature, le second, de ce que nous sommes, c'est-à-dire de la nature elle-même, de l'arbre qui a porté les mauvais fruits.

Quant à nos péchés, nous en sommes justifiés par la mort de Christ *pour* nous, et quant à notre état en Adam, nous en sommes délivrés par notre mort *avec* Christ, c'est-à-dire la mise de côté, par Dieu, de notre vieil homme, à la croix de Christ.

Dans ces versets 12-21 de notre chapitre 5, l'apôtre établit l'analogie et le contraste entre les deux chefs de race, Adam et Christ, et on peut facilement reconnaître que l'analogie est mentionnée pour faire ressortir le contraste.

(Verset 12) — D'abord, la première chose à la charge du premier homme, c'est que, non seulement, par sa désobéissance, l'homme est devenu pécheur, mais que, par lui, cette chose odieuse, le péché, est entré dans le monde et, par le péché, la mort. Nous pouvons d'abord remarquer, quoique ce ne soit pas enseigné ici que conformément à Jean 1: 29, le Seigneur Jésus est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Le premier homme introduit le péché dans le monde, le second l'ôte. Il y aura un monde de Dieu, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera (2 Pierre 3: 13), et où le péché ne pourra pas entrer (Apocalypse 21: 4). L'existence de ce monde-là sera due à l'oeuvre de la croix.

Mais aujourd'hui, le péché, dans le monde, mène à la mort. «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement» (Genèse 2: 17). «Le salaire du péché, c'est la mort». «La mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché». On meurt, parce qu'on a péché.

Ce verset 12 se lie au verset 18, les versets 13 à 17 étant une parenthèse, mais, comme il arrive souvent dans les écrits de Paul, l'idée principale est dans la parenthèse.

(Versets 13-17) — Jusqu'à la loi, le péché était dans le monde, mais le péché n'est pas mis en compte comme transgression d'une loi, quand il n'existe pas de loi. Cependant, le péché est le péché, et il mène à la mort. C'est pourquoi, la mort régna sur tous les hommes entre Adam et Moïse. Le péché est l'acte de la volonté propre et, comme tel, il est une offense à Dieu de la part d'une créature qui doit être dépendante, mais lorsqu'il y a, en outre, une loi de la part de Dieu, qui défend le péché, celui-ci revêt alors le caractère d'une violation de la volonté de Dieu, et c'est là la *transgression*.

On est peu habitué à penser qu'Adam était sous une loi. Cependant, la défense formelle de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal était une loi. Son péché a donc été une transgression, tout autant que les péchés d'Israël par rapport à la loi de Moïse. C'est ce que rappelle le passage d'Osée 6: 7: «Mais eux, comme Adam, ont transgressé l'alliance».

A la fin de notre verset 14, l'apôtre dit qu'*Adam*, comme chef de race, était la figure de celui qui devait venir. Comme quelqu'un l'a dit, Adam était l'homme provisoire, Christ est l'homme définitif, l'homme des conseils de Dieu. C'est pourquoi, lorsque la Parole parle de Christ, en rapport avec Adam, elle ne l'appelle pas le *second* Adam, comme s'il pouvait y en avoir un troisième, elle dit le *dernier* Adam, il n'y en a pas d'autre (1 Corinthiens 15: 45), c'est l'homme définitif.

Au verset 15, il est dit: «Mais n'en est-il pas du don de grâce comme de la faute?» Ici, il y a analogie entre Adam et Christ, comme chefs de race, en ce que la conséquence de leurs

actes ne se limite pas à leurs personnes respectives, mais intéresse leur race tout entière. Tous les hommes sont de la race d'Adam, et tous les rachetés deviennent la race de Christ. Toute la question est de savoir auquel de ces deux chefs de race, on se trouve personnellement rattaché. C'est la conclusion du verset 19, comme nous le verrons.

Mais, s'il y a analogie entre Christ et Adam, d'un autre côté, il y a un contraste complet, à cause de la supériorité des conséquences du côté de Christ. Si l'on dit: «n'en est-il pas?» on pense à l'analogie mais, quand on dit: «il n'en est pas», comme l'indique la note au bas de la page de la nouvelle version, on pense au contraste qui apparaît ici, en ce que le bien du côté de Dieu est infiniment plus grand que le mal du côté de l'homme. Le péché, le mal, disparaîtront absolument, et les effets de la grâce, le bien, demeureront éternellement. C'est une grande consolation.

Ainsi donc, au verset 15, il y a analogie entre le don de grâce du côté de Christ et la faute du côté d'Adam, en ce que les résultats atteignent les deux races: «Par la faute d'un seul», Adam, «plusieurs sont morts», c'est-à-dire la masse en relation avec lui, tous ses descendants. Mais du côté de Christ: «*Beaucoup plutôt*, la grâce de Dieu et le don» (tout est gratuit) ont abondé envers cette masse des descendants d'Adam, à l'intention de tous, par la grâce qui est d'un seul homme, Jésus Christ, le second homme, le dernier Adam.

Au verset 16, il y a gradation dans les faits et dans leurs conséquences: du côté d'Adam, non seulement tous meurent, mais le jugement en condamnation qui suit la mort, provient de ce seul homme et de son seul péché, tandis que du côté de Christ, et provenant de lui seul: «Le don de grâce, de plusieurs fautes, en justification», et ces plusieurs fautes sont la multitude des fautes des rachetés, dont Christ s'est chargé à la croix, pour amener la justification. Quel contraste avec la seule faute d'Adam!

Au verset 17, toujours gradation. Par la faute d'Adam, la mort a régné, mais du côté de Christ, le contraste n'est pas que la vie régnera, mais les rachetés, la race de Christ, ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, ceux-là régneront en vie par un seul, Jésus Christ. Ici, les conséquences de la grâce percent jusque dans la gloire. Ainsi se clôt cette belle parenthèse.

(Versets 18-19) — Dans ces versets, nous avons encore l'affirmation que les actes respectifs des deux chefs de race, Adam et Christ, ont leur influence sur toute leur race. Ici, nous sortons de la parenthèse, et le verset 18 se rattache au verset 12. Ce verset nous présente, d'une manière remarquable, l'intention de Dieu dans la mort de Christ envers tous les hommes, sans exception.

En effet, si les conséquences de la seule faute d'Adam s'étendent à tous les hommes en condamnation, d'un autre côté, les conséquences de la seule justice possible, celle qui a été établie par la mort de Christ, comme base permanente sur laquelle Dieu peut agir en grâce, s'étendent à tous les hommes, quant à l'intention de Dieu. Et ce qui leur est offert à tous par ce moyen n'est rien moins qu'une *justification de vie*, c'est-à-dire une justification qui entraîne

avec elle la possession de la vie. Combien sont responsables les hommes en se soustrayant, par leur faute, à une semblable intention de Dieu à leur égard!

Le verset 19 est une sorte de conclusion. Par la désobéissance d'Adam, plusieurs, c'est-à-dire tous ses descendants, ont été constitués pécheurs, de même, par l'obéissance de Christ, en mourant sur la croix, tous ses rachetés sont constitués justes, c'est-à-dire sont établis dans un état nouveau, caractérisé par la justice. Mais il faut bien retenir qu'ici, c'est la conséquence de l'acte de chacun des deux chefs de race qui est envisagée, en dehors de la responsabilité individuelle de ceux qui y ont part.

D'autre part, il y a lieu de considérer ce que nous devons entendre ici par l'obéissance de Christ. Nous savons que son obéissance a été parfaite, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, mais ce n'est par cette obéissance-là qui nous est imputée, comme on le croit, par erreur, dans la chrétienté. Cette obéissance-là lui est personnelle; c'est ainsi qu'il est dit, en Hébreux 5: 8, qu'il a *appris* l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, c'est-à-dire qu'il a expérimenté, par les souffrances qu'il a trouvées sur son chemin, ce que c'est qu'obéir dans un monde où tout est en opposition avec la volonté de Dieu et, pour lui, sa mort a été le couronnement de son obéissance. C'est particulièrement de cet acte d'obéissance en mourant, qu'il est question dans notre verset 19. On trouve deux passages remarquables à cet égard: l'un est en Philippiens 2: 8: «Etant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix». Ici, non plus, ce n'est pas seulement qu'il a obéi depuis sa naissance jusqu'à sa mort, mais qu'il a trouvé dans l'acte de mourir une occasion spéciale d'obéir. Adam est mort comme conséquence de sa désobéissance, Christ est mort par obéissance. L'autre passage est en Jean 10: 17, 18 «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi, je laisse ma vie, afin que je la reprenne; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir, de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de mon Père». Il pouvait laisser et reprendre sa vie par son propre pouvoir, dans l'obéissance au commandement de son Père. En fait, nous savons qu'il a laissé sa vie par obéissance, et qu'il s'en est remis à son Père pour la reprendre, comme nous l'avons vu à propos des verset 2-4 du chapitre premier.

Le Seigneur fait encore allusion à cette obéissance à la fin du chapitre 14 de ce même évangile de Jean, quand il dit: «Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais», et il allait à la mort.

Donc, par un seul acte d'obéissance, en mourant sur la croix, cet acte constitue justes tous ceux auxquels il est appliqué.

(Verset 20) — La loi est intervenue, s'est glissée, peut-on dire, dans l'intervalle compris entre les deux Adam, et cela afin que *la faute* abondât. Non pas le péché, car Dieu ne fait rien pour faire abonder le péché, mais la loi fait ressortir sa gravité, son caractère odieux, sous la forme de fautes commises en transgressant la loi de Dieu. Dans ce sens, la loi a fait abonder la transgression. Tout ce qui est dit de la loi, dans notre chapitre, c'est que le péché n'est pas mis en compte — comme transgression — quand il n'y a pas de loi (verset 13), puis, ici, que la loi a fait abonder la transgression.

A la fin du verset, l'apôtre ne dit pas: «Mais là où la transgression abondait», non, mais «où le péché abondait», c'est beaucoup plus général. Il abondait partout chez les enfants d'Adam, sans loi et sous la loi. C'est là que la grâce a surabondé, qu'elle s'est étendue au-dessus du péché, qu'elle s'est montrée plus grande que le péché.

(Verset 21) — La conséquence suit: «Afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice». La mort était la démonstration du caractère du royaume du péché et, de même, la justice justifiante est la démonstration du caractère du royaume de la grâce, en vue de la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur. La vie éternelle est devant nous, au lieu de la condamnation éternelle, et cela est dû au fait que la grâce règne.

Chapitre 6

Dans ce chapitre, ainsi que dans le suivant, l'apôtre prévoit les objections que pourrait faire un homme dans la chair, aux grandes vérités qu'il vient de développer; et les réponses à ces objections contiennent de nouveaux et précieux enseignements.

(Versets 1, 2) — Ainsi, au verset 1, un tel homme peut dire que, si l'on est constitué juste par l'obéissance d'un autre, et que si la grâce a surabondé là où le péché abondait, on peut ne pas regarder de si près au péché. De là la question: «Demeurerions-nous dans le péché afin que la grâce abonde?»

L'apôtre, qui a montré qu'on est constitué juste par l'obéissance d'un Christ mourant sur la croix, en déduit ici que cette mort nous est comptée, en quelque sorte, comme étant la nôtre, de sorte que non seulement il est mort pour nous, mais que nous sommes morts avec lui. Or, si nous sommes morts avec lui, nous sommes morts au péché, de sorte que nous ne pouvons pas vivre dans une chose à laquelle nous sommes morts.

Il importe de bien saisir que ce n'est pas le péché qui est mort, mais c'est nous qui sommes spirituellement morts à une chose qui existe encore dans notre chair. Ainsi, un homme, ayant une maison et une fortune, meurt; sa maison et sa fortune existent toujours, elles ne sont pas mortes, mais lui est mort à sa maison et à sa fortune, il ne peut pas y vivre encore, c'est une impossibilité.

(Versets 3, 4) — Ici, l'apôtre semble demander aux chrétiens, s'ils ont oublié la signification de leur baptême. L'eau du baptême est une figure de la mort, de sorte qu'ayant été baptisés pour le Christ Jésus, pour un Christ mort, nous avons été placés en figure dans sa mort. Ce n'est donc pas pour vivre dans le péché. Il y a cette différence entre la circoncision et le baptême, que la circoncision considérait le Juif comme un homme vivant dans sa vie d'Adam, quoique mis à part d'entre les autres hommes, tandis que le baptême chrétien est le signe de la mort de Christ, mort qui met totalement de côté l'homme dans la chair. Par le baptême, on est, en figure, mort et enseveli avec Christ.

Mais ce Christ mort n'a pas été laissé dans la mort, dans laquelle il était entré en grâce pour nous. Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Cette gloire était intéressée dans la résurrection du Seigneur Jésus. Lui, avait donné à son Père un nouveau

motif pour l'aimer en ce qu'il laissait sa vie pour la reprendre (Jean 10: 17, 18). Aussi, avons-nous vu qu'il a été déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts (Romains 1: 4). La gloire du Père devait intervenir pour ressusciter son Fils. Et ici, la conséquence que l'apôtre tire pour nous de cette résurrection, c'est qu'elle nous introduit dans une vie nouvelle. Dans notre épître, nous ne trouvons pas, comme cela est enseigné ailleurs, notre *union* avec Christ dans la résurrection, il s'agit ici de la délivrance de notre condition en Adam, par la mort. Mais cependant, nous sommes impliqués dans la résurrection de Christ. Nous n'avons pas été laissés dans la mort, puisque Christ, avec qui nous sommes morts, a été ressuscité, et cette résurrection nous introduit dans une vie nouvelle.

(Versets 5-7) — Le verset 5 explique ce que nous venons de dire. Ayant été identifiés avec Christ dans la ressemblance de sa mort, la conséquence doit suivre nécessairement: nous le serons aussi dans la ressemblance de sa résurrection. Ressemblance peut sous-entendre que nous n'étions pas là *de fait*, quand il est mort, cependant sa mort nous est comptée comme étant la nôtre, et c'est au moment où il est mort que nous sommes morts avec Lui. La conséquence suit en résurrection, et même cela implique notre résurrection corporelle.

Au verset 6, l'apôtre rappelle, comme une chose connue, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui. L'homme en Adam, avec toutes ses mauvaises qualités, tout cet état dans lequel nous étions responsables, a été cloué à la croix de Christ: c'est là que son épreuve de la part de Dieu a été terminée et, désormais, Dieu ne demande plus rien à l'homme dans la chair. Le vieil homme reçoit à la croix la mort qu'il mérite, «afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché». Le corps du péché, ici, ce n'est pas notre vase mortel, mais c'est, pour ainsi dire, l'organisme du péché dans la chair, une machine qui fonctionne très bien dans l'homme en Adam et qui l'oblige à pécher. Le vieil homme ayant été crucifié, cette machine est désorganisée chez le chrétien, de sorte qu'il n'est plus esclave du péché. Le péché est aussi représenté ici, comme étant un maître, un tyran, duquel l'homme dans la chair est esclave, tandis que le chrétien étant mort avec Christ est affranchi de ce maître-là, parce que le péché ne peut avoir d'action que sur l'homme dans la chair.

Au verset 7, l'apôtre va encore plus loin dans les conséquences du fait d'être mort avec Christ. Il dit: «Car celui qui est mort est justifié du péché», non pas justifié de ses péchés, mais du péché. On ne peut pas accuser un cadavre d'avoir de mauvaises convoitises, il est justifié de cette imputation.

(Versets 8, 9) — Nous avons ici la même pensée qu'au verset 5. Si nous suivons Christ dans sa mort, nous le suivrons nécessairement dans sa résurrection. Celle-ci a été la fin de la mort pour lui et pour nous. Il ne peut pas mourir de nouveau. Si, lorsqu'il était dans le tombeau, la mort semblait dominer sur lui, il n'en est plus ainsi à sa résurrection. Pierre dit aux Juifs, en Actes 2: 24, que Dieu a délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible que Jésus fût retenu par elle.

(Verset 10) — Ce verset est particulièrement important. En mourant pour nos péchés, notre Sauveur est mort au péché. Il a été fait péché pour nous sur la croix, mais, en mourant,

le péché a été condamné dans la chair et il en a fini avec le péché. Il avait revêtu notre humanité pour avoir la faculté de mourir pour nous. C'est ce qui est dit en Hébreux 2: 14: «Puis donc que les enfants (ceux dont il venait prendre la cause) ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé, afin que *par la mort...*» En Romains 8: 3, l'apôtre dit que Dieu a envoyé son propre Fils «en ressemblance de chair de péché et pour le péché». En mourant, notre adorable Sauveur en a fini avec tout ce qui se rattachait au péché.

Quelqu'un a dit que, quant à sa vie essentielle, comme Fils de Dieu, il ne l'a jamais ni prise ni laissée. En ce qu'il est mort, comme homme fait péché pour nous, il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'il vit, comme homme ressuscité, il vit à Dieu. Sa vie en résurrection et en gloire est entièrement, désormais, une vie à Dieu. Sans doute, par amour pour nous, il demeure homme pour l'éternité, tout en vivant à Dieu, mais sa vie n'a plus à se donner pour d'autres, c'est une vie entièrement à Dieu.

(Verset 11) — Ici, l'apôtre en tire la conséquence pour nous. Il dit que nous, qui sommes morts avec lui, nous devons aussi nous tenir pour morts au péché et pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus.

De même que Christ est mort pour nous, de même nous sommes morts avec lui en tant qu'il s'agit, devant Dieu, de notre ancienne vie dans la chair. Il faut que nous nous emparions de ce fait, en le recevant tout simplement comme un article de foi et sans le confondre avec la réalisation que nous sommes appelés à en faire. Ainsi, si vous dites à un croyant: «Tu sais que tes péchés sont pardonnés», il vous répondra: «Sans doute, et grâce à Dieu, j'en jouis», mais si vous ajoutez: «Tu sais aussi que tu es mort», il pourra vous répondre: «Non, je me suis fâché ce matin». Or, quelque regrettable que cela soit, cela ne veut pas dire pourtant que, devant Dieu, son vieil homme n'est pas mort, mais bien qu'il a manqué à sa responsabilité de le tenir pour tel.

On a aussi fait cette comparaison: On place à la banque une certaine somme pour quelqu'un. Lorsque le bénéficiaire en est informé, il a à se tenir pour créancier de cette somme placée pour lui, alors même qu'il ne l'a pas touchée.

Mais si le fait d'être mort avec Christ est d'abord un article de foi, il faut qu'il devienne ensuite le point de départ pour la marche. Si vous vous tenez pour morts, la conséquence suivra. Si le croyant qui s'est fâché le matin, s'était tenu pour mort à ce moment-là, il ne se serait pas fâché.

Il est aussi important de remarquer que la même exhortation de ce verset 11, qui nous dit de nous tenir pour morts, nous dit aussi de nous tenir pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Il s'agit toujours là de notre position devant Dieu, laquelle, une fois qu'elle est bien comprise, a sa traduction dans la vie pratique.

(Versets 12, 13) — Maintenant, dans le reste du chapitre, l'apôtre tire les conséquences pratiques des faits établis dans les versets 1 à 11. Etant morts avec Christ, nous sommes morts au péché, de sorte qu'en pratique, nous ne devons pas permettre au péché, dont le principe est encore dans notre vieille nature, de régner dans notre corps mortel pour que celui-ci soit

l'instrument obéissant de ses convoitises. Nous ne devons pas livrer les membres de notre corps à ce péché qui n'est plus notre maître, mais nous devons *nous* livrer à Dieu — non seulement nos membres, mais tout notre être moral aussi — comme d'entre les morts étant faits vivants. Pour pouvoir ainsi nous livrer à Dieu, il faut que nous ayons d'abord été rendus libres, mais une fois libres, que faire de cette liberté, sinon de la mettre au service de Celui qui nous a affranchis de la servitude?

On raconte qu'en Amérique, au temps de l'esclavage, une jeune esclave était mise en vente aux enchères, et se lamentait, ne sachant dans quelles mains elle allait tomber. Alors un homme riche, ému de compassion envers elle, hausse l'enchère jusqu'à ce que la jeune fille lui soit adjugée, en solde aussitôt le prix et dit à la pauvre esclave: «Maintenant tu es libre», et il s'éloigne. Mais la jeune fille, touchée dans son cœur, court après lui, en lui disant: «Oh! Monsieur, je veux vous servir!» Elle ne pouvait faire un meilleur usage de sa liberté que de la mettre au service de celui qui l'avait affranchie. Il en est de même du racheté: il peut et il veut se livrer lui-même à Dieu. C'est là la vraie consécration chrétienne. Dans les systèmes chrétiens, on invite les âmes inconverties à se donner à Dieu, mais c'est impossible de le faire avant d'avoir été affranchi par la rédemption. «Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, *comme d'entre les morts étant faits vivants*, et vos membres à Dieu comme instruments de justice». Nous-mêmes, c'est tout notre être, et nos membres en sont l'instrumentalité, de sorte que nos facultés intellectuelles et physiques doivent maintenant servir d'instrument à la justice pratique.

(Verset 14) — Le péché, dont le principe est dans notre chair, ne dominera pas sur nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. La loi défend le péché et maudit le pécheur, c'est tout ce qu'elle peut faire, mais à cause de l'état de l'homme naturel, elle excite le désir de faire ce qu'elle défend et ne donne aucune capacité pour y échapper. Le racheté, lui, n'est pas sous une telle loi, aucune défense n'est devant lui, il est sous la grâce qui l'a délivré et qui le fortifie, pour prendre son plaisir dans la volonté de Dieu.

(Versets 15, 16) — Mais péchera-t-on, parce qu'on n'est pas sous un régime de défense? Nullement, car on a changé de maître. Sans la loi et sous la loi, l'homme est malgré lui esclave du péché, et la fin de cet esclavage, c'est la mort. Le racheté a changé de maître. Il est vivant à Dieu et esclave volontaire de l'obéissance pour la justice pratique.

(Verset 17) — Les chrétiens de Rome avaient été autrefois esclaves du péché, mais ensuite ils avaient obéi *de coeur* à l'Evangile, à la forme de doctrine qu'ils connaissaient par la parole de Dieu, telle qu'elle leur était parvenue. Maintenant qu'ils avaient, en plus, cette riche épître aux Romains, ils auraient à continuer à obéir de coeur à la forme de la doctrine de cette épître. C'est notre responsabilité à nous aujourd'hui. Un point des plus importants pour nous de la forme de cette doctrine, c'est que nous avons à nous tenir pour morts à des choses qui existent encore, et notamment au péché qui est encore dans notre vieille nature.

(Versets 18-22) — Ayant été affranchis du péché comme maître d'esclaves, vous avez été assujettis à la justice pratique qui est votre nouveau maître.

Au verset 19, l'apôtre semble s'excuser d'employer la comparaison de maîtres et d'esclaves lorsqu'il s'agit de l'obéissance chrétienne, mais il fallait trouver une comparaison qui fût à la portée de la faiblesse humaine.

La fin du verset 19 déclare que, comme autrefois on avait livré l'instrumentalité de sa personne comme esclave à l'impureté et à l'iniquité, pour l'iniquité (et c'était particulièrement l'état des païens), on avait maintenant à livrer cette instrumentalité intellectuelle et physique comme esclave à la justice pratique, pour réaliser la sainteté pratique.

Les versets 20 et 21 font ressortir qu'il est impossible d'être la propriété de deux maîtres d'esclaves en même temps. Quand on était esclave du péché, on ne l'était pas de la justice, mais il n'y avait aucun fruit dans l'esclavage du péché, c'était pour Dieu une stérilité complète et pour nous une honte. En outre, la fin d'un tel chemin c'est la mort. C'est là où mène le péché.

Au verset 22, le contraste est complet. Affranchis du péché, on se trouve asservis à Dieu comme maître. Nous avons vu, à la fin du verset 16, que le nouveau maître est l'obéissance pour la justice pratique. Au verset 18, le nouveau maître, c'est la justice elle-même, et toujours la justice pratique. A la fin du verset 19, c'est la justice pour la sainteté. Ici, le nouveau maître, c'est Dieu lui-même. Dans cet heureux asservissement, il y a immédiatement du fruit produit, et ce fruit, c'est la sainteté pratique.

Une telle marche aboutit nécessairement à la vie éternelle comme fin, tandis que la marche dans le péché aboutit à la mort. C'est ce que nous avons vu au chapitre 2: 7. Et la vie éternelle comme fin, c'est la vie éternelle en gloire. L'apôtre Jean parle de la possession immédiate de la vie éternelle par la foi et la nouvelle naissance. «Celui qui croit au Fils a la vie éternelle» (Jean 3: 36), puis, en Jean 5: 11-13: «Celui qui a le Fils a la vie... Afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle». L'apôtre Paul parle de la vie éternelle telle que nous l'aurons dans la gloire. C'est bien la même vie, mais développée en perfection et en gloire pour l'éternité, à la gloire de Dieu.

(Verset 23) — Ici, nous pouvons constater la sagesse et la précision de la Parole. S'il est vrai que, selon les voies de Dieu, une marche dans la sainteté aboutisse à la vie éternelle en gloire, cependant, cette vie éternelle n'est pas le salaire de la sainteté, pas plus qu'elle n'est la résultante de nos progrès spirituels, elle est le don de la grâce de Dieu. Au contraire, pour le péché, ses gages ou son salaire, c'est la mort.

Chapitre 7

(Verset 1) — Nous avons vu, au chapitre 6, ce qu'est l'affranchissement du péché; ici, au chapitre 7, nous avons l'affranchissement de la loi.

La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit. Les poursuites contre un homme accusé de vol, par exemple, cessent dès que cet homme meurt. La loi n'a rien à faire avec les morts. Or, le chrétien est un homme mort avec Christ, et il est, par conséquent, mort à la loi.

(Versets 2-4) — Pour illustrer cette pensée, l'apôtre prend le cas de la loi du mariage, dont le lien, à l'état normal, ne peut être rompu que par la mort. La femme est liée à son mari par la loi du mariage, mais, si le mari meurt, elle devient libre et peut épouser un autre mari.

Etant mort avec Christ à la croix, le chrétien est mort à la loi, envisagée ici comme étant le premier mari de l'homme. Ce n'est pas la loi qui est morte, mais le chrétien et, dès lors, la loi ne peut plus avoir d'action sur lui. Le premier mari se trouve veuf. D'autre part, le chrétien est, dans sa nouvelle existence, lié à un autre mari qui est Christ ressuscité d'entre les morts et, tandis que le mariage avec la loi ne pouvait rien produire pour Dieu, à cause de l'état de l'homme par le péché, l'union avec Christ ressuscité fait porter du fruit pour Dieu.

(Versets 5, 6) — Quand nous étions dans la chair — ceci est dit de l'état des Juifs placés sous la loi de la part de Dieu lui-même — alors, dans cet état, les passions des péchés, excitées par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort, aucun fruit pour Dieu. Maintenant, étant déliés de la loi par la mort et liés à Christ ressuscité d'entre les morts, nous servons Dieu en nouveauté d'esprit, c'est-à-dire sur un principe tout nouveau, et non pas en vieillesse de lettre, et la lettre, ici, c'est la loi. C'est comme en 2 Corinthiens 3: 6, où l'apôtre expose que les ministres de la nouvelle alliance ne sont pas des ministres de la lettre, mais de l'Esprit, car *la lettre tue*, mais l'Esprit vivifie. Nous verrons plus loin comment la lettre tue.

(Versets 7-11) — L'apôtre prévoit l'objection qui pourrait être faite à ce qu'il vient d'avancer, savoir que si les passions des péchés sont par la loi, celle-ci est donc une mauvaise chose. La réponse est simple, car puisque la loi donne la connaissance du péché, c'est donc qu'elle est en contraste avec le péché. Mais, en outre, il faut remarquer qu'ici il s'agit de donner la connaissance du péché intérieur et non de se prononcer sur le caractère d'un acte; c'est pourquoi l'apôtre cite le dixième commandement qui défend *le mouvement du coeur* vers les actes interdits dans les commandements précédents. Comme quelqu'un l'a fait remarquer, «l'aiguillon est dans la queue». Ce dernier commandement: «Tu ne convoiteras pas», faisait faire à l'âme née de Dieu, la découverte de la racine du péché dans la chair, en révélant la convoitise.

Si le verset 7 fait découvrir l'existence de la convoitise, le verset 8 montre ses mouvements immédiats stimulés par la loi: «Le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises, car, sans la loi, le péché est mort». Rappelons-nous qu'il s'agit du péché et non des péchés. Sans la loi, le péché est mort, il est impuissant, car «la puissance du péché, c'est la loi» (1 Corinthiens 15: 56).

Au verset 9, nous avons la preuve que l'apôtre, dans son argumentation, ne parle pas de lui-même personnellement. Il dit: «Etant autrefois sans loi». Or, il n'a jamais été lui-même sans loi, puisqu'il était né sous la loi. Mais il envisage d'une façon générale, un homme dans la chair. Sans loi, cet homme vivait, il était libre, inconscient du péché en lui. Sa conscience ne lui révélait pas l'existence de ce péché, elle ne faisait qu'approuver ou désapprouver des actes. Mais, par le commandement, c'est-à-dire la loi, le péché a repris vie; dès lors, il n'est plus mort, il est vigoureux, et c'est l'homme qui meurt, tué par le péché.

De sorte que le commandement, qui était pour la vie selon cette parole: «Celui qui aura fait ces choses, vivra par elles» (Romains 10: 5), a produit la mort à cause du péché. «Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua».

(Versets 12-25) — L'apôtre a donc répondu victorieusement à la question: «La loi est-elle péché?» et la conclusion est que la loi est sainte. Comment ne le serait-elle pas, puisqu'elle vient de Dieu! «Le commandement est saint, et juste, et bon». Il n'y a que le chrétien qui puisse reconnaître la sainteté de la loi et revendiquer toute son autorité. Paul, comme chrétien, peut le faire, parce qu'il n'est plus sous la loi. Dans ces passages nous avons, non pas un juste de l'Ancien Testament en face de la loi, mais un chrétien.

Mais au verset 13, une nouvelle objection jaillit: «Ce qui est bon, est-il donc devenu pour moi la mort?» Non, certes, ce n'est pas la loi qui m'a tué, c'est le péché, c'est lui qui est le meurtrier, et en me mettant à mort par une chose qui est bonne en elle-même, il a manifesté tout son hideux caractère, il est devenu «excessivement pécheur», c'est-à-dire audacieux, vigoureux, producteur de péchés.

Au verset 14, il est dit que la loi est spirituelle. Elle est cela en contraste avec l'état de l'homme naturel: «Moi, je suis charnel, vendu au péché». Quel état lamentable! Ce qui suit est l'expérience d'une âme sous la loi, mais d'une âme renouvelée qui distingue sa nouvelle volonté d'avec le courant de la vieille nature qui la subjugue: «Ce que je fais, je ne le reconnais pas, car ce n'est pas ce que je veux que je fais, mais ce que je hais, je le pratique». Le fait que cette âme renouvelée ne peut pas pratiquer ce que sa nouvelle volonté aimerait, est la preuve pour elle qu'elle approuve la loi comme étant bonne (versets 15, 16).

Du verset 17 au verset 23, nous trouvons trois étapes successives dans l'expérience de l'âme renouvelée et quoiqu'il y ait accroissement de lumière dans leur succession, elles n'aboutissent pas encore à la délivrance.

Premièrement, au verset 17, l'homme renouvelé distingue le vieux moi du nouveau moi. Puis, au verset 18, il sait que dans le vieux moi, il n'habite point de bien. C'est un progrès, mais ce n'est pas la délivrance, attendu que ce qu'il voudrait, c'est qu'il n'y eut rien que du bien en lui, et c'est ce qui ne se réalise pas. Enfin, au verset 21, il découvre que le péché, qui est dans son vieux moi, et plus fort que lui, il fait loi dans ses membres, de sorte qu'il est pratiquement esclave de cette puissance du péché qui existe dans ses membres.

Il manque à un tel homme de connaître la pleine rédemption accomplie à la croix, ainsi que la puissance du Saint Esprit dans le racheté. En attendant, c'est un conflit entre la vieille et la nouvelle nature, et au lieu de voir la nouvelle avoir le dessus, parce qu'elle est la meilleure, c'est, au contraire, la vieille, parce qu'elle est la plus forte. Mais lorsque le racheté est envisagé comme possédant le Saint Esprit, alors le conflit n'est plus entre la vieille et la nouvelle nature, mais entre la chair et l'Esprit, comme en Galates 5: 17. Là, l'Esprit convoite contre la chair et réciproquement, et, par le même principe que c'est toujours le plus fort qui a le dessus, l'Esprit étant le plus fort, le chrétien ne peut pas pratiquer les choses que sa chair voudrait.

Au verset 24 de notre chapitre, arrive le cri de détresse: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?» C'est-à-dire misérable que je suis d'être un homme constitué comme je le suis avec une nouvelle vie en moi et, à côté, le péché qui est plus fort que moi. Il en résulte un débat sans issue, dans lequel l'âme, lassée de tous ses efforts infructueux, finit par chercher un secours en dehors d'elle, quelqu'un qui puisse la délivrer, puisqu'elle ne peut se délivrer elle-même. Le cri est: «*Qui me délivrera?*» et la réponse est: «Je rends grâces à Dieu, par Jésus Christ, notre Seigneur». Cette réponse ne dit pas qui délivrera, mais elle fait voir que l'âme a saisi que la délivrance *a eu lieu*, de sorte qu'elle peut rendre grâces pour cette délivrance, dont le caractère et la manifestation seront développés dans le chapitre suivant.

Quelqu'un a illustré cette situation, en représentant un enfant tombé dans un fossé bourbeux et profond. Son père est en haut, au bord du fossé. L'enfant lève les yeux vers son père et lui dit: «Papa, il faut que je me sorte d'ici». Le père répond: «Sans doute, mon fils». L'enfant fait un effort pour gravir le talus, mais glisse de nouveau dans la vase. Il regarde alors encore vers son père et lui répète: «Mais papa, il faut absolument que je me sorte d'ici». Le père répond: «Mais certainement». Un nouvel effort fait par l'enfant ne fait que l'enfoncer un peu plus profond dans la vase. Alors l'enfant s'écrie: «Oh! papa, sors-moi d'ici». Et aussitôt son père lui tend la main en lui disant: «Ah! voilà ce que j'attendais»; et il le délivre aussitôt. Il convient de remarquer que le cri de détresse n'est pas: «Qui m'aidera?» mais: «Qui me délivrera?»

La fin du verset 25 mérite toute notre attention. On trouve quelquefois des chrétiens qui demandent pourquoi cette fin de verset ne se trouve pas avant l'action de grâces de la délivrance. Mais, c'est une sorte de conclusion qui ne pouvait être déduite qu'après que la délivrance a mis l'âme en état d'accepter qu'il y ait deux natures coexistantes, ayant chacune son caractère propre: la nouvelle nature appelée ici «l'entendement», tout entière du côté de la loi de Dieu, puis la chair, la vieille nature, tout entière du côté de la loi du péché.

«Ainsi donc *moi-même*, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché». Cette expression «moi-même», est très significative. On en trouve comme la définition dans ce que l'apôtre dit de lui au chapitre 12 de la seconde épître aux Corinthiens, versets 2 à 10. Là, l'apôtre se glorifie d'un homme en Christ, le nouvel homme, qui est toujours propre pour le troisième ciel; mais il ajoute: «Je ne me glorifierai pas de *moi-même*». Le moi-même, c'était Paul, tel qu'il était constitué avec le nouvel homme et la chair en lui, de manière qu'en descendant du troisième ciel, il avait besoin d'une écharde pour que sa chair ne se glorifiât pas du privilège qui lui avait ainsi été accordé.

On trouve encore la même pensée en Galates 2: 20, quand l'apôtre dit: «Je ne vis plus, moi», c'est le vieil homme qui n'est plus. Puis «Christ vit en moi», c'est le nouvel homme. Mais il faut, une troisième chose pour trouver Paul tel qu'il était ici-bas, c'est pourquoi il ajoute: «Et ce que je vis encore dans la chair (dans le corps), je le vis dans la foi au Fils de Dieu». Voilà encore le «moi-même» c'est-à-dire Paul ayant le nouvel homme et la chair en lui.

Une autre chose à remarquer, c'est que les deux natures qui sont dans le chrétien ne constituent pas deux êtres. Il y a bien deux natures, mais il n'y a qu'un seul être ayant le droit de vivre, c'est le nouvel homme, de même que dans un arbre greffé il y a deux natures, mais un seul arbre, et les fruits sont ceux de la greffe.

Dans 1 Jean, il n'est question que de ce seul être. C'est le nouvel homme vu tout seul. C'est pourquoi il est dit: «Quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu». Et encore: «Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 3: 9; 5: 18). La vie de Dieu, en effet, ne peut pas pécher, et le méchant ne peut pas la toucher.

Chapitre 8

Quelque précieuses que soient les bénédictions exposées dans ce chapitre, elles ne dépassent pourtant pas, exception faite du verset 1, les bénédictions des onze premiers versets du chapitre 5. Il n'y a, en effet, rien de plus grand que de pouvoir se glorifier même en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ.

Les chapitres 7 et 8 ne forment pas précisément une suite, c'est plutôt un contraste entre deux positions, bien qu'en pratique, il faille passer par les exercices du chapitre 7, pour jouir de l'affranchissement, exposé au chapitre 8.

Le verset 25 du chapitre 7 sert, pour ainsi dire, de base à l'enseignement du chapitre 8, car si, dans ce dernier chapitre, nous avons la marche chrétienne dans la puissance de l'Esprit, le croyant y est toujours envisagé comme ayant conscience des deux natures qui sont en lui.

Le chapitre 8 est formé de trois parties distinctes: la première, du verset 1 à 13, traite de l'effet intérieur de la puissance vivifiante du Saint Esprit; la seconde, du verset 14 à 28, traite de la présence personnelle du Saint Esprit en nous; la troisième, du verset 28 à la fin, présente notre sécurité extérieure, résultant du fait que Dieu est pour nous. On peut résumer ces trois parties en disant: 1. Dieu avec nous; 2. Dieu en nous; 3. Dieu pour nous.

Au commencement du chapitre, le premier verset est en rapport avec ce qui a été présenté au chapitre 5, le verset 2 avec l'enseignement du chapitre 6, et le verset 3 avec celui du chapitre 7.

(Verset 1) — Ce verset, en mentionnant notre position *en Christ*, dépasse le cadre de la doctrine de l'épître, qui est la délivrance par l'oeuvre de Christ. L'absence de condamnation n'est pas déduite, en effet, de la justification des péchés exposée au chapitre 5, mais elle est présentée comme résultant de notre position en Christ, devant Dieu. Christ dans la gloire est la forme et l'expression de notre nouvelle position devant Dieu, de sorte qu'étant unis à lui, là où il est, nous sommes désormais à l'abri de toute condamnation autant que lui-même.

«Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Cette expression: «maintenant» se trouve répétée plusieurs fois, à partir du verset 21 du

chapitre 3, et elle marque chaque fois une étape franchie dans l'enseignement de l'apôtre. Ici, cela veut dire que maintenant que le terrain est déblayé de tout ce qui se rattache à l'état de l'homme dans la chair, le croyant peut être vu dans un état tout nouveau en Christ, une position dans laquelle il se trouve aussi bien maintenant que lorsqu'il sera dans la gloire. Jusqu'au verset 11, nous avons la condition qui correspond à cette position.

(Verset 2) — Ce verset nous donne le mot de l'affranchissement, ce qui place le croyant dans le véritable état chrétien, possédant la vie divine et l'Esprit, comme puissance de cette vie. Dans cet état, ce n'est plus le péché qui fait loi, comme au chapitre 7; le croyant en est affranchi par une autre loi, celle de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus.

Dans ce passage, la *loi* est un principe, agissant toujours dans le même sens, comme les lois de la nature. Ce principe, cette manière d'agir de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, puissant et actif dans le croyant, le délivre de cet autre principe mauvais appelé «loi du péché et de la mort». Ainsi, malgré la présence en lui de la vieille nature, le chrétien peut réaliser librement tous les caractères de la vie de Christ.

Dans les derniers versets que nous avons considérés, ainsi que dans ceux qui sont devant nous, le mot «loi» est employé dans diverses acceptions. Ainsi, au verset 23 du chapitre 7, nous avons la loi de l'entendement, qui est la volonté renouvelée, en contraste avec la loi du péché. Au verset 25, c'est la loi de Dieu, c'est-à-dire ce qui émane de Dieu lui-même. Ici, dans notre verset 2, c'est la loi de l'Esprit de vie définie plus haut et, au verset 3, la loi de Moïse.

(Verset 3) — Cette loi de Moïse demandait à l'homme dans la chair une marche répondant aux exigences divines qu'elle faisait connaître. Elle était puissante pour prononcer une condamnation rigoureuse sur tout ce qui ne correspondait pas à ses exigences, mais elle était faible, dans ses résultats, à cause de la qualité des matériaux dont elle disposait. Quoique sainte, juste et bonne en elle-même, elle n'a rien pu obtenir de bon de l'homme dans la chair. Elle était semblable à un habile sculpteur chargé d'exécuter un beau travail, mais à qui on ne donne à sculpter que du bois pourri. Il ne peut, malgré son talent, arriver à un bon résultat.

Mais cette chair ne pouvant pas produire le bien, ni être améliorée, a été condamnée — non pas pardonnée — à la croix de Christ. «Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair». L'expression «en ressemblance» montre le soin jaloux qu'apporte l'Esprit de Dieu à sauvegarder la pureté intrinsèque de l'humanité de Christ. Il n'avait pas une chair de péché, mais extérieurement, il *ressemblait* aux hommes qui l'avaient. Notre précieux Sauveur est devenu homme, homme saint, homme parfait, pour être traité sur la croix comme le péché même. Cela présente à nos coeurs ce qu'il y a de plus insondable dans l'oeuvre de l'expiation. Non seulement il a porté nos péchés, mais en les expiant, il a été traité comme la chose même qui les avait produits. Pendant ces trois heures de ténèbres, son âme pure et sainte est entrée dans toute la réalité de ce qu'est le péché, de ce que nous étions nous-mêmes dans ce péché. Cela montre avec quelle profondeur le Seigneur est entré dans notre condition de péché, et avec quelle justice Dieu a traité le péché sur lui. Il a «condamné le péché dans la chair». Dieu

nous a considérés en Christ sur la croix, tels que nous étions dans toute l'horreur de notre nature, et ensuite, en tirant Christ du borbier fangeux, il nous a introduits en Lui dans toute la réalité de sa position en gloire (voir 2 Corinthiens 5: 21).

(Verset 4) — La juste exigence de la loi est accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit. La marche du chrétien est l'expression de sa nouvelle vie, comme coulant de source, et cette marche coïncide avec l'accomplissement de ce que la loi exigeait de l'homme. Le chrétien, comme tel, aime Dieu de tout son coeur, et son prochain plus que lui-même, et cela, non pas parce qu'une loi l'exige, mais parce que c'est l'expression naturelle de sa nouvelle vie. C'est ce qui a été vu en perfection en Christ, et nous n'avons pas une autre vie que la sienne.

Un homme affranchi est donc un homme qui est en Christ, possédant la nouvelle vie et la puissance du Saint Esprit, en sorte que, tout en ayant encore la chair en lui, il marche selon l'Esprit.

(Versets 5-13) — Dans ces treize premiers versets de notre chapitre, le Saint Esprit, tout en étant présent et actif dans le racheté, n'est pas distingué de la vie qu'il a produite et de l'état d'âme qui en résulte, le tout est envisagé comme un ensemble qui est appelé l'Esprit, tandis que, du verset 14 au 27, nous verrons que l'Esprit est considéré comme distinct de la vie et comme témoin dans le racheté.

Dans les versets 5 à 8, nous avons le contraste entre deux conditions, ou deux classes de personnes: l'une est formée de ceux qui sont selon la chair, c'est-à-dire en Adam; l'autre de ceux qui sont selon l'Esprit, c'est-à-dire en Christ, possédant la vie et le Saint Esprit. Chacun de ces états a le courant de pensées et d'affections qui lui est propre. Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair, aux choses du monde. C'est dans ce milieu qu'ils trouvent leur plaisir et tout ce qui les gouverne. Ceux qui sont selon l'Esprit, au contraire, ne trouvent rien dans ce milieu: ils ont leurs pensées aux choses de l'Esprit; c'est une toute autre sphère, caractérisée par ce qui est de l'Esprit et où se trouvent les choses qui répondent aux pensées fournies par l'Esprit.

Il est dit, au verset 6, que «la pensée de la chair est la mort»; c'est là où aboutit tout ce qui émane de cette nature, non seulement les péchés grossiers, mais tout ce que produit cette condition. La pensée de l'Esprit, au contraire, est vie et paix: la vie au lieu de la mort, et la paix au lieu de l'agitation de la chair. Cette paix est ce qui caractérise la nouvelle vie. Il ne peut y avoir de paix là où la volonté est opposée à Dieu, et il nous est dit ici que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Elle ne peut se soumettre à la loi de Dieu. Elle veut le péché et elle hait tout ce qui s'oppose à sa volonté propre, de sorte que ceux qui sont dans cet état ne peuvent plaire à Dieu.

Dans ces versets 6 à 8, l'état dans la chair revêt ces trois caractères: la pensée de la chair est la mort (verset 6); elle est inimitié contre Dieu (verset 7); elle ne peut plaire à Dieu (verset 8).

Au verset 9, l'apôtre déclare que les rachetés ne sont plus dans cette condition, mais qu'ils sont dans l'Esprit et que l'Esprit de Dieu est en eux. Et l'apôtre ajoute: «Mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui». L'Esprit de Dieu était en Christ et peut ainsi être appelé l'Esprit de Christ, l'Esprit dont on a vu le caractère et les effets en lui. Il doit se manifester aussi dans le croyant, le formant à la ressemblance de Christ, c'est-à-dire avec ses pensées, ses sentiments et ses affections. Paul pouvait dire, en 1 Corinthiens 2: 16: «Nous avons la pensée de Christ»; et, en 1 Corinthiens 6: 17: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui». Ainsi, nous sommes de lui. Déjà, le soir de sa résurrection, le Seigneur avait soufflé dans ses disciples cet esprit de vie, et c'est la conséquence de ce fait qui est devant nous, ici, dans les onze premiers versets de notre chapitre.

Au verset 10, il est dit: «Mais si Christ est en vous, *le corps* est bien mort, à cause du péché, mais l'Esprit est vie, à cause de la justice». Jusqu'ici, le contraste était entre *la chair* et l'Esprit, maintenant, c'est entre *le corps* et l'Esprit. Il faut distinguer entre la chair et le corps: la chair est le principe mauvais qui se trouve dans le corps et le domine, au moins quant à l'homme naturel, aussi, le corps a-t-il été frappé d'une sentence de mort à cause du péché, et cette sentence demeure, même pour le chrétien. Dès lors, dans le contraste entre le corps et l'Esprit, le corps ne compte plus devant Dieu comme existence, c'est une simple enveloppe mortelle contenant l'Esprit, l'Esprit seul reste, et il est pratiquement la vie sur le pied de la justice. Quant au corps qui est caractérisé par la mort, il sera vivifié à cause de l'Esprit de Dieu qui habite en lui, et c'est la réponse définitive au cri de détresse du verset 24 du chapitre précédent: «Qui me délivrera de ce corps de mort?»

Etant à Christ, Christ étant en nous, notre corps étant le temple du Saint Esprit, nous ressemblons à Christ, selon qu'il est dit: «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). Et la conséquence de la vivification de nos âmes est que nos corps mortels doivent être vivifiés. Ce n'est pas que nous aurons un autre corps, bien que la différence entre les deux conditions du corps soit du tout au tout, mais c'est le corps mortel qui sera vivifié. Il y a une connexion entre le corps mortel du racheté et son corps glorieux.

Dans le délogement du chrétien, le corps déposé dans la terre, est, selon 1 Corinthiens 15, la semence du corps qui ressuscitera en gloire. Il y a un principe de vie dans la semence. Le corps d'un inconverti n'est pas une semence. La puissante voix du Juge seule, le fera sortir du sépulcre, selon Jean 5: 28, 29.

Dans la transmutation, ce qui est mortel est absorbé par la vie, mais là aussi, c'est le corps de notre abaissement qui est transformé en la conformité du corps de sa gloire (Philippiens 3: 21).

Notre verset 11 se termine par ces mots «A cause de son Esprit qui habite en vous». Ainsi, parce que nous avons la vie de Christ et le Saint Esprit, nous participons à la même résurrection que lui-même, d'abord Christ, les prémices, puis ceux qui sont du Christ à sa venue (1 Corinthiens 15: 23).

(Versets 12-13) — De tout ce qui précède, il résulte que nous ne sommes pas débiteurs à la chair. Elle ne nous a fait que du mal, nous ne lui devons rien. Elle a nécessité la mort de notre Sauveur sur la croix, pour que nous puissions en être délivrés, et là elle a reçu sa sentence de mort. C'est la seule place qui lui convienne. D'ailleurs, la vie selon la chair produit le péché et aboutit à la mort: «Si vous vivez selon la chair, vous mourrez». Cela ne veut pas dire qu'un enfant de Dieu puisse perdre la vie, mais c'est une sorte d'indication placée à l'origine d'un chemin pour indiquer où il aboutit. C'est comme en Philippiens 3: 19, quand l'apôtre parle de ceux «dont la fin est la perdition». On ne pourra pas faire dire à la Parole qu'une vie de péché aboutit à la vie éternelle.

«Mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». Voilà le poteau indicateur d'un autre chemin. Et ici, le corps est envisagé comme servant la chair. Or, il n'est pas dit: Si vous laissez l'Esprit qui est en vous faire mourir les actions du corps, mais bien: Si *vous* faites mourir. Le maître n'est plus la chair, c'est l'Esprit, mais nous sommes considérés comme identifiés avec lui, il fait partie intégrante de notre nouvelle vie et par lui, nous avons la volonté et la capacité de faire mourir les actions du corps. Mais quand faut-il le faire? Est-ce quand mon bras est levé pour frapper mon prochain que je dois faire mourir son action? Non, c'est trop tard. C'est au premier mouvement de haine et de vengeance dans le coeur qu'il faut appliquer la mort. En Colossiens 3: 5, nous avons l'exhortation: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre»; et la suite de cette exhortation énumère quels sont ces membres: ce sont tous des membres moraux. Comme quelqu'un l'a dit, c'est le for intérieur des convoitises. C'est donc bien intérieurement, dans le coeur, qu'il faut appliquer la mort, c'est-à-dire au premier mouvement qui pousserait le corps à pécher.

Dans ce verset 13, «vous vivrez» est en contraste avec «vous mourrez»; mais ce n'est pas seulement le résultat final qui est envisagé ici, mais aussi le résultat immédiat dans la marche, car alors la nouvelle vie, par l'Esprit, a le champ libre, et c'est comme au verset 22 du chapitre 6: «Vous avez votre fruit dans la sainteté, et pour fin la vie éternelle».

Il est à remarquer que, dans les versets 12 et 13, il n'est pas dit que, n'étant pas débiteurs à la chair, nous le sommes à l'Esprit. Non, l'Esprit n'est pas un étranger en nous, nous sommes identifiés avec lui, et s'il fallait dire à qui nous sommes débiteurs, nous dirions: à Dieu et à notre Rédempteur à qui nous devons notre délivrance et toutes nos bénédictions.

(Versets 14-17) — Nous entrons ici dans la deuxième partie du chapitre relative aux effets de la présence personnelle du Saint Esprit en nous. Et tout d'abord, le Saint Esprit nous conduit à marcher comme fils, en nous donnant la conscience de la relation d'enfant. Il convient de distinguer les deux choses. On peut dire que le fils, conduit par l'Esprit, est comme un fils adulte se mouvant dans la sphère de sa relation d'enfant, avec l'intelligence de la volonté de son père, tandis que le jeune enfant, tout en ayant le même droit à l'héritage du père, ignore encore les choses dans lesquelles le fils est initié. Etre conduit par l'Esprit de Dieu est donc la manifestation que l'on est fils de Dieu.

Il y a loin de là à l'esprit de servitude qui, sous la loi, inspirait la crainte; c'est maintenant l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba, Père! Ce mot hébreu: «Abba» est le terme d'intimité employé par l'enfant vis-à-vis de son père. Nous le trouvons dans la bouche du Seigneur Jésus en Gethsémané (Marc 14: 36). La grâce nous a placés dans la même relation que le Seigneur Jésus avec le Père: «Mon Père et votre Père» (Jean 20: 17).

Ainsi, c'est l'Esprit *lui-même* qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. L'Esprit, distinct de la vie, est le témoin en nous de cette relation d'enfant. Il faut remarquer qu'il rend témoignage *avec* notre esprit et non à notre esprit. Avant que le Saint Esprit fût donné, il n'y avait pas ce témoignage *dans* le croyant. Maintenant, il y en a deux, celui du Saint Esprit et celui de notre propre esprit éclairé de Dieu, de sorte qu'en présence de ce double témoignage, il n'est pas possible de douter que l'on soit enfant de Dieu.

Au verset 17, nous voyons combien cette relation d'enfant est réelle, puisqu'elle nous constitue héritiers de Dieu lui-même. Et, en outre, ce qui ajoute au bonheur de posséder l'héritage, c'est que celui-ci est partagé avec Christ: «Cohéritiers de Christ». Mais, en attendant de participer à l'héritage avec Lui, nous participons à la souffrance qu'il a rencontrée au milieu de l'état de choses où se trouve ce pauvre monde: «Si, du moins, nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui». Ce sont, pour ainsi dire, des souffrances d'héritiers. C'est comme un jeune homme riche, encore mineur, qui possède de grands biens, mais placés momentanément dans de mauvaises mains. Il souffre de l'état actuel des choses, désirant ardemment le moment où il sera personnellement mis en possession de son héritage.

(Versets 18-23) — L'apôtre, ayant montré que le chrétien souffre avec Christ, expose maintenant que les souffrances qu'il endure ainsi et qu'il appelle les souffrances du temps présent, ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée. Il y aura beaucoup plus de gloire à partager l'héritage avec Christ qu'il n'y a de souffrances actuelles avec Lui en attendant. Il ne faut pas confondre ces souffrances du temps présent que nous partageons, avec Christ, avec celles que nous pouvons nous attirer par nos propres fautes. Sans doute, nous pouvons éprouver, même pour celles-ci, les compassions de Christ mais, ce n'est pas souffrir *avec Lui*.

Au verset 19, l'apôtre dit que la vive attente de la création attend la révélation des fils de Dieu. Les hommes sont loin de se douter d'une telle situation. Sans doute, ils peuvent soupirer après un temps meilleur, mais au lieu de penser que ce temps doit coïncider avec la révélation en gloire des enfants de Dieu, ils penseraient plutôt qu'en se débarrassant des témoins de Dieu et de Dieu lui-même, ils y arriveraient. Mais nous avons ici le point de vue de Dieu sur l'ensemble de la création, créatures et choses. La révélation des fils de Dieu est le jour où ils seront manifestés au monde pour ce qu'ils sont, avec toute la gloire inhérente à la condition de fils. Aujourd'hui, comme il est dit en Colossiens 3, notre vie est cachée avec le Christ en Dieu, mais quand le Christ sera manifesté, alors nous serons manifestés avec lui en gloire.

Le verset 20 nous montre que c'est Adam qui, par sa chute, a assujéti la création à la vanité. Il n'y a pas eu un acte de volonté de la création pour cela, aussi il y a une espérance

qu'elle sera affranchie de la servitude de la corruption. Cela ne veut pas dire qu'elle ait conscience de cette espérance. Elle peut soupirer et être en travail inconsciemment, comme nous le verrons plus loin, mais c'est tout. Ici, c'est Dieu qui nous dit qu'il y a une telle espérance pour elle, comme il nous a dit que cette espérance se réaliserait au jour de la révélation des fils de Dieu. Les écrits des prophètes sont remplis de déclarations relatives à cette délivrance dont le règne millénaire sera la glorieuse manifestation.

Les enfants de Dieu seront glorifiés, et cette gloire coïncidera avec la libération de la servitude de la création. La création jouira, non de la gloire des enfants de Dieu, mais de la liberté qu'apportera cette gloire. Ainsi, le loup et l'agneau habiteront ensemble. Ils ne seront pas glorifiés, mais le loup ne sera plus féroce, et l'agneau n'en aura plus peur. Ils participeront à la liberté de notre gloire.

Dans les versets 22 et 23, il est dit que toute la création ensemble soupire et est en travail. L'homme, par son ambition, a forcé toutes choses, et, au figuré, tout soupire et travaille. La création est comme une chaudière à vapeur, surchauffée au delà de sa tension normale. Et nous aussi, enfants de Dieu, nous soupirons en nous-mêmes, d'abord comme faisant partie de la création dont nous sommes l'organe intelligent, mais surtout parce que les prémices de l'Esprit nous ont déjà fait goûter quelque chose de la délivrance, et nous attendons l'adoption, la délivrance de notre corps. La réception de notre corps glorieux sera le couronnement de notre adoption. Nos corps mortels seront vivifiés à cause de son Esprit qui habite en nous. En attendant, nous gémissons de nous trouver avec une vie ressuscitée dans un corps qui ne l'est pas.

(Versets 24-27) — Les versets 24 et 25 nous montrent, comme le font beaucoup d'autres passages de la Parole, que le salut n'est complet que lorsqu'il s'applique au corps, aussi bien qu'à l'âme. Ainsi envisagé, il est encore à venir, mais comme nous sommes parfaitement sûrs de cette plénitude du salut de nos personnes, nous pouvons l'attendre avec patience.

Dans les versets 26 et 27, nous avons le complément des opérations du Saint Esprit en nous. Aux versets 12 et 13, nous avons vu le Saint Esprit nous rendant capables de faire mourir les actions du corps; au verset 14, il est la puissance de notre marche comme fils; aux versets 15 et 16, il est le témoin de notre adoption; au verset 23, il est les prémices de notre corps glorieux; ici, il est le soutien de notre faiblesse.

Notre infirmité actuelle est telle que nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient, et combien cela est vrai dans notre expérience pratique, que de choses peuvent être demandées mal à propos, mais l'Esprit en nous nous fait éprouver des besoins que notre grande faiblesse ne nous permettra peut-être d'exprimer que par des soupirs. Et alors, comme intercesseur, il s'empare de ces soupirs, et va porter à Dieu nos vrais besoins, et Dieu, sondant nos coeurs, connaît la pensée de l'Esprit qui intercède pour nous selon Dieu. Combien c'est consolant et encourageant pour nous!

(Versets 28-39) — Ici, s'ouvre la troisième partie du chapitre qu'on pourrait intituler: «Dieu pour nous».

On trouve tout de suite dans l'expression: «nous savons», un contraste avec le «nous ne savons pas», du verset 26. Le «nous savons» est le terme technique de la foi; le «nous ne savons pas» est celui de notre infirmité pratique. Nous savons que toutes choses, sans exception, entre les mains de Dieu, travaillent ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment. Ce n'est pas affaire de progrès spirituels, c'est une certitude pour la foi, dès le commencement de la vie chrétienne. On ne peut pas dire d'une chose quelconque: celle-ci ne peut pas concourir à notre bien, non, il est dit «toutes choses». Dieu sait se servir de tout, même de nos infidélités, quelque regrettables qu'elles soient, pour produire le bien.

Et quand Dieu parle des siens, il veut bien les appeler «ceux qui aiment Dieu». Il y a une telle classe de personnes dans le monde. Nous, nous sommes heureux de nous appuyer sur le fait que c'est Dieu qui nous aime, mais lui nous nomme ceux qui aiment Dieu, et ce sont ceux-là qui sont appelés selon son propos.

Or, ce propos nous ramène en arrière jusqu'avant la fondation du monde (Ephésiens 1: 4). Et cela est d'autant plus remarquable que le sujet de l'épître aux Romains ne comporte pas de parler des conseils de Dieu. Or donc, ceux que Dieu a préconnus, c'est-à-dire qu'il a connus à l'avance, dans ses conseils éternels, il les a prédestinés à un avenir glorieux qui n'est rien moins que d'être conformes à *l'image* de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Quand la Parole présente l'humanité du Seigneur, elle dit que le Fils a été envoyé en *ressemblance* de chair de péché, pour sauvegarder sa pureté et sa sainteté essentielles, et quand elle parle de notre position en gloire, elle présente la conformité à *l'image* du Fils, pour sauvegarder sa divinité, cette image étant en rapport avec la forme glorieuse de son humanité. Au reste, ici, premier-né est un titre glorieux. En toutes choses, il a la première place.

Le verset 30 est une admirable chaîne, dont le premier anneau se rattache aux conseils de Dieu avant les temps, et le dernier se soude à la gloire. Et tous les chaînons sont l'oeuvre de Dieu, selon la force de l'expression: «Il les a». Il les a prédestinés, il les a appelés, il les a justifiés, il les a glorifiés. Il s'agit de l'accomplissement, par Dieu, de ses propres conseils, de sorte que tout est aussi sûr que lui-même.

Après de telles déclarations, peut-il rester une crainte quelconque dans nos coeurs quant à nos difficultés présentes? «Que dirons-nous donc à ces choses? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Celui qui, dans son grand amour, a fait le plus, ne fera-t-il pas le moins? «Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec Lui?» «Librement» exprime que ce n'est pas à regret que Dieu ajoutera tout ce qui est nécessaire pour le temps présent. L'éternité est assurée, le présent ne le serait-il pas? Et «toutes choses» sont données *avec* Christ. Ce «avec» est plus que «en même temps» que Christ. Ici, il n'est pas dit, comme, en Luc 12, à propos du royaume que toutes ces choses nous seront données *par-dessus*, non, toutes les choses que Dieu ajoute au don de son Fils, Dieu nous les donne *avec* lui. Christ se trouve identifié avec tout ce que Dieu nous donne, de sorte qu'en jouissant de tous ces dons divers, nous le faisons dans la jouissance du don de Jésus lui-même. Ainsi, même un morceau

de pain nous est donné avec Jésus. En jouissant des bontés de Dieu, nous jouissons de Celui que Dieu nous a donné.

Le verset 33 montre que nous sommes inattaquables dans la position que Dieu, nous a faite. La question posée ici n'est pas: «Qui accusera les élus?» mais: «Qui tentera accusation contre des élus de Dieu?» C'est Dieu qui est en cause. De même, puisque c'est Dieu qui justifie, où trouvera-t-on une autorité supérieure qui puisse condamner? Il est remarquable que le passage d'Esaië 50: 7, 8, auquel il est fait allusion ici et qui là s'applique directement à Christ, nous est appliqué à nous-mêmes, tant il est vrai que le croyant a la même part que Christ. Lui avait les hommes et Satan contre lui, mais Il pouvait dresser sa face comme un caillou, car Dieu le justifiait en vertu de ses propres perfections. Et nous, nous sommes aussi justifiés par Dieu, en vertu de l'oeuvre de la rédemption et vus en Christ, au travers de ses perfections, nous n'avons pas plus à craindre que Lui.

Cette oeuvre de la rédemption est rappelée au verset 34: «C'est Christ qui est mort», mais il est aussitôt ajouté: «Mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu». Un Christ qui serait resté dans la mort aurait été un Christ impuissant, mais sa résurrection et sa séance à la droite de Dieu, parlent de puissance, et c'est un tel Christ qui intercède pour nous. L'expression: «intercède» indique une action continuelle de la sacrificature de Christ dans la gloire. Il n'est pas dit qu'il intercédera quand nous le lui demanderons. Hélas! que de fois nous oublierions de le faire!

Au verset 35, vient la question: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée?» Ce sont des choses ordinaires que nous pouvons rencontrer sur notre chemin, mais il n'y a aucune de ces choses que Lui n'ait éprouvée, lorsqu'il était sur la terre l'homme de douleurs, et le rejeté des hommes. Il est entré en grâce pour nous dans toutes ces choses, et lorsque nous sommes appelés à les traverser à notre tour, il y entre en sympathie avec nous.

Le verset 35 rappelle une parole du Psaume 44, pour exprimer l'estimation que le monde fait de nous à cause de Christ. Pour lui, nous sommes bons pour la boucherie. N'est-ce pas ce qui s'est manifesté à la croix, et qui s'est aussi répété avec les martyrs lorsqu'ils étaient traités comme des brebis de tuerie? Mais ils ont résisté jusqu'au sang, et ils ont été plus que vainqueurs par Celui qui les a aimés et en suivant le même chemin que lui. Oui, dans toutes ces choses énumérées ici, nous sommes plus que vainqueurs par Lui. Après la victoire, nous constatons que nous avons gagné quelque chose dans ces difficultés, de sorte que nous sommes effectivement *plus* que vainqueurs.

Dans les deux derniers versets du chapitre, l'apôtre jette un défi aux choses extraordinaires de pouvoir nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. Nous avons vu, au verset 35, que lorsqu'il s'agit des choses ordinaires, c'est l'amour de Christ qui est envisagé, l'amour de Celui qui a traversé ces choses avant nous et, ici, en présence des choses extraordinaires, l'amour de Dieu se manifeste comme supérieur à ces choses, cet amour qui a eu sa parfaite expression dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Toutes les choses ou les êtres, énumérés dans ces deux versets, sont postérieurs au temps où Dieu, dans son amour en Christ, avait tout décidé pour nous amener dans la même gloire que son Fils. Ces choses arrivent donc trop tard pour s'opposer aux conseils de Dieu, et il ne peut y avoir aucun cas de force majeure pouvant nous séparer de l'amour de Dieu.

En prenant ces choses une à une, on voit, en effet, ce qui suit: la mort est impuissante, parce que Christ l'a annulée; la vie, avec ses dangers et ses difficultés, n'est qu'une occasion de nous rendre plus que vainqueurs; les anges élus sont nos serviteurs, et les anges de Satan ne peuvent agir que sous le contrôle de Christ; les principautés malignes, Christ en a triomphé à la croix; quant aux principautés ou autorités terrestres, elles sont entre les mains de Dieu; les choses présentes concourent toutes à notre bien; les choses à venir, c'est pour nous la gloire; les puissances, Christ en est le Seigneur; la hauteur, il n'y a rien au-dessus de Christ, assis au-dessus de tous les cieux après une entière victoire; la profondeur, Christ y a été pour nous, jusque dans la mort; aucune autre créature, quel que soit le caractère envisagé dans un être quelconque, même Satan, Christ le domine; de sorte que rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur.

Ainsi, le chapitre a commencé par la déclaration de l'impossibilité de nous condamner devant Dieu, et il termine en disant que rien ne peut nous séparer de son amour. La première de ces choses dépend du fait que nous sommes en Christ devant Dieu, et la seconde de ce que Dieu est pour nous, en Christ.

Chapitre 9

Nous entrons maintenant dans la troisième division de l'épître.

Les premiers chapitres ont placé tous les hommes; Juifs et gentils, au même niveau, soit quant à la culpabilité, soit quant au moyen de justification par grâce. Il s'agit maintenant de montrer comment cette doctrine de la justification par la foi se concilie avec les promesses inconditionnelles faites aux Juifs. Il faut, en effet, remarquer que si la désobéissance des Juifs sous la loi les privait des bénédictions établies selon les termes de cette loi, cela ne pouvait annuler les promesses faites sans condition à Abraham, de sorte qu'il restait là un point à éclaircir. C'est le but des chapitres 9 à 11 de notre épître.

(Versets 1-3) — La manière dont l'apôtre introduit son sujet est bien remarquable. Il invoque Christ, sa conscience et le Saint Esprit comme témoins de la grande affection qu'il a pour son peuple. On pouvait l'accuser de renier sa nation, alors qu'il avait une grande tristesse et une douleur continuelle dans son cœur à cause d'elle, en voyant son état d'incrédulité. Il n'était pas resté en arrière de Moïse dans son affection pour son peuple. Si Moïse avait pu dire, en effet, en Exode 32: «Pardonne-leur, sinon efface-moi de ton livre», Paul dit ici que lui-même avait «souhaité d'être, par anathème, séparé du Christ pour ses frères, ses parents selon la chair». Vouloir se sacrifier ainsi indiquait une affection ardente, mais qui devait demeurer stérile, attendu que Christ seul avait la capacité et le pouvoir de se donner pour d'autres.

(Versets 4-5) — Après cela, il énumère tous les privilèges de sa nation, en dehors de toute question de responsabilité: ils sont *Israélites*, c'est-à-dire descendants d'Israël, nom de distinction donné à Jacob, en Genèse 32. Comme peuple, ils ont *l'adoption*, puisqu'en Exode 4, l'Eternel dit à Pharaon: «Israël est mon fils, mon premier-né». Ils ont *la gloire*, en tant que la présence de Dieu en gloire avait été au milieu d'eux. Ils avaient été honorés de plusieurs *alliances* avec Dieu qui même en avait promis une nouvelle. Ils avaient eu *la loi* au Sinäi, et le *service divin* avait été réglé pour eux par Dieu lui-même dans les ordonnances lévitiques. Ils étaient héritiers des *promesses*. Leurs ancêtres, *les pères*, avaient été des hommes distingués entre tous, à partir d'Abraham, Isaac, Jacob, etc.

Mais le plus glorieux de leurs privilèges avait été que de leur nation, selon la chair, était issu le Christ qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Il était impossible à l'apôtre d'oublier ces choses.

(Versets 6-13) — Dans ces versets, l'apôtre montre que les voies de Dieu envers Israël ont à leur base deux grands principes: l'autorité de sa Parole et la souveraineté de Dieu quant à l'élection.

Les Juifs se réclamaient du titre d'enfants d'Abraham selon la chair et en déduisaient leur droit aux promesses. Mais, en fait, il y avait d'autres descendants d'Abraham, tels qu'Ismaël et Esaü, qui auraient pu revendiquer le même droit pour leur postérité s'il n'y avait pas eu, en outre, en faveur des Juifs, l'autorité de la parole de Dieu. Il y avait, en effet, une parole de promesse en Genèse 18: 10, confirmée en Genèse 21: 12, où nous lisons: «En Isaac, te sera appelée une semence».

Puis, quant au principe de l'élection qui repose sur la souveraineté de Dieu, l'apôtre rappelle non seulement Isaac, choisi plutôt qu'Ismaël, mais aussi Jacob, choisi plutôt qu'Esaü.

A l'égard d'Ismaël, on pouvait objecter qu'il n'était pas de la même mère qu'Isaac, mais il n'en était pas de même pour Jacob et Esaü, qui étaient même jumeaux. Cependant, le propos de Dieu, sur le principe de l'élection, déclare avant leur naissance, avant qu'ils eussent rien fait de bon ou de mauvais, que le plus grand serait asservi au plus petit. L'apôtre cite en même temps Malachie 1: 2, 3, en disant: «Ainsi qu'il est écrit: J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü». Il faut remarquer ici que, si l'asservissement du plus grand au plus petit a été prononcé avant la naissance de Jacob et d'Esaü, l'affirmation d'avoir aimé l'un et haï l'autre n'a été prononcée que douze siècles après leur mort et est en rapport avec ce qu'ils avaient manifesté dans leur vie. Jamais la Parole ne dirait que Dieu a haï quelqu'un avant sa naissance, mais quand ce quelqu'un a fait lui-même son histoire, Dieu juge sa vie. Esaü s'était montré profane en méprisant son droit d'aînesse, tandis que Jacob, malgré ce qu'il y avait de tortueux dans ses voies, avait pourtant montré qu'il estimait comme une bénédiction de faire suite à la lignée des pères.

(Versets 14-16) — Le raisonnement humain dira à ce sujet qu'il y a de l'injustice en Dieu, en ce qu'il choisit l'un et laisse l'autre. L'apôtre y répond en donnant une preuve du contraire, tirée de l'histoire du peuple juif, et montrant que Dieu, au lieu de faire apparaître la justice,

ce qui lui était bien facile, en détruisant le peuple, a préféré faire apparaître sa miséricorde. Après le veau d'or, en effet, et sur l'intercession de Moïse, Dieu use de sa souveraineté pour faire miséricorde au peuple, au lieu de le consumer comme il le méritait: «Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion» (Exode 33: 19). Or, si tout détruire eut été de la justice, on ne peut pas en déduire que faire miséricorde soit de l'injustice, même si cette miséricorde est limitée dans ses effets, car Dieu est toujours maître de faire ce qu'il veut, et s'il veut faire miséricorde, cela dépend de lui seul. «Ce n'est donc pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde». Le peuple avait voulu le veau d'or, il avait couru après l'idolâtrie, c'était tout ce qu'il avait pu faire, de sorte que s'il a subsisté, cela n'était dû qu'à la miséricorde de Dieu, car, sans cela, Moïse et Josué seuls eussent été épargnés.

(Versets 17, 18) — Ici, l'apôtre présente un autre côté des voies de Dieu en rappelant ce qui est arrivé à Pharaon. Celui-ci s'était moqué de Dieu en disant: «Qui est l'Eternel pour que j'obéisse à sa voix et que je laisse aller Israël? Je ne connais pas l'Eternel, et je ne laisserai pas non plus aller Israël» (Exode 5: 2). Puis, sous les coups de la verge divine, qui révélaient la puissance de Celui qu'il disait ne pas connaître, il endurecissait son cœur. A la suite des cinq premières plaies, on retrouve toujours cette parole: «Et Pharaon endurecissait son cœur». Alors, après un temps de patience prolongé, Dieu exécute sur lui un jugement moral: Il endurecissait le cœur du Pharaon (Exode 9: 12). C'est ainsi que Pharaon se trouva suscité, pour que Dieu montrât en lui sa puissance, c'est-à-dire qu'il est Dieu et qu'il est inutile à un ver de terre d'essayer de lui jeter un défi. Et cette démonstration a été faite sur un grand de la terre, pour que toute la terre apprenne la puissance de Dieu.

Le verset 18 conclut en disant: «Ainsi donc il fait miséricorde à qui il veut, et il endurecissait qui il veut». La force du passage est dans l'expression «il veut». Il a voulu faire miséricorde à son peuple et endurecissait le cœur du Pharaon, alors que la simple justice aurait été de les consumer tous deux.

(Versets 19-21) — A cela, le raisonnement humain objectera encore que, puisque Dieu est souverain et que c'est sa volonté qui s'exécute quand même, il n'a pas à se plaindre. Ceci dépasse les bornes de ce qui est permis à une créature. C'est faire comme Job qui, pour se justifier, accusait Dieu. Il faut dès lors faire taire la créature par un argument sans réplique. A Job, Dieu dit: «D'aucune de ses actions, il ne rend compte» (Job 33: 13). Ici, il dit: «Qui es-tu, toi, ô homme, qui contestes contre Dieu?» Un peu d'argile, inerte entre les mains du potier, c'est-à-dire ayant perdu tous ses droits par son péché et entièrement à la merci de Dieu. Le potier est libre, l'argile ne peut raisonner.

(Versets 22-29) — La pensée du verset 22 se rapporte au cas de Pharaon. On peut être étonné de l'expression: «Dieu voulant montrer sa colère», mais nous devons nous souvenir que la colère de Dieu contre le mal fait partie de sa gloire, surtout si l'on se rappelle qu'elle s'exécute après l'exercice de la patience. Nous avons déjà vu, au chapitre 1, que la colère de Dieu était révélée du ciel, et, au chapitre 2, que l'homme, par son impénitence, s'amassait pour lui-même «la colère, dans le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de

Dieu». Beaucoup d'autres passages de la Parole nous avertissent de cette colère, tels que Jean 3: 36; Colossiens 3: 6; 1 Thessaloniens 1: 10, etc.

Dieu a donc supporté avec une grande patience des vases de colère, tels que le Pharaon et d'autres, tout préparés pour la destruction. Ce n'est pas Dieu qui les a ainsi préparés; ils se sont préparés eux-mêmes, par leur dureté et leur coeur sans repentance (Romains 2: 5), à servir de manifestation de la colère et de la puissance de Dieu, pour sa gloire.

Mais le verset 23 nous présente un autre côté de la gloire de Dieu, appelé «les richesses de sa gloire» et, ici, c'est Dieu lui-même qui a préparé d'avance des vases de miséricorde et qui, ensuite, les a appelés. Dieu voulait avoir pour lui de tels vases, et il les a préparés à l'avance. Quelqu'un a dit: «Il fallait bien qu'il en préparât, s'il voulait en avoir». Oui, sans l'élection personne ne serait sauvé. Laisse à lui-même, l'homme ne se serait pas tourné vers Dieu, il aurait eu fatalement sa part avec Satan pour l'éternité. Aussi, en remplissant son ciel de bienheureux, Dieu en retirera une gloire toute particulière, comme il est dit en Ephésiens 1: 6 «A la louange de la gloire de sa grâce», et, au verset 18: «Et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints».

Le verset 24 montre que, lorsqu'il s'agit des vases de miséricorde, toute l'oeuvre est de Dieu. C'est Dieu qui les avait préparés d'avance pour la gloire, c'est Lui aussi qui les a appelés. Cet appel est direct pour chacun de ces «nous» de notre verset. Il l'avait été pour Paul, selon qu'il le rappelle en Galates 1: 15: «Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce». Il était mis à part, dans la pensée de Dieu, dès sa naissance, et quand le moment voulu a été là, Dieu l'a «appelé» directement et personnellement sur le chemin de Damas.

Le «nous» de notre verset est un des rares exemples où l'expression renferme tous les élus. Dans d'autres épîtres, telles que les Galates et les Ephésiens, par exemple, le «nous» s'applique aux Juifs devenus chrétiens, et le «vous» aux gentils. Mais ici, c'est l'ensemble de tous ceux que Dieu a préparés d'avance pour la gloire et qu'il a appelés, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les gentils.

Au reste, cet appel général, ainsi que le montrent les versets 25 et suivants, était confirmé par les Ecritures, que les Juifs possédaient et qui avaient pour eux une autorité irréfutable. L'apôtre cite premièrement Osée 2: 23, mais il le cite d'après la version des «Septante»: «J'appellerai mon peuple celui qui n'était pas mon peuple, et bien-aimée celle qui n'était pas bien-aimée». Dans notre version, nous avons: «Je ferai miséricorde à Lo-Rukhama, et je dirai à Lo-Ammi: Tu es mon peuple, et il me dira: Mon Dieu».

Au verset 26, l'apôtre cite aussi Osée 1: 10 «Et il arrivera que dans le lieu où il leur a été dit: Vous n'êtes pas mon peuple, là ils seront appelés (non pas mon peuple) fils du Dieu vivant».

Pour nous, à première vue, nous appliquerions ces deux citations à Israël restauré, mais l'apôtre y trouve que la pensée de Dieu s'y étend aussi aux nations. L'apôtre Pierre se sert aussi de ces passages d'Osée pour les appliquer à des chrétiens sortis d'entre les Juifs.

La souveraineté de Dieu avait donc préparé pour la gloire des vases de miséricorde pris d'entre les Juifs et d'entre les gentils, et le témoignage des Ecritures confirmait que la pensée de Dieu englobait aussi les gentils. Les Juifs n'avaient donc qu'à accepter cette souveraineté de Dieu.

Quant à eux, comme peuple, ils devaient aussi savoir par leurs propres Ecritures, que ce n'était pas la masse qui serait bénie à la fin. L'apôtre cite, à cet effet, Esaïe 10: 22, 23, pour montrer que c'est un résidu seul qui sera sauvé au jour où le Seigneur fera une affaire abrégée sur la terre, c'est-à-dire au jour du jugement rapidement exécuté, comme une chose en laquelle Dieu ne prend pas plaisir. Puis, l'apôtre cite encore, dans le même but, Esaïe 1: 9.

Ainsi donc, ni pour les Juifs, ni pour les gentils, le salut ne s'applique à la masse, mais aux individus.

(Versets 30-33). — Ici, l'apôtre nous donne la cause de la différence qui existe entre les Juifs et les gentils, relativement à la justice. Les nations ne poursuivaient en aucune manière la justice, et elles ont trouvé, c'est-à-dire il a été mis à leur disposition, la justice de Dieu, ce grand sujet de notre épître, et cela, sur le principe de la foi. Israël, au contraire, poursuivant une loi de justice, n'est pas parvenu à accomplir cette loi, parce que ce n'a point été sur le principe de la foi, mais comme sur le principe des oeuvres, et, sur ce terrain-là, ils ont heurté contre la pierre d'achoppement, qui était Christ en grâce. L'apôtre cite Esaïe 8: 14 et 28: 16. Le premier de ces passages contient la déclaration que l'Eternel met en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de chute, dans la personne d'un Sauveur venu, non pas pour les justes, mais pour les pécheurs, et le second passage déclare que celui qui croit en lui ne sera pas confus.

L'apôtre Pierre cite ces mêmes passages aux croyants auxquels il écrit, et qui étaient sortis d'entre les Juifs. Il leur rappelle cette pierre vivante, élue, précieuse, et que celui qui croit en elle ne sera point confus. Et il ajoute: «C'est pour vous qui croyez qu'elle a ce prix». Pour les autres, hélas! c'est une pierre d'achoppement et un rocher de chute.

Chapitre 10

(Versets 1-4) — Nous avons vu, au chapitre précédent, qu'un résidu seul devait être sauvé en Israël. Ici, le souhait du coeur de l'apôtre et sa prière à Dieu est que ce résidu soit aussi grand que possible. Au chapitre 11: 26, nous verrons que tout Israël sera sauvé, c'est-à-dire l'Israël de Dieu, et non pas l'ensemble de tous les Israélites selon la chair. Tant que le résidu est entouré de méchants en Israël, il demeure résidu au milieu d'eux, mais lorsque le jugement aura fait disparaître ces méchants, alors le résidu deviendra Israël.

L'apôtre dit, au verset 2, que les Juifs avaient du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance. Il en était lui-même un exemple avant sa conversion. Ce zèle avait même été jusqu'à persécuter l'Assemblée, comme il le rappelle en Philippiens 3: 6.

Les Juifs ignoraient la justice de Dieu, telle que nous l'avons dans notre épître, et ils cherchaient à établir leur propre justice, sur le pied de l'obéissance à la loi. Ainsi, ils ne se sont

pas soumis à la justice de Dieu. Ils ne voulaient pas accepter le jugement que Dieu a porté sur l'état de tout homme dans la chair, et surtout de ceux qui, comme Israël, étaient sous la loi. Il en résultait qu'ils n'acceptaient pas non plus le moyen de grâce que Dieu a procuré pour sortir de cet état, c'est-à-dire la rédemption qui est dans le Christ Jésus.

«Car Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant». Ce que la loi indiquait en figure dans toutes les ordonnances lévitiques, Christ l'a pleinement accompli, l'ombre des biens à venir a été remplacée par la réalité en Christ, de sorte qu'une fois arrivé à Christ, c'en est fini de la loi, comme l'apôtre le dit en Galates 3: 24: «La loi a été notre conducteur *jusqu'à* Christ».

(Versets 5-13) — Nous avons ici les deux justices, celle de la loi et celle de la foi. Il est bien remarquable que l'apôtre trouve dans les écrits de Moïse, l'expression de la justice qui est sur le principe de la foi, aussi bien que celle qui est de la loi. Pour cette dernière, c'est tout simple: «Celui qui aura pratiqué ces choses vivra par elles», c'est-à-dire qu'il aura la vie sauve. C'est, en quelque sorte, une simple justice humaine. Il n'en est pas de même de la justice qui est sur le principe de la foi. En Deutéronome 30, que cite l'apôtre, tout est perdu pour Israël sur le pied de la responsabilité et de l'obéissance à la loi, mais il y a des promesses pour un résidu repentant, dont Dieu circonscira le coeur aux derniers jours.

Dans notre chapitre, l'apôtre montre que Dieu a devancé la bénédiction pour le croyant, en accomplissant par Christ la rédemption. Dès lors: «Qui montera au ciel?» est un fait accompli en Christ, de même que: «Qui descendra dans l'abîme?» Christ est descendu jusque dans le sépulcre et, ressuscité d'entre les morts, est monté au-dessus de tous les cieux. C'est ce que nous trouvons aussi en Ephésiens 4: 9, 10: «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses». Il s'en suit que maintenant, pour le croyant, «la parole qui est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur», c'est l'Evangile. C'est là, la parole de la foi qui est prêchée.

Là où cette parole est reçue, elle amène à confesser de bouche Jésus comme Seigneur, et à croire de coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et alors on est sauvé. La foi, dans le coeur, c'est ce que Dieu voit, et la confession de bouche, c'est ce que les hommes entendent. Et l'Ecriture dit: «Quiconque croit en Lui ne sera point confus».

Mais cette dernière déclaration s'appliquant à «quiconque», amène un nouveau développement en rapport avec le sujet général du chapitre. Nous avons déjà vu que cette justice, sur le principe de la foi, n'admet pas de différence entre Juif et Grec; ici, se classe un fait nouveau, Jésus est le Seigneur de *tous*, Juifs ou Grecs, et, dans cette seigneurie, il lui convient d'être riche envers *tous* ceux qui l'invoquent, ainsi que Joël l'avait déjà annoncé: «Car *quiconque* invoquera le nom du Seigneur sera sauvé». Quel bonheur pour nous!

(Versets 14-21) — Ce qui précède nous a montré le caractère universel de l'Evangile. Nous avons vu aussi que cet Evangile met l'âme en rapport avec une personne dont l'autorité est reconnue, c'est le Seigneur, et qu'il s'agit d'invoquer son nom. Mais comment les Juifs invoqueront-ils *celui* en qui ils n'ont pas cru? Et comment croiront-ils en *celui* dont ils n'ont

point entendu parler? Et comment entendront-ils sans quelqu'un qui prêche? Prêcher l'Evangile, c'est prêcher Christ, et pour que quelqu'un le prêche, avec l'approbation de Dieu, il faut qu'il soit envoyé, et on sent très bien ici qu'il s'agit d'être envoyé de Dieu. Aucun homme, ou aucun groupe d'hommes n'est compétent pour envoyer. C'est le maître de la moisson qui pousse des serviteurs dans sa moisson. Les écritures des Juifs avaient déjà dit: «Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent de bonnes choses». Il est remarquable de constater que la manière de citer ce passage d'Esaïe 52: 7, montre l'extension que la prédication a prise en faveur des gentils. Il a été, en effet, supprimé dans cette citation l'expression «sur les montagnes», qui aurait appelé l'attention sur les montagnes d'Israël, et la fin du verset, «qui dit à Sion: Ton Dieu règne», qui lui aurait donné un sens restrictif.

«Mais tous n'ont pas obéi à l'Evangile, car Esaïe dit: Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous?» Ainsi donc, du temps d'Esaïe, et même bien avant, comme nous l'avons vu pour Deutéronome 30, de bonnes nouvelles, des nouvelles de bonheur, étaient annoncées à Israël. Ce n'était pas le salut accompli, qui a commencé par être annoncé par le Seigneur, et confirmé ensuite par ceux qui l'avaient entendu, mais c'était le salut à venir sur le pied de la grâce et de la nouvelle naissance, et c'est en face de cette prédication que les Juifs se sont montrés incrédules. «Qui est-ce qui a cru?» La foi seule pouvait les rendre participants des bénédictions annoncées.

Mais «la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (verset 17). La puissance productrice de la foi, c'est la parole de Dieu, cette parole qui est dite vivante et opérante, en Hébreux 4: 12, et qui communique une semence incorruptible, une vie qui ne peut pécher (1 Pierre 1: 23). Ce n'est donc pas en l'homme que se trouve la capacité de croire. La foi est un don de Dieu, et quiconque entend la Parole est responsable de croire, car la puissance est là, et ce n'est qu'en présence de l'incrédulité du coeur qu'elle n'opère pas.

Nous avons vu, dans les versets 15 et 16, que les Juifs avaient été mis à l'épreuve par un témoignage de Dieu qui sollicitait leur foi; le verset 18 nous montre que tous les hommes avaient eu un témoignage de Dieu par la création. C'était le commencement de la vérité de Dieu qui, si elle avait été reçue, aurait été complétée par une plus grande lumière — «leur voix est allée par toute la terre». — Il y a, en même temps, dans ce passage, une figure de la grâce, car comme le soleil se lève et parcourt l'étendue, inondant tout de lumière et de chaleur, ainsi aussi, lorsque Dieu manifeste sa gloire en faisant grâce, il fait proclamer cette grâce dans tout l'univers. Tous les hommes auraient dû connaître Dieu, proclamé dans ses oeuvres, comme nous l'avons vu au chapitre 1: 20, mais il a été méconnu. Ensuite, la loi est intervenue et a été enfreinée, ne produisant que la mort, de sorte que maintenant Dieu, se manifestant en grâce, se fait connaître aux gentils comme aux Juifs.

Les versets 19 à 21 rappellent qu'Israël aurait dû connaître ces choses. Moïse était le premier qui l'avait annoncé en Deutéronome 32: 21, où l'Eternel, après avoir prévu que le peuple le rejetterait, dit: «Je vous exciterai à la jalousie par ce qui n'est pas une nation, et je vous provoquerai à la colère par une nation sans intelligence». Puis Esaïe s'enhardit tout à fait et dit, en parlant des nations: «J'ai été trouvé...» et en parlant d'Israël, il l'appelle «un peuple

rebelle et contredisant» (Esaïe 65: 1, 2). L'apôtre tire toutes ces citations, tant du Deutéronome que d'Esaïe, passages qui présentent le peuple en état de rébellion contre Dieu, ayant rejeté Christ, et ayant ainsi perdu tout droit à la bénédiction, car la grâce accordée aux nations implique toujours qu'Israël a rejeté le conseil de Dieu.

Chapitre 11

(Versets 1-10) — Après tout ce qui précède, on est amené à se demander, en présence du rejet d'Israël incrédule, si cette réjection est définitive, et l'apôtre donne des preuves qu'il ne peut en être ainsi. D'abord lui-même, personnellement, en est un témoin, puis Israël comme peuple, considéré dans le résidu, a été préconnu, et Dieu ne l'a pas rejeté, car, comme il est dit plus loin: «Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (verset 29).

Dans les versets 2 à 5, l'apôtre rappelle le cas d'Elie qui se croyait seul fidèle au temps d'Achab et de Jézabel, et qui fait requête à Dieu contre *Israël*, en contraste avec Moïse (Exode 32). Elie, découragé, se croyait seul, et pourtant, il savait qu'Abdias avait préservé cent prophètes de l'Eternel pour les faire échapper à la méchanceté de Jézabel (1 Rois 18). Alors l'Eternel lui révèle qu'il s'est réservé sept mille hommes — un nombre complet — qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. Ce résidu n'avait pas la force de se montrer publiquement pour l'Eternel, mais il lui était tenu compte de s'être abstenu de participer à l'idolâtrie. Dieu ne se laisse jamais sans témoignage, et il connaît ses témoins avant que ceux-ci soient publiquement manifestés. C'est, ce que dit notre verset 5: «Ainsi donc, au temps actuel aussi, il y a un résidu selon l'élection de la grâce». Effectivement, il y avait, du temps de l'apôtre, des milliers de Juifs qui, individuellement, avaient cru, et formaient ce résidu.

Le verset 6 rappelle que c'est par grâce que Dieu se suscite des témoins fidèles, de sorte que le principe des oeuvres est totalement exclu, autrement ce ne serait pas la grâce; c'est pourquoi, au verset 7, Israël, ayant voulu se placer sur ce principe des oeuvres, n'a rien obtenu. Mais le groupe, préconnu de Dieu parmi les Juifs, l'élection qui est sur le principe de la grâce, l'a obtenu, et les autres ont été endurcis. Au reste, cet endurcissement avait aussi été prévu par l'Ecriture, comme le rappellent les versets 8 à 10. Moïse, d'une part, en Deutéronome 29: 4, Esaïe, d'autre part, en 29: 10, ainsi que le Psaume 69: 22, avaient prédit cet endurcissement.

(Versets 11-15) — L'apôtre révèle ici que les Juifs n'ont pas bronché, afin qu'ils tombassent sans retour, mais il fallait que les voies de Dieu relativement aux nations s'accomplissent. Nous avons déjà vu que c'est lorsque Israël est mis de côté que la bénédiction s'étend aux nations. Par la chute des Juifs, le salut parvient aux nations, pour exciter les Juifs à la jalousie (verset 11).

Dans les versets suivants, l'apôtre signale les richesses des voies de Dieu. Si la chute des Juifs est une occasion d'enrichir le monde, quelle ne sera pas leur plénitude, c'est-à-dire le moment où l'ensemble des bénédictions qui leur ont été promises sur le pied de la grâce, leur seront accordées? Ce sera comme un surcroît de richesses pour les nations. «Car si leur réjection est la réconciliation du monde, quelle sera leur réception, sinon la vie d'entre les

morts?» A ce moment, en effet, tout sera moralement renouvelé en puissance de résurrection: Israël, restauré, vivifié, selon Ezéchiel 37; les nations bénies sur la terre, la création délivrée de la servitude de la corruption, l'Eglise glorifiée et manifestée avec Celui qui l'a unie à Lui dans son triomphe sur la mort. Ce sera bien vraiment alors, à tous les points de vue, la vie d'entre les morts.

En attendant, Paul, tout en faisant valoir son ministère comme apôtre des nations, nous montre l'intérêt constant qu'il porte à son peuple, qu'il appelle ici sa chair, qu'il voudrait exciter à la jalousie, de sorte que plusieurs d'entre ce peuple, fussent sauvés.

(Versets 16-22) — Nous entrons ici dans un nouveau sujet quant à la position dispensationnelle d'abord des Juifs et ensuite des gentils, en témoignage sur la terre.

Nous avons vu, dans ce qui précède, que Dieu a fait à Abraham des promesses de bénédiction à la suite de sa foi et qu'il n'a attaché aucune condition à leur accomplissement. C'est l'histoire de cet accomplissement des promesses qui nous est donnée ici sous la figure d'un arbre, un olivier, dont Abraham était la racine. Cette racine prenant sa nourriture en Dieu même, dans sa parole immuable, ne peut manquer de se développer: la racine est sainte. Abraham, le premier, saisissant la promesse par la foi, a goûté les prémices des bénédictions à venir. Ces prémices sont saintes, la masse ou les branches le sont aussi. Au point de vue de la mise à part par Dieu et pour Dieu, cet arbre des promesses était saint, racine, tronc et branches. Voilà l'aspect général de cet arbre. Et, en passant, nous pouvons remarquer que cet arbre, étant un olivier, est celui qui produit la graisse par laquelle Dieu et les hommes sont honorés (Juges 9: 9).

Le tronc et les branches de cet arbre ont été Israël, les descendants directs d'Abraham, car il s'agit ici de ce qui se manifeste sur la terre, extérieurement, et non de la descendance spirituelle d'Abraham comme père des croyants. Or, il est arrivé que *quelques-unes* des branches ont été arrachées, non pas toutes, puisqu'il restait un résidu selon l'élection de la grâce, dont Paul faisait partie, et un olivier sauvage (les gentils) a été enté au lieu de ces branches, toujours au point de vue du témoignage sur la terre. Cet olivier sauvage est devenu coparticipant de la racine et de la graisse de l'olivier, de ce qu'il y avait de saint et de divin dans l'arbre, mais sur un principe de grâce qui exclut toujours la vanterie. Ce n'est donc pas que les nations soient quelque chose de plus ou de meilleur que les Juifs; non, elles sont simplement devenues objets de grâce et rattachées, comme telles, à la racine qui est toute de grâce. Il importe que les rôles ne soient pas renversés. C'est la racine qui porte l'olivier sauvage, et non l'olivier sauvage qui porte la racine. Remarquons aussi que ce n'est pas la greffe qui est bonne, c'est la racine.

Si des branches de l'olivier franc ont été arrachées, c'est à cause de leur incrédulité, et les gentils ont été amenés à jouir des richesses naturelles à l'arbre des promesses, mais ils ne sont debout que sur le principe de la foi, de sorte qu'ils n'ont pas à s'enorgueillir.

Le verset 21 montre que si les gentils abandonnent ce principe, ils perdront leur place dans l'arbre des promesses, comme les Juifs incrédules ont perdu la leur. Ils sont donc invités

à considérer la bonté de Dieu pour y persévérer sur le pied de la foi, sans quoi les branches de l'olivier sauvage seront coupées à leur tour.

(Versets 23-29) — Quant aux branches juives retranchées à cause de leur incrédulité, il y a encore de l'espoir pour elles, parce que Dieu est puissant pour les enter sur leur propre olivier, toujours sur le principe de la foi, c'est-à-dire pour les rétablir de nouveau dans la position qu'elles occupaient normalement dans l'arbre des promesses.

D'ailleurs, le verset 25 révèle à cet égard un mystère qui correspond à l'accomplissement d'un conseil positif de Dieu, de sorte que les gentils n'avaient pas à s'en prévaloir, c'est que «un endurcissement *«partiel* (toujours la pensée que quelques-uns n'ont pas été endurcis) est arrivé à Israël jusqu'à ce que la *plénitude* des nations soit entrée». Le mot «plénitude» ne veut pas dire toutes les nations, mais la totalité de ceux qui sont introduits sur le pied de la foi.

Après cela, comme le déclarent les versets 26 et 27, tout Israël sera sauvé, c'est-à-dire sera sauvé comme un tout. Le résidu, formé de ceux qui croiront, sera amené comme étant le peuple de Dieu, reconnu de Lui, en relation avec Lui. Christ sortira de Sion comme du siège de sa puissance et détournera l'impiété de Jacob, l'établissant en grâce dans le bénéfice de la nouvelle alliance: «J'ôterai leurs péchés».

Les versets 28 et 29 montrent qu'Israël n'est pas rejeté, car tout en étant ennemis en ce qui concerne l'Évangile pour le temps présent, celui de l'appel des nations, les Israélites sont pourtant bien-aimés à cause des pères. Dieu ne se repent pas de ses conseils de grâce, ni de l'appel qui doit en assurer l'exécution.

(Versets 30-36) — Puis, dans les versets 30 à 32, nous voyons que, si le conseil de Dieu demeure immuable, la manière dont ce conseil s'accomplit fait ressortir la sagesse merveilleuse de Dieu et provoque le cri d'admiration et de louange des versets 33 à 36.

Les gentils sont restés longtemps dans la désobéissance de l'incrédulité, mais Dieu intervient en grâce. Alors les Juifs s'opposent à cette grâce et perdent tout *droit* aux promesses par leur incrédulité. Sans doute, les promesses demeurent et doivent s'accomplir, puisqu'elles sont inconditionnelles, mais un Juif, de même qu'un pauvre gentil, doit recevoir l'effet de la promesse sur le pied de la pure miséricorde et de la souveraine grâce de Dieu. Ce n'est pas que la pensée de Dieu ait changé à l'égard de l'accomplissement de ses promesses, car lorsqu'il les a faites sans condition, il était déjà dans sa pensée de les réaliser par pure miséricorde, tant à l'égard des Juifs qu'à l'égard des gentils. Dès lors, dans ses voies, *tous* ont été renfermés sous la désobéissance, afin de faire miséricorde à *tous*. C'était le seul moyen d'assurer l'effet des promesses. On voit là combien Dieu est riche et sage, et comme il connaît bien le cœur de l'homme, incapable de rien produire et même de rien recevoir, si ce n'est sur le pied de la grâce. C'est pourquoi l'apôtre rappelle qu'une telle pensée, ainsi que les voies qui en ont assuré la réalisation, est *de* Dieu seul. C'est aussi *par* Lui seul qu'elle a pu s'accomplir, en donnant son Fils, et c'est *pour* sa gloire que tout sera manifesté, ainsi que *pour* la satisfaction de son propre cœur. Aussi: «A lui soit la gloire éternellement. Amen».

Ainsi se termine cette merveilleuse partie de notre épître qui déroule devant nous, les conseils et les voies de Dieu en grâce pour l'humanité tout entière, avec une ampleur de vues incomparable. Ainsi aussi est conciliée la grâce souveraine et universelle de Dieu avec les privilèges particuliers d'Israël, basés sur la fidélité de Dieu.

Chapitre 12

(Versets 1-5) — Nous arrivons à la quatrième division de l'épître, renfermant des exhortations pratiques en rapport avec ce qui a été enseigné dans les trois premières parties.

Ces exhortations sont toutes fondées sur les compassions de Dieu qui ont été devant nous dans les chapitres précédents. On pourrait dire que cette expression: «les compassions de Dieu», résume toute l'épître, Dieu ayant «renfermé tous (Juifs et nations) dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous». Ces compassions sont le point de départ et le mobile puissant du service que Dieu attend de chacun de ses rachetés.

Les compassions de Dieu embrassent un champ plus vaste que sa miséricorde: celle-ci s'applique à notre condition présente d'infirmité ou de misère, tandis que les compassions sont ce qui se trouve originairement dans le cœur de Dieu pour le pécheur. C'est en vertu de ces compassions que, non seulement nous avons été justifiés, mais affranchis et mis en pleine liberté pour le service. Aussi, n'étant plus esclaves, nous pouvons offrir nos corps, comme nous l'avons vu au chapitre 6: 13. Ce verset nous exhorte à nous livrer *nous-mêmes* à Dieu (esprit, âme et corps), c'est le principe; puis, à lui livrer *nos membres*, c'est l'application. Ici, il s'agit aussi de l'application, d'une consécration pratique de nos corps qui dépasse de beaucoup la consécration d'Aaron et de ses fils, en Lévitique 8. Ceux-ci étaient consacrés pour offrir des sacrifices d'animaux *morts*, tandis que nous sommes exhortés à présenter nos corps en sacrifice *vivant*, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent. D'autre part, ce sacrifice, étant une mise à part selon la puissance de l'Esprit, est saint. Il est aussi agréable à Dieu, en contraste avec les sacrifices offerts sous la loi (voir Psaumes 40: 6 et Psaumes 51: 16), et c'est notre service intelligent, c'est-à-dire que nous l'accomplissons avec la connaissance de la pensée de Dieu, alors que Aaron et ses fils entraient bien peu dans cette pensée, au point qu'Aaron lui-même, cédant aux sollicitations du peuple, a pu faire le veau d'or.

Rien n'exprime mieux l'affranchissement du chrétien que l'offrande qu'il peut faire de lui-même. Etant affranchi de sa volonté propre qui était opposée à celle de Dieu, il peut s'offrir librement. Christ n'avait pas d'autre volonté que celle de Dieu: il dit, en entrant dans le monde: «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». Par grâce, le chrétien peut entrer dans son service de la même manière.

Le renouvellement de l'entendement, dont il est parlé au verset 2, est une nouvelle manière de penser, donnée une fois pour toutes, en principe, par la nouvelle naissance et la possession du Saint Esprit. Cela nous rend capables d'échapper à la conformité au monde, d'être transformés pratiquement à la ressemblance de Christ, et de discerner quelle est la volonté de Dieu. Au lieu de cela, si nous nous conformons à ce siècle, ce que notre vieille

nature désire toujours, nous ne pourrions jamais discerner quelle est la volonté de Dieu, ni éprouver que cette volonté est bonne, agréable et parfaite, car c'est le coeur renouvelé seul qui la trouve ainsi, en communion avec Dieu. Sans ce discernement, il n'y a pas de service intelligent et pas de communion.

En Matthieu 11: 26, nous voyons comment le Seigneur apprécie la volonté de Dieu: «Oui, Père, c'est ce que tu as trouvé bon devant toi».

Les versets 3 à 5 nous montrent que la soumission à la volonté de Dieu garde dans l'humilité, et empêche de mettre le moi en avant. Chacun a reçu une grâce particulière pour l'avantage du corps tout entier, de même que, dans un corps, chaque membre a sa fonction propre pour le bien du corps. Les «saines pensées» sont celles qui nous amènent à comprendre quelle est la fonction qui nous est dévolue dans le corps, de manière à la remplir sans nous tenir en deçà, ni aller au delà, Dieu ayant donné à chacun la mesure de foi nécessaire pour l'acceptation et l'accomplissement du service qui lui est confié.

C'était en vertu de la grâce spéciale que Dieu avait donnée à Paul dans son apostolat, qu'il exhortait ainsi chacun à remplir humblement la fonction qui lui était attribuée dans le corps.

(Versets 6-8) — Si la grande vérité du corps a été introduite ici, ce n'est pas qu'elle fasse, à proprement parler, partie du sujet de l'épître, mais il était nécessaire de la mentionner à un point de vue spécial, pour bien marquer la part de service qui incombe à chaque membre, en vue du bien de l'ensemble du corps. Aussi, tous les membres sont envisagés comme ayant un don de grâce à faire valoir. C'est la capacité spéciale de chacun pour le service. Et ici, ces dons viennent de Dieu. En 1 Corinthiens 12, ce sont les dons de l'Esprit qui sont envisagés en vue de l'utilité dans l'assemblée, et en témoignage au monde. En Ephésiens 4, ils sont donnés par le Seigneur, en vue de l'édification du corps. Dans ces deux derniers passages, les dons sont limités à quelques croyants, et sont comme des jointures entre les divers membres du corps, tandis que, dans notre chapitre, chaque membre est envisagé comme ayant un don de grâce, ou une capacité pour le service. Examinons-les en détail:

La prophétie est le premier mentionné, et c'est le plus important, d'après 1 Corinthiens 14: 5. C'est le seul don de cette liste qui se retrouve en 1 Corinthiens 12 et Ephésiens 4, cités plus haut. Ce don existe encore aujourd'hui, non pour prédire des choses qui ne seraient pas révélées, puisque la révélation est complète, mais pour faire ressortir au moment convenable les vérités de la Parole qui répondent aux besoins de l'âme pour l'édification, l'exhortation et la consolation, Le prophète doit présenter la Parole de manière à ce que ceux qui l'entendent puissent dire: «Dieu m'a parlé». C'est ce que Pierre appelle «parler comme oracle de Dieu» (1 Pierre 4: 11). C'est donc très sérieux de prendre la parole de la part de Dieu, comme étant la bouche de Dieu. Il faut bien, pour cela, demeurer selon la proportion de la foi qui a été donnée. La foi est inséparable du don, c'est ce qu'on a reçu de Dieu qu'on peut donner (1 Corinthiens 15: 3), et pas autre chose.

Après la prophétie vient le *service*. Tout fonctionnement des divers membres est un service, mais, ici, le service est envisagé comme le travail de l'amour, répondant aux divers

besoins des saints. C'est souvent un travail obscur, mais Dieu le voit. Il n'oubliait pas le service des Hébreux (6: 10). C'est ainsi aussi qu'il est dit que la maison de Stéphanas s'était vouée au service des saints (1 Corinthiens 16: 15), et c'est ce que pouvaient avoir fait des veuves, comme en 1 Timothée 5: 10.

Vient ensuite «celui qui enseigne»; c'est celui qui fait ressortir, des Ecritures, les vérités qu'elles contiennent. Il doit rester dans sa sphère, s'appliquant à l'enseignement.

Celui qui *exhorte*, doit également s'appliquer à l'exercice spécial de son don, présentant la Parole pour encourager les croyants à la mettre en pratique, pour avertir et aussi pour consoler (voir 1 Thessaloniens 2: 11, et 2 Corinthiens 1: 4). Il faut beaucoup de grâce pour éviter en cela un esprit légal qui ne produirait pas le bien, et il faut surtout mettre soi-même en pratique les vérités que l'on présente.

Celui qui *distribue*, soit ses propres biens, soit ceux qui lui sont confiés, doit le faire avec simplicité ou libéralité, selon les besoins qu'il connaît et les ressources dont il dispose.

Celui qui est *à la tête*, qui marche en avant comme conducteur d'un troupeau, doit *conduire* soigneusement, discernant nettement le bon chemin pour lui-même d'abord, car la marche du troupeau en dépend. En 1 Timothée 3: 4, 5 et 12, c'est le même mot appliqué à la conduite de sa propre maison. Le surveillant et le serviteur devaient savoir bien conduire ou diriger leur propre maison (voir aussi 1 Thessaloniens 5: 12).

Celui qui *exerce la miséricorde* doit le faire joyeusement. La miséricorde est l'exercice de la compassion et de la bonté, en faveur de ceux dont l'état réclame la pitié, la grâce, l'indulgence, dans le but d'encourager, de restaurer, de relever; il faut accomplir ce service joyeusement, car cela répugne quelquefois au coeur naturel d'entrer en contact avec les misères des autres. Il faut être bien pénétré du besoin que l'on a soi-même de la miséricorde, pour pouvoir l'exercer envers d'autres.

Enfin, comme observation générale, il faut se souvenir que l'application des dons mentionnés ici intéresse le corps tout entier, et pas seulement une assemblée locale, comme c'est le cas pour les charges locales.

(Versets 9-21) — Dans notre chapitre, comme dans les deux suivants, et, en général, dans toute l'Ecriture, c'est l'amour qu'on trouve à la base de toutes les exhortations, soit qu'il s'agisse du service, de la marche chrétienne, ou des relations avec ceux du dehors et avec ceux du dedans. Mais il peut y avoir une feinte d'amour. Avec un coeur rempli de haine, on peut se parer des dehors de l'amour. C'est alors de l'hypocrisie, et l'apôtre exhorte à ce que l'amour soit sans hypocrisie. L'amour se plaît avec la vérité, comme Jean le fait ressortir dans ses deux dernières épîtres, et Pierre exhorte ceux qui ont purifié leurs âmes par l'obéissance à la vérité, à avoir une affection fraternelle sans hypocrisie, en s'aimant l'un l'autre ardemment, d'un coeur pur (1 Pierre 1: 22). Le coeur pratiquement pur a en horreur le mal, sous quelque forme qu'il apparaisse, et il tient ferme au bien, ne se contentant pas d'être indigné quant au mal. Il réalise en même temps l'affection fraternelle qui est une des manifestations variées de l'amour, et n'a pas de peine à rendre l'honneur aux autres, au lieu de l'exiger pour lui-même.

Nous devons être *les premiers* à le rendre aux autres, nous considérant toujours comme débiteurs et jamais comme créanciers.

Au verset 11, trois choses sont liées: «pas paresseux, fervents en esprit, servant le Seigneur». Il faut persévérer dans l'activité, lutter contre le relâchement qui se lie facilement au repos après une période d'activité. Il faut aussi être fervents en esprit ou par l'Esprit, c'est-à-dire dans un état caractérisé par la présence et l'action du Saint Esprit, c'est ce qui rend fervents ou *brûlants* pour le service. C'est l'interprétation du mot séraphin, employé en Esaïe 6, pour nommer ces anges qui brûlent d'ardeur afin de célébrer d'une manière incessante ce qu'est l'Eternel et le servir. Avec cette activité et cette ferveur d'esprit, on sert le Seigneur. Marthe n'était pas paresseuse, mais elle manquait de ferveur, tandis que Marie, était fervente en esprit, son coeur brûlait pour Christ, et elle pouvait servir le Seigneur avec intelligence. C'est toujours Lui l'objet du service.

Au verset 12, nous avons encore trois choses: se réjouir dans l'espérance, être patient dans les tribulations, et persévérer dans la prière. L'espérance de la venue du Seigneur réjouit le coeur et donne la patience dans les tribulations. Les Thessaloniciens réalisaient la patience d'espérance. Ce qui est devant nous, c'est toujours le Seigneur et la délivrance par lui. C'est pourquoi, dans les Psaumes, les saints ont la certitude que le Seigneur leur donnera la délivrance, et ils disent: «Jusques à quand?» En attendant, il faut persévérer dans la prière.

Au verset 13, c'est l'amour envers les saints qui se montre, en subvenant à leurs nécessités et en pratiquant l'hospitalité. S'il n'y a pas d'amour, les bourses et les portes sont à peine entr'ouvertes.

Au verset 14, c'est l'amour envers le monde hostile qui rend capable de bénir au lieu de maudire. Bénir ceux qui nous persécutent n'est pas naturel, mais possible, comme nous le voyons aussi recommandé par le Seigneur, en Matthieu 5: 44, «afin que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux». C'est son caractère de grâce qui doit être reproduit en nous, ses enfants.

Au verset 15, nous avons l'amour en sympathie envers tous ceux qui se réjouissent ou qui pleurent. L'amour dispose le coeur à entrer dans les circonstances de chacun, comme on l'a vu d'une manière si touchante dans la vie du Seigneur.

Au verset 16, il s'agit d'avoir les uns envers les autres un même sentiment, fruit de l'amour, qui se lie avec l'humilité quant à soi-même, comme nous le voyons en Philippiens 2, alors on ne pense pas aux choses élevées, et on fait plus que de penser aux humbles, on s'y associe. Si notre état moral est bon, nous trouverons notre bonheur dans ce qui est humble. C'est encore un caractère de Celui qui était humble de coeur. Quant à l'exhortation de ne pas être sage à nos propres yeux, nous la trouvons littéralement en Proverbes 3: 7, et au chapitre 26: 12, il est dit: «As-tu vu un homme sage à ses propres yeux? Il y a plus d'espoir pour un sot que pour lui».

Du verset 17 à la fin du chapitre, nous avons ce qui doit être l'attitude du chrétien devant tous les hommes, même si l'on trouve chez eux l'hostilité. Les exhortations à cet égard sont

résumées dans le verset 21: «Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien». Cela a lieu en traversant le monde dans un esprit de grâce. Là encore, comme le dit Pierre, Christ nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2: 21-23).

Chapitre 13

(Versets 1-7) — L'apôtre présente ici l'attitude que le croyant doit avoir vis-à-vis de l'autorité humaine: c'est la soumission. Cette autorité est de Dieu, sous quelque forme qu'elle soit établie. Dès lors, le chrétien n'a pas à se préoccuper du caractère, ni de la manière d'agir de ceux qui détiennent l'autorité. Ils sont responsables envers Dieu, qu'ils le veuillent ou non, et le chrétien est responsable de leur être soumis, sachant que Dieu est au-dessus de tout. Il est dit dans notre verset 1: «Que *toute âme* se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle». C'est l'ordre établi de Dieu pour *tous les hommes*, par conséquent, le croyant doit être le premier à s'y soumettre. L'autorité a été donnée à l'homme après le déluge, lorsque Dieu mit dans sa main l'épée qui devait réprimer la violence. Il dit alors à Noé: «Qui aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé» (Genèse 9: 6), et lorsque Israël cessa d'être le centre du gouvernement de Dieu dans ce monde, l'autorité fut placée entre les mains des gentils. Au moment où l'apôtre écrivait, les croyants étaient sous l'autorité de Néron, empereur de triste mémoire, et il fallait néanmoins voir en lui et dans ses représentants l'autorité ordonnée de Dieu, et y être soumis. Dans la soumission, il y a l'idée de l'acceptation des actes de l'autorité sans plainte et sans critique — et c'est cette soumission qui doit caractériser le chrétien. Sans doute, il peut y avoir des cas où deux autorités étant en opposition formelle, celle de l'homme et celle de Dieu, le chrétien peut dire: «Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu» (Actes des Apôtres 4: 19), mais, même dans ce cas, c'est la soumission qui caractérise le croyant, puisqu'il agit par obéissance à une autorité supérieure.

Mais si l'on résiste à l'autorité, c'est résister à l'ordonnance de Dieu et s'attirer le jugement de Dieu, soit par cette autorité même, soit directement. Au reste, en faisant le bien, il n'y a pas à craindre le magistrat qui est serviteur de Dieu pour louer le bien et punir le mal, c'est-à-dire maintenir un ordre relatif au milieu des hommes, et c'est une grâce de Dieu qu'il en soit ainsi, surtout dans les temps fâcheux que nous traversons. Nous devons donc prier pour l'autorité, selon 1 Timothée 2: 2, et repousser tout ce qui pourrait tendre à l'affaiblir, car le rejet de l'autorité conduit à l'anarchie et à la prédominance du mal.

Le verset 5 nous montre que le principe de la soumission ne doit pas reposer seulement sur la crainte du châtement, comme cela a lieu parmi les hommes, mais sur la conscience placée en la présence de Dieu qui l'éclaire et la dirige. La pensée de Dieu dirige la conscience dans une foule de choses qui échappent à l'autorité. La première chose qui doit marquer la soumission à l'autorité, c'est le paiement intégral des tributs. Ce que le gouvernement d'un pays exige sous cette forme fait partie du service que le magistrat accomplit de la part de Dieu.

Au reste, comme nous le dit le verset 7, il faut rendre à tous ce qui leur est dû, tribut, péage, crainte et honneur, à l'exemple du Seigneur qui a payé l'impôt du temple, et qui a dit:

«Rendez à César ce qui est à César», et qui, devant Pilate, a reconnu que le pouvoir que celui-ci détenait, lui avait été donné d'en haut (Jean 19: 11).

(Versets 8-10) — Le principe posé au verset 8, de ne rien devoir à personne doit être retenu scrupuleusement, quelque objection que l'on puisse opposer à sa réalisation. Toutefois, il est une dette que nous ne pourrons jamais éteindre, tout en nous en acquittant chaque jour, c'est celle de nous aimer les uns les autres. L'amour, nous l'avons vu, est le grand principe qui est à la base de tout dans ces chapitres 12 à 16. L'amour est la somme de la loi, comme le Seigneur lui-même l'a montré, en Marc 12: 29-31. Tout ce que la loi exigeait est accompli par l'amour. Le croyant étant rendu participant de la nature divine qui est amour, peut ainsi aimer, et accomplir la loi avant que celle-ci fasse valoir ses droits. Et, de fait, pour accomplir ce que la loi demande, il ne faut plus être sous la loi.

(Versets 11-14) — Après l'amour, un autre motif est donné au verset 11, pour faire le bien: c'est la proximité de la venue du Seigneur. La nuit morale dans laquelle le Seigneur a laissé ce monde est fort avancée, le jour s'est approché; le salut, la pleine délivrance, est plus près de nous que lorsque nous avons cru. La tendance a toujours été de s'endormir, ce qui est naturel dans la nuit, si l'on ne déploie pas une certaine énergie. C'est ce qui arrive dans la parabole des vierges de Matthieu 25. Aussi, la Parole exhorte-t-elle souvent à veiller (1 Corinthiens 15: 34; Ephésiens 5: 14; 2 Pierre 1: 13).

Si le jour est près de luire par l'apparition de Christ, tout, dans notre marche, doit être réglé en vue de cette pleine lumière qui manifeste tout, même les choses cachées et les conseils des coeurs (1 Corinthiens 4: 5). Personne ne voudrait être trouvé faisant le mal quand le Seigneur viendra; pour cela, il ne faut pas le faire maintenant, car Il peut venir à l'instant même. Il faut donc rejeter les oeuvres des ténèbres et revêtir les armes de la lumière. Si nous marchons dans la lumière, nous sommes pourvus d'une armure qui fait fuir tout ce qui est des ténèbres, comme le soleil fait fuir la nuit.

Aussi, le verset 13 nous dit-il qu'il faut se conduire honnêtement *comme de jour*. Ne sommes-nous pas des fils de la lumière et des fils du jour, comme le dit 1 Thessaloniciens 5: 5? Aussi ne devons-nous avoir rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres (Ephésiens 5: 11), dont la liste est donnée dans notre verset.

Mais cela ne suffit pas de se conduire honnêtement, car, dans une certaine mesure, un homme du monde peut le faire, s'il s'agit de s'abstenir de ces péchés grossiers mentionnés ici. Il faut en outre revêtir le Seigneur Jésus Christ, et ne pas prendre soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises. Ceci, un chrétien seul peut le faire par la puissance de l'Esprit de Dieu. Revêtir le Seigneur Jésus, c'est montrer au monde les caractères que Christ y a manifestés, en ayant soin de ne pas laisser agir la chair à laquelle nous ne devons rien que la mort, et qui compromettrait tout notre témoignage. Il s'agit ici, d'avoir revêtu pratiquement le nouvel homme, comme en Ephésiens 4: 24, et non pas seulement d'avoir endossé la livrée chrétienne, comme en Galates 3: 27.

Chapitre 14

Ce chapitre traite des devoirs réciproques des frères entre eux, et notamment entre les frères sortis du judaïsme et ceux sortis du paganisme. Les frères d'origine juive avaient la tendance de juger leurs frères d'entre les gentils, parce que ceux-ci n'observaient aucune des prescriptions de la loi, et ces derniers, de leur côté, avaient la tendance de mépriser ceux qui se laissaient asservir par les ordonnances lévitiques, alors que la doctrine du Christ affranchissait de toute obligation charnelle. De là, deux grandes divisions dans les exhortations de notre chapitre: l'une, du verset 3 au verset 13, s'adressant spécialement à ceux qui jugent, et l'autre, du verset 15 au verset 23, s'adressant à ceux qui méprisent, le verset 14 étant une sorte de trait d'union entre les deux, et les versets 1 et 2 une introduction.

(Versets 1, 2) — Au verset 1, il s'agit de recevoir dans l'assemblée celui qui est faible en foi, c'est-à-dire dont la foi n'a pas encore saisi toute la portée de la délivrance dont il est l'objet en Christ, surtout au point de vue des ordonnances charnelles. Cet état le rend incapable de discerner nettement la pensée de Dieu, dans de certains cas appelés ici des questions douteuses, pour lesquelles il fallait du discernement spirituel. L'examen de telles questions n'aurait été profitable ni pour lui, ni pour les autres, et il convenait qu'il s'en abstint.

Puis, au verset 2, se présentent les deux grandes classes dont nous avons déjà parlé: celui qui mange de toutes choses, c'est le gentil converti, et celui qui est faible et qui mange des herbes, c'est le Juif converti.

(Versets 3-13) — Or, il ne fallait pas que celui qui mangeait (le frère gentil) méprisât le frère juif mal éclairé qui ne mangeait pas, et il ne fallait pas non plus que ce dernier jugeât son frère gentil qui n'était plus un homme du dehors, mais quelqu'un que Dieu avait reçu. En fait, les uns et les autres étaient reçus sur le même terrain de la grâce et de la foi, et ils devaient se considérer ainsi.

Dans ces versets, l'apôtre donne plusieurs raisons pour s'abstenir de juger son frère; au verset 3, «Dieu l'a reçu»; au verset 8, le croyant vit ou meurt, ayant égard au Seigneur; au verset 10, il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Dieu; et au verset 13, l'amour fraternel craint de faire broncher son frère.

Au verset 4, le croyant doit être considéré par son frère comme étant le domestique d'autrui, c'est-à-dire de Dieu. C'est donc pour Dieu qu'il agit et vis-à-vis de lui seul qu'il est responsable de se tenir debout ou de tomber. Il est donc déplacé de le juger. Au reste, il sera tenu debout, car cela dépend du Seigneur qui est puissant pour tenir debout son propre domestique; c'est son affaire, et tout ira bien avec un tel maître. En cela, le croyant est considéré dans son état normal.

Au verset 5, il s'agit de la manière d'apprécier la valeur des jours de l'année. Il fallait que chacun fût pleinement persuadé, dans son propre esprit, qu'il ait affaire avec Dieu pour cela et qu'il n'agisse pas par entraînement. Evidemment, la question du jour du Seigneur ou du

dimanche n'est pas envisagée ici. Il s'agit de ces jours que la loi avait mis à part et, en quelque sorte, sanctifiés en rapport avec diverses circonstances terrestres.

Néanmoins, un chrétien non affranchi pouvait avoir égard à de tels jours (voir aussi Galates 4: 10) à cause du Seigneur, pensant qu'il ne devait pas abandonner ce que Dieu avait autrefois établi. De même, celui qui mangeait de toutes choses et celui qui n'en mangeait pas, pouvaient agir en vue du Seigneur et rendre grâces à Dieu. Ici, ce sont les motifs de l'acte qui sont envisagés et appellent le support.

Dans les versets 7 à 9, le croyant racheté ne s'appartient plus: il ne vit ni ne meurt, ayant égard à lui-même: sa vie tout entière, comme sa mort, se réalise eu égard au Seigneur, c'est-à-dire à lieu, en quelque sorte, pour le compte du Seigneur. C'est comme en Actes 13: 36, où l'apôtre, en parlant du roi David, dit qu'après avoir, en sa propre génération, servi au conseil de Dieu, s'est endormi. Sa vie a servi à Dieu et, quand elle a été terminée, David fut retiré à Dieu. De même avec Siméon, en Luc 2: 29: «Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix». Et Paul dit de lui-même: «Je ne fais aucun cas de ma vie, ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, pourvu que j'achève ma course et le service que j'ai reçu du Seigneur» (Actes des Apôtres 20: 24). Cela est vrai de chaque croyant, car il est un esclave du Seigneur, non seulement dans ce monde, mais aussi après. Il lui appartient pour toujours, et «c'est pour cela que Christ est mort et qu'il a revécu, afin qu'il dominât et sur les morts et sur les vivants». C'est pour nous une grande consolation en pensant à ceux qui sont délogés, mais ici cela est présenté pour montrer qu'il n'y a pas de distinction à faire entre un frère faible ou un autre, chacun appartenant en propre au Seigneur.

D'autre part, pourquoi juger ou mépriser son frère? Les versets 10 à 12 nous montrent que c'est à Dieu et non à nos frères que nous aurons à rendre compte quand nous comparâtrons devant le tribunal de Dieu. Pour le croyant, cette comparution n'est plus en jugement quant au sort éternel, mais en classement, selon les principes de justice qui sont toujours en Dieu qui rendra à chacun sa louange, selon 1 Corinthiens 4: 5 et 2 Corinthiens 5: 10. C'est là que tout se jugera justement. Et là, Dieu ne nous demandera pas comment nous avons jugé nos frères, mais comment nous avons marché devant Lui. Or, nous avons dès maintenant le privilège de pouvoir marcher à la lumière qui brillera en ce jour-là. Le tribunal est ici celui de Dieu, alors qu'en 2 Corinthiens 5: 10, il est appelé le tribunal du Christ, parce que, dans l'épître aux Romains, nous avons vu que tout est de Dieu: l'Evangile de Dieu, la justice de Dieu, le tribunal de Dieu, envisagé d'ailleurs en contraste avec le jugement de l'homme.

Le verset 13 nous rappelle donc qu'au lieu de juger les autres, il faut chercher leur bien et se conduire de manière à ne pas être une occasion de chute pour un frère faible. Le Seigneur montre, en Marc 9: 42, combien il est grave d'être une occasion de chute pour un petit. Nous devons apprécier toutes choses avec la pensée de Dieu. La véritable supériorité se montre par le support envers les faibles et une marche dans l'amour.

Le verset 14, qui est le lien entre les deux parties du chapitre que nous avons signalées plus haut, rappelle que, selon la vraie liberté chrétienne, rien n'est souillé par soi-même, mais qu'à celui qui croit qu'une chose est souillée, elle lui est souillée, attendu qu'il ne pourrait pas la faire en bonne conscience, alors même qu'il imiterait quelqu'un qui peut le faire ainsi. Je ne dois donc pas engager mon frère à faire violence à sa conscience pour qu'il agisse comme moi, mais plutôt chercher à l'éclairer dans l'amour.

(Versets 15-23) — Nous entrons ici dans les exhortations adressées aux frères d'entre les gentils, c'est-à-dire à ceux qui pouvaient être tentés de mépriser leurs frères juifs non encore affranchis de certaines ordonnances charnelles, imposées jusqu'au temps du redressement (Hébreux 9: 10).

Il faut être conduit, en toutes choses, par l'amour qui cherche le bien d'autrui. Pour une viande, c'est-à-dire pour la liberté de manger de tout, il ne faut pas détruire son frère pour lequel Christ est mort. Cette mort a eu lieu pour que mon frère ait la vie, comment pourrais-je faire une chose dont la portée serait de le détruire, en troublant sa conscience et l'éloignant de la vérité?

Sans doute, comme le dit le verset 16, c'est bien de ne pas être assujéti aux ordonnances; mais il ne faut pas agir de telle manière que ce bien devienne blâmable, en en usant d'une façon égoïste, sans tenir compte de la faiblesse des autres.

L'importance exagérée que l'on pouvait attacher à ces questions de manger et de boire amène l'apôtre à dire, au verset 17, que «le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint». C'est ce qui caractérise le royaume de Dieu au point de vue moral et non dispensationnel. Que l'on considère, en effet, le royaume dans la personne de Christ, lorsqu'il était ici-bas et qu'il disait aux pharisiens: «Le royaume de Dieu est au milieu de vous» (Luc 17: 21); ou bien, actuellement, par la présence spirituelle de Christ et l'action du Saint Esprit, pendant que le roi est rejeté; ou encore, que l'on envisage le royaume établi en gloire sur la terre, ce qui apparaît de son caractère moral, c'est la justice, la paix et la joie dans l'Esprit Saint. La justice étant pratiquée amène la paix, et la joie en découle, et c'est par la puissance du Saint Esprit que ces fruits se produisent. De sorte que, comme l'exprime le verset 18, c'est en cela que nous avons à servir Christ. En le faisant, nous sommes agréables à Dieu et approuvés des hommes, dont la conscience est obligée de reconnaître le bien qui est pratiquement manifesté.

C'est ainsi que nous devons, comme le dit le verset 19, poursuivre les choses qui tendent à la paix, vis-à-vis de tous, et celles qui tendent à l'édification mutuelle entre croyants. Il importe, en effet, de ne pas faire étalage de vérités ou de libertés que l'on possède, sans s'inquiéter si cela amène du trouble ou nuit à l'édification. Il faut, au contraire, agir en vue du bien de tous et ne pas se complaire à soi-même.

A cause d'une viande, c'est-à-dire d'une question de manger, il ne faut pas détruire l'oeuvre de Dieu. Un chrétien d'entre les gentils ne devait donc pas insister sur ce point vis-à-vis d'un chrétien juif dont la conscience n'était pas éclairée, car bien que toutes choses soient

pures (voir Actes des Apôtres 11: 9), il y a du mal pour celui qui mange lorsque sa conscience le condamne.

Il s'en suit que, comme le dit le verset 21, celui qui est libre pour lui-même doit, en vue du bien de son frère, ne pas manger de chair, ne pas boire de vin, et ne faire aucune chose en laquelle son frère bronche, ou est scandalisé, ou est faible. Il bronche, si je l'amène à faire une chose dont il n'est pas pleinement persuadé dans son esprit; il est scandalisé, s'il me voit faire une chose qu'il n'est pas libre de faire lui-même; et il est faible, s'il n'a pas compris la vérité qui l'affranchit des ordonnances charnelles: or, je dois respecter cette faiblesse.

Si quelqu'un a la foi qui le place dans la vérité en l'affranchissant de toutes ces questions légales, il faut, avant tout, qu'il l'ait entre lui et Dieu, et qu'il soit dirigé par l'amour pour agir en vue de l'édification, au lieu de s'exposer à scandaliser son frère. Il y a pour un frère éclairé le danger de ne pas réaliser une marche conforme à la lumière qu'il a reçue, et il est bienheureux s'il échappe à ce danger, tandis que, pour un frère faible, s'il hésite en mangeant, c'est-à-dire en faisant une chose qui dépasse la mesure de sa foi, que ce soit, par esprit d'imitation ou par entraînement, il est condamné par sa propre conscience, car tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché. Toute oeuvre du croyant doit être le résultat de la foi qui saisit la pensée de Dieu.

Chapitre 15

(Versets 1-7) — Les premiers versets de ce chapitre sont une sorte de conclusion des exhortations du chapitre précédent.

Les forts étaient ceux qui étaient affranchis des ordonnances légales par la connaissance de la vérité quant à la position chrétienne. Ils devaient porter les infirmités des faibles, de ceux qui n'étaient pas affranchis au même degré. Porter est ici plus que supporter, cela implique qu'on s'en charge en sympathie et qu'on les place devant le Seigneur, afin que les faibles soient amenés à une vue plus claire de leur position. En cherchant à se plaire à soi-même, on ne s'embarrasse pas des infirmités des faibles, on les méprise plutôt, tandis que chacun doit chercher à plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification.

Le verset 3 nous rappelle que nous avons un parfait modèle en Christ qui n'a point cherché à plaire à lui-même, selon qu'il est écrit: «Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi» (Psaumes 69: 9). Les outrages faits à Dieu, il les sentait comme faits à lui-même; mais, en outre, il avait toujours cherché ce qui était agréable à Dieu, dans un renoncement complet de lui-même. Sa marche était si fidèle, elle était tellement l'expression de Dieu au milieu des hommes, qu'elle a attiré sur lui les outrages que la haine des hommes adressait à Dieu, ce qui a fait de sa vie une vie de souffrance.

Par la citation de ce passage du Psaume 69, l'apôtre fait ressortir dans quel but Dieu a donné les Ecritures. «Toutes les choses qui ont été écrites auparavant», dit-il, «ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Ecritures, nous ayons espérance».

Les Ecritures nous présentent les desseins de Dieu dont l'accomplissement est certain dans l'avenir. Elles nous présentent aussi l'expérience de ceux qui ont marché avant nous dans le chemin de la foi, dans l'Esprit de Christ, et Christ lui-même. Ils ont souffert avec patience dans l'espérance d'une gloire future, comme nous le voyons en Hébreux 11. En plaçant cela devant nous, les Ecritures produisent la patience et donnent la consolation pendant le chemin, tout en fortifiant l'espérance.

Les versets 5 et 6, nous rappellent aussi que le Dieu qui prend le nom de Dieu de patience et de consolation, qui a été cela pour ceux qui nous ont précédés, l'est aussi pour nous aujourd'hui. Il use d'une grande patience envers nous, et nous console en s'intéressant à toutes nos circonstances. Et l'apôtre souhaite qu'un tel Dieu donne aux saints d'avoir entre eux un même sentiment selon le Christ Jésus (voir Philippiens 2: 2), afin que, d'un commun accord, d'une même bouche, sans être divisés par des questions qui ne demandent que du support, ils glorifient le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ qui, par sa grâce, est aussi notre Dieu et Père. Donner ainsi gloire à Dieu d'un commun accord et *d'une même bouche*, est une belle image du culte.

De même, dans le verset 7, nous avons le principe de la réception d'un croyant dans l'assemblée. Il faut se recevoir les uns les autres, comme aussi le Christ nous a reçus, à la gloire de Dieu. Le Seigneur n'attend pas que nous soyons instruits dans toute la vérité et que nous soyons forts pour nous recevoir. Non, il nous a reçus alors que nous étions essentiellement faibles, et il s'est chargé de nous, comme le bon berger se charge de la brebis qu'il vient de retrouver et la met sur ses propres épaules, bien joyeux. C'est cette grâce qui glorifie Dieu. C'est ainsi que nous devons nous recevoir les uns les autres, à la gloire de Dieu.

(Versets 8-13) — Les difficultés entre chrétiens juifs ou gentils amènent l'apôtre à revenir sur le sujet qu'il a déjà traité dans les chapitres 9 à 11, sur l'introduction des nations dans l'effet des promesses; et, ici, Christ est présenté comme serviteur de circoncision pour la confirmation des promesses faites aux pères, et pour que les nations glorifiasent Dieu pour la miséricorde. Ainsi le Seigneur lui-même se fait serviteur pour faire participer Juifs et gentils à la bénédiction. En ce qui concerne la miséricorde faite aux nations, l'apôtre cite quatre passages pris dans chacune des trois grandes divisions de l'Ancien Testament, Moïse, les Psaumes et les Prophètes, pour montrer que cette miséricorde était bien dans le dessein de Dieu et afin d'en être glorifié.

Le premier de ces passages, Psaume 18: 49, a une portée générale. Nous y voyons Christ ressuscité, célébrant l'Eternel au milieu des nations. Le second, Deutéronome 32: 43, montre les nations unies à Israël dans la joie d'une même bénédiction. Le troisième, Psaume 117: 1, présente l'universalité des nations célébrant le Seigneur. Le quatrième, Esaïe 11: 10, présente l'espérance des nations fondée sur le Messie d'Israël.

Jusqu'à l'accomplissement littéral de ces prophéties, ceux des gentils qui sont amenés à Christ, comme aussi d'ailleurs ceux qui sont pris d'entre les Juifs réalisent spirituellement ces

bénédictions par la foi, en attendant l'établissement du glorieux règne de Christ, dans lequel leur part sera céleste et éternelle.

En conséquence, au verset 13, Dieu est appelé le Dieu d'espérance, et l'apôtre souhaite que les croyants soient remplis par lui de toute joie et paix, non pas encore en régnant, mais en croyant, pour qu'ils abondent en espérance par la puissance du Saint Esprit. C'est là la condition normale du chrétien.

(Versets 14-24) — L'apôtre reconnaît que les croyants de Rome étaient capables de s'exhorter l'un l'autre, étant pleins de bonté et remplis de toute connaissance. Il place la bonté avant la connaissance. La bonté est la disposition du coeur dans laquelle le croyant doit se trouver pour que la connaissance puisse être profitable. C'est le grand principe établi en 1 Corinthiens 13, et aussi en 1 Corinthiens 8: 1-3.

Mais, bien que les chrétiens de Rome fussent capables de s'exhorter entre eux, toutefois l'apôtre, en tant qu'apôtre des nations, leur devait son ministère. Au reste, ils le savaient eux-mêmes, et cela donnait d'autant plus de hardiesse à l'apôtre pour leur écrire.

Comme il le dit au verset 16, il était ministre du Christ Jésus envers les nations, et en faisant allusion à Nombres 8, où Aaron présente les Lévites en offrande à l'Eternel pour le service du tabernacle à la place des premiers-nés d'Israël; l'apôtre prend ici le caractère de sacrificateur dans l'Evangile de Dieu, pour présenter les nations comme offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint, en contraste avec la sanctification légale. Les saints de Rome faisaient partie de cette offrande.

Les termes du verset 17: «J'ai donc de quoi me glorifier dans le Christ Jésus, dans les choses qui concernent Dieu», rappellent aussi la sacrificature, car, comme nous le voyons en Hébreux 2: 17, et 5: 1, «les choses qui concernent Dieu» sont en rapport avec la sacrificature.

Au verset 18, l'apôtre rappelle que, s'il a été l'instrument, toutefois c'est Christ seul qui a fait l'oeuvre, mais il n'oserait rien dire que Christ n'ait accompli par lui pour l'obéissance des nations, par parole et par oeuvre, par la puissance de miracles et de prodiges, par la puissance de l'Esprit de Dieu. Le Seigneur avait ainsi rendu témoignage à la réalité de sa mission apostolique, les signes d'un apôtre, comme il est dit en 2 Corinthiens 12: 12, ayant été opérés par lui. L'apôtre avait pleinement annoncé l'Evangile du Christ, depuis Jérusalem jusqu'aux rives de l'Adriatique, recherchant les lieux où Christ n'avait pas été prêché, accomplissant ainsi la parole: «Ceux à qui il n'a pas été annoncé, verront, et ceux qui n'ont pas entendu comprendront...» (Esaïe 52: 15). Dans ces versets, nous avons l'expression «évangile du Christ», au lieu de «évangile de Dieu», que nous avons eue au commencement, mais c'est bien toujours l'Evangile de Dieu comme source, et touchant son Fils, le Christ, comme objet. C'est, en effet, dans la prédication, la personne du Christ qui résume tout l'Evangile. L'évangéliste prêche Christ. C'est Christ qui est présenté aux âmes, c'est pourquoi c'est l'Evangile du Christ.

Les versets 22 à 24, font voir que l'apôtre avait le sentiment que son oeuvre était terminée dans les pays qu'il avait évangélisés, et son désir se porte vers l'Espagne, où il y avait aussi une oeuvre de défrichement à opérer. Quant à Rome, l'Evangile y était parvenu sans lui,

et c'est pour cela, nous dit-il au verset 22, qu'il avait été souvent empêché d'y aller. Toutefois, comme apôtre des nations, il avait un grand désir de s'y rendre pour jouir de ses frères de Rome, comme il l'avait déjà dit au chapitre 1, versets 10, 11 et 15, et afin que ceux-ci lui fissent la conduite vers l'Espagne qui était dans le cadre normal de sa mission, tandis que Rome ne devait être visitée qu'en passant.

(Versets 25-33) — Mais une circonstance spéciale allait changer ses plans, et même transformer le caractère de sa mission. Au lieu d'évangéliser, il allait être occupé au service des saints, pour porter aux pauvres d'entre les saints qui étaient à Jérusalem, le produit de la collecte des assemblées de la Macédoine et de l'Achaïe. Il voulait montrer à ses frères juifs qu'il ne les oubliait pas, étant heureux de leur présenter ce fruit de l'amour de leurs frères gentils qui, de fait, étaient leurs débiteurs.

Laisant de côté la question de savoir si l'apôtre avait tort ou raison de se charger d'un tel service, nous pouvons admirer son coeur et son dévouement, en acceptant de remplir les fonctions qui étaient normalement dévolues à un simple diacre ou serviteur, tout en sachant que, dans ce chemin, des liens et de la tribulation l'attendaient.

Il peut dire en passant à Césarée: «Que faites-vous en pleurant et en brisant mon coeur? Car pour moi, je suis prêt, non seulement à être lié, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus» (Actes des Apôtres 21: 13). Il suivait de près son divin Maître. S'il a manqué en allant à Jérusalem, ce n'est pas pour se ménager, comme nous le faisons si souvent. Il ne faisait aucun cas de sa vie, ni ne la tenait pour précieuse à lui-même (Actes des Apôtres 20: 24).

L'apôtre, pressentant ce qui l'attendait, exhorte les frères à combattre avec lui dans la prière, afin qu'il soit délivré des incrédules qui étaient en Judée et que son service soit agréable aux saints, pour aller ensuite à Rome par la volonté de Dieu. Mais il n'était pas dans les voies de Dieu qu'il en fût ainsi. Dieu avait en vue quelque chose de plus grand pour son serviteur. Sa présence à Jérusalem allait servir à marquer toute l'inimitié des Juifs contre Christ et contre son Evangile de grâce, et son procès ultérieur à Rome, cette grande capitale du monde, allait servir à proclamer à *toutes les nations* qui avaient là leurs représentants, ce même glorieux Evangile, dont la prédication devait être ainsi pleinement accomplie, comme il est dit en 2 Timothée 4: 17. N'était-ce pas, après tout, y aller avec la plénitude de la bénédiction de Christ?

Et le dernier verset de notre chapitre se termine par ce souhait: «Que le Dieu de paix soit avec vous tous. Amen!»

Chapitre 16

On peut diviser ce chapitre en trois parties versets 1-16; 17-20 et 21-27, en donnant pour titre à la première: Union; à la seconde: Division, et à la troisième: Unité.

(Versets 1-16) — Quoique l'apôtre n'eût pas été à Rome, il connaissait un certain nombre de saints de cette localité, soit qu'il les eût vus dans ses voyages, ou en Judée. Il avait travaillé à l'oeuvre du Seigneur avec plusieurs qui avaient aidé à la propagation de la vérité. Il les fait

saluer nom par nom, montrant ainsi toute la réalité de son affection fraternelle. En même temps, l'Esprit de Dieu se servait de ce moyen pour enregistrer, d'une façon indélébile, ce qui avait été fait par chacun pour le Seigneur. En servant un tel Maître, rien n'est perdu, ni oublié, et il est touchant de voir quel est son intérêt pour le travail de ses faibles serviteurs.

Le verset 1, peut être considéré comme le type d'une lettre de recommandation. Phœbé, qui était servante de l'assemblée (précieux titre) qui était à Cenchrée, se rendait à Rome, et y portait vraisemblablement la lettre de l'apôtre. On voit que cette recommandation ne se borne pas à établir que la personne est en communion, et doit être reçue *dans le Seigneur*, mais elle fait aussi ressortir la valeur de son service envers les saints et envers Paul lui-même. Cela devait disposer les frères de Rome à l'accueillir avec joie.

Quant à ceux-ci, Prisca et Aquilas sont mentionnés les premiers. Actes 18 nous donne leur histoire. Aquilas avait autrefois habité Rome, d'où il avait été chassé, comme Juif, par un édit de Claude, et il y était revenu plus tard comme chrétien. Avec Priscilla, sa femme, il avait d'abord reçu Paul, qui avait travaillé avec eux à faire des tentes, puis, à Ephèse, ils avaient reçu Apollos, et lui avaient expliqué plus exactement la voie de Dieu. Aussi l'apôtre les signale-t-il, ici, comme ses compagnons d'oeuvre, et ceux auxquels lui et les assemblées des nations étaient redevables. Par leur dévouement, la vie de Paul avait été épargnée, probablement dans les troubles d'Ephèse, mentionnés en Actes 19, et, maintenant, l'assemblée se réunissait dans leur maison, à Rome. Ils étaient donc des serviteurs particulièrement dévoués et fidèles. Tous les saints l'ont appris dans la suite des siècles, jusqu'à nos jours, en attendant la récompense du Seigneur lui-même.

Ensuite, Epainète est appelé le bien-aimé de l'apôtre, prémices de l'Asie pour Christ, c'est-à-dire, sans doute, un des premiers fruits du ministère de Paul en Asie. Plus loin, une Marie avait beaucoup travaillé pour les frères de Rome. Ensuite, Andronique et Junias sont cités comme parents de Paul et ses compagnons de captivité. Convertis au Seigneur avant lui, ils avaient pris rang parmi les apôtres, et étaient même distingués au milieu d'eux.

Pour tous ceux dont les noms suivent, du verset 8 au 15, l'apôtre relève un trait particulier d'affection personnelle et de communion dans l'oeuvre du Seigneur, marquant ainsi son union de coeur avec eux tous. Le lien qui les unit tous est indiqué par l'expression «dans le Seigneur», chacun, frère ou soeur, ayant le Seigneur devant soi et travaillant avec Lui. Tout ce qui est fait dans le Seigneur a du prix, et recevra sa récompense au jour où le travail de chacun sera manifesté. Le Seigneur honorera ceux qui l'auront servi (Jean 12: 26), comme David l'a fait pour ces hommes vaillants qui lui avaient été dévoués durant le temps de son rejet (2 Samuel 23). Les services peuvent différer, et être même parfois obscurs, mais le Seigneur discerne ce qui est fait vraiment pour lui, ne serait-ce qu'un verre d'eau froide donné en son nom (Marc 9: 41).

(Versets 17-20) — Ici, ce n'est plus l'union, mais la division qui est envisagée, provenant de choses qui n'étaient pas selon la saine doctrine. Ceux qui les présentaient causaient ainsi des divisions et des occasions de chute parmi les saints. Leur caractère distinctif était qu'ils

agissaient non pour le Seigneur, en cherchant ses intérêts et sa gloire, mais pour eux-mêmes: ils servaient leur propre ventre. Les douces paroles et le beau langage annoncent des séducteurs, cherchant à flatter les auditeurs pour les entraîner. L'apôtre recommande deux choses à leur égard: 1° avoir l'oeil sur eux, c'est-à-dire sur leur action, afin de discerner la portée de leur enseignement; 2° après l'avoir discerné, s'éloigner d'eux. Le fidèle connaît la voix du bon Berger, toute voix étrangère doit le conduire à s'enfuir loin de celui qui la fait entendre. Ici, il n'est pas dit positivement, comme en Actes 20: 30, que «le tels hommes se trouvaient au milieu des saints, mais même alors le principe demeure applicable: on s'éloigne d'eux. Tout fidèle doit se tenir en garde contre de tels hommes (voir Apocalypse 2: 2).

L'obéissance des Romains était venue à la connaissance de tous, comme c'était aussi le cas pour les Thessaloniens. La connaissance de la vérité doit produire l'obéissance. Obéir, mettre en pratique la Parole, est la vraie manière d'apprendre à d'autres ce que c'est que la vérité. Cette obéissance réjouissait l'apôtre. Il y comptait pour que ses exhortations fussent observées à l'égard de ceux qui causaient des divisions, et il recommandait d'être sages quant au bien et simples quant au mal. Sages, en se laissant gouverner par la Parole, et simples, en se retirant du mal sans raisonnements. Pour un chrétien, connaître le bien lui suffit pour se retirer du mal, tandis que, dans le monde, il faut bien connaître le mal pour ne pas en être la dupe, mais quelle délivrance de ne pas avoir les principes du monde, et de pouvoir être simples quant au mal.

Au reste, il y aura bientôt une délivrance complète du mal, car le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds, lui, l'auteur de toute division. En attendant, on est fortifié par la grâce, qui est dans le Christ Jésus.

(Versets 21-24) — Dans ces versets, l'apôtre transmet les salutations de ceux qui étaient avec lui, dont plusieurs nous sont déjà connus. Tels sont Timothée, le fidèle compagnon de Paul; Jason, parent de Paul, qui l'avait reçu chez lui à Thessalonique (Actes des Apôtres 17); Gaïus, chez qui Paul habitait et qui avait l'assemblée dans sa maison, mentionné en Actes 19: 29 et 20: 4. C'est aussi probablement à lui que la troisième épître de Jean a été adressée. Un Eraste est aussi nommé en Actes 19: 22 et 2 Timothée 4: 20. Ceux-ci et d'autres se joignent à Paul dans l'expression de son amour pour les frères de Rome. Puis, comme la lettre a été écrite par Tertius, l'apôtre ajoute, probablement de sa main, et pour en garantir l'authenticité: «Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous tous. Amen!» (voir 2 Thessaloniens 3: 17).

(Versets 25-27) — L'apôtre termine son épître en donnant gloire à Celui qui est puissant pour affermir les saints, en rapport avec la pleine révélation des conseils de Dieu, faite par l'Evangile, mais comme c'est à Paul qu'il a été donné de compléter la parole de Dieu (Colossiens 1: 25), par la révélation du mystère, nous avons ici l'expression: «mon Evangile». L'Evangile de Paul différait de celui que les douze prêchaient, en ce qu'il avait pour point de départ Christ dans la gloire, et donnait connaissance de l'union du croyant avec un Christ ainsi glorifié, ce qui était impliqué, ainsi d'ailleurs, que le mystère de l'Assemblée, dans la réponse du Seigneur à Saul, sur le chemin de Damas: «Je suis Jésus que tu persécutes».

L'apôtre souhaite que l'affermissement des saints ait lieu, non seulement en rapport avec les vérités qui font le sujet propre de l'épître, mais aussi avec toute la révélation du mystère relatif à l'Assemblée. Ce mystère, à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels, mais qui a été manifesté maintenant, ou révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit, comme il est dit en Colossiens 1: 26, a également été donné à connaître, par les écrits prophétiques du Nouveau Testament — et notamment ceux de Paul — à toutes les nations, selon le commandement du Dieu éternel, pour l'obéissance de la foi.

Voilà donc un plein Evangile, porté par le ministère de Paul à toutes les nations, sur l'ordre du Dieu éternel, qui a voulu de tout temps la pleine bénédiction de sa créature, en la faisant participer et servir à la gloire de Christ, et il s'agit d'obéir en croyant ce Dieu dont le commandement est la vie éternelle.

A ce Dieu qui seul est sage, qui donne à connaître sa sagesse, non seulement à nous-mêmes, mais jusqu'aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes par l'Assemblée (Ephésiens 3: 10), à Lui, par Jésus Christ, soit la gloire éternellement. Amen!

Fragment d'une lettre inédite - Bellett J.G.

ME 1909 page 159

Comme Londres, il y a deux ans, Dublin se prépare aujourd'hui pour la «grande exposition». Ma pensée sur tout cela n'a varié en rien; elle est même plus ferme, à mesure que je discerne mieux les principes célestes, et que la forfanterie du monde et ses desseins deviennent plus évidents.

La sanctification de l'Eglise est d'un ordre tout spécial. Nous lisons que le Seigneur a dit: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». Ceci est de toute importance. Il se séparait lui-même entièrement du monde. Il quittait la terre pour le ciel. C'est dans ce sens qu'il se sanctifiait lui-même, car il avait toujours été «saint» — même dans le ventre de sa mère, il était «la chose sainte» — aussi saint alors qu'il est saint maintenant au-dessus des cieux. Mais, lorsqu'il disait: «Je me sanctifie moi-même», il voulait dire qu'il allait entrer dans une nouvelle relation avec nous; qu'il allait s'asseoir dans le ciel et y attirer, *là*, ses bien-aimés vers lui.

Or, c'est cela qui constitue le caractère élevé et spécial de la sanctification de l'Eglise.

Je le demande donc, l'Eglise peut-elle aider le monde dans ses projets et dans ses aspirations? L'Eglise peut-elle s'associer aux entreprises de ceux qui ont pour *but* et pour *espérance* le progrès, l'embellissement et le perfectionnement du monde? Comment cela est-il possible? Comment cela pourrait-il s'accorder avec *sa* sanctification spéciale? Le saint doit travailler sur la terre pour gagner son pain de chaque jour. Il lui faut apprendre une profession honnête pour subvenir au nécessaire. Il doit venir en aide aux autres dans leurs besoins, faire du bien à tous autant qu'il lui est possible, et être prêt à toute bonne oeuvre. Mais comment peut-il se proposer de travailler au perfectionnement et à l'avancement du monde, ou s'associer aux aspirations de ceux dont *l'objet* est de faire de ce monde un lieu beau et agréable?

Les chrétiens peuvent être saints dans leur conduite et dans leurs habitudes personnelles, ainsi que dans leur moralité et dans la manière dont ils gouvernent et gardent leurs pensées et leurs paroles, et sans la vigilance en ces choses, ils ne peuvent être dans le vrai; mais s'ils sont *mondains* ou cherchent à perfectionner la scène de l'activité humaine autour d'eux, ils ne sont pas sanctifiés de cette *sanctification spéciale qui leur appartient en propre*, et pour laquelle Jésus se présentait lui-même lorsqu'il disait: «Je me sanctifie moi-même pour eux».

La loi exigeait la sainteté dans les désirs et les pensées, et, à coup sûr, les règles de la société, fondées sur elle, exigent la droiture dans mille cas divers. La conscience aussi, réclame impérieusement de nous une conduite morale. Mais Christ n'opère pas seulement tout ceci dans les siens, il s'attend en outre à voir chez eux une sanctification d'un caractère élevé et particulier, *la séparation d'avec le monde, parce que Lui est dans le ciel*.

Court exposé des évènements à venir d'après l'Ecriture

ME 1909 page 172

La révélation des événements à venir doit être, pour tout chrétien sincère et sérieux, un sujet de réel intérêt et de réelle importance. Dieu seul sait, dès le commencement, la fin des choses, et dans «l'Ecrite de vérité», il lui a plu de révéler l'avenir, et de nous donner ainsi la certitude, là où tout serait ténèbres et pure spéculation, si cet avenir était laissé au discernement de l'esprit de l'homme.

Les écrits prophétiques de l'Ancien Testament ont signalé, avec une certitude infaillible, les événements des siècles passés, longtemps avant qu'ils eussent eu lieu; et l'enseignement prophétique du Saint Esprit touchant l'avenir est tout aussi certain, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament.

Nous y voyons, par exemple, la naissance et la chute des quatre grands empires gentils — Chaldéen, Médo-Perse, Grec et Romain — prédites l'une et l'autre avec une parfaite exactitude. Les événements se sont déployés en temps voulu et sont devenus des faits d'histoire. Et d'autre part, quelle richesse d'expressions prophétiques, pour indiquer la venue dans ce monde du Seigneur Jésus Christ, le Messie; son rejet par son propre peuple, les Juifs; sa mort, sa résurrection, sa séance à la droite de Dieu: toutes choses achevées et accomplies «au temps convenable».

Mais, pour «exposer justement la parole de la vérité», pour comprendre et appliquer la Sainte Ecriture selon la pensée de Dieu, il nous faut l'enseignement et la direction du Saint Esprit; ainsi, lorsque le Seigneur fut sur le point de quitter ce monde, il dit à ses disciples que, quand l'Esprit de vérité serait venu, il les conduirait dans toute la vérité et leur annoncerait les choses qui allaient arriver. Il entra donc dans le dessein formel du Saint Esprit, en venant ici-bas, de conduire dans la vérité, d'enseigner, et de montrer ces choses à venir. Il est le divin Instructeur et le divin Guide: puissions-nous vraiment avoir la conscience qu'il nous faut dépendre de Lui, pour être amenés à une juste intelligence de ce que Dieu a révélé dans sa Parole! Le Saint Esprit a pour mission de glorifier Christ — «celui-là me glorifiera» — et Christ est le centre autour duquel tout se meut. Car si, dans ce jour de grâce, Dieu appelle un peuple, c'est pour qu'ils soient les compagnons de Christ; ils doivent donc se tenir dans cette relation particulière de l'«Eglise, la femme de l'Agneau»: s'il est sur le point, comme il va le faire, de réprimer le mal et d'établir une règle de justice, c'est afin de «réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux, et les choses qui sont sur la terre, en lui». Christ est Celui que Dieu a toujours dans sa pensée, et il est extrêmement important de ne pas l'oublier, si nous voulons avoir une juste intelligence de la vérité prophétique.

Le premier grand événement, sur lequel nous désirons attirer l'attention du lecteur, c'est:

La venue de Christ

Cela ne signifie pas la fin du monde, comme quelques-uns le pensent; bien loin de là; car, ainsi que nous le verrons bientôt, la fin du monde n'aura lieu que mille ans après Sa venue. Christ vient premièrement *pour* son peuple racheté: il reviendra ensuite en jugement *avec* lui; et il s'écoulera un certain laps de temps entre ces deux événements. En parlant de la venue de Christ *pour* son peuple, nous ne cherchons pas à fixer des dates, par la simple raison que l'Écriture ne donne jamais aucune indication quant à l'étendue de la période actuelle de grâce; et elle ne dit pas qu'aucun signe annoncera le moment où le Seigneur viendra. Fixer des dates, est donc en contradiction avec l'enseignement de l'Écriture, et a été la cause du discrédit jeté sur cette précieuse vérité.

En étudiant la vérité prophétique, il est très nécessaire de comprendre la différence des dispensations, c'est-à-dire des voies de Dieu envers les hommes, autrement nous tomberons dans une désespérante confusion, en appliquant à l'Église de Dieu *maintenant* les déclarations de l'Écriture qui se rapportent à Israël.

Dieu a transporté d'Égypte un cep, son peuple terrestre, Israël, les Juifs, et l'a planté en Canaan.

Dans le temps convenable, Christ est venu, le vrai Messie, mais il a été rejeté et crucifié. La lapidation du premier martyr chrétien, Etienne, équivalait à envoyer après Lui une ambassade, disant: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». Alors, Dieu a commencé une oeuvre tout à fait nouvelle et distincte, savoir le rassemblement d'êtres, tirés du milieu de toutes les nations, Juifs ou gentils; non pas un peuple terrestre, comme Israël, mais un peuple dont l'appel et la part sont célestes. Tel est l'appel, telle est la part de l'*Église de Dieu*.

Lors du rejet du Messie, Dieu a cessé ses relations avec Israël comme nation — «un endurcissement partiel est arrivé à Israël» — et *il* continuera jusqu'à ce que «la plénitude des nations soit entrée». Ensuite Dieu replacera Israël sous la bénédiction; et alors «tout Israël» (c'est-à-dire non, comme maintenant, des individus pris çà et là, mais le peuple envisagé comme nation, le résidu élu d'Israël) sera sauvé» (Romains 11), La période actuelle qui a déjà duré 1900 ans est une parenthèse dans les voies de Dieu, pendant laquelle il rassemble, hors du monde, un peuple qui est uni en un seul corps, par un seul Esprit, à une Tête dans le ciel, et est destiné à partager, comme Epouse, la gloire qui appartient à Christ.

Comment la période actuelle de grâce prendra-t-elle fin? La réponse de l'Écriture est parfaitement claire: ce sera par la venue de Christ pour ses saints. L'Église de Dieu occupe une place tout à fait distincte dans les voies de Dieu — elle a commencé à la Pentecôte, quand le Saint Esprit fut envoyé par un Christ glorifié, et elle se termine à la venue de Christ.

Nous n'avons à attendre l'accomplissement d'aucun événement, ni à chercher aucun signe qui soit en rapport avec la venue de Christ: elle peut se produire à chaque instant. Il «descendra du ciel avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la

trompette de Dieu». C'est sa venue *en personne*, Lui-même, descendant dans les airs et, autant que l'Écriture le montre, invisible au monde. La dernière fois que le monde a vu Christ, c'était au moment où on l'a porté de la croix au sépulcre; après sa résurrection, il s'est manifesté, «non à tout le peuple, mais à des témoins, qui avaient été auparavant choisis de Dieu», et le monde le reverra quand il viendra avec les nuées du ciel pour juger.

Si Christ venait cette nuit *pour* son peuple, qu'arriverait-il? Cette question trouve une réponse bien simple en 1 Thessaloniens 4: «Les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air».

Les vrais chrétiens «ne s'endormiront pas tous», c'est-à-dire ne mourront pas tous, car quelques-uns seront vivants quand Christ viendra, et *ils* seront «changés en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette».

Dans l'espace de temps le plus court que nous puissions concevoir, les morts en Christ seront «ressuscités», les vivants «changés».

Quant à ceux qui sont morts, et dont le corps est allé à la corruption — ce corps revêtira l'incorruptibilité; et pour ceux qui vivront à la venue du Seigneur — le corps, étant mortel, revêtira l'immortalité. La «dernière trompette», en 1 Corinthiens 15, est une allusion militaire bien connue, elle sonnait l'appel pour le départ de l'armée, après que tous s'étaient mis en ligne de marche.

La perte de cette espérance a amené la mondanité, l'insouciance et le désastre, dans l'Église primitive. Le méchant serviteur a commencé à dire dans son cœur, bien que peut-être il ne l'ait pas dit ouvertement: «Mon maître tarde à venir»; alors il s'est mis à battre ceux qui étaient esclaves avec lui et à manger et boire avec les ivrognes — il est descendu au niveau du monde et en a adopté les manières. Nous avons, dans la parabole des dix vierges, proposée par le Seigneur lui-même, la description de ce qui doit arriver. Toutes les dix prirent leurs lampes et sortirent à la rencontre de l'époux, tout comme les premiers chrétiens, les Thessaloniens par exemple, qui attendaient des cieux le Fils. «Après un certain temps elles se lassèrent et s'endormirent»; elles perdirent l'espérance de la venue de Christ. Mais au milieu de la nuit, il se fit un cri: «Voici l'époux, sortez à sa rencontre!» et toutes, en même temps, se levèrent et apprêtèrent leurs lampes. Quelle chose remarquable que cette vérité, inscrite si distinctement dans les pages de l'Écriture, mais perdue depuis longtemps, négligée et mal comprise par le peuple de Dieu pendant des siècles, ait été clairement remise en lumière dans ces 70 ou 80 dernières années! Deux choses ont été mises en évidence d'une manière remarquable: premièrement, Christ lui-même, comme une *Personne* vivante — ce n'est pas simplement une doctrine abstraite ou de la théologie — et, secondement, sa venue comme espérance immédiate de l'Église.

Dans le livre de l'Apocalypse, Christ est présenté quatre fois comme venant «promptement». Il ne s'agit pas de sa venue pour nous à l'heure de notre mort (pensée tout à fait contraire à l'Écriture), ni de sa venue au jour du jugement; ce n'est pas une manifestation

spirituelle de lui-même à l'âme du croyant, ce qui est vrai à sa place; c'est sa venue actuelle pour nous, *en personne*. Le dernier chapitre du volume inspiré est plein de cette vérité, elle brille d'un vif éclat à la fin d'un livre qui, comme l'Apocalypse, révèle les jugements à venir. Christ se présente comme «l'étoile brillante du matin». Avec quelle impatience celui qui veille pendant la nuit n'attend-il pas le lever de cette étoile qui annonce l'approche du jour! Ainsi le chrétien, pendant la nuit du rejet de Christ par le monde, et pendant son absence, doit attendre son retour. Le «jour» de la gloire millénaire sera vraiment manifesté pour Israël, son peuple terrestre. Mais avant que vienne ce temps, il se présente à son Assemblée comme l'étoile brillante du matin; et à cause de cela, nous devons veiller pendant les ténèbres de la nuit. C'est la véritable attitude du chrétien.

Alors l'Esprit qui habite dans l'Eglise, et l'Eglise elle-même, l'épouse, disent: «Viens». Y a-t-il des coeurs qui entendent, mais qui n'aient jamais compris la vraie attitude de l'Eglise attendant Christ? L'appel leur est aussi adressé, disant: «Venez», et finalement, Christ lui-même dit: «Oui, je viens bientôt», et la prompte réponse, dictée par l'Esprit, et pour ainsi dire mise dans la bouche de l'Eglise, est: «Amen, viens, Seigneur Jésus!» Combien il est frappant de voir le livre de Dieu se fermer sur ces mots; ils ont retenti pour nous à travers les siècles qui se sont écoulés depuis qu'ils ont été écrits; ils n'en sont pas moins réels aujourd'hui, plus précieux, au contraire, à cause de la proximité de sa venue, et de l'actualité de cette attente pour le coeur de son peuple!

Presque toutes les parties du Nouveau Testament témoignent du fait que la venue de Christ pour son peuple, doit être une espérance actuelle, sans qu'il soit nécessaire d'attendre l'accomplissement d'un événement quelconque. Plus nous étudierons l'Ecriture, plus nous verrons que ce qui était placé devant les premiers chrétiens, aux jours apostoliques, était, *non la mort, mais la venue de Christ*.

Ainsi, le Seigneur dit à ses disciples qui s'affligeaient de son départ: «Si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi». C'est sa venue en personne, non pour vaincre ses ennemis, comme il le fera d'ailleurs, mais pour recevoir les siens, pour nous conduire à la maison du Père; et il ne fait intervenir ni événements ni signes entre son départ et son retour.

De plus, il y a une chose à dire touchant sa venue: elle est l'accomplissement de l'ardent désir du coeur de Christ d'avoir son peuple avec lui. Le véritable amour désire toujours posséder ses objets; aussi Christ dit-il: «afin que *là où moi je suis*, vous, vous voyez aussi». En exprimant au Père sa *volonté* positive à l'égard des siens, il dit: «Je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, *que là où moi je suis*, ils y soient aussi avec moi». Nous sommes les objets de l'amour du Père et de l'amour du Fils. L'amour de Christ pour les siens se montre, non seulement en les ayant *avec Lui*, et en vérité *semblables à Lui*, revêtus de corps glorieux, mais aussi par *la manière* dont la chose s'accomplit. Il n'envoie pas les anges, ni même l'archange pour les chercher, mais il vient en personne. «Je *reviendrai*, et je vous prendrai *auprès de moi*, afin que *là où moi je suis*, vous, vous soyez aussi».

Il dit aussi: «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt». Ce n'est pas une sèche théorie, ou un système de doctrines, même justes; mais, c'est comme s'il disait: «Je viens pour vous, et je veux que vous soyez comme quelqu'un qui a sa main sur le loquet de la porte; tellement occupés en votre coeur de ma venue, qu'au moment où je frapperai, vous m'ouvriez immédiatement».

L'apôtre Paul loue les croyants de Thessalonique — tout jeunes convertis qu'ils fussent — parce qu'ils attendaient le Fils de Dieu du ciel, «Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient». Il est fait allusion à la venue du Seigneur, d'une manière ou d'une autre, dans chaque chapitre de l'épître aux Thessaloniens. D'ailleurs, nous ne pouvons participer dignement à la cène du Seigneur sans rappeler sa venue; car nous le faisons «jusqu'à ce qu'il vienne». Plus nous étudierons le Nouveau Testament, plus nous verrons que cette venue est en rapport avec toutes les parties de la vérité; et si elle cesse d'être une espérance actuelle, c'est un signe certain de chute, soit de l'individu, soit de l'Assemblée.

Comme on l'a déjà remarqué, l'Eglise de Dieu occupe une place distincte, elle n'est pas une continuation du système judaïque.

Quoiqu'elle soit sur la terre, elle comprend un peuple appelé hors du monde *pour le ciel*. Quand il est question du gouvernement de Dieu sur la terre et d'un héritage terrestre, les Juifs en sont le centre. C'est donc en gardant entièrement sa place et son appel que l'Eglise doit entrer au ciel, sans être aperçue du monde, auquel elle n'appartient pas; elle ne passera point par la grande tribulation prophétique, et n'a pas à attendre que des événements s'accomplissent. Toutes ces choses sont à leur place, quand il s'agit de l'apparition de Christ pour la délivrance et la bénédiction de son peuple, Israël, et de leur établissement en paix et en sûreté sous le Roi Messie en Sion, établissement si longtemps attendu.

Un autre point qu'il faut remarquer avant de terminer ce sujet, c'est que la venue du Seigneur est présentée sous deux aspects dans l'Ecriture, sa «venue» et son «apparition», ou «manifestation».

On a remarqué avec justesse que lorsque nous pensons aux *privileges* qui appartiennent au chrétien, en vertu de son acceptation en Christ, c'est sa *venue* qui est considérée; quand, d'autre part, nous sommes occupés de la *responsabilité* du chrétien, comme quelqu'un qui doit manifester Christ, le servir et lui rendre témoignage dans ce monde, c'est son *apparition* qui nous est présentée. La différence consiste en ce que, entre sa «venue» et son «apparition» en gloire, tout vrai chrétien sera «manifesté devant le tribunal de Christ» dans le ciel (2 Corinthiens 5: 10); alors sa vie et son service seront passés en revue et, selon le cas, il recevra sa récompense ou subira une perte, suivant la manière dont il aura, dans ce monde, employé son temps et profité des occasions. Toute chose alors sera placée dans la lumière et vue sous son véritable jour. Chacun recevra sa récompense, et chacun aura sa place assignée dans le règne millénaire. Les récompenses seront données à *l'apparition* de Christ; c'est pour cette

raison que *cet* aspect de sa venue se trouve être en rapport avec la responsabilité pendant l'absence du Seigneur.

Il est aussi utile de noter ici que le fait qu'aucun signe précurseur ne prédit le temps de la venue de Christ pour son peuple, ne doit pas nous empêcher de juger spirituellement de la proximité de cet événement. Comme le pilote d'un navire en mer, nous pouvons regarder autour de nous et faire des observations sans chercher à fixer de date. D'après l'aspect des choses, soit dans l'église professante, soit dans le monde, nous pouvons évaluer la proximité où nous sommes de la fin de cette dispensation. On a dit avec justesse que les événements (*) à venir projettent leur ombre devant eux.

(*) Nous ne parlons pas ici de la venue du Seigneur, mais des événements qui arriveront *après sa venue pour ses saints*.

Il y a dans la chrétienté deux courants larges et profonds qui coulent et augmentent de force chaque jour — le ritualisme et le mouvement vers Rome d'une part; et, de l'autre, le rationalisme avec ses formes variées de «haute critique», d'«agnosticisme», etc. Un autre trait caractéristique extrêmement solennel, c'est l'abandon de la lumière et de la vérité, dans les lieux où elles étaient maintenues jadis, et là où nous l'aurions le moins attendu. Dans le monde politique les grandes puissances de l'Europe ont immensément accru leurs armements. Il y a eu une augmentation de forces militaires et navales dans l'Extrême-Orient, et il règne un sentiment général d'inquiétude.

Nous n'avons pas à attendre de signes, il est vrai, mais nous ne devons pas être indifférents à ces traits moraux caractéristiques du temps; parce que nous savons que les forces et les principes du mal qui se développeront pleinement *après* la venue de Christ sont dès maintenant en évidence.

La période entre la venue du Seigneur pour ses saints, et son apparition manifestée en puissance et en gloire

Qu'est-ce qui se produira immédiatement après la venue du Seigneur, et combien de temps s'écoulera-t-il entre sa venue *pour* ses saints et sa venue *avec* eux? Pour donner au lecteur la réponse de l'Écriture à ces questions, nous nous reporterons au prophète Daniel, chapitre 9: 24-27. Ce livre fait passer devant nous une longue période, commençant avec «la sortie de la parole pour rétablir et rebâtir Jérusalem» (ce qui a eu lieu dans la vingtième année du règne du roi Artaxerxès, comme Néhémie nous l'apprend au chapitre 2), jusqu'au jugement final de ceux à qui il sera permis de détruire la ville et le saint lieu dans les derniers jours, avant le règne millénaire de Christ. Ces soixante-dix semaines d'années sont divisées en trois périodes — d'abord sept semaines qui furent employées à la construction de la ville; et soixante-deux semaines, faisant en tout soixante-neuf semaines, ou 483 années — *après* cela (il ne nous est pas dit combien de temps après), comme la prophétie l'établit, le Messie est retranché!

Quant à la dernière semaine des soixante-dix, quelques bons commentateurs pensent que, pour la foi, la moitié de la semaine (soit trois ans et demi), a été accomplie dans le ministère de notre Seigneur, lequel a justement duré ce temps-là. C'est pour cette raison que, dans le livre de l'Apocalypse, nous trouvons qu'il n'est question que de la seconde moitié de la semaine. Selon la prophétie, il a été laissé du temps pour l'acceptation du Messie par la nation; et la chose a été annoncée au commencement de son ministère: «Le temps est accompli» (Marc 1: 15) — les soixante-neuf semaines s'étaient écoulées. Mais la masse de la nation juive était incroyante; ils ont rejeté le Messie, et ils recevront l'Antichrist, qui fera une alliance d'une semaine avec eux.

A ce propos, quelqu'un a fait remarquer que «dans la demi-semaine du ministère du Seigneur, le *résidu* l'a reçu, tandis que la nation ne l'a pas fait». La réciproque aura lieu quand, sous l'Antichrist, la *nation* aussi traversera la première demi-semaine; *elle* le recevra (l'Antichrist), mais le *résidu* ne le recevra pas.

La période actuelle, pendant laquelle l'Eglise se forme — savoir, tout le temps qui s'écoule depuis la Pentecôte jusqu'à la venue de Christ — étant une parenthèse dans les relations directes de Dieu avec les Juifs comme nation, est entièrement omise, ainsi que nous pouvons nous y attendre.

L'intervalle qui nous intéresse maintenant, comprend donc, non seulement les trois ans et demi dont il a été déjà question, mais avant cela, commence un certain espace de temps dont nous ne pouvons déterminer l'étendue. Nous pouvons dire, cependant, qu'il sera suffisamment long pour détruire complètement le système politique actuel, ainsi que nous l'apprenons, entre autres, par les chapitres 6 à 9 de l'Apocalypse, et pour développer l'état social et moral des choses qui se verront à la fin, au milieu des Juifs apostats et des gentils; aussi bien que pour l'oeuvre du Saint Esprit dans le coeur du résidu pieux d'Israël.

Nous avons ensuite à rechercher ce qui se produira sur la terre, pendant l'intervalle que nous considérons, en nous souvenant que l'Eglise de Dieu, composée de tous les croyants de cette dispensation-ci, aura été déjà transportée de la terre au ciel, «ravis à la rencontre du Seigneur en l'air», et ainsi gardée de l'heure de l'épreuve, qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre.

Les Juifs seront ramenés dans leur pays; la masse de la nation restant dans le même état d'incrédulité où ils étaient quand le Seigneur se trouvait sur la terre; mais un résidu sera préparé pour recevoir son vrai Messie. Le prophète Zacharie décrit ainsi ce résidu pieux: «Mais un tiers y (dans le pays) demeurera de reste. Et le tiers, je l'amènerai dans le feu, et je les affinerai comme on affine l'argent, et je les éprouverai comme on éprouve l'or. Ils invoqueront mon nom, et moi, je leur répondrai; je dirai: C'est ici mon peuple; et lui, dira: L'Eternel est mon Dieu». La partie apostate de la nation sera «retranchée et expirera»; mais, ceux qui seront pieux traverseront une épreuve et une tribulation profondes, en même temps qu'ils sentiront dans leur coeur l'affliction d'avoir crucifié leur Messie.

Il est un fait digne d'attention, c'est qu'il y a actuellement, malgré l'opposition du gouvernement turc, plus de Juifs en Palestine, qu'il n'y en a jamais eu, probablement depuis la destruction de Jérusalem par Titus. Nous n'avons pas à attendre le retour des Juifs en rapport avec la venue de Christ pour son Assemblée; au contraire, le gros de la nation retournera ensuite, sans nul doute; et les événements se dérouleront si rapidement qu'ils ne prendront pas un long espace de temps.

Trois personnages jouent un rôle très important dans les événements de cette époque, et ils sont clairement indiqués dans plusieurs endroits de l'Écriture: 1° Le Chef de l'empire romain; 2° l'Antichrist; 3° l'Assyrien, ou Roi du Nord. Nous trouvons les deux premiers dans le chapitre 13 de l'Apocalypse. Le Chef de l'empire romain est représenté sous la figure d'une bête montant de la mer — d'un état instable et tumultueux des peuples — ayant sept têtes et dix cornes. Dans le chapitre 17, nous apprenons que les sept têtes sont sept montagnes, et les dix cornes, dix rois qui reçoivent pouvoir une heure, avec la bête, c'est-à-dire avec le Chef de l'empire romain restauré. Quoique Charlemagne et Napoléon 1^{er} aient exercé l'autorité sur une grande partie de l'empire, celui-ci n'a jamais été réuni sous un seul chef, depuis qu'il a été dissous, il y a plusieurs siècles, par les hordes barbares. Comparé avec la plupart des grandes puissances de l'Europe, il n'a pas maintenant beaucoup de force. Cependant, cela ne peut offrir aucune difficulté, car l'Écriture montre clairement qu'il sera rétabli, d'une manière très remarquable, faisant que «la terre tout entière sera dans l'admiration de la bête»; car il tirera son pouvoir et son autorité du dragon, Satan. De plus, au chapitre 17, il est dit que cette bête «était» — c'est-à-dire aux jours où Jean écrivait — «et n'est pas», car l'empire dans son unité a disparu; «et sera», ainsi, il reparaitra sous sa dernière forme impériale, avec ses dix rois subordonnés.

Le prophète Daniel décrit ce même personnage. Au chapitre 7, la quatrième puissance, ou empire romain, est représenté sous la figure d'une Bête, ou empire ayant dix cornes. Du milieu de celles-ci s'élève une autre «petite corne», qui se distingue par une grande pénétration d'esprit; cette petite corne proférera des paroles contre le Très-haut, et pensera changer les saisons et les lois juives qui seront remises entre ses mains pendant trois ans et demi. Bien que le siège de son autorité soit dans l'Occident, à Rome, cependant, cet homme s'occupera des affaires des Juifs, qui seront alors établis en Palestine.

La seconde bête d'Apocalypse 13 monte de la terre, ou état fixe des choses; elle a deux cornes comme un agneau, mais parle comme un dragon. Elle est la parodie complète du Seigneur Jésus Christ. Le siège de son pouvoir est à Jérusalem, et elle agit en association avec la première bête, ou chef de l'empire romain. C'est un personnage plus religieux que politique ou royal, quoiqu'il ait aussi ce dernier caractère; il accomplit des miracles remarquables, faisant descendre le feu du ciel, ainsi que le fit Elie, ce témoin du vrai Dieu contre Baal. Il fait une image de la première bête, à laquelle il a la puissance de donner la vie, et il fait que tous rendent hommage à cette image sous peine de mort. A ce moment, Satan aura été précipité du ciel (Apocalypse 12: 9), où pendant si longtemps, il a eu accès pour accuser les frères devant Dieu; il aura alors son représentant sur la terre, dans la personne de cette Bête.

Il est frappant de voir combien de passages de l'Écriture, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ont trait à ce personnage. Notre Seigneur lui-même disait aux Juifs: «Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez». Solennelle vérité! S'ils ne recevaient pas l'envoyé du Père, ils seraient pris dans les artifices de Satan et recevraient son représentant, comme ils le feront dans l'avenir. Jean dit: «Petits enfants, c'est la dernière heure; et comme vous avez, entendu que l'antichrist vient, maintenant aussi, il y a plusieurs antichrists»; or la seconde bête du 13^e chapitre de l'Apocalypse est indubitablement l'antichrist. L'antichrist est caractérisé ici par deux choses: il nie que, dans sa relation avec Israël, Jésus soit le Christ, le vrai Messie; et il nie le Père et le Fils, cette relation spéciale étant celle selon laquelle les personnes divines sont révélées dans le christianisme.

Il y a une allusion très claire à l'antichrist, en 2 Thessaloniens 2, où il est appelé «l'homme de péché», «le fils de perdition», «l'inique». Il est dit que sa venue est «selon l'opération de Satan, en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge»; il est en parfait contraste avec le Seigneur qui fit son oeuvre dans la puissance du Saint Esprit. Jésus était, comme Pierre le dit aux Juifs, un «homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles et les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui». L'homme de péché est une véritable contrefaçon, inventée par Satan. Il est la personnification et le plein épanouissement de l'orgueil et de la présomption dont l'homme est capable. Satan avait dit à Eve: «Vous serez comme Dieu», et cet homme «s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération». Sa place sera dans le temple rétabli à Jérusalem, où «il s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu». Le témoignage du prophète Daniel est exactement le même. Au chapitre 11: 36, nous lisons: «Et le roi agira selon son bon plaisir, et s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu, et proférera des choses impies contre le Dieu des dieux». Nous pouvons juger, par ce qui suit, en Daniel, qu'il sera Juif: «Et il n'aura point égard au Dieu de ses pères» — Jéhovah, le vrai Dieu d'Israël — ni «à l'objet du désir des femmes» — Christ — «ni à aucun dieu». Mais, comme l'homme, ne peut se passer d'un objet, il honorera le dieu des forteresses ou forces: ses ressources, après tout, ne peuvent aller au delà de la force des armes humaines, et il se repose sur elles.

Cet homme doit s'élever à un degré d'orgueil et de méchanceté que nous avons peine à concevoir; mais Dieu permet cette grande manifestation d'énergie satanique comme jugement sur la partie apostate de la nation d'Israël, aussi bien que sur la chrétienté apostate. «Car voici, dit le prophète Zacharie, je suscite un berger dans le pays, qui ne visitera pas ce qui va périr, qui ne cherchera pas ce qui est dispersé, qui ne pansera pas ce qui est blessé, et ne nourrira pas ce qui est en bon état; mais il mangera la chair de ce qui est gras, et rompra la corne de leurs pieds». Vient ensuite le jugement de Dieu sur lui: «Malheur au pasteur de néant qui abandonne le troupeau! L'épée tombera sur son bras et sur son oeil droit», etc. La coupe d'iniquité est pleine, et le jugement vient. Il sera détruit, non par la puissance des anges, mais par le Seigneur en personne quand il apparaîtra: Lequel, «le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue» (2 Thessaloniens 2: 8).

La destruction finale et du chef de l'empire romain et de l'Antichrist qui s'était ligué avec lui est clairement révélée en Apocalypse 19. «Et la Bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle, qui avait fait devant elle les miracles... Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre». «Le feu éternel», nous est-il dit en Matthieu 25, est préparé, non pour l'homme, mais «pour le diable et ses anges»; mais quel fait frappant que deux hommes y seront jetés mille ans avant le diable! Pendant le règne millénaire de Christ, Satan sera gardé lié dans le puits de l'abîme (Apocalypse 20); après quoi, il sera délié pour un peu de temps; et finalement «jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont *la Bête et le faux prophète*». Remarquez ici les derniers mots, car ils prouvent que ces deux chefs du mal y avaient été pendant toute la durée des mille ans.

On demande souvent: «Si Christ venait cette nuit, y aurait-il quelque espoir pour ceux qui ont entendu l'Evangile et l'ont rejeté?» Nous croyons qu'il n'y en aura pas. Mais y aura-t-il des sauvés pendant l'intervalle compris entre la venue de Christ *pour* les siens et sa venue *avec* eux en Jugement? Le chapitre 7 de l'Apocalypse montre qu'il y aura deux classes de sauvés pendant cette période, l'une parmi les Juifs et l'autre parmi les gentils. Ces deux classes sont les 144.000 des tribus d'Israël, et la grande foule de toute nation, et tribus, et peuples, et langues.

Or ici, il est bon de dire un mot de l'importance d'une juste intelligence du livre de l'Apocalypse. L'étude de ce livre est fort négligée par quelques chrétiens, parce qu'ils le considèrent comme trop obscur et trop profond, excepté pour les gens instruits. Leur erreur est grave, et c'est une grande perte pour eux; car le même Saint Esprit, qui seul peut révéler le reste de l'Ecriture, peut bien nous guider aussi dans cette portion-ci.

Il est utile de se rappeler les trois divisions du livre qui nous sont données dans le chapitre 1: 19, savoir: 1° chapitre 1: «Les choses que tu as vues», la vision du Fils de l'homme jugeant au milieu des lampes ou assemblées; 2° chapitre 2 et 3: «Les choses qui sont», les sept épîtres adressées aux assemblées en Asie, donnant une esquisse prophétique de l'histoire de l'église professante, depuis le commencement où elle perdit son premier amour, jusqu'à la fin, où elle est vomie de la bouche de Christ comme le dégoûtant tout à fait; 3° chapitre 4, à la fin: «Les choses qui doivent arriver après celles-ci». Dans cette dernière section, l'Eglise n'est plus vue sur la terre, mais elle est comprise dans l'ordre des vingt-quatre anciens au ciel; et nous avons l'enseignement prophétique touchant les jugements qui sont sur le point d'être versés sur la terre après le départ de l'Eglise, jusqu'à l'apparition de Christ en gloire et en jugement.

Or, quant à ceux qui ont entendu l'Evangile et l'ont rejeté, et qui vivront à la venue de Christ en l'air, il est bon de se rappeler que c'est un principe invariable dans les voies de Dieu, d'agir avec les hommes selon leur responsabilité, mesurée par la lumière et les privilèges qu'ils ont possédés. Plus la lumière est grande, plus grande est la responsabilité.

La chrétienté a eu une grande lumière, des milliers de Bibles et de traités y ont été répandus, l'Evangile y a été largement prêché. Israël, dans le passé, possédait de nombreux privilèges, mais ce peuple a été pire que les nations, parce que le nom de Dieu était blasphémé

à cause d'eux parmi les païens. Quoique Dieu eût longtemps tardé, par grâce, la sentence de l'endurcissement judiciaire que le Saint Esprit avait annoncé par le prophète Esaïe, fut finalement prononcée après qu'ils eurent crucifié leur Messie et refusé le témoignage du Saint Esprit «En entendant, vous entendrez et vous ne comprendrez point, et en voyant, vous verrez et vous n'apercevrez point; car le coeur de ce peuple s'est épaissi, et ils ont ouï dur de leurs oreilles, et ils ont fermé leurs yeux, etc.». Et si Israël a été coupable pour avoir rejeté le témoignage donné alors, combien plus coupables sont ceux qui ont abandonné la révélation la plus complète de Dieu, et le plein et parfait salut qui a été donné à connaître en vertu de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus. Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, *Dieu* leur enverra une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge. Rien ne saurait être plus solennel que ce fait: *Dieu* envoyant une énergie d'erreur, et sans doute, elle tombera très profonde, très sombre et très lourde sur ces lieux mêmes où la plus grande lumière a brillé. «Seigneur, Seigneur, ouvre-nous», disent les vierges folles dans la parabole — ces professants d'une religion sans vie — quand elles voient que l'Epoux est venu et que la porte est fermée; mais le Seigneur répond: «Je ne vous connais pas». La porte fut fermée — elles ont préféré à Christ leurs aises, leur plaisir et le monde, et maintenant, il est trop tard.

C'est après que l'Eglise a été transportée au ciel que les jugements variés, prédits dans le livre de l'Apocalypse sous l'emblème des sept «sceaux», des sept «trompettes» et des sept «coupes», seront exécutés particulièrement contre la chrétienté d'occident.

Il ne faut pas supposer qu'on renoncera à toute profession de christianisme après que l'Eglise aura été enlevée. Au contraire, le symbole de la femme assise sur la Bête écarlate (Apocalypse 17), nous montre que le système corrompu que nous voyons autour de nous dans le papisme, se développera pendant un temps avec une pompe et une grande prétention extérieures. Ce faux système, préfiguré ici, a dominé sur le pouvoir civil, autant qu'il était permis, et s'en est servi pour ses propres fins. Et ce n'est pas seulement le catholicisme, mais le ritualisme et toutes les autres formes de la chrétienté apostate, qui iront grossir cette grande parodie de la vraie Eglise, appelée ici: «Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre».

Dieu avait attendu des siècles, mais à la fin le jugement est venu: «Et les dix cornes que tu as vues et la Bête, celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu» (Apocalypse 17: 16). Ces paroles sont sérieuses, car *Dieu* mettra «dans leurs coeurs d'exécuter sa pensée, et d'exécuter une seule et même pensée». Ce sont les dix rois sous l'empire romain rétabli, sous le chef impérial du pouvoir, la Bête dans la chrétienté occidentale, qui «donnent leur royaume à la Bête» (ils reconnaissent son autorité sur eux, comme les liant tous ensemble), et ils rejettent cet odieux système corrompu, soi-disant chrétien, qui les avait égarés par ses séductions, et les avait tenus si longtemps liés. Il y a eu déjà un exemple de cela, en petit, au temps de la Révolution française. Alors, l'histoire nous l'apprend, le christianisme fut formellement répudié, et la sainteté de la république et le culte de la raison furent célébrés avec pompe. Dans les jours à venir, la profession du christianisme sera abandonnée en général. C'est ce qui, en 2 Thessaloniens 2: 3, est appelé

l'«apostasie». Tel sera le sort de ces contrées chrétiennes si hautement favorisées maintenant.

Revenons à Daniel 9: 26, 27. Nous trouvons que «le prince qui viendra», et dont le «peuple» (les Romains) détruira la ville (Jérusalem) et le lieu saint, confirmera une alliance avec la multitude, ou masse incrédule des Juifs, pendant une semaine de sept années. Au milieu de la semaine, il «fera cesser le sacrifice et l'offrande»; il mettra fin au système de culte juif; ou, comme le montre Daniel 7, quand il parle du même personnage, sous le titre de la «petite corne»: «Il proférera des paroles contre le Très-haut, et il consumera les saints des lieux très hauts, et il pensera changer les saisons et les lois». Ceci durera pendant la période de trois ans et demi; car «elles», c'est-à-dire les saisons et les lois juives, «seront livrées en sa main jusqu'à un temps et des temps et une moitié de temps», ou trois ans et demi. Cette période sera donc un temps d'énergie sans pareille de la part de Satan agissant en tromperie et en violence à la fois par ce chef de l'empire romain et par l'Antichrist; et ce sera un temps de terrible épreuve pour tous ceux qui seront des témoins de Dieu sur la terre. C'est à ce temps que le Seigneur fait allusion quand il dit: «Alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée» (Matthieu 24: 21).

Voyons maintenant ceux qui seront sauvés pendant cette période. Le Seigneur dit à ses disciples qu'il envoyait prêcher: «Vous n'aurez point achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu». La même oeuvre dans laquelle ses disciples d'alors étaient engagés sera reprise par les serviteurs de Dieu au milieu du résidu fidèle d'Israël, dans l'avenir, pour préparer un peuple à recevoir le Messie. L'«Evangile éternel» (Apocalypse 14: 6) sera prêché aux nations, tribus, et langues: «Craignez Dieu, et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue; et rendez hommage à celui qui a fait le ciel et la terre et la mer et les fontaines d'eaux». Cet Evangile est complètement différent de celui de la grâce de Dieu, qui est annoncé maintenant en publiant la rémission des péchés par la foi dans le Seigneur Jésus et l'efficace de sa mort et de sa résurrection. C'est une invention à craindre Dieu, parce qu'il va juger, et à le reconnaître comme créateur. Un tel message sera parfaitement approprié à ceux qui n'ont jamais entendu l'Evangile actuel, et dans un temps où le principal but de Satan sera de supplanter l'autorité de Dieu par celle de la Bête et du faux prophète. Le livre de l'Apocalypse nous fait voir divers groupes de sauvés au milieu des Juifs et des gentils; quelques-uns auront souffert le martyre pendant cette période, et d'autres seront épargnés pour participer à la bénédiction millénaire (chapitre 7: 4-17; 14: 1-5; 15: 2-4, etc.). Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et jugera les nations au commencement de son règne millénaire, il tiendra compte de la manière dont on aura traité ses messagers et ses témoins, qui seront envoyés avant son apparition en gloire et qu'il appelle, en Matthieu 25: «Ceux-ci qui sont mes frères». «En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi». Ceux qui avaient reçu ses serviteurs, l'avaient reçu, et ils hériteront du royaume; ceux qui les avaient rejetés, l'avaient rejeté, et ils auront leur place

dans les tourments éternels. Dieu ne se laisse jamais sans témoignage, quelque sombre que soit le moment, ou quelque grande que soit la puissance de Satan.

Nous arrivons maintenant à parler de l'*Assyrien* ou Roi du Nord, ce qui nous amène aux derniers événements qui termineront cette période.

L'Antichrist, ligué avec la Bête, et ayant le siège de son pouvoir à Jérusalem, sera au dedans le corrupteur des Juifs apostats: l'Assyrien sera leur ennemi acharné venant du dehors.

L'Assyrien occupera le territoire situé au nord de la Palestine, et dont une partie porte le nom d'Asie Mineure et se trouve maintenant sous la puissance du sultan de Turquie. Il paraît hors de doute que c'est l'Assyrien que Daniel décrit à la fin du chapitre 8, sous la figure de la «petite corne», s'élevant hors de ce qui avait été une partie de l'empire d'Alexandre le Grand, roi de Grèce (verset 21). *Qui gouvernera alors ce territoire?* Nous ne pouvons le dire, mais la prophétie montre clairement que celui-là possédera une grande intelligence et une immense puissance. Sa puissance, il ne la tirera pas de lui-même, comme nous lisons ici: «non par sa propre puissance»; ce sera probablement de la Russie. Il lui sera permis d'abattre les conducteurs des Juifs, et il s'immiscera dans le système de leur culte, prospérant pendant un temps par sa fraude.

Nous trouvons, dans les prophètes, plusieurs allusions à l'Assyrien. En Esaïe 10, nous lisons: «Ha! l'Assyrie, verge de ma colère! Et le bâton qui est dans leur main, c'est mon indignation!» Dieu l'emploie comme une verge pour le châtement de son peuple coupable.

L'Assyrien d'autrefois était un type ou figure anticipée du futur grand ennemi d'Israël; et la destruction de Sankhérib et de son armée, préfigurait le jugement final de l'Assyrien dans les derniers jours, par la main du Seigneur lui-même. Car, dit le prophète: «Quand le Seigneur aura achevé toute son oeuvre contre la montagne de Sion et contre Jérusalem, je visiterai le fruit de l'arrogance du coeur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux». Or, il est clair que le Seigneur n'a pas encore achevé *toute* son oeuvre contre la montagne de Sion et contre Jérusalem; ce châtement de l'Assyrien est donc futur.

De plus, nous lisons au chapitre 14: «Je briserai l'Assyrien dans mon pays; et je le foulerai aux pieds sur mes montagnes». Et au chapitre 30: «Par la voix de l'Eternel, Assur sera renversé; il le frappera de sa verge; et partout où passera le bâton ordonné que l'Eternel appesantira sur lui, ce sera avec des tambourins et des harpes», etc. Il est évident que ce qui est indiqué ici est encore à venir, et a trait à la joie qui suivra le jugement du Seigneur contre cet arrogant ennemi d'Israël à qui il permettra de châtier son peuple pour son bien.

Le prophète Michée dit: «Et lui (le gouverneur d'Israël, le Messie) sera la paix. Quand l'Assyrien entrera dans notre pays, et quand il mettra le pied dans nos palais». Il est clair que cela aussi est futur, et se rapporte au temps où Celui qui fut jadis frappé et rejeté par Israël apparaîtra pour leur délivrance — de fait la prophétie comprend dans son cadre le jugement du dernier des ennemis d'Israël, lequel vient du nord, le Gog d'Ezéchiël.

Nous avons déjà appris, par le prophète Esaïe, que l'Eternel fit venir l'Assyrien contre Israël comme une verge de correction en sa main; et il paraît clair que l'allusion, en Ezéchiel 38 et 39, se rapporte à la même personne ou à la même puissance. «Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: N'es-tu pas celui dont j'ai parlé dans les jours d'autrefois, par mes serviteurs, les prophètes d'Israël, qui, en ces jours-là, ont prophétisé?» Gog, signalé à l'avance par le témoignage prophétique, arrive «à la fin des jours»: «Je te ferai venir sur mon pays»; car il a caché sa face à son peuple, à cause de leurs transgressions et de leurs péchés, qui l'ont obligé à prendre la verge pour les châtier.

La manière dont Gog est introduit dans la prophétie est frappante. La parole de l'Eternel fut adressée au prophète, en disant: «Fils d'homme, tourne ta face vers Gog, le pays de Magog, le prince de Rosh, de Méshech et de Tubal» (38: 2).

Dans le mot «Rosh», nous avons les premières traces de ce qui est maintenant la nation russe: le passage fait clairement allusion aux tribus qui se répandirent alors dans les territoires occupés maintenant par l'empire russe.

Dans les derniers jours, Gog s'avancera contre Israël, avec une immense armée et beaucoup de peuples, comme une nuée couvrant le pays; mais son audace attire sur lui l'indignation de Jéhovah, qui paraît en faveur de son peuple; et Gog périt avec toutes ses armées sur les montagnes d'Israël sous le jugement de Jéhovah.

Nous apprenons par Esaïe 10: 25, que l'indignation de Jéhovah — c'est-à-dire sa colère contre Israël à cause de son idolâtrie et de ses péchés — cesse avec le jugement de l'Assyrien, «car encore très peu de temps, et l'indignation sera accomplie, et ma colère, dans leur destruction».

Si nous prenons les diverses prophéties qui se rapportent au grand ennemi d'Israël venant du nord à cette époque, les traits géographiques et les traits moraux nous donnent un puissant motif de croire que la «petite corne» de Daniel 8, l'Assyrien et le roi du Nord représentent la même personne ou puissance, étroitement liée à Gog ou la Russie. Il est donc clair que chacun est montré dans la prophétie comme venant du nord contre Israël — la «petite corne» de Daniel 8 venant de là, pousse ses conquêtes au midi et à l'est, et vers «le pays désirable» (Palestine); il s'élève contre le Prince des princes, mais il est «brisé sans main». Le roi du nord, également, entre dans «le pays désirable» et plante les tentes de son palais entre la Méditerranée et Jérusalem; mais «il viendra à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir».

Il s'écoulera un court laps de temps entre la fin de la dernière demi-semaine de Daniel 9 qui s'achève par la destruction de la Bête et du faux prophète ou Antichrist, et le plein établissement de la bénédiction millénaire.

A la fin du chapitre 12 de Daniel, nous avons trois périodes de temps distinctes: trois ans et demi ou 1260 jours, 1290 jours, et 1335 jours. La première commence au milieu de la semaine, lorsque l'alliance est rompue avec le peuple juif et le système de leur culte supprimé, et elle finit avec la défaite de la Bête et de l'Antichrist; mais le *complet* établissement d'Israël en paix dans son pays n'arrive pas avant la fin, 75 jours plus tard. *Alors* l'indignation de Jéhovah

cesse avec la destruction de l'Assyrien ou roi du nord, et la bénédiction parfaite d'Israël commence.

La venue du Fils de l'homme en puissance et en gloire

«Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblés devant lui» (Matthieu 25: 31).

La période que nous venons de considérer se terminera par l'apparition du Fils de l'homme, autrefois rejeté, mais maintenant glorifié. Ceux qui comparaîtront alors devant son trône de jugement ne sont pas des morts, mais des *nations* vivantes qui se trouveront sur la terre à ce moment. Il agira avec ces nations selon la manière dont elles ont traité les messagers et les serviteurs qu'il a envoyés pendant le temps précédent d'épreuve et de persécution, et qu'il appelle ici: «ceux-ci qui sont mes frères». Ceux qui les ont reçus, l'ont reçu et entreront dans la bénédiction millénaire; ceux qui les ont rejetés, l'ont rejeté et seront envoyés au feu éternel préparé pour le diable et ses anges. Telle est la sentence du Roi.

Le jugement est vraiment son «oeuvre étrange», car il se complaît dans la miséricorde: mais il faut que le jugement s'exécute, afin que la justice puisse régner; or, en ce temps, il y aura divers actes de jugement. Selon Zacharie 14: 4: «Ses pieds se tiendront, en ce jour-là, sur la montagne des Oliviers». Il détruira toutes les nations qui monteront contre Jérusalem. Le prophète Joël dit: «Je rassemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec elles au sujet de mon peuple et de mon héritage, Israël, etc.».

Le «jour du Seigneur» sera une chose très différente de sa venue pour son Assemblée; jour de ténèbres et d'obscurité, parce que ce sera un jour de vengeance et de jugement.

Le contraste est très marqué entre la venue de Christ pour son Assemblée, et son apparition en gloire. Dans le premier cas, il ne sera pas vu du monde, dans le second, tout oeil le verra. Sa venue ne sera annoncée par aucun signe, son apparition sera précédée des signes les plus remarquables: «Le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel: et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire».

Sa venue en jugement guerrier est décrite en Apocalypse 19. Il vient dans toute la majesté et dans toute la gloire qui lui appartiennent comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Ses yeux sont comme une flamme de feu, car nul ne peut échapper à son regard: la royauté et la victoire lui appartiennent, il a sur sa tête plusieurs diadèmes; son nom est impénétrable à tous, excepté à lui-même: car quoique vraiment homme aussi bien que Dieu, nul ne peut comprendre son Etre. Révélé en jugement, son nom s'appelle la Parole de Dieu. Une épée aiguë sort de sa bouche, et il foule la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant. Le premier coup de son jugement tombe sur le chef de l'empire romain rétabli — la

Bête; et sur le faux prophète qui était allié avec lui — l'Antichrist: ces deux conducteurs, à la puissance et à l'astuce sataniques, sont jetés *vivants* dans l'étang de feu, et le reste de ceux qui s'opposent à Christ sont tués.

Mais si l'apparition de Christ doit être un temps de jugement absolu du mal, elle sera aussi un temps de bénédiction et de délivrance pour le résidu fidèle de son peuple juif, et pour ceux qui, au milieu des gentils, s'identifieront avec eux. Il rétablira «en ces jours-là et en ce temps-là les captifs de Juda et de Jérusalem» (Joël 3: 1). Il répandra «sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication», et ils se lamenteront sur leur Messie autrefois rejeté et crucifié; et ils auront de l'amertume pour lui, comme on en a pour un premier-né. Alors il apparaîtra pour leur délivrance et leur bénédiction.

Le Millénium

Les événements que nous venons de considérer introduiront ce qu'on appelle généralement le Millénium. Le titre signifie simplement les mille ans, et est tout à fait correct dans toute son étendue; parce que le règne de Christ sur la terre, comme nous l'apprend le chapitre 11 de l'Apocalypse, comprend cet espace de temps.

Pendant cet heureux temps, «un Roi régnera en justice»: le Seigneur Jésus Christ, avec ses saints, régnera (non pas absolument «sur», mais) «au-dessus» de la terre — étant en rapport avec elle; et ayant le siège de son gouvernement à Jérusalem. Il y aura dans les cieux un déploiement manifeste, visible, de la gloire de Dieu, tout comme la colonne de feu et la colonne de nuée marquaient sa présence en Israël autrefois. Nous lisons, en Esaïe 4: 5: «Et l'Eternel créera sur chaque demeure de la montagne de Sion, et sur ses assemblées, une nuée et une fumée, de jour; et la splendeur d'une flamme de feu, la nuit; car sur toute la gloire, il y aura une couverture». Et en Apocalypse 21, nous trouvons que «la sainte cité, Jérusalem», descendra du ciel d'auprès de Dieu; et les nations marcheront par sa lumière. Elle ne tirera pas sa lumière du soleil pour l'émettre ensuite: mais elle brillera d'une manière plus parfaite que la colonne de feu et la nuée; la présence de Dieu lui-même l'éclairera. «La gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe»: sa lumière est semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin. Pendant cette période, Satan, qui s'est longtemps exercé à entraîner les hommes au péché, sera lié et jeté dans l'abîme. Le désert et la terre aride se réjouiront; le lieu stérile sera dans l'allégresse, et fleurira comme la rose. Les effets de la malédiction seront considérablement écartés; la mort ne sera pas, excepté pour des actes positifs de péché contre Dieu: «Le jeune homme mourra âgé de cent ans, et le pécheur âgé de cent ans sera maudit» (Esaïe 65: 20).

A la fin de ce temps de bénédiction, Dieu permet une dernière épreuve de l'homme. Mille années de juste gouvernement et de bonté sans mélange de la part de Dieu ont-elles changé le coeur de l'homme? Hélas, il n'en est rien! Satan n'est pas plus tôt relâché de sa prison pour un peu de temps qu'il rassemble autour de Jérusalem les peuples de la terre comme le sable de la mer. Ce dernier acte de rébellion reçoit un jugement sommaire — le feu descend du ciel et les détruit.

Eternité

Le Jugement des morts — Le grand Trône blanc

Il reste encore la grande dernière session de jugement, en laquelle paraissent tous les non-sauvés de tout âge.

Nous avons déjà vu que les sauvés — ceux qui sont «morts dans la foi», ou «les morts *en Christ*» — ont été ressuscités à la venue du Seigneur pour ses saints (Hébreux 11: 13 et 40; 1 Corinthiens 15: 50-57; 1 Thessaloniens 4: 16). Les sauvés qui ont été tués ou sont morts pendant la période qui précède immédiatement le millénium, ont été ressuscités aussi, afin de jouir de la bénédiction millénaire (Apocalypse 20: 4); les non-sauvés, ou le «reste des morts», demeurent dans leurs tombeaux «jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis». Après quoi ils sont ressuscités par la toute-puissance de Dieu, soit du tombeau, soit de la mer. Le «grand trône blanc» est dressé: il ne nous est pas dit *où*, car le ciel et la terre ont fui de devant la face de Celui qui est assis sur ce trône. L'épître de Pierre nous dit que «les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement».

Chaque lever et chaque coucher du soleil sont une marque de *temps*: mais ici, toute limite a disparu, et nous sommes entrés dans une incommensurable *éternité*.

Celui qui est assis sur le trône est le Sauveur autrefois humilié et rejeté, car «le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils; afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père» (Jean 5: 22). Tout est fait dans une parfaite justice: le jugement est selon les oeuvres.

Nous devons nous trouver devant Dieu comme des êtres sauvés selon tous les mérites de Christ, ou il nous faut avoir affaire avec Lui comme non-sauvés, selon nos propres mérites, ce qui signifie condamnation, car nos oeuvres ne supporteront pas la pénétrante lumière de ce jour. Ils furent jugés d'après les livres; ceci est une figure qui nous donne l'idée de registres d'oeuvres, et ces oeuvres ne sont pas parfaites devant Dieu. Il est alors fait allusion au livre de vie; mais il n'est pas question d'y *écrire* le nom de qui que ce soit.

Se pourrait-il que quelques-uns de leurs noms y fussent écrits? Non! cela ne saurait être, puisque nul de ceux dont les noms sont écrits en ce livre, ne comparait devant ce trône. Ce n'est aucunement un trône de grâce, car le jour de la grâce est à jamais passé: c'est un jugement absolu et rien que le jugement. Derrière ce trône, au loin dans une éternité sans bornes, il y a l'«étang de feu». La Mort et le Hadès, considérés comme des personnes, sont jetés dans l'étang de feu. La Mort est le dernier grand ennemi à détruire; nul n'a jamais pu lui résister. Elle s'est tenue debout comme la forteresse de la puissance de Satan, forteresse qui n'avait subi aucun assaut, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus Christ mourût et par sa mort délivrât ceux qui, pendant toute leur vie, étaient assujettis à la servitude.

Il n'y a plus de place pour la mort parce que tous les hommes ont disparu de la scène; et le hadès, l'invisible, le lieu des esprits dépouillés de leurs corps, a rendu son dernier occupant,

afin qu'ils puissent paraître à cette résurrection de jugement: il a par conséquent cessé d'exister, et — pensée solennelle! — il reste maintenant l'*éternité*, un état fixe, d'une durée à jamais éternelle, infinie.

Les nouveaux Cieux et la nouvelle Terre

Nous venons de jeter un regard sur les grands et solennels événements qui se terminent dans l'éternité, pour les non-sauvés, et maintenant nous arrivons au thème plus précieux de l'éternelle destinée des sauvés. «Selon sa promesse, nous attendons», dit l'apôtre Pierre, «de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite». Si la justice «règne» pendant le millénium, elle «habite» durant l'état éternel: car toute trace de péché et de mal aura disparu pour toujours de l'univers entier, en vertu, comme nous le savons, de l'efficace si étendue du sang de Christ, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Dieu est amour; et, dans cet éternel état de béatitude, tout sera en parfaite harmonie avec sa nature sainte; il se *reposera* dans son amour, célébré dans sa plénitude parfaite; mais ce sera le *même amour* que nous connaissons maintenant.

Les huit premiers versets du chapitre 21 de l'Apocalypse décrivent cette éternité bénie; Dieu habite avec les hommes. Tel était son dessein dès le commencement. Il visita Adam en Eden, mais le péché vint, et gâta tout. Aussitôt que la rédemption eût été accomplie, en type du moins, dans l'agneau pascal et dans la délivrance à travers la mer Rouge, Dieu parla de son habitation. Mais Dieu ne pouvait se reposer sur une scène où se trouvaient le péché et la puissance de Satan, dans un monde qui s'était éloigné de Lui et l'avait abandonné. *Ici*, sur cette scène éternelle de perfection sans péché, ce n'est pas l'homme mis à l'épreuve, comme en Eden, et sujet à tomber; au contraire, toutes choses reposent sur la base immuable et ferme de la valeur et de l'efficace du précieux sang de Christ: Dieu *habite* avec les hommes. Tout l'ordre de choses est changé: au lieu des peines et des larmes si habituelles dans ce monde, Dieu lui-même essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne peut pénétrer; il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni peine; tout l'état de choses qui existe maintenant, et qui est la conséquence du péché venu dans ce monde, *aura cessé pour jamais*.

Combien est vaste et étendue la portée de l'enseignement prophétique des Ecritures! Il est divinement complet. Il commence avec la chute en Eden, quand la Semence de la femme qui devait briser la tête du serpent fut promise, et il nous mène à travers les événements passés, devenus maintenant des faits historiques, tout droit à l'éternité elle-même. En parlant avec révérence, nous pouvons dire que Dieu nous a mis dans ses secrets; il nous a révélé toutes choses pour notre profit et notre bénédiction actuels. Qu'à son nom soient la louange et la gloire. Amen!

Le sérieux du temps

Brockhaus R.

ME 1909 page 176

Le temps s'avance et n'attend personne. Il est impossible de mettre un sabot à sa roue. Il roule sans interruption. Chaque battement de pouls nous rapproche de l'heure dans laquelle, que ce soit volontiers ou à contre-cœur, que nous soyons prêts ou que nous ne le soyons pas, nous devons quitter le théâtre de ce monde avec toute son inquiète activité et passer dans l'éternité.

Cela est sérieux et en même temps profondément humiliant. L'homme, avec tous les avantages et l'énergie dont il se glorifie, avec son esprit et son habileté, son savoir et sa puissance, ne peut tenir devant cet ennemi dur et impitoyable. Il doit céder devant la mort. Il ne trouve, à la fin de cette vie, si longue ou si courte qu'elle ait été, qu'un lit étroit sous le sol. «Le salaire du péché, c'est la mort» (Romains 6: 23).

«L'homme meurt et gît là; l'homme expire, et où est-il?» dit Job (14: 10). Oui, où est-il? L'instant, où l'homme doit quitter cette terre, s'approche constamment. Et qu'arrive-t-il alors? D'autres prendront sa place sur la terre et continueront ses affaires. La roue du temps continuera à tourner, et le monde continuera à faire des affaires, absolument comme si le défunt n'avait jamais vécu. On pensera peut-être encore à lui un certain temps, puis il sera la proie de l'oubli. Mais où est son *âme*? Dans le *ciel*, ou dans *l'enfer*?

Nous sommes souvent profondément saisis, quand nous entendons parler d'épouvantables accidents de chemins de fer, de terribles explosions de mines, ou de choses semblables. Et quand nous lisons les rapports qui nous donnent des détails sur l'horrible catastrophe, quand nous entendons parler des souffrances de ceux qui ont été blessés, que nous pensons au désespoir de ceux qui ont été ensevelis vivants dans la mine, le frisson nous saisit et nous avons des expressions de la plus profonde sympathie, non seulement pour les pauvres victimes, mais pour les malheureuses familles laissées dans le désespoir et souvent dans la plus grande détresse.

Mais il y a encore une misère, bien plus grande que celle-là, une misère que l'on peut contempler tous les jours, mais à laquelle on accorde comparativement peu d'attention. Je pense à la multitude innombrable d'hommes et de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles et d'enfants, qui disparaissent du monde, par la maladie et la misère, suites de cette horrible peste, *le péché*. Ils s'en vont; le temps les emporte, sans Dieu et sans Christ, sans repentance, sans foi à l'Evangile, ayant perdu la raison par le fait même du péché; ils courent à la rencontre du tribunal d'un Dieu saint, du feu brûlant et des flammes éternelles, des pleurs et des grincements de dents, là où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point.

Quelle épouvantable réalité! Qu'est-ce qui pourrait en égaler la terreur? Des milliers d'hommes vont à la rencontre de la perdition éternelle. Et ce ne sont pas seulement ceux qui se sont enfoncés dans la corruption morale, mais aussi les gens estimables et honorables, ceux qui ont été entraînés dans le tourbillon des affaires ou dans l'ivresse des plaisirs. Pas un instant ne leur est plus accordé pour réfléchir, quand leur course a pris fin et que le sort de leurs âmes immortelles est fixé pour toujours.

Je le répète: c'est une épouvantable réalité, au sujet de laquelle le rire moqueur et insouciant de l'homme trompé par Satan est une des grandes souffrances du chrétien. Bien qu'il soit sur le chemin de l'éternité, l'homme rejette avec dédain tous les avertissements qu'il reçoit au sujet du danger qui le menace, et se refuse à «fuir la colère à venir».

Peut-être parmi les lecteurs de cette feuille, y en a-t-il un qui fait partie de ces pauvres abusés? Si tel était le cas, que Dieu fasse briller en grâce sa lumière dans son coeur, en sorte qu'il reconnaisse son état de perdition, et vienne à se repentir avant qu'il soit trop tard.

Une chose est vraie: «On ne se moque pas de Dieu; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Galates 6: 7). Dieu n'oublie aucun des péchés commis contre lui. Avec quelle promptitude le rire du pécheur sur cette terre peut-il se changer en cri de détresse éternelle! Combien rapidement des souffrances sans fin et le désespoir peuvent remplacer les voluptés et les plaisirs! Notre coeur saigne en y pensant, et nous crions: O Dieu! aie pitié de ces multitudes malheureuses avant qu'il soit trop tard! Arrache leurs âmes coupables à la perdition, pour qu'elles ne portent pas les suites éternelles de leur folie et de leurs péchés!»

Mais, nous pouvons considérer le cas de l'inconverti à un autre point de vue encore. Combien il est digne de pitié, sans même parler du danger continuel dans lequel il se trouve! Combien il perd déjà sur cette terre! L'amour et la sympathie de Jésus lui sont étrangers; il ne connaît rien du pardon de ses péchés, rien, par conséquent, de la paix et de la vraie joie. Il suit le chemin, souvent si pénible, de la vie, sans être éclairé par l'amour de Dieu, et quand les soucis étendent leur lourd manteau sur lui, il ne connaît pas l'ami qui est «plus attaché qu'un frère». Il marche à tâtons dans l'obscurité, et ne voit pas les pièges, tandis que «le sentier du juste est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi» (Proverbes 4: 18). Il avance le coeur et les mains vides.

Cher lecteur croyant, c'est pour toi surtout que j'écris ces quelques lignes. Elles sont destinées à te rappeler la responsabilité qui t'incombe à l'égard des inconvertis. Elles te disent vers quelle fin terrible ils s'acheminent, puis combien ils sont pauvres, privés de tout, et dignes de pitié. Le temps presse. Bientôt notre Seigneur bien-aimé viendra prendre les siens auprès de lui. Combien seront alors laissés pour le jugement, qui auraient eu du temps pour se convertir, mais qui pensaient toujours que c'était trop tôt! Combien aussi n'ont reçu que rarement des avertissements, et pourraient dire avec une certaine raison: «Personne ne s'est inquiété de mon âme!» Oh! puissions-nous penser davantage à leur sort! Que toute notre vie, toute notre marche, soient sous cette impression! Combien de chrétiens sont devenus tièdes et indifférents dans ces jours de *la fin*, où ils devraient redoubler d'énergie, de zèle et d'activité

pour le Seigneur! Qu'il nous accorde un réveil véritable. Combien de chrétiens se contentent d'être sauvés eux-mêmes, tandis que leurs coeurs sont froids et sans amour à l'égard de leur prochain! Puissent-ils s'effrayer en pensant qu'outre l'amour et la grâce qui leur appartiennent, une responsabilité leur incombe, et que le temps qu'ils perdent dans ce monde est perdu pour toujours! Apprenons tous à connaître un peu plus de cet amour pour de pauvres âmes perdues, qui a conduit notre Sauveur à la mort, et qui a fait dire à son fidèle serviteur Paul qu'il avait lui-même «souhaité d'être, par anathème, séparé du Christ, pour ses frères, ses parents, selon la chair» (Romains 9: 3).

Pensées

ME 1909 page 200

Les sentiments que nous éprouvons ne doivent pas être pour nous un motif de sécurité ajouté à notre foi; ce ne serait qu'une propre justice plus raffinée.

C'est déshonorer Christ, de douter que son sang nous purifie de tout péché.

C'est mettre la charrue devant les bœufs, comme on dit, que de chercher la sainteté, pour avoir Christ, au lieu de chercher Christ pour avoir la sainteté.

ME 1909 page 240

De nos jours, on court grandement le risque de compromettre la vérité pour l'amour de l'union, et nous devons nous en garder avec soin. On n'obtient pas de véritable union aux dépens de la vérité. Maintenir la vérité à tout prix, telle doit être la devise du chrétien.

ME 1909 page 260

Si je prétends ajouter par mes oeuvres quelque chose à ma justification, elle ne serait plus une pure grâce (Romains 4: 4, 5).

ME 1909 page 280

Ce qui frappe dans les voies de Dieu, c'est le soin qu'il prend d'agir en détail sur nos cœurs, pour nous donner une connaissance de nous-mêmes selon lui... Cette expérience de nous-mêmes est nécessaire, non pour être sauvés, mais pour nous connaître selon Dieu, et pouvoir être en communion avec lui. Ces expériences peuvent être tristes, angoissantes, mais elles sont profitables et nous affermissent dans la paix. Elles découvrent en nous des choses inattendues et nous instruisent d'une manière salutaire.

ME 1909 page 299

La foi en l'oeuvre de Christ va bien plus loin que notre acceptation de cette oeuvre, quelque heureuse qu'elle soit. C'est la foi que *Dieu* a accepté l'oeuvre.

Trouver une justice qui n'est ni de nous, ni en nous-mêmes, mais trouver Christ devant Dieu, notre volonté orgueilleuse se soumettant, par la grâce, à recevoir le salut parce qu'il

n'est ni de nous, ni en nous-mêmes, — c'est là ce que Dieu appelle «se soumettre à la justice de Dieu».

C'est la fin de notre carrière qui présente à l'Ennemi la meilleure occasion pour accomplir ses desseins, parce que toute notre vie, contemplée à la lumière de Dieu, offre toujours un nombre infini de choses à reprendre.

L'effet du christianisme, en réveillant notre conscience, est de nous replacer sous le joug de la loi, si nous n'avons pas les yeux attachés sur Christ.

Plus nous voyons et sentons l'amour infini et inexprimable de Dieu pour nous, plus notre coeur est humilié, car l'amour et l'orgueil sont incompatibles.

Dieu, après avoir connu et pesé mes péchés, a donné pour moi son Fils dont le sang était nécessaire à leur expiation.

ME 1909 page 320

De nos jours, on court grandement le risque de compromettre la vérité pour l'amour de l'union et nous devons nous en garder avec soin. On n'obtient pas de véritable union aux dépens de la vérité. Maintenir la vérité à tout prix, telle doit être la devise du chrétien.

Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de nous imaginer, ou même d'affirmer, que *la nuée* se meut dans la direction et selon la pente de nos désirs. Nous désirons faire une chose, réaliser un projet, et nous cherchons à persuader, à nous et aux autres, que notre volonté est la volonté de Dieu.

Notre heureux, notre saint devoir, est de nous soumettre aux Ecritures, de reconnaître, d'une manière absolue et implicite, leur autorité divine.

Il y a des moments, où ce serait une déloyauté manifeste envers notre Seigneur Jésus Christ, de prêter l'oreille, ne fut-ce qu'un seul instant, à la voix des relations naturelles.

ME 1909 page 325

La vie de Christ m'est communiquée, et c'est un fait non moins réjouissant que celui du sang de Christ versé pour moi, qui me met en paix quant à la condamnation.

ME 1909 page 360

La communication de la vie de Christ ressuscité me donne à la fois l'expérience de la sainteté de Dieu et de l'état de mon coeur. C'est une source de combats et d'angoisses, mais aussi de joie.

Dieu s'est révélé aux patriarches comme le Tout-Puissant; aux Juifs, comme l'Eternel, Jéhovah. Dans le millénium, il se révélera comme le Très-Haut; mais ceux qui sont cohéritiers de Christ, le connaissent maintenant comme Père.

Les vingt-quatre anciens sont plus heureux en adorant, prosternés sur leur face, qu'en portant leurs couronnes, assis sur des trônes. Il est plus heureux de l'adorer que d'être soi-même en honneur.

ME 1909 page 420

Le pardon de mes péchés n'a pas mes besoins pour mesure, bien qu'il y réponde, cela va sans dire; mais il est selon les richesses de la grâce de Dieu.

Prière et adoration

ME 1909 page 210

La prière est l'atmosphère, dans laquelle le chrétien vit; elle est aussi nécessaire pour la nouvelle vie que l'air pour la vie naturelle. Nous examinerons d'abord la prière individuelle, dont parle le Seigneur, en Matthieu 6: 6. C'est le point de départ pratique d'une vie de sainteté (voyez Actes des Apôtres 9: 11). Sans la prière, on ne peut concevoir une vie pour Dieu. C'est dans le cabinet, seuls avec Dieu, que nous réalisons nos rapports de proximité avec le Père; c'est là que nous recevons la parole destinée à nos âmes. Ne pouvons-nous pas dire que, dans de tels moments, nous recevons d'avance le *caillou blanc* avec le nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit? (Voyez Apocalypse 2: 17). Avec quelle force nous pouvons aller au-devant des vicissitudes de chaque jour, si le matin, nous avons cherché la présence et la communion de notre Dieu, et goûté la manne cachée. C'est, en vérité, le pain quotidien nécessaire à notre âme. On peut rapporter la plupart de nos fautes et de nos errements à la négligence de la prière secrète. La paresse à cet égard ouvre, pour ainsi dire, la porte du coeur à tout mal imaginable du dehors, venant s'allier à la nature non jugée au dedans. Le résultat en serait fatal, sans l'intervention de la grâce illimitée. Nul zèle, si grand qu'il soit, nulle activité dans le service, ne peut compenser la perte éprouvée par la négligence de la prière secrète. Le zèle sans la prière est plutôt répulsif, car il manque de grâce, et de même, l'activité sans la prière n'est que de l'énergie charnelle.

Ainsi la prière secrète et individuelle est d'une importance incalculable, comme condition essentielle d'une vie sainte. Mais la prière en commun, les demandes et les supplications des croyants rassemblés pour ce but, en un mot, la réunion de prières, n'a pas une moindre valeur. On a souvent dit, et avec raison, que c'est par l'assiduité des croyants à la réunion de prières, que l'on peut le mieux juger de l'état d'une assemblée. Des réunions pour l'explication ou l'étude en commun de la parole de Dieu, peuvent exercer une grande attraction et produire un vif intérêt; nous pouvons même, dans ces réunions, trouver que les âmes ont reçu, par l'exercice des dons, l'enseignement du Seigneur; mais ces réunions ne sont pas une preuve certaine d'un bon état spirituel. Il y avait beaucoup de dons en activité à Corinthe, mais l'état moral et l'intelligence spirituelle étaient à un niveau si bas, que l'apôtre se voit obligé de leur dire: «Vous êtes encore charnels».

Dieu a donné à son Assemblée de pouvoir être «la colonne et le soutien de la vérité». Qu'est-ce qui pouvait la garder dans cette position? Rien que la prière persévérante. Depuis que la ruine s'est établie, le Seigneur lui-même a déclaré tout espoir d'un rétablissement de l'Eglise dans son état primitif impossible, en ajoutant ces mots: «Je ne vous impose pas d'autre charge, mais seulement, ce que vous avez, tenez-le ferme, jusqu'à ce que je vienne» (Apocalypse 2: 24, 25). Qu'y a-t-il, en pareille circonstance, de plus nécessaire que la prière en commun, pour nous mettre en état de conserver ce que nous avons? La prière est une digue

puissante contre l'envahissement de la mondanité; elle ferme la porte aux loups, qui cherchent à disperser le troupeau; elle éloigne les mauvaises doctrines et les divisions; elle maintient un témoignage commun à la grâce de Christ; elle exprime notre dépendance de Dieu, et nous ouvre, pour ainsi dire, les fenêtres du ciel, d'où découle pour nous, tout ce dont nous avons besoin. Si les croyants avaient, dès le commencement, participé avec zèle et sérieux à la prière en commun, nous n'aurions pas eu à déplorer tant de divisions, qu'on voit aujourd'hui parmi nous, à notre profonde humiliation, et l'égaré de tant de personnes, qui marchaient autrefois avec nous d'un coeur joyeux et reconnaissant. Beaucoup de maux eussent été évités, beaucoup de fruits amers étouffés en germe. Que le Seigneur nous accorde de le sentir profondément, et de le reconnaître individuellement dans le secret et publiquement dans l'assemblée. Si même des divisions ou d'autres choses mauvaises ne peuvent être complètement évitées, Dieu approuvera ceux qui s'en humilient devant lui. Une riche bénédiction sera leur part, si le sentiment d'humiliation pour l'infidélité commise ne leur manque pas.

Négliger la réunion de prières, c'est méconnaître les besoins de l'Assemblée de Dieu. Rien n'est plus précieux que la communion avec Dieu; sans elle, nous attendons en vain de la bénédiction pour l'assemblée. Le salut des âmes, tout important qu'il soit, n'est pas la seule chose que Dieu ait en vue. Il bâtit son Eglise, et nous, les pierres vivantes de l'édifice, nous sommes tous un en Christ. Cette unité n'est pas une unité extérieure; c'est l'unité de l'Esprit. Or, si l'on néglige habituellement, sans motif impérieux, la réunion de prières, s'applique-t-on bien à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix?

La prière en commun est une des fonctions essentielles de l'assemblée comme telle. Une fonction est autre chose qu'un privilège, bien qu'elle puisse être aussi cela. Certaines fonctions du corps sont essentielles pour la vie; si l'une d'elles cesse, c'est pour le moins une source de faiblesse atteignant tout le corps. N'en est-il pas exactement de même pour l'assemblée? L'état spirituel d'une assemblée est en proportion de ce que nous pourrions appeler l'exercice sain de ses fonctions.

L'adoration est autre chose; j'ai à peine besoin de dire que c'est en même temps un privilège immense. Si elle n'est pas d'un usage aussi fréquent que la prière, elle a un caractère plus élevé que celle-ci; non qu'elle dénote une proximité plus grande, mais elle s'élève au-dessus de nos besoins actuels, pour louer Dieu comme la source et le donateur de tout bien (Psaumes 103), et l'adorer pour ce qu'il nous a révélé de lui-même. Dans la prière, nous nous approchons de Dieu par des demandes, afin de *recevoir* de lui; comme adoreurs, nous nous réunissons pour lui *offrir*. «Offrons donc, par lui (Jésus), sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom» (Hébreux 13: 15).

Sans doute, nous rendons grâces aussi dans une réunion de prières (voyez Philippiens 4: 6), comme d'un autre côté, nous sentons nos besoins dans le culte; mais nous parlons ici du *caractère* de la réunion. Dans nos réunions de prières, l'intercession et la confession ont naturellement leur place particulière. Nous prions pour la prospérité de l'Assemblée, pour que l'Evangile se répande, pour nos maisons et nos familles, pour les autorités, pour les hommes

qui nous entourent, pour les malades, etc. Outre cela, nous pouvons aussi rendre grâces à Dieu, et le louer pour tous ses bienfaits envers nous. Mais il n'y est pas proprement question d'adoration. Quand le Seigneur dit: «Le Père cherche de tels qui l'adorent», il ne parle pas de communiquer à Dieu nos besoins par la prière et les supplications, avec actions de grâces (Philippiens 4: 6), car les saints faisaient déjà ces choses avant et pendant l'économie de la loi. Mais le Père était sur le point d'introduire quelque chose de tout nouveau sur la terre, des adorateurs, inconnus auparavant; des *enfants* offrant l'adoration au *Père*. Le ciel n'avait jamais rien vu de semblable. Et, chose plus merveilleuse encore, c'est le Père qui cherche des adorateurs, et non pas les hommes.

La grâce les cherche, l'adoration des enfants de Dieu a lieu en Esprit et en vérité. La création loue Dieu, mais non avec intelligence. Israël avait un culte extérieur, avec plus ou moins d'intelligence, mais qui n'avait pas lieu en Esprit et en vérité. Aujourd'hui, l'adoration des croyants a ce caractère, mais nous devons faire remarquer, que l'adoration individuelle, quelque importante et bénie qu'elle soit, n'est pas tout ce que Dieu cherche. Le culte que veut le Père, ne peut avoir lieu que dans sa famille rassemblée, où tous sont réunis par un seul Esprit et baptisés pour être un seul corps. Assurément, chaque membre doit posséder l'esprit d'adoration, sans cela une discordance se ferait sentir dans l'assemblée; mais, ce n'est que dans l'action de grâce rendue en commun, dans l'assemblée locale, représentant tout le corps, que l'on peut trouver, au sens propre, l'adoration que le Père cherche. C'est là que se trouve la plénitude de la bénédiction, car le Seigneur lui-même est là, comme il est écrit: «Je te louerai au milieu de l'assemblée» (comparez Psaumes 22: 22; Hébreux 2: 12).

Le lieu de l'adoration, en tant que nous pouvons parler d'une telle chose sur la terre, est en tout cas hors du camp, et nous devons en sortir pour le trouver. Mais en faisant ainsi, nous sortons vers Lui, qui a souffert hors de la porte. C'est une place d'opprobre; mais le Saint Esprit demande à ceux qui s'y trouvent, d'offrir continuellement à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. Que dirait-on d'un homme, qui ne mentionnerait pas autrement le nom de son bienfaiteur, dont la bonté le fait vivre, que par quelques paroles de remerciement à la réception de nouveaux dons? Ne dirait-on pas qu'il manque de coeur? De même aussi, mépriser le culte, ou négliger intentionnellement ce merveilleux privilège, c'est retrancher à Dieu ce qui lui appartient, et vivre d'une manière qui ne correspond pas à notre appel. L'assemblée, dans son ensemble, perd ainsi de riches bénédictions, et le croyant individuellement aussi. L'adoration, et c'est ce qui la caractérise tout particulièrement, ne cessera jamais. Au ciel, il n'y aura plus de réunions de prières, comme ici-bas. L'intercession, la confession auront cessé; nous n'aurons plus de demandes pour ceci ou cela. Mais l'adoration, que nous avons commencée ici-bas, continuera pendant toute l'éternité.

L'occasion principale pour offrir l'adoration au Père est la célébration de la cène, le premier jour de la semaine. C'est là que le croyant trouve réuni tout ce qui peut remplir son coeur de louanges et d'actions de grâces: l'amour du Père, le dévouement du Fils, le souvenir des douleurs inexprimables de Christ à la croix, la glorification de Dieu dans sa mort, les

conséquences bénies de cette mort pour nous, la conscience de la présence du Seigneur au milieu de l'assemblée, les desseins éternels de Dieu en vue de Celui qui est le premier-né entre beaucoup de frères, ses pensées à l'égard du Chef du corps, de l'Assemblée — toutes ces choses et beaucoup d'autres encore, se présentent devant nous, et s'accordent pour produire une joie reconnaissante et une adoration profonde qui parlent du coeur.

Cependant, nous ne dirions pas que l'adoration ne peut avoir lieu qu'à la table du Seigneur, mais la célébration de la cène en est et en demeure ici-bas la première et la principale occasion. Nous ne disconvenons pas qu'il pourrait y avoir d'autres réunions, ayant pour but l'adoration d'une manière particulière, mais ce n'est qu'une marche plus fidèle et plus décidée, quant à la séparation du monde et à la communion avec le Père et le Fils, qui éveillera le désir de réunions pareilles, et les rendra possibles à la gloire de Dieu.

Aux pieds de Jésus

Luc 10: 38-42; Jean 11: 32-35; 12: 1-8

Prod'hom S.

ME 1909 page 253

Dans ces trois passages, nous voyons, parmi beaucoup d'autres enseignements, l'attitude nécessaire pour recevoir, de la source même, tout ce qui peut nous rendre capables d'honorer le Seigneur en toute circonstance. C'est à ses pieds, dans la proximité pratique de sa glorieuse personne, que notre vie, alimentée directement à sa source, se manifestera purement. N'oublions pas que c'est pour nous faire réaliser cette vie, que Christ est devenu *notre vie*. Nous ne devons pas nous contenter de savoir que Christ est notre vie, dans ce sens que nous possédons la vie éternelle en face de la mort; mais il nous faut pouvoir dire, comme Paul aux Philippéens: «Pour moi vivre, c'est Christ»; car toute sa vie était l'expression de Christ.

Le passage de Luc 10: 39, nous montre Marie buvant à la source, et rendue capable d'agir avec le tact et l'intelligence de l'amour, résultat de ce qu'elle a appris aux pieds de Jésus, dans les deux autres circonstances rapportées en Jean 11 et 12.

Les circonstances de Marie, dans les passages cités en tête de ces lignes, nous présentent, bien plus qu'on ne pense, le caractère de la vie chrétienne tout entière. Etre aux pieds de Jésus pour écouter sa parole est la part constante du rachat. C'est là qu'il puise la jouissance de la grâce, la connaissance de la volonté de Christ, l'intelligence des pensées de Dieu et la capacité de se conduire d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards. C'est là que le croyant trouve la force, pour marcher toujours à la gloire de Dieu, dans un chemin semé d'épreuves et de douleurs. La vie du chrétien est composée de souffrances multiples, où le deuil a une large part; aussi faut-il des ressources spéciales pour traverser cette sombre vallée.

C'est aux pieds de Celui qui enseigne que nous trouvons la sympathie et la consolation à l'heure de la douleur.

Marthe, que Jésus aimait (verset 5), mais qui n'était pas habituellement assise à ses pieds, va au-devant de lui lorsqu'elle apprend qu'il vient; et le Seigneur cherche à la consoler par ses précieux enseignements. Mais Marie, qui était demeurée jusque-là assise dans la maison, attirée par le cœur de son Seigneur, sort au moment convenable et se jette à ses pieds. Ce n'était pas proprement d'enseignement, que son cœur avait besoin à cette heure, c'était de sympathie et de consolation, et aussitôt que ces deux cœurs entrent en contact, la sympathie divinement humaine du Fils de Dieu éclate: Jésus pleura! On ne le voit pas pleurer avec Marthe, car la communion pratique et la sympathie n'existaient pas au même degré qu'avec Marie. Quelle consolation de savoir que le Seigneur entre parfaitement et mieux que nous dans nos douleurs! Il les comprend, cela suffit à l'âme qui le connaît et qui apprend de lui tous les jours. Quelle différence, quand l'épreuve nous trouve dans cette proximité de Lui, au lieu

de nous surprendre et de nous forcer, pour ainsi dire, à chercher, en tâtonnant, un refuge auprès de Celui que nous avons abandonné, quand les circonstances semblaient nous permettre de nous passer de Lui. Au Psaume 27, le psalmiste demande une chose à l'Eternel: «C'est d'habiter dans la maison de l'Eternel tous les jours de sa vie, pour voir la beauté de l'Eternel et pour s'enquérir diligemment de lui dans son temple». Le résultat est qu'au mauvais jour, c'est là qu'il se trouve. «Car au mauvais jour, il me mettra à couvert dans sa loge, il me tiendra caché dans le secret de sa tente; il m'élèvera sur un rocher» (versets 4 et 5).

Précieux Sauveur, Homme divin, qui pourrait mieux que toi sympathiser à nos douleurs? Qui pourrait frémir en son esprit, comme tu l'as fait, en voyant l'effet produit par la mort sur l'esprit de l'homme? Il n'y a chez l'homme qui vit continuellement dans la crainte de la mort aucune ressource contre une telle calamité. Oui, Jésus pleura! Marie pleurait dans la conscience de son deuil, les Juifs pleuraient par convenance, et dans l'incapacité de remédier à la mort. Mais quelles larmes que celles de Jésus! Il connaissait divinement toutes choses, et son coeur parfaitement humain, exempt de toute trace d'égoïsme et de péché, exprimait l'amour divin devant les effets de la mort sur l'homme. Il est le même aujourd'hui; c'est à ses pieds que nous pouvons pleurer, quoiqu'il soit couronné de gloire et d'honneur, et sorti des circonstances que sa grâce a traversées pour nous.

La troisième chose qui caractérise le croyant, nous la trouvons au chapitre 12, et Marie nous l'enseigne: c'est la communion dans le culte. Aux pieds du Seigneur, nous commençons par apprendre de Lui; c'est la bonne part qui ne sera ôtée, ni ici-bas, ni dans l'éternité. Puis nous y apprenons ce que vaut pour nous son coeur dans l'épreuve. Enfin, c'est là que nous faisons connaissance avec les gloires de sa personne, que nous entrons en communion avec Dieu au sujet de Son excellence, et que nous apprenons à l'apprécier. Dans le ciel, cette connaissance sera parfaite pour nous tous, et le culte qui en découlera sera parfait aussi. Mais quel prix ce culte n'a-t-il pas, dès maintenant, pour le coeur du Seigneur? Oui, il aime à voir chez les siens, une appréciation vraie des gloires de sa personne, au milieu d'un monde qui le méprise.

Marie, plus attachée à son Seigneur qu'aucun de ses disciples, se rendait compte de la haine dont il était l'objet de la part des Juifs. Elle sentait monter cette haine comme une marée qui allait bientôt tout submerger, et son amour choisit l'approche de cette heure ténébreuse, où pas une voix ne s'élèverait en faveur de son divin Maître, pour manifester au milieu des disciples, combien elle estimait sa personne. Avec l'intelligence de cet amour, elle fait ce qui est en son pouvoir, pour montrer le prix qu'a pour son âme Celui qui, quelques jours plus tard, allait endurer l'opprobre, les crachats de ses créatures et la mort. A ses pieds, comme toujours, elle vient répandre sur eux un parfum de grand prix, qui indiquait le prix plus grand encore qu'avait pour son coeur la personne de Jésus, le Fils de Dieu.

L'Esprit de Dieu, dans cet évangile, fait ressortir la pensée de Marie, ou plutôt, donne la vraie portée de son acte, en disant qu'elle répandit le parfum *sur ses pieds*. Dans l'évangile de Matthieu, le parfum est répandu *sur la tête* du Messie rejeté, dans celui de Marc, *sur la tête* du Serviteur méprisé. Ici, Marie est en présence du Fils de Dieu, haï du monde; mais pénétrée

de son amour, consciente de la dignité et de la grandeur de sa Personne, elle ne verse pas le parfum sur sa tête, mais est heureuse de répandre sur ses pieds le symbole du prix de sa Personne pour son coeur, en contraste avec la haine du coeur des hommes et l'indifférence du coeur des disciples. Cet acte qui se lie intimement à la mort du Seigneur, cet acte, fruit de l'intelligence de l'amour, est accepté par le Seigneur pour sa sépulture. L'amour ignorant d'autres femmes lui réservait aussi cette cérémonie et cet honneur, mais Marie les avait devancées, et elles furent privées de ce privilège.

Dans les jours que nous traversons, et où notre Seigneur est méprisé de tant de manières, nous avons besoin, plus que jamais, de demeurer à ses pieds, écoutant sa Parole, pour apprendre à le connaître et à croître «en toutes choses jusqu'à Lui», dans l'intelligence, de ses gloires. Nous avons besoin d'y demeurer pour lui manifester, par un culte incessant et par une entière obéissance à sa Parole, tout le prix qu'il a pour notre coeur, en présence de l'indifférence, du mépris et de la haine dont il est toujours plus l'objet au milieu du monde christianisé. La puissance de notre vie pratique, de notre témoignage, de notre service, vient de la proximité dans laquelle nous vivons avec le Seigneur. On peut avoir une certaine lumière sur les vérités fondamentales des Ecritures, des connaissances dogmatiques qui nous rendent capables de réfuter certaines erreurs, on peut être au clair sur la question du rassemblement des enfants de Dieu, tout en ayant une vie plus ou moins stérile pour Dieu. La cause de cette stérilité, c'est qu'on laisse subsister dans son coeur, une quantité de choses auxquelles on donne plus de prix qu'au Seigneur, et qui interrompent le courant si délicat d'une communion, sans laquelle le christianisme n'a pas de valeur. Comme Marthe, notre service peut nous éloigner de la personne du Seigneur. En contraste avec Marie qui écoutait la Parole, «Marthe était distraite par beaucoup de service». Sans doute, le service est une chose très précieuse, car en servant, nous ressemblons à notre divin Maître qui est venu ici-bas «pour servir» (Matthieu 20: 28). Mais nous sommes si égoïstes, et avons tant d'importance à nos yeux, que nous-mêmes et ce que nous faisons nous occupe plus que le Seigneur. Alors, le courant de la vie et de l'amour qui se puisent à la source, étant obstrué, nous manquerons d'intelligence et de puissance dans notre service. Si, par contre, cet amour qui ne se puise qu'aux pieds du Seigneur, dans sa communion, abonde en nous, il nous rendra capables de discerner les choses excellentes pour les accomplir, «afin que nous soyons purs, et que nous ne bronchions pas jusqu'au jour de Christ, étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu» (Philippiens 1: 9-11). Le vrai Serviteur, le parfait Modèle n'était pas distrait par son service. Dieu était son objet. «Il nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1).

Nous avons besoin d'être gardés de l'influence de ce siècle d'activité chrétienne, qui fait contraste avec l'attitude de Marie «assise aux pieds du Seigneur, écoutant sa Parole». Comment obéir, si l'on n'a pas pris le temps d'écouter, et si la personne du Seigneur n'a pas acquis pour le coeur assez de valeur pour que sa Parole seule fasse autorité? De fait, il n'y a d'activité fructueuse que celle qui est réglée par la Parole de notre Seigneur et Maître. De cette manière, notre volonté est brisée, soumise et gardée dans l'heureuse dépendance de

Celui qui «a préparé à l'avance les bonnes oeuvres, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10).

C'est en choisissant cette bonne part, cette proximité du Seigneur, à ses pieds, dans l'attitude humble qui nous convient, sans préoccupation de nous-mêmes, que nous possédons toutes les ressources dont nous avons besoin pour nous conduire d'une manière digne de Lui, dans toute notre vie. Nous trouvons là l'intelligence pour servir, nous y puisons l'amour, «ce chemin plus excellent» du service, ce grand mobile divin qui nous rend intelligents comme Marie, sans que nous ayons besoin de textes formels pour savoir ce qui convient au Seigneur. Nos coeurs posséderont aussi une abondance de consolations et de sympathies à l'heure de l'épreuve. De plus, apprenant à le connaître toujours mieux, nous pourrons lui offrir sans cesse le culte intelligent qui lui est dû, en faisant monter devant lui, le parfum des grâces que nous avons reçues de Lui. Enfin, quittant ce monde pour être avec le Seigneur, nous emporterons comme un trésor pour l'éternité, tout ce que nous aurons reçu de Lui, tandis que nous étions à ses pieds; et nous laisserons tout le reste, tout ce par quoi nos coeurs avaient été distraits de sa glorieuse Personne, qu'il s'agît de notre service, ou de toute autre chose.

Christ et son oeuvre

L'assurance du salut — La relation du croyant avec Dieu et sa position en Christ — Des bonnes oeuvres — Sommes-nous sous la loi? — De l'usage de la loi

ME 1909 page 355

Mon but, dans les pages qui suivent, est de montrer sur quoi repose l'assurance du salut; quelles sont, pour le croyant, sa relation avec Dieu et sa position devant Dieu; de montrer ensuite la place et l'importance des bonnes oeuvres dans la vie chrétienne; d'établir en fin le rôle de la loi.

Préférant placer le lecteur sous l'autorité directe des Saintes Ecritures, je ne ferai guère que donner une série de citations de passages. Cependant, là où il faudrait citer des chapitres presque en entier, ou quelquefois même une épître, j'essayerai d'en résumer le contenu sans porter atteinte à la vérité.

Commençons donc par la base sur laquelle repose la foi du croyant, c'est-à-dire: *Christ et son oeuvre*.

«Et tu appelleras son nom *Jésus*, car c'est lui qui sauvera *son peuple de leurs péchés*» (Matthieu 1: 21). «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos» (Matthieu 11: 28). «Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour *plusieurs* en rémission de péchés» (Matthieu 26: 28). «Et il leur dit: Allez par tout le monde et prêchez l'évangile à toute la création. Celui qui *aura cru* et qui aura été baptisé sera *sauvé*; et celui qui n'aura pas *cru sera condamné*» (Marc 16: 15, 16). «Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un *Sauveur*, qui est *le Christ, le Seigneur*» (Luc 2: 11). «Comme les parents apportaient le petit enfant Jésus, pour faire à son égard selon l'usage de la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu et dit: Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave *en paix* selon ta parole, car mes yeux ont vu *ton salut* que tu as préparé devant la face de tous les peuples» (Luc 2: 27-31). «Et il dit à la femme: Tes péchés sont pardonnés... *Ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix*» (Luc 7: 48-50). «Ensuite vient le diable, et il ôte de leur coeur la parole, de peur qu'en *croyant, ils ne soient sauvés*» (Luc 8: 12). «Et Jésus lui dit: Aujourd'hui *le salut est venu à cette maison*, vu que lui aussi est fils d'Abraham, car le Fils de l'homme est venu *chercher et sauver ce qui était perdu*» (Luc 19: 9, 10). «Et il disait à Jésus: Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume. Et Jésus lui dit: En vérité, je te dis: Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» (Luc 23: 42, 43). «Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le *Fils de l'homme* soit élevé, afin que *quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*. Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a

donné son *Fils unique*, afin que *quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle*» (Jean 3: 14-16). «Qui croit au *Fils a la vie éternelle*; mais qui ne croit pas au Fils ne verra pas là vie, mais la colère de *Dieu demeure sur lui*» (Jean 3: 36). «En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et croit *celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle*, et ne vient pas *en jugement*, mais *est passé de la mort à la vie*» (Jean 5: 24). «Sondez les Ecritures, car c'est en elles que vous croyez avoir la *vie éternelle*, et ce sont elles qui rendent témoignage *de moi*. — Et vous ne voulez pas, *venir à moi pour avoir la vie*» (Jean 5: 39, 40). «Et c'est ici l'oeuvre de Dieu, que *vous croyiez en celui qu'il a envoyé*» (Jean 6: 29). «Moi, Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et sortira, et trouvera de la pâture. Le voleur ne vient que pour voler, et tuer, et détruire; moi, je suis venu afin qu'elles *aient la vie*, et qu'elles *l'aient en abondance*» (Jean 10: 9, 10). «Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent; et *moi, je leur donne la vie éternelle*, et *elles ne périront jamais*, et *personne* ne les *ravira de ma main*. Mon Père qui me les a données est plus grand que tous; et *personne ne les ravira de la main de mon Père*» (Jean 10: 27-29). «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais *s'il meurt*, il porte *beaucoup de fruit*» (Jean 12: 24). «Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les *hommes à moi-même* (Jean 12: 32). «Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la *vie éternelle*. Et c'est ici *la vie éternelle*, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. Je t'ai *glorifié* sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que *tu m'as donnée à faire*» (Jean 17: 2-4). «J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux *n'est perdu*» (Jean 17: 12). «Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22). «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que, là où moi je suis, *ils y soient aussi avec moi*, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde» (Jean 18: 24). «Jésus répondit: Je vous ai dit que c'est moi; si donc vous me cherchez, laissez aller *ceux-ci*, — afin que la parole qu'il avait dite fût accomplie: De ceux que tu m'as donnés, je n'en *ai perdu aucun*» (Jean 18: 8, 9). «Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit: *C'est accompli*. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit» (Jean 19: 30). «Jésus vint, et se tint au milieu d'eux. Et il leur dit: *Paix vous soit!* Et ayant dit cela, il leur montra *ses mains et son côté*» (Jean 20: 19, 20). «Jésus lui dit (à Thomas): «Parce que tu m'as vu, tu as cru. *Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru*» (Jean 20: 29). «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus *est le Christ, le Fils de Dieu*, et *qu'en croyant, vous ayez la vie par son nom*» (Jean 20: 31). «Et Pierre leur dit: Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en *rémission des péchés*: et vous recevrez le don du Saint Esprit, car à *vous* est la promesse et à *vos enfants*, et à *tous ceux qui sont loin*, autant que le Seigneur, notre Dieu, *en appellera à lui*» (Actes des Apôtres 2: 38, 39). «Et ils lapidaient Etienne qui priait et disait: Seigneur Jésus, *reçois mon esprit*» (Actes des Apôtres 7: 59). «Ceux donc qui avaient été dispersés allaient çà et là annonçant *la parole*. Et Philippe, étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha *le Christ*» (Actes des Apôtres 8: 4, 5). «Et Philippe, ouvrant sa bouche, et commençant par cette écriture (Esaïe 53: 7, 8), lui *annonça Jésus*» (Actes des Apôtres 8: 35). «Et aussitôt *il prêcha Jésus* dans les synagogues, disant que *lui est le Fils de Dieu*» (Actes des Apôtres 9: 20). «Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs

qui demeuraient à Damas, démontrant que celui-ci (Jésus) *était le Christ*» (Actes des Apôtres 9: 22). «Et il nous a commandé de prêcher au peuple, et d'attester que c'est lui (Jésus) qui est établi par Dieu juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent témoignage que, *par son nom*, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 10: 42, 43). «Mais quelques-uns d'entre eux étaient des Cypriotes et des Cyrénéens, qui, étant venus à Antioche, parlaient aussi aux Grecs, annonçant le *Seigneur Jésus*. Et la main du Seigneur était avec eux; et un grand nombre, *ayant cru*, se tournèrent *vers le Seigneur*» (Actes 11: 20, 21). «Sachez, hommes frères, que par lui vous est annoncée *la rémission des péchés*, et que, de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, *quiconque croit est justifié par lui*», (Actes des Apôtres 13: 38, 39). «Et ils glorifièrent la parole du Seigneur, et tous ceux qui étaient destinés à la *vie éternelle crurent*» (Actes des Apôtres 13: 48). «Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé? Et ils dirent: Crois au Seigneur Jésus, et tu *seras sauvé, toi et ta maison*» (Actes des Apôtres 16: 30, 31).

«Car je n'ai pas honte de l'Évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à *quiconque croit*, et au Juif premièrement, et au Grec; car la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi, pour la foi, selon qu'il est écrit: Or le juste vivra de foi» (Romains 1: 16, 17; Habakuk 2: 4). «Mais maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes, la justice, dis-je, de Dieu, par la foi de Jésus Christ, *envers tous et sur tous ceux qui croient*; car il n'y a pas de différence, car *tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce par la rédemption qui est dans le Christ Jésus*» (Romains 3: 21-24). «Mais à celui qui ne fait pas *des oeuvres*, mais qui *croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice*» (Romains 4: 5). «Or ce n'est pas pour lui seul qu'il est écrit que cela lui a été *compté à justice*, mais aussi pour nous à *qui il sera compté*, à nous *qui croyons* en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré *pour nos fautes*, et a été *ressuscité pour notre justification*» (Romains 4: 23-25). «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la *paix avec Dieu*, par notre Seigneur Jésus Christ» (Romains 5: 1). «Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton cœur *que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé*» (Romains 10: 9).

«Il a plu à Dieu, par *la folie de la prédication*, de *sauver ceux qui croient*» (1 Corinthiens 1: 21). «Mais vous *avez été lavés*, mais vous *avez été sanctifiés*, mais vous *avez été justifiés*, au nom *du Seigneur Jésus*, et par l'Esprit de notre Dieu» (1 Corinthiens 6: 11). «Or, je vous fais savoir, frères, *l'évangile que je vous ai annoncé*, que vous avez aussi reçu, et dans lequel vous êtes, par lequel aussi *vous êtes sauvés*, si vous tenez ferme la parole que je vous ai annoncée, à moins que vous n'ayez cru en vain. Car je vous ai *communiqué avant toutes choses* ce que j'ai aussi reçu, que *Christ est mort* pour nos péchés, selon les Écritures, et qu'il a été *enseveli*, et qu'il a été *ressuscité le troisième jour, selon les Écritures*» (1 Corinthiens 15: 1-4). «Si Christ n'a pas été *ressuscité*, votre foi *est vaine*, vous êtes *encore dans vos péchés*» (1 Corinthiens 15: 17).

«Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen; *nous supplions pour Christ: Soyez réconciliés avec Dieu!* Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous *devinssions justice de Dieu en lui*» (2 Corinthiens 5: 20).

«Notre Seigneur Jésus Christ, qui s'est *donné lui-même pour nos péchés*» (Galates 1: 3, 4). «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au *Fils de Dieu, qui m'a aimé* et qui *s'est livré lui-même pour moi*» (Galates 2: 20). «Christ nous a rachetés de la *malédiction* de la loi, ayant été fait *malédiction* pour nous» (Galates 3: 13).

«Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé; en qui nous avons la rédemption par son sang, la *rémission des fautes selon les richesses de sa grâce*» (Ephésiens 1: 6, 7). «Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut; auquel *aussi ayant cru*, vous avez été scellés du *Saint Esprit de la promesse*, qui est les arrhes de *l'héritage*, pour la *rédemption de la possession acquise*» (Ephésiens 1: 13, 14). «Car vous êtes *sauvés par la grâce*, par *la foi*, cela ne vient pas de vous, c'est le *don de Dieu*» (Ephésiens 2: 8). «Et il est venu, et a *annoncé la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin*, et la *bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près*» (Ephésiens 2: 17).

«Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois maintenant *réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort*» (Colossiens 1: 21).

«Car notre évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans *l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance*» (1 Thessaloniens 1: 5). «Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils Jésus qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous *délivre de la colère qui vient*» (1 Thessaloniens 1: 9, 10). «Et c'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu pour vous, de ce qu'ayant reçu de nous la parole *de la prédication qui est de Dieu*, vous avez accepté, non la parole des *hommes*, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, *la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez*» (1 Thessaloniens 11, 13).

«Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour *sauver les pécheurs, dont moi le suis le premier*» (1 Timothée 1: 15). «Car Dieu est *un*, et le Médiateur *entre Dieu et les hommes* est *un*, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en *rançon pour tous*» (1 Timothée 2: 5, 6).

«Selon la puissance de Dieu qui *nous a sauvés*, et nous a appelés d'un saint appel, non *selon nos oeuvres*, mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus, avant les temps des siècles, mais qui *a été maintenant manifestée* par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile» (2 Timothée 1: 9).

«Mais, quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il *nous sauva*, non sur le principe d'oeuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites» (Tite 3: 4, 5).

«Dieu... nous a parlé dans le Fils... qui... ayant fait par lui-même la *purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux*» (Hébreux 1: 3). «Nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il *goûtât la mort pour tout*. Car il convenait pour lui, à cause de qui sont toutes choses, et par qui sont toutes choses, que, amenant plusieurs fils à la gloire, il consumma le *Chef de leur salut par des souffrances*. Car, et *celui qui sanctifie*, et ceux qui *sont sanctifiés, sont tous d'un*; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler *frères*, disant: «J'annoncerai ton nom à mes frères, au milieu de l'assemblée, je chanterai tes louanges» (Psaumes 22: 22). Et encore: «Moi, je me confierai en lui» (Esaïe 8: 17). Et encore: «Me voici, moi, et *les enfants que Dieu m'a donnés*» (Esaïe 8: 18). Puis donc que les enfants ont eu part à la chair et au sang, lui aussi semblablement y a participé, afin que, *par la mort*, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et qu'il *délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude*» (Hébreux 2: 9-15). «Car nous qui *avons cru, nous entrons dans le repos*» (Hébreux 4: 3). «Quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes; et, ayant été consommé, il est devenu, *pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel*» (Hébreux 5: 8, 9). «Car il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection), et introduction d'une meilleure espérance par laquelle *nous approchons de Dieu*» (Hébreux 7: 18, 19). «De là vient aussi qu'il peut sauver *entièrement* ceux qui *s'approchent de Dieu par lui*» (Hébreux 7: 25). «Mais Christ étant venu... avec *son propre sang*, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une *rédemption éternelle*. Car si le sang de taureaux et de boucs — et la cendre d'une génisse avec laquelle on fait aspersion sur ceux qui sont souillés — sanctifie, pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, *purifiera-t-il* votre conscience des oeuvres mortes!» (Hébreux 9: 11-14). «Et sans effusion de sang, *il n'y a pas de rémission*» (Hébreux 9: 22). «Mais maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice» (Hébreux 9: 26) «Ainsi aussi le Christ, ayant été offert *une fois pour porter les péchés de plusieurs*, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut, à ceux qui l'attendent» (Hébreux 9: 28). «C'est par cette volonté que nous *avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes*» (Hébreux 10: 10). «Mais celui-ci, ayant *offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu*» (Hébreux 10: 12). «Car, par une seule offrande, il a *rendu parfaits à perpétuité* ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). «Et je ne me *souviendrai plus jamais* de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 17). «Par la foi, Abel a offert à Dieu un plus *excellent sacrifice* que Caïn, et par ce *sacrifice*, il a reçu le *témoignage d'être juste*, Dieu rendant *témoignage à ses dons*» (Hébreux 11: 4).

«Sachant que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de *Christ*, comme d'un *Agneau sans défaut et sans tache*» (1 Pierre 1: 18, 19). «Parce qu'on trouve dans l'Ecriture: Voici, je pose en Sion *une maîtresse pierre de coin*, élue, précieuse; et *celui qui croit en elle ne sera pas confus*. C'est donc pour vous qui croyez qu'elle

a ce prix» (1 Pierre 2: 6, 7). «Qui lui-même a *porté nos péchés*, en son corps sur le bois» (1 Pierre 2: 24). «Car aussi Christ *a souffert une fois pour les péchés*, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu» (1 Pierre 3: 18). «Je vous ai écrit brièvement par Silvain, qui est un frère fidèle, comme je le pense, vous exhortant, et attestant que *cette grâce, dans laquelle vous êtes, est la vraie grâce de Dieu*» (1 Pierre 5: 12).

«Et le sang de Jésus Christ, son Fils, *nous purifie de tout péché*» (1 Jean 1: 7). «Si nous confessons nos péchés, il est *fidèle et juste*, pour *nous pardonner* nos péchés et nous *purifier* de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Et vous savez que lui a été manifesté, afin qu'il *ôtât nos péchés*» (1 Jean 3: 5). «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que *nous vivions* par lui; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en *ce que lui nous aime*, et qu'il envoya *son Fils, pour être la propitiation pour nos péchés*» (1 Jean 4: 9, 10). «Quiconque confessera que *Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu*. Et nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous; *Dieu est amour*; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. En ceci est consommé *l'amour avec nous*, afin que nous ayons *toute assurance au jour* du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous *sommes, nous aussi, dans ce monde*. Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait *chasse la crainte*, car la crainte porte avec elle *du tourment*; et celui qui craint n'est pas *consommé dans l'amour*. Nous, nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le *premier*» (1 Jean 4: 15-19). «Et c'est ici le témoignage: que Dieu nous a *donné la vie éternelle*, et *cette vie est dans son Fils*; celui qui *a le Fils a la vie*; celui qui *n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie*» (1 Jean 4: 11, 12). «Je vous ai écrit ces choses afin que vous *sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu*» (1 Jean 5: 13).

«A celui qui nous *aime* et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang» (Apocalypse 1: 5). «Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux: car tu as été *immolé*, et tu as acheté pour Dieu *par ton sang*, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre» (Apocalypse 5: 9, 10). «Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes et les ont *blanchies dans le sang de l'Agneau*» (Apocalypse 7: 14).

Remarquez que les nombreux passages ci-dessus cités établissent d'une manière claire et simple *la gloire* de la personne de notre précieux Seigneur et Sauveur Jésus Christ, et montrent, d'une manière non moins claire, que son *oeuvre* accomplie à la croix et acceptée de Dieu, est la *seule et unique* base sur laquelle la foi se repose pour jouir, dès maintenant, de la rémission des péchés, de la paix avec Dieu, de la faveur de Dieu, de l'accès en sa présence immédiate, de son amour, de sa communion, en attendant que le pécheur, ainsi racheté, soit, par la venue du Seigneur Jésus, introduit là où il est.

La relation du croyant avec Dieu et sa position en Christ

Je vais maintenant, cher lecteur, mettre sous vos yeux quelques passages qui établissent *la relation du croyant comme «enfant de Dieu»*, et montrent sur quoi repose cette relation

avec Dieu, comme «Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ» à laquelle, par sa mort, et sa résurrection, nous avons part par sa grâce:

«Personne ne *connaît le Père* si ce n'est *le Fils*, et *celui à qui le Fils voudra le révéler*» (Matthieu 11: 27).

«A tous ceux qui l'ont reçu (Jésus), il leur a donné *le droit d'être enfants de Dieu*, savoir à *ceux qui croient en son nom*» (Jean 1: 12). «J'ai manifesté *ton nom* aux hommes que tu m'as donnés du monde; ils étaient à toi et tu me les as donnés» (Jean 17: 6). «Et je leur ai fait connaître *ton nom*, et je le leur ferai *connaître*, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26). «Va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers *mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu*» (Jean 20: 17).

«Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude, pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu *l'Esprit d'adoption*, par lequel nous crions: *Abba, Père!* L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous *sommes enfants de Dieu*» (Romains 8: 15, 16). «Car vous êtes *tous fils de Dieu, par la foi dans le Christ Jésus*» (Galates 3: 26). «Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que *nous reçussions l'adoption*. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: *Abba, Père*. De sorte que tu n'es plus esclave, mais fils» (Galates 4: 4-7).

«Nous ayant prédestinés pour nous *adopter pour lui, par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce* dans laquelle il *nous a rendus agréables dans le Bien-aimé*» (Ephésiens 1: 5, 6). «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme *de bien-aimés enfants*» (Ephésiens 5: 1). «Et si vous invoquez *comme Père* celui qui, sans avoir égard à l'apparence des personnes, juge selon l'oeuvre de chacun» (1 Pierre 1: 17).

«Je vous écris, petits enfants, parce *que vous connaissez le Père*» (1 Jean 2: 13). «Voyez de quel amour *le Père* nous a fait don, que nous soyons appelés *enfants de Dieu*» (1 Jean 3: 1). «Bien-aimés, nous sommes maintenant *enfants de Dieu*» (1 Jean 3: 2).

«Jude, esclave de Jésus Christ, et frère de Jacques, aux appelés, bien-aimés en *Dieu le Père* (Jude 1).

Lisez encore: 1 Corinthiens 1: 3; 2 Corinthiens 1: 2; Ephésiens 1: 2, 3; Philippiens 1: 2; Colossiens 1: 2 et 12; 1 Thessaloniens 1: 1; 2 Thessaloniens 1: 1; 1 Timothée 1: 2; 2 Timothée 1: 2; Philémon 3; 1 Pierre 1: 3, etc.

Voici maintenant quelques passages établissant *la position* du croyant devant Dieu *en Christ*:

«En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon. Père, *et vous en moi*, et moi en vous» (Jean 14: 20).

«Il n'y a donc maintenant *aucune condamnation* pour ceux qui sont *dans le Christ Jésus*» (Romains 8: 1).

«Or vous êtes de lui *dans le Christ Jésus*, qui nous a été fait de la part de Dieu, *sagesse, justice, sainteté et rédemption*» (1 Corinthiens 1: 30).

«En sorte que si *quelqu'un est en Christ*, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 17). «Je connais un *homme en Christ*. Je connais un *tel homme* qui a été ravi jusqu'au troisième ciel. Et je connais un *tel homme*... Et je me glorifierai d'un *tel homme*» (2 Corinthiens 12: 2-5).

«J'étais inconnu de visage aux assemblées de la Judée qui sont en *Christ*» (Galates 1: 22).

«Maintenant, dans le *Christ Jésus*, vous qui étiez autrefois loin, vous avez été approchés par le sang du Christ» (Ephésiens 2: 13). «Qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes *en Christ*; selon qu'il nous a élus *en lui* avant la *fondation du monde*» (Ephésiens 1: 3, 4). «*En lui* (Christ) *en qui* nous avons aussi été faits héritiers» (Ephésiens 1: 11). «Nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble, dans les lieux célestes, *dans le Christ Jésus*» (Ephésiens 2: 6).

«Paix soit à vous tous qui êtes *en Christ*» (1 Pierre 5: 14).

Des bonnes oeuvres

Quelle est la place *des bonnes oeuvres* et quel en est le caractère?

C'est ce que nous apprendront les passages que je vais citer ci-dessous; ils serviront en même temps à montrer le rapport des bonnes oeuvres avec la relation du croyant, établie avec Dieu, comme Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, et avec notre Seigneur Jésus Christ lui-même. Et il nous sera facile de voir que, quelque importantes qu'elles soient, comme fruit de la foi par la puissance du Saint Esprit, elles ne sont pas conditionnelles du salut.

«Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin que, voyant *vos bonnes oeuvres*, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Matthieu 5: 16). «Vous donc, soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Matthieu 5: 48). Lisez aussi les chapitres 6, et 7, qu'il serait trop long de citer en entier, et voyez surtout la fin du chapitre 7, versets 24-27, établissant la différence entre celui qui pratique les paroles du Seigneur et celui qui ne les pratique pas.

Le sujet des bonnes oeuvres est si vaste qu'il faudrait citer bien des passages ici et là, dans les évangiles et les épîtres, et même des chapitres tout entiers, tels que Romains 12 et 13, plusieurs passages aux chapitres 14, 15 et 16. Dans la première épître aux Corinthiens, le chapitre 5 en entier, nous apprend quel est notre devoir à l'égard du mal dans l'assemblée; le chapitre 6: 1-6, donne la conduite à suivre dans les procès, basée sur ce que «les injustes n'hériteront pas du royaume de Dieu», etc., et sur ce que la grâce de Dieu avait fait pour les Corinthiens (verset 11). Ensuite, la sainteté du corps est requise (versets 12-20), parce que le corps du croyant est membre de Christ; son corps (verset 15) est «le temple du Saint Esprit» et il est acheté à prix (versets 19, 20); tandis qu'au chapitre 7 sont établis les rapports entre

l'homme et la femme, dans le mariage. Puis vient ce qui a trait à ceux qui (hommes ou femmes) sont vierges. Les chapitres 9: 24-27 et 10: 1-13, exhortent à l'énergie dans le bien, en évitant le mal. Du chapitre 10: 14 à 11: 1, nous apprenons que trois choses caractérisent «la Table du Seigneur», en contraste avec l'idolâtrie: la *sainteté*, *l'unité du Corps* et *la vérité*. Ce sujet important se termine par l'exhortation: «Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. Ne devenez une cause d'achoppement ni *aux Juifs*, ni *aux Grecs*, ni à *l'assemblée de Dieu*, comme moi aussi je complais à tous en toutes choses, ne cherchant pas mon avantage propre, mais celui du grand nombre, afin qu'ils soient sauvés. Soyez donc imitateurs, comme moi aussi, je le suis de Christ» (1 Corinthiens 10: 31; 11: 1). Vient ensuite l'attitude de l'homme et de la femme en la présence de Dieu (chapitre 11: 2-16).

Au chapitre 11: 20-34 (1 Corinthiens), c'est la «cène du Seigneur», quelle en est l'importance, ce quelle rappelle, et comment on doit y participer. Au chapitre 12, les manifestations spirituelles, les dons dans l'assemblée, de qui ils procèdent, envers qui ils sont responsables, quelle est leur place dans le Corps, dans quel but et comment ils doivent être exercés. Le chapitre 13 montre le chemin plus excellent: l'amour, dans lequel tout croyant a le devoir et le privilège de marcher. Le chapitre 14 règle l'exercice des dons dans l'assemblée, montrant que les dons qu'on estimait le plus à Corinthe ne sont pas les plus excellents: la présence de Dieu dans l'assemblée doit être sentie par un «homme simple», même par un «incrédule» (versets 23-25). Enfin, les femmes doivent se taire dans les assemblées (versets 34, 35). Et au verset 37, l'apôtre ajoute que les choses qu'il leur écrit sont «le commandement du Seigneur».

Ephésiens 4 à 6, serait encore à citer en entier, ces passages étant remplis d'exhortations pratiques, ainsi que Colossiens 3 à 4: 1-6, où personne n'est oublié: femmes, maris, enfants, pères, maîtres et esclaves. Mais je citerai seulement quelques passages d'Ephésiens, où la vie chrétienne est présentée comme étant la manifestation du caractère de Dieu: «amour et lumière» (1 Jean 1: 5; 4: 8). «Car nous sommes son ouvrage (de Dieu), ayant été créés en Jésus Christ pour les *bonnes oeuvres* que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10). Quel soin nous devons prendre de ne pas les manquer! «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, *en parfum de bonne odeur*» (Ephésiens 5: 12). «Et n'ayez rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les» (Ephésiens 5: 11).

Que dire de cette vie chrétienne, dont Paul surtout nous donne un si bel exemple dans l'épître aux Philippiens, marchant, ainsi que Timothée et Epaphrodite, sur les traces de Celui qui s'est anéanti lui-même, s'est abaissé, et est devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort même de la croix (Philippiens 2: 7, 8), quand tous cherchaient «leurs intérêts particuliers, non pas ceux de Jésus Christ» (11, 21). Et quelle exhortation que celle que nous lisons au chapitre 4: 4-9! Combien aussi l'apôtre, tout en reconnaissant l'obéissance de ces croyants, insiste sur

cette obéissance qui a le même caractère que celle du Seigneur Jésus, et dont il est, Lui, le modèle (Philippiens 2: 1-18; 1 Pierre 1: 2).

La première épître aux Thessaloniens contient des paroles telles que celles-ci: «Comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, *pour servir le Dieu vivant et vrai*» (1: 9). «Vous êtes devenus nos imitateurs et *ceux du Seigneur...* Vous êtes devenus les imitateurs des assemblées de la Judée dans le Christ Jésus» (1: 6; 2: 14). Enfin, les chapitres 4: 1-8, et 5: 14-22, renferment des exhortations à la sainteté et à s'abstenir de toute forme de mal. Puis, quant aux choses plus particulières à cette assemblée, voyez 2 Thessaloniens 3: 12-15. Mais ne nous faudrait-il pas y être attentifs nous-mêmes et agir autrement, si le cas se présentait?

La première à Timothée renferme aussi quelques exhortations concernant les esclaves (6: 1, 2), le danger que courent ceux qui veulent s'enrichir (6: 9), la conduite que doivent tenir les riches (6: 17-19), et combien d'autres! Et la deuxième épître, dont les exhortations, quoique toute particulières, sont tellement d'actualité, dans des jours comme les nôtres, où il y a «la forme de la piété» sans «la puissance» (3: 5). Et que faut-il faire, quand il en est ainsi? «Mais toi, demeure dans les choses que tu *as apprises*, et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que, *dès l'enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut* par la foi *qui est dans le Christ Jésus*. Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, et *parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre*» (2 Timothée 3: 14-16). Voilà la ressource!

En Tite 2, la vie chrétienne, basée sur ce que «la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle *sobrement, et justement, et pieusement*», embrasse l'ensemble et les détails des relations domestiques; tandis qu'au chapitre 3, le cercle s'élargit jusqu'à la soumission due aux principautés et aux autorités, soumission qui découle de ce que, «quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, non sur le principe d'oeuvres accomplies en justice que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement du Saint Esprit, qu'il a répandu richement sur nous par Jésus Christ, notre Sauveur» (3: 4-6). Quel caractère tout cela ne donne-t-il pas aux bonnes oeuvres, recommandées encore en 2: 6, 14; 3: 1-8 et 14!

Dans l'épître aux Hébreux, toute pleine de la perfection de la Personne et de l'oeuvre de Christ, ainsi que d'encouragements à la foi, et où la position du croyant devant Dieu, et sa relation avec Christ, sont si admirablement établies, les bonnes oeuvres sont désignées quelquefois par des expressions telles que «*servir le Dieu vivant*» (9: 14); servir «Dieu d'une *manière qui lui soit agréable*» (12: 28); poursuivre «*la paix avec tous et la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur*» (12: 14); «prenons garde l'un à l'autre pour nous exciter à l'amour et aux bonnes oeuvres, n'abandonnant pas *le rassemblement de nous-mêmes*, comme quelques-uns ont l'habitude de faire, mais nous exhortant l'un l'autre» (10: 24, 25). «Courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le *chef et le*

consommateur de la foi» (12: 3). Et tandis qu'au chapitre 11 tout entier, elles sont intimement liées à la foi, au chapitre 13: 1, 2, elles s'abaissent aux choses ordinaires de la vie; et au verset 16: «N'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices». Et combien d'autres passages de cette merveilleuse épître, ne faudrait-il pas citer!

L'épître de Jacques, toute pratique, nous apprend que la foi *sans oeuvres* ne peut *pas sauver*, qu'elle «est morte par elle-même» (2: 14-17). Car, s'il y a une justice sans oeuvres, il n'y a pas de foi sans oeuvres. Ici encore, les oeuvres sont des «oeuvres de foi» (1 Thessaloniens 1: 3; Hébreux 11). Ces oeuvres démontrent la réalité, l'énergie de la foi, non à celui qui les accomplit, mais à celui qui, les considérant, connaît le caractère des «oeuvres de foi», et a le droit de dire: «Montre-moi ta foi sans oeuvres, et moi, par mes oeuvres, je te montrerai ma foi» (2: 18). Mais comment la foi d'Abraham s'est-elle montrée par ses oeuvres? C'est en offrant son fils Isaac sur l'autel (verset 21). Et celle de Rahab? «Ayant reçu les messagers en paix, et les ayant mis dehors par un autre chemin» (verset 25). Aussi, l'un offre son fils, l'autre trahit son pays. Telles sont les oeuvres de la foi: elles ne justifient pas devant Dieu, mais devant les hommes. Elles sont telles qu'elles répugnent même quelquefois, au coeur naturel.

La première épître de Pierre nous donne le vrai caractère de l'obéissance chrétienne: c'est «*l'obéissance de Jésus Christ*» (1: 2). Cette obéissance est recommandée aux croyants, parce qu'ils sont eux-mêmes «*des enfants d'obéissance*» (1: 14), que Dieu est *saint* (verset 15), qu'il juge «selon l'oeuvre de chacun» (verset 17). Et pour premier motif, il leur rappelle qu'ils ont été «rachetés de leur vaine conduite qui leur avait été enseignée par leurs pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais *par le précieux sang de Christ*» (versets 18, 19). Pour deuxième motif, qu'ils «ont été régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu» (verset 23). Enfin, Christ lui-même est donné comme modèle d'obéissance (2: 21-25).

Dans la deuxième épître de Pierre, «comme sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde *la vie et la piété*» (1: 3), et que le «royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ», et même «les nouveaux cieux et la nouvelle terre» sont à l'horizon (1: 11, 12; 3), le croyant a tout encouragement pour traverser les dangers qui l'entourent ou qui sont devant lui: «la corruption qui est dans le monde par la convoitise» (1: 4), «les faux docteurs», (2), «les moqueurs qui disent: Où est la promesse de sa venue?» (3).

La première épître de Jean parle constamment de «garder ses commandements» (2: 3-5; 3: 22, 23; 5: 2, 3), et de garder «sa parole» (2: 5), établissant que «le commandement ancien est la parole que vous avez entendue» (2: 7). Elle enseigne, avec quelques détails de plus, ce que dit le Seigneur, en Jean 14: 15-24 et 15: 10-20, que, garder ses commandements, garder sa parole, est le secret pour jouir d'une communion entière avec Lui.

«La dame élue», dans la deuxième épître de Jean, est mise en garde contre quiconque n'apporte pas la *doctrine de Christ*. «*Ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises oeuvres*» (versets 10, 11). Dans la troisième

épître, il est recommandé à Gaïus de n'imiter pas le mal, mais le bien. Marcher dans la vérité et dans l'amour dont la vérité s'accompagne (2 Jean 1, 2; 3 Jean 1, 3, 4, 8, 12), voilà en quoi consiste l'obéissance dans ces deux épîtres. La deuxième demande que la porte soit fermée aux séducteurs; la troisième, qu'elle soit ouverte à ceux qui marchent dans la vérité.

Jude engage «à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints» (verset 3). Le mal est là, le jugement vient sûrement. Mais il faut traverser le mal et s'en tenir séparés, profitant pour cela de la puissance par laquelle nous pouvons être gardés sans que nous bronchions. Et quel encouragement à la fidélité! (verset 24). Il ne faut rien abandonner de la «foi qui a été une fois enseignée aux saints»: c'est une «très sainte foi» sur laquelle nous avons à nous édifier (versets 17-20).

Voilà une esquisse rapide et incomplète de ce que sont les *bonnes oeuvres* que vous et moi, cher lecteur chrétien, avons à pratiquer, et ce n'est pas peu de chose. Bien des exhortations se trouvent encore en Apocalypse, surtout dans les chapitres 2 et 3, et dans l'Ancien Testament. Et que d'exemples sont là pour les appuyer. Il serait trop long de citer ou même de rappeler tous les passages qui les contiennent. J'ai tenu surtout à signaler ce qui a trait au christianisme. Que Dieu nous donne, dans sa grâce, de marcher simplement dans l'obéissance en toutes choses, éprouvant «quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite» (Romains 12: 2).

La place qui appartient à la loi

J'essayerai maintenant, selon le plan que je me suis tracé, de déterminer *la place qui appartient à la loi*. Il est évident qu'elle a été donnée, non pas à nous, mais à Israël, dans le désert (Exode 19 à 20; Deutéronome 5). Je ne parlerai que de ce qu'on est convenu d'appeler la «Loi morale», car quant à la «Loi cérémonielle», qui s'aviserait aujourd'hui d'essayer de la mettre en vigueur? Or Israël, placé sous l'une et sous l'autre, l'a, de fait, comme peuple, constamment violée, ainsi que le montre Etienne dans son discours devant le sanhédrin (Actes des Apôtres 7: 40-48, 53). Et, même avant que Moïse fût descendu de la montagne, le veau d'or était érigé dans le camp (Exode 32; Deutéronome 9: 10-17), tellement que Moïse, ne pouvant mettre le commandement: «Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face», en présence d'une idole, a brisé les tables au pied de la montagne. Et le peuple, châtié pour son infidélité, n'a dû qu'à la miséricorde de Dieu, révélée en suite de l'intercession de Moïse, de n'être pas consumé (Exode 32: 30-35; Deutéronome 9: 18-29). Une autre alliance, sur la base de la loi, mais mélangée de miséricorde, fut faite entre le peuple et l'Eternel (Exode 34: 1-28; Deutéronome 10: 1-6, 10-16). Et c'est à cette dernière occasion que la peau du visage de Moïse rayonnait, et qu'il dut mettre un «voile sur sa face, pour que les fils d'Israël n'arrêtassent pas leurs regards sur la consommation de ce qui devait prendre fin» (Exode 34: 29-35; 2 Corinthiens 3: 13). C'est ce que l'apôtre appelle «*le ministère de la mort*» et «*le ministère de la condamnation*» (2 Corinthiens 3: 7, 9). Sous ce régime, dont Moïse était le médiateur (Galates 3: 19, 20), ils sont entrés en Canaan: Dieu s'engageait à les bénir, et le peuple s'engageait à obéir. Que pouvait-il en résulter? Simplement ce qui est arrivé. Israël a été

désobéissant, comme l'homme l'est toujours. La miséricorde s'est exercée envers eux après chaque châtement qu'ils s'attiraient par leur rébellion, cette miséricorde tempérant même le châtement (Juges 2: 10-23; 2 Rois 14: 26, 27; 17: 7-24, etc.), jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède, et qu'ils devinssent «*Lo-ammi*» (Osée 1: 9; 2 Chroniques 36: 11-21). C'est alors que s'ensuivit la captivité d'Assyrie d'abord, pour les dix tribus, ensuite de Babylone pour Juda.

Les descendants du faible résidu qui revint de Babylone, sous Esdras et Néhémie, étaient plutôt, quand Jésus Christ vint, attachés aux formes extérieures qu'à la pratique de la loi elle-même, s'attirant ainsi, principalement dans la personne de leurs chefs (sacrificateurs, scribes, docteurs de la loi, sénateurs et pharisiens) les sévères, mais justes, remontrances du Seigneur (Matthieu 23: 13-33), et le jugement qu'il a dû leur dénoncer, quand prendrait fin la miséricorde qui, jusque-là, les avait supportés. Enfin, c'est sous ce régime qu'ils ont crucifié «le Seigneur de gloire», méprisant ainsi «la grâce et la vérité» venues par «Jésus Christ» (1 Corinthiens 2: 8; Jean 1: 17). Et par là se trouve démontrée cette vérité: «*La loi produit la colère*» (Romains 4: 15).

Il reste maintenant à répondre à cette simple question: «Comme chrétiens, sommes-nous sous la loi?» L'Écriture elle-même nous donnera la réponse: «Or la loi *est intervenue* afin que *la faute* abondât; mais là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (Romains 5: 20). «Car le péché ne *dominera* pas sur vous, parce que vous *n'êtes pas* sous la loi, mais *sous la grâce*» (Romains 6: 14). «C'est pourquoi, mes frères, vous aussi, vous *êtes morts à la loi* par le corps de Christ, pour être *à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts*, afin que nous portions *du fruit pour Dieu*» (Romains 7: 4). «Mais maintenant nous avons *été déliés* de la loi, *étant morts dans ce en quoi nous étions tenus*, en sorte que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre» (Romains 7: 6). «Car ce qui était *impossible à la loi* en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils, en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la *juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit*» (Romains 8: 3, 4). «Car Christ *est la fin de la loi*, pour justice à tout croyant» (Romains 10: 4).

«Sur le principe des oeuvres de loi, *nulle chair* ne sera justifiée» (Galates 2: 16). «Car moi, par la loi, je suis *mort à la loi*, afin que je vive à Dieu» (Galates 2: 19). «Car si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien» (Galates 2: 21). «Car tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous *malédiction*, car il est écrit: Maudit est *quiconque ne persévère pas* dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire» (Galates 3: 10; Deutéronome 27: 26). «Or que, par la loi personne ne soit justifié *devant Dieu*, cela est évident, parce que: «Le juste vivra de foi». Mais la loi n'est pas sur le principe de la foi, mais celui qui aura fait ces choses vivra par elles. Christ nous a rachetés de la *malédiction* de la loi, étant devenu *malédiction* pour nous, car il est écrit: «Maudit est quiconque est pendu au bois» (Galates 3: 11-13; Habakuk 2: 4; Lévitique 18: 5; Deutéronome 21: 23). «Pourquoi donc la loi? Elle a été ajoutée à cause des transgressions, *jusqu'à ce que vînt* la semence à laquelle la promesse est faite» (Galates 3: 19). «Or, avant que la *foi vînt*, nous étions gardés *sous la loi*,

étant renfermés *pour la foi* qui devait être révélée: de sorte que la loi a été notre conducteur *jusqu'à Christ*, afin que nous fussions *justifiés* sur le principe de la foi; mais la foi étant venue, nous ne sommes *plus sous un conducteur*» (Galates 3: 23-25). «Vous vous êtes séparés de tout le bénéfique qu'il y a dans le Christ, vous tous qui vous *justifiez par la loi*; vous êtes *déchus de la grâce*» (Galates 5: 4). «Mais, par amour, servez-vous l'un l'autre; car toute *la loi est accomplie* en une seule parole, c'est-à-dire en celle-ci: Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Galates 5: 13, 14). «Mais si vous êtes *conduits par l'Esprit*, vous *n'êtes pas sous la loi*» (Galates 5: 18). «Tous ceux qui veulent avoir une *belle apparence dans la chair*, ceux-là vous contraignent à être circoncis, seulement afin qu'ils ne soient pas persécutés à cause de la croix de Christ. Car ceux-là qui sont circoncis, eux-mêmes *ne gardent pas la loi*» (Galates 6: 12, 13).

De l'usage de la loi

Ces passages sont certainement concluants. Mais, dira-t-on, la loi n'a-t-elle donc aucun usage? Certes oui, et c'est ce qu'établissent clairement les passages suivants: «Par la loi est la connaissance du péché» (Romains 3: 20). «Je n'eusse pas *connu* le péché, si ce n'eût été par la loi, car je n'eusse pas eu *conscience* de la *convoitise*, si la loi n'eût dit: *Tu ne convoiteras point*» (Romains 7: 7). «Mais nous savons que la loi est bonne, si quelqu'un en use *légitimement*, sachant ceci, que la loi *n'est pas pour le juste*, mais pour les *iniques* et les *insubordonnés*, pour les *impies* et les *pécheurs*, pour les *gens sans piété* et les *profanes*, pour les *batteurs de père* et les *batteurs de mère*, pour les *homicides*, pour les *fornicateurs*, pour ceux *qui abusent d'eux-mêmes* avec des *hommes*, pour les *voleurs d'hommes*, les *menteurs*, les *parjures*, et s'il y a *quelque autre* chose qui soit opposée à la saine doctrine de l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux qui m'a été confié» (1 Timothée 1: 8-11).

Résumons maintenant ce qui ressort des passages que nous venons de voir:

1. La foi repose avec simplicité et assurance sur ce que la parole de Dieu déclare de Christ et de son oeuvre accomplie, d'où découle la certitude d'un salut parfait pour *quiconque croit en lui*. Le croyant est maintenant *enfant de Dieu*, et, comme position, *est en Christ devant Dieu*.
2. Les bonnes oeuvres, fruits de la foi et de la puissance du Saint Esprit habitant dans le croyant, en vertu de la séance de Christ à la droite de Dieu, ne sont pas *conditionnelles au salut*, mais la manifestation extérieure de la foi, démontrant qu'elle est une réalité, car «la foi sans les *oeuvres est morte*» (Jacques 2: 17). Le croyant, qui n'est pas sous la loi mais sous la grâce, ayant été délivré de la loi, parce qu'il a été mis *à mort* à la loi par le *corps de Christ*, accomplit «la juste exigence de la loi, ne marchant pas selon la chair, mais selon l'Esprit» (Romains 8: 4).
3. La loi a pourtant un rôle: «elle donne la *connaissance du péché*» (Romains 3: 20), la *conscience de la convoitise*, disant: «Tu ne convoiteras point» (Romains 7: 7; Exode 20:

17). Elle n'est *pas pour le juste*, mais pour les *iniques* et les *insubordonnés*, pour les *impies* et les *pécheurs*, etc. (1 Timothée 1: 9-11).

En un mot, le croyant se réjouit en Christ qui l'aime, qui l'a acquis au prix de son sang, qui l'a purifié de ses péchés, en qui il a la vie éternelle, qui l'a approché de Dieu, le lui faisant connaître comme *son Dieu et son Père* (Galates 2: 20; 1 Pierre 1: 18, 19; Apocalypse 1: 5, 6; 1 Jean 1: 7; 1 Jean 5: 11-13; Ephésiens 2: 13; Jean 20: 17). Il attend le retour de Christ selon sa promesse (Jean 14: 3; 1 Thessaloniens 1: 10; Apocalypse 2: 25; 22: 7, 12, 20). Il sait qu'il ressuscitera, à ce moment-là, les corps des saints endormis, et transmuera les corps de ceux qui seront trouvés vivants, afin qu'ils soient *tous ensemble* et *toujours avec le Seigneur* (1 Corinthiens 15: 23, 50-55; Philippiens 3: 20, 21; 1 Thessaloniens 4: 13-17). Précieuse, grâce, heureuse espérance!

Un mot encore, cher lecteur. Cette part est-elle la vôtre? Si oui, rappelez-vous qu'il est écrit, en 1 Corinthiens 15: 58: «Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur».

Et si ces lignes tombaient sous les yeux de quelque âme qui n'ait pas encore connu le Seigneur Jésus, que Dieu lui donne de se rappeler qu'il est aussi écrit: «Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut?» Et encore: «Aujourd'hui si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos coeurs» (Hébreux 2: 3; 3: 7). Que le Seigneur vous donne de profiter de sa grâce, tandis que c'est *maintenant* le temps favorable, le jour du salut.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 170 - ME 1909 page 369 : Jean 1: 29-34

1843

Nous avons besoin de deux choses. La première est la certitude de l'amour de Dieu. Au lit de mort, on ne peut se passer de cette certitude, car, pour avoir la paix dans l'âme, il faut pouvoir compter sur Lui. La seconde chose est une puissance qui agisse en nous pour notre vie et notre témoignage ici-bas. Il nous faut cette puissance pour dompter nos convoitises et nous faire remporter la victoire sur nous-mêmes et sur l'ennemi. L'une de ces choses ne peut aller sans l'autre.

Je ne décrirai pas ici la misère dans laquelle le monde est plongé. Jésus est venu pour répondre aux besoins des âmes; c'est ce que fait l'amour. Il cherche ceux qui sont travaillés et chargés, qui ont besoin de soulagement, sans qu'eux-mêmes sachent peut-être s'expliquer leur besoin, car nos âmes ne se rendent pas toujours compte de ce qui se passe en elles. Mais Lui est capable d'expliquer ce qui les travaille et les charge. Il ne dit pas: «Vous qui êtes travaillés et chargés *par vos péchés*»; il se présente, quand l'impossibilité pour l'homme de se soulager en quelque manière que ce soit est démontrée, au moment où il ne lui reste plus de ressource. Alors il dit: «Venez à moi».

Dieu est capable d'agir dans une âme sans besoins, et d'y faire son oeuvre, mais, dans ce cas, Christ ne se présente pas pour *soulager* celui qui n'a pas de besoins. Une telle âme est aveugle, sans la lumière de Christ, et les soulagements qu'il pourrait lui donner ne pénétreraient pas en elle. Jésus a traversé le monde; il sait que le péché est la racine de tous les maux. L'Esprit de Dieu n'a pu reposer nulle part que sur Lui, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Il laisse de côté même la question des besoins et prend plaisir à se faire connaître et à *produire* dans les coeurs des affections qui s'attachent à Lui. C'est là l'amour de Dieu, pleinement manifesté pour s'appliquer à *l'état* des hommes. Rien ne peut nous séparer de cet amour, ni être remis en question; l'Agneau de Dieu est le *don* de l'amour de Dieu, là où il n'y avait que du péché.

Nos convoitises sont plus fortes que nous; nous prenons de bonnes résolutions, mais nous ne les accomplissons pas, parce que les convoitises ont plus de puissance en nous que la volonté du bien. Alors, quand le péché est manifesté dans sa puissance, quand tout a failli, quand l'homme est dans le péché et sans force, Christ se présente pour lui, comme l'Agneau de Dieu, et prend notre place pour vider la question entre Lui et Dieu. Cela a eu lieu sur la croix, et l'homme n'a pas autre chose à faire, qu'à dire: *Christ a pris ma place*.

C'est l'amour de Dieu qui a pensé à ce moyen. Christ dit: «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté», et prend notre place, afin que la question du péché soit vidée pour toujours.

Toute cette question fut placée entre ses mains, du moment qu'il apparut comme l'Agneau de Dieu.

Christ est mort «au temps convenable», non pas au temps où l'homme avait quelque force, mais où il était déclaré impie, sans ressource en lui-même. Ce fut alors *son temps à Lui*: il s'est fait homme pour souffrir et mourir, pour vider la question du péché. De ce fait dépend le sort de tout homme, le sort de nos âmes. L'amour de Jésus pour nous, en même temps que sa volonté de glorifier son Père, lui ont fait accomplir ces choses.

L'âme qui a vu le Fils et croit en Lui, trouve là une source de paix et de joie; elle reconnaît son péché, sa ruine, mais il n'en est plus question, parce que le péché est ôté. Dieu se manifeste comme Dieu d'amour, selon l'amour qu'il a pour son Fils, parce qu'il a donné sa vie pour ses brebis et qu'il a accompli la volonté de son Père. Par l'obéissance d'un seul, plusieurs sont constitués justes. Jésus connaît les besoins des âmes travaillées et chargées et leur dit: Venez à moi.

Il devient ainsi précieux à l'âme; mais celle-ci ne peut être satisfaite d'un état où elle ne répond pas à l'amour de Jésus. Alors il devient pour elle une source de puissance et de force: il baptise du Saint Esprit. C'est par la puissance du Saint Esprit qu'il a traversé la vie d'ici-bas. Il était oint du Saint Esprit et de puissance et allait de lieu en lieu faisant du bien. Puis il s'est offert par l'Esprit éternel, sans péché, comme victime. Ressuscité, il a reçu, *comme homme*, le droit de donner le Saint Esprit. Celui qui est descendu si bas, qu'il a bu la coupe de la colère de Dieu et a été jusque dans le hadès, est monté comme homme à l'a droite de Dieu, après avoir remporté la victoire. Cet homme que nous connaissons, remplit ainsi toutes choses, mystère d'amour et de puissance qui fait valoir l'amour et la puissance de Dieu dans l'homme sans force et ruiné!

Jésus nous communique, par le baptême du Saint Esprit, la puissance et la vie qu'il avait lui-même, et qui nous rendent capables de vaincre le péché, puisque c'est par elles qu'il a lui-même remporté la victoire. Il nous a laissé l'exemple d'une marche sans péché au milieu du mal. Il a manifesté quelque chose de plus puissant que la mort et Satan. Il a consenti à être l'un de nous, à être chargé de ce qui pesait sur nous, puis il nous communique son don ineffable en nous baptisant du Saint Esprit. Il n'est pas un Dieu éloigné; c'est comme homme qu'il remplit toutes choses, et dans nos luttes avec Satan, il est là, toujours là. Que peut-on se représenter de plus complet et de plus infini? L'amour de Dieu nous tire du mal, et sa puissance est avec nous pour nous en garder, et tout cela, nous le possédons en Jésus.

Avez-vous appris à compter sur son amour? Aucune circonstance ne peut l'empêcher de vous atteindre. La foi traverse le voile des circonstances pour réaliser l'amour qui est en Dieu par Christ. Jésus lui-même redouble parfois ce voile en atteignant la conscience, mais la foi perce à travers tout. Elle peut être mise à l'épreuve, mais il est impossible à Dieu de se démentir, impossible à moi, de dire: Christ n'était pas assez puissant pour me faire remporter la victoire. L'amour de Dieu, qui est en Jésus Christ, s'est placé dans nos circonstances et aucune, pas même la mort, ne peut nous séparer de cet amour. Christ a déjà remporté la

victoire sur tout; l'homme pécheur demeure ainsi sans excuse. S'il a le désir d'être à Christ et de remporter la victoire, il trouve en Lui la puissance nécessaire. Lorsque Dieu ne pouvait avoir de relations avec nous, parce que le péché était à son comble, toute cette question a été résolue, et il nous communique en Christ son amour et sa puissance.

Méditation de J.N.D. n° 171 - ME 1909 page 469 : Hébreux 11: 24-27

13 juin 1843

Je désire vous présenter quelques pensées sur le caractère de la foi de Moïse.

La suite des exemples que ce chapitre nous donne nous montre la puissance de Dieu agissant dans le coeur pour réaliser les choses invisibles. Dans la marche chrétienne, plus nous voyons le mal et réalisons le bien, plus nous comprenons la valeur de ce seul mot: *la foi*. Le croyant, dont la foi est en activité, est plus puissant que Satan, sinon, il est plus faible que l'homme du monde. Les choses les plus irrésistibles n'ont aucun effet sur l'âme à laquelle les choses invisibles sont révélées, parce que ces dernières la placent dans un autre monde.

Je voudrais insister ici sur la pratique plutôt que sur des principes. La providence avait placé Moïse à la cour de Pharaon, et il aurait pu l'invoquer comme un excellent motif pour ne pas la quitter. Mais tous les raisonnements, basés sur la providence, deviennent inefficaces quand la foi entre en activité. La Parole juge ces raisonnements en mettant nos *motifs à nu*. Le motif de Moïse pour rester à la cour du roi aurait été que son coeur charnel tenait à cette position et à ses avantages. Il y avait été élevé et y jouissait d'une haute situation. Tout ce que le monde peut offrir, la convoitise de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie, y était cultivé. Mais Moïse, nourri au milieu des jouissances et des délices de l'existence et connaissant toutes ces choses, car il était déjà adulte, agit par la foi, basée sur les choses invisibles, qui étaient beaucoup plus présentes à son coeur que les choses visibles de l'Egypte. Il refuse de s'appeler fils de la fille du Pharaon, de rester où la providence l'avait placé. La foi comprend parfaitement qu'il lui faut abandonner les choses présentes, et les échanger contre des difficultés; mais elle a un seul objet, les choses qui ne se voient point, et son oeil étant simple, tout le corps du croyant est rempli de lumière. C'est comme voyant les choses invisibles, sans s'arrêter à ce qui l'entoure, que Moïse quitte une position qu'il aurait pu conserver sans encourir de blâme et qu'il pouvait justifier. L'homme spirituel discerne toutes choses et n'est discerné par personne. La foi décide, là où les raisonnements se mettent à la traverse.

Moïse reconnaît par la foi qu'il lui faut choisir l'affliction. Une seule chose le décide, l'objet de sa foi. Le peuple de Dieu lui était précieux, aussi choisit-il plutôt d'être affligé avec ce peuple, que de jouir des délices du péché que le monde lui offre. C'est là son choix; il prend son parti d'être affligé plutôt que de jouir. On pourrait être affligé sans la foi, par sa propre faute; mais si c'est par la foi, c'est que l'objet qu'elle nous présente nous a décidés. La vue des promesses de Dieu fait oublier les souffrances.

Quand elle se trouve au milieu de l'épreuve, la foi ne voit pas toujours aussi clairement l'objet qui la décide, mais elle reçoit la force de vouloir, en saisissant la pensée de Dieu. C'est

ce qui arriva plus tard à Moïse dans le désert, quand il se trouva aux prises avec l'hostilité du peuple; mais il demeura ferme, estimant que l'opprobre du Christ était un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte. C'est là ce qui le soutint. Il préférait l'opprobre, parce que sa foi en faisait celle du Christ. Sortons, nous aussi, hors du camp, en portant *son* opprobre. La foi attache le nom du Christ à tout ce qui est pénible, la gloire à la croix, et n'est-ce pas un trésor?

Au versets 27, Moïse ne trouve pas seulement l'opprobre, mais l'opposition du roi. Il est important pour nos âmes de reconnaître les *droits* de Christ sur nous-mêmes et sur le monde; en agissant d'après ce principe, nous demeurerons fermes. Nous pouvons déployer beaucoup d'énergie au début, mais il faut plus de foi pour demeurer ferme au milieu de toutes les circonstances que pour avoir de l'énergie à un moment donné. Moïse «tint ferme»; il quitta l'Égypte, alors que le roi était exaspéré de rencontrer un homme qui ne tenait aucun compte, ni de son autorité, ni de sa grandeur.

Ayant saisi Christ, il a patience au milieu des difficultés et tient ferme. Ce n'était pas chez lui force de caractère; il était débonnaire et fidèle, mais timide; il montre bien cette timidité quand Dieu veut l'envoyer auprès du peuple en Égypte, et cependant, on le voit porter plus tard tout le fardeau du peuple au désert. Pourquoi? C'est qu'il avait choisi l'opprobre et voyait Celui qui est invisible.

Quel bonheur de réaliser, comme Moïse, les choses qui ne se voient pas! Quelle joie de penser que nous pouvons jouir du bien, comme Dieu en jouit, sans que le mal puisse nous troubler! C'est là le vrai repos de Dieu, dans lequel la puissance du Saint Esprit nous fait entrer. Alors le monde perd toute puissance sur nos coeurs. Peut-être que nos âmes ne jouiront pas toujours de ce genre de paix où l'on estime l'opprobre comme un trésor, mais je suis certain que, si nous étions plus fidèles, nous en jouirions infiniment davantage, et que la vie de Christ se manifesterait chez nous sans effort. Elle jaillirait du coeur et coulerait de source. Que Dieu nous fasse la grâce d'être beaucoup plus dans cet état; pour cela, il faut y *vivre*, être avec le Seigneur, avant de s'engager dans les affaires et les difficultés de la vie, afin de le trouver avec nous dans nos circonstances; il faut, *dès le matin*, préférer l'opprobre du Christ et l'estimer comme un trésor.

Méditation de J.N.D. n° 172 - ME 1909 page 472 : Lévitique 23: 1-4

20 juin 1843

La grande pensée de toutes les fêtes, mentionnées dans ce chapitre, est que Dieu veut s'entourer de son peuple, d'être heureux et joyeux, et il leur donne, dans ce but, rendez-vous au tabernacle d'assignation.

Dieu ne laissera pas son peuple, Israël, tel qu'il est aujourd'hui, dispersé parmi les nations; il le rassemblera sur la terre, pour jouir de Son repos au milieu d'eux. Il n'aura pas non plus un seul des membres de son Église qui ne jouisse de Son repos en gloire. Ce sera alors *le Sabbat de Dieu*. Il nous est parlé du repos de l'Église dans le ciel, du repos d'Israël sur la terre, du repos de la création dans la bénédiction future.

Pour faciliter la division de ce chapitre, je ferai remarquer que le sabbat, le repos, y occupe une place à part; il est le grand résultat de tout, et chaque semaine Dieu le rappelle à Israël. Depuis le verset 4, nous trouvons le détail des fêtes, ou des moyens employés de Dieu pour rassembler son peuple et l'amener au repos (*). La première est la Pâque et les pains sans levain (versets 5-8); la seconde, la gerbe d'épis tournoyée et la Pentecôte (versets 9-22); la troisième, la fête du Jubilé (versets 23-25); la quatrième, le grand jour des expiations (versets 26-32); la cinquième enfin, la fête des tabernacles (versets 33-44). La Pâque et les pains sans levain vont ensemble, de même la gerbe d'épis et la Pentecôte; les trois dernières fêtes sont chacune à part. Ces sept fêtes représentent la perfection des voies de Dieu pour amener le peuple dans son repos. La première chose dans la pensée de Dieu, le repos de Dieu avec son peuple, est la dernière qui s'accomplira.

(*) La formule: «L'Éternel parla à Moïse», annonce toujours, dans les quatre derniers livres de Moïse, un nouveau sujet.

La sabbat était le repos de Dieu lui-même. En ce jour-là, Dieu se reposa de toute son oeuvre, en création. Mais l'homme n'eut aucune part à ce repos; il était déjà tombé dans le péché quand Dieu le visita pour la première fois. Seulement Dieu n'était pas satisfait de se reposer en lui-même. Il voulait avoir un peuple dans son repos, mais cela n'était pas possible avec le péché. Pour jouir vraiment du repos, il ne faut pas qu'une seule chose reste incertaine, ou qu'il reste une seule pensée qui ne puisse être partagée en commun; il faut que le coeur de l'homme et le coeur de Dieu soient parfaitement d'accord. L'homme régénéré peut jouir de ce repos avant qu'il soit définitivement accompli, mais il n'en jouira pleinement qu'en résurrection. Par la foi, nos coeurs et nos consciences sont déjà en repos avec Dieu.

La Bible met complètement à nu le coeur de l'homme, et certes, le résultat de cet examen n'est pas fait pour nous réjouir. Le chapitre 15 de Matthieu nous détaille ce qui sort du coeur de l'homme. Lorsqu'il est vidé par le jugement du «moi» et par la mort, la vie nouvelle que nous possédons en Christ jouit pleinement de la révélation que Dieu a faite de lui-même. Aussi l'apôtre ne craint-il pas de dire: «Que Christ habite dans vos coeurs par la foi, afin que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour... et connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu» (Ephésiens 3: 18, 19). Et encore: «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 5). De fait, ce sera le repos, lorsqu'en la présence du Père, semblables au Fils, nous jouirons pleinement de son amour et de la relation entre le Père et le fils.

J'ajoute encore le repos de la création inférieure, comme on le voit en Osée 2: 21, 22. Dieu veut qu'elle soit bénie, afin que tout jouisse de la plénitude de la bénédiction. Les créatures soupirent après ce moment où toutes choses seront réunies en Christ devant Dieu. Il ne manquera ainsi aucun chaînon, depuis la bénédiction la plus élevée, jusqu'à celle de la création. Rien n'empêchera la pleine manifestation de cette bénédiction jusqu'aux parties les plus inférieures de la création rachetée de la puissance de Satan, car tout participait à la chute de l'homme.

La seconde mention du sabbat (Exode 16: 23) suppose l'appel d'un peuple et une alliance entre Dieu et lui. Ce n'est pas la loi, mais la promesse, qui est la première pensée des relations de Dieu avec des pécheurs. Dieu donne à Israël le sabbat *avant la loi*. Il appelle un peuple racheté, dont il veut s'entourer, entre le sang de l'agneau pascal placé sur les portes, et l'arrivée d'Israël en Sinäï. Jusque-là tout est pure grâce de Dieu envers son peuple.

Après le sabbat nous trouvons, dans notre chapitre, toute l'histoire des voies de grâce de Dieu, jusqu'au repos millénaire. Dans le court exposé des voies de la grâce, compris entre le 12^e et le 18^e chapitre de l'Exode, le sabbat est donné avant Sinäï, au chapitre 16, comme le repos attaché à la manne, Christ. Au chapitre 17, nous trouvons le combat qui suit l'eau du rocher, c'est-à-dire la présence du Saint Esprit.

En Sinäï, où toutes les relations de Dieu avec Israël dépendent de la loi, le sabbat prend le même caractère; l'homme qui le viole doit être lapidé, car la loi conclut toujours à la malédiction.

Quand, plus tard, les prophètes entrent en scène, la grâce commence à reluire de nouveau. Le seul fait de leur témoignage était une grâce envers le peuple qui avait violé la loi. L'Eternel venait chercher du fruit dans sa vigne et ne trouvait que du verjus, mais annonçait en même temps aux élus, par les prophètes, les promesses de la grâce de Dieu, comme réparation des choses que l'homme avait gâtées.

L'Evangile parle d'une nouvelle création, d'une vie nouvelle, non d'une réparation, tandis que le prophète disait: «Si tu appelles le sabbat tes délices... alors tu trouveras tes délices en l'Eternel» (Esaïe 58: 13, 14). Le sabbat prend donc, dans l'Evangile, un caractère différent du sabbat de la loi. Dieu prend tout le soin possible pour mettre en relief le fait qu'il ne peut trouver son repos au milieu d'un peuple infidèle et du péché. Quand le Messie paraît, sa présence prouve que tout est en désordre. Comme David rejeté mange les pains de proposition, — quand le vrai David est rejeté, tout, parmi le peuple, est profané, violé, rompu, et la relation de l'Eternel avec les Juifs rendue impossible. Pour eux le sabbat tombait avec le Messie, et tout était perdu par leur faute; mais les gentils, de leur côté, avaient été livrés, à un esprit dépourvu d'intelligence. Dieu ne pouvait donc avoir aucune relation avec l'homme; il fallait quelque chose de nouveau.

Alors Dieu établit le repos du ciel et de la terre sur la résurrection de Christ, car, à part la personne de Christ, il ne pouvait rien goûter sur la terre avant cette résurrection. Comme toute bénédiction descend du ciel, il faut que Jésus y monte. Il ne peut avoir de rapport avec les hommes avant cela (Jean 20). Dès lors, la chaîne ininterrompue des bénédictions pourra s'étendre jusqu'ici-bas, de la part du Père lui-même.

En vous présentant la pensée du repos de Dieu, j'ai un peu touché aux moyens employés de Dieu pour y parvenir. La résurrection de Christ place l'homme nouveau devant Dieu, selon Sa puissance; de là découle la bénédiction. Le premier chaînon, Christ glorifié, est déjà monté au-dessus de toute principauté et puissance, tandis que l'homme sur la terre est privé de toute puissance. Nous le voyons dans le cas de Pierre, à qui une servante fait renier le Sauveur qu'il

aime. Ce qui caractérise le nouvel homme, c'est que, saisissant par la foi la puissance de Celui qui est en haut, il remporte la victoire sur Satan et se trouve placé, par la foi, entre la puissance de la foi dans le coeur, et la puissance de Christ dans le ciel.

Que Dieu, par sa grâce, nous fasse saisir la joie du repos, avant d'y entrer. Celui qui en est le centre et dont il sera la gloire, est déjà dans ce repos auprès du Père.

Lettres et fragments sur la cène et la table du Seigneur

ME 1909 page 437

1. Darby J.N.

Cher frère,

Dans la Cène du Seigneur, il est nécessaire de considérer deux vérités tout à fait distinctes:

1. La mort de notre précieux Sauveur et le mémorial que nous en célébrons en Son absence.
2. L'unité du corps en tant que nous participons à un seul pain.

Il nous faut, à ce sujet, éviter d'une part toute tendance à nous écarter de la vérité scripturaire, d'autre part, toute dureté et toute étroitesse de coeur envers nos frères. Si je n'ai pas présent à la pensée l'amour pour tous les saints, je romps l'unité de l'Esprit, alors que, peut-être, je la maintiens extérieurement d'une manière correcte, selon l'Ecriture. Mais, d'un autre côté, je ne puis renier, dans la pratique, ce que l'Ecriture nous enseigne, et spécialement quand il s'agit de ce qui nous est donné comme un signe extérieur de la vérité scripturaire.

L'expression «la table du Seigneur» est employée pour désigner l'identification avec Christ, qui y est confessée par des chrétiens, comme les sacrificateurs juifs participaient à l'autel, ou comme les païens mangeaient ce qui avait été offert aux idoles. Je ne m'oppose donc nullement à l'usage de cette expression pour signifier ce fait. *En principe*, la table du Seigneur embrasse donc, nécessairement, tous ceux qui Lui appartiennent, à moins qu'ils ne soient exclus par une juste discipline.

Mais, comme les diverses dénominations admettent tout le monde dans leur sein, ou bien professent se réunir sous le nom particulier qu'elles se sont donné (bien qu'il leur arrive de permettre à un étranger de se joindre à elles), l'unité du corps et la présence de Christ *dans l'assemblée*, y sont perdues pour la foi, tandis que, *pour elles*, c'est leur dénomination qui est l'église. Sans doute, des personnes pieuses qui vont prendre la Cène dans l'une de ces dénominations, peuvent, dans la mesure de leur piété, y trouver la jouissance du mémorial de Christ et de son amour dans la mort, mais je suis bien certain que, dans cette position, elles ne peuvent avoir le sentiment de l'unité du corps de Christ, comme chose actuelle sur la terre, car leur foi n'embrasse pas cette unité. Je crois aussi qu'elles perdent le sentiment de la *présence de Christ, comme centre de l'assemblée*, quoique, dans une mesure, elles puissent réaliser individuellement sa présence, par le Saint Esprit.

Je n'attache pas d'importance à des mots, mais il me serait impossible de reconnaître, avec les lumières que le possède, quant à l'unité du corps, que les ordonnances des diverses dénominations soient la table du Seigneur. Je suis cependant tout disposé à admettre que des

âmes qui prennent part à la Cène, puissent avoir personnellement un sentiment de l'amour du Seigneur plus profond que le mien, quoique je jouisse infiniment de cet amour.

Mais je possède plus qu'elles: étant associé de coeur avec Christ, je reconnais l'unité du corps, l'unité de ceux pour lesquels il s'est donné afin de les rassembler en un (Jean 11: 52 (*)). Je reconnais pratiquement cette unité, selon l'enseignement de l'Écriture, dans ce *seul pain par lequel elle est exprimée*. Par leur caractère même, les dénominations font exactement le contraire. Mais si je ne puis, en aucun cas, m'écarter du chemin étroit où je trouve la bénédiction, je désire avoir le coeur assez large pour embrasser tous les enfants de Dieu qui marchent en sa présence, et, si je ne le fais pas, je perds en esprit la bénédiction même dont je parle. L'apôtre dit: «L'amour que tu as pour tous les saints» (Philippiens 5), et: «Que vous soyez capables de comprendre, avec tous les saints...» (Ephésiens 3: 18). Nous ne pouvons proprement réaliser l'amour de Christ dans la communion avec Lui, sans y comprendre tous ceux qu'il aime comme siens. La «communion les uns avec les autres» est l'un des trois éléments de l'état chrétien, et sa portée est beaucoup plus étendue que nous ne le pensons d'habitude. Si tant de chrétiens en entravent la manifestation, elle ne devrait avoir que plus de puissance, par grâce, dans nos coeurs, et nous devrions penser à toutes ces âmes avec les sentiments de Christ lui-même pour elles. «Quiconque aime Celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de Lui» (1 Jean 5: 1). Mais cet amour se montrera nécessairement dans l'obéissance, si c'est l'amour pour Lui: «Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements» (1 Jean 5: 2). Il m'est impossible de sortir du chemin que Dieu m'a tracé, fût-ce dans le but de pouvoir me trouver avec ceux que j'aime et qui n'y marchent pas. Ce ne serait pas un vrai amour pour eux, ni l'amour pour Dieu, que d'être désobéissant et de mettre mes frères à l'aise dans une mauvaise position, en traitant le mal comme s'il n'avait pas d'importance.

(*) Je cite ce passage qui parle de l'unité des chrétiens plutôt que de l'unité du corps, de l'Église, parce qu'il y est question d'être tous *un*.

2. Darby J.N.

Question:

Pourquoi ne pourrait-on pas dire que la table du Seigneur se trouve dans les diverses dénominations? Il me semble que la table du Seigneur est un privilège extérieur, en rapport, comme tel, avec la *profession* du christianisme.

Réponse:

Votre principe est faux. Je ne m'arrête pas à un mot, mais la table du Seigneur n'est *pas* l'expression de la profession chrétienne, c'est-à-dire de la chose extérieure. «*Un seul pain*» est l'expression «*d'un seul corps*», tandis que le baptême est le rite de la profession. La table du Seigneur exprime l'unité, l'association avec Christ, et l'argument de l'apôtre, en 1 Corinthiens 10, est entièrement basé là-dessus. La chrétienté est, de son propre aveu, divisée en

dénominations. On trouve des tables baptistes où il n'est pas permis à d'autres chrétiens de venir, d'autres où, même s'ils y sont admis, des chrétiens ne sont pas considérés comme membres de l'église. Pour eux, on est membre de telle ou telle église, mais, en tant qu'on a ce caractère, on abandonne le caractère de membre de Christ. Individuellement, ces chrétiens peuvent se souvenir avec piété de la mort de Christ et, dans ce sens, avoir la Cène du Seigneur, mais, selon leur profession de former des églises particulières, ils se réunissent sur un autre terrain que celui de l'unité du corps de Christ.

Je suis bien certain que, depuis la mort de l'apôtre Paul, les chrétiens n'ont jamais même été sur le vrai terrain du salut, et qu'ils identifiaient le corps de Christ avec la profession extérieure corrompue, bien que, jusqu'à l'année 240 environ, il n'y eût pas encore de division extérieure. A ce moment, quelques-uns se séparèrent, parce qu'on avait reçu de nouveau dans l'Eglise, ceux qui avaient renié le Seigneur lors de la persécution de Decius.

Si les dénominations sont la table du Seigneur, pourquoi n'irais-je pas avec elles.? Agir ainsi serait un pur schisme de ma part.

3. Darby J.N.

Question:

Quand l'apôtre dit «la communion du corps de Christ» (1 Corinthiens 10: 16), parle-t-il du corps du Seigneur, ou entend-il par ce terme l'ensemble des croyants comme corps?

Réponse:

Au verset 16, l'apôtre parle du corps même du Seigneur, comme dans le même verset, il parle de son sang, *mais l'unité des croyants est intimement liée avec lui*. L'apôtre mentionne ici le fait que les sacrificateurs, en mangeant des sacrifices, étaient identifiés avec l'autel, c'est-à-dire moralement complètement associés avec lui, de même que les païens avec les démons, en mangeant les choses sacrifiées aux idoles. Il en est de même de l'identification des chrétiens avec Christ. Mais alors, si tous étaient associés avec le corps de Christ, ils l'étaient les uns avec les autres, et n'étaient ainsi, eux-mêmes, qu'un seul corps. *L'un se trouvait inclus dans l'autre*; mais le verset 16 se rapporte expressément au corps de Christ, et le verset 17 montre que notre unité en un seul corps est incluse dans le corps du Seigneur.

4. Darby J.N.

Quelques-uns ont prétendu que «le pain ne devrait pas être rompu avant d'être distribué, et que chacun devrait avoir part à un pain non rompu, comme symbole de l'unité du corps! Cette idée n'est point nouvelle. Je la répudie entièrement. Le nom même de l'ordonnance: «la fraction du pain», suffit pour montrer la fausseté de cette allégation. Quelques personnes pensent que «rompre le pain» signifie que chaque individu en prend une partie; mais, s'il en

était ainsi, chaque individu devrait rompre pour lui-même l'unité du corps, ce qui est une absurdité. En outre, cette fausse notion tend à remplacer le mémorial de la mort de Christ par le principe de l'unité, comme si ce dernier était la chose principale.

Le Seigneur, après avoir rendu grâces, «rompit le pain». Les disciples n'ont donc jamais pris part à autre chose qu'à un pain rompu. On voit, en Luc 24: 30 et 35, que le Seigneur se fit connaître aux disciples «dans la fraction du pain». Dans ce cas, ce n'était pas, je l'admets, la Cène complète, mais cet acte portait le sceau de celui qui avait été accompli en Luc 22: 19. La fraction du pain appartient essentiellement à l'*institution* de cette ordonnance par le Seigneur. C'est «le pain que nous rompons», en 1 Corinthiens 10: 16. «Ils persévéraient dans la fraction du pain», en Actes 2: 42.

Jamais nous ne trouvons dans l'Écriture que l'on participe à un pain non rompu. L'unité se rapporte à *notre* participation à *un seul pain*, non pas au fait que ce pain n'est pas rompu, et certainement il était rompu quand le Seigneur le donna à ses disciples. Jamais les évangiles, ni 1 Corinthiens 11, ni Actes 20, ne varient à ce sujet. Ne pas rompre le pain, c'est abandonner l'institution première dans son caractère essentiel. Nous annonçons la mort du Seigneur dans la fraction du pain, et en outre, ayant tous part à un seul pain (non pas le rompant, ce qui serait absurde), nous sommes tous un seul corps.

Le pain que nous rompons, la coupe que nous bénissons (terme qui est identique à: «pour laquelle nous rendons grâces»), représentent deux actes du Seigneur qui ont précédé la participation des disciples à ces choses.

Ce que l'on a prétendu, l'idée à laquelle nous nous opposons, est donc un abandon complet de l'institution première, ainsi que du caractère essentiel et de la signification de l'ordonnance, destinée à annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne; quoique, en même temps l'unité du corps soit montrée, parmi nous, par la participation à un seul pain, mais dans l'ordonnance, le corps est le corps de Christ, comme cela est dit expressément en 1 Corinthiens 10: 16.

5. Prod'hom F.

Le chapitre 10 de la première épître aux Corinthiens, versets 16, 17, nous parle de la Table du Seigneur, et le chapitre 11: 20-30, de la Cène du Seigneur, ou Cène dominicale; mais l'une ne doit pas être séparée de l'autre, afin que les rachetés, se souvenant ensemble de la mort de leur Sauveur, expriment par le même acte l'unité *du corps de Christ sur la terre*, unité dont ils font tous partie. La Cène du Seigneur est donc *pour nous* le souvenir de Sa mort et *entre nous* l'expression de l'unité du corps.

On trouve parmi les congrégations multitudinistes des âmes pieuses qui trouvent de la bénédiction à prendre la Cène dans le milieu où elles se trouvent. Elles disent qu'elles se souviennent de la mort de leur Sauveur sans s'inquiéter des personnes qui les entourent. Ces âmes ignorent qu'elles font une grande perte en n'étant pas réunies avec les rachetés, car, en

prenant la Cène avec eux, elles exprimeraient, comme membres du corps de Christ, l'unité de ce corps sur la terre.

Y a-t-il rien de plus simple et de plus positif que le passage de 1 Corinthiens 10? «La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion du sang du Christ? Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps du Christ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain».

L'apôtre mentionne ici la coupe en premier lieu, parce que le sang de Christ, en ôtant notre culpabilité, nous rend propres à être membres *du corps de Christ*.

Ces versets 16 et 17 renferment plusieurs unités: Il y a un *seul Sauveur*; il ne peut y en avoir deux. Il y a *un seul corps du Sauveur* crucifié pour nous. Correspondant à ce seul corps du Sauveur, il y a *un seul pain* de la Cène. Puis ce seul pain de la Cène se trouve être l'expression du *seul corps de Christ sur la terre*, par le fait qu'ayant été rompu, nous y participons tous. Il ne peut y avoir deux pains de la Cène, pas plus que deux Sauveurs, ou deux corps du Sauveur sur la croix, ou deux corps de Christ sur la terre. A l'égard du corps de Christ sur la terre, la chose est si évidente que l'apôtre dit, non seulement que nous sommes un seul corps, mais *un seul pain*. Comment exprimerait-il mieux que le *seul pain* de la Cène se trouve être l'expression de l'unité du seul corps de Christ sur la terre?

Le verset 17 peut se traduire ainsi «Car nous — tous les membres du corps — qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous — tous les membres du corps — participons tous à un seul et même pain».

Ceux qui prétendent que la fraction du pain de la Cène en centaines et milliers de morceaux ne peut plus représenter *une unité*, font un bien pauvre raisonnement qui détruit la simplicité et l'autorité de cette déclaration: «*Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain*».

Que le Seigneur nous garde dans la *simplicité* en présence de sa Parole.

Comment dois-je envisager le péché de mon frère?

Simple réflexions à propos de Lévitique 10: 16-18

Porret-Bolens L.

ME 1909 page 441

Nous avons à progresser dans l'intelligence des pensées de Dieu. Combien il importe de ne pas négliger la lecture de la Parole. Elle «est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, et pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 3: 16, 17). N'est-elle pas aussi une lampe à nos pieds et une lumière à notre sentier? (Psaumes 119: 105). Puisse-t-elle briller de tout son éclat sur nos voies, afin que nous marchions, en toutes choses, selon la volonté du Seigneur!

Il n'est peut-être pas de sujet concernant lequel nos pensées aient besoin d'être redressées comme celui qui nous est rappelé, d'une manière typique, dans le passage cité en tête de ces lignes.

Avant de considérer la vérité qu'il présente, nous voudrions remarquer une chose qui ne manque pas d'importance. Nous voulons parler de la disposition d'esprit qu'il nous convient d'avoir constamment, les uns à l'égard des autres. N'est-elle pas mentionnée dans sa brève simplicité, au verset 5 du chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, en ces termes:

«L'amour n'impute pas le mal»

ou, ne pense pas au mal, dans le sens de le soupçonner chez autrui.

Comme l'a dit quelqu'un: «L'amour est le secret de notre vie chrétienne individuelle. Nos rapports les uns avec les autres, n'ont pas d'autre secret; notre conduite personnelle ne doit être réglée *que par l'amour*. Là où il manque, c'est la ruine morale et irrémédiable; là où il s'affaiblit, Christ est déshonoré et notre témoignage perd toute sa valeur». Oh! combien cela est vrai!

Soyons donc en garde contre la fâcheuse disposition, malheureusement si fréquente, aujourd'hui, parmi nous, de vouloir à tout propos juger nos frères qui sont de la famille de Dieu comme nous-mêmes, et membres du corps de Christ.

Si nous pesions sérieusement ce que dit là Parole, nous serions certes retenus dans nos jugements. Écoutons, à ce sujet, les déclarations de la sainte Écriture. Nous tenons à mettre ces citations in extenso sous les yeux du lecteur, en laissant leur divine autorité agir sur chacune de nos consciences:

«Ne parlez pas l'un contre l'autre, frères. Celui qui parle contre son frère, ou qui juge son frère, parle contre la loi, et juge la loi. Or si tu juges la loi, tu n'es pas un observateur de la loi,

mais un juge. Un seul est législateur et juge, celui qui peut sauver et détruire; mais toi, qui es-tu qui juges ton prochain?» (Jacques 4: 11, 12).

«Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère?... Car nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Dieu; car il est écrit: Je suis vivant, dit le Seigneur, que tout genou se ploiera devant moi, et que toute langue confessera hautement Dieu. Ainsi donc, chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu. Ne nous jugeons donc plus l'un l'autre» (Romains 14: 10-13).

Et le Seigneur lui-même nous dit. «Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés: car du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés; et de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré. Et pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'oeil de ton frère, et tu ne t'aperçois pas de la poutre qui est dans ton oeil? Ou comment dis-tu à ton frère: Permits, j'ôterai le fétu de ton oeil; et voici, la poutre est dans ton oeil? Hypocrite, ôte premièrement de ton oeil la poutre, et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l'oeil de ton frère» (Matthieu 7: 1- 5).

La funeste disposition à juger nos frères ne dénote-t-elle pas notre état particulier, une condition pire que celle en laquelle nous pensons voir autrui? Il y a une poutre dans notre oeil, et comment voir clair pour ôter le fétu de l'oeil de notre frère? Commençons par nous-mêmes; jugeons-nous sérieusement devant Dieu, et alors nous apprendrons à user de grâce à l'égard des autres; et c'est ce que l'amour nous enseigne (Ephésiens 5: 1, 2). Hélas! presque toujours, il nous arrive de voir autrui au travers de notre propre état. Si Christ était devant nous — entre nous et notre frère — et que notre coeur fût *rempli de son amour*, ne verrions-nous pas notre frère sous un jour différent? — Assurément.

En disant ce qui précède, nous sommes loin de méconnaître la nécessité qui nous incombe de veiller les uns sur les autres et de n'être pas indifférents *aux fautes* de nos frères, avec lesquels nous partageons les mêmes privilèges.

Seulement la question est celle-ci: «Dans quel esprit et de quelle façon devons-nous nous occuper de ces choses?»

Il est une façon particulièrement triste de s'occuper de la faute d'autrui. Nous voulons parler de

la position d'accusateur

que quelques-uns seraient disposés à prendre. En le faisant, on oublie que Satan agit ainsi, et que dans le monde, son domaine, il a beaucoup d'imitateurs. Voudrions-nous lui ressembler, en prenant à l'égard de notre frère une attitude *d'adversaire*? Si l'on réfléchit au caractère que l'on revêt et au rôle que l'on joue en agissant de la sorte, il est à douter que l'on puisse se maintenir en de telles dispositions. Dans toute l'Écriture, nous ne trouvons aucune mention d'une pareille manière de faire, si ce n'est celle de l'ennemi de la gloire de Dieu et du bonheur de l'homme. Non seulement Satan pousse ce dernier au mal, mais encore il se charge de l'accuser auprès de Dieu. Dans le livre de l'Apocalypse, il est mentionné sous le caractère d'accusateur (12: 10).

Lequel d'entre nous — enfants de Dieu — ne frémit pas à la pensée d'être pris dans ses filets, en suivant son exemple? Agirions-nous donc comme les fils de ce siècle, au mépris de l'amour dont nous sommes les objets de la part du Seigneur? Ils n'agissent pas autrement les uns à l'égard des autres, mais devons-nous leur ressembler et à celui duquel ils sont les imitateurs? (Zacharie 3: 1).

Une seconde manière d'envisager le péché de notre frère, malheureusement assez fréquente parmi nous, est celle de quelqu'un qui pense être complètement étranger soit à l'acte mauvais, soit à celui qui l'a commis, ou prend, sans peut-être en avoir conscience,

la place d'un juge

et l'on raisonne à peu près ainsi: «Il a péché, c'est son affaire; il doit s'humilier devant Dieu pour être pardonné et restauré. Aussi longtemps qu'il se trouve dans cet état, je ne puis avoir communion avec lui; mais s'il reconnaît sa faute, je suis disposé à pardonner et à fraterniser avec lui». Ce raisonnement peut paraître logique au grand nombre; mais est-il selon Dieu? — Evidemment pas. De part et d'autre, on est en défaut; l'état de celui qui est en faute est mauvais, sans doute, mais pour y remédier, il est nécessaire de suivre le chemin que nous trace la parole de Dieu, et d'agir selon la pensée du Seigneur. Dans la plupart des cas, en agissant selon les pensées des hommes, la conséquence, pour celui qui a péché, est un pénible «statu quo», qui peut durer indéfiniment, comme nous n'en avons que trop d'exemples, et cela au déshonneur du Seigneur et à notre appauvrissement spirituel. Quelle faiblesse nous distingue aujourd'hui, sans parler des difficultés qui surgissent et qui semblent insurmontables! Le Seigneur ne permet-il pas ces choses exceptionnelles pour nous amener à prendre, en sa présence, la place qui nous convient selon sa volonté et à dépendre davantage de Lui? Nous le pensons. Il y a un chemin à suivre que l'oeil humain ne découvrira jamais, mais que Dieu nous fait connaître dans sa Parole. Abandonnons donc nos pensées marquées au coin de l'égoïsme le plus pur, et voyons comment nous avons à agir pour plaire au Seigneur, d'une manière conforme à sa volonté.

A qui s'adresse le passage du Lévitique cité en tête de ces lignes? — Aux sacrificateurs, évidemment. C'est ainsi que tous les croyants sont maintenant envisagés; et quelle bénédiction inappréciable est la nôtre! Vous êtes, est-il écrit, «une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5); et nous avons à nous comporter comme tels en toute circonstance: nous avons à agir

comme sacrificateurs

d'après les directions de la sainte parole de notre Dieu.

Il est à remarquer que, dans le cas de lèpre d'une maison, en Israël, il fallait prévenir non *le juge*, mais *le sacrificateur* (Lévitique 14: 33-35).

Que devait donc faire le sacrificateur dans le cas qui nous occupe? Il lui fallait, selon l'expression typique du chapitre 10 du Lévitique, 16-18, «*manger le sacrifice pour le péché dans un lieu saint*». Lisons le passage:

«Et Moïse chercha diligemment le bouc du sacrifice pour le péché; mais voici, il avait été brûlé; et Moïse se mit en colère contre Eléazar et les fils d'Aaron qui restaient, et il leur dit: Pourquoi n'avez-vous pas mangé le sacrifice pour le péché dans un lieu saint? Car c'est une chose très sainte; et Il vous l'a donné pour porter l'iniquité de l'assemblée, pour faire propitiation pour eux devant l'Eternel: Voici, son sang n'a pas été porté dans l'intérieur du lieu saint; vous devez de toute manière le manger dans le lieu saint, comme je l'ai commandé» (Lévitique 10: 16-18).

Que signifie pour nous l'acte de manger le sacrifice pour le péché dans un lieu saint? — Au lieu de charger notre frère ou d'exiger de lui qu'il reconnaisse sa faute et la confesse à Dieu, comme si nous y étions complètement étrangers, nous avons, au contraire, à *nous approprier* cette faute, comme si elle était la nôtre propre, et à en éprouver dans notre âme l'amertume. Qui pourrait faire cela, si ce n'est le sacrificateur qui est net, en la présence de Dieu? De cette façon, nous sommes associés au Seigneur Jésus, notre souverain Sacrificateur, dans son oeuvre d'intercession; et nous sommes ses imitateurs.

Pour nous réconcilier avec Dieu, *il fut seul* sur la croix. Là il fit siens tous nos péchés pour les porter en son corps sur le bois (Psaumes 40: 12). Mais dans son service sacerdotal envers ses rachetés, il à daigné *nous associer à lui*. Combien hélas! nous sommes en défaut à cet égard, et peu conformes au parfait modèle!

Pour notre direction et notre encouragement, considérons la manière d'agir de Daniel à Babylone. Il envisage le péché du peuple, sous les conséquences duquel il est lui-même, comme si c'était son péché à lui. Qu'il est touchant de l'entendre dire: «Je te supplie, Seigneur, le Dieu grand et terrible, qui gardes l'alliance et la bonté envers ceux qui t'aiment et qui gardent tes commandements! *Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi méchamment, et nous nous sommes rebellés et nous nous sommes détournés de tes commandements et de tes ordonnances; et nous n'avons pas écouté tes serviteurs les prophètes, qui parlaient en ton nom à nos rois, à nos princes, et à nos pères et à tout le peuple du pays. A toi, Seigneur, la justice, et à nous la confusion de face, comme elle est aujourd'hui, — aux hommes de Juda, et aux habitants de Jérusalem, et à tout Israël, à ceux qui sont près et à ceux qui sont loin, dans tous les pays où tu les as chassés, à cause de leurs infidélités par lesquelles ils ont été infidèles envers toi. Seigneur, à nous la confusion de face, à nos rois, à nos princes, et à nos pères, parce que nous avons péché contre toi*» (voir Daniel 9: 4-19).

Nous le voyons, Daniel affligé du déshonneur porté sur le nom de l'Eternel par le péché de son peuple, prend ce péché sur lui-même et s'identifie avec ceux qui l'ont commis, comme s'il avait péché lui-même; et il s'humilie à ce sujet devant Dieu. Quel exemple frappant pour nous! Et notre parfait modèle nous montre, en Jean 13, de quelle façon nous avons à agir nous-mêmes, en pareil cas, à l'égard du péché de nos frères.

L'amour est le mobile de ce service; et le Seigneur qui l'accomplit envers chacun de ses rachetés, daigne nous y associer. Comment serions-nous capables d'accomplir ce saint service en amour, si auparavant nous n'avons pas pris sur nous-mêmes le fardeau du péché pour le confesser à Dieu, comme étant le nôtre propre? Un serviteur de Dieu, maintenant auprès du Seigneur, disait une fois à ce sujet: «C'est par la prière que nous nous lavons les pieds les uns aux autres». En effet, la chose doit commencer nécessairement par là. Alors seulement nous serons aptes à dire la parole capable d'agir sur la conscience. Prenons garde d'agir autrement; nous ferions plus de mal que de bien, car nous avons à *manifester l'amour*.

Le Seigneur veut nous employer à ce service sacerdotal, qu'il accomplit lui-même envers nous d'une manière parfaite. Nous y faisons défaut quand nous ne réalisons pas l'amour du Seigneur envers nous. Si nos coeurs en sont imprégnés, les manquements de nos frères auront pour effet, non de le refroidir, mais de le mettre en exercice; et le péché de notre frère deviendra une occasion de déployer *l'amour* et non *le jugement*. Prenons donc garde de ne pas charger nos frères de leur péché selon la justice, au lieu de «manger le sacrifice pour le péché dans un lieu saint!» Souvenons-nous des paroles du Seigneur: «Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les *faites*» (Jean 13: 17).

Nous terminerons par les paroles d'un autre: «Combien nous sommes loin d'être affligés au sujet des fautes de nos frères autant que s'il s'agissait de nos fautes à nous. Avons-nous vraiment, comme sentant le mal, supplié le Seigneur selon l'intercession de la grâce? Cela ne nous arrive que bien rarement; et nous ne nous tenons guère à la brèche, pour ainsi dire. Nous avons tous failli gravement, quant à ces choses. Nous ne sentons pas assez que Christ s'identifie avec ses saints. Cette pensée nous placerait dans la position d'intercesseurs».

Oh! puissions-nous, non seulement connaître ces choses, mais les réaliser pour la gloire de Christ et notre entière bénédiction!

Le cinquantième du messager évangélique

Rossier H.

ME 1909 page 461

Le Messager Evangélique termine, avec le numéro d'aujourd'hui, la *cinquantième* année de son existence. A cette occasion, nous aimons à constater, avec une profonde reconnaissance, que, pendant ces longues années, le Seigneur a soutenu son oeuvre et l'a bénie pour un grand nombre de ses rachetés. Grâce à Lui, ce nombre s'accroît, et Dieu encourage ainsi ceux qui avaient tout lieu de trembler devant leur faiblesse et leur incapacité pour entreprendre ou continuer cette tâche.

Quoique infiniment modeste, elle a son importance, car, la recevant des mains du Seigneur, nous sommes responsables, dans notre enseignement, de rester collés à la parole de Dieu, aux Saintes Ecritures, à cette foi qui a été *une fois* enseignée aux saints, à ce que nous avons entendu *dès le commencement*.

Les jours que nous traversons sont «périlleux». Tout chrétien sérieux constate l'abandon de plus en plus rapide de la vérité dans la chrétienté actuelle. Mais, grâce à Dieu, notre tâche n'est pas d'entrer dans des controverses desséchantes vis-à-vis d'une «science fausement ainsi nommée». Combien il est préférable pour le coeur d'édifier le bien, que de combattre l'erreur! Ce n'est pas un petit privilège que d'être placé du côté de «l'Assemblée du Dieu vivant qui est la colonne et l'appui de la *vérité*».

La vérité c'est Christ, c'est l'Esprit, c'est la Parole. Ceux qui nous lisent sont tenus d'être «nobles», comme les gens de Bérée, et d'examiner si les choses que le Messager leur enseigne sont conformes à cet ensemble de vérité divine. Si elles le sont, ces chères âmes sont tenues de s'y soumettre; dans le cas contraire, leur devoir est de les rejeter.

Nous demandons au Seigneur qu'il continue à bénir cette oeuvre. Les ouvriers qui l'accomplissent ne sont rien; d'un moment à l'autre, il peut plaire à Dieu de les supprimer ou de les remplacer; mais son oeuvre à Lui subsiste et subsistera toujours. «Il est le Rocher, son oeuvre est parfaite».

«Que ton oeuvre apparaisse à tes serviteurs!»

Le ciel ouvert

ME 1909 page 477

Dans le Nouveau Testament il est question du ciel ouvert dans quatre passages. Dans chacun Christ est l'objet en vue, mais chacun porte son caractère particulier.

1. En Matthieu 3: 16, 17, nous rencontrons ce mot pour la première fois. «Et voici, les cieux lui furent ouverts». En cette occasion, le Saint Esprit descendit sur Jésus, et il fut reconnu comme Fils de Dieu (comparez Jean 1: 33, 34).
2. A la fin du chapitre 1 de l'évangile de Jean, Jésus dit: «Désormais vous verrez les cieux ouverts», et il se présente comme le Fils de l'homme; les anges de Dieu montent et descendent sur lui; il est l'objet de leur service.
3. A la fin du chapitre 7 des Actes, les Juifs rejettent le dernier témoignage, que Dieu leur envoie. Etienne, qui rend ce témoignage devant eux, étant rempli du Saint Esprit, voit le ciel ouvert et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Dans ce passage, le ciel ne s'ouvre pas sur Christ, comme l'objet des délices de Dieu sur la terre; mais il s'ouvre au croyant, rejeté ici-bas, pour qu'il contemple par le Saint Esprit la gloire de Dieu, et, dans cette gloire, le Fils de l'homme. Cette scène est aussi remarquable que touchante pour nous; elle est devant nos yeux, comme le modèle de la vraie position du chrétien, pendant que Christ, rejeté de son peuple terrestre, a pris sa place dans le ciel. Seulement, la réunion des croyants en un seul corps avec le Sauveur exalté, n'est pas encore mise en lumière ici.
4. Enfin, au chapitre 19 de l'Apocalypse, le ciel s'ouvre, et le Seigneur, le Roi des rois, en sort.

Nous trouvons donc d'abord Jésus, le Fils de Dieu, oint du Saint Esprit, comme l'objet du bon plaisir de Dieu sur la terre; ensuite Jésus, le Fils de l'homme, comme l'objet du service des anges; puis Jésus, à la droite de Dieu, comme le Fils de l'homme dans la gloire, pendant que le croyant est rempli du Saint Esprit et souffre pour lui ici-bas; et finalement Jésus, comme le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, apparaissant pour combattre les orgueilleux et les puissants, qui s'élèvent contre lui.